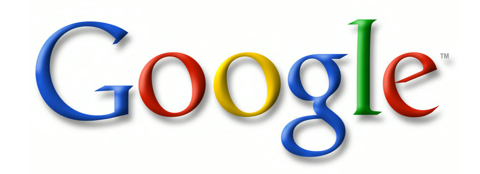
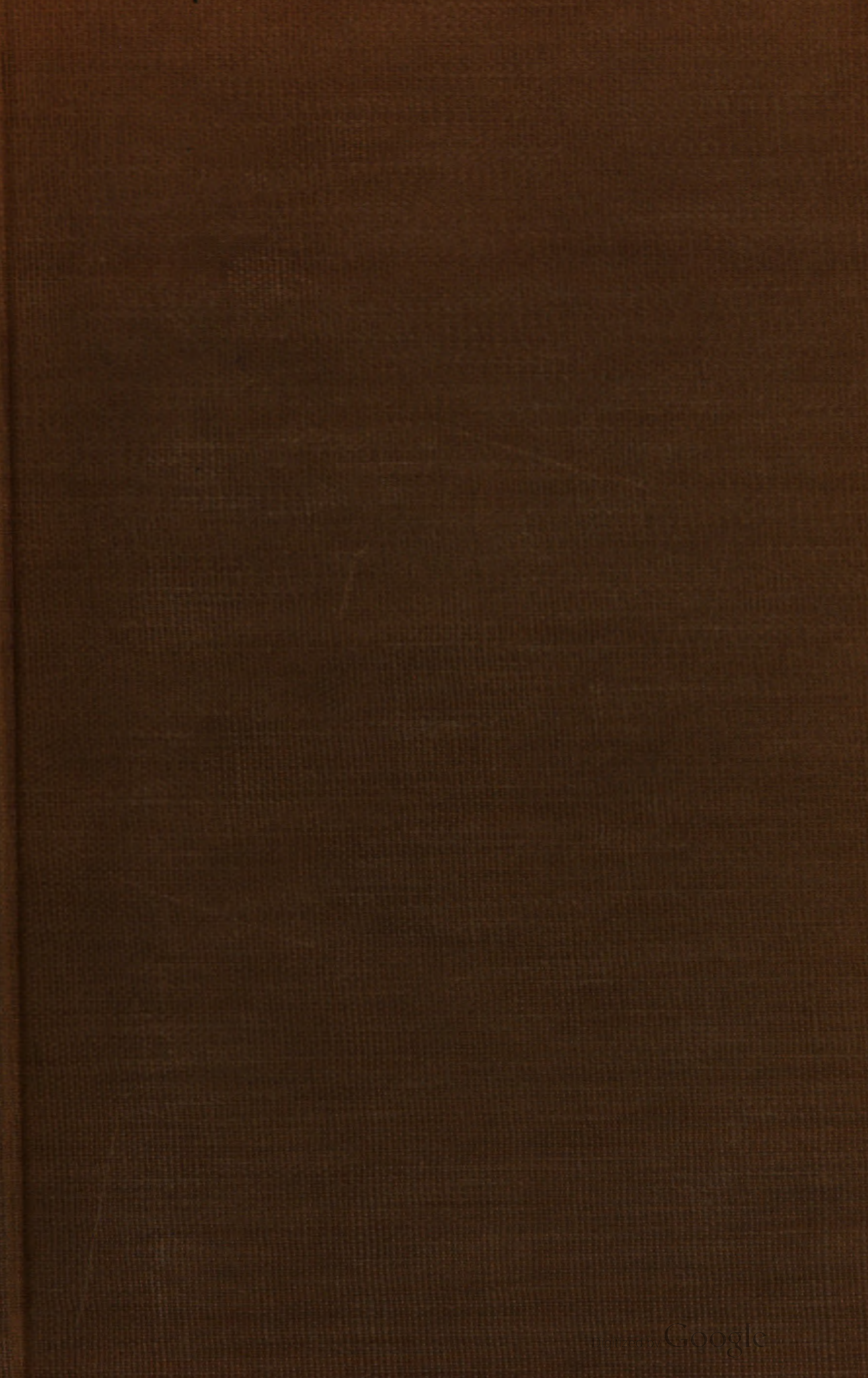




LE POÈME ET LA LÉGENDE

DES

# NIBELUNGEN

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie.

LE POÈME ET LA LÉGENDE

DES

# NIBELUNGEN

PAR

H. LICHTENBERGER

DOCTEUR ÈS LETTRES

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

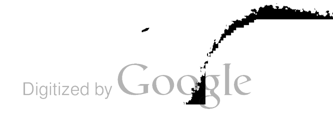
PARIS

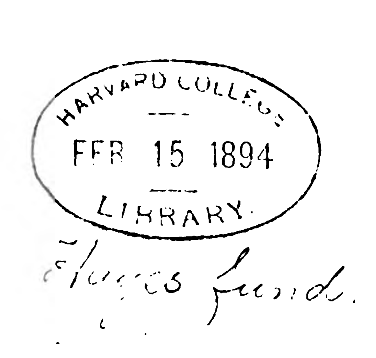
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

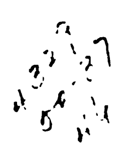
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1891




HARVARD COLLEGE
FEB 15 1894
LIBRARY



# LE POÈME ET LA LÉGENDE

# DES NIBELUNGEN

## INTRODUCTION

### I

La *matière* du Nibelungenlied est une légende, c'est-à-dire une fiction populaire et impersonnelle. — Au point de vue de la *forme*, le Nibelungenlied est un poème autrichien de l'an 1200 environ; origine de ce poème.

Ce que l'on sait de positif sur l'origine du Nibelungenlied peut se résumer en quelques traits: Au point de vue de la forme, le Nibelungenlied est un poème strophique, composé vers l'an 1200, en Autriche ou en Tyrol, peut-être à la cour de Vienne. Au point de vue du fond, c'est un récit poétique de la vieille légende de Sigfrid et des Nibelungen, légende bien connue jadis non seulement dans toute l'Allemagne, mais encore dans les pays scandinaves, en Islande, dans les îles de la mer du Nord, en Angleterre, sur le territoire des Francs.

En tant que *légende*, le Nibelungenlied est le produit en quelque sorte impersonnel du travail accumulé de nombreuses générations. Le jongleur autrichien qui lui a donné sa forme défi-

nitive a travaillé pour plaire au public du XIII[e] siècle — nobles ou vilains ; — il a donc adapté son récit au goût de ce public, à sa façon de concevoir l'existence héroïque. Les chevaliers et les princesses qu'il met en scène ont bien le costume de l'époque. Les rois donnent des fêtes brillantes où ils convient leurs amis et vassaux ; les héros sont généreux et courtois : ils aiment les tournois et les jeux guerriers, vont à la messe, s'empressent autour des dames et soupirent amoureusement pour la belle qui a conquis leur cœur. A tout instant, le lecteur est arrêté par une description de fête, d'armes ou d'habits, par une visite de cérémonie ou une réception solennelle. Souvent la muse qui inspire le poète du Nibelungenlied est « une vierge délicate, mignonne et blonde, qui tressaille en voyant briller une épée[1] ». Elle lui parle d'amour, de galanterie ; elle lui dit de chanter, comme les *Minnesänger,* non plus seulement les actions des hommes, leur vie extérieure, mais aussi leur vie intérieure, les sentiments qui les animent et qui les font agir. Mais les données fondamentales du Nibelungenlied sont bien antérieures au XIII[e] siècle. La légende de Sigfrid est l'une des créations les plus anciennes de l'imagination germanique ; par ses origines, elle remonte certainement au delà du V[e] siècle ; dès l'an 600, en tout cas, ses grandes lignes sont définitivement arrêtées. Au fond, le Nibelungenlied est le poème des grandes invasions, et sous les broderies brillantes des jongleurs autrichiens apparaît à tout instant la trame ancienne. Les chevaliers courtois dont on nous raconte les exploits, les aimables princesses dont on nous vante les charmes et les vertus oublient tout à coup leurs manières élégantes, laissent là leur beau langage de cour et sont emportés par des passions d'une violence irrésistible, par les instincts sauvages et puissants de la bête humaine. Pour satisfaire leurs haines, pour apaiser leur soif de vengeance, ils font couler le sang à flots, et ce poème, où s'épanouissent tant de scènes gracieuses et riantes, se termine par une horrible boucherie, par le massacre de presque toute la race

1. Scherer, *Vorträge und Aufsätze,* p. 123.

des héros. « C'était une race rude, sauvage et guerrière, que celle des Germains de l'invasion — noueux et solides comme leurs chênes, rudes comme l'air qu'ils respiraient, sombres comme le ciel vers lequel ils regardaient, pleins de mystère comme le murmure de leurs forêts, paresseux en temps de paix comme les tourbières et les marécages qui s'allongeaient à perte de vue dans leur pays, mais irrésistibles à la guerre comme ces tempêtes qui bruissaient à travers leurs landes. La flamme héroïque et impétueuse de ces fils du Nord brille encore avec éclat dans le Nibelungenlied. La muse qui a inspiré ces chants est une valkyrie qui se joue dans la tempête, qui vole dans les nuages sur un sombre cheval de bataille, armée de pied en cap, le regard respirant la lutte et le combat, les sourcils chargés de colère[1]. »

Ainsi l'on peut, dans le Nibelungenlied, retrouver les traces de tous ceux qui, en divers pays, à diverses époques, ont collaboré à la légende. Pendant une longue suite de siècles, la légende a volé de bouche en bouche dans toutes les contrées où vivaient des Germains, sans cesse modifiée, remaniée par les générations successives qui y ont travaillé. Enfin, un jongleur autrichien fixe par écrit une des formes nombreuses et changeantes qu'elle avait revêtues au cours des siècles; il la reçoit telle qu'elle était sortie des mains de ceux qui l'avaient précédé ; à son tour, il raconte à ses contemporains les *vieilles histoires* qui avaient déjà fait la joie de leurs pères et de leurs grands-pères. Il ne crée pas, il arrange ; le fond de sa poésie ne lui appartient pas, car la légende n'appartient à personne en particulier ; et son poème, considéré à ce point de vue, n'est pas une œuvre individuelle mais le terme d'une évolution séculaire qui a suivi son cours à travers tout le monde germanique.

Au point de vue de la forme, avons-nous dit, le Nibelungenlied est un poème strophique, composé vers l'an 1200. Or, un poème est nécessairement l'œuvre d'un individu ou tout au plus de quelques individus. Le peuple, pris dans son ensemble, peut

1. Scherer, *ibid.*, p. 121.

bien créer une légende, mais il ne fait pas de vers, et si la matière des *aventures* du Nibelungenlied peut, dans un certain sens, être considérée comme le patrimoine de la race germanique tout entière, la forme particulière que ce poème a reçue a été conçue et créée soit par un poète, soit encore par plusieurs jongleurs, dans tous les cas par un nombre très restreint de personnes et non par une foule impersonnelle et anonyme. Que pouvons-nous savoir ou conjecturer sur la formation de ce *poème* des Nibelungen ?

Remarquons tout d'abord qu'il nous est parvenu sans nom d'auteur. Plus réservé qu'un grand nombre de ses contemporains, le poète garde le plus strict incognito d'un bout à l'autre de son œuvre et ne révèle au lecteur ni son nom, ni sa patrie, ni sa condition. Le poème qu'il a composé parait avoir joui d'une grande réputation en Allemagne : du XIII[e] au XV[e] siècle on en multiplie les manuscrits, on le remanie, on le traduit, on le cite, on l'imite, on le pille même au besoin. Personne ne parait se douter de la provenance du Nibelungenlied; personne ne se soucie d'en savoir l'auteur. Le poète, d'ailleurs, reste entièrement objectif d'un bout à l'autre de son œuvre. Il ne soutient pas de thèse, il n'est ni moraliste ni psychologue; il ne cherche pas à démêler les causes réelles des événements. C'est un conteur qui se borne à exposer des faits, parfois à décrire certains objets extérieurs ou certains spectacles sans jamais se mettre en avant, sans jamais nous rien faire connaître de ses idées, de ses opinions, de son individualité. Nous ignorons comment il se nomme, nous ne savons pas davantage ce qu'il est.

Et a-t-on même le droit, en dernière analyse, de parler du *poète du Nibelungenlied?* Ce poème est-il bien l'œuvre d'un artiste qui s'inspire librement de la tradition, qui la modifie à son gré et la revêt d'une forme originale? Ou bien, au contraire, le poème ne serait-il pas plutôt, comme la légende, le dernier terme d'une lente évolution? Une légende n'est pas une chose réelle; elle n'a pas d'existence propre, elle n'est en somme qu'une abstraction, qu'un *être de raison.* Ce qu'il y a de réel dans un tas de

pierres ce sont les pierres dont il se compose; ce qu'il y a de réel dans une légende ce sont les récits successifs qui en ont été faits. Or, il existait des récits de la légende des Nibelungen avant le Nibelungenlied tel que nous le connaissons. Et dès lors, y a-t-il, au point de vue de la forme, solution de continuité entre le poème autrichien et les récits qui l'ont précédé? ou, au contraire, ce poème se rattache-t-il à d'autres récits antérieurs par des liens plus ou moins étroits?

Cette question se pose non seulement à propos du Nibelungenlied mais aussi à propos de l'Iliade et de l'Odyssée, de la Chanson de Roland et, en général, de la plupart des épopées populaires. Toujours les critiques se sont divisés en deux camps ennemis. D'un côté, se rangent ceux qui refusent de concevoir qu'une œuvre bien composée et dont toutes les parties se tiennent à peu près ne soit pas due au travail d'un seul ouvrier. Pour eux, le Nibelungenlied est l'œuvre d'un poète qui a réuni en un ensemble harmonieux les éléments épars fournis par la tradition. D'autres, au contraire, cherchent à retrouver l'histoire de la formation du Nibelungenlied. La légende, disent-ils, s'est transmise au moyen de lieder peu étendus qui composaient le répertoire des jongleurs; à côté des lieder principaux sont venus se grouper des chants de développement qui, en se reliant les uns aux autres, ont peu à peu formé un récit suivi; il n'y a donc pas à proprement parler de poète du Nibelungenlied. L'épopée populaire est moins une œuvre d'art qu'une œuvre de la nature; elle est, comme la légende elle-même, le produit d'une longue évolution: elle grandit et se développe comme ces arbres dont le tronc s'accroit chaque année d'une couche nouvelle, ou comme ces grands récifs de corail qui se forment lentement par le travail continu de myriades d'animalcules. Tous ceux qui se sont intéressés à la légende, tous ceux qui ont écouté, qui ont aimé les vieux lieder épiques, tous ceux qui ont contribué à enrichir la légende ou à la répandre ont plus ou moins collaboré au Nibelungenlied. Les jongleurs qui lui ont donné sa forme dernière vivent en communion intime avec le peuple; ils sont l'écho

fidèle de la tradition; ils ne cherchent pas à briller pour leur propre compte, mais respectent pieusement la légende que le temps a rendue sacrée. Aucune recherche de style dans leurs compositions : ils emploient de vieilles formules épiques consacrées par l'usage; leurs œuvres ont quelque chose d'impersonnel, d'objectif; ils sont les porte-parole de la nation tout entière, et leurs chants, dont le Nibelungenlied n'est que la collection, sont, en définitive, l'œuvre du peuple germanique lui-même.

Il est facile de voir toutefois qu'il peut y avoir une part de vérité dans ces deux manières de voir, en apparence si opposées, et qu'entre les opinions extrêmes il existe une série continue de solutions intermédiaires. Les partisans de l'unité ne font aucune difficulté d'admettre qu'une œuvre littéraire est, en somme, la résultante de facteurs très divers. Tout poète, en effet, subit l'influence du milieu dans lequel il vit, l'influence des circonstances extérieures; il se rattache à une école philosophique ou littéraire; il suit une tradition religieuse ou politique. En un mot, une œuvre d'art n'est pas un « simple jeu d'imagination, le caprice isolé d'une tête chaude »; elle est en même temps « une copie des mœurs environnantes et le signe d'un état d'esprit » (Taine). Dans toute œuvre, — épopée ou drame, roman ou poésie lyrique, — il y a donc une part qui peut appartenir en propre à l'artiste, une autre qui ne lui appartient pas; or, cette dernière est en tout cas très considérable dans le Nibelungenlied et la part de l'artiste peut-être minime. — Mais lorsque certains critiques proclament que « le Nibelungenlied est l'œuvre du peuple entier », il est impossible de prendre cette affirmation au pied de la lettre. Encore une fois, le peuple ne fait pas de vers; il est même incapable de relier entre eux des lieder épiques. Le Nibelungenlied, tout anonyme et impersonnel qu'il soit, a donc nécessairement été achevé par un individu; or, quelle était la part de ce dernier arrangeur? Était-ce un scribe inintelligent qui s'est borné à transcrire sur un seul manuscrit des lieder ou cycles de lieder épars en plusieurs recueils? ou un métricien qui a transformé des assonnances en rimes pures et écarté des archaïsmes? ou un diascévaste qui a

groupé et remanié des lieder anciens d'après un plan original? Il ne s'agit pas seulement de savoir si plusieurs jongleurs ont, oui ou non, collaboré au Nibelungenlied; il faut décider en outre si un individu a porté son attention sur l'ensemble du poème et de quelle nature a été son activité, s'il a fait œuvre de poète ou simplement de copiste. Le problème est donc extrêmement complexe et comporte une infinité de solutions possibles. Essayons, dans une analyse sommaire du poème, de montrer dans quels termes se pose la question et de recueillir les données qui peuvent faire pencher notre jugement dans un sens ou dans l'autre.

---

## II

### ANALYSE DU POÈME. — LÉGENDE DE SIFRIT.

Le titre que tous les éditeurs modernes ont donné au poème des Nibelungen est indiqué dans la dernière strophe dont voici le contenu :

« Je ne puis plus vous dire ce qui arriva ensuite, si ce n'est que l'on voyait les chevaliers et les dames et aussi les nobles valets pleurer la mort de leurs amis. Ici se termine notre récit : c'est *la détresse des Nibelungen.* »

*hie hât daz mær ein ende : ditze ist der Nibelunge Nôt.*

Si ce titre devait s'appliquer à l'ensemble du poème, il serait fort mal choisi; dans toute la première partie, Gunther et ses compagnons qui, dans la suite, prennent le nom de Nibelungen, sont appelés Burgondes; quant aux Nibelungen de la première moitié du poème, ils sont sujets de Sifrit et ne subissent aucune catastrophe, aucune *détresse. Histoire de Kriemhilt*[1] serait le seul titre pouvant à la rigueur convenir à l'ensemble du récit. Mais si

1. Ce titre se trouve en effet dans les manuscrits D : *Daz ist daz Buoch Chreimhilden,* et d : *Ditz Puech heysset Chrimhilt.*

l'on détache de cet ensemble les 300 dernières strophes, on constate qu'elles racontent la lutte désespérée de Gunther et des siens contre les Huns, l'agonie, la détresse des Nibelungen : on est donc amené à se demander si ce titre de *Nibelunge Nôt* ne s'appliquerait pas tout simplement au dernier épisode du poème, à la catastrophe finale; et dans ce cas n'aurait-on pas un premier indice que les différentes parties du récit ont une origine distincte et ont été accolées les unes aux autres sans avoir été très profondément remaniées? Ajoutons que dès le XIIIe siècle le titre défectueux de *Nibelunge Nôt* a été remplacé dans certains manuscrits par celui de *Nibelunge liet* qui vaut en effet mieux; pourtant il désigne bien mal l'ensemble d'un poème où il n'est question des Nibelungen proprement dits que tout à la fin. Il est donc peu vraisemblable que notre épopée ait été connue au moyen âge sous un nom particulier comme le *Parzifâl* de Wolfram d'Eschenbach ou l'*Iwein* de Hartmann d'Aue.

*Aventure 1* [1].— Le poème s'ouvre par la strophe d'introduction bien connue.

« Nous trouvons dans de vieilles légendes maint récit merveilleux de glorieux héros, d'exploits audacieux, de réjouissances et de fêtes, de combats de vaillants guerriers, sur tout cela vous pourrez ouïr des merveilles [2]. »

Suit alors une énumération assez sèche et très peu vivante des principaux personnages du poème : on nous présente d'abord Kriemhilt, l'héroïne du poème, une très belle jeune fille (le jongleur le répète quatre fois de suite pour que son public en soit bien persuadé); elle vit à Worms au pays des Burgondes, sous la garde de ses trois frères Gunther, Gêrnôt et Gîselher, les fils de

---

1. La division en aventures, quoique fort défectueuse, doit déjà se trouver dans l'original commun de tous les manuscrits du Nibelungenlied, c'est pourquoi nous la reproduisons dans notre analyse.

2. *1* Uns ist in alten mæren wunders vil geseit,
von helden lobebæren, von grôzer kuonheit,
von fröuden hôchgezîten, von weinen und von klagen,
von küener recken strîten, muget ir nu wunder hœren sagen.

Dancrât et d'Uote : ils ont autour d'eux de nombreux vassaux ; Hagen de Tronje, Ortwîn de Metz, les margraves Gêre et Eckewart, Dancwart le maréchal, le ménestrel Volkêr d'Alzei, le cuisinier Rûmolt, Hûnolt le chambellan et Sindolt l'échanson.

A ce début terne et traînant fait d'un catalogue de noms propres et de formules banales, succède un petit récit de quatre strophes très simples et d'une gracieuse naïveté ; Kriemhilt, dont la présentation officielle nous avait tout juste fait connaître le nom, apparaît soudain dans tout l'éclat de sa beauté et de sa fierté virginale.

« Kriemhilt la vertueuse eut un rêve : elle vit le faucon sauvage, qu'elle avait élevé bien des jours, étranglé sous ses yeux par deux aigles ; rien au monde n'eût pu lui faire plus de peine.

« Elle dit son rêve à sa mère Uote ; celle-ci ne put l'expliquer autrement à la belle jeune fille : « Le faucon que tu élevais est un noble époux ; si Dieu ne le garde, tu l'auras bientôt perdu. »

« Que me parlez-vous d'un homme, mère bien-aimée ? Loin de l'amour des guerriers, toujours je veux vivre. Belle comme à présent, je veux rester jusqu'à ma mort pour ne jamais souffrir à cause d'un homme.

« Ne t'en défends pas trop, reprit sa mère : si jamais en ce monde ton cœur doit trouver le bonheur, ce sera par l'amour d'un homme ; tu seras une belle dame, si Dieu t'accorde pour époux un vrai chevalier [1]. »

*Aventures 2, 3.* — Voilà Kriemhilt introduite et caractérisée par quelques traits heureux ; brusquement et sans transition le lied passe à Sîfrit, fils de Sigmunt et de Sigelint. Sans perdre une strophe à nous décrire la caractère du héros et à nous détailler

---

1. 13 Ez troumde Kriemhilte in tugenden der si pflac,
wie si einen valken wilden züge manegen tac,
den ir zwên arn erkrummen, daz si daz muoste sehen :
ir enkunde in dirre werlde nimmer leider sîn geschehen.

14 Den troum si dô sagete ir muoter Uoten.
sin kunde in niht bescheiden baz der guoten :
'der valke den du ziuhest, daz ist ein edel man :
in welle got behüeten, du muost in schiere vloren hân.'

ses perfections, le poète dans son récit alerte et vivant sait le faire connaître et aimer. Il naît et grandit à Santen en Niderlant ; un jour il entend parler de la belle Kriemhilt qui dans son orgueil de vierge repoussait tous les prétendants ; ses parents le pressent de prendre femme ; promptement décidé, le jeune héros s'écrie : « Eh bien, je veux avoir Kriemhilt ! » Malgré les sages représentations de Sigmunt et de Sigelint qui avertissent leur fils des dangers auxquels il va s'exposer, Sîfrit persiste dans son dessein ; si les Burgondes ne lui donnent pas Kriemhilt de bon gré, il la leur arrachera de force... et le jeune guerrier, armé de pied en cap, se rend à Worms accompagné de onze chevaliers ; il se présente provocant et téméraire devant le roi Gunther.

« On m'a dit au pays de mon père que chez vous se trouvaient les plus braves héros...

« Si vous êtes aussi vaillants qu'on me l'assure, je veux, — peu m'importe qui s'en réjouisse ou s'en afflige — vous arracher tout ce que vous avez : vos terres et vos villes tout doit m'être soumis[1]. »

---

15 'Waz saget ir mir von manne, vil liebiu muoter mîn ?
âne recken minne wil ich immer sîn.
sus schœne wil ich blîben unz an mînen tôt,
daz ich sol von manne nimmer gwinnen keine nôt.'

16 'Nu versprich ez niht ze zêre,' sprach aber ir muoter dô.
'solt du immer herzenlîche zer werlde werden frô,
daz geschiht von mannes minne. du wirst ein schœne wîp,
obe dir got noch gefüeget eins rehte guoten rîters lîp.

1. 106 'Mir wart gesaget mære in mînes vater lant,
daz hie bî iu wæren (daz hete ich gerne bekant)
die küenesten recken (des hân ich vil vernomen)
die ie künec gewünne : dar umbe bin ich her bekomen.

107 Ouch hœre ich iu selben der degenheite jehen,
daz man künec deheinen küener habe gesehen.
des redent vil die liute über elliu disiu lant :
nune wil ich niht erwinden, unz ez mir werde bekant.

108 Ich bin ouch ein recke und solde krône tragen.
ich wil daz gerne füegen daz si von mir sagen
daz ich habe von rehte liute unde lant.
dar umbe sol mîn êre und ouch mîn houbet wesen phant.

Étrange discours pour préparer une demande en mariage — on se demande en vérité si Sîfrit, dans son ardeur belliqueuse, n'a pas quelque peu oublié la belle Kriemhilt. Gunther et Gêrnôt, d'autre part, répondent à ces procédés insolites avec une modération surprenante ; ils arrêtent leur vassal Ortlieb qui brûlait de tirer l'épée et de châtier les insolentes provocations du jeune téméraire ; ils apaisent Sîfrit, lui offrent de partager avec lui tout ce qu'ils possèdent, et le décident même à demeurer quelque temps à leur cour. Évidemment ses intentions se trouvent par cela même modifiées du tout au tout : il ne songe plus à conquérir Kriemhilt par force, mais à la mériter en rendant au roi Gunther quelque service signalé.

*Aventure 4.* — Sur ces entrefaites Gunther est provoqué par les rois de Saxe et de Danemark Liudegêr et Liudegast qui le somment de se rendre à discrétion ou sinon le menacent d'une attaque. Voilà l'occasion pour Sîfrit de se rendre utile au frère de Kriemhilt ; en effet il s'offre à combattre les ennemis de Gunther et entre en campagne à la tête de l'armée des Burgondes. Le récit de cette guerre est terne et manque d'entrain ; on se demande s'il est bien du même poète qui contait tout à l'heure avec tant de feu les exploits du jeune Sîfrit ; le héros qui avait onze chevaliers avec lui en arrivant à Worms (60) en a tout à coup douze (160) ; il est d'une vaillance tout à fait exagérée : il fait prisonniers de sa propre main les deux rois et avec mille chevaliers bat 60,000 ennemis sans perdre plus de soixante hommes ! La belle Kriemhilt qui l'aime en secret interroge avec sollicitude le messager qui vient annoncer à Worms la défaite des ennemis et apprend de sa bouche que Sîfrit a été le plus vaillant de tous à la bataille. De retour à la cour de Gunther le héros montre quelques velléités de retourner en Niderlant, mais il se laisse retenir à Worms, dans l'espoir de voir un jour Kriemhilt ; il se trouve donc exactement

---

109 Nu ir sît sô küene als mir ist geseit,
nune ruoche ich ist ez ieman liep oder leit,
ich wil an iu ertwingen swaz ir muget hân,
lant unde bürge, daz sol mir werden undertân.'

dans la même position qu'à la fin de l'*aventure* précédente et n'est pas plus avancé dans son entreprise après son inutile campagne contre les Saxons qu'au moment où Gunther l'engageait à rester à Worms.

*Aventure 5.* — Pour célébrer l'heureuse issue de la guerre, Gunther donne une fête splendide à laquelle il convie tous ses amis. Excellente occasion pour le jongleur de s'attarder à de longues descriptions de fêtes et de faire parade de son savoir-vivre et de sa connaissance des belles manières.

Un matin de Pentecôte les réjouissances commencent. Kriemhilt doit paraître à la cour. Elle sort de son appartement avec sa mère et cent suivantes ; cent guerriers, l'épée à la main, lui font cortège et les chambellans écartent la foule sur son passage.

« La belle jeune fille s'avança, semblable à l'aurore qui se lève au milieu de sombres nuées ;..... comme la lune surpasse les étoiles lorsque sa lumière sort resplendissante des nuages, ainsi Kriemhilt surpassait les autres jeunes filles[1]. »

Sîfrit — le bouillant Sîfrit — est devenu un tendre chevalier éperdûment amoureux de sa belle. Il est « aussi beau que s'il eût été dessiné sur parchemin par quelque habile imagier » ; il contemple Kriemhilt en silence, se demandant s'il pourrait jamais devenir l'époux d'une si fière princesse ; mais il eût mieux aimé mourir que de renoncer à son amour. Alors Gunther, sur le conseil de Gêrnôt, demande à sa sœur de saluer Sifrit le vainqueur

1. 280 Nu gie diu minneclîche alsô der morgenrôt.
tuot ûz trüeben wolken. dâ schiet von maneger nôt
der si dâ truoc in herzen und lange hete getân :
er sach die minneclîchen nu vil hêrlîchen stân.

281 Jâ lûhte ir von ir wæte vil manic edel stein :
ir rôsenrôtiu varwe vil minneclîchen schein.
ob ieman wünschen solde, der kunde niht gejehen
daz er ze dirre werlde hete iht schœners gesehen.

282 Sam der liehte mâne vor den sternen stât,
der schîn sô lûterlîche ab den wolken gât,
dem stuont sie nu gelîche vor andern frouwen guot.
des wart wol gehœhet vil maneges heldes muot.

des Saxons. La jeune fille s'avance rougissante vers le héros qu'elle aimait en secret et lui tend la main.

« Ni en la saison d'été ni aux jours de mai, Sifrit ne sentit en son âme une aussi vive joie qu'en cet instant où celle qu'il désirait pour femme se tenait à ses côtés[1]. »

Il reçoit un baiser de Kriemhilt, l'accompagne jusqu'à l'église, peut à peine attendre la fin de la messe tant il est impatient de la revoir et lui promet ses services de fidèle chevalier. Il est empressé et galant, il fait le beau, mais sa grâce a quelque chose de voulu et d'un peu gauche; ses protestations d'amour en style élégant qui nous toucheraient peut-être si elles étaient l'expression naïve d'un sentiment sincère, nous paraissent conventionnelles et guindées, peu conformes au caractère du jeune héros et nous font sourire plutôt qu'elles ne nous attendrissent.

La première entrevue de Sifrit et Kriemhilt nous ramène pour la seconde fois à la situation de l'*aventure* précédente. De nouveau, lorsque la fête est terminée et que les invités s'en retournent chez eux, Sifrit veut prendre congé de ses hôtes — de nouveau il se laisse décider par Giselher à prolonger son séjour à Worms. L'action n'a donc pas fait un pas en avant et Sifrit se trouve comme précédemment à la cour de Gunther, attendant toujours le moment favorable pour demander la main de Kriemhilt. La légende de Brünhilt pourrait, sans aucun inconvénient, faire directement suite au récit de l'arrivée de Sifrit à Worms.

*Aventures 6, 7.* — L'histoire de la conquête de Brünhilt par Gunther et Sifrit forme une nouvelle série de chapitres qui se commandent les uns les autres, mais ne sont reliés que par des liens assez lâches à la première partie du récit.

« Il était une reine qui habitait au delà des mers; nulle ne l'égalait. Elle était d'une beauté merveilleuse; très grande était

1. 294 Bî der sumerzîte und gên des meijen tagen
dorft er niht mêre in sîme herze tragen
sô vil hôher vröude sô er dâ gewan,
dô im diu gie an hende, die er ze trûte gerte hân.



sa force ; elle luttait au javelot avec les guerriers rapides qui demandaient son amour.

« Elle jetait au loin un rocher, elle sautait ensuite à une grande distance ; quiconque désirait son amour devait, en vérité, vaincre en trois épreuves la femme de haute naissance : s'il échouait une seule fois il le payait de sa tête[1]. »

Le bruit de sa renommée étant parvenu jusqu'aux oreilles du roi Gunther, il se décide à tenter l'aventure ; mais pour cela il lui faut l'assistance de Sîfrit qui seul connaît Brünhilt et sait les chemins qui conduisent en Islande où elle réside. Nous voilà bien loin de la galanterie un peu fade des chapitres précédents. Gunther et Sîfrit ont mis bas leurs beaux habits de cour, ce sont de rudes aventuriers qui n'hésitent pas à se mettre à deux pour venir à bout d'une femme, et n'auront aucun scrupule à employer la ruse pour réussir dans leur redoutable entreprise. Rien de chevaleresque d'ailleurs dans le secours que Sîfrit prête à son compagnon : c'est un marché en forme. Sîfrit s'engage à procurer Brünhilt à Gunther, moyennant quoi celui-ci lui donnera sa sœur Kriemhilt comme récompense — c'est femme pour femme..... Nous passons rapidement sur quelques épisodes inutiles et encombrants où les deux aventuriers endossent de nouveau leurs vêtements d'apparat et reprennent leurs belles manières — une visite de Gunther et Sîfrit chez Kriemhilt pour lui demander des habits ; des descriptions de vêtements et d'armes parfaitement oiseuses ; des scènes d'adieux et d'arrivée banales et ennuyeuses — et nous reprenons le récit de la conquête de Brünhilt. Sîfrit et Gunther descendent le Rhin dans une barque et le douzième matin ils sont portés par

---

1. 325 Ez was ein küniginne gesezzen über sê :
ninder ir gelîche was deheiniu mê.
si was unmâzen schœne, vil michel was ir kraft,
si schôz mit snellen degnen umbe minne den schaft.

326 Den stein warf si verre, dar nâch si wîten spranc.
swer ir minne gerte, der muose âne wanc
driu spil an gewinnen der vrowen wol geborn :
gebrast im an eime, er het daz houbet verlorn.

les vents en vue de l'Islande, près d'Isenstein, un château d'une splendeur étrange, tout de marbre vert, avec 86 tours, trois palais et une grande salle. Les deux héros sont introduits auprès de la reine, et Sifrit qui se fait passer pour le vassal de Gunther, annonce à Brünhilt que le roi des Burgondes est venu pour lui demander son amour. Aussitôt la vierge orgueilleuse s'arme pour la lutte; mais Sifrit, grâce à un manteau qui le rend invisible, peut venir en aide à son compagnon sans que personne ne le remarque. Il triomphe de Brünhilt au javelot, il lance le rocher plus loin qu'elle, il la dépasse en sautant. Elle est vaincue, elle est la femme de Gunther, et Sifrit, après avoir déposé son manteau, s'applaudit de ce que l'orgueil de la hautaine Brünhilt soit enfin humilié.

*Aventures 8, 9, 10.* — La reine une fois vaincue et conquise, il ne resterait plus aux deux héros qu'à s'en retourner à Worms et à célébrer les fêtes de mariage. Mais les choses ne se passent pas aussi simplement : l'action est interrompue par plusieurs chapitres de raccord très médiocres, inutiles et même maladroitement amenés. C'est d'abord un voyage de Sifrit au pays des Nibelungen dont il est le roi. Gunther est tout à coup saisi — sans aucune raison d'ailleurs — par la crainte d'être victime d'une trahison et de se voir retenu malgré lui en Islande. Pour le rassurer Sifrit va chercher en Niblungelant mille guerriers. Cette garde du corps reste d'ailleurs parfaitement inutile, attendu que Brünhilt ne montre pas la moindre velléité de se révolter contre son vainqueur.

Il s'agit ensuite d'envoyer un messager annoncer à Worms le succès de Gunther : Sifrit consent à se charger de cette mission, heureux d'avoir ainsi l'occasion d'une entrevue courtoise avec la belle Kriemhilt. Suit une longue description de la réception à Worms de Gunther et Brünhilt, ainsi que des préparatifs faits par les Burgondes pour le double mariage de Gunther et de Sifrit. C'est alors seulement que reprend l'action proprement dite, interrompue depuis le récit de la défaite de Brünhilt par d'inutiles digressions.

Gunther et Brünhilt, Sifrit et Kriemhilt ont pris place à la table

du festin de noces. A la vue de Kriemhilt assise à côté de son époux, Brünhilt se met à pleurer. Elle n'a pas oublié que Sifrit s'est déclaré sujet de Gunther lorsqu'il l'avait accompagné en Islande; aussi ne peut-elle s'empêcher de plaindre, dit-elle, la sœur du roi de Burgondie d'être abaissée jusqu'à devenir la femme d'un simple vassal. Gunther qui ne peut révéler à son épouse les services que lui a rendus Sifrit, lui ordonne de garder le silence, promettant de tout lui expliquer un autre jour. Mais la colère gronde dans l'âme de Brünhilt et ne tarde pas à éclater avec une impétuosité terrible.

Rien d'étrange comme le récit des noces de Brünhilt, de sa lutte contre Gunther, puis contre Sifrit, enfin de sa défaite cette fois décisive et irrémédiable. La situation est aussi scabreuse que possible : il s'agit de nous montrer une femme qui, s'étant refusée aux embrassements de son époux, est violemment contrainte à l'amour conjugal et cela par un tiers..... Gunther risquait de sortir absolument ridicule de cette aventure, et le rôle de Sifrit pouvait aisément paraitre odieux et répugnant. Le poète a su éviter ce double écueil à force de simplicité et de sérieux.

Les seigneurs, après le festin, ont ramené le roi dans la chambre nuptiale, puis se sont retirés. Gunther est resté seul avec Brünhilt, brûlant de « remporter la victoire d'amour ». (582.)

« ... Le noble roi voila l'éclat des lumières; alors le vaillant guerrier alla trouver sa femme : il se coucha près d'elle; son bonheur était grand : le héros étreignit la belle dans ses bras.

« Il voulut la contraindre à l'amour, il lui froissa les vêtements; alors la superbe vierge saisit une ceinture, une forte écharpe de soie qu'elle portait sur elle — elle causa au roi de bien grandes peines.

« Elle lui lia les pieds et les mains, elle le porta jusqu'à un clou et le pendit au mur. Il avait voulu troubler son sommeil — elle lui défendit l'amour. Il pensa trouver la mort, si grande était sa force.

« Alors celui qui aurait dû être le maître se mit à supplier. Défaites mes liens, noble reine, je ne prétends plus vous vaincre jamais; jamais je ne me coucherai aussi près de vous.

« Aussitôt elle le délia et le laissa se relever ; il se remit au lit près de la noble femme ; il se coucha si loin d'elle qu'il n'effleura plus ses beaux vêtements ; elle ne permettait pas qu'il la touchât [1]. »

Le lendemain Sîfrit trouve Gunther triste et soucieux : le roi confie ses peines à son compagnon et Sîfrit lui promet de venir une seconde fois à son aide et de dompter Brünhilt. Quand la nuit est venue, il revêt de nouveau son manteau magique et va prendre à l'insu de tous la place de Gunther auprès de son épouse. Une seconde lutte s'engage : la reine écrase presque Sîfrit contre un coffre, mais le héros, rassemblant toutes ses forces, fait craquer les membres de Brünhilt sous ses efforts puissants.

« ... Alors la lutte fut terminée, elle devint la femme de Gunther.

« Elle dit : « Noble roi, laisse-moi la vie. J'expierai bien tout « ce que je t'ai fait ; je ne me défendrai plus de ton noble amour ; « j'ai bien appris que tu sais maîtriser les femmes [2]. »

---

1. 585 Diu lieht begunde bergen des edelen küneges hant.
dô gie der degen küene dâ er die vrowen vant.
er leite sich ir nâhen : sîn fröude diu was grôz :
die vil minneclîchen der helt mit armen umbeslôz.

587 Dô rang er nâch ir minne und zerfuorte ir diu kleit.
dô greif nâch eime gürtel diu hêrlîche meit,
eime starken borten, dens umb ir sîten truoc :
dô tet si dem künige grôzer leide genuoc.

588 Die füeze und ouch die hende si im zesamne bant,
si truoc in zeime nagele und hienc in an eine want.
dô er si slâfes irte, minne si ime verbôt.
jâ het er von ir krefte nâch gewunnen den tôt.

589 Dô begunde flêgen der meister solde sîn.
'lœset mîn gebende, vil edel künigîn.
ine trouwiu, schœne vrouwe, nimmer an gesigen,
und sol ouch harte selten iu sô nâhen bî geligen.'

592 Dô lôste si in balde, ûf si in verlie.
wider an daz bette er zuo der vrowen gie.
er leite sich sô verre, daz er ir schœne wât
dar nâch selten ruorte : ouch wolde si des haben rât. .

2. 625 des wart der kriec gescheiden : dô wart si Guntheres wîp.

Sifrit cède la place à Gunther, et le lendemain Brünhilt a perdu, avec sa virginité, la force surnaturelle qui faisait son orgueil.

Personne ne soupçonne la ruse à laquelle Gunther doit la victoire, mais, pendant la lutte, Sifrit a enlevé à Brünhilt sa ceinture et un anneau d'or; et plus tard il donne ces trophées à Kriemhilt — « je ne sais s'il agit ainsi par orgueil[1] », ajoute le poète.

*Aventure 11.* — A ce beau récit succède un chapitre de raccord des plus plats qui raconte le retour de Sîfrit et de son épouse en Niderlant où ils sont reçus avec transports par Sigmunt et Siglint. Quelque temps après, Kriemhilt et Brünhilt ont toutes deux des fils à qui on donne les noms de Gunther et de Sîfrit.

Dix ans s'écoulent pendant lesquels les deux héros gouvernent leurs royaumes avec bonheur et prospérité ; après ce long repos s'engage une nouvelle action qui se termine par la mort de Sîfrit.

*Aventures 12, 13.* — L'orgueilleuse Brünhilt se souvenait toujours que Sîfrit s'était dit vassal de Gunther et se demandait pourquoi il tardait tant à rendre hommage à son suzerain. Aux questions qu'elle lui adresse, Gunther ne répond que par un sourire, mais il consent volontiers à donner une grande fête où il invitera Sîfrit et les siens. Le duc Gêre, envoyé en ambassade auprès du héros, rentre avec une réponse favorable et peu de temps après, Sîfrit, accompagné de Kriemhilt, de Sigmunt et d'une nombreuse escorte de guerriers, fait son entrée à Worms où il est magnifiquement accueilli par les Burgondes.

*Aventure 14.* — Cependant la fête qui commençait sous les plus heureux auspices devait finir dans le deuil et les larmes. Un soir, avant vêpres, une discussion s'engage entre Kriemhilt et Brünhilt : chacune fait l'éloge de son époux et le met au-dessus de tous les autres héros. La dispute ne tarde pas à s'envenimer. Brünhilt déclare à sa rivale que Sîfrit lui-même s'est avoué vassal

---

626 Si sprach 'künic edele, du solt mich leben lân.
ez wirt wol versüenet, swaz ich dir hân getân.
ich were mich nimmer mêre der edelen minne dîn :
ich hân wol erfunden daz du kanst vrouwen meister sîn.'

1. 628 Ich enweiz ob er daz tæte durch sînen hôhen muot.

de Gunther. Kriemhilt s'éloigne profondément irritée et annonce que le soir même, quand la cour se rendra à vêpres, elle montrera à tous que la femme de Sîfrit ne cède le pas à personne. Les deux reines se rencontrent à la porte de l'église suivie chacune d'un brillant cortège, et Brünhilt ordonne à la femme de Sîfrit d'attendre pour passer que sa suzeraine soit entrée à l'église. Alors Kriemhilt révèle publiquement que Sîfrit a été le premier amant de Brünhilt, et entre à l'église prenant le pas sur sa rivale atterrée. Après la messe, comme la reine demande à Kriemhilt les preuves de son accusation, celle-ci montre à tous la ceinture et l'anneau d'or que lui a donnés Sîfrit. Désespérée de cet affront, la reine demande à son époux de lui rendre l'honneur. Sur l'invitation de Gunther, Sîfrit prête le serment solennel qu'il ne s'est jamais vanté d'avoir le premier possédé Brünhilt, et la querelle paraît apaisée.

Sur ces entrefaites les seigneurs burgondes se réunissent pour délibérer sur les résolutions qu'il convient de prendre à l'égard de Sîfrit. Hagen et Ortwîn demandent à grands cris de laver dans le sang l'insulte faite à la maison royale. Le jeune et loyal Gîselher, par contre, se révolte à l'idée d'une trahison et demande à ses compagnons de respecter la vie de leur hôte et de leur ami. Gunther hésite : il n'est retenu que par la crainte que lui inspire la force bien connue du héros; mais les instances répétées de Hagen lèvent ses derniers scrupules et la mort de Sîfrit est résolue.

*Aventure 15.* — Une difficulté cependant arrête les meurtriers. Sifrit s'était baigné jadis dans le sang d'un dragon qu'il avait tué, et sa peau était devenue impénétrable comme de la corne; mais au moment où le sang du dragon coulait, une feuille de tilleul était tombée entre les épaules du héros qui était resté vulnérable à cet endroit seulement. Il s'agissait donc pour Hagen de se faire indiquer ce point par ruse et sans éveiller les soupçons.

De faux messagers viennent annoncer à la cour que Liudegêr et Liudegast recommencent la guerre contre Gunther, et aussitôt Sîfrit de s'offrir de nouveau pour combattre à la place de son

ami. Lorsque l'armée se dispose à entrer en campagne, Hagen va prendre congé de Kriemhilt. Inquiète pour les jours de son époux, la jeune reine fait part de ses craintes à son parent; elle lui confie que Sifrit est vulnérable en un point seulement, mais elle a peur qu'il ne se laisse entrainer trop loin par son ardeur belliqueuse et ne perde un jour la vie. Pour la rassurer, Hagen promet de veiller sur lui et de ne jamais le quitter dans les combats : « Cousez sur son habit », dit-il, « une petite marque afin que je puisse savoir où je devrai le protéger quand nous serons dans la mêlée. » Elle croyait sauver le héros : c'était sa mort qu'on préparait.

« Elle dit : « Avec un mince fil de soie, je coudrai sur son vêtement une croix à peine visible. » «...Ainsi fut trahi l'époux de Kriemhilt. Hagen prit congé et s'en alla tout joyeux[1]. »

Le lendemain, au moment où l'armée de Gunther allait se mettre en route, de nouveaux messagers viennent annoncer que le roi de Saxe renonce à la guerre; l'expédition est donc abandonnée et Gunther propose à ses amis une partie de chasse dans les Vosges.

*Aventure 16.* — Le récit de cette chasse, où Sifrit périt sous les coups de ses ennemis, passe avec raison pour la plus belle partie du Nibelungenlied, et peut-être pour le chef-d'œuvre de l'épopée allemande du moyen âge. « Nulle part, dit Müllenhoff, la poésie populaire ne déploie une pareille magnificence; nulle part elle n'a donné plus de mouvement à ses récits, plus de fraî-

1. 846 Dô sprach von Troneje Hagene 'ûf daz sîn gewant
næt ein cleinez zeichen. dâ bî ist mir bekant
wâ ich in müge behüeten, sô wir in stürmen stân.'
si wânde den helt vristen : ez waz ûf sînen tôt getân.

847 Si sprach 'mit kleinen sîden næ ich ûf sîn gewant
ein tougenlîchez criuze. dâ sol, helt, dîn hant
mînen man behüeten, so ez an die herte gât,
swenne er in den stürmen vor sînen vîenden stât.'

848 'Daz tuon ich,' sprach dô Hâgene, 'vil liebiu vrowe mîn.'
dô wând ouch diu vrouwe, ez sold im frume sîn:
dô was dâ mite verrâten der Kriemhilde man.
urloup nam dô Hagene : dô gie er vrœlîchen dan.

cheur et de vie à ses descriptions. Le poète savait à un rare degré disposer de toutes les ressources de la langue, comme le prouvent l'emploi si fréquent de mots et de tournures archaïques, les effets pittoresques qu'il sait produire en jouant avec la rime et le son des mots[1]. »

Gunther et ses compagnons traversent le Rhin et vont chasser dans les bois et dans la montagne. Sifrit est sans défiance; il se livre sans arrière-pensée au plaisir de la chasse, où il excelle, heureux de montrer son adresse merveilleuse et de déployer cette intrépidité souriante qui fait de lui le plus brillant des héros. Il tue un sanglier d'un seul coup d'épée, prend un ours tout vivant dans ses bras robustes et l'attache à la selle de son cheval; puis, arrivé au rendez-vous de chasse, s'amuse à lâcher la bête féroce au milieu des cuisiniers éperdus, et, après s'être diverti de leur terreur, tue l'ours au moment où il allait s'échapper. Cependant, le vin manque au repas de chasse et Sifrit, qui a grand soif, se plaint vivement de la négligence des échansons; Hagen propose alors aux chasseurs de se rendre à une source du voisinage pour s'y rafraîchir et défie Sifrit à la course jusqu'à ce ruisseau; tandis que Gunther et Hagen enlèvent leurs vêtements pour être plus légers, le héros, sûr de son agilité, court avec tout son attirail de chasse et arrive le premier.

Par déférence, il attend pour se rafraîchir que le roi Gunther ait achevé de se désaltérer; alors il se penche à son tour au-dessus de l'eau pour boire; à ce moment, Hagen lui enlève ses armes et le transperce de son propre javelot à travers la petite croix marquée sur son vêtement. Dès qu'il se sent frappé, le héros se relève d'un bond; il saisit son bouclier et en porte un coup terrible à Hagen qui s'enfuit. Mais la blessure de Sîfrit était mortelle.

« L'époux de Kriemhilt tomba parmi les fleurs; on voyait le sang s'échapper à flots de sa blessure; alors, dans sa détresse, il éclata en reproches contre les traîtres qui avaient comploté sa mort.

1. *Zur Geschichte der Nibelunge Nôt*, p. 50.

« Blessé à mort, il dit : « Ha! lâches et mauvais guerriers, en « quoi les services que je vous ai rendus ont-ils mérité la mort? « je vous ai toujours été fidèle, je l'ai bien payé! Vous causez « grand dommage à vos amis. »

« Les chevaliers accoururent à l'endroit où il était étendu. C'était un triste jour pour plusieurs d'entre eux; tous ceux qui avaient quelque loyauté le plaignaient; le héros avait mérité d'être regretté de tous.

« Le roi des Burgondes aussi déplorait la mort du héros; le blessé lui dit : « Point n'est besoin que celui-là pleure le dom-« mage qui l'a causé! il mérite de grands reproches et ferait « mieux de laisser là les larmes. »

« Alors le farouche Hagen reprit : « Je ne sais certes pas pour-« quoi vous pleurez; tout est fini pour nous, peines et soucis. « Nous trouverons peu d'hommes maintenant qui osent nous « tenir tête. Gloire à moi d'avoir fait disparaître le héros! »

« Il vous est aisé de vous vanter, dit Sifrit. Si j'avais deviné « vos intentions meurtrières, j'aurais bien su me défendre de « vous. Ma plus grande douleur, c'est de laisser ma femme « Kriemhilt. »

« Les fleurs tout autour de lui étaient humides de sang; il luttait avec la mort; ce ne fut pas long, car les armes de la mort sont trop tranchantes; le brave et brillant héros dut bien vite mourir[1]..... »

---

1. 929 Dô viel in die bluomen der Kriemhilde man :
daz bluot von sîner wunden sach man vaste gân.
dô begunder schelden (des twanc in grôziu nôt)
die ûf in geràten heten ungetriwe den tôt.

930 Dô sprach der verchwunde 'jâ ir bœsen zagen,
waz helfent mîniu dienest, sîd ir mich habet erslagen?
ich was iu ie getriuwe; des ich enkolten hân.
ir habet an iwren friunden leider übele getân.'

932 Die rîter alle liefen dâ er erslagen lac.
ez was ir genuogen ein vröudelôser tac.
die iht triwe hêten, von den wart er gekleit :
daz hete ouch wol verdienet umbe alle liute der helt gemeit.

Après cette scène si grandiose, la suite du récit paraît nécessairement un peu terne et insignifiante. Le dénouement de ce grand drame ne manque cependant ni d'éclat ni d'ampleur.

*Aventure 17.* — Le corps de Sîfrit est porté à Worms sur un bouclier d'or et déposé par Hagen devant l'appartement de Kriemhilt. Au moment où la reine va se rendre à la messe, au point du jour, un chambellan vint lui dire qu'un guerrier mort est étendu devant sa porte. Aussitôt, elle pressent que Sîfrit a péri; lorsqu'elle a reconnu son époux et qu'elle voit ses armes intactes, elle devine qu'il a été assassiné. Sigmunt et les guerriers pleurent aussi le héros et profèrent des menaces contre le meurtrier de leur seigneur; mais Kriemhilt les supplie de ne pas essayer une lutte trop inégale contre les Burgondes, et les guerriers, accablés de douleur, se rendent à sa prière. Tous ceux qui ont connu Sîfrit pleurent sa mort et Kriemhilt lui fait de splendides funérailles.

*Aventures 18, 19.* — Malgré les instances de Sigmunt, Kriemhilt se décide à rester en Burgondie auprès de son frère Gîselher, qui n'a eu aucune part au meurtre de Sîfrit. Au bout de trois ans et demi, elle se réconcilie également avec Gunther et pardonne à tous ceux qui ont trempé dans l'assassinat de Sîfrit,

---

933 Der künec von Burgonden klagte ouch sînen tôt.
dô sprach der verchwunde 'daz ist âne nôt,
daz der nâch scaden weinet, der in dâ hât getân.
der dienet michel schelden : ez wære bezzer verlân.'

934 Dô sprach der grimme Hagne 'jan weiz ich waz ir kleit.
ez hât nu allez ende an uns, sorge unde leit :
wir vinden ir nu wênic die getürren uns bestân.
wol mich daz ich des heldes hân ze râte getân.'

935 'Ir muget iuch lîhte rüemen,' sprach hêr Sîfrit.
'het ich an iu erkunnet den mortlîchen sit,
ich hete wol behalten vor iu mînen lîp.
mich riwet niht sô sêre sô vrou Kriemhilt mîn wîp.'

939 Die bluomen allenthalben von bluote wâren naz.
dô rang er mit dem tôde unlange tet er daz,
wan des tôdes zeichen ie ze sêre sneit.
ouch muoste sân ersterben der recke küene unde gemeit.

sauf à Hagen. En même temps, elle fait venir à Worms le trésor des Nibelungen que Sîfrit lui avait donné comme présent de noces, et ses largesses gagnent à sa cause de nombreux chevaliers. Mais Hagen, redoutant quelque vengeance et craignant l'effet des libéralités de la reine, s'empare, avec l'assentiment de Gunther, des clefs du trésor, puis, profitant d'un moment où les trois rois burgondes sont en voyage, il jette dans le Rhin tout le trésor des Nibelungen.

Si nous examinons ce récit grandiose au point de vue de la composition, il est évident *a priori* qu'il n'est pas fait de lieder primitivement isolés et réunis après coup par un arrangeur. L'action se déroule avec tant d'ampleur, et les divers tableaux sont si étroitement rattachés les uns aux autres que cette hypothèse doit être immédiatement écartée. Chacune des différentes parties de ce récit a été composée pour remplir la place à laquelle elle se trouve actuellement. Les *aventures* 12 et 13 en particulier ne peuvent avoir été composées que pour servir d'introduction à un grand récit. Il est impossible d'imaginer pourquoi un poète se serait étendu aussi longuement sur la mission de Gêre et la réception de Sîfrit par les Burgondes, s'il avait voulu se borner à raconter la dispute des deux reines ; un pareil prologue eût été absolument hors de proportion avec le récit lui-même. On peut même aller plus loin et noter des points de ressemblance précis entre la première partie du récit (*avent. 12-13*) et la dernière (*avent. 17-19*). Toutes deux reposent sur les mêmes données. Sîfrit vient à Worms avec Sigmunt, 1,000 guerriers (703, 964) et 200 chevaliers de Sigmunt (704, 962, 969); il a laissé chez lui son fils (723, 1027). Dans les deux parties, d'ailleurs, on trouve certaines maladresses de composition ; d'une part, la dispute entre Brünhilt et Kriemhilt est gauchement amenée ; de l'autre, la réconciliation entre Kriemhilt et ses frères n'est pas motivée ; on ne sait pas pourquoi elle fait chercher le trésor des Nibelungen, et la raison qu'elle donne à Sigmunt pour rester à Worms est tout à fait étrange, ridicule même ; c'est par faiblesse de caractère qu'elle consent à demeurer parmi les meurtriers de son

époux, car elle a, dit-elle, à Worms, des parents qui « lui aideront à pleurer » Sifrit.

Mais s'il y a des analogies plus ou moins frappantes entre plusieurs chapitres de notre récit, on peut malgré tout se demander si toutes les parties de cette vaste composition sont bien de la même main. Signalons d'abord la contradiction positive qui existe entre la 15ᵉ et la 16ᵉ *aventure*. Gunther et Sifrit projettent d'aller chasser dans les Vosges (854); or, un peu plus loin, il est dit que les chasseurs traversent le Rhin (861) et vont, par conséquent, dans l'Odenwald, sur la rive droite du fleuve, en face de Worms. Puis il y a des différences de style et de ton dont il est bien difficile de ne pas tenir compte du tout. Le récit de la chasse, si brillant de couleur et de vie, ressort vivement sur un fond un peu gris et terne. Comment un artiste, dont le coloris était si chaud, si vigoureux, quand il s'agissait de raconter la mort de Sifrit, eût-il pu produire d'autre part des compositions correctes, claires et faciles, mais d'une sagesse un peu froide et sans grand élan? De même le ton légèrement sentimental et romanesque de la 15ᵉ *aventure* tranche assez fortement sur le reste du récit. La seule conclusion que nous voulions tirer de ces remarques, pour l'instant, c'est que le récit de la mort de Sifrit n'est peut-être pas fait d'un seul jet, que les différentes parties semblent plutôt avoir été adaptées avec soin les unes aux autres, mais que les raccords sont parfois encore visibles.

---

## III

### ANALYSE DU POÈME. (*Suite.*)

#### La mort des Nibelungen.

Le Nibelungenlied se divise en deux parties d'égale importance. La première, que nous venons d'étudier, comprend la légende de Sifrit : l'arrivée du héros à Worms, l'expédition d'Islande et la conquête de Brünhilt, enfin la mort de Sifrit. La seconde ne se rattache à la première que par un lien assez lâche, et raconte

comment Kriemhilt venge la mort de son époux. Le théâtre de l'action change : nous passons de la vallée du Rhin à celle du Danube, au pays des Huns, où règne le roi Etzel, entouré de son brillant cortège de guerriers, Dietrich de Bern, Rüedegêr, Irinc, Irnfrit. Ajoutons que l'aspect général des deux parties n'est pas du tout le même : la première est bien plus fertile en événements ; dans la seconde, les descriptions sont plus détaillées et l'on rencontre parfois des analyses psychologiques. La poésie de la légende de Sîfrit est faite pour le peuple « qui veut dans ses lieder des événements et chaque fois un grand événement ». Les récits de la seconde partie, plus brillants mais un peu vides parfois, semblent faits pour un public plus délicat, plus blasé, plus sceptique aussi. Souvent, en effet, le poète raconte de grands événements, mais alors les personnages qui jouent les rôles principaux n'appartiennent pas à la légende ancienne. Dans la première partie, Sîfrit et Kriemhilt, Brünhilt, Hagen et les rois burgondes sont toujours au premier plan ; dans la seconde partie, ils sont souvent éclipsés par Rüedegêr, Volkêr, Dancwart, Dietrich, Irinc ; or, quelques-uns de ces personnages, comme Rüedegêr ou Dietrich, ne font pas partie du cycle de Sîfrit ; d'autres, comme Volkêr et probablement aussi Dancwart, sont inconnus dans la légende ancienne ; « ils sont des créations d'une poésie consciente d'elle-même, et, grâce à eux, la légende dans laquelle ils ont été introduits a pour ainsi dire cessé d'être légende ou du moins de convenir au peuple et à la poésie populaire[1] ».

*Aventure 20.* — La seconde partie débute par une strophe qui pourrait servir d'introduction à un nouveau poème :

« Or, il arriva que dame Helche étant morte, le roi Etzel rechercha une autre femme en mariage ; ses amis lui conseillèrent de prendre au pays des Burgondes une veuve altière qui se nommait Kriemhilt[2]. »

1. Wackernagel, *Sechs Bruchstücke einer Nibelungenhss.*, p. 25 sq.

2. 1083 Daz was in einen zîten dô vrou Helche erstarp
unt der künic Etzel umbe ander vrouwen warp :



Rüedegêr est envoyé en ambassade à Worms pour demander la main de Kriemhilt. Le poète, très au courant des usages du beau monde, ne nous fait grâce d'aucun détail d'étiquette; il décrit les préparatifs de Rüedegêr, ses adieux à sa famille, sa réception à Worms d'abord par Hagen, puis par les rois et leurs amis; la délibération des Burgondes sur la proposition de Rüedegêr qui est acceptée malgré l'opposition de Hagen; la communication officielle de cette décision à Rüedegêr. Il s'agit dès lors de faire agréer à Kriemhilt l'union désirée par Etzel; mais, depuis la mort de Sifrit, la reine est plongée dans le deuil le plus profond et elle ne veut pas entendre parler d'un second mariage. De nouveau, le poète nous met au courant de tous les détails de la négociation et des sentiments des divers personnages. C'est d'abord une démarche préparatoire de Gêre auprès de Kriemhilt, puis une première entrevue de la reine avec Rüedegêr dont les ouvertures sont mal accueillies; sur ce, nouvelle démarche de Gîselher pour faire revenir sa sœur sur sa décision. Seconde audience accordée aux envoyés d'Etzel et nouveau refus de Kriemhilt. Enfin, Rüedegêr prend Kriemhilt à part et lui promet d'être le premier à venger toute injure qui lui serait faite; alors l'idée de punir un jour les meurtriers de Sifrit traverse soudain son esprit: « Jurez-moi, dit-elle, que si l'on me fait quelque injure vous serez le premier à venger mon offense. » — « Princesse, je suis prêt à le faire », répond Rüedegêr, et aussitôt il prête serment avec tous ses hommes. Kriemhilt se décide alors à céder aux vœux d'Etzel et à suivre le margrave au pays des Huns.

*Aventures 21, 22.* — Naturellement, le retour de l'ambassadeur d'Etzel auprès de son maître est ensuite longuement et minutieusement décrit; c'est un défilé de scènes assez bien composées, mais banales et parfaitement inutiles à l'action: réception de Kriemhilt et de Rüedegêr à Bechelâren par Gotelint, la femme du margrave; rencontre solennelle d'Etzel et de sa nouvelle

---

dô rieten sîne vriunde in Burgonden lant
zuo einer stolzen witwen, diu was vrou Kriemhilt genant.

épouse dans la plaine de Tuln, enfin fêtes de mariage brillantes, à Vienne.

*Aventures 23, 24.* — Sept ans s'écoulent après ces événements; Kriemhilt, malgré tout l'éclat et tous les honneurs qui l'environnent, pleure chaque jour la mort de Sîfrit et n'abandonne jamais l'idée de le venger. Au bout de ce temps, elle demande à Etzel de faire venir au pays des Huns les rois de Burgondie et leurs amis qu'elle n'a pas vus depuis bien des années. Le roi, sans défiance, consent volontiers à donner une grande fête et dépêche à Worms ses deux ménestrels Werbel et Swemmelin pour inviter le roi Gunther. Les Burgondes tiennent conseil pour savoir s'ils accepteront l'invitation. C'est en vain que Hagen les avertit de craindre les longues rancunes de Kriemhilt; en vain le cuisinier Rûmolt fait à ses maitres les propositions les plus alléchantes pour les retenir à Worms. L'avis imprudent de Gêrnôt l'emporte et le voyage au pays des Huns est décidé.

*Aventure 21.* — Le chapitre qui décrit l'expédition de Gunther chez le roi Etzel se détache nettement de ceux qui le précèdent. Les compagnons de Gunther, jusque-là toujours appelés des Burgondes, prennent tout à coup le nom de Nibelungen; de plus, le poète semble ne plus se souvenir des événements qui viennent d'être rapportés, car il commence par raconter une seconde fois la délibération des seigneurs burgondes et le conseil de Rûmolt; enfin, le ton change du tout au tout : au lieu de la narration facile et un peu traînante des *aventures* précédentes, nous avons un récit d'une allure rapide et profondément dramatique, un style concis, parfois même elliptique jusqu'à l'obscurité.

Malgré les songes funèbres de la vieille reine Uote et tous les mauvais présages qui devraient retenir les héros, Gunther, avec 1,000 chevaliers, 9,000 valets et 60 guerriers de Hagen, se met en marche au son des trompettes, des flûtes et des cymbales. Hagen chevauche à la tête des Burgondes; certain de l'issue fatale de ce voyage entrepris malgré ses conseils, il n'en conduit pas moins ses compagnons en avant avec une opiniâtreté farouche; dédaignant de craindre une destinée qu'il juge inévitable, il

regarde la mort en face, et son fatalisme étrange, presque surhumain, imprime à tout le récit un caractère de sombre et sauvage grandeur. Lorsque les Burgondes arrivent sur les bords du Danube, ils trouvent le fleuve débordé; pas une barque pour passer. Tandis que ses compagnons se pressent, inquiets, sur la rive du fleuve, Hagen se met à la recherche d'un bateau. Bientôt il aperçoit deux ondines qui, « semblables à des oiseaux, planaient sur les flots », et s'empare de leurs vêtements; pour les ravoir, l'une des ondines, Hadburc, promet au héros de lui dire comment réussira l'expédition entreprise par les Burgondes. Jamais héros, dit-elle, n'auront fait un voyage aussi brillant et aussi glorieux. Mais à peine Hagen a-t-il rendu les vêtements que l'autre ondine, Siglint, lui annonce la funèbre vérité : si les Burgondes passent l'eau, nul d'entre eux ne reverra son pays. Sans se laisser émouvoir, Hagen se fait dire par l'ondine comment il pourra franchir ce fleuve. Un batelier se trouvait sur l'autre rive; Hagen lui crie qu'il se nomme Amelrîch (l'ondine lui avait conseillé cette ruse) et le prie de lui faire passer l'eau. Le batelier arrive et reconnaît qu'on l'a trompé, mais Hagen a sauté dans le bateau et, comme le passeur refuse de lui obéir, il lui tranche la tête d'un coup d'épée; puis il dirige la barque vers l'endroit où il a laissé ses compagnons, ramant avec tant d'énergie que l'aviron se casse en deux. De retour auprès des Burgondes qui l'attendent anxieusement, il leur fait passer à tous le fleuve, puis, à coups d'épée, met la barque en pièces. Alors seulement, quand toute retraite est devenue impossible, il leur répète la prédiction des ondines.

« Je vais vous annoncer de terribles nouvelles : nous ne reviendrons jamais au pays des Burgondes!...

« Et ces nouvelles volèrent de rang en rang, et les héros rapides pâlirent, anxieux à l'idée de trouver la dure mort au bout de ce voyage[1]... »

---

1. 1527 'Nu enthalt iuch,' sprach Hagne, 'ritter unde kneht.
man sol vriunden volgen : jâ dunket ez mich reht.

*Aventure 26.* — La suite du récit est loin de se maintenir à la même hauteur. Les Nibelungen, après le passage du Danube, ont pénétré en Bavière, et leur arrière-garde est attaquée par les seigneurs du pays, Gelpfrât et Else; ces derniers sont naturellement vaincus par les Burgondes sous les ordres de Dancwart le maréchal qui éclipse Hagen même par sa vaillance. A cette inutile escarmouche succède un épisode étrange — écho mystérieux et fort affaibli de quelque ancienne tradition mythique. Les Nibelungen rencontrent à la frontière du pays des Huns un homme endormi; c'est Eckewart, le gardien de la marche de Rüedegêr. Hagen lui dérobe son épée. Réveillé à l'improviste, le héros se désole de sa négligence, mais Hagen reconnaît qu'il est un vaillant guerrier et lui rend son épée; en retour, Eckewart l'avertit de se défier de Kriemhilt qui pleure chaque jour la mort de Sîfrit.

*Aventure 27.* — Fatigués de leur difficile voyage, inquiets sur l'issue de leur expédition, les Nibelungen vont trouver auprès du margrave Rüedegêr une cordiale hospitalité qui leur fera oublier les maux passés et ceux qui leur sont annoncés pour un avenir prochain. Entre les présages de mort qui accompagnent le départ des Burgondes et les scènes de carnage et d'horreur qui terminent le poème, s'épanouit la souriante idylle de Bechelâren. Elle forme avec les chapitres précédents le contraste le plus complet: le farouche Hagen passe au second plan; plus de meurtres ni de violences. Le poète sait peindre avec des traits heureux et avec une délicate simplicité la vie de cour idéale telle qu'il la conçoit et dans ce qu'elle peut avoir de plus aimable et de plus attrayant. Les rudes Nibelungen se sont civilisés, transformés en chevaliers élégants et courtois. Précédés par Eckewart qui annonce leur arrivée à son seigneur, ils se rendent chez Rüedegêr. De son

---

vil ungefüegiu mære diu tuon ich iu bekant:
wiren komen nimmer mêre wider in Burgonden lant.

1530 Dô flugen disiu mære von schare baz ze schare.
des wurden snelle helde missevare,
dô si begunden sorgen ûf den herten tôt
an dirre hovereise: des gie in wærlîchen nôt.

côté, le margrave s'avance à cheval à leur rencontre ; sa femme et sa fille attendent leurs hôtes devant la porte du château et offrent le baiser de bienvenue aux héros les plus renommés. Heureux d'une aussi gracieuse réception, les Nibelungen oublient tous leurs soucis et — pour la dernière fois — s'abandonnent librement à la joie. Sur la proposition de Volkêr, le ménestrel de Gunther, le jeune Gîselhêr est fiancé à la fille de Rüedegêr. Pendant trois jours, les Burgondes restent à Bechelâren ; au moment du départ, leur hôte leur fait encore des présents magnifiques : à Gêrnôt, une épée ; à Hagen, un bouclier ; aucun des chefs burgondes n'est oublié dans cette distribution de cadeaux. Enfin, le quatrième matin, les héros repartent pour Etzelburc, sous la conduite de Rüedegêr.

L'arrivée des Nibelungen au pays des Huns est certainement l'une des parties les plus dramatiques de la légende. Il s'agissait, pour le poète, de nous montrer Kriemhilt sentant s'éveiller sa vieille haine à la vue des meurtriers de Sîfrit ; de faire ressortir le contraste entre l'accueil cordial que Dietrich de Bern et Etzel font à leurs amis et alliés et les menaces à peine déguisées que Kriemhilt adresse à ses frères ; de nous faire assister à la première entrevue de la reine avec son mortel ennemi Hagen, — autant de motifs intéressants et émouvants. — Or, ces motifs nous les rencontrons bien dans le Nibelungenlied ; plusieurs sont même très heureusement traités, mais ils sont mal reliés les uns aux autres ; ils se succèdent comme des verres de lanterne magique ; on ne sent pas d'unité de composition, de vue d'ensemble. Au lieu d'un récit suivi, nous avons une série d'épisodes enfilés les uns au bout des autres, sans ordre logique et comme au hasard.

*Aventure 28*. — Lorsque les Nibelungen approchent du château d'Etzel, Kriemhilt voit de loin étinceler leurs boucliers neufs et leurs cuirasses brillantes. Comme Etzel l'engage à bien recevoir ses parents et amis, elle laisse échapper ces paroles menaçantes : « Que celui qui désire de l'or se souvienne de mes maux et je lui en saurai toujours gré. »

Pendant ce temps, Dietrich, avec tous ses gens, va au-devant

des arrivants et leur souhaite la bienvenue; il se hâte d'avertir Hagen, puis, tout de suite après et presque dans les mêmes termes, Gunther, de craindre la colère de Kriemhilt.

Après ce colloque, les Burgondes font leur entrée triomphale dans la cour du palais d'Etzel. Là, Kriemhilt vient à leur rencontre, mais elle n'embrasse que Giselher et demande à Hagen s'il ne lui apporte pas le trésor des Nibelungen qu'il lui a injustement enlevé : « Mon bouclier est lourd à porter, répond fièrement Hagen, ma cuirasse de même, mon casque est éclatant, mon épée est dans ma main ; c'est pourquoi je ne vous apporte rien[1]. » En vain Kriemhilt demande aux héros de déposer leurs armes ; elle n'obtient qu'un refus hautain. Voyant qu'ils sont avertis, elle se retire en leur lançant des regards chargés de menaces.

Après le départ de Kriemhilt, Dietrich vient prendre Hagen par la main comme s'il ne l'avait pas encore vu et répète pour la troisième fois qu'il regrette la venue des Burgondes au pays des Huns. Etzel, qui assiste — on ne sait comment — à cette scène, se fait nommer Hagen qu'il a vu autrefois à sa cour.

*Aventure 29.* — Sur ces entrefaites, Hagen, accompagné de Volkêr, abandonne ses compagnons et va — on ne sait pourquoi — s'asseoir sur un banc dans la cour du château. Kriemhilt, à la tête de 400 guerriers, vient à lui comme si elle ne l'avait encore jamais rencontré et lui demande comment il a osé venir dans son royaume, lui, le meurtrier de Sîfrit. Hagen, tenant sur ses genoux l'épée Balmunc que possédait autrefois Sîfrit, brave en face la reine, sans se lever devant elle, et tient en respect, avec Volkêr, toute la troupe des guerriers huns.

Pendant toute cette scène, les Burgondes se morfondent dans la cour du château ; lorsqu'enfin Hagen et Volkêr se décident à

1. 1682 'Ich bringe iu den tiuvel,' sprach Hagene.
'ich hân an mîme schilde sô vil ze tragene,
und an mîner brünne : mîn helme der ist lieht,
daz swert an mîner hende : des enbringe ich iu nieht.'

les rejoindre, ils se forment en cortège et vont se présenter devant Etzel. La réception solennelle est suivie d'un festin, puis les héros se rendent dans la salle qui leur a été préparée pour y passer la nuit.

*Aventure 30.* — Agités par de sombres pressentiments, craignant quelque trahison, ils se disposent à prendre du repos : alors Volkêr qui montait la garde devant la salle avec Hagen dépose son bouclier et saisit sa vielle.

« Sous la porte du palais il s'assit sur la pierre. Jamais on ne vit plus hardi ménestrel ; sous sa main les cordes rendaient des sons harmonieux et les fiers guerriers, loin de leur patrie, lui en surent gré.

« Les sons que rendaient les cordes de son instrument faisaient retentir tout le palais ; sa force égalait son adresse ; toujours plus doucement, toujours plus légèrement il se mit à jouer de la vielle et versa le sommeil à ses compagnons pleins de soucis[1]. »

Toute la nuit Hagen et Volkêr veillent sur leurs amis endormis. Des guerriers huns envoyés par Kriemhilt essayent de profiter des ténèbres pour surprendre et massacrer les héros ; mais leurs calculs sont déjoués ; pour la seconde fois Volkêr et Hagen tiennent tête ensemble à leurs ennemis et les font reculer sans qu'ils osent même entamer la lutte.

Ainsi d'une part les différentes scènes qui composent le récit de la réception des Nibelungen à Etzelburc semblent être presqu'in-

1. 1771 Volkêr der snelle, zuo des sales want
sînen schilt den guoten leint er von der hant.
dô gie er hin widere, sîn gîgen er genam :
dô diend er sînen vriunden als ez dem helde gezam.

1772 Under die türe des hûses saz er ûf den stein.
küener videlære wart noch nie dehein.
dô im der seiten dœnen sô süezlîch erclanc,
die stolzen ellenden die seitens Volkêre danc.

1773 Dô klungen sîne seiten daz al daz hûs erdôz.
sîn ellen zuo der fuoge diu wârn beidiu grôz.
süezer unde senfter gîgen er began :
do entswebete er an den betten vil manegen sorgenden man.

dépendantes et ne se rattacher l'une à l'autre que par des liens assez lâches ; et d'un autre côté on voit revenir les mêmes motifs deux et même trois fois sous des formes légèrement différentes : Dietrich reçoit deux fois les Nibelungen et les avertit par trois fois de craindre la colère de Kriemhilt. Celle-ci rencontre deux fois Hagen ; deux fois elle envoie contre lui des guerriers pour le faire périr ; deux fois Hagen et Volkêr tiennent les Huns en respect et les raillent de leur lâcheté. On dirait que, pour composer sa narration, le poète ou l'arrangeur a utilisé des lieder racontant à peu près les mêmes événements ; qu'il les a découpés en petits morceaux et qu'ensuite au moyen de ces fragments, il a fait une sorte de travail de marqueterie en s'arrangeant à perdre le moins possible de ses matériaux.

*Aventure 31.* — Les fêtes qu'Etzel offre à ses amis et qui commencent le matin du second jour sont décrites d'après les recettes habituelles et n'offrent pas grand intérêt. Après avoir entendu la messe armés de pied en cap de peur de quelque surprise, les Burgondes assistent à un tournoi, puis se rendent dans une immense salle où le roi des Huns offre un festin à tous ses hôtes. C'est là que va s'engager la lutte.

Kriemhilt ne s'est pas laissé décourager par l'insuccès de ses premières tentatives contre la vie des Nibelungen ; elle essaye de gagner à sa cause Dietrich de Bern qui repousse ses demandes avec indignation. Elle est plus heureuse auprès de Blœdelîn, frère d'Attila, qu'elle décide par ses promesses à prendre les armes. Alors, *comme le combat ne pouvait être amené autrement,* elle fait porter son fils Ortlieb dans la salle du festin, vient elle-même y prendre sa place, et attend les événements.

*Aventures 32, 33.* — Blœdelîn et ses hommes dirigent leur attaque contre les 9,000 valets des Nibelungen que Gunther a confiés à son maréchal Dancwart. La résistance est désespérée : Blœdelîn tombe sous les coups de Dancwart, mais les valets, sans armes, obligés de se défendre avec les bancs de leur salle, périssent jusqu'au dernier. Alors Dancwart, l'épée à la main, se fraye un passage à travers les rangs des ennemis, pénètre dans la salle du festin, les

vêtements couverts de sang et annonce aux Nibelungen qu'ils sont trahis.

« On me disait depuis longtemps (s'écrie Hagen) que Kriemhilt n'avait pas voulu se résigner à son malheur. Eh bien, buvons à la mémoire des morts et payons le vin que nous sert le roi ! Le jeune prince des Huns périra le premier !

« Et Hagen, le vaillant héros, frappa le jeune Ortlieb ; le sang rejaillit le long de l'épée jusqu'à la main du guerrier, et la tête vola sur les genoux de la reine ; ce fut le signal d'un long et terrible carnage[1]..... »

Alors Dancwart et Volkêr se placent à la porte de la salle dont ils gardent l'entrée, tandis que les Burgondes massacrent tous les Huns qui prenaient part au banquet.

Il n'est pas difficile de remarquer bien des obscurités dans ce récit en apparence assez bien suivi : Pourquoi Kriemhilt fait-elle apporter à table son fils Ortlieb ? Veut-elle le faire tuer par Hagen et donner ainsi le signal du combat général ? Elle n'est pas réduite à cette extrémité, puisque l'agression de Bloedelîn contre les valets suffit en fait pour amener la lutte qu'elle désirait. Autre difficulté : voilà Etzel, Kriemhilt, Rüedegêr et Dietrich enfermés dans la salle du festin et à la discrétion des Burgondes. Comment vont-ils sortir de cette position ? L'auteur ne peut se tirer de l'impasse où il s'est engagé que par des invraisemblances qui frisent le ridicule. Rüedegêr et Dietrich obtiennent libre passage pour eux et pour leurs hommes. Aussitôt ils quittent la salle : Dietrich prend Kriemhilt d'une main, Etzel de l'autre, — et les Burgondes laissent passer sans mot dire leurs ennemis mortels qui se trouvaient à

1. 1897 'Ich hân vernomen lange von Kriemhilde sagen
daz si ir herzeleide wolde niht vertragen.
nu trinken wir die minne und gelten küneges wîn.
der junge voit der Hiunen der muoz der aller êrste sîn.'
1898 Dô sluoc daz kint Ortlieben Hagen der helt guot,
daz im gein der hende anme swerte vlôz daz bluot
unt der küniginne daz houpt spranc in die schôz.
dô huop sich under degenen ein mort vil grimme unde grôz.



leur merci... Après le départ de Dietrich, tous les Huns qui restaient dans la salle sont égorgés et leurs cadavres jetés sur les marches du palais. (*Aventure 34.*) Ainsi l'*aristie* de Dancwart, si pleine de vie et si brillamment enlevée, aboutit à une scène absurde qui a tout l'air d'avoir été rajoutée après coup pour relier cet épisode à l'ensemble du récit.

*Aventure 35.* — Après l'*aristie* de Dancwart, l'*aristie* d'Irinc. Gagné par les promesses de Kriemhilt, il ose affronter les Nibelungen et succombe sous les coups de Hagen ; après lui périssent tous ses compagnons qui, sous les ordres d'Irnfrit de Thuringe et de Hâwart de Danemark, essayent vainement de le venger.

A partir de ce moment jusqu'au dénouement le récit se développe avec ampleur, sans heurts, sans faiblesses. La *détresse des Nibelungen* est décrite dans toutes ses phases successives : Gunther et ses compagnons sont retranchés dans la salle du festin ; ils savent que la lutte est sans merci et sont décidés à vendre chèrement leur vie. Au dehors Kriemhilt et Etzel offrent de l'or et des récompenses à ceux qui voudront attaquer leurs ennemis. Cette situation se rencontre à plusieurs reprises dans le courant du poème et donne à tout le dénouement un cachet d'unité qu'on ne saurait méconnaître.

*Aventures 36 à 39.* — Le soir est arrivé, et la fatigue gagne les Nibelungen : en vain ils demandent à leurs ennemis de leur accorder la paix ; Kriemhilt exige que Hagen lui soit livré comme otage, et comme les rois burgondes refusent avec indignation d'abandonner leur vassal, la lutte continue. Kriemhilt fait mettre le feu au palais : torturés par la chaleur et la soif, les héros boivent le sang des morts ; serrés contre les murs de la salle, ils évitent les brandons qui tombent sur eux depuis le plafond, puis marchent sur les tisons enflammés et les éteignent dans le sang... Le matin les Nibelungen sont encore 600 !

Alors Etzel et Kriemhilt s'adressent au margrave Rüedegêr, et le supplient de prendre en main leur cause ; il doit assistance à un suzerain qui l'a comblé de bienfaits ; il doit fidélité à Kriemhilt, envers qui il s'est lié par serment à Worms. Un combat doulou-

reux se livre dans l'âme de Rüedegêr. Pour accomplir son devoir de vassal, pour tenir la parole qu'il a donnée à une femme, il lui faut attaquer ses meilleurs amis, ses hôtes, qui sont venus à la fête sous sa conduite ! Désespéré, il offre à Etzel de lui rendre tous ses fiefs, toutes ses villes et d'aller à pied en terre d'exil ; il dit à Kriemhilt qu'il n'a pas juré de perdre son âme pour elle. Rien n'y fait ; il lui faut combattre, il est obligé d'aller défier ses amis. Au moment où il lève le bouclier pour monter à l'assaut contre eux, Hagen l'arrête et lui montre le bouclier qu'il a reçu à Bechelâren, déjà tout ébréché par les coups d'épée des Huns.

« Ah si Dieu permettait que je dusse encore porter un bouclier comme celui que tu tiens à ton bras, noble Rüedegêr ! Je n'aurais plus besoin d'aucun haubert dans la mêlée [1] ! »

« Je t'aiderais bien volontiers de mon bouclier si j'osais te l'offrir ainsi contre Kriemhilt. Prends-le toutefois à ton bras, Hagen. Ah si tu pouvais le ramener au pays des Burgondes ! »

Même le farouche Hagen est ému par la touchante générosité du margrave et lui promet de ne pas l'attaquer pendant le combat.

« Tout le monde pleurait. C'était grand dommage que personne ne pût empêcher un tel deuil. Le père de toutes les vertus fut tué en Rüedegêr [2]. »

La lutte s'engage : Rüedegêr se mesure avec Gêrnôt et le blesse mortellement, mais Gêrnôt rassemblant ses forces frappe le margrave avec l'épée que celui-ci lui avait donnée à Bechelâren

1. **2132** 'Daz des got von himele ruochen wolde
daz ich schilt sô guoten noch tragen solde
sô den du hâst vor hende, vil edel Rüedegêr !
so bedorfte ich in dem sturme deheiner halsperge mêr.'

**2133** 'Vil gerne wær ich dir guot mit mînem schilde,
getörst ich dirn gebieten vor Kriemhilde.
doch nim du in hin, Hagene, unt trag in an der hant.
hey soldest du in füeren in der Burgonden lant !'

2. **2139** Si weinten allenthalben. daz disiu herzen sêr
niemen scheiden kunde, daz was ein michel nôt.
vater aller tugende lag an Rüedegêre tôt.




et le tue : tous les compagnons de Rüedegêr partagent le sort de leur chef : « La mort cherchait avidement ceux qui devaient former sa suite ; de tous les chevaliers de Bechelâren, pas un ne resta en vie. »

Un silence profond succède au fracas de la lutte ; puis soudain, à la nouvelle de la mort de Rüedegêr, tous les Huns éclatent en sanglots. Dietrich de Bern, qui se tenait à l'écart du combat, entend ces cris et envoie un de ses hommes s'informer de ce qui est arrivé. Le messager revient avec la nouvelle de la mort de Rüedegêr, et aussitôt Hildebrant et tous les compagnons de Dietrich s'arment pour réclamer aux Burgondes le corps du margrave. Exaspérés par les provocations de Volkêr, les Amelungen engagent la lutte contrairement aux ordres de Dietrich. Tous succombent sous les coups des Nibelungen ; seul le vieux Hildebrant s'échappe, blessé par Hagen, et va porter à son maître la nouvelle du désastre qui l'a frappé. Dietrich armé par son vieil écuyer — c'est le seul ami qui lui reste — marche contre Hagen et Gunther, les derniers survivants du grand massacre, et comme les héros refusent de se rendre, il les attaque l'un après l'autre, les fait prisonniers et les livre chargés de liens à Kriemhilt, en demandant à la reine de les épargner.

Kriemhilt, libre enfin d'assouvir sa vengeance, demande à Hagen s'il ne lui rendra pas le trésor des Nibelungen pour racheter sa vie.

« J'ai juré », répond le héros, « de ne jamais révéler où est le trésor tant que vivra un seul de mes maîtres ; il ne sera donné à personne. »

La reine fait tuer Gunther et présente à Hagen la tête sanglante de son seigneur.

« Maintenant », s'écrie le héros, « le noble roi de Burgondie est mort, ainsi que le jeune Gîselher et Gêrnôt aussi. Le trésor n'est plus connu que de Dieu et de moi ; pour toi, démon, il demeurera à jamais caché. »

La reine prend alors l'épée de Hagen, l'épée Balmung que Sîfrit portait au côté quand elle l'avait vu pour la dernière fois, et

tranche la tête à Hagen. Mais le vieux Hildebrant, indigné de voir des héros aussi vaillants périr de la main d'une femme, s'élance sur Kriemhilt l'épée à la main et « la met en pièces ».

« Nombre de seigneurs illustres étaient morts ; tout le peuple était dans l'affliction et la détresse ; dans la douleur fut terminée la fête du roi ; ainsi souvent la joie finit par se tourner en peine.

« Je ne saurais vous rapporter ce qui arriva depuis, sinon que les chevaliers et les dames, et aussi les nobles valets, tous pleuraient la mort de leurs amis. Ici se termine le récit : c'est *la détresse des Nibelungen* [1]. »

---

## IV

### LACHMANN ET SON ÉCOLE.

La question de l'unité des poèmes populaires avant Lachmann. — Travaux de Lachmann. — Existence de lieder isolés sur la légende des Nibelungen. — Groupement de ces lieder en un poème continu. — Division du poème en vingt lieder. — Les disciples de Lachmann distinguent parmi ces lieder des chants principaux, chants de développement et chants de raccord. — Le Nibelungenlied, divisé en sept cycles de lieder. — Réunion de ces divers cycles en un poème unique. — Part du dernier arrangeur.

Jusque vers la fin du siècle dernier, l'unité primitive des grands poèmes épiques de l'antiquité ne faisait doute pour personne : déjà les critiques alexandrins avaient signalé des divergences entre les différentes parties de l'Iliade et de l'Odyssée ; ils avaient reconnu que des éléments étrangers étaient venus s'ajouter à l'œuvre au-

1. 2315 Diu vil michel êre was dâ gelegen tôt.
die liute heten alle jâmer unde nôt.
mit leide was verendet des küneges hôhzît,
als ie diu liebe leide ze aller jungiste gît.

2316 Ich enkan iu niht bescheiden waz sider dâ geschach :
wan rîter unde vrouwen weinen man dâ sach,
dar zuo die edeln knehte, ir lieben friunde tôt.
hie hât daz mær ein ende : ditze ist *der Nibelunge nôt.*



thentique et primitive d'Homère. Mais, d'autre part, rien dans l'aspect extérieur de ces épopées ne faisait soupçonner qu'elles eussent été composées autrement que tous les poèmes modernes; et à une époque où il ne serait venu à l'idée de personne de composer une œuvre quelconque sans suivre un plan bien arrêté d'avance, il paraissait tout naturel d'attribuer les mêmes habitudes littéraires aux poètes épiques primitifs.

C'est à Fr.-Aug. Wolf que revient l'honneur d'avoir le premier, dans ses célèbres Prolégomènes, présenté d'une façon méthodique les principaux arguments contre la croyance dogmatique et traditionnelle à l'unité des poèmes homériques. Bien que Wolf lui-même n'ait probablement pas regardé ces épopées comme de simples compilations de rhapsodies primitivement isolées, « il est difficile de ne pas le considérer comme le véritable patron de ce système qui décompose l'Iliade primitive en une foule de petits poèmes distincts. L'idée qu'on emporte des Prolégomènes c'est que l'Iliade et l'Odyssée sont un assemblage de morceaux originairement distincts qui ont été faits séparément par les Homérides et réunis plus tard en un corps par les soins de Pisistrate[1]. »

Au moment où paraissaient les Prolégomènes, le Nibelungenlied était à peine connu. Complètement oublié depuis le XVI[e] siècle, il venait d'être exhumé des archives de Hohenems par Bodmer; mais le XVIII[e] siècle avait peu de goût pour la littérature un peu fruste du moyen âge et ne s'intéressa guère à la vengeance de Kriemhilt; aussi l'édition de Bodmer[2] (1757) et celle de Myller[3]

---

1. Croiset, *Hist. de la litt. grecque*, I, 186.

2. L'édition de Bodmer : *Chriemhilden Rache und die Klage; zwey Heldengedichte aus dem schwäbischen Zeitpunkte. Samt Fragmenten aus dem Gedichte von den Nibelungen und aus dem Josaphat* (Zürich, 1757), contient des fragments de la première partie et la fin du poème (depuis la str. 1583), d'après le manuscrit C qu'il avait trouvé à Hohenems.

3. *Der Nibelungen Liet, ein Rittergedicht aus dem* XIII. *oder* XIV. *Jahrh., zum erstenmale aus der Hs.* (Berlin, 1782). —Myller s'était adressé à Bodmer pour obtenir le manuscrit du poème; celui-ci avait redemandé le manuscrit à Hohenems; seulement on envoya le manuscrit A au lieu du manuscrit C,

(1782) n'eurent-elles pas grand succès. C'est dans les premières années du XIX^e siècle seulement que, grâce à l'école romantique, le moyen âge se trouva tout à coup à la mode. Pendant l'hiver de 1803, A.-W. Schlegel avait fait à Berlin un cours sur le poème des Nibelungen. Ses leçons, qui étaient très suivies, attirèrent l'attention et la curiosité des gens de lettres, des savants, du grand public enfin, sur le Nibelungenlied et en général sur l'ancienne poésie allemande.

Lorsqu'on se mit pour la première fois à étudier sérieusement l'épopée nationale germanique, les idées de Wolf sur l'origine de la poésie épique étaient donc depuis plusieurs années déjà connues et en faveur. Le Nibelungenlied renfermait des contradictions, des obscurités tout comme l'Iliade et l'Odyssée ; de plus il était sans nom d'auteur. Aussi la critique commença-t-elle par nier l'unité primitive du poème. Dès 1816 Karl Lachmann, dans sa dissertation *sur la forme primitive du Nibelungenlied,* appliquait à ce poème la méthode de Wolf, relevait une série de contradictions entre les diverses parties du Nibelungenlied et signalait un grand nombre de passages interpolés. En 1826 il publie, d'après le manuscrit A de Hohenems, la première édition critique du poème qu'il divise en vingt lieder et, dix ans plus tard, il justifie cette division dans ses *Remarques* (1836) qui sont restées un des ouvrages les plus importants pour la critique du Nibelungenlied. Encore aujourd'hui les idées de Lachmann, si elles ne sont plus incontestées comme elles l'ont été jusque vers 1854, sont acceptées par un grand nombre de philologues et ses théories, légèrement modifiées par ses disciples, comptent toujours des défenseurs nombreux et convaincus.

Nous savons par des témoignages positifs que du XII^e au XV^e siècle il existait en Allemagne des chants épiques racontant divers épisodes de la légende des Nibelungen : il y avait des lieder

de sorte que le texte de Myller reproduit A de 1 à 1583 et de 1583 jusqu'à la fin le texte de C d'après l'édition de Bodmer.



sur Dietrich de Bern et Rüedegêr[1]; on chantait dans le nord de l'Allemagne « la célèbre trahison de Kriemhilt envers ses frères[2] ». Les titres même de plusieurs des lieder que le public réclamait aux jongleurs sont parvenus jusqu'à nous : *Le Dragon de Sigfrid ; Le Trésor des Nibelungen ; Les Noces de Sigfrid ; La Mort de Sigfrid ; La Trahison de Kriemhilt ; Le Carnage de Kriemhilt*[3].

L'existence de ces lieder épiques destinés à être récités au peuple par les jongleurs est le point de départ de la théorie de Lachmann[4]. Supposons, dit-il, qu'au XIIe siècle il y ait eu 60 de ces romances sur la légende des Nibelungen, disséminées sur une étendue de territoire assez restreinte — en Autriche ou en Tyrol par exemple. — Tous ceux qui s'intéressent à la légende héroïque auront eu l'occasion d'en entendre une quarantaine peut-être. Les jongleurs les sauront par cœur presque toutes. Le jour où l'on voudra réunir ces lieder en un poème cyclique il suffira de les mettre bout à bout en les reliant par quelques strophes de transition.

C'est vers la fin du XIIe siècle que ce travail s'accomplit pour les lieder sur la légende des Nibelungen. Il se forme simultanément diverses collections de chants épiques. La comparaison du Nibelungenlied avec les poèmes de la même époque nous montre en effet que l'auteur du *Biterolf* devait connaitre quelques lieder isolés ; que l'auteur du poème des *Lamentations* avait devant lui un recueil de lieder différant assez notablement du Nibelungenlied et comprenant la deuxième partie de la légende précédée peut-être d'un abrégé de la première. Vers la même époque se

---

1. V. Appendice II, e, 2.

2. V. Appendice II, e, 1.

3. Marner, un jongleur qui vivait vers le milieu du XIIIe siècle, mentionne les titres suivants : *wen Kriemhilt verriet, Sifrides tôt* et *der Ymlunge hort* (W. Grimm, *HS.*, n° 60). Hugo de Trimberg (fin du XIIIe siècle) cite : *Sîfrides wurm, Kriemilde mort, der Nebulunge hort* (*HS.*, n° 76). Enfin, le *Sigfridslied* mentionne : *Seyfrides hochzeyt* (179).

4. Voir en particulier sa correspondance avec W. Grimm qui a été publiée dans la *Zs. f. d. Ph.*, II, 193, 199, 343 sqq., 515 sq.

forment séparément les deux parties du Nibelungenlied actuel, puis un arrangeur les réunit en un récit continu. Tout le cycle de lieder est dès lors contenu en un seul manuscrit, et à partir de cet instant le poème ainsi formé a le sort de toutes les œuvres écrites : il passe aux mains des critiques, des scribes. L'auteur du manuscrit A transcrit à peu près fidèlement le texte primitif; celui du manuscrit B y introduit des interpolations et y corrige certaines duretés de métrique; enfin le rédacteur C remanie tout le poème pour en faire une sorte de roman de chevalerie.

Comme ce travail d'adaptations n'offre pas de grandes difficultés, la part des arrangeurs dans le Nibelungenlied se réduit à fort peu de chose : « Le recueil des lieder, dit Lachmann, est un « ouvrage savant; les arrangeurs sont pleins de vénération pour « ces lieder consacrés par l'âge; c'est pourquoi ils font peu de « changements[1]. » Peut-être suppriment-ils quelques archaïsmes ; ils ajoutent des descriptions de fêtes, d'habits, de tournois dans le goût du jour; ils font quelques raccords pour ménager les transitions; ils ont soin de rappeler de temps en temps au souvenir du lecteur ou de l'auditeur les divers personnages qui, à un moment donné et dans un lied donné, jouent un rôle dans l'action du poème. Peut-être cherchent-ils à exclure de la légende l'élément merveilleux qu'elle renfermait à l'origine. Dans tous les cas ils n'ont pu faire que des changements légers aux lieder primitifs, car les arrangeurs, les poètes, le public, avaient tous conservé « le plus tendre amour » pour les vieilles chansons épiques. « Ces dispositions étant données, les arrangeurs étaient peu tentés de faire de grands changements, et le public peu disposé à les accepter. Après tout, il y a dans tous les bons lieder populaires quelque chose d'éternel, d'impérissable qui les protège contre une destruction complète. Si mauvais que soient les remaniements, les paraphrases, les traductions de ces vieux lieder, ils ne perdent pas toute valeur. Si le poème des Nibelungen est un véritable

1. *Zs. f. d. Ph.*, II, p. 196.

tout, un organisme vivant et animé, ce n'est pas aux arrangeurs que j'en attribue le mérite, c'est au peuple[1]. »

Il n'est pas sans intérêt de constater que, quelques années plus tard, Lachmann applique à l'Iliade et à l'Odyssée les principes qui l'avaient guidé dans son étude du Nibelungenlied, et que, dans les deux cas, ses théories ont soulevé les mêmes objections.

« Dans deux mémoires, lus devant l'Académie des sciences de Berlin, le 7 décembre 1837 et le 11 mars 1841, Lachmann soumettait toute l'Iliade à une étude minutieuse destinée à montrer la diversité d'origine de ses parties... En notant une foule de divergences, il arrivait à décomposer l'Iliade en 19 chants primitifs de dimensions et de valeurs diverses. Sans entrer ici dans la critique des détails, il y a un grave et décisif reproche à formuler contre cette manière de faire : c'est qu'elle met, en apparence tout au moins, tous ces chants primitifs sur la même ligne, en ne distinguant pas, entre eux, ceux qui ont produit ou attiré les autres... Il semblerait, à envisager de cette façon le vieux poème, que ses éléments divers aient été assemblés fortuitement ou par un artifice quelconque, sans qu'il y eût entre eux, dès l'origine, aucun germe de leur unité actuelle. » Or l'analyse de l'Iliade montre clairement « certaines parties essentielles d'où les autres ont dû naître par un développement organique. Tout système qui n'explique pas ce développement, qui ne le montre pas en action dans la mesure du possible, et qui détache seulement les parties les unes des autres, altère par là même très gravement la physionomie vraie de l'ensemble[2]. »

Les inconvénients de « la méthode trop exclusivement analytique du maître » sont exactement les mêmes qu'il s'agisse du Nibelungenlied ou des poèmes homériques. De même que Lachmann avait divisé l'Iliade en 19 chants, il divise le Nibelungenlied en 20 lieder ; or, d'après son hypothèse, il y avait une soixantaine de lieder sur la légende des Nibelungen ; il faut donc admettre que

1. *Ibid.*, 213.

2. Croiset, *Hist. de la litt. grecque,* I, p. 188 sq.

sur ces soixante lieder d'origine diverse, il s'en soit trouvé vingt qui mis bout à bout, sans coupures, sans modifications d'aucune sorte, aient formé un poème complet et en somme bien ordonné : c'est expliquer la formation du Nibelungenlied par une série invraisemblable de réussites : « Cela suppose, objectait Grimm à Lachmann, que le point central, l'unité purement idéale de ces soixante lieder n'ait jamais existé dans la réalité. Je ne puis croire qu'il en soit ainsi ; ce serait contraire aux lois de la nature humaine[1]. »

Pour répondre à cette grave objection, les disciples de Lachmann cherchent à compléter et à fortifier les résultats obtenus par la méthode analytique du maître au moyen d'une histoire synthétique de la formation des poèmes épiques. Ainsi on cesse désormais de se représenter l'Iliade comme formée de 19 chants simplement juxtaposés : elle a pour germe « non pas un poème à proprement parler, mais une série de chants détachés qui se reliaient les uns aux autres ». De cette Iliade primitive augmentée au moyen de chants de développement et de chants de raccord est sorti le poème tel que nous le connaissons actuellement[2]. De même Müllenhoff[3] et après lui M. Henning[4] reprennent en sous-œuvre, en la modifiant dans cet esprit, la théorie de Lachmann, et s'efforcent de retrouver aussi exactement que possible l'évolution accomplie par le Nibelungenlied, la série des phases successives par lesquelles il a passé avant de prendre sa forme définitive.

Il est difficile de comprendre, pouvait-on objecter à Lachmann, que des lieder quelconques, de provenance diverse, aient pu être ajustés sans peine l'un au bout de l'autre, de manière à former une narration en somme très bien suivie. Mais rien n'empêche

1. Grimm, *Zs. f. d. Ph.*, II, 364.

2. Théorie de Kœchly, v. Croiset, *ibid.*, I, 194.

3. *Zur Geschichte der Nibelunge Nôt* (1855) contient, p. 25-55, un commentaire très remarquable des dix premiers chants du Nibelungenlied ; Joh. Hoffmann, *De Nibelungiadis altera parte* (1871), fait l'application des théories de Müllenhoff à la seconde moitié du Nibelungenlied.

4. *Nibelungenstudien, Quellen und Forschungen,* Heft XXXI.





d'admettre, répondent les disciples de Lachmann, que la plupart des lieder aient été composés non pas chacun isolément, pour former un tout complet, mais au contraire les uns en vue des autres, de manière à se compléter et à s'expliquer l'un par l'autre. Supposons un nombre assez restreint de chants isolés traitant les principales situations de la légende : l'arrivée de Sifrit à Worms, l'histoire de la reine Brünhilt, la mort de Sifrit, le voyage des Nibelungen au pays des Huns, leur arrivée chez le roi Etzel, la vengeance de Kriemhilt. Autour de ces lieder principaux viennent se grouper des chants de développement composés pour faire suite au lied principal ou lui servir d'introduction. Il se forme ainsi une série de petits cycles de lieder qui finissent par se relier les uns aux autres par des chants de raccord ou simplement par quelques strophes de transition. Une fois l'agencement des divers groupes terminé, le Nibelungenlied se trouve achevé du même coup.

Les vingt chants originaux que Lachmann avait reconnus dans le Nibelungenlied se trouvent dès lors répartis entre sept groupes.

Le premier cycle pourrait s'intituler Sîfrit à Worms. Le chant principal (lied I) raconte l'arrivée du héros à la cour de Gunther; à ce récit viennent successivement se rattacher l'histoire de la guerre contre les Saxons (lied II) et la première entrevue de Sîfrit et de Kriemhilt (lied III).

Le second cycle retrace la légende de Brünhilt et se compose de deux lieder se faisant suite l'un à l'autre, l'expédition en Islande et la défaite de Brünhilt (lied IV), puis les noces de Gunther et de Brünhilt (lied V). Entre ces deux lieder sont venus s'intercaler d'abord la réception solennelle de Gunther et de sa nouvelle épouse à Worms ($IV^b$), puis plus tard le voyage de Sîfrit au pays des Nibelungen ($IV^a$). Le récit du retour de Sîfrit et Kriemhilt à Santen ($V^a$) a été composé pour relier la légende de Brünhilt au groupe de lieder qui racontait la mort de Sifrit et ne remplit d'ailleurs ce but que très imparfaitement : Sîfrit en effet rentre de Worms à Santen en Niderlant; or c'est dans le Niblunge lant, en Norvège, que Gêre s'en va au début du sixième lied chercher le héros.

La chasse au cours de laquelle Sîfrit périt assassiné par Hagen (lied VIII) est le noyau central d'un troisième groupe de lieder. Un jongleur s'empare de ce beau récit, le développe en y ajoutant les funérailles de Sifrit (lied IX), le départ de Sigmund et l'enlèvement du trésor des Nibelungen (lied X), le fait précéder d'une grande introduction qui comprend la mission de Gêre et la dispute des deux reines (lied VI), et compose ainsi une véritable petite épopée. A un seul endroit la transition entre les diverses parties de cette narration était un peu brusque. Le sixième lied se terminait par le serment de Sîfrit qui jure ne s'être vanté auprès de personne d'avoir possédé Brünhilt le premier, et le début du huitième montre immédiatement les héros partant pour la chasse sans que le lecteur soit prévenu des projets meurtriers de Hagen. Pour combler cette lacune un autre jongleur — peut-être l'auteur du cinquième lied — raconte la délibération des rois burgondes au sujet de Sîfrit et les préparatifs de Hagen pour assurer le succès de sa trahison (lied VII). Ce jongleur devait d'ailleurs connaitre le premier groupe de lieder, car il introduit dans son récit Ortwin, Liudegêr et Liudegast qui ne figurent que dans les lieder I et II.

Le quatrième groupe[1] comprenait primitivement trois lieder se faisant suite l'un à l'autre : le récit de l'ambassade de Rüedegêr (lied XI), le retour de Rüedegêr et Kriemhilt au pays des Huns ($XI^b$) et l'ambassade de Werbel et Swemmelin (lied XIII). Dans ce récit un jongleur a intercalé la description des fêtes données par Etzel à l'occasion de son mariage avec Kriemhilt (lied XII) et, pour cela, a dû probablement supprimer la fin du onzième lied qui, dans l'état actuel, s'arrête au moment où Kriemhilt va rencontrer Etzel dans la plaine de Tuln.

Le voyage des Nibelungen au pays d'Etzel (lied XIV), un des lieder les plus anciens de tout le recueil, forme le noyau du cin-

1. Pour la seconde moitié du poème, nous donnons les résultats de M. Henning. Ceux de Müllenhoff, qu'il a exposés sommairement à M. Henning dans une lettre publiée dans les *Nibelungenstudien*, p. 95 sq., en diffèrent sur plusieurs points d'ailleurs secondaires.



quième cycle et attire à sa suite l'épisode d'Eckewart, puis l'idylle de Bechelâren (lied XV). Le combat des Nibelungen contre Gelpfrât et Else, de même que l'épisode de Hagen et du chapelain ont été rajoutés après coup par des interpolateurs.

Nous arrivons à la partie la plus confuse de tout le poème : l'arrivée de Gunther et de ses compagnons à Etzelburc ; nous avons déjà signalé dans notre analyse les répétitions frappantes et les négligences étranges que l'on rencontre dans ce récit composé manifestement au moyen de plusieurs lieder distincts sur les mêmes événements. Il s'agit dès lors pour Lachmann et son école de reconstituer les lieder originaux, et pour cela de défaire l'œuvre des arrangeurs qui ont découpé le texte de ces chants en petits morceaux pour composer avec ces fragments une sorte de mosaïque. Le résultat de cette opération critique c'est la restauration de trois chants originaux sur l'arrivée des Nibelungen chez les Huns. Le premier est la continuation du quinzième lied et raconte la réception des rois burgondes par Dietrich ($XV^b$). Le second qui fait suite au premier a pour sujet la première entrevue des Nibelungen avec Kriemhilt, puis avec Attila, et la tentative nocturne des Huns contre leurs hôtes endormis (lied XVII). Enfin le troisième traite le même sujet, c'est-à-dire l'entrée des Nibelungen à Etzelburc et la scène où Hagen et Volkêr tiennent tête à Kriemhilt et à ses guerriers huns (lied XVI) ; il se continue par l'aristie de Dancwart (lied XVIII) avec lequel il forme un sixième groupe, tandis que les deux autres chants ($XV^b$ et XVII) se rattachent encore au cinquième cycle.

Le dernier cycle commençait par un lied perdu dont il ne reste plus que quelques strophes : l'auteur de ce lied ne savait rien du combat entre Dancwart et Blœdel et racontait, conformément à la légende primitive que l'on trouve encore dans la *Thidrekssaga*, comment Kriemhilt, en sacrifiant son fils Ortlieb, avait déchaîné la lutte entre les Huns et les Nibelungen dans la salle du festin. A la suite de ce chant se plaçaient l'épisode d'Irinc (lied XIX) et la *Détresse des Nibelungen* (lied XX). Cette dernière partie qui comprend plus de 300 strophes n'est pas à proprement parler un *lied*

mais un *maere*, c'est-à-dire un récit écrit et composé par un poète s'inspirant plus ou moins librement de lieder anciens qu'il fondait en un seul tout.

Reste à expliquer comment ces sept cycles ont été réunis en un seul poème. Il se forme d'abord deux grands groupes de lieder : l'un comprend les trois premiers cycles qui sont juxtaposés sans difficulté et racontent la légende de Sifrit ; l'autre se compose des trois derniers cycles dont la fusion en un seul tout est plus malaisée et nécessite des changements assez importants. L'arrangeur commence par fondre en un seul récit les trois lieder XV^b^, XVI et XVII qui racontent l'arrivée des Nibelungen chez Etzel. Force lui est ensuite de supprimer le premier lied du dernier cycle qui faisait double emploi avec l'aristie de Dancwart, et de relier cet épisode à la suite du récit au moyen d'un raccord des plus maladroits (XVIII^b^). Il intercale enfin dans l'action le récit des fêtes données par Etzel à ses hôtes (XVII^b^) et confectionne de la sorte un récit suivi de la « trahison de Kriemhilt » comprenant le voyage des Burgondes, leur arrivée à Etzelburc et le combat où ils trouvent la mort. Il ne restait plus dès lors qu'à relier entre eux les deux grands groupes de lieder au moyen du quatrième cycle pour que le Nibelungenlied se trouvât terminé.

Comment se sont formés ces cycles de lieder et comment se sont-ils progressivement développés jusqu'à devenir de véritables poèmes ? On peut aisément retrouver les causes de cette évolution. Pendant la période classique de la poésie du moyen âge, c'est-à-dire de la fin du XII^e^ siècle jusque vers 1250 à peu près, les lieder épiques n'ont pas été chantés mais récités ou simplement lus par les jongleurs. Tandis qu'à une époque plus reculée les lieder se transmettaient de bouche en bouche sans être fixés par écrit, l'usage de l'écriture commence à se répandre parmi les jongleurs vers la fin du XII^e^ siècle : ils écrivent ou font écrire les morceaux qu'ils lisent ou récitent à leur public — non pas seulement

1. V. Lachmann, *Ueber Singen und Sagen.* Müllenhoff, *Zur Gesch. der Nib. Not.*, p. 9 sq., 19 sq.

leurs propres œuvres, mais tout leur répertoire. C'est ainsi que se forme le Nibelungenlied : d'abord les lieder principaux sont mis par écrit; puis, pour augmenter son répertoire, le jongleur compose ou copie d'autres lieder qui viennent se grouper autour des lieder principaux. Chaque jongleur a ainsi son cycle de lieder copiés dans un manuscrit. L'auteur du Nibelungenlied est en définitive celui qui réunit en un seul poème les divers petits cycles, en un seul manuscrit les différents manuscrits des jongleurs[1].

La part des arrangeurs se réduit donc à très peu de chose : ils se sont bornés à coudre les différents cycles les uns aux autres et ce travail ne pouvait offrir de bien grandes difficultés; ils n'avaient pas à toucher aux lieder mêmes qui étaient composés le plus souvent les uns en vue des autres; il leur suffisait d'ajouter çà et là quelques strophes de transition, d'intercaler de temps à autre des descriptions dans le goût du jour. Lorsqu'on a débarrassé le Nibelungenlied des interpolations qui l'alourdissent en quelques endroits, les vingt lieder originaux reparaissent dans leur intégrité primitive. « Les lieder nous sont parfaitement conservés, chacun avec son caractère propre; aussi n'y a-t-il pas la moindre raison de supposer que les lieder dans leur état actuel pourraient être plus éloignés de leur forme primitive que ne l'est un lied de Walther ou un roman de chevalerie, ou toute autre œuvre écrite. Une pareille supposition doit tout simplement être appelée absurde (*thöricht*), tant elle manque de tout fondement. Que peut-être l'auteur d'un lied ait pu employer ici un autre mot, une autre forme, là une autre construction, une autre liaison — ce n'est là qu'une simple possibilité dénuée de toute preuve : elle ne conduit à rien, elle est sans issue, elle reste la même pour tout livre, même quand l'auteur lui-même l'a corrigé[1]. »

Si la part faite aux arrangeurs par l'école de Lachmann est déjà bien mince, c'est à peine s'il reste encore quelque chose pour le poète proprement dit du Nibelungenlied, pour le dernier arrangeur. Les

1. Müllenhoff, *Zur Gesch. der Nib. Not.*, p. 26.

cycles de lieder copiés sur les manuscrits des jongleurs sont de véritables poèmes; chaque jongleur relie entre eux du mieux qu'il peut, les lieder qui composent son répertoire : il ne reste donc pas grand'chose à faire à celui qui relie en un seul corps deux cycles de lieder; or il n'y a aucune raison pour admettre que les différents cycles aient été réunis du même coup et par le même individu. Ce travail a pu être fait en plusieurs fois et par des mains différentes, de sorte qu'en fin de compte la part du poète du Nibelungenlied se réduit à zéro. Dans son premier ouvrage, en 1854, Müllenhoff admettait encore l'existence d'un dernier arrangeur auquel il attribuait un nombre assez respectable de strophes interpolées. En 1881, il écrit « que depuis longtemps il ne croit plus à un dernier arrangeur du poème[1] ». Pourquoi, en effet, celui qui réunit les derniers cycles indépendants aurait-il touché à un ensemble à peu près irréprochable : « Peut-être n'y a-t-il jamais eu de dernière rédaction des lieder; peut-être, au lieu de nommer un poète du Nibelungenlied, ne peut-on parler que de celui qui eut le premier l'idée de faire copier les lieder en un seul livre[2]. »

---

## V

### LES PARTISANS DE L'UNITÉ.

Travaux de MM. Holtzmann, Zarncke, Pfeiffer et Bartsch, Paul. — Quel est le poète du Nibelungenlied ? meister *Chuonrât,* scribe de l'évêque de Pilgrim de Passau ; — le chevalier de Kürenberc. — Le débat entre les deux écoles porte avant tout sur une question de critique de texte. — Le point de vue de Lachmann et celui de Bartsch. — Conclusion.

Tant que vécut Lachmann, ses idées jouirent d'une faveur à peu près générale. Sans doute il y avait dès cette époque quelques dissidents. Les frères Grimm, entre autres, ne partagèrent jamais la manière de voir de leur ami et W. Grimm esquisse même dans

---

1. V. Henning, *Nibelungenstudien,* p. 95.
2. Scherer, *Gesch. der d. Litt.,* p. 112.

sa correspondance avec Lachmann une théorie originale sur la formation du Nibelungenlied. Mais en somme le système de Lachmann n'eut à soutenir aucune attaque sérieuse avant la mort du maître en 1851. C'est à ce moment seulement que les partisans de l'unité du poème entrent en lice à leur tour.

En 1854, Ad. Holtzmann, dans ses *Recherches*, rompt en visière aux opinions jusqu'alors admises presque sans conteste et donne ainsi le signal du grand *Combat pour le trésor des Nibelungen*[1], combat mémorable qui fit couler des flots d'encre et divisa l'Allemagne savante en deux camps ennemis. Les disciples de Lachmann, groupés en phalange serrée et conduits par Müllenhoff, défendaient la doctrine du maître avec un zèle jaloux, parfois même avec une âpreté de langage bien faite pour étonner le lecteur qui étudie les pièces de ce grand débat. Quant aux partisans de l'unité, ils marchaient bien ensemble pour combattre les *Lachmanniens orthodoxes d'observance stricte;* mais leur accord s'arrêtait là et ils étaient divisés lorsqu'il s'agissait de substituer de nouvelles théories à celles de Lachmann. Au système de Holtzmann, repris et développé par M. Zarncke[2], vint s'opposer en 1867 celui de Pfeiffer[3] et Bartsch[4] qui, légèrement modifié par M. Paul[5], a conquis, surtout dans ces dernières années, les suffrages d'un très grand nombre de critiques. Voyons sur quels points porte

1. *Kampf um der Nibelunge Hort gegen Lachmanns Nachtreter,* 1855. C'est le titre d'une brochure de polémique de Holtzmann.

2. M. Zarncke, partisan du texte C, a fini cependant, ces dernières années surtout, par se rapprocher beaucoup du parti de Bartsch et de Paul. Il admet que les deux textes C et AB sont des remaniements indépendants d'un original perdu. Voir un article de Bartsch qui constate ce rapprochement d'idées entre M. Zarncke et lui. *Germ.,* XXXIII, 108 sq. Cf. Zarncke, *das Nibelungenlied,* 6e édit. 1887, Introd.

3. Fr. Pfeiffer, *Der Dichter des Nibelungenliedes; ein Vortrag gehalten in der feierlichen Sitzung der kais. Akad. der Wiss.,* 30 mai 1862. Wien.

4. K. Bartsch, *Untersuchungen über das Nibelungenlied.* Wien, 1865.

5. H. Paul, *Zur Nibelungenfrage.* Halle, 1877; tirage à part des *Beitr.,* III, 373 sq.

la discussion entre les deux écoles rivales, les disciples de Lachmann d'une part, les partisans de l'unité de l'autre.

Un des arguments les plus spécieux en faveur de la théorie de Lachmann, c'est que le poète du Nibelungenlied ne se nomme nulle part : or, il est clair, en effet, que si l'on parvenait à retrouver l'auteur du poème autrichien, la reconstitution de prétendus lieder originaux deviendrait du coup plus que suspecte. Nous voyons donc les partisans de l'unité proposer divers candidats au titre de poète du Nibelungenlied.

Holtzmann cherche la trace de ce poète inconnu dans les *Lamentations,* une continuation fort médiocre du Nibelungenlied. On y lit en effet que l'évêque Pilgrim de Passau, l'oncle de Kriemhilt, demande au jongleur Swemmelin de lui donner des détails sur la mort des Nibelungen : « Je veux (dit-il) faire mettre en récit ces assauts, cette grande détresse, et comment ils furent tués, comment ces événements commencèrent, comment ils s'accomplirent et comment tout prit fin. Vous me direz alors en toute vérité ce que vous avez vu ; de plus je veux demander des renseignements aux parents de chaque héros... c'est pourquoi je vais envoyer à l'instant mes messagers au pays des Huns. Là j'aurai le récit exact des faits ; il serait fâcheux en vérité qu'il ne fût pas conservé, car c'est là le plus grand événement qui ait jamais eu lieu[1]. » Swemmelin donne à l'évêque les renseignements demandés et Pilgrim met son dessein à exécution. « L'évêque Pilgrim de Passau, par amour de ses neveux, fit écrire le récit de ces événements en caractères latins, de telle sorte que tous ceux

1. 1732 . . . . . . . . . . ich will heizen schrîben
die stürme unt die grôzen nôt, oder wie si sîn gelegen tôt,
wie ez sich huob und wie ez kam, und wie ez allez ende nam.
swaz ir des wâren habt gesehen, des sult ir danne mir verjehen.
dar zuo wil ich vrâgen von islîches mâgen,
ez sî wîb oder man, swer iht dâ von gesagen kan.
dar umbe sende ich nu zehant mîne boten in Hiunen lant :
dâ vinde ich wol diu mære; wan ez vil übel wære,
ob ez behalden würde niht. ez ist diu grœziste geschiht
Diu zer werlde ie geschach.'

qui entendront cette histoire devront être sûrs qu'elle est vraie..... un scribe, maître Conrad, se mit à écrire ce récit ; depuis on a souvent fait des poèmes en langue allemande sur ce sujet : vieux et jeunes connaissent bien ces histoires[1]. »

Holtzmann tient ces données pour l'expression de la réalité historique. Conrad, un scribe au service de l'évêque Pilgrim de Passau, aurait donc écrit au x[e] siècle un poème, non pas en latin mais bien *en allemand avec des caractères latins ;* du x[e] au xii[e] siècle, ce poème primitif, développé, remanié, sans cesse remis à la mode par les jongleurs autrichiens, aurait pris peu à peu la forme sous laquelle nous le connaissons à présent.

Rien de plus invraisemblable que cette hypothèse d'un Nibelungenlied primitif écrit en caractères latins ! Si le fait auquel fait allusion le poème des *Lamentations* est exact, s'il est vrai que Pilgrim de Passau ait fait rédiger une relation de la légende des Nibelungen — ce qui n'est pas impossible après tout — cette relation a dû être écrite non pas seulement en caractères mais bien en langue latine. Dans la suite, ce récit — chronique en prose ou poème en hexamètres — a pu inspirer les jongleurs allemands. Mais on est en droit de mettre en doute et l'existence du scribe Conrad et celle d'une source latine du Nibelungenlied. L'auteur des Lamentations, à l'exemple de nombreux jongleurs allemands ou français, a peut-être tout simplement cherché à en imposer à

1. 2147 von Pazowe der bischof Pilgerîn durch liebe der neven sîn
hiez schrîben disiu mære, wie ez ergangen wære,
mit Latînischen buochstaben, daz manz für wâre solde haben,
swer ez dar nâch erfunde, von der alrêrsten stunde,
wie ez sich huob und och began, und wie ez ende gewan,
von der guoten recken nôt, und wie sie alle gelâgen tôt.
daz hiez er allez schrîben, ern liez sîn niht belîben :
wan im seit der videlære diu künstlîchiu mære,
wie ez ergienk und geschach ; wan er ez hôrte unde sach,
er und manic ander man. daz mær dô briefen began
ein schrîber, meister Kuonrât. getihtet man ez sît hât
dicke in Tiuscher zungen : die alten und die jungen
erkennent wol diu mære.

ses auditeurs en citant une source latine purement imaginaire et en mettant son récit sous le patronage d'un saint évêque.

Bartsch[1] cherche ailleurs le poète du Nibelungenlied. Il existe quelques poésies lyriques écrites dans la même strophe que le Nibelungenlied, composées vers 1140 et attribuées au chevalier de Kürenberc. Or, au XIIe siècle, une strophe appartenait en propre au poète qui l'avait trouvée; nul autre ne pouvait s'en servir à moins de commettre un plagiat. L'original perdu du Nibelungenlied actuel remonterait, d'après les théories philologiques de Bartsch, aux années 1170-1180. Dès lors cet original serait lui-même le premier remaniement d'une épopée plus ancienne, composée vers 1140 par le chevalier de Kürenberc; il se serait inspiré des lieder populaires et aurait puisé à la tradition orale pour composer un poème librement assonnancé d'où serait sorti, après plusieurs adaptations successives, le Nibelungenlied sous la forme que nous lui connaissons.

Cette hypothèse repose, comme celle de Holtzmann, sur des bases extrêmement fragiles. D'abord le droit de propriété d'un jongleur sur une strophe lyrique ou épique a été contesté et à juste titre. On a pu citer une série de poésies ou de poèmes composés certainement par des auteurs différents et écrits dans la même strophe. De plus les données que l'on possède sur le chevalier de Kürenberc se réduisent à fort peu de chose. L'une des poésies qui lui sont attribuées met en scène un beau chevalier et la dame qui en est amoureuse.

La dame,

« Je me tenais, tard dans la nuit, près d'un créneau; alors

1. On trouvera l'énumération des écrits suscités par la polémique soulevée à propos de l'hypothèse de Bartsch dans Gœdecke, *Grundriss*, I, p. 183 sq. Citons : Bartsch, *Untersuchungen*, ch. IV; *Germania*, XIX, 352 sq.; les articles de Scherer, *Zs. f. d. A.*, XVII, 561 sq.; XVIII, 150 sq.; Vollmöller, *Kürenberg und die Nibelungen* (1874). Ajoutons quelques ouvrages récents : Julius Strnadt, *Der Kirnberg bei Linz und der Kürenbergmythus*. Linz, Ebenhöch, 1889. J. Hurch, *Zur Kritik des Kürenbergers*. Linz, Mareis, 1889. M. Ortner, *Reimar der Alte. Die Nibelungen*. Wien, 1887. H. Neubourg, *Zum Kürenberger*. *Germ.*, XXX, 78 sq.

j'entendis un chevalier qui chantait fort bien, dans le ton de Kürenberc, au milieu d'une foule d'auditeurs. — Il faut qu'il quitte ce pays ou que je jouisse de son amour. »

Le chevalier,

« Vite ! mon cheval et mon vêtement de fer ! il faut que je quitte le pays à cause d'une femme qui veut me forcer à l'aimer; elle restera toujours privée de mon amour[1] ! »

Rien de moins clair que ce passage dès qu'on essaye de peser exactement la valeur de chaque expression. Et d'abord quel est le chevalier qui chante *dans le ton de Kürenberc;* est-ce le chevalier de Kürenberc lui-même ? la chose n'est pas certaine, car tout autre que lui peut évidemment chanter dans ce ton. — Bien plus : Est-il bien sûr que la dame, pour chanter ses peines, emploie précisément la *Kürenberges wîse* et non telle ou telle autre strophe. — En résumé on en est arrivé au scepticisme le plus complet sur tout ce qui concerne le Kürenberger. On ne sait pas s'il est réellement l'auteur des strophes qui lui sont attribuées; on ne sait pas davantage si la *Kürenberges wîse* est ou non identique à la *wîse* désignée jusqu'à présent par ce nom et qui est elle-même identique à la strophe du Nibelungenlied. Ajoutons qu'on a retrouvé un grand nombre de Kürenberger, dans les documents compris entre les années 1100 et 1217. Lequel d'entre eux est l'auteur des strophes lyriques et du Nibelungenlied ?

Il faut observer d'ailleurs que la question de savoir si oui ou non le chevalier de Kürenberc pourrait être l'auteur du Nibelungenlied n'a au fond qu'une importance très médiocre. Tout le

---

1. Ich stuont mir nehtint spâte an einer zinnen
dô hôrt ich einen ritter vil wol singen
in Kürenberges wîse al ûz der menigîn
er muoz mir diu lant rûmen, als ich geniete mich sîn.

Nû brinc mir her vil balde mîn ros, min îsengwant.
wan ich muoz einer frouwen rûmen diu lant.
diu wil mich des betwingen, daz ich ir holt sî,
si muoz der mîner minne iemer darbende sîn.

(*Minnesangs Frühling*, p. 7, 8.)

monde reconnaît que sans la théorie philologique de Bartsch, d'après laquelle l'original du Nibelungenlied est un poème assonnancé, cette supposition n'aurait aucune base scientifique puisque le chevalier de Kürenberc a dû vivre avant 1150 et que le Nibelungenlied, sous sa forme actuelle, est de 50 ans plus récent. Au contraire, la théorie de Bartsch et en général la théorie de l'unité du Nibelungenlied est absolument indépendante de toute hypothèse sur l'auteur du poème. Bartsch lui-même n'a jamais regardé comme absolument certain que le chevalier de Kürenberc fût le poète qu'il cherchait[1], et M. Paul, qui défend comme Bartsch la théorie de l'unité, écarte entièrement cette hypothèse et admet que l'original perdu du Nibelungenlied ne doit pas remonter à une époque antérieure à 1190[2].

Le point capital du débat entre les deux écoles opposées est une question de critique de texte : Dans quel manuscrit ou famille de manuscrits devons-nous chercher le texte le plus ancien du Nibelungenlied ? Quelle était la forme la plus ancienne du poème et dans quelle mesure les divers manuscrits peuvent-ils servir à la reconstituer ? — Lachmann avait pris pour base de son édition du Nibelungenlied le manuscrit A[3] qui présente le texte le plus court du poème ; la métrique y est moins uniforme, le style souvent plus heurté, les divergences entre les diverses parties de l'épopée plus marquées que dans les autres recensions. Dans le texte établi d'après ce manuscrit A, Lachmann reconnaissait alors un grand nombre de strophes interpolées qu'il éliminait pour reconstituer les lieder originaux. La recension C au contraire, que Holtzmann adoptait dans son édition, est la plus parfaite au point de vue de la composition ; les contradictions entre les diverses parties, les différences de ton, de style et de métrique disparaissent entièrement ou sont du moins très atténuées ; le tout forme une narration suivie et à peu près irréprochable, se rapprochant par

1. *Germ.*, XIX, 356 sq.

2. Paul, *Zur Nibelungenfrage*, 20.

3. Sur les manuscrits du Nibelungenlied, v. Appendice, I, A. 1.

endroits des romans de chevalerie à la mode vers le début du XIII^e siècle. Pour Holtzmann le manuscrit A présente donc un texte corrompu, défiguré par des négligences de copistes et la critique de Lachmann, basée sur ce texte imparfait, perd toute sa valeur; il serait en effet difficile sinon impossible de reconnaître les passages interpolés et de reconstruire les lieder originaux à l'aide du texte C tout seul. Malheureusement pour l'hypothèse d'Holtzmann ce texte, loin de représenter la forme la plus ancienne du Nibelungenlied, porte tous les caractères d'un remaniement assez moderne. Aussi la plupart des critiques donnent-ils actuellement la préférence à la recension B ou au manuscrit A.

C'est le texte B qui, d'après MM. Bartsch et Paul, s'écarte le moins de la forme originale du Nibelungenlied, A n'étant d'ailleurs qu'un manuscrit appartenant à la classe B, mais gravement défiguré par les nombreuses négligences du copiste. Quant aux deux recensions principales B et C, ce sont des remaniements indépendants d'un original assonnancé. Le but des deux arrangeurs était identique : il s'agissait de remplacer les assonnances devenues choquantes vers la fin du XII^e siècle par des rimes pures. Seules les rimes communes aux deux recensions B et C appartiennent donc sûrement à l'original perdu; les autres sont la plupart du temps d'origine récente et tout ce que la critique peut faire, c'est de retrouver dans certains cas, par la comparaison des rimes de B et de C, l'assonnance primitive écartée par les arrangeurs. Le poème primitif avait dû êtrecomposé entre 1170 et 1180 d'après Bartsch, vers 1190 d'après M. Paul. La conséquence directe de cette théorie est de nouveau de rendre fort problématiques tous les résultats si précis de la critique de Lachmann : du moment que le texte original du Nibelungenlied est perdu, il est clair que toute tentative pour séparer les strophes authentiques des interpolations devient sinon impossible du moins extrêmement hasardeuse; à plus forte raison doit-on regarder comme absolument chimérique tout espoir de retrouver les lieder primitifs dans leur intégrité.

Bartsch, d'ailleurs, ne conteste pas l'existence de lieder sur la lé-

gende des Nibelungen; il reconnait même que le poète du Nibelungenlied a dû se servir de ces anciens chants détachés pour composer son œuvre et que les divergences signalées entre les diverses parties du poème, s'expliquent dans bien des cas par la diversité des sources où l'auteur a puisé. Mais ces lieder primitifs, sortes de ballades fort imparfaites au point de vue de la forme, n'étaient ni très connues ni surtout universellement révérées vers la fin du XIIe siècle. Lachmann prétendait que, pour composer un poème, tout jongleur devait nécessairement avoir recours à ces vieux lieder qui seuls jouissaient de la confiance et de la faveur du public : « Qui sait même (ajoute-t-il), si à cette époque l'usage de raconter la légende en prose était déjà très fréquent ? La tradition orale appauvrit la légende et la transforme en contes. Dans le Nibelungenlied elle est encore le plus souvent authentique et originale dans le détail[1]. » D'après Bartsch, au contraire, la tradition orale, qui est la source vivante d'où procède la tradition poétique, subsiste toujours à côté des lieder, même quand ceux-ci sont le plus en faveur auprès du public. Le poète du Nibelungenlied a donc fait œuvre d'artiste en puisant aux deux sources à la fois, en complétant les motifs qu'il trouvait dans les anciens lieder à l'aide des données fournies par la tradition orale. Mais il est impossible actuellement de distinguer dans son œuvre ce qui lui appartient en propre et ce qui provient des chants ou débris de chants anciens dont il a pu faire son profit[2].

Pour Lachmann le Nibelungenlied est un vaste édifice auquel un grand nombre d'ouvriers ont mis la main sans plan bien arrêté d'avance : chacun de son côté est venu apporter sa pierre à l'œuvre commune. Au bout d'un certain temps l'édifice s'est

1. *Anmerkungen*, p. 2. Cf. *Zs. f. d. Ph.*, II, p. 208 sq. et p. 212. C'est sur une remarque de Grimm que Lachmann était arrivé à cette idée.

2. V. *Untersuchungen*, p. 373 sq. Récemment M. Ortner a cherché à retrouver la trace des ballades populaires dont se serait servi le chevalier de Kürenberc pour composer le Nibelungenlied. M. Bartsch a déclaré expressément qu'il ne partageait pas les idées émises par son disciple. *Germ.*, XXXIII, 236.

trouvé achevé sans qu'il y ait eu besoin d'un architecte pour arrêter dès l'origine toutes les dispositions d'ensemble ou de détail ou pour diriger la marche des travaux et coordonner les efforts individuels des ouvriers. D'après Bartsch, au contraire, cet édifice du Nibelungenlied est bien l'œuvre d'un architecte : il a profité des constructions élevées par ses prédécesseurs ; il s'est servi de matériaux anciens et de pièces de rapport, mais il a groupé ces matériaux suivant un plan général qui lui appartient ; rien d'étonnant d'ailleurs à ce qu'on remarque dans son œuvre des incohérences très apparentes, puisqu'au lieu de bâtir tout l'édifice à frais nouveaux, il n'a eu aucun scrupule à simplifier sa tâche en utilisant pour sa construction ce qui pouvait lui convenir dans d'autres ouvrages antérieurs au sien.

Nous avons tâché d'exposer la question du Nibelungenlied dans toute sa complexité et d'en montrer les différents aspects ; nous ne pouvons évidemment avoir l'ambition de donner une solution, surtout une solution nouvelle, à tous les problèmes qui s'y rattachent de près ou de loin. Nous laisserons systématiquement de côté la question des manuscrits, l'étude purement formelle du texte même du poème pour examiner de plus près les matériaux dont il se compose. Que l'on partage les idées de Lachmann ou celles de Bartsch, on admet toujours que ces matériaux n'ont pas tous la même origine ni la même date ; que les uns sont modernes et n'existaient pas avant l'édifice tel que nous le connaissons ; que d'autres au contraire sont fort anciens et viennent de très loin. Le Nibelungenlied est le récit poétique de la légende de Sifrit et des rois burgondes ; il faut donc chercher comment cette légende s'est formée, quelles en sont les parties anciennes, quelles en sont au contraire les motifs plus récents. D'autre part, les jongleurs autrichiens ont hérité de leurs prédécesseurs ou emprunté à leurs contemporains non pas seulement des récits mais encore une philosophie pratique, une conception de la vie : on trouve dans le Nibelungenlied un certain idéal du roi, du héros, de la femme, et des formules épiques pour exprimer ces diverses conceptions. Ces idées morales ont leur histoire comme la légende elle-même

et il peut être curieux de voir comment elles se sont formées. L'étude et le classement des matériaux dont est construit le Nibelungenlied : tel est l'objet de notre travail. Nous aurons ainsi réuni une bonne partie des faits qui peuvent servir à résoudre le problème de l'origine du poème ; sans présenter une hypothèse nouvelle sur cette question, sans prétendre donner une solution définitive, nous pourrons, faisant en quelque sorte la somme de nos observations partielles, voir de quel côté penche la balance, du côté de Lachmann ou de Bartsch ; dans quelle mesure le Nibelungenlied est une œuvre individuelle, dans quelle mesure il est le produit naturel de l'activité combinée des jongleurs autrichiens.

---

# CHAPITRE PREMIER.

## ÉVOLUTION GÉNÉRALE DE LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN.

Pour retrouver l'histoire de la version autrichienne de la légende, pour pouvoir distinguer parmi les divers motifs que nous fournit la tradition ceux qui sont d'origine ancienne et ceux qui ont pris naissance à une époque plus moderne, il est indispensable de jeter un coup d'œil rapide sur l'évolution générale de la légende, de passer en revue les divers documents qui nous la font connaître et d'apprécier sommairement l'importance de ces témoignages pour l'histoire de la tradition.

### I

### Sources de la légende des Nibelungen dans l'Allemagne du Sud.

*Nibelungenlied, Sigfridslied, Klage, Biterolf, Rosengarten.*

Du XII[e] au XIV[e] siècle, le sud de l'Allemagne et plus particulièrement l'Autriche et la Bavière sont parcourus en tout sens par des jongleurs qui vont de château en château, de village en village, et récitent des lieder sur les anciennes légendes héroïques, sur Sigfrid et les Nibelungen ou sur Dietrich de Bern, sur Ortnit et Wolfdietrich, sur Walther et Hildegunde ou sur Hilde et Gudrun. Ils s'emparent des vieilles traditions populaires qu'ils accommodent au goût du jour; ils y introduisent des personnages nouveaux ou y intercalent des épisodes inédits pour sti-

muler l'attention de leurs auditeurs par l'attrait de la nouveauté. Jusque vers le XII^e siècle, ils savent par cœur tout leur répertoire et les lieder épiques se transmettent ainsi de bouche en bouche; à partir de ce moment, l'habitude se répand de plus en plus parmi eux de venir en aide à la mémoire au moyen de l'écriture et de fixer sur parchemin les poèmes qu'ils lisaient ou récitaient ensuite à leur public. Nous avons vu comment, vers la fin du XII^e siècle ou au commencement du XIII^e, le Nibelungenlied était issu de leurs lieder ou recueils de lieder. Vers la même époque naissaient en Autriche, en Styrie, ou encore du côté du Rhin, une série de poèmes se rattachant plus ou moins directement au cycle de Sigfrid et des Nibelungen et prouvant combien la légende était en faveur dans ces contrées.

Parmi ces poèmes, le plus important pour l'histoire de la légende est le vieux *Sigfridslied*[1], dont il ne reste qu'une mauvaise rédaction, imprimée au XVI^e siècle, mais dont l'original devait certainement remonter au XIII^e siècle. Ce poème, tel qu'il nous est conservé, se compose de trois parties d'inégale longueur, de provenance diverse et entre lesquelles il n'est pas difficile de remarquer des contradictions. La première partie (str. 1-15) raconte l'enfance de Seyfrid le Corné (*Hürnen Seyfrid*); il nous est présenté comme un fort mauvais sujet, faisant le désespoir de ses parents, si bien que son père Sigmund finit par l'éloigner de la cour. Le jeune héros s'engage chez un forgeron, mais telle est sa force qu'il fracasse d'un coup de marteau le fer qu'il devait forger et même l'enclume. Il s'en va ensuite dans la forêt, tue de nombreux dragons, se baigne dans leur corne fondue au feu et rend ainsi sa peau impénétrable. La seconde partie du *Sigfridslied* (str. 16-168) raconte comment la fille du roi Gybich est enlevée par un dragon, puis délivrée par Seyfrid qui tue le dragon et s'empare en même temps du trésor de Nybling. Enfin, les dernières strophes (169-179) relatent sommairement le mariage de Seyfrid et sa mort sous les coups de Hagen d'après un lied

1. V. Appendice, I, A, 2.

perdu, *Seyfrides hochzît*[1], qui devait raconter les événements décrits dans la première partie du Nibelungenlied. Cet ancien *Sigfridslied* représente à lui seul une branche distincte de la tradition et ne se confond nullement avec la légende autrichienne qu'il contredit sur plusieurs points. Au XIV[e] siècle seulement, un compilateur a l'idée de le combiner avec le Nibelungenlied et de fabriquer ainsi une biographie complète de Sigfrid, pleine évidemment de contradictions et d'obscurités.

Les autres poèmes sur la légende des Nibelungen n'ont pas, à beaucoup près, le même intérêt : les *Lamentations*[2] font suite au *Nibelungenlied* et décrivent les honneurs funèbres rendus par Etzel aux guerriers morts à sa cour, la douleur des parents de Rüedegêr et celle des Burgondes restés à Worms lorsqu'ils apprennent la mort de tous leurs proches ; enfin le départ de Dietrich de Bern et de son écuyer Hildebrant pour leur pays. L'auteur de ce récit a connu peut-être le Nibelungenlied même, ou, dans tous les cas, un recueil de lieder épiques très voisins de ceux qui composent la seconde partie du poème.

*Biterolf* et le *Jardin des Roses*[3], qui datent, le premier du début, le second du milieu environ du XIII[e] siècle, ont tous deux pour objet principal de mettre aux prises les deux héros les plus fameux de l'antiquité germanique, Sigfrid et Dietrich de Bern. Ces poèmes sont l'un comme l'autre des œuvres d'imagination et ne reposent sur aucune donnée ancienne. Les jongleurs qui les ont composés ne se proposaient plus de raconter à leur public les histoires d'autrefois et ne s'inspiraient pas des traditions du passé, mais brodaient au gré de leur fantaisie une fable plus ou moins intéressante dans laquelle ils faisaient figurer arbitrairement les personnages les plus connus de la légende héroïque.

---

1. Ce lied serait le msc. *k* du Nibelungenlied, dont le titre est : *Das ist die erst hoch(zeit) mit Seyfridt aus niderlandt und mit Krenhilden.* V. Golther, *Sigfridslied*, p. XXII.

2. V. Appendice, I, A, 3.

3. V. Appendice, I, A, 4, 5, 6.

*Sources de la légende des Nibelungen dans l'Allemagne du Nord.*

*Thidrekssaga.*

Vers la même époque, la légende des Nibelungen était racontée dans l'Allemagne du Nord aussi bien qu'en Autriche et en Bavière. Nous savons par le témoignage de Saxo Grammaticus[1] que « la trahison bien connue de Kriemhilt envers ses frères » était chantée dans ces contrées dès les premières années du XII[e] siècle. Ces lieder n'ont jamais été fixés par écrit et auraient vraisemblablement disparu sans retour si, vers le milieu du XIII[e] siècle, un Norvégien n'avait pas eu l'idée de réunir en un vaste recueil une bonne partie des légendes qui circulaient dans le nord de l'Allemagne et de les grouper autour du héros favori des jongleurs-Dietrich de Bern[2]. Le compilateur de cette *Thidrekssaga* prend soin d'ailleurs de nous faire connaître lui-même les sources auxquelles il a puisé; il rapporte, dit-il, les récits qu'il a entendus en Allemagne et en particulier à Soest où les Niflungar ont été massacrés; « nous avons aussi entendu les récits de ceux qui sont nés à Brême ou à Münster; ils ne se connaissaient pas les uns les autres et tous racontaient de même ces événements. Ces récits sont conformes à ce que disent d'anciens lieder en langue allemande, composés par des hommes sages sur les grands événements qui se sont passés dans ce pays[3] ». La source principale de la Saga est donc la tradition saxonne ou les lieder épiques chantés dans le nord de l'Allemagne.

Dans ces lieder saxons, la légende des Nibelungen nous apparait sous une forme très différente de celle que nous trouvions en Autriche. Sigfrid, qui y figure, comme dans la légende du Nord, sous le nom de Sigurd, ne passe pas sa jeunesse à Xanten, auprès de son père, comme dans le Nibelungenlied; il est élevé dans la forêt par le forgeron Mîmi, se distingue dès son enfance

1. V. Appendice, II, e., 1.
2. V. Appendice, I, B, 1, 2.
3. Ths., ch. 394 cf. Prologue.

par sa force merveilleuse et son caractère indomptable, et ouvre la série de ses exploits en tuant un dragon. La légende de Brunhild se présente aussi sous une tout autre forme : Sigurd, après avoir échangé des serments d'amour avec Brynhild, dans une première entrevue, épouse Grimhild, sœur de Gunnar ; il se rend ensuite avec ce dernier chez Brynhild qu'il décide d'une manière toute pacifique à conclure un mariage de raison avec Gunnar. C'est pendant la nuit de noces seulement que Brynhild se révolte contre son époux ; pour briser sa résistance, il faut non seulement que Sigurd la terrasse dans une lutte corps à corps, mais encore qu'il lui ravisse sa virginité. Ayant juré à Gunnar de ne jamais révéler à personne ce qui s'est passé, il ne tient pas cette promesse, et Grimhild ayant au cours d'une dispute de préséance révélé à Brynhild la ruse à laquelle elle a succombé, il périt comme dans la légende autrichienne, victime des rancunes de Gunnar et de Högni.

Si la première partie du récit de la *Thidrekssaga* s'écarte beaucoup de la version du Nibelungenlied, le dénouement au contraire est le même dans les deux ouvrages. Non seulement le fond des deux récits est à peu près identique, sauf quelques variantes d'une importance relativement médiocre, mais on trouve au point de vue de la formemêmedes analogies frappantes entre certains passages de la Saga et les strophes correspondantes du Nibelungenlied. Évidemment les *vieux lieder en langue allemande*[1] dont s'était servi le compilateur devaient être très voisins de ceux qui, vers le début du XIII^e siècle, ont donné naissance au poème autrichien. Le compilateur de la Saga a, selon toute vraisemblance, puisé à des sources très diverses ; il a consulté avant tout la légende saxonne, traditions locales, récits populaires ou lieder des jongleurs ; mais il a dû compléter ces données au moyen de détails puisés dans des lieder de la haute Allemagne, peut-être aussi dans quelques sources romanes ; enfin, comme il a probablement composé son récit en Norvège, il a pu connaitre divers

1. Ths., ch. 394, cf. Prologue.

motifs de la légende norroise et en faire son profit. Quoi qu'il en soit, la *Thidrekssaga* loin d'être, comme on l'a soutenu quelquefois, une narration défigurée du Nibelungenlied, a la valeur d'un témoignage original et nous sera précieuse pour reconstruire l'ancienne légende allemande des Nibelungen.

### *Sources norroises de la légende des Nibelungen.*

*Snorra Edda, Saemundar Edda, Võlsunga Saga.*

Partout en Allemagne, l'Église s'était montrée hostile non seulement au paganisme, mais à tout ce qui rappelait de près ou de loin les anciennes erreurs, à la mythologie germanique, à la légende héroïque dont l'esprit indépendant et belliqueux était diamétralement opposé à l'idéal d'humilité et de renoncement que l'Église proposait à l'admiration des fidèles. « Nous avons souvent entendu chanter des vieilles histoires », dit un poète religieux du XIe siècle; « comment combattaient les anciens héros, comment ils prenaient d'assaut des châteaux forts, comment furent rompues de bonnes amitiés et comment périrent des rois puissants.... Il est temps maintenant de songer que nous aussi nous devons mourir[1]. » Aussi les clercs font-ils la guerre à la légende héroïque; ils en montrent les inconséquences et les erreurs historiques; ils accusent les jongleurs de débiter des mensonges, cherchent à les perdre dans l'esprit de leurs auditeurs, leur font même concurrence sur leur propre terrain, opposent une poésie religieuse à la poésie laïque et leur idéal ascétique à l'idéal chevaleresque de la littérature profane. Dans le Nord, au contraire, le christianisme s'était montré plus tolérant pour les souvenirs du passé; il ne chercha pas à persécuter les dieux vaincus et les vieux héros; il n'essaya pas de les déposséder de la place qu'ils occupaient dans la littérature nationale, et les anciennes légendes germaniques trouvèrent en Norvège et surtout en Islande un refuge où elles furent pieusement conservées et se fixèrent par écrit sous une

1. V. Appendice, II, e., 4.

forme souvent moins altérée que celle des récits allemands. C'est ainsi que la légende des Nibelungen, bien qu'elle ait subi de nombreuses modifications en Norvège et en Islande, nous apparaît encore sous la forme relativement la plus ancienne dans les sources norroises.

Snorri Sturluson (1178-1241), qui était à la fois le meilleur historien et le *skáld* le plus célèbre de son temps, avait composé une Poétique à laquelle il avait donné lui-même probablement le titre de *Edda*[1]. Dans la seconde partie de ce manuel, qui traite des périphrases (*kenningar*) et des synonymes (*heiti*) en usage dans la poésie des *skáld*, il donne à propos d'un kenning pour désigner l'or, *otrgjöld*, c'est-à-dire or d'*otr* ou de la loutre, une analyse sommaire de la légende des Nibelungen.

Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, d'autre part, les savants islandais, qui s'occupaient beaucoup de cette Poétique de Snorri, avaient remarqué que la première partie de l'ouvrage contient des citations de fragments de lieder. On en avait conclu que l'Edda en prose de Snorri Sturluson avait pour source un recueil de lieder qu'on baptisait par avance Edda poétique et dont on attribuait la paternité à Sæmund Sigfússon, dit le Sage (1056-1133), le fondateur de l'école d'Oddi, où Snorri Sturluson avait passé la plus grande partie de sa jeunesse. Sur ces entrefaites, l'évêque de Skálholt Brynjólf Sveinsson découvrit en 1643 le manuscrit connu aujourd'hui sous le nom de *Codex regius*, n° 2365 de la bibliothèque royale de Kopenhague, et qui contenait une collection de vieux lieder mythologiques et héroïques. Il crut avoir trouvé cette Edda poétique où Snorri devait avoir puisé ses citations et inscrivit sur une copie du manuscrit qu'il avait fait faire : « *Edda Sæmundi multiscii*[2] », Edda de Sæmund le Sage, don-

---

1. V. Appendice I, C, 2.

2. V. Appendice I, C, 1. — *Edda* signifie simplement *poétique* et ce titre convenait parfaitement à l'œuvre de Snorri. Plus tard on a rapproché cette expression du mot *edda* (Rigsþula), grand'mère, et l'on a vu dans le titre du codex une belle et poétique image : le recueil de lieder serait comparé à une



nant ainsi à ce recueil un titre qu'il n'a jamais porté et l'attribuant à un personnage qui vivait plus de cent ans avant le moment où les lieder en question ont été rassemblés.

Le recueil original, dont le *Codex regius* est une copie, a été composé en réalité vers 1240, probablement en Islande, et contenait divers poèmes mythologiques et, de plus, une série de chants sur la légende de Sigurd et des Niflungar; malheureusement le *Codex regius* renferme une lacune entre le folio 32 et le folio 33, et cette lacune porte précisément sur une partie de la légende de Sigurd, depuis l'entrevue du héros avec Sigrdrífa jusqu'à sa mort.

Cette perte serait irréparable si, vers le milieu du XIII^e siècle, un arrangeur n'avait eu l'idée de mettre en prose l'histoire de Sigurd telle qu'elle était racontée dans le recueil original complet et de la faire précéder d'une histoire des ancêtres de Sigurd pour laquelle il a dû s'inspirer d'un récit en prose entremêlé de citations poétiques et probablement aussi de la tradition orale encore vivante à cette époque. L'auteur de cette *Völsunga saga* [1] paraphrase d'ordinaire son original avec une très grande exactitude; s'il cherche parfois à écarter de son récit des contradictions choquantes, s'il lui arrive de combiner arbitrairement deux récits différents des mêmes faits, il introduit peu de changements de sa propre autorité, et son témoignage nous fait connaitre avec une exactitude très suffisante le contenu des lieder perdus.

Dans ces trois sources principales, la *Snorra Edda*, la *Sæmundar Edda* et la *Völsunga Saga*, nous trouvons une version originale de la légende des Nibelungen dont nous allons donner une esquisse sommaire.

La race des Völsungar, dont descend Sigurd, remonte jusqu'à Odin, le dieu suprême de la mythologie scandinave. Sigi, fils

---

grand'mère qui raconte à ses enfants les histoires du passé. Cette interprétation encore admise par Grimm est entièrement erronée. — V. Paul, *Grundriss der germ. Philologie*, II, 1, p. 77.

1. V. Appendice, I, C, 3, 4.



d'Odin, est père de Reri dont le fils Sigmund engendre Sigurd et meurt dans une bataille contre le roi Hunding. Sigurd passe son enfance chez le roi Hjálprek dont le fils Alf a épousé Hjördís, la mère du héros ; il est élevé à la cour par le forgeron Regin dont le frère Fáfni garde, sous la forme d'un dragon, un immense trésor que les Ases durent lui donner jadis comme rançon du meurtre d'Otr, son frère. Regin, qui a été frustré par Fáfni de la part qui lui revenait dans ces richesses, excite contre lui le jeune Sigurd. Celui-ci, après avoir vengé la mort de Sigmund sur les fils d'Hunding, attaque le dragon avec une épée merveilleuse forgée par Regin. Vainqueur de Fáfni, il tue Regin qui méditait une trahison et reste seul maître du trésor. Après cet exploit, il se rend chez Sigrdrífa ou Hild, une valkyrie qu'Odin avait plongée dans un sommeil merveilleux pour la punir d'avoir désobéi à ses ordres. Il la réveille et apprend d'elle des runes magiques. Puis il continue sa route et arrive chez le roi Gjúki qui lui donne l'hospitalité et lui fait quelque temps après épouser sa fille Gudrún. Lié par des serments d'amitié avec les fils du roi, Gunnar et Högni, il promet à Gunnar de lui aider à conquérir pour femme Brynhild, fille de Budli, qui réside dans un château entouré de flammes ; seul, Sigurd, le héros qui ne connait pas la peur, peut franchir cette barrière de flammes. Il change de visage et de forme avec Gunnar, pénètre dans le château et devient ainsi le maitre de Brynhild; fidèle à ses serments, il dort plusieurs nuits comme un frère aux côtés de la jeune fille, plaçant entre elle et lui son épée nue. Puis il quitte le château ; Gunnar et lui reprennent chacun sa vraie forme et tous rentrent au pays de Gjúki. Un jour cependant, comme les deux reines se baignent dans le fleuve, Brynhild remonte le courant afin d'être placée plus haut que Gudrún : une querelle de préséance éclate et Brynhild apprend de sa rivale la supercherie dont elle a été victime. Elle se retire dans sa chambre, gardant un silence farouche, puis excite Gunnar à faire périr Sigurd. Malgré les sages avis de Högni, on fait assassiner le héros pendant son sommeil par Guthorm, le plus jeune des fils de Gjúki, qui n'était lié à Sigurd par aucun

serment. Brynhild, une fois vengée, se frappe d'un coup d'épée pour ne pas survivre au héros qui aurait dû être son légitime époux.

L'expiation ne se fait pas attendre. Réconciliés avec Gudrún à qui ils paient la rançon du meurtre de Sigurd, Gunnar et Högni la contraignent d'épouser le roi des Huns, Atli. Mais ce prince, violent et perfide, fait inviter les Niflungar à une fête pour les attirer dans un guet-apens et les dépouiller du trésor de Sigurd dont ils étaient possesseurs. Malgré les efforts de Gudrún pour prévenir ses frères, ceux-ci tombent dans le piège qui leur était tendu. Prisonniers d'Atli, ils refusent de lui livrer leurs richesses et périssent dans les tourments. Mais ils sont à leur tour vengés par Gudrún : après une orgie, elle assassine son époux et incendie le château du roi qui s'effondre dans les flammes avec tout ce qu'il renfermait.

Les différentes parties de ce récit, les divers lieder recueillis dans ce manuscrit de 1240 ne sont pas tous de la même époque. Ils existaient bien avant le moment où ils ont été fixés par écrit et réunis en un seul corps ; mais la date de leur composition est fort difficile à déterminer. Grimm admettait que sous leur forme actuelle ces lieder doivent remonter pour la plupart au VIII[e] siècle, mais qu'ils supposent des originaux perdus qui pouvaient avoir été composés dès le VI[e] siècle. La tendance de la critique moderne est au contraire de rajeunir ces lieder, de voir en eux non plus les derniers vestiges d'une poésie païenne et primitive, mais des produits littéraires, des œuvres d'un art conscient de ses moyens, souvent même raffiné et précieux. C'est donc au X[e] siècle, selon les uns, peut-être même au XII[e] selon les autres, qu'auraient été composés la plupart des lieder sur la légende des Niflungar. Les mêmes divergences d'opinion règnent au sujet de la date à laquelle cette légende est parvenue en Norvège et en Islande. Tandis que Müllenhoff admettait qu'elle avait été importée dans le Nord avant l'an 600 et, pour ainsi dire, d'un seul bloc, on suppose aujourd'hui que cette importation ne s'est pas effectuée d'un seul coup mais par

plusieurs voyages successifs. La vieille légende franque du v^e siècle se serait propagée en Saxe et conservée dans cette contrée jusqu'au viii^e siècle; c'est de là qu'elle serait remontée vers le Nord et jusqu'à la fin du ix^e siècle, les modifications subies par la légende en Allemagne auraient eu leur contre-coup dans les traditions norroises. Quoi qu'il en soit, la légende a pu subir de nombreuses altérations en Allemagne d'abord, puis en Islande et dans le Nord avant de prendre la forme que nous connaissons. Les poèmes eddiques ne sauraient donc plus, comme autrefois, passer pour un reflet direct de la tradition primitive. Par la date de leur composition, ils ne sont guère plus rapprochés que le Nibelungenlied de l'époque des grandes invasions. Ils ne peuvent donc avoir *a priori* une autorité plus grande que les lieder autrichiens pour la reconstruction de la légende primitive, et il faudra, dans chaque cas particulier, rechercher si c'est la tradition allemande ou la tradition scandinave qui a conservé avec le plus de fidélité les données anciennes.

## II

### Éléments historiques de la légende des Nibelungen.

Défaite du roi des Burgondes Gundicarius, par les Huns, en 437. — Les rois burgondes dans l'histoire et la légende. — Attila dans l'histoire et la légende.— Théodoric le Grand et Dietrich de Bern.— Destinées de la légende entre le vi^e et le xii^e siècle.

La critique des sources de la légende nous fait connaître que vers l'an 1200 il existait dans le nord de l'Allemagne et en Autriche, en Islande et en Norvège des lieder populaires ou des poèmes de *skâld*, racontant la légende des Nibelungen. Pour remonter plus haut dans l'histoire de ses origines, il faut nous reporter à l'époque des grandes invasions où se passaient les événements historiques qui ont donné naissance à la seconde partie de la légende : la défaite du roi Gundicarius par les Huns et la mort d'Attila.

Vers le milieu du IIIe siècle, les Burgondes primitivement établis entre l'Oder et la Vistule, émigrent vers l'Ouest : ils essayent de passer le Rhin ; mais, repoussés par Probus et Maximin, ils s'établissent dans la vallée du Main. Vers 370 ils descendent le cours du fleuve, au nombre de 80,000, et parviennent probablement jusque sur les bords du Rhin.

Trente ans après, en 413, ils obtiennent de Constance, général de l'empereur Honorius, des domaines sur la rive gauche du Rhin, en *Germania prima*. Le Romain espérait sans doute que ses nouveaux alliés défendraient le territoire qu'ils occupaient contre le flot toujours grossissant de l'invasion. Les Burgondes étaient donc établis sur la rive gauche du fleuve à Worms, à Spire, à Mayence. Peut-être une partie du peuple était-elle restée sur la rive droite du fleuve, où elle avait à repousser les attaques des Huns. Toujours est-il que, d'après une légende rapportée par Sozomène, 3,000 Burgondes, convertis au christianisme, battent, en 430, 10,000 Huns qui étaient venus les inquiéter.

Quelques années après, le nouveau royaume des Burgondes est détruit d'une façon aussi mystérieuse que subite. En 435, le roi Gundicarius envahit la *Belgica prima* que défendait Aëtius ; l'année suivante, il est complètement battu et perd 20,000 hommes, après quoi Aëtius accorde la paix à son ennemi suppliant ; mais Gundicarius n'en jouit pas longtemps, car il périt peu de temps après avec tous les siens, massacré par les Huns : *illum Chunni cum populo suo ac stirpe deleverunt*. C'est tout ce que nous apprennent les historiens sur ce grand événement[1].

La fin du royaume de Burgondie reste donc fort mystérieuse. Les Huns qui l'ont détruit n'étaient pas conduits par Attila, car l'invasion des Gaules n'ayant eu lieu qu'en 450, il est très peu vraisemblable qu'Attila ait attaqué le royaume de Burgondie dès 437. Il est donc très difficile de savoir au juste quels étaient ces Huns qui ont massacré le roi Gundicarius et son peuple. Peut-être avaient-ils été appelés au secours par Aëtius ; peut-être

1. V. Appendice, II, a.

étaient-ils de simples auxiliaires au service des Romains; peut-être encore les Burgondes avaient-ils été traîtreusement attirés sur la rive droite du fleuve et massacrés par un parti de Huns qui, ainsi que nous l'avons vu, vivaient en guerre perpétuelle avec les Burgondes. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'anéantissement de ce peuple qui avait fondé le premier royaume germain sur le territoire de l'empire romain et depuis plusieurs années s'opposait aux progrès menaçants des Huns, dut faire une profonde impression sur les peuples de la Gaule et de la Germanie.

En 443, les débris des Burgondes s'établissent en Savoie. Leur premier roi est Gondioc, dont le fils, Gondebaud, fait rédiger, vers le commencement du VI[e] siècle, un Code de lois dans lequel il nomme parmi les rois qui l'ont précédé Gibica, Godomar, Gislahar et Gundahar. *Si quis apud regiæ memoriæ auctores nostros, id est Gibicam, Godomarem, Gislaharium, Gundaharium, patrem quoque nostrum et patruum liberos liberasve fuisse constiterit, in eadem libertate permaneat.*

Il suffit de comparer à ce texte de loi le récit de la chute du premier royaume burgonde pour voir aussitôt que la seconde partie de la légende des Nibelungen doit avoir un fondement historique. Dans l'histoire, Gibica, Gislahar, Godomar et Gundahar ont régné sur les Burgondes qui, à partir de 413, habitaient près de Worms; Gundahar succombe avec tous les siens sous les coups des Huns, peut-être par trahison, et le royaume de Burgondie est détruit. Dans la légende, les trois fils de Gibich, Gunther, Giselher et Gêrnôt sont rois des Burgondes et résident à Worms; ils sont attirés par trahison dans le royaume des Huns et massacrés sur l'ordre d'Attila qui convoitait leur trésor. L'analogie entre l'histoire et la légende saute aux yeux, et l'on peut admettre avec certitude que des lieder historiques du V[e] siècle ont donné naissance à la seconde partie de la légende.

De même la légende d'Atli ou d'Etzel présente avec l'histoire d'Attila des points de ressemblance trop frappants pour qu'ils puissent être l'œuvre du hasard. La légende se souvient du frère d'Attila, Bleda, qui est devenu Blœdel ou Blœdelin; de la femme

d'Attila, Kreka, qui est devenue la reine Erka ou Helche. Enfin, dans la tradition scandinave, Atli périt pendant une orgie, assassiné par sa femme Gudrún. Or, les historiens rapportent que la mort d'Attila eut lieu précisément dans les mêmes circonstances. D'après le témoignage de Priscus, Attila, qui était polygame comme tous les rois huns et entretenait plusieurs femmes en divers endroits, épouse en 453 la belle et jeune Ildico et célèbre ses noces par une orgie. « Le lendemain, comme la plus grande partie du jour était déjà écoulée, les serviteurs du roi craignent quelque événement funeste; après avoir poussé de grands cris, ils forcent les portes et trouvent Attila baigné dans son sang, mais sans blessure. La jeune femme, le visage baissé, pleurait sous son voile. » Peut-être Attila était-il mort des suites de l'orgie, étouffé par une hémorragie; c'est du moins l'opinion de Priscus; peut-être aussi avait-il été assassiné par sa nouvelle épouse comme l'attestent d'autres témoignages [1].

La tradition allemande et quelques lieder de l'Edda nous montrent à la cour d'Attila le roi Dietrich ou Thjódrek qui, exilé loin de son pays, a trouvé chez le roi des Huns un asile pour lui et pour ses compagnons. Or, Dietrich n'est autre que Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths. La légende a conservé un souvenir confus de ses luttes avec Odoacre, à qui elle a substitué plus tard Ermanarich, et de la grande bataille de Ravenne qui lui ouvrit les portes de l'Italie. Mais au lieu de représenter Dietrich comme un triomphateur, elle en fait le type du héros sage et patient, constant dans l'adversité. Elle le montre persécuté par Odoacre ou Ermanarich, obligé de fuir loin de sa patrie et de se réfugier chez les Huns. Cet exil, qui dure trente-deux ans, n'a évidemment rien d'historique, puisque Théodoric a régné vers le début du VIe siècle (475-526), cinquante ans environ après Attila (430-453); mais le père de Théodoric, Théodomir, avait trouvé jadis asile auprès des Huns, en sorte que la légende a simplement confondu le père et le fils en attribuant à l'un les malheurs de l'autre.

1. V. Appendice II,

C'est donc après 453 que s'est formée dans ses grandes lignes la légende complète des Nibelungen, selon toute apparence chez les Francs ripuaires témoins de la défaite des Burgondes, puis de l'invasion d'Attila en Gaule et, peu de temps après, surpris par la nouvelle de sa mort subite et mystérieuse en Pannonie. Sur la diffusion géographique de cette légende, depuis le v^e^ jusqu'au XII^e^ siècle, et sur l'histoire de ses destinées extérieures, nous n'avons que des données très rares et très vagues : quelques témoignages historiques et le relevé des noms de personnes empruntés à la légende héroïque [1]. Il est certain que peu de temps après sa formation, l'histoire de Sigfrid, des Burgondes et d'Attila a dû être chantée non seulement sur territoire franc, mais aussi dans la haute Allemagne d'une part, de l'autre en Saxe, dans la moyenne et la basse Allemagne, d'où elle s'est propagée ensuite vers le Nord, en Norvège, en Islande, et peut-être même jusqu'en Irlande [2].

Du VI^e^ au IX^e^ siècle la poésie épique parait avoir été florissante; on sait, d'après le témoignage d'Eginhart, que Charlemagne avait fait recueillir et mettre par écrit « les antiques chants barbares qui célébraient les guerres et les hauts faits des anciens rois [3]. » Ce recueil, aujourd'hui perdu, contenait donc des lieder populaires en l'honneur, sans doute, des rois mérovingiens. Rien ne s'oppose d'ailleurs à ce qu'il ait aussi renfermé des chants sur Sigfrid et les Nibelungen. En effet, le nom propre de *Sigfrid* se rencontre en pays franc à partir de l'an 625, celui de *Nibelunc* y apparait en 760 pour la première fois; vers la même époque existe en France une maison de Brünhilt (*Brunichildis domus*) [4]. Certainement la légende des Nibelungen était donc connue et en

1. V. Appendice, II, f.

2. V. Appendice, II, g.

3. *Item barbara et antiquissima carmina quibus veterum* [*veterum regum*] *actus et bella canebantur, scripsit memoriæque mandavit*. W. Grimm, *H. S.*, n° 11, cf. Paul, *Grundriss d. germ. Phil.*, II, 1, p. 8.

4. V. Appendice, II, f.

faveur dans ces contrées à ce moment. Le *Hildebrandslied* peut nous donner une idée de ce qu'étaient ces premiers lieder germaniques : ils devaient raconter brièvement les grands événements de la légende héroïque, le plus simplement possible, sans ornements inutiles, sans remarques psychologiques, dans un style grave et solennel, pour ainsi dire impersonnel, et fait de formules épiques ; ces poèmes étaient de peu d'étendue, et traitaient un épisode détaché de la légende, ce qui supposait chez les auditeurs la connaissance générale de cette légende ; au point de vue de la forme, pas de division en strophes, mais un récit continu, souvent aussi en dialogues, mis en longs vers dont les deux moitiés étaient liées par l'allitération.

Louis le Débonnaire, le fils de Charlemagne, n'eut pas pour la poésie héroïque les mêmes sympathies que son père. Son biographe, Thegan[1], rapporte qu'il finit par mépriser les *poetica carmina gentilia,* c'est-à-dire vraisemblablement les poèmes de l'antiquité classique qu'il avait aimés pendant sa jeunesse. Ce trait est un indice de l'aversion du roi et de l'Église pour la poésie profane en général. Devant cette opposition, le chant épique se tait peu à peu vers la fin du IXe siècle. Dans la vallée du Rhin, tout au moins, on ne chante plus les vieux lieder qui ont fait place à des pamphlets politiques ou des chansons érotiques. Otfrid de Wissembourg, écrivant à l'évêque Liutbert, flétrit les chants grossiers des laïques (*laicorum cantus... obscenus*) et semble ignorer jusqu'à l'existence d'une poésie épique en langue vulgaire : « Cette langue, écrit-il, est regardée comme barbare, car ceux qui la parlent ne l'ont jamais perfectionnée ni par l'usage littéraire, ni par aucune règle ; ils ne transmettent pas à la postérité l'histoire de leurs ancêtres et ne célèbrent pas leur vie et leurs actions par amour de la gloire[2]. »

---

1. W. Grimm, *H. S.*, n° 12. Cf. Heinzel, *Nibelungensage,* 47.

2. « *Lingua... hæc* (theotisca) *velut agrestis habetur, dum a propriis nec scriptura nec arte aliqua ullis est temporibus expolita ; quippe qui nec historias suorum antecessorum, ut multæ gentes, commendant memoriæ, nec eorum gesta vel vitam*

Que devient à cette époque la légende ? Évidemment elle disparaît dans certaines contrées ; ailleurs elle subsiste toujours, peut-être sous forme de lieder, peut-être simplement à l'état de tradition orale. Il est du reste impossible de décider si, en Autriche, où la légende des Nibelungen est fort en faveur au XII[e] siècle, la tradition n'a jamais été interrompue depuis l'époque où Rüedegêr, patron de la marche d'Autriche, entrait en rapport avec Dietrich de Bern, puis avec Attila et les Nibelungen, ou si, au contraire, les jongleurs du XII[e] siècle sont allés rechercher dans d'autres contrées une légende oubliée depuis longtemps et ont ainsi renoué une chaine brisée pendant des siècles peut-être. L'histoire locale de la légende reste enveloppée d'une impénétrable obscurité, et ce qui complique encore les choses, c'est que, comme les jongleurs errent de pays en pays, se repassent leurs produits l'un à l'autre, il se fait une perpétuelle fusion de motifs divers rapportés de toutes les contrées de l'Allemagne. Vers la fin du IX[e] siècle les jongleurs, suivant l'expression de Scherer, sont journalistes ambulants, racontent au public les événements du jour et mettent en scène les personnages de leur époque. Cette poésie historique a laissé des traces dans la légende des Nibelungen. Des lieder chantés dans la moyenne Allemagne, sur le roi Irminfrid de Thuringe et son compagnon Irinc, finissent par mettre ces deux personnages en rapport avec Attila et avec les rois burgondes. De même le margrave de Saxe Gero et Eckewart, margrave de Meissen, ont été célébrés dans des récits historiques en Saxe et en Thuringe avant de pénétrer dans la légende des Nibelungen. Aux XI[e] et XII[e] siècles les jongleurs de la vallée du Rhin ont, sans aucun doute, contribué à enrichir la tradition de variantes et figures nouvelles. C'est eux qui ont créé le personnage de Volkêr et l'ont localisé dans la petite ville d'Alzei ; Ortwîn est peut-être l'ancêtre imaginaire d'une famille noble de Worms, les *de Metis ;* c'est à Xanten, dont la légende

---

*ornant dignitatis amore.* » Otfrid, *Dédicace* à l'évêque Liutbert. Cf. Heinzel, *Nibelungensage,* p. 46.

franque du XIe siècle faisait la *Troja Francorum*, que réside Sigfrid. Hagen, après être devenu un Troyen sous l'influence de cette même légende, apparaît ensuite comme seigneur de Tronje, c'est-à-dire de la ville de Tronia ou Kirchheim, dans le nord de l'Alsace. Tous ces détails n'ont évidemment pas été introduits dans la légende pour intéresser des Autrichiens qui ne connaissaient ni Xanten, ni Alzei, ni Kirchheim; au contraire, les jongleurs de la vallée du Rhin devaient tout naturellement s'efforcer de rattacher les héros qu'ils chantaient à des localités bien connues de leurs auditeurs. Peut-être ces jongleurs ont-ils exercé à un autre point de vue encore une influence sur le Nibelungenlied. On a pu soutenir que la vallée du Rhin avait été le point de départ de la renaissance de la poésie héroïque en Allemagne et que cette renaissance avait été suscitée en partie par le brillant développement des chansons de geste dans les Flandres et la Lorraine. Les arguments invoqués à l'appui de cette hypothèse ne nous semblent pas assez forts pour lui donner grand crédit, mais il est probable cependant que l'épopée française a dû fournir aux jongleurs de la vallée du Rhin quelques noms propres et un grand nombre de formules épiques[1].

Les matériaux dont se compose le Nibelungenlied viennent donc de tous les coins de l'Allemagne et appartiennent à toutes les époques. Scherer, dans son Histoire de la littérature allemande, compare l'épopée du moyen âge « à une vieille église à laquelle ont travaillé plusieurs architectes; les uns ont continué l'œuvre en se conformant avec soin aux intentions de leurs prédécesseurs; d'autres n'ont suivi que leur caprice; de petits esprits ont ajouté des statues, des clochetons, des annexes et le temps a passé uniformément sur le tout la teinte grise de la vétusté ». Cette comparaison reste également vraie, qu'on l'applique à la légende ou au poème des Nibelungen. La légende a reçu l'empreinte des diverses contrées dans lesquelles elle a été chantée; née sur les

1. Henning, *Nibelungenstudien*, 19 sq. Cf. Paul, *Grundriss der germ. Phil.*, II, 1, p. 16.

bords du Rhin, parmi les Francs, elle s'est largement développée; elle a circulé à travers toute l'Allemagne, pénétré jusqu'en Norvège et en Islande. Chaque peuple, chaque époque y a successivement apporté des matériaux jusqu'au moment où l'histoire de Sigfrid et des Nibelungen, grossie d'une foule de détails nouveaux, s'est enfin fixée par écrit, dans le Nord d'une part, en Autriche de l'autre.

## III

### Origine première de la légende des Nibelungen.

Motifs principaux de la légende. — Existence d'un Attila mythique ? — Existence d'un Gundahari mythique ? — Difficultés soulevées par une interprétation soit historique, soit symbolique de la légende.

Vers le milieu du v[e] siècle, après la mort de Gundicarius et d'Attila, la légende des Nibelungen peut, dans ses grandes lignes, se résumer de la manière suivante:

1° Sigfrid, fils de Sigmund, nait après la mort de son père et passe sa jeunesse dans une forêt sans connaitre ses parents; il est élevé par un forgeron, très habile enchanteur; il tue un dragon, conquiert le trésor des Nibelungen et devient possesseur de dons merveilleux qui le rendent supérieur à tous les héros;

2° Il réveille une femme endormie d'un sommeil magique et protégée par une barrière de flammes infranchissable pour tout autre que pour lui;

3° Il épouse Grîmhild, sœur du roi des Burgondes, Gundahari; conquiert par ruse, pour son beau-frère, la vierge guerrière Brunhild, puis meurt assassiné par trahison;

4° Gundahari et les siens sont attirés dans un guet-apens et massacrés par Attila, mais Grîmhild venge la mort de ses frères en égorgeant Attila.

Si nous essayons de remonter vers le passé au delà de cette époque de 450 à 500, la première question qui se pose à nous

est évidemment celle-ci : quelle forme avait la légende de Sigfrid et des Nibelungen avant sa fusion avec les lieder historiques sur la mort du roi Gundicarius et d'Attila? ou, en d'autres termes : la légende se terminait-elle autrefois à la mort de Sigfrid, et le récit de la mort des Burgondes a-t-il une origine purement historique ou, au contraire, ce récit faisait-il déjà partie du noyau primitif de la légende? S'il est certain, en effet, que la légende a subi l'influence de l'histoire, que les lieder historiques sur Gundicarius et Attila ont tout au moins profondément modifié la légende, on ne peut pas affirmer d'une façon aussi absolue que l'histoire *suffit* pour expliquer la légende. C'est ainsi que W. Grimm[1] et après lui M. Raszmann[2] ont trouvé que la légende d'Atli et d'Etzel ne peut pas dériver uniquement de l'histoire d'Attila. Avant l'Attila historique, il devait y avoir un Attila légendaire, et le récit de ses aventures s'est enrichi peu à peu de traits empruntés à l'histoire, si bien que ces deux personnages, primitivement distincts, ont fini par se confondre entièrement l'un avec l'autre.

D'autres admettent que le personnage d'Attila est d'origine purement historique et que par conséquent la légende s'arrêtait autrefois à la mort de Sigfrid. Cette opinion, la plus répandue actuellement en Allemagne, est celle de l'école de Lachmann[3] et a été défendue particulièrement par Müllenhoff[4] et par M. Rieger[5]. D'après ces critiques, il n'y a qu'un seul Attila, mais il y a deux Gunther : le Gundicarius historique et un Gundahari mythique, possesseur primitif du trésor et roi des ténèbres. Sigfrid est tombé en son pouvoir par la conquête du trésor ; il doit conquérir pour son maître la valkyrie Brunhild ; il meurt enfin frappé par Hagen

1. *H. S.*, p. 9 sqq.
2. *Die Niflungasaga und das Nibelungenlied*, 1877.
3. Lachmann, *Zur Kritik der Sage; Anmerkungen*, p. 333 sqq.
4. *Zur Geschichte der Nibelungensage*, *Zs. f. d. A.*, X, p. 146 sqq.
5. *Zur Kritik der Nibelungensage*, Giessen, 1855. *Germania*, III, 163 sqq. *Die Nibelungensage in ihren Beziehungen zum Rheinland*, 1881.

et le trésor, enseveli sous les flots du Rhin, retourne à ses premiers possesseurs. La mort de Sigfrid restait donc impunie. Dès lors, les lieder historiques trouvaient tout naturellement place dans l'économie de la légende ; le Nibelung Gundahari et le roi des Burgondes Gundicarius sont fondus en un seul personnage, et les rois burgondes, qui avaient trahi Sigfrid, périssent à leur tour victimes d'une noire trahison.

Le point faible de ce système est évidemment qu'il nous oblige à admettre deux Gunther, l'un historique, l'autre mythique ; or, les rois burgondes, tels que nous les représentent les traditions allemandes, saxonnes et scandinaves, n'ont rien de mythique et ne paraissent pas avoir été des démons infernaux. Mais, d'autre part, si Gundicarius est un personnage purement historique, comment se fait-il que, dans l'épopée, Gunther entre en rapport avec Sigfrid, avec Brünhilt, et joue, dans la première partie de la légende, un rôle qui n'a évidemment rien d'historique ?

M. Heinzel[1] a essayé de résoudre cette difficulté par les hypothèses suivantes. Il admet d'abord une légende primitive d'origine allemande : Sigfrid est en possession de dons merveilleux ; il tue un dragon et conquiert un trésor appelé « trésor des Nibelungen ». Or, la tradition du Nord connait un mythe qui, sur bien des points, rappelle cette légende primitive de Sigfrid : c'est l'histoire de Thórstein et de Godmund. Godmund est roi d'un pays merveilleux ; son père a été tué par le géant Geirröd ; Thórstein, qui a reçu d'un nain des dons merveilleux, se met au service de Godmund, tue le géant, conquiert pour son maitre une valkyrie et reçoit en récompense une parente de Godmund, Godrún, qui lui porte malheur. Lorsque la légende allemande de Sigfrid se propage dans le Nord, elle se mélange avec celle de Thórstein et l'on attribue à Sigfrid les exploits de Thórstein. Puis arrivent les *lieder* historiques sur le massacre des rois burgondes par Attila, et Gundicarius est introduit dans la légende et substitué à Godmund comme Sigfrid avait été substitué à Thórstein. Ainsi mo-

1. *Ueber die Nibelungensage*, 1885.

difiée, la légende revient en Allemagne où l'on chantait encore séparément les exploits de Sigfrid et ceux des rois burgondes — puis les deux traditions, celle du Nord et celle de l'Allemagne du Sud, se développent chacune de son côté, l'une plus riche en données mythiques, l'autre plus riche en souvenirs historiques.

Cette solution trop compliquée repose sur des bases bien fragiles et n'a pas eu grand succès; cette fusion étrange de trois cycles de légendes, si nettement distincts, ces substitutions de noms et de personnages, ces allées et venues de la légende entre les pays du Nord et l'Allemagne paraissent avec raison, nous semble-t-il, difficiles à admettre. Aussi, entre ces diverses hypothèses dont aucune ne peut invoquer en sa faveur un témoignage positif, regardons-nous à tout prendre celle de Müllenhoff comme la moins invraisemblable. Les deux premières parties de la légende de Sigfrid peuvent avoir existé telles quelles avant 437; au contraire, la troisième partie a dû, en se combinant avec les lieder historiques sur les rois burgondes, subir de profondes altérations. Toute tentative de retrouver exactement les données primitives manque de base solide; on en est réduit à de simples conjectures. On pourra supposer, par exemple, que les Nibelungen (ou le Nibelung), possesseurs primitifs du grand trésor, attirent dans leurs filets le brillant Sigfrid, l'obligent à conquérir pour eux la vierge à la cuirasse Brunhild, puis assassinent le héros et rentrent ainsi en possession du trésor dont ils avaient été jadis les maitres.

Veut-on remonter plus loin encore, et rechercher quelle est l'idée première, le germe de cette légende de Sigfrid et des Nibelungen, on se trouve en face de difficultés toujours croissantes.

Si l'histoire peut suffire pour expliquer une partie des faits rapportés par la tradition, il est bien difficile d'admettre que toute la légende héroïque dérive de l'histoire. Les hypothèses evhéméristes sur l'origine de la légende des Nibelungen sont complètement abandonnées ou ne comptent plus que de rares partisans. Brunhild n'a rien à faire avec la reine d'Austrasie Brunehaut; il est peu vraisemblable que les Nibelungen soient les descendants

de Pépin, que les Francs aient jamais porté le nom de Nibelungen, et que la légende soit un écho des rivalités entre les Burgondes et les Francs[1]; encore moins songeons-nous à identifier, comme on l'a fait tout récemment encore, Sigfrid avec Arminius, le vainqueur de Varus[2].

Certains épisodes de la légende sont, selon toute apparence, d'origine mythique. Si l'on compare l'histoire de Sigrdrífa endormie, réveillée par Sigurd, à la légende de Skirni, le messager du dieu Frey auprès de Gard, à celle de Svipdag, qui pénètre dans le château où l'attend sa fiancée Menglöd, aux diverses rédactions du conte de la Belle au bois dormant, on est tout naturellement amené à considérer tous ces récits comme des variations d'un mythe primitif sur le retour périodique des saisons, sur la succession de l'été et de l'hiver ou encore du jour et de la nuit[3]. De même le combat de Sigfrid et du dragon peut être comparé à un grand nombre de récits analogues et recevoir une interprétation mythique. On peut encore signaler des analogies entre la légende de Sigfrid et celle de Baldr, de Frey ou de Wotan et regarder le héros comme une hypostase de ces dieux ou encore de Tius, l'ancien dieu du ciel des Germains, sans compter que la conception du *héros* lumineux peut tout aussi bien s'être formée indépendamment de celle du *dieu* de la lumière[4]. Mais a-t-on le droit de partir d'une de ces données pour refaire toute la légende et reconstruire de toutes pièces une histoire allégorique ou symbolique de Sigfrid, dieu de la lumière, et de sa lutte contre les puissances des ténèbres, un mythe de Sigfrid, démon de l'éclair[5], ou encore une légende philosophique sur la

---

1. Wilhelm Müller, *Mythologie der deutschen Heldensage*, 1886, p. 36, 39 sqq., 53 sqq., 59 sq., cherche à établir l'identité des Francs et des Nibelungen et nie que les Nibelungen aient une origine mythique.

2. G. Vigfússon, *Sigfred Arminius and other papers*, 1886.

3. Sur ce mythe v. Beer, *Beitr.*, XIII, 58 sq., et Golther, *Studien zur germanischen Sagengeschichte*, 1889, p. 463 sqq.

4. Golther, *ibid.*, 463. Cf. Paul, *Grundriss der germ. Ph.*, II, 1, p. 25.

5. V. E. H. Meyer, *Indogermanische Mythen, II, Achilleis.*

puissance fatale de l'or ? Cela nous semble bien difficile à admettre. Nous pouvons remarquer avec W. Grimm que ces formules symboliques « dans leur généralité ne peuvent pas nous donner la clef du contenu particulier de la légende, et cela précisément parce qu'elles sont applicables à tous les poèmes épiques de presque tous les temps et de tous les peuples..... Tout poème, s'il est vraiment inspiré, porte en lui un sens intime, une idée morale..., mais rien ne nous permet jusqu'à présent de supposer que la légende héroïque allemande soit née de la recherche des choses divines ou de considérations philosophiques sur les secrets de la nature, et qu'elle ait trouvé son origine première dans l'expression symbolique de ces vérités[1]. »

1. *H. S.*, p. 448.

## CHAPITRE II.

### LE TRÉSOR DES NIBELUNGEN.

Quels sont les Nibelungen primitifs ? — Version norroise de la légende : Andvari et les trois Ases. — Version allemande : combat de Sigfrid avec un nain et un géant. — Description du trésor des Nibelungen.— Le trésor cause la perte de tous ceux qui le possèdent ; il disparaît mystérieusement dans les profondeurs du Rhin.

La légende du grand trésor enfoui sous les flots du Rhin peut avoir été à l'origine un mythe sur la puissance fatale de l'or. Trésor et pouvoir, *hord and ryce,* étaient synonymes pour les anciens Germains. Le but de la vie humaine était de conquérir la puissance, c'est-à-dire l'or; mais la convoitise allumait dans le cœur des hommes les passions les plus funestes. L'or donnait le pouvoir, la grandeur, la gloire; mais il engendrait la guerre, le meurtre, la trahison. Un trésor était donc à la fois le plus enviable des biens et la source de maux innombrables. D'après Lachmann, un poète philosophe, voulant chanter l'attrait mystérieux de l'or sur les hommes, aurait imaginé jadis le mythe des Nibelungen : « Sigfrid a pris l'or qui appartient aux esprits des ténèbres, et par cette funeste acquisition, il est tombé en leur pouvoir. Malgré tout l'éclat que lui prête ce trésor, Sigfrid appartient au royaume de l'ombre : il doit conquérir la vierge rayonnante (Brunhild), non pour lui, mais pour son maitre, le roi des morts; il doit la lui dévouer par l'anneau d'alliance; et l'or retourne aux esprits des ténèbres, dans les profondeurs du Rhin [1]. »

---

1. *Anmerkungen,* p. 345.

Malheureusement si toutes les sources de la légende ont conservé le souvenir du grand trésor des Nibelungen, toutes aussi ont oublié le mythe primitif. Seule l'étymologie du mot Nibelungen nous rappelle qu'ils étaient peut-être à l'origine des esprits des ténèbres [1] : le mot *Nĕbulunc Nibelunc* désigne les descendants ou le peuple de **Nebul* **Nebulo;* or *nĕbul nĕpol* signifie en vieux haut allemand obscurité, brouillard; en vieux norrois, nous trouvons les composés *niflhel, niflheimr,* le royaume souterrain des morts où conduit *niflvegr,* le chemin de l'enfer : un *Niflungr* ou *Hniflungr* serait donc un habitant de l'enfer, un esprit des ténèbres. Hâtons-nous cependant d'ajouter que l'étymologie des noms propres est toujours fort incertaine et que, d'ailleurs, elle ne suffit pas pour décider si les Nibelungen sont ou non des démons infernaux. Dès le VIIIe siècle, Nibelunc est couramment employé comme nom propre; or, suivant la remarque très juste de Müllenhoff, jamais un père n'aurait eu l'idée d'appeler son fils « démon infernal »! Il faut que, dès cette époque, le nom de Nibelunc ait perdu sa signification étymologique. — Nous ne savons donc pas, en définitive, s'il a jamais voulu dire « esprit des ténèbres », mais, en revanche, nous sommes certains que bien avant le VIIIe siècle il avait perdu toute signification. Depuis longtemps aussi Gunther avait cessé d'être le roi des ombres pour devenir le chef des Burgondes ou des Francs [2]. En même temps, les poètes oublient qui sont les pre-

---

1. Sur le nom de Nibelungen et son étymologie, v. Müllenhoff, *Zs.f.d.A.*, XII, 289 sqq. Heinzel, *Nibelungensage,* p. 6 sqq., 15 sq., 44 sqq. Sur *nifl-heimr, -hel, -vegr,* v. Grimm, *Myth.* 667 sq. Mogk, *Beitr.,* VI, 521 sq.

2. Lachmann et Rieger ont essayé de retrouver dans la légende de Gunther des traits montrant qu'il avait été jadis un esprit des ténèbres. Leurs preuves n'ont rien de bien convaincant : Gunther et son père Gibich semblent ne plus avoir rien de mythique. Toutefois, nous repoussons absolument la théorie de W. Müller, *Myth. der Heldensage,* d'après laquelle le nom de Nibelungen désigne primitivement la famille de Pépin (p. 57), puis les Francs (Waltharilied : *Franci Nebulones*) qui sont ensuite confondus avec les Burgondes. Faut-il peut-être voir dans Haguna Hagano, qui semble bien être un personnage mythique et dont le nom n'est pas lié par l'allitération à

miers Nibelungen; ils ne savent plus à qui Sigfrid a enlevé le grand trésor et cherchent à combler, chacun de son côté, par des inventions plus ou moins vraisemblables, les lacunes qui se sont produites dans la tradition.

Tout ce qu'on peut affirmer sur ces premiers Nibelungen c'est qu'ils étaient les possesseurs primitifs d'un immense trésor appelé *hodd Niflunga, arfr Niflunga, Niflunga skattr,* dans la légende du Nord[1] et la *Thidrekssaga*[2], *Niblunges hort* (*89*) ou *der Niblunge hort* (717) dans le poème des Nibelungen, *Nibelunges golt* (8565) ou *der Nibelunge golt* (12044) dans le *Biterolf*, *Nyblinger hort* (13) dans le *Sigfridslied*[3].

Qui sont ces Nibelungen primitifs?

Gunther et ses frères sont fréquemment appelés *Niflungar*[4], *Nibelungen*[5], dans la légende scandinave, dans la Saga et dans le Nibelungenlied. Mais il ne faudrait pas se hâter d'en conclure que la légende a conservé un souvenir même confus du mythe primitif dans lequel Gunther était peut-être le premier possesseur du trésor. Après la mort de Sigfrid, Gunther s'empare du grand trésor et finit par en prendre le nom : il s'appelle un Nibelung parce qu'il possède l'or des Nibelungen. Et la preuve c'est que dans le Nibelungenlied il n'est désigné par ce nom qu'à partir de la 25[e] *aventure* (1466), lorsqu'il est depuis longtemps maître du trésor. Il est certain, d'autre part, que longtemps avant le

---

celui de Gunther et de ses frères, le Nibelunc primitif qui lors de la fusion des lieder historiques avec la légende primitive serait tombé au rang de vassal de Gunther?

1. Énumération des passages, Heinzel, *Nibelungensage*, p. 16.

2. Ch. 359, etc.

3. V. encore H. der Glichezâre, 662 (*H. S.*, n° 112). Marner, *der Ymelungehort* (*H. S.*, n° 60). Hugo de Trimberg, *Renner*, 16165 (*H. S.*, n° 76), Hermann von Sachsenheim, *Spiegels abenteuer*, 94 (*H. S.*, n° 119). Cf. *Minneburg* (*H. S.*, n° 120), sur le *Nidings Schatz*. V. *Grimilds hævn*, C. Grundtvig, I. 50 b. V. Heinzel, *ibid.*, p. 16.

4. Énumération des passages, V. Heinzel, *ibid.*, 6 sqq.

5. *Franci nebulones*, Waltharius, 555. Cf. *Nibel. l.*, 1466, etc. *Klage*, 771, Wolfram d'Eschenbach, *Parzivâl*, 421, 7.

XIII^e siècle on a dû se poser ces questions fort simples : pourquoi le trésor que Sigfrid enlève au dragon s'appelle-t-il trésor des Nibelungen ? Pourquoi Gunther, qui est roi de Burgondie et descendant de Gibich ou Gjúki, est-il nommé Nibelunc ? Pour résoudre cette difficulté, la légende du Nord imagine que Gjúki avait un ancêtre du nom de *Naefill, Nefir* ou *Nemer,* dont les descendants ont été appelés *Niflungar;* quant au trésor enlevé à Fáfni par Sigurd, il a été appelé *hodd Niflunga* parce qu'il est tombé entre les mains des Niflungar. L'auteur de la *Thidrekssaga* fait évidemment les mêmes suppositions. Mais, pour plus de simplicité, il appelle le pays autour de Worms *Niflungaland* et ne sait plus ou ne veut plus savoir que Gunnar est roi de Burgondie. Dans les récits scandinaves, comme dans la Saga, la légende est interprétée ou complétée d'une façon tout à fait arbitraire.

Si Gunther et sa race ne sont pas ou ne sont plus les premiers Nibelungen, quels sont, dans les récits qui nous sont parvenus, les possesseurs primitifs du trésor ?

Dans la légende du Nord [1], le trésor appartient d'abord au nain Andvari. Les trois Ases, Odin, Loki et Hœni, rencontrent, près d'une chute d'eau, Otr, fils de Hreidmar, qui, sous la forme d'une loutre, dévorait un poisson qu'il avait pris. Loki le tue d'un coup de pierre, puis les trois Ases entrent dans la maison de Hreidmar pour y passer la nuit et lui montrent leur chasse. Alors Hreidmar, aidé de ses deux fils Regin et Fáfni, s'empare des Ases et leur impose comme rançon de remplir d'or la peau de la loutre et de la recouvrir entièrement d'or. Ils envoient Loki chercher cette rançon ; celui-ci se rend à Andvarafors et, avec le filet de Rán, il pêche Andvari qui nageait dans la chute d'eau sous la forme d'un brochet. Obligé de livrer à Loki son trésor ainsi que l'anneau magique Andvaranaut, le nain maudit tous ceux qui posséderont l'or après lui. Les Ases payent leur rançon avec le trésor du nain, et l'anneau magique recouvre le dernier poil de la loutre. Cependant la malédiction d'Andvari produit aussitôt ses

1. V. *Reginsmál;* Sn. Edda. *Skáldsk.*, ch. 100 (U), 39, 40 (R); V. S., ch. 14.



effets. Poussés par la soif de l'or, Regin et Fáfni tuent leur père, puis Fáfni, frustrant son frère de la part qui lui revient, s'empare seul du trésor, se transforme en dragon et se rend sur la Gnitaheid. Plus tard, Sigurd, excité par Regin, tue Fáfni et devient à son tour possesseur du trésor.

La légende du Nord n'explique pas pourquoi le trésor d'Andvari s'appelle trésor des Nibelungen. Peut-être faut-il supposer qu'Andvari et sa race sont les Nibelungen primitifs[1] et ont perdu ce nom lorsque Gunnar et les siens ont été appelés Niflungar.

Les données que nous trouvons dans le Nibelungenlied sur les possesseurs primitifs du trésor ne concordent absolument pas avec celles de la légende du Nord.

Un jour que Sifrit chevauchait seul et sans compagnon, il trouve devant une montagne le peuple des Nibelungen assemblé devant le trésor du vieux Niblunc qui devait être partagé entre les deux fils du roi, Schilbunc et Niblunc. On prie Sifrit de faire le partage et on lui donne par avance Balmunc, l'épée du vieux Niblunc, comme récompense. Mais le héros ne peut achever le partage, car, nous dit le poète, « ils étaient enflammés de courroux ». Alors Sifrit tue 12 géants, défait 700 chevaliers, met à mort les deux rois Schilbunc et Niblunc, terrasse le nain Albrich qui vient au secours de ses maitres, lui enlève la *Tarnkappe*, et, après avoir reçu son serment de fidélité, lui confie la garde du trésor[2].

Sifrit est donc maitre du trésor et du pays des Nibelungen; mais il n'est plus question de cette contrée mystérieuse jusqu'au moment de l'expédition au pays de Brünhilt[3]. On se rappelle que, comme les Burgondes craignaient quelque trahison de la part de Brünhilt, Sifrit, pour les rassurer, était allé chercher 1000 de ses

---

1. Dans les *Bjarkamál* (Sn. Edda, I, 402, II, 322) l'or est nommé *róg Niflunga*, c'est-à-dire *causa contentionis inter Nibelungos;* ce *kenning* ferait donc allusion aux discordes entre Hreidmar, Regin et Fáfni qui seraient ainsi appelés Niflungar. V. Heinzel, *ibid.*, p. 16 sq.

2. *N.*, *88-100*.

3. *Av.* VIII, *wie Sîfrit nâch den Nibelungen fuor* (*471-480*).

guerriers. Grâce aux forces surnaturelles que lui donne la *Tarnkappe,* il arrive en un jour et une nuit en Niblungelant, mais, au lieu d'y entrer en roi qui n'a qu'à commander pour être obéi, il s'amuse à faire une seconde fois la conquête de son royaume.

Il arrive *seul*[1] dans le pays et va frapper à la porte d'un château qui se trouve *sur une montagne*[2]; il est obligé de livrer un combat furieux à un portier *géant*[3] qui veut l'assommer et qui finit par être vaincu et garrotté. Alors survient Albrîch, *un nain sauvage*[4], qui est armé d'un fouet garni de sept lourdes boules d'or, et qui, pour la seconde fois, est dompté par Sifrit et obligé de lui jurer fidélité[5]. Dans tout ce récit, rien ne peut nous

---

1. *89* Dâ der helt aleine ân alle helfe reit
cf. *454* Der helt fuor aleine ûf einen wert breit.

2. *89* er vant vor einem berge ...vil manegen küenen man.
cf. *454* er gie zuo eime berge, dar ûfe ein burc stuont.

3. *95* Si heten dâ ir friunde zwelf küener man,
daz starke risen wâren: waz kundez si vervân?
die sluoc sît mit zorne diu Sîfrides hant,
und reken siben hundert twang er von Nibelunge lant.
cf. *455* anz tor begunde bôzen der unkunde man.
daz was wol behüetet: dô vant er innerthalben stân
*456* Einen ungefüegen der der burc phlac,
bî dem zallen zîten sîn gewæfen lac.

4. *97* . . er kom von Albrîche sît in grôze nôt.
der wânde sîne hêrren rechen dâ zehant,
unz er die grôzen sterke sîd an Sîfride vant.
*98* Don kund im niht gestrîten daz starke getwerc
alsam die lewen wilde sie liefen an den berc..., etc.
cf. *462* Dô hôrte daz strîten verre durch den berc
Albrich der küene ein wildez getwerc.
er wâfent sich balde und lief dâ er dâ vant
disen gast vil edele, dâ er den risen vaste gebant.
*463* Albrich was küene, dar zuo starc genuoc.
helm unde ringe er an dem lîbe truoc,
und eine geisel swære von golde an sîner hant.
dô lief er harte swinde dâ er Sîfriden vant..., etc.

5. *99* Albrîch der vil starke dô die kameren gewan
*100* Er muos im sweren eide, er diente im sô sîn kneht :
aller hande dinge was er im gereht.

faire supposer que le portier géant ait jamais connu Sifrit et si Albrich ne disait pas qu'il avait une première fois déjà juré obéissance au héros, nous ne pourrions pas nous douter que Sifrit est roi du pays des Nibelungen. Dès qu'Albrich a reconnu son maître, il se soumet docilement à ses ordres et s'empresse d'éveiller les guerriers que Sifrit veut emmener en Islande.

Il est évident que cette histoire interrompt l'action du poème et semble y avoir été rajoutée après coup ; elle ne se rattache ni à ce qui précède ni à ce qui suit. Gunther n'a aucune raison de craindre une trahison de la part de Brünhilt et de ses gens ; — et, de fait, personne ne songe à se révolter, de sorte que Sifrit traine sans aucune nécessité les 1,000 Nibelungen à sa suite[1] jusqu'à Worms où ils disparaissent brusquement sans qu'il en soit plus question.

Quel a pu être le but du poète qui a intercalé cet épisode dans la légende ? A-t-il simplement voulu rappeler l'attention des auditeurs sur le royaume des Nibelungen dont il avait été question plus haut, dans la 3e *aventure ?* Il était difficile d'avoir la main plus malheureuse. Comment supposer un rédacteur assez maladroit pour déranger sans nécessité aucune un poème où tout était à peu près en ordre ? On n'interpole pas pour le plaisir d'interpoler, mais parce qu'on croit avoir quelque chose d'intéressant ou de nouveau à dire. Or, le fait saillant de cet épisode est le combat de Sifrit avec le géant et avec Albrich. Il est donc peu vraisemblable que notre interpolateur ait composé une simple variation sur le récit de la 3e *aventure ;* il aura puisé à la tradition authentique — nous pouvons ajouter : à une tradition racontant la conquête du trésor par Sifrit.

Il nous semble en effet qu'on trouve juxtaposées dans le Nibe-

---

Cf. *468* Er sprach 'ich heize Sîfrit : ich wânde ich wære iu wol bekant.
*469* 'Sô wol mich dirre mære,' sprach Albrich daz getwerc.
'nu hân ich wol erfunden diu hêrlîchen werc,
daz ir von wâren schulden muget landes hêrre wesen.
ich tuon swaz ir gebietet, daz ir lâzet mich genesen.'

1. *N. 539, 553, 571.*

lungenlied deux légendes très différentes sur l'origine du trésor. D'après la première, Sifrit prend le trésor à un géant et à un nain; vaincu dans un combat terrible, Albrich se soumet à la puissance supérieure du héros et devient le gardien fidèle du trésor. Mais cela n'explique pas pourquoi le trésor s'appelle trésor des Nibelungen; de là une nouvelle forme de la légende. Le trésor appartient primitivement au roi Niblunc; après sa mort, Sifrit tue ses deux fils et s'empare de son royaume et de son trésor. Albrich et le géant deviennent, dans ce cas, les serviteurs du vieux Niblunc. Dans le récit de la 3e *aventure,* nous trouvons cette dernière forme de la légende. Dans la 8e *aventure,* nous aurions la première version, mais intercalée à un mauvais endroit dans l'ensemble de l'action, et par suite légèrement modifiée.

Le récit du *Sigfridslied* confirme notre hypothèse de la façon la plus curieuse.

Le trésor appartient primitivement au roi des nains Nybling qui est mort de douleur (156), probablement parce qu'il avait dû se soumettre au géant Kuperan (153). Après sa mort, le trésor passe à ses trois fils. L'un d'eux, Eugel, rencontre Seyfrid dans la forêt; il est animé des meilleures intentions envers le héros; il lui révèle qu'il est fils de Sigmund et de Siglinge; il lui dit que Kriemhilt, fille du roi Gybich, est gardée sur le Trachenstayn par un dragon féroce et conseille au héros de s'éloigner au plus vite. Seyfrid déclare qu'il délivrera la jeune fille, et, comme Eugel persiste à le détourner de ce projet, il le saisit par les cheveux et le cogne rudement contre un rocher. Battu, mais content, le nain jure fidélité à Seyfrid et devient son allié dévoué. Lorsque le héros, pris en traitre par le géant Kuperan, se trouve en danger de mort, il lui sauve la vie en le couvrant d'un manteau qui le rend invisible. Voilà donc Seyfrid au mieux avec le nain Eugel qui possède le trésor de Nybling. Pour que le trésor tombe entre les mains de Seyfrid, le poète imagine l'expédient suivant : pendant le combat entre le dragon et Seyfrid, les nains, épouvantés par le fracas de la lutte, sortent le trésor de la montagne où il était renfermé et le cachent dans une caverne. Seyfrid entre par

hasard dans cette caverne, y aperçoit le trésor, pense que cet or appartient à Kuperan, et lorsqu'il se rend à Worms avec Kriemhilt, il emporte le trésor sur son cheval, frustrant ainsi, sans le vouloir, son allié Eugel des richesses qui lui appartenaient!

On voit encore très clairement d'après ce récit que le *Sigfridslied* connait en somme à peu près les mêmes faits que le Nibelungenlied. Seyfrid s'empare du trésor de Nybling après un combat contre un nain (Eugel) et contre un géant (Kuperan); le nain vaincu lui jure fidélité. Peut-être pourrait-on aller plus loin et assimiler la légende du nain Andvari à celle d'Albrich et d'Eugel. Mais les différences entre la tradition allemande et la tradition scandinave nous paraissent trop considérables pour qu'il soit permis d'établir l'identité de ces deux récits avec une vraisemblance suffisante[1].

Le combat de Sigfrid contre un nain et un géant est donc probablement une partie ancienne de la légende, mais le Nibelungenlied et le *Sigfridslied* paraissent avoir oublié, tout comme la légende du Nord, pourquoi le trésor s'appelle trésor des Nibelungen. Le *Sigfridslied* se tire d'affaire en imaginant un roi Nybling, père d'Eugel et possesseur primitif du trésor; rien ne nous dit que la tradition authentique ait jamais connu ce roi pas plus que le roi Nefir de la légende du Nord ou le vieux Niblunc de la légende autrichienne.

Ce qu'on peut affirmer à coup sûr, c'est que l'histoire du roi Niblunc et de son pays, telle qu'elle est racontée dans le Nibelungenlied, est d'origine très récente. Tout ce que nous dit le poète sur le Niblungelant et sur ses habitants est très vague et s'accorde mal avec les autres données de la légende.

Et d'abord, où est situé ce pays? — Le poète n'en sait trop rien. Le Niblungelant n'est plus sur les bords du Rhin ni surtout près de Worms comme dans la *Thidrekssaga*. Il est en Norvège, et il faut trois semaines pour y aller à cheval depuis Worms[2].

---

1. V. Raszmann, *H. S.*, I, 132 sqq. Cf. p. 106.

2. *N.* 682. Gère arrive à cheval en 3 semaines, *ze Nibelunges bürge*.....

D'autre part, il est éloigné de l'Islande de plus de 100 milles[1], et ce n'est que grâce à sa *Tarnkappe* que Sifrit fait ce long trajet en un jour et une nuit. Enfin, lorsque Gêrnôt et Giselher vont chercher le trésor de Sifrit pour le rapporter à Worms, ils descendent le Rhin en bateau (1058). En somme, le Niblungelant est quelque part dans le Nord, loin de tous les pays connus.

Si le poète ne sait où placer son mystérieux pays, il peut encore bien moins nous expliquer comment Sifrit est à la fois roi de Niderlant et de Niblungelant. En effet, c'est de Santen, sur le Rhin, que Sifrit part pour Worms; c'est aussi à Santen qu'il revient après avoir épousé Kriemhilt. Mais, dans l'intervalle, il est allé chercher 1,000 Nibelungen; aussi comme ces guerriers n'ont rien à faire aux Pays-Bas, ils s'éclipsent brusquement pendant les noces de Sifrit et de Gunther. Le roi Sigmunt cède le pouvoir à son fils (*657*) qui devient ainsi roi de Niderlant — et pourtant c'est en Niblungelant que Gêre vient inviter Sifrit et les siens de la part de Gunther. Le héros se rend à Worms avec une suite nombreuse; la 15ᵉ *aventure* (7ᵉ lied) nous apprend à notre grande surprise que les guerriers de Sifrit sont de Niderlant[2]; dans la 17ᵉ et la 18ᵉ *aventure* (9ᵉ lied), ils sont redevenus des Nibelungen[3] et, après la mort de Sifrit, ils se disposent à rentrer avec Sigmunt en Niblungelant[4]; mais, — chose curieuse, — Giselher, qui les escorte, les ramène en Niderlant[5]. Au début du 10ᵉ lied de Lachmann, Sigmunt offre à Kriemhilt de régner sur le Niblungelant comme avait fait Sifrit — et à la fin du même

---

*e Norwege in der marke* (*norwege* A, *Norwaege* B, *Norwaeg* Ih, *herberge* Db, *Hornwege* d); d'après le texte C il ne met que 12 jours et il n'est pas question de Norvège; d'après I, il met 3 jours seulement. La leçon de AB doit être bonne, autrement on ne s'expliquerait pas, si le voyage est court, la fatigue de Gêre et des siens (*wegemüede geste,* 689).

1. *hundert langer raste, 453,* AB; C change le passage.

2. *N.* 831, 850.

3. *N.* 956, 962, 968, 971, *999,* 1011.

4. *N.* 1023. Cf. 1035.

5. *N. 1038.* (Xᵐᵉ *lied.*)

lied, quand Gêrnôt et Gîselher vont chercher le trésor en Niblungelant, ils y trouvent bien le nain Albrîch, ils y trouvent même des guerriers Nibelungen, mais ni les uns ni les autres n'ont l'air de se douter de l'existence de Sigmunt qui devrait pourtant être leur roi. Ainsi, Sifrit et Sigmunt sont à volonté rois de Niblungelant ou de Niderlant et leurs guerriers changent à tout instant de nationalité. Toute cette confusion vient évidemment de ce qu'on a embarrassé Sifrit d'un royaume imaginaire et dont il n'a que faire.

En résumé, cette longue discussion nous donne les résultats suivants :

La légende du trésor est devenue obscure dans la tradition allemande comme dans la tradition norroise. On sait encore qu'il existait un immense trésor appelé trésor des Nibelungen, mais on ignore à qui il appartenait primitivement. Le premier Nibelung paraît avoir été un nain ; plus tard, il est devenu un roi puissant, chef de nombreux guerriers.

Sigfrid enlève le trésor, ou bien à ses possesseurs primitifs — un nain et un géant probablement — ou encore en tuant un dragon qui s'était emparé du trésor ou en était le gardien jaloux.

Les Burgondes enfin ont pris le nom de Nibelungen, non parce qu'ils descendaient d'un aïeul appelé Nefir ou Nemer, mais parce qu'à la mort de Sigfrid ils sont devenus les maîtres du trésor des Nibelungen.

Le trésor des Nibelungen était immense. *Nibelunges golt* était devenu une expression proverbiale pour désigner tout l'or de la terre, et le Nibelungenlied nous détaille avec une complaisance et une exagération quelque peu enfantines, toutes les richesses qu'il contient[1]. Cent chariots n'auraient pas transporté

1. *93* Er sach sô vil gesteines, sò wir hœren sagen,
hundert kanzwagene ez heten niht getragen ;
noch mê des rôten goldes von Niblunge lant :

*1062* Ir muget von dem horte wunder hœren sagen.
swaz zvelf kanzwegene meist mohten tragen

toutes les pierres précieuses du trésor, et il y avait encore plus d'or que de pierreries ! Lorsque Gêrnôt et Gîselher rapportent le trésor à Worms, douze chariots vont et viennent pendant quatre jours et quatre nuits, trois fois par jour entre la montagne où est caché le trésor et les vaisseaux des Burgondes, pour y transporter toutes ces richesses. Le trésor parait même avoir été non seulement immense mais inépuisable. Dans la légende du Nord, celui qui possède l'anneau Andvaranaut peut refaire avec ce talisman de nouveaux trésors. Dans le Nibelungenlied l'anneau est devenu une petite baguette d'or. « Dans le trésor se trouvait une petite verge d'or, la baguette du souhait (*Wunsch*). Celui qui en eût connu les vertus, pouvait être maître de tous les hommes dans l'univers entier[1]. » L'expression *Wunsch* qui signifie « ce qu'on peut souhaiter de meilleur, de plus beau », n'est peut-être pas tout à fait claire, mais à quoi pouvait servir la baguette d'or si ce n'est à rendre le trésor inépuisable ? Et, en effet, le poète nous dit que Sifrit, si généreux qu'il fût, n'aurait jamais pu le dépenser entièrement (717). « Ce n'était qu'or et pierres précieuses ; eût-on payé le monde entier sur ce trésor, sa valeur n'eût pas diminué d'un marc. » La vertu mystérieuse de la baguette d'or semble donc bien avoir été de reconstituer le trésor au fur et à mesure qu'il se vidait[2].

En même temps qu'il conquiert le trésor, Sîfrit enlève aussi au nain Albrîch la *Tarnkappe,* un chaperon enchanté qui rend invi-

---

in vier tagen und nahten von dem berge dan.
ouch muos ir islîcher des tages drîstunde gân.

*1063* Ez was ouch niht anders wan gesteine unde golt.
und ob man al die welte hête versolt,
sîn wære minner niht einer marke wert.
jane het es âne schulde Hagne dar niht gegert.

1. *1064* Der wunsch lac dar under, von golde ein rüetelîn.
der daz het erkunnet, der möhte meister sîn
wol in al der werlde über islîchen man.

2. L'auteur du texte C insiste encore davantage sur ce trait, v. *475* ab. Sur cette question, v. Muth, *Einl. in das N. lied,* p. 192. Braune, *Beitr.,* IX, 558.

sible celui qui le porte et lui donne la force de douze hommes. C'est grâce à la *Tarnkappe* que Sifrit peut aider Gunther à conquérir et à dompter Brünhilt. Nous retrouvons ce chaperon dans le *Sigfridslied* où Eugel sauve la vie à Seyfrid en le couvrant d'un manteau qui le rend invisible. La *préface du livre des héros* mentionne également des *nebelkappen*, mais elle ajoute que ce sont des pierres (!) dont les nains connaissaient les vertus magiques. Cette cape merveilleuse fait déjà partie des accessoires de contes de fées. La légende ancienne ne connait pas cette invention un peu puérile. Pour conquérir Brynhild Sigurd n'a pas besoin d'un manteau magique. Grâce aux sortilèges de Grímhild, il change de figure avec Gunnar, et peut ainsi franchir à sa place la ceinture de flammes qui entoure le château de la valkyrie [1].

Tant que le trésor des Nibelungen est parmi les hommes il sème partout la haine et la discorde. La légende scandinave surtout a conservé le souvenir de cette puissance funeste de l'or. Lorsque Loki dépouille Andvari de ses richesses et refuse de lui laisser même Andvaranaut, le nain maudit son trésor et s'écrie : « L'or que possédait Gustr causera la mort de deux frères et la perte de huit nobles princes; personne ne jouira de mon bien [2]. » La malédiction du nain ne tarde pas à montrer ses effets : Hreidmar meurt assassiné par ses fils; puis Fáfni succombe à son tour; mourant, il prédit par deux fois à son meurtrier Sigurd que l'or lui portera malheur : « Je te dis une chose : cet or sonore, ces richesses brillantes comme le feu, ces anneaux causeront ta

1. *V. S.*, ch. 27. *Gripisspá*, 37. Sn. Edda, *Skáldsk.*, ch. 41 ; dans le trésor de Fáfni se trouve l'*ægishjalmr* (casque de terreur), l'épée *Hrotti* et une cuirasse d'or, v. *Fáfnismál* (prose de la fin). *V. S.*, ch. 19, Sn. Edda, *Skáldsk.*, ch. 40; sur l'*ægishjalmr*, v. Raszmann, *H. S.*, I, 105.

2. *Reginsmál*, 5.

þat skal gull, er Gustr átti,
brœðrum tveim at bana verða,
ok øðlingum átta at rógi,
mun míns fjár manngi njóta.

mort[1]. » Mais Sigurd, entraîné par la soif de l'or, répond : « Tout homme veut s'emparer des richesses jusqu'à son dernier jour, et tout vivant doit une fois descendre dans les demeures des morts[2]. » C'est par convoitise que Sigurd a tué Fáfni, c'est aussi pour être seul possesseur du trésor qu'il tue l'infidèle Regin. Mais ses richesses causent sa perte, comme l'avait prédit Fáfni mourant. L'or d'Andvari allume les convoitises de Gunnar qui presse son frère de consentir au meurtre de Sigurd : « Veux-tu que nous trahissions le prince pour avoir son trésor? Il est doux de régner sur le métal du Rhin (l'or), de posséder les richesses en toute tranquillité et de jouir en paix du bonheur[3]. » Enfin, lorsque le trésor des Niflungar a passé à Gunnar et à Högni, Atli, qui a épousé Gudrún, élève des prétentions sur le trésor que possédait jadis Sigurd ; il attire au pays des Huns Gunnar et Högni, exige d'eux comme rançon le trésor d'Andvari et sur leur refus héroïque les fait mettre à mort[4].

La légende allemande semble avoir oublié la malédiction qui pèse sur le trésor. Peut-être cependant la tradition autrichienne se souvient-elle encore vaguement que les immenses richesses de Sifrit ont causé sa mort. L'or des Nibelungen est le don nuptial (*morgengâbe*) que Sifrit a donné à sa femme (1056), et Hagen semble convoiter le grand trésor : « Ah (s'écrie-t-il) s'il pouvait

1. *Fáfnismál*, 9, cf. 20.

...en ek þér satt eitt segik ; it gjalla gull
ok it glóðranða fé þér verða þeir baugar at bana.

2. *Ibid.*, 10. (Cf. *ibid.*, 21-22).

Fé ráða vill fyrða hverr
æ til ins eina dags ; þvíat einu sinni
skal alda hverr fara til heljar héðan.

3. *Sig. insk.*, 17.

Vildu okkr fylki til fjár véla ?
gótt er at ráða Rínar málmi,
ok unandi auði stýra,
ok sitjandi sælu njóta.

4. *V. S.*, ch. 33, 36. *Atlakv.*, 21-28.

jamais venir dans le pays des Burgondes [1] ! » Cependant, lorsque Hagen excite Gunther à permettre le meurtre de Sîfrit, il ne lui dit rien du trésor, et se borne à lui rappeler que, le héros une fois mort, beaucoup de terres seraient soumises aux Burgondes. De fait, les Burgondes ne s'emparent pas du Niderlant qui est la patrie de Sîfrit, mais seulement du Niblungelant où est caché le grand trésor. Dans la légende autrichienne comme dans celle du Nord, les richesses de Sigfrid ont donc contribué à sa perte. Enfin, lorsque nous étudierons la seconde partie de la légende, nous verrons que le trésor des Nibelungen, comme dans la tradition scandinave, est aussi fatal à Gunther et à Hagen et que les héros burgondes meurent pour n'avoir pas voulu livrer à Kriemhilt l'or que possédait Sîfrit.

La disparition du trésor est aussi mystérieuse que son origine : L'or des Nibelungen, après avoir causé la mort d'une foule de héros, est enseveli dans les profondeurs du Rhin. Comment le trésor est-il passé des mains de Sigfrid à celles de Gunther et de Hagen ? Pourquoi ceux-ci ont-ils jeté le trésor dans le Rhin ?

La tradition scandinave laisse planer le plus profond mystère sur tous ces événements. Elle raconte seulement qu'à la mort de Sigurd, Gunnar et Högni prirent tout l'or de Fáfni et Andvaranaut [2] ; puis, avant de se rendre chez Atli, « ils cachèrent l'or, héritage de Fáfni, dans le Rhin, et cet or ne s'est jamais retrouvé [3] ». Depuis ce moment l'or des Niflungar, « le métal du Rhin [4] », comme l'appellent les poètes, reluit au fond du fleuve et nul parmi les hommes ne connaît la retraite profonde où il repose.

La *Thidrekssaga* ignore absolument toute cette partie de la légende : le trésor de Sigisfröd est enfermé dans un caveau dont Högni a la clef. Son fils Aldrian hérite de cette clef, et lorsqu'il atteint l'âge de 12 ans, il attire Atli, le meurtrier des Niflungar,

1. *N.* 717. Hey sôlder immer komen in Burgonden lant !
2. *Dráp Niflunga,* Sn. Edda, *Skáldsk.,* ch. 41.
3. Sn. Edda, *Skáldsk.,* ch. 42.
4. Rînar málmr, *Sig. in sk.,* 17. Cf. *Sn. E.,* I, 366.

dans la montagne où est caché le trésor, l'enferme dans le caveau et l'y laisse mourir de faim. Devenu roi de Niflungaland, Aldrian laisse dans la montagne le funeste trésor et ne dit à personne où il est caché[1]. Dans ce récit le mythe primitif a complètement disparu pour faire place à un motif courant de conte de fée — un trésor immense caché dans une montagne.

Le *Sigfridslied* raconte une autre variante de la légende : le nain Eugel a prédit à Seyfrid qu'il ne vivra que huit ans avec Kriemhilt : lorsque le héros arrive au Rhin avec le trésor qu'il a chargé sur son cheval, il se souvient de cette prédiction. « Si je vis si peu de temps, qu'ai-je besoin de tant de bien ? et si tous les héros doivent périr à cause de moi, à qui reviendra tout ce bien ? — et il jeta tout le trésor dans le Rhin[2]. » Il est évident que le *Sigfridslied* s'écarte de la légende ancienne de la façon la plus malheureuse. Comment le trésor peut-il causer la perte de Seyfrid et surtout la mort de tous les héros au pays des Huns (14, 15), s'il est au fond du Rhin avant même que Seyfrid soit arrivé à Worms ?

La légende autrichienne, qui, pour les données essentielles, concorde avec la tradition scandinave, ne sait pas mieux que cette dernière pourquoi le trésor a été jeté dans le Rhin. Les explications données par le Nibelungenlied sont confuses et maladroites ; il est visible que le poète a devant lui une tradition obscure et incomplète, et qu'il cherche tant bien que mal à la rendre intelligible.

Lorsque Gîselher et Gêrnôt ont rapporté à Worms le grand trésor de Sifrit, Kriemhilt, par ses largesses, se crée de nombreux partisans et Hagen, craignant quelque perfidie, avertit à deux

1. *Ths.*, ch. 423-427.

2. *166* er randt und holt den schatze Er vnd seyn schônes weyb.
Er lûd jn auff seyn Rosse Das er vor jm her treyb.
*167* Do er kam an den Reyne Do dacht er in seym mût
« Leb jch so kurtze zeyte Was sol mir dann das gût
Vnd sollen alle Recken Vmb mich verloren seyn
Wem soll denn dises gûte ? » Vnd schût das in den Reyn.

reprises Gunther des menées de sa sœur. Le roi, qui vient de se réconcilier avec Kriemhilt, ne veut pas violer ouvertement ses serments d'amitié, mais il laisse agir Hagen qui n'a fait aucune promesse. Avec l'assentiment de Gunther et de Gêrnôt le héros s'empare des clefs du trésor sans se laisser émouvoir par les reproches de Gîselher. Puis, profitant de l'absence des rois burgondes et de Gîselher qui avait promis à Kriemhilt de la protéger, il jette le trésor dans le Rhin[1]. En agissant ainsi, il ne faisait qu'obéir aux ordres de ses maîtres (1680). Une strophe, probablement interpolée il est vrai, ajoute même que les rois burgondes et Hagen s'étaient engagés par serment à ne pas révéler où le trésor était caché tant qu'un seul d'entre eux serait en vie (*1080*). Lorsque ses frères sont de retour, Kriemhilt se plaint auprès d'eux du nouvel outrage que lui a fait Hagen; et celui-ci, pour échapper à la colère — évidemment feinte — de ses maîtres, s'éloigne pour quelque temps de la cour (1079).

On se demande quelles raisons peut avoir Hagen pour jeter le trésor dans le Rhin ? Du moment que Kriemhilt n'en avait plus les clefs, il lui devenait impossible d'y puiser comme elle l'avait fait auparavant. Pourquoi dès lors les Burgondes se privaient-ils volontairement d'un trésor qu'ils pouvaient confisquer à leur profit ?

Le rédacteur C du Nibelungenlied a vu cette difficulté et il a cherché à la résoudre, mais en s'y prenant de la façon la plus maladroite. Hagen, en dérobant les clefs du trésor, agit bien sur l'ordre de ses maitres, mais une fois que ceux-ci sont partis, il profite de leur départ pour cacher le trésor dans le Rhin, espérant ainsi être seul à en jouir (*1077* a, C). Hagen volerait donc ses maitres et cela sans aucun profit pour lui-même puisqu'il jette le trésor à l'eau ! Une telle conception est évidemment ridicule et appartient en propre au rédacteur C qui n'aime pas Hagen et cherche par tous les moyens possibles à noircir son caractère.

La légende du trésor est très probablement née dans la vallée

1. N. 1068-1077.

du Rhin[1]; on sait que le fleuve roule des paillettes d'or dans ses flots. Déjà Otfrid de Wissembourg comptait cette richesse des flots du Rhin parmi les privilèges du pays des Francs; dès cette époque on recueillait l'or depuis Seltz jusqu'au-dessous de Germersheim, et il est probable que les Francs avaient appris des Romains le lavage de l'or. Rien ne nous empêche donc d'admettre qu'à une époque très ancienne déjà, la légende ait raconté qu'un immense trésor était englouti au fond du Rhin.

Il est probable que cette légende devait se rattacher à quelque localité particulière; malheureusement, les données que nous fournit la tradition à ce sujet sont fort incertaines et difficiles à interpréter.

D'après le Nibelungenlied c'est « *ze loche* » que Hagen a jeté le trésor dans le Rhin[1]

*er sancte in dâ ze loche allen in den Rîn* (1077 A).

Otto de Botenlaube compare un objet introuvable au trésor des Nibelungen

*zoche lît er in dem Rîne.*

Enfin Marner dit, au contraire, que le trésor des *Ymlunge* est dans le *Lurlenberg* ou *Burlenberg* près du Rhin

*der Ymelunge hort lît in dem Lvrlenberge in bî.*

Il est peu probable que *zoche* signifie « zu Aachen », à Aix-la-Chapelle, comme le prétendait von der Hagen, vu que Aix ne se trouve pas sur le Rhin. Lachmann croyait reconnaitre dans Loche le petit village de Lochheim, situé un peu au nord de Worms. Enfin M. Rieger admet que « *ze loche* » est tout simplement une expression adverbiale signifiant « en sûreté », ce qui parait en effet assez vraisemblable. Il suppose de plus que la variante *zem loche,* que présente le manuscrit C, désigne le Bingerloch près du fameux rocher de Loreley comme l'endroit où le trésor a été jeté dans le

---

1. Sur cette question, v. Rieger, *die Nibelungensage in ihren Bezieh. zum Rheinlande,* p. 44-50. Lachmann, *Anm.*, p. 141 sq. W. Grimm, *H. S.*, p. 173, 180.

Rhin. Le Lurlenberg dont parle Marner étant précisément ce rocher de Loreley, les indications du Nibelungenlied et celles de Marner se trouveraient ainsi concorder. L'hypothèse est ingénieuse et séduisante. Le Bingerloch où le Rhin, resserré entre les montagnes, forme de grands tourbillons, est un des points les plus pittoresques de la vallée du Rhin et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que l'imagination populaire se fût imaginé le grand trésor enseveli dans les remous formés par le fleuve. Cependant l'hypothèse de M. Rieger est loin d'être entièrement prouvée. Il n'est pas certain que le nom de Bingerloch ait été en usage avant 1570; il n'est pas non plus certain que les Ymlungen soient identiques avec les Nibelungen. La légende du trésor reste donc enveloppée d'un impénétrable mystère. On ignore quels ont été ses premiers possesseurs ; tant qu'il a été sur terre il a semé la discorde parmi les hommes, il a causé la perte de tous ceux qui l'ont possédé ; même Sigfrid, le plus brillant des héros, est mort pour avoir conquis l'or des Nibelungen. Enfin le trésor, objet de tant de convoitises, est jeté — on ne sait pourquoi — au fond du Rhin, où il reste à jamais enseveli, ignoré de tous. Dans le vague du mystère qu l'environne, l'or des Nibelungen nous apparaît comme une puissance fatale, comme un être malfaisant et formidable; il semble qu'il ait été conçu par les imaginations primitives comme un monstre redoutable, une sorte de Léviathan qui, sorti du sein des ténèbres, déchaine toutes les passions funestes de l'homme, se plaît à voir couler le sang à flots, à faire sentir à tous son pouvoir funeste; qui enfin, rassasié de meurtres, se plonge dans les remous du père des fleuves et rentre dans la nuit dont il était sorti.

---

# CHAPITRE III.

## NAISSANCE ET JEUNESSE DE SIGFRID.

---

### I.

**Ancêtres de Sigfrid.**

Famille et patrie de Sigfrid. — Son père Sigmund. — Il meurt avant la naissance de son fils.

L'action du Nibelungenlied commence au moment où Sifrit, brillant de force et de jeunesse, part pour Worms où il veut demander la main de Kriemhilt. Mais auparavant déjà il s'était illustré par de brillants exploits : « Il visita, nous apprend le lied, maint royaume, grâce à son indomptable énergie, et la vigueur de son bras le conduisit dans des pays lointains. Que de bons guerriers il trouva plus tard chez les Burgondes..... A la fleur de son âge, dès les jours de sa jeunesse, on pouvait raconter de lui des merveilles[1]. » Il nous faut donc commencer par voir quels sont les premiers exploits de Sigfrid, quels sont ses parents, quel est son pays.

---

1. 22 Sîfrit was geheizen der selbe degen guot.
er versuohte vil der rîche durch ellenthaften muot.
durch sînes lîbes sterke reit er in menegiu lant.
hey waz er sneller degne zuo den Burgonden vant !

23 In sînen besten zîten, bî sînen jungen tagen,
man möhte michel wunder von Sîfride sagen,
was êren an im wüehse und wie schœne was sîn lîp.



La légende du Nord[1] nous a conservé l'histoire des ancêtres de Sigurd[2] : Sigi[3], Reri, Völsung[4] et Sigmund[5]. La race glorieuse des Völsungar est d'origine divine, car Sigi est fils d'Odin ; aussi le dieu protège-t-il sans cesse ses descendants ; il intervient dans leur histoire, il dirige leurs destinées, il leur apparaît sous diverses formes pour les conseiller ou les secourir, pour les frapper lorsque le terme de leur vie est arrivé, pour les emporter dans ses demeures après leur mort.

Parmi les Völsungar, le plus illustre avant Sigurd est son père Sigmund. Pendant les noces de sa sœur Signý, mariée malgré elle au roi Siggeir, Odin, sous la forme d'un vieillard, entre dans la salle du festin et enfonce son épée dans un tronc d'arbre ; elle appartiendra au héros qui pourra l'en retirer. Tous les assistants essayent leur force l'un après l'autre, mais Sigmund seul peut retirer l'épée. Il encourt ainsi la colère de Siggeir qui parvient à faire périr par trahison tous les Völsungar, sauf Sigmund. Dans le récit en prose de la *Völsunga saga*, on sent encore un souffle de poésie âpre et sauvage. Elle raconte de la façon la plus émouvante comment Sigmund, de concert avec sa sœur Signý, s'ap-

---

1. V. *V, S.*, ch. 1-12 ; *Frá dauða Sinfjǫtla*. Cf. *Beowulf*, 875-901.

2. Vha. *Sigufrid, Sigifrid, Sigifrit, Sigfrit*. Mha. *Sigfrit* et, par contraction, *Sîfrit, Sîvrit*. De. *sigu, sigo, sigi, siki* (Vha.) « victoire », et *fridu, frido* (Vha.) « paix, protection ». An. *Sigurðr, Sigurþr* pour **Sigǫrþr, *Sigvǫrþr; vǫrþr* signifie « gardien »: (got *daurawards* θυρωρός, ags. *weard*, Vha. *wart*). V. Sievers, *Arkiv for nordisk Fil.*, 5, 135 sqq. Le second terme du mot composé a donc été changé par les peuples du Nord. (Grimm, *Zs. f. d. A.*, I, 5, propose une autre explication de la forme *Sigurðr*.)

3. *Sigi* (gén. *Siges* ou *Sigjes, Sigges*), ou *Sigeo, Sigo, Siggo*. Müllenhoff, *Zs. f. d. A.*, XXIII, p. 117, cf. 155 sq., admet que primitivement il existait, outre Sigi, un peuple du même nom : les *Secgan, Sycgan* (ags.). Cf. Sigeferð, Secgena leód (*Ueberf. Finnsb.*, 24). Säferð, Sycgum (weóld) [*Widsîdh*, 31, 62].

4. Vha. *Welisung*, ags. *Wälsing*, an. *Vǫlsungr*, est un dérivé en *-ung* de *Walis*, c'est-à-dire l'élu (v. got. *walis, gawalis*), cf. ags. Sigemund désigné par *Wälses eafera* (*Beow.*, 898). V. Grimm. *Zs. f. d. A.*, I, 3. Raszmann, *H. S.*, I, 57. Müllenhoff, *Zs. f. d. A.*, XII, 288.

5. *Sigimund* de *Sigi-* et *mund* : « protection et protecteur ». Graff, II, 813 sq. Cf. Grimm, *Rechtsalterth.*, 447.

prête à venger sa race; comment il engendre un fils avec sa sœur; comment il erre dans la forêt avec son fils Sinfjötli, sous la forme d'un loup, comment enfin il tire vengeance du roi Siggeir qu'il brûle dans son palais. De retour dans son pays, Sigmund devient un roi puissant; il épouse Borghild, puis Hjördís, fille d'Eylimi, et après un règne glorieux, succombe enfin dans une bataille contre les fils de Hunding; Odin lui-même intervient dans la mêlée pour briser de sa lance l'épée qu'il a donnée à Sigmund; après le combat, Hjördís va trouver sur le champ de carnage son époux mortellement blessé; il refuse de laisser soigner ses blessures et il expire, léguant au fils que Hjördís porte dans son sein les morceaux de son épée.

De toute cette introduction grandiose à la légende de Sigurd, il ne reste plus rien dans la tradition allemande[1]; même le nom de la mère de Sigurd est oublié; elle se nomme Hjördís dans la légende du Nord, Sisibe dans la *Thidrekssaga,* Siglint[2] dans la légende autrichienne. La tradition sait seulement que le père de Sigfrid se nomme Sigmunt[3] et qu'il a un royaume sur les bords du Rhin.

---

1. La légende des ancêtres de Sigfrid est cependant d'origine allemande et a été chantée en Allemagne; mais, au XIIe siècle, elle a tout à fait disparu. V. sur cette question le bel article de Müllenhoff, *Die alte Dichtung von den Nibelungen, Zs. f. d. A.,* XXIII, 113 sqq. Cf. *Ibid.,* XII, p. 288, 306. V. aussi Symons, *Beitr.,* III, 287 sqq., et Paul, *Grundriss der deutschen Phil.,* II, 1, p. 23 sq., 185 sq.

2. Sur le nom de *Sigilind* (*Sigi* « victoire » ; *lind* « tilleul », un trope pour « bouclier »).V. J. Grimm, *Kl. Schr.,* II, 398; Müllenhoff, *Zs. f. d A.,* XIII, 576 sq. Sigilind est l'ancien nom germanique de la mère de Sigfrid : dans la *Helgakviða Hjǫrvarðssonar* (prose, str. I, 35), Sigrlinn devient la femme de Hjǫrvarðr qui avait déjà trois fils, Heðinn, Humlungr, Hymlingr, et engendre avec sa nouvelle épouse Helgi. Il est évident que Sigrlinn a pris la place de Hjǫrdís et inversement, de sorte que nous obtenons les séries : Hjǫrvarðr, Hjǫrdís, Helgi; Sigmundr., Sigrlinn, Sigurðr. — Siglint figure dans le *Nl., Klage, Biterolf* (6043); *Flucht* (2040) : ce dernier poème lui invente même une généalogie fantastique. V. *H. S.,* n° 83, 2.

3. Sigmund est mentionné dans le *Nl. Ths., Klage, Biterolf, Rosengarten D,* 1791, *Flucht, Préface du livre des héros, Sigfridslied,* et dans le *Volksbuch,* qui le nomme *Sigehardus.*

D'après les chants de l'Edda, le royaume des Völsungar est le *Frakkland*[1], c'est-à-dire la partie orientale de la France, le pays des Francs ripuaires, par opposition au centre et aux côtes qui sont appelés *Valland*. Ce sont les Allemands[2] qui racontent les exploits et la mort de Sigurd. De plus, Sigurd est appelé *le sudique*[3] ou *le roi hun*[4], parce que les Allemands, les Goths, les Huns sont pour un Scandinave (*norrœn*) des peuples du Sud.

D'après la *Thidrekssaga*, Sigmund est roi de *Tarlungaland* ou *Jarlungaland*[5], pays situé à l'est de l'Espagne (ch. 152) et à l'ouest de la Pologne (ch. 155). Il est séparé de l'Allemagne par le sombre *Svávaskógr*, la Forêt-Noire (ch. 159) où coule un fleuve (ch. 160, 162), qui est sans doute le Rhin. Cette contrée paraît être au sud du Frakkland, le pays du roi Salomon, qui est situé près du Rhin et dont la frontière est formée par le *Valslöngusk*ó*gr* (les Vosges). Les notions géographiques du compilateur de la Saga ne sont pas d'une exactitude bien rigoureuse; mais, du moins, Sigmund, s'il n'est plus roi de Frakkland, règne toujours dans la vallée du Rhin.

Les sources allemandes de la légende confirment cette donnée. Le royaume de Sigmunt est situé dans la vallée inférieure du Rhin, en *Niderlant*[6]; le poème des Nibelungen sait même que la résidence royale est la ville de Santen (20, *653*), aujourd'hui Xanten, l'ancienne Colonia Trajana, qui, dès la seconde moitié du v[e] siècle, était au pouvoir des Francs ripuaires. Avant le

---

1. *Sn. Edda*, I, 26, 522. *Nornagest. s.*, ch. 5, 6. *Frá dauða Sinfj.* Cf. Müllenhoff, *Zs. f. d. A.*, XXIII, 135 sq., 163-170.

2. *þyðverscir menn. Brot af Sigurðarkv.* (prose.)

3. *Inn suðrœni : Sig. in sk.*, 4.

4. *Hunscr konungr. Sig. in. sk.*, 4, 19, 67. *Atlamál*, 97. De même, d'après la *V. S.*, le pays des Vǫlsungar est le *Húnaland*.

5. Holthausen, *Beitr.*, IX, 477, admet que *Tarlungaland* est une faute de texte pour *Karlungaland*, le pays des Carolingiens, ce qui confirmerait l'hypothèse que Sigfrid est un héros franc.

6. *Nibelungenlied, Klage, Biterolf*, 7229, etc. *Rosengarten* et *Préface du Livre des héros, Flucht* (*H. S.*, p. 222). *Rabenschlacht*, 495 (*H. S.*, p. 234).

XI^e siècle — peut-être au VII^e siècle déjà — la légende racontait que Santen avait été fondée par des Troyens fugitifs, et que le peuple franc tirait son origine de cette colonie troyenne [1]. L'idée de faire naitre Sifrit dans cette ville, berceau légendaire de la race des Francs, est probablement assez ancienne ; elle peut dater de la période de renaissance de l'épopée allemande, du moment où les jongleurs de la vallée du Rhin avaient recommencé à chanter la légende des Nibelungen [2]. Dans tous les cas, comme la tradition scandinave et celle de l'Allemagne du Sud sont d'accord pour faire naitre Sigfrid en pays franc, c'est bien là qu'il nous faut placer sa patrie primitive.

Du reste, tous les récits sur Sigmund que nous trouvons dans les sources allemandes sont manifestement d'origine très récente, et ne reposent sur aucune tradition authentique.

La *Thidrekssaga* [3] raconte sur Sigmund et sa femme tout un petit roman qui semble renouvelé de la légende bien connue de Geneviève de Brabant. Sigmund, fils de Sifian, épouse la fille du roi d'Espagne Nidung, Sisibe. Quelques jours après son mariage, il est obligé de partir en guerre contre Drasolf de Pulinaland ; à son retour, il prête l'oreille aux calomnies de deux comtes félons qui accusent la reine d'infidélité et obtiennent de lui l'ordre de la faire périr dans la Forêt-Noire. C'est là que nait Sigurd ; sa mère le dépose dans un vase de verre qui est jeté dans le fleuve — le Rhin probablement — par l'un des comtes infidèles. Sisibe, croyant son fils perdu, meurt de douleur. Quant à Sigmund, il n'en est plus question, et jamais Sigurd n'a même l'idée d'aller retrouver son père.

---

1. Sur la légende de l'origine troyenne des Francs, v. Wilmanns *Annolied*, p. 107-135.

2. Faut-il admettre avec Rieger, *Die Nibelungensage in ihren Beziehungen zum Rheinl.*, p. 30, que cette idée a pu être suggérée aux jongleurs de la vallée du Rhin par les ruines grandioses d'une construction romaine récemment découverte à Xanten ?

3. Ch. 152-161. Raszmann suppose que le compilateur a puisé à une source romane, *H. S.*, II, p. 16. Cf. Grimm, *H. S.*, p. 81.

Dans le Nibelungenlied, il joue le rôle très effacé d'un bon roi d'épopée. Au début du poème il donne des conseils de prudence à son fils qui veut aller demander la main de Kriemhilt, et lui offre une armée pour conquérir à la pointe de l'épée celle qu'il a choisie. Il reparaît dans la 11[e] *aventure* — un chant de raccord très médiocre — qui raconte le retour de Sifrit et de Kriemhilt en Niderlant, la mort de Siglint et la naissance d'un fils de Sifrit. Nous retrouvons enfin Sigmunt dans le récit de la mort de Sifrit. Il accompagne son fils à Worms et ne sait que se lamenter avec Kriemhilt sur la mort du héros. Quelle que soit sa douleur, il empêche ses guerriers de venger leur maître et, après avoir en vain essayé de décider Kriemhilt à le suivre, il se retire sans demander son congé. Son attitude est d'ailleurs peu héroïque ; tandis que les guerriers de sa suite profèrent des menaces contre les Burgondes (1033), il se borne à déclarer en partant qu'il ne remettra plus jamais les pieds dans le pays de Gunther !... Quelle prudence ! — J'aime mieux le brave Sigehardus du *Volksbuch* qui, à la nouvelle de la mort de son fils, entre aussitôt en campagne, s'empare du royaume des Burgondes et punit les meurtriers de son fils[1]. — Mais nous voilà bien loin de la légende authentique.

En résumé, dans la *Thidrekssaga,* Sigurd ne voit jamais son père ; dans le Nibelungenlied, Sigmund joue un rôle insignifiant ou ridicule ; ajoutons que dans le *Sigfridslied* le jeune Seyfrid quitte le royaume de son père pour n'y plus jamais rentrer. Il est donc bien probable que la tradition allemande primitive se rapprochait de la légende scandinave et que Sigmund mourait avant la naissance de son fils. Plus tard, la légende authentique disparait et fait place à des inventions plus ou moins ingénieuses et vraisemblables.

1. Ce trait est spécial au *Volksbuch.* Dans le *Sigfridslied,* le roi Sigmund paraît à peine et n'a qu'un souci, c'est d'être débarrassé au plus vite de son redoutable fils.

## II.

### Jeunesse de Sigfrid.

Données en apparence très divergentes fournies par la tradition. — Sigfrid est élevé dans la forêt par un nain. — Il tue un dragon. — Il entre en possession de dons merveilleux.

Les données que nous fournit la tradition sur les premiers exploits de Sigfrid sont aussi fort incertaines.

La légende du Nord rapporte qu'après la mort de Sigmund Hjördís est emmenée, prisonnière, par Alf, fils du roi Hjalprek. Après la naissance de Sigurd, Alf épouse sa captive. Sigurd est élevé à la cour du roi par le nain Regin, un habile forgeron, très versé dans la magie. Le jeune héros ayant obtenu du roi Haljprek l'autorisation de prendre un cheval, choisit, sur le conseil d'Odin lui-même, qui lui apparait sous la forme d'un vieillard, l'étalon Gráni, un descendant de Sleipni, le cheval d'Odin. Cependant Regin avait un frère, le dragon Fáfni, qui gardait un trésor immense sur la Gnitaheid. Il exhorte Sigurd à tuer le dragon, espérant que le héros succomberait dans la lutte ; il lui forge deux épées que Sigurd fracasse toutes deux en les essayant sur l'enclume; alors Hjördís donne à son fils les morceaux de l'épée de Sigmund, et, avec ces débris, Regin forge l'épée Gram ; elle était si tranchante que Sigurd, en l'essayant, fend d'un seul coup l'enclume de Regin et coupe en deux un flocon de laine poussé par le courant du fleuve. Sigurd, après s'être fait prédire le sort qui l'attend par Grípi et avoir vengé la mort de Sigmund par celle des fils de Hunding, se décide à affronter Fáfni. Il creuse une fosse dans le sentier que prenait le dragon pour se glisser vers la rivière et le transperce de son épée au moment où il passe au-dessus de la fosse. Ayant mangé le cœur de Fáfni, Sigurd comprend la langue des oiseaux; il apprend alors que Regin méditait

une trahison, tue le nain comme son frère et reste seul maître du grand trésor[1].

D'après la *Thidrekssaga,* Sigurd est porté par les flots du Rhin jusque près de la mer; là, le vase de verre dans lequel il avait été déposé vient s'échouer sur le rivage. Jusqu'à l'âge d'un an, l'enfant est nourri par une biche (162), puis il est recueilli par le forgeron Mími. A neuf ans, il surpasse en vigueur tous ses compagnons (164). Un jour qu'il avait failli tuer l'un d'eux, Ekkihard, en le traînant par les cheveux, Mími veut faire travailler le jeune héros à la forge, mais du premier coup de marteau Sigurd fracasse le fer et l'enclume (165). Pour se débarrasser de ce dangereux ouvrier, Mími prie son frère, le dragon Regin[2], de tuer Sigurd. Le héros est envoyé dans la forêt pour faire du charbon, avec des vivres pour neuf jours. Dès le premier jour, il est au bout de ses provisions. A ce moment il est attaqué par le dragon, mais il parvient à le tuer en le frappant avec un gros arbre enflammé, le coupe en morceaux et le fait bouillir pour le manger[3]. Aussitôt qu'il a goûté à cette nourriture, il comprend le langage des oiseaux qui lui conseillent de tuer le traître Mími. Il se frotte les mains et le corps avec le sang du dragon et devient invulnérable, sauf entre les deux épaules où il n'a pas pu atteindre[4]. Alors, il retourne chez Mími. En vain le forgeron, dans l'espoir de l'apaiser, lui donne l'épée Gram, l'armure d'Hertnid et lui promet le cheval Gráni. Sigurd ne se laisse pas fléchir et lui tranche la tête (166).

Le premier *Sigfridslied* suit une tradition très voisine de celle de la Saga. Seyfrid est un jeune homme si turbulent que les con-

---

1. V. Snorra Edda, *Skáldsk.,* U. ch. 100; R. ch. 39, 40. *Reginsmál, Fáfnismál, Vǫls. S.,* ch. 13-20.

2. Au chapitre 185, la Saga dit que Sigurd a tué un dragon que les Waeringar appellent *Fadmir* (*Faabnir* A, *Pafnir* B).

3. Le manuscrit A raconte, comme la légende du Nord, que Sigurd a fait bouillir *le cœur* du dragon.

4. La traduction suédoise de la Saga raconte, comme le Nibelungenlied, qu'une feuille d'érable (*lǒunlǒff*) est tombée entre les épaules du héros.

seillers de son père, le roi Sigmunt, engagent celui-ci à laisser partir son fils. Le jeune homme arrive dans un village, près d'une forêt, et entre au service d'un forgeron. Du premier coup de marteau, il casse l'enclume, puis, comme on lui fait des reproches, il accable de coups le maître et le compagnon. Pour se débarrasser de son nouvel ouvrier, le forgeron l'envoie chez un charbonnier qui habite dans la forêt, près d'un tilleul. Là se tient un dragon redoutable ; Seyfrid le tue, puis il entre dans la forêt où il rencontre force dragons, serpents et vipères. Il jette des arbres sur tous ces monstres, cherche du feu chez le charbonnier et les brûle tous. La corne dont ils sont recouverts se ramollit, fond et coule comme un ruisseau. Seyfrid s'en frotte tout le corps, sauf l'espace compris entre les deux épaules, où il ne peut pas atteindre ; il devient ainsi invulnérable. Après cet exploit, il se rend à la cour du roi Gybich, dont il obtient la fille en mariage, grâce à ses services. Il enlève également le trésor des Nyblinge aux trois fils du roi des nains Nybling.

Le second *Sigfridslied* fait suite au premier, mais raconte les mêmes événements sous une autre forme. Seyfrid est le fils d'un roi et a été élevé dans une sombre forêt, sans connaitre ses parents (47) ; il a la force de 24 hommes (48) et pend les lions aux arbres en manière de passe-temps (33). Un jour qu'il était à la chasse, il rencontre le roi des nains Eugel qui lui dit que Krimhilt, la fille du roi Gybich, est retenue prisonnière sur le Trachenstayn, par un dragon féroce. Ce dragon n'était autre qu'un mauvais prince qui avait dû prendre cette forme à cause de son libertinage ; il voulait épouser la jeune fille dès qu'il aurait repris la forme humaine. Seyfrid oblige le nain à lui montrer le chemin du Trachenstayn, et, après une série de combats terribles contre le géant Kuperan et le dragon, il parvient à délivrer la belle Krimhilt et revient avec elle à la cour du roi Gybich. Pendant la lutte, il avait trouvé par hasard le trésor légué à Eugel et à ses frères par leur père, le roi Nybling ; croyant que cet or appartenait au dragon, le héros s'en était emparé et l'avait emporté sur son cheval jusqu'au Rhin.

Dans le Nibelungenlied enfin, Sifrit reçoit de ses parents une éducation princière; il devient un parfait chevalier et s'illustre par de nombreux exploits; il obtient l'épée Balmunc, puis le trésor et le royaume des Nibelungen; il tue un dragon et devient invulnérable.

« Lorsqu'il tua le dragon près de la montagne, le brillant héros se baigna dans le sang du monstre, c'est pourquoi, depuis, aucune arme ne peut le blesser dans la mêlée.

« ..... A ce moment, une large feuille de tilleul lui tomba entre les épaules; là, on peut le frapper [1]. »

Après avoir tué le dragon, Sifrit rentre chez ses parents à Santen, puisque c'est de là qu'il part pour aller provoquer Gunther.

Il est aisé de voir que si, au premier abord, ces divers récits paraissent fort dissemblables, ils renferment cependant, à peu près tous, les mêmes motifs combinés les uns avec les autres de plusieurs manières différentes. Quelquefois, les données anciennes ont été oubliées et remplacées arbitrairement par des récits de fantaisie. En somme, la légende primitive du jeune Sigfrid comprend les traits suivants :

1° Né après la mort de son père, il passe son enfance dans la forêt, sans connaître ses parents ; il est élevé par un nain forgeron très habile et fort versé dans l'art de la magie; de très bonne heure, il donne des preuves de son extraordinaire vigueur [2] ;

---

1. 842 Si sprach 'mîn man ist küene, dar zuo starc genuoc.
dô er den lintrachen an dem berge sluoc,
jâ badet sich in dem bluote der reke vil gemeit,
dâ von in sît in stürmen dehein wâfen nie versneit.

845 Dô von des drachen wunden vlôz daz heize bluot,
dô badete in dem bluote sich der rîter guot.
dô viel im zwischen herte ein linden blat vil breit.
dâ mac man in versnîden : des hân ich sorge unde leit.'

2. Pendant son séjour dans la forêt il éprouve sa force en fracassant l'enclume du forgeron soit pour éprouver l'épée Grám, soit simplement en s'essayant au métier de forgeron (*Sn. Edda, V. S., Ths., Sigfr. lied*). A 1 an, il est aussi fort que des enfants de 4 ans, *Ths.*, 162. A 9 ans, il est le plus vigoureux des hommes, *Ths.*, 169. La *Tarnkappe* le rend invisible et lui donne

2° Il obtient des armes merveilleuses : une épée célèbre — Gram, dans la légende du Nord ; Balmunc, dans la tradition allemande[1] ; — un casque[2] et une cuirasse[3] ; il reçoit de plus un cheval excellent, Gràni, qui descend de Sleipni, le cheval à huit pattes d'Odin[4] ;

3° Muni de ses armes merveilleuses, Sigfrid tue un dragon ;

4° Il conquiert le trésor des Nibelungen ;

5° Il est possesseur de dons merveilleux, — capable de comprendre le langage des oiseaux, d'après la tradition du Nord ; invulnérable et recouvert de corne, sauf entre les deux épaules, selon la légende allemande.

Laissant de côté la conquête du trésor des Nibelungen dont il a été question précédemment, nous allons essayer d'indiquer comment s'est développée, dans les différentes traditions, l'histoire de l'enfance de Sigfrid et de son combat contre le dragon.

---

la force de 12 hommes, *Nl.*, *336* sq. D'après le *Sigfridslied* (48) il a la force de 24 hommes ; le *S. lied* (33) et *Rosengarten* A (*H. S.*, p. 270) racontent qu'il s'amuse à pendre des lions aux arbres ; dans le *Volksbuch*, il pend des ours et des lions (p. 66), sauve le roi Gilbaldus d'un sanglier (p. 66) et tue un lion en lui ouvrant de force la gueule ; dans les contes populaires, enfin, il devient un géant qui déracine les plus gros arbres, mange comme un ogre et casse les plus solides barres de fer.

1. D'après le *Nl.* (*94*) et *Biterolf* (7226) *Balmunc*, l'épée du vieux Nibelunc, a été donnée par les fils du vieux roi à Sifrit. D'après le *Rosengarten*, A. 58 (*H. S.*, p. 269), il a trouvé l'épée sur le rocher où il a tué le dragon. Cette épée se nomme *Balmung* (CDA[a]), mais A[b] 420 la nomme *menung*, c'est-à-dire *Miminc* par confusion avec l'épée de Wittich. D'après D. 186 Sifrit a 12 épées. V. W. Grimm, *Rosengarten*, p. V ; Wackernagel, *Zs. f. d. A.*, II, 540 ; *H. S.*, p. 270, 279, cf. n° 165. La *Rabenschlacht*, 683 (*H. S.*, p. 212), connaît également Balmung.

2. L'*Œgishjalmr* dans la légende du Nord. V. aussi *Ths.*, ch. 167.

3. *Rosengarten*, A[a] 58, une armure en or et pierreries fabriquée par *der werde Eckehart* (A[b] 420, *meister Eckenbreht*), v. *H. S.*, p. 269 sq. Dans la *Ths.*, *Mimi* (dont le serviteur se nomme *Eckivard*) lui offre l'armure qu'il avait fabriquée pour Hertnid (ch. 167).

4. La légende allemande ne connaît pas le cheval de Sigfrid ; seul le *Rosengarten*, A 61, 14, attribue au héros un bon cheval: *daz hêt in herten strîten in hohen êren in getragen*.

C'est dans le second *Sigfridslied* et la *Thidrekssaga* que la légende de Sigfrid enfant semble s'être conservée sous sa forme la plus ancienne. Dans ces deux récits, nous voyons le héros grandir dans la forêt sans connaître ses parents; dans le *Sigfridslied*, Seyfrid ignore son origine jusqu'à sa rencontre avec le nain Eugel; alors seulement il apprend qu'il est fils du roi Sigmund et de la reine Siglinge (48); d'après la Saga, c'est Brynhild qui révèle à Sigurd quels sont ses parents (ch. 168). Mais dans la tradition norroise aussi on peut retrouver des traces de cette légende primitive; pourquoi Sigurd a-t-il Regin pour *père adoptif* quand Alf a épousé sa mère Hjördís et qu'il vit avec eux à la cour? Pourquoi est-il élevé *à la cour* de Hjalprek mais *dans la maison* de Regin? Il semble que la légende du Nord ait compilé deux récits différents; d'après le plus moderne, Sigurd vit avec sa mère Hjördís à la cour du roi Hjalprek; d'après le plus ancien, il est élevé dans la forêt par le forgeron Regin (ou Mími) tout comme dans les sources allemandes. D'ailleurs, lorsque le dragon Fáfni, blessé à mort par Sigurd, lui demande qui il est, le jeune héros semble effectivement ne pas connaître son origine.

« Je m'appelle *Noble-Animal*, dit-il, et j'ai couru le monde, enfant sans mère. Je n'ai pas de père comme les fils des hommes; toujours je suis allé seul[1]. »

Dans la légende primitive, Sigfrid vient donc au monde après la mort de son père et passe son enfance dans la forêt, sans savoir quels sont ses parents. Or, nous avons vu que la tradition ne tarde pas à oublier toute donnée authentique sur Sigmund; du même coup, la légende de la jeunesse de Sigfrid subit de graves altérations. Comme le héros naît désormais à la cour de son père, il s'agit pour le poète de trouver un moyen quelconque de

1. *Fáfnismál*, 2.

Gǫfugt dýr ek heiti en ek gengit hefik
inn móðurlausi mǫgr; fǫður ek ákka
sem fíra synir, geng ek æ einn saman.

V. Edzardi, *Vels. S.*, traduct., p. 65, 84, 359.

séparer Sigmund et Sigfrid; pour arriver à leur fin, les jongleurs ont recours à des expédients variés : le compilateur de la Saga trouve le petit roman de Sigmund et Sisibe ; dans le premier *Sigfridslied,* c'est l'humeur aventureuse du jeune héros qui le pousse loin du royaume de son père ; le second *Sigfridslied* se tire d'affaire en ne donnant aucune explication. Vient enfin le Nibelungenlied qui modifie radicalement la légende en supprimant toute l'histoire de la jeunesse de Sîfrit qui reste tout simplement à Santen auprès de ses parents.

Dès que Sigfrid est sorti de l'enfance, il s'annonce comme le plus intrépide des héros et commence la série de ses exploits en tuant un dragon.

Peut-être ce haut fait était-il primitivement attribué à Sigmund. Le poème de *Beowulf*[1] raconte en effet que Sigmund seul, sans son compagnon Fitela, tue, sous le rocher gris, le dragon gardien du trésor, et emporte le trésor dans son navire, tandis que *le dragon brûle et se fond* (*wyrm hât gemealt*). Quoi qu'il en soit, comme la tradition du Nord et les sources allemandes sont d'accord pour attribuer à Sigfrid la gloire d'avoir tué le dragon, cette version de la légende est en tout cas fort ancienne, et nous ne chercherons pas à remonter plus haut encore dans l'histoire de la tradition.

Il ne semble pas possible de préciser l'endroit où, d'après la légende primitive, a lieu le combat entre Sigfrid et le dragon. Les divers récits s'écartent beaucoup l'un de l'autre sur ce point. Le dragon a été tué *près de la montagne,* d'après le Nibelungenlied ; sur le Trachenstayn, d'après le second *Sigfridslied* et le *Jardin des roses ;* sous la pierre grise, près de la mer, d'après le *Beowulf ;* dans la forêt, selon le premier *Sigfridslied* et la *Thidrekssaga ;* près d'un tilleul ou d'un érable, d'après le Nibelungenlied, la traduction suédoise de la Saga et le premier *Sigfridslied ;* sur la Gnitaheid, d'après la légende du Nord.

De même, il n'est guère possible de déterminer avec précision

---

1. V. Appendice, II c, 1.

les circonstances qui ont amené ce combat. La tradition, comme nous aurons plus d'une fois l'occasion de le constater, conserve souvent très exactement le souvenir des faits, des événements, des noms ; mais elle oublie très vite l'ordre et l'enchaînement logique de ces mêmes faits. Ainsi, la tradition rapporte que Sigfrid a tué un dragon et conquis un grand trésor, qu'il a une épée célèbre et une belle armure, qu'il a épousé Grîmhild. Mais les poètes semblent pour ainsi dire jongler avec ces faits au gré de leur fantaisie, et les relient les uns aux autres d'une façon à peu près arbitraire. Dans le Nibelungenlied, Sîfrit conquiert en même temps l'épée et le trésor ; dans la légende du Nord, Sigurd enlève au dragon le trésor et une armure précieuse ; dans le *Sigfridslied*, le héros tue le dragon, conquiert le trésor et obtient la main de Kriemhilt du même coup. Il n'y a pas deux sources de la légende qui disposent les faits de la même manière, et la conclusion qui s'impose c'est que les liaisons établies entre les divers motifs de la légende sont beaucoup plus récentes que les motifs eux-mêmes.

On peut observer cependant qu'il existe deux traditions principales sur le combat de Sigfrid et du dragon. D'après la première, qui parait être la plus ancienne et qui est suivie par le *Beowulf*, la légende du Nord et le second *Sigfridslied*, le héros, poussé par un conseiller perfide, attaque le dragon pour lui enlever son trésor. D'après l'autre version, adoptée par la *Thidrekssaga* et le premier *Sigfridslied*, le héros est envoyé dans la forêt par un maitre malveillant qui désire se débarrasser de lui et veut le faire périr dans une aventure redoutable. Dans ce cas, le dragon n'a pas de trésor, et la conquête du trésor forme un épisode à part dans la vie de Sigfrid. Il est probable que le récit du Nibelungenlied se rattache à cette dernière tradition qui semble donc avoir été la plus répandue en Allemagne vers le XII^e siècle.

En même temps que Sigfrid tue le dragon et conquiert le trésor, il entre en possession de dons merveilleux.

Dans la légende du Nord, Sigurd, après sa victoire, fait cuire, sur le conseil de Regin, le cœur du dragon. Quand il juge que

le cœur est rôti à point, il le touche du doigt pour s'en assurer, se brûle, porte le doigt à sa bouche et comprend aussitôt le langage des oiseaux. Il apprend alors que Regin médite de le trahir comme il avait trahi Fáfni, et s'empresse de le mettre à mort comme son frère. Il boit le sang de Fáfni et de Regin et mange le cœur du dragon. Plus tard, il fait manger à sa femme Gudrún du cœur de Fáfni et elle comprend aussi le langage des oiseaux.

La *Thidrekssaga* reproduit ce récit avec les mêmes traits essentiels. Sigurd se cuit une soupe avec la chair du dragon, trempe son doigt dans le bouillon pour le goûter, se brûle, met son doigt en bouche et comprend aussitôt le langage des oiseaux; ceux-ci lui conseillent de tuer son maître Mími qui lui voulait du mal, et le héros s'empresse de suivre cet avis (ch. 166).

A cette tradition, d'après laquelle Sigfrid comprend le langage des oiseaux, s'oppose un autre récit, d'après lequel il devient invulnérable. D'après le premier *Sigfridslied*, le héros Seyfrid lance des arbres sur les dragons qui viennent l'attaquer et y met le feu; aussitôt, la corne des dragons se met à fondre et coule à terre comme un ruisseau. Seyfrid y trempe le doigt et s'aperçoit qu'il est devenu dur comme de la corne. Aussitôt il se frotte tout le corps avec cette écaille liquide et devient invulnérable, sauf entre les deux épaules où il ne peut atteindre. Il continue ensuite le cours de ses exploits sans se venger de son maître perfide. Le Nibelungenlied, le *Jardin des Roses*, le *Volksbuch* et la *Préface du livre des héros* admettent de même qu'aucune arme ne peut blesser Sigfrid et lui décernent l'épithète de *hürnîn* (corné). Quant à la *Thidrekssaga*, elle superpose tout simplement la forme allemande à la version scandinave de la légende. Une fois que Sigurd comprend le langage des oiseaux, il trempe sa main dans le sang du dragon, s'aperçoit qu'elle est devenue dure comme de la corne et aussitôt se frotte de sang tout le corps, sauf l'intervalle qui sépare les deux épaules. Et la peau du héros devient dès lors résistante « comme le cuir couvert de soies d'un sanglier sauvage[1] ».

1. *Ths.*, 166. Cf. 185.

La version scandinave de la légende passe en général pour ancienne et il est possible, en effet, qu'elle appartienne à une époque assez reculée. Remarquons cependant qu'elle renferme bien des obscurités. Pourquoi Sigurd mange-t-il le cœur du dragon ? Pourquoi boit-il le sang de Fáfni et de Regin ? Il n'acquiert ainsi ni forces ni connaissances nouvelles et se borne à comprendre, comme par-devant, le langage des oiseaux. Le récit allemand est au contraire très logique et l'on comprend fort bien pourquoi Sigfrid, après avoir plongé le doigt dans le sang du dragon, y plonge ensuite tout son corps. Sur ce point particulier, il n'y a donc aucune raison de regarder la tradition scandinave comme plus ancienne que la légende allemande.

De même, nous ne pouvons nous ranger à une opinion soutenue par Grimm et après lui par plusieurs autres critiques[1] ; d'après eux, Sigfrid n'est pas invulnérable dans la légende ancienne, et ce motif ne fait son apparition que pendant la période de formation du Nibelungenlied.

Cette hypothèse se base sur le fait que le poème des *Lamentations* et de *Biterolf* semblent ignorer que Sifrit est invulnérable. Or, le poème des *Lamentations* parle à peine du héros et peut fort bien avoir passé sous silence un détail en somme peu important. D'après le *Biterolf*, par contre, il est certain que Sifrit peut être blessé. Lorsque Dietrich doit se mesurer avec le héros, il montre la plus vive répugnance pour ce combat, mais ne dit jamais que Sifrit soit invulnérable ; au contraire, Sifrit craint les coups de l'épée Nagelrinc au tranchant redoutable (10920) et le poète nous dit expressément qu'à la fin du tournoi le héros n'avait *pas de blessures* (12544), mais seulement des bleus et des contusions comme les autres héros.

De ce que Sifrit n'est pas invulnérable dans le *Biterolf*, a-t-on le droit de conclure qu'au moment où ce poème a été composé la légende ne connaissait pas encore ce motif? La conclusion me

1. V. *H. S.*, p. 146, Holtzmann, *Untersuchungen*, 138 sqq. Cf. Muth, *Zs. f. d. A.*, XXII, 382 sqq. Kettner, *Zs. f. d. Ph.*, XVI, 356 sqq.

paraît bien hasardeuse. On a fait remarquer, en effet, que, dans le Nibelungenlied même, Sîfrit n'est pas toujours invulnérable. Il porte le haubert et le casque comme tous les guerriers ; pendant la guerre contre les Danois et les Saxons, pendant l'expédition d'Islande, pendant le combat nocturne contre Brünhilt, il semble exposé aux blessures comme les autres héros. Même dans le récit de la mort de Sîfrit, on trouve des détails fort invraisemblables si l'on suppose que le héros soit réellement invulnérable. Comment Gunther peut-il essayer de faire croire à sa sœur que Sîfrit a été tué par des brigands ; et si Kriemhilt s'étonne de voir le bouclier et l'armure de son époux intacts, c'est donc qu'il pouvait succomber sous les coups de son adversaire ? Il faudrait donc tout au moins admettre l'existence de deux traditions, l'une disant que Sigfrid était invulnérable, l'autre qu'il ne l'était pas ; et, dans ce cas, l'auteur de *Biterolf,* qui n'aime pas le merveilleux, était bien libre de choisir celle qui convenait le mieux à son dessein. Mais il n'est même pas besoin d'admettre deux traditions distinctes. La poésie populaire ne se pique pas d'une logique bien rigoureuse : dans le *Jardin des Roses,* l'invulnérable Sifrit n'en possède pas moins une armure enrichie d'or et de pierreries et revêt deux ou trois hauberts pour aller au combat[1]. Il est donc invulnérable — c'est chose convenue, — mais, d'autre part, il est un héros, un chevalier ; et que faire d'un chevalier qui ne peut pas être blessé dans une bataille, dans un tournoi, dans un combat singulier surtout ! Le poète tombe tout naturellement, et sans en avoir bien conscience, dans une légère contradiction : il ne souffle plus mot de l'invulnérabilité de Sigfrid, et laisse croire à ses auditeurs que son héros est, comme tous les autres, exposé à la mort et aux blessures. D'ailleurs, les diverses parties de la légende étaient chantées séparément et restaient ainsi plus ou moins indépendantes les unes des autres. De ce que Sigfrid est invulnérable après son combat contre le dragon, il ne s'ensuit pas nécessaire-

1. CD 1654, 1799. V. Grimm, *der Rosengarten,* p. VI ; Wackernagel, *Zs. f. d. A.,* II, 540.

ment qu'il doive l'être pour un poète racontant la guerre contre les Saxons ou la légende de Brünhilt. Il n'est invulnérable que par instants, quand les jongleurs le jugent utile; le reste du temps, il est simplement un guerrier d'une force redoutable et qui ne reçoit jamais de blessures.

La légende, telle qu'elle est racontée dans le Nibelungenlied et la Saga, est donc vraisemblablement assez ancienne. Déjà le poète du *Beowulf* connaissait peut-être un récit analogue à celui du premier *Sigfridslied* où le héros se frotte avec la corne fondue des dragons qu'il a tués. Nous reconnaissons d'ailleurs que la phrase fort obscure : « *Le dragon brûlant se fondit* » peut s'interpréter de bien des façons diverses, et qu'il est impossible, par conséquent, de décider avec une entière certitude si Sigfrid était invulnérable ou non dans la légende primitive.

Par sa force étonnante, par ses armes merveilleuses, surtout par sa victoire sur le dragon, Sigfrid s'annonce déjà comme un brillant héros. Pourtant, ses aventures de jeunesse n'ont, en somme, rien d'extraordinaire, rien de particulièrement poétique et ne suffiraient pas pour lui donner une physionomie bien originale ni bien sympathique. Tous les héros, par définition, jouissent d'une vigueur prodigieuse, possèdent de belles armes et pourfendent les monstres. Les premiers exploits de Sigfrid ne sont donc pas ses vrais titres de gloire; ils ne sont qu'un simple prologue et servent d'introduction au grand drame qui se termine par la mort prématurée du jeune héros.

---

# CHAPITRE IV.

## SIGFRID ET GUNTHER.

---

### I.

**Les rois burgondes.**

Gibich, Gunther, Gîselher, Gêrnôt. — Leur parent et vassal Hagen. — La cour des rois burgondes. — Comment des personnages nouveaux peuvent s'introduire dans la légende.

Nous avons vu, en étudiant la formation de la légende, que d'après les témoignages historiques Gebica, Godomar, Gislahar et Gundahar étaient rois des Burgondes et résidaient vers le v[e] siècle avec leur peuple dans la vallée du Rhin, près de Worms probablement.

La légende se conforme de tout point aux données de l'histoire. Dans la tradition du Nord comme dans celle de l'Allemagne, Gunther et ses frères ont un royaume sur les bords du Rhin[1]; ils résident à Worms[2] et règnent sur les Burgondes[3]. Puis, comme

---

1. Le Rhin se trouve dans le pays de Gunnar, d'après *Brot af Sig.*, 5 ; *Sig. in sk.*, 17 ; *Atlakv.*, 19, 28. Le compilateur de la *Ths.* ignore que Worms se trouve près du Rhin (v. ch. 363 où le *confluent du Rhin et du Danube* se trouve sur la route des Niflungar vers Susat). Gunther réside près du Rhin dans le *N. lied.*, *Klage*, *Biterolf*, *Waltharius*, *Walther et Hildegunde*, 2, 19 (*Zs. f. d. A.*, II, p. 217) ; *Meistergesangbueh* (*H. S.*, n° 151) ; *Rabenschlacht*, *Flucht*, *Rosengarten*, *Sigfridslied*.

2. *Ths.*, *N. lied*, *Biterolf*, *Klage*, *Waltharius*, *Rosengarten*, *Préface du livre des héros*, *Sigfridslied*.

3. *Atlakviða* 21, les Huns sont appelés ironiquement *vinir Borgunda* ;

après la chute de Gundicarius les Francs étaient venus s'établir sur le territoire de l'ancien royaume des Burgondes, certaines sources de la légende tiennent de nouveau docilement compte de ce changement historique et racontent que Gunther régnait sur des Francs[1].

Il est difficile de décider si Gebica était l'ancêtre historique ou mythique des rois burgondes; si Godomar, Gislahar et Gundahar ont régné l'un après l'autre ou en même temps. Cette dernière hypothèse n'a rien d'impossible, car Gondebaud, le législateur de la Burgondie, a effectivement régné en même temps que ses trois frères, tout en conservant lui-même une sorte de suprématie[2]. Quoi qu'il en soit, la légende admet de bonne heure que Gibica ou Gjúki est le père des rois burgondes. Gundahar[3] est toujours considéré comme le chef principal, et ses frères reconnaissent sa suprématie. Le nom de Godomar se retrouve peut-être dans le Guthorm, Gotthorm[4] de la légende du Nord; dans la tradition allemande, il a fait place à Gêrnôt[5]. Gislahar, le plus jeune des trois frères, ne joue qu'un rôle secondaire dans la légende[6] et cède

dans *Waldere*, Gûðhere est nommé *wine Burgenda;* les sujets de Gunther sont des Burgondes d'après : *Wîdsîd*, 19; *N. lied*, *Biterolf* (7 fois); *Klage* (toujours, sauf une seule fois); *Flucht*, 9117 *Burgônis man; Préface du livre des héros; Walther et Hildeg.*, I, 7; *Rosengarten* D.

1. *Waltharius*, 555: *Franci nebulones; Biterolf*, 4 fois : *Franken;* 9730 *Rînfranken; Klage : Rînfranken*, 152; *Minneburg : frenkisch ingesinde* (*H. S.*, nº 120).

2. V. *H. S.*, p. 14; Jahn, *Gesch. d. Burgundionen*, I. 304.

3. *Gundicarius, Gundaharius; Gunthari* (xe siècle); *Gunther*, gén. *Guntheres* ou *Gunthêres* (mha.); *Gunnarr*, (an.); *Gûðhere*, (ags).; dans la traduction suédoise de la *Ths.* il se trouve en double sous la forme norroise *Gunnarr*, et la forme allemande *Gynter* (161, etc.).

4. V. Lachmann, *Anm.*, p. 334; J. Grimm., *G. d. d. Spr.*, 705; Raszmann, *H. S.*, I, 176; Heinzel, *Nibelungensage*, 10; il est fils adoptif de Gjúki; *Hyndluljóð*, 27; Sn. Edda, *Skáldsk.*, ch. 41.

5. *N. lied.*, *Klage*, *Biterolf*, *Rabenschlacht*, 723; *Flucht*, 8654, 9764; *Sigfridslied*, 176; *Préface du livre des héros; Ths.* (v. pourtant *Guthomir*, ch. 170); v. Heinzel, *ibid.*, p. 10.

6. *N. lied*, *Klage*, *Biterolf*, *Ths.*, ch. 169, etc.; *Préface du livre des héros :* « Giseler... der wartt jung erslagen »; cf. Heinzel, *ibid.*, p. 6.

souvent sa place à Hagen, qui, dans ce cas, devient frère de Gunther. Le souvenir de Giselher finit même par s'effacer à peu près complètement, et la *Préface du livre des héros* sait seulement qu'il était fils de Gibich et qu'il était mort jeune.

Les données que la tradition a conservées sur le roi Gibich[1] se réduisent à fort peu de chose. Dans la légende du Nord il vit encore au moment où Sigurd arrive chez les Burgondes, et c'est lui qui reçoit le jeune héros. Il a une nombreuse famille, car nous apprenons que sa sœur Gjaflaug a eu cinq époux et huit frères[2]; Outre ses fils, Gjúki a trois filles : Gudrún (Grímhild)[3], Gudný[4] et Gullrönd[5]. D'après la tradition allemande il a dû se soumettre à Attila et lui donner en otage son parent Hagen. Enfin, dans le *Jardin des Roses*, il figure parmi les douze combattants que Kriemhilt oppose aux héros de Dietrich de Bern.

Les sources les plus importantes de la légende allemande ont

---

1. *Gebica* figure dans la légende du Nord (sur *Gjúki* v. Heinzel, *ibid.*, p. 7); dans le *Rosengarten, Biterolf, Sigfridslied, Waltharius, Meistergesangbuch* (*H. S.*, nº 151); *Gifica Burgendum weóld : Widsið*, 19; v. Grimm, *Zs. f. d. A.*, I, 573 sqq.; Rieger, *Abh. über d. N. sage in ihren Bez. zum Rheinl.*; cf. *Germ.*, III, 171; W. Müller, *Myth. der H. S.*, 1886, p. 55; Étymologie : Grimm, *ibid.*, 573; Müllenhoff, *Zs. f. d. A.*, X, 166, largitor (du got. *giba* vhd. *kēpo*).

2. *Guðrúnarkv.*, I, 4; v. encore les variantes.

3. Le nom primitif de la femme qui attire Sigfrid au pouvoir des Nibelungen par ses enchantements est *Grímhild* (la combattante voilée); cf. *Brunhild* (la combattante sous la cuirasse); cf. *Ildico*, c'est-à-dire *Hildikó* (la jeune femme qui tue Attila). Comme la légende norroise attribue à la mère de la jeune fille les sortilèges qui retiennent Sigurðr, celle-ci prend le nom de Grímhildr, tandis que la fille prend le nom de *Goþrún, Guþrún, Guðrún* emprunté vraisemblablement à une autre légende. Dans la tradition allemande, la mère de Kriemhilt se nomme *Oda* (*Ths.*), *Uote* (*N. l.* et *Klage*), c'est-à-dire l'aïeule. La substitution du *Ch, K.* au *G.* dans le nom de Kriemhilt, prouve que la légende a passé par la haute Allemagne. V. Müllenhoff, *Zs. f. d. A.*, X, 155, 159, XII, 299 sqq.; Grimm, *Zs. f. d. A.*, I, 21; Paul, *Grundriss d. d. Phil.*, II, 1, p. 26.

4. *Guðný*, Sn. Edda. *Skáldsk.*, ch. 41; *Fra Fornioti, FAS*, 2, 9, 11; v. Heinzel, *Nibel. sage*, 8.

5. *Gullrǫnd : Guðrúnarkv.*, I, 12; *Fra Fornioti, FAS.*, 2, 9, 11; v. Heinzel, *ibid.*, p. 8.

oublié le vrai nom du père de Gunther. La *Thidrekssaga* nous offre deux noms au choix, *Irung* (ch. 170) et *Aldrian*[1] (ch. 169, 243). Dans le Nibelungenlied l'ancêtre des rois burgondes se nomme *Dancrât* (7)[2] et l'auteur du *Biterolf*, qui connaissait encore le vrai nom du père de Gunther, Gibeche, imagine, pour tout concilier, que Dancrât régnait à Worms en même temps que Gibeche : « Il est une ville nommée Worms ; là les fils de Dancrât résident avec de nombreux chevaliers ; Gibeche aussi y laissa des gens ; nulle part ailleurs on ne vit de meilleurs guerriers. Tous deux régnaient sur cette terre ; maintenant elle appartient à leurs fils[3]. »

Gibeche cependant, bien qu'il ne soit plus l'ancêtre des Burgondes, continue à figurer dans la légende autrichienne; seulement il est descendu au rang de simple vassal d'Etzel. Il est un prince puissant et figure en compagnie de Schrûtan dans le cortège du roi des Huns[4]. Ce même Gibeche, de nouveau aux côtés de Schrûtan, reparait dans le *Biterolf*[5] ; enfin le poème de la *fuite de Dietrich* mentionne parmi les partisans d'Ermenrich le célèbre Gibeche de Galaber — un simple figurant d'épopée[6].

Autour des rois burgondes est venue peu à peu se grouper une nombreuse et brillante cour de héros. A leur tête brille Hagen[7]

---

1. Étymologie incertaine : *Alraun* (Lachmann, *Anm.*, 345) ; *Alb* (Rieger, *Germ.*, III, 185); *Albrian*, cf. *Alberich* (Hocker, *Moselland*, p. 408); le plus vraisemblable, c'est de faire dériver Aldrian de as. *aldiro, aldro :* ancêtre.

2. *Dancrât* signifie largitor, comme *Gibeche;* J. Grimm, *Zs. f. d. A.*, I, 573.

3. *Biterolf.* *2616* Wormez ist ein stat genant
dâ diu Dancrâtes kint
mit grôzer ritterschefte sint.
Ouch liez ein gesinde dâ
Gibeche, daz man anderswâ
bezzer ritter selten vant.

4. *N.* 1283, *1292*, 1818.

5. *N.* 3846, 4941, 9712.

6. *H. S.*, p. 218.

7. *Haguno, Hagano* (vha.), *Hǫgne* (an.), *Hagena* (ags.), *Hagen (e)*, [mha.]. Étymologie fort incertaine. V. Lachmann, *Anm.*, p. 345 ; Müllenhoff, *Zs.*

qui, par sa volonté de fer, domine Gunther dont il est le conseiller fidèle, le vassal dévoué jusqu'à la mort. La légende du Nord, la *Thidrekssaga* et le *Sigfridslied* (175, 177) en font le frère de Gunther[1], à tort probablement. En effet, le nom de Hagen ne figure pas sur la liste des rois burgondes historiques et n'est pas lié par l'allitération aux noms des autres Burgondes, Gundâhar, Godomar (Gêrnôt), Gislahar, Gebica.

Dans la légende allemande Hagen est regardé comme parent et vassal[2] des rois burgondes; il réside à leur cour, mais il a son palais et ses guerriers; il est fils de Hagathie d'après le poème latin de *Waltharius* (629), d'Aldrîân d'après le Nibelungenlied (1691, etc.) et le *Jardin des Roses*[3].

Dans la *Thidrekssaga* on trouve sur la généalogie de Hagen tout un roman dans lequel tantôt la tradition du Nord, tantôt celle de l'Allemagne ont laissé des traces très visibles.

1. Högni est frère de Gunnar comme dans la légende du Nord.

2. Il est fils d'un elfe qui a surpris un jour la reine Oda endormie dans son jardin.

3. Le père de Gunnar est appelé tantôt Aldrian, tantôt Irung, mais tandis que Gunnar, Gernoz et Gisler ne sont jamais appelés fils d'Aldrian, Högni reçoit ce nom à deux reprises (ch. 169, 367) bien qu'il soit fils d'un elfe; la Saga le dit expressément : « La

---

*f. d. A.*, XII, 295 sqq., 386; Koch, *Nibelungensage*, 77; Hocker, *Moselland*, 382; Simrock, *Myth.*, 469; Müller, *Myth. d. H. S.*, 45, etc.; Heinzel, *Nibelungensage*, p. 4 sq., l'assimile à Aëtius, sans grande vraisemblance d'ailleurs.

1. Voir l'énumération des passages, Heinzel, *Nibelungensage*, p. 8 sq.

2. *Waltharius, Rosengarten*. La *Flucht* sait encore que Hagen est meurtrier de Sigfrid, mais semble avoir oublié qu'il est vassal de Gunther; le premier est dans le camp de Dietrich, le second dans celui d'Ermenrich; ils sont donc ennemis. Hagen est parent de Gunther dans le *N. lied*, 841, 1073, 1862; *Biterolf*, 2763; *Klage* (?)

3. Aldrîân a autrefois été à la cour d'Etzel (*N.*, 1693), il périt en combat singulier contre le moine Ilsan (*Rosengarten* F). La légende connaît, en outre, à Hagen un frère, *Dancwart* (*N. lied, Klage, Rosengarten* F, II, 177. *Flucht*, 8599 sqq.); un neveu, *Ortwin* (*N. lied*, 82; *Biterolf*, 9176) et un fils, *Hniflungr, Ranke, Aldrian* ou *Högni Högnason* (v. Heinzel, *Nibelungensage*, p. 4).

reine eut un fils, et ce fils fut nommé Högni et fut dès lors appelé fils d'Aldrian. » (169.)

Si l'on compare ces données au Nibelungenlied d'une part, à la tradition scandinave de l'autre, il est facile de mettre de l'ordre dans le récit confus de la Saga et de retrouver la généalogie primitive de Hagen dans la légende allemande.

Hagen est bien le fils d'Aldrian comme le disent le Nibelungenlied et la Saga ; il ne porte pas le titre de roi (*Ths.*, ch. 184) ; il est appelé *von Tronje* par les sources allemandes, *af Troia* dans la Saga. Par conséquent, il ne réside pas à Worms et il n'est pas frère de Gunther, mais son parent et son vassal.

D'un autre côté le compilateur de la Saga sait, par la tradition du Nord, que Högni était frère de Gunnar. Il faut donc qu'Aldrian, le père de Högni, soit en même temps père de Gunnar — voilà pourquoi les Niflungar se trouvent avoir deux pères. De plus Högni n'a pas le titre de roi ; c'est pourquoi le compilateur en fait un fils illégitime d'Oda et raconte, d'après une tradition peut-être fort ancienne d'ailleurs, que Högni — fils d'Aldrian — est engendré par un elfe !

Nous venons de voir que la patrie de Hagen est tantôt Tronje, tantôt Troia[1]. Le poème latin de *Waltharius*, qui date du x[e] siècle, confirme la donnée de la Saga et attribue à Hagen une origine troyenne (*veniens de germine Troiæ*, 28). Comme Gunthari est roi des Francs dans ce même poème et que les Francs sont censés descendre des Troyens, il n'y a rien d'étonnant à ce que le plus illustre des vassaux de Gunthari ait été de sang troyen. L'auteur du *Waltharius* ne va-t-il pas jusqu'à faire descendre un autre guerrier franc de Pandarus ! Plus tard les jongleurs de la vallée du Rhin font naître Sifrit à Santen, la Troia Francorum, le refuge des Troyens exilés. Il faut donc que Hagen quitte son ancienne résidence. Les jongleurs allemands le font émigrer à *Tronje*[2],

1. *Ths.*, 389, 395, 423, 425. Cf. traduct. suédoise (*af Tröia*), ch. 340, 365, 367.

2. *N. lied*, A trony, troni; BC Tronege; l Tronig, Troni; D troyn,

c'est-à-dire, d'après Lachmann, à *Tronia* ou Kirchheim, une petite ville du nord de l'Alsace autrefois capitale du *pagus Troningorum*. Tronia est appelé Troia nova dans un récit de la légende de saint Florent écrit en 1399[1], et à la fin du XIVe siècle Königshoven[2] raconte tout un roman sur la fondation de cette nouvelle Troie par Dagobert et sa destruction en 1022 par l'empereur Henri. Les jongleurs transportent donc sans scrupules Hagen de Santen-Troia à Tronia ou nova Troia[3]. Les ruines d'une ancienne résidence mérovingienne à Kirchheim, le Daberts Saal, pouvaient au besoin passer pour le palais de Hagen. Il est vrai que le pays des Burgondes s'allongeait ainsi jusque vers Strasbourg ; mais les jongleurs n'y regardaient pas de si près, et d'ailleurs plus ils étendaient les limites du royaume de Gunther, plus leurs auditeurs naïfs devaient admirer la puissance de ce grand roi.

Outre Hagen, nous trouvons à la cour des rois burgondes tout un cortège d'autres héros qui sont venus peu à peu se grouper autour de Gunther. Comment ces personnages secondaires et qui n'appartenaient certainement pas à la légende primitive se sont-ils introduits dans le Nibelungenlied ? A l'époque où la légende ne

---

troinære ; eg. Troye, K Throne. *Rosengarten* CD, *Biterolf, Flucht*, 2052 ; *Klage ; Préface du livre des héros*, v. Trôwe (A), troy (BC). Cf. traduction suédoise de la *Ths.*, ch. 365, où Hagen est appelé : aff Trõnia.

1. V. Grandidier, *Hist. de l'Église de Strasbourg*, I, preuves n° 22.

2. II, 626, 631 sq. (Édit. : *Chron. d. deutschen Städte.*)

3. Nous préférons cette hypothèse, soutenue par Lachmann, *Anm.* zu 9, et Rieger, *die N. sage in ihren Bez. zum Rheinl.*, p. 51 sq., à celle de W. Grimm et Holtzmann (Tronje = Tricassæ, Troies), ou à celle de Müller, *Myth. d. H. S.*, p. 51 sq., qui fait de Hagen un héros mérovingien et le localise à Tornacum (Tournai). Il subsiste d'ailleurs, malgré tout, bien des doutes : L'origine des noms de *Thronia, pagus Throningorum* reste incertaine ; inconnus dans les documents mérovingiens, ils n'apparaissent que vers le XIe siècle ; aussi est-on en droit de se demander si Hagen a été localisé à Kirchheim, parce que cette localité portait le nom de Thronia ou Troja nova ou si, au contraire, Kirchheim n'aurait pas été appelé Thronia parce que, au XIe siècle, les jongleurs rhénans y auraient localisé *Hagene von Tronje*. V. Schricker, *Strassburger Studien*, II, 361 ; cf. la carte n° 3 ; cf. Pfister, *Annales de l'Est*, IV, 463.

formait pas encore un tout complet, largement développé dans un grand poème, mais où les principales situations étaient traitées dans des lieder isolés de faible étendue, on ne voit guère comment ces figurants pouvaient prendre pied dans la tradition épique. Le jongleur qui composait un lied de 40 à 60 strophes devait tâcher d'en simplifier l'action autant que possible et de ne mettre en scène que les personnages directement intéressés aux événements. D'autre part, il est évidemment inadmissible que les différents auteurs de lieder aient pu s'entendre pour remanier leurs petits poèmes et faire rentrer tel ou tel personnage nouveau dans le cadre de leur composition. Il semble que les choses aient dû se passer à peu près de la manière suivante : Le personnage nouveau est présenté au public dans un lied où il joue un rôle marquant : ainsi Ortwin, le neveu de Hagen, dans le lied qui raconte l'arrivée de Sîfrit à Worms ; le duc Gêre, dans le récit de son ambassade auprès de Sîfrit. De ce lied principal comme centre, le personnage, s'il obtient la faveur du public et des jongleurs, rayonne peu à peu dans le reste de la légende ; c'est ainsi qu'Ortwin figure dans la délibération des chefs burgondes après la querelle de Kriemhilt et de Brünhilt, à la guerre contre les Saxons et les Danois, à la première entrevue de Sîfrit et de Kriemhilt. De même Gêre prend part aux négociations qui précèdent le mariage de Kriemhilt et d'Etzel.

Un personnage nouveau a-t-il eu du succès, les jongleurs qui composent des lieder nouveaux ou remanient les anciens, sont obligés de s'occuper de lui, de s'intéresser à ses destinées, de lui faire une place de plus en plus considérable dans l'action. Mais cette nécessité qui s'impose en somme dans une faible mesure seulement à l'auteur d'un lied isolé, pèse lourdement sur l'auteur d'un poème épique complet. Dans une œuvre littéraire bien composée, un personnage ne peut pas apparaître soudain, briller un instant, puis s'éclipser brusquement sans qu'on sache ce qu'il est devenu : il faut que son entrée en scène soit préparée, que sa sortie ne soit pas trop brusque. Ortwîn, par exemple, joue un rôle important dans la première partie du Nibelungenlied, en

revanche il est inconnu dans la seconde : on peut s'étonner de ce que ce vaillant guerrier n'accompagne pas ses maîtres chez le roi Etzel. Pour expliquer l'absence du héros, l'arrangeur C du Nibelungenlied intercale dans son récit quelques strophes où Ortwîn déclare très prosaïquement qu'il préfère rester à la maison avec Rûmolt le cuisinier. Inversement, Dancwart ne figure que dans la seconde partie du poème, et déclare même qu'au moment de la mort de Sifrit, il n'était « qu'un petit enfant ». Cela n'empêche pas les arrangeurs de le faire figurer à plusieurs reprises dans la première partie et de lui donner un rôle dans le voyage de Gunther en Islande, dix ans avant le meurtre de Sifrit. Cette nécessité de rappeler de temps en temps au souvenir du lecteur ou de l'auditeur les divers héros du poème, explique pourquoi il se trouve dans le Nibelungenlied une foule de strophes oiseuses et encombrantes, évidemment ajoutées après coup au récit primitif par quelqu'arrangeur désireux de placer un ou deux noms de héros à qui il fallait donner un bout de rôle pour les empêcher d'être totalement oubliés. D'autre part, dans un poème de longue haleine il y a place pour des figurants, des comparses, destinés à briller ou à être tués dans un tournoi, dans une bataille, à faire nombre dans un cortège, à orner la cour d'un roi. C'est ainsi que nous trouvons à la cour de Gunther, Hûnolt le chambellan et Sindolt le bouteiller ; ces deux personnages, entièrement inutiles à l'action, ne peuvent avoir été connus ni dans la légende ancienne ni même sans doute dans les lieder d'où est sorti le poème des Nibelungen, mais doivent appartenir à la dernière période de son évolution.

Le Nibelungenlied connait douze héros burgondes : les trois rois, Gunther, Gêrnôt, Giselher ; Hagen, son frère Dancwart et son neveu Ortwin ; Rûmolt, Hûnolt et Sindolt ; enfin Volkêr le ménestrel et les deux margraves Gêre et Eckewart. Ce nombre de douze héros n'a d'ailleurs rien de fixe, de traditionnel comme celui des pairs de Charlemagne. La légende du Nord ne connait outre les fils de Gjúki que Högni, la *Thidrekssaga* Högni et Folker. Le poème des *Lamentations* ne mentionne ni Gêre, ni Eckewart, ni Hûnolt. Le poème de *Biterolf* laisse de côté Volkêr

et Dancwart, mais fait en revanche parader à Worms une foule d'alliés des rois burgondes : Sîfrit, Walther d'Espagne, Herbort et Boppe de Danemark, Liudegêr et Liudegast, Stuotfuhs de Palerme, Witzlân, roi de Bohême, et son frère Poitân, Nantwin de Ratisbonne, duc de Bavière, Herman, duc de Souabe, Fridleip de Souabe, Berhtolt, prince de Souabe (ou comte d'Alsace), Herleip de Westphalie ; enfin les seigneurs de Thuringe, de Meissen, de Lorraine et de Brabant, ceux de Hesse, du Sant et des Sorbes. Dans les différentes versions du *Jardin des Roses,* dans la *Fuite de Dietrich* et la *Bataille de Ravenne,* nous trouvons également Gunther entouré d'un imposant cortège de guerriers. Tant qu'on avait chanté dans des lieder détachés les exploits des anciens héros, il était inutile d'entourer les rois burgondes de toute une cour de seigneurs. Gunther et ses frères, Hagen et Sîfrit, Etzel et Kriemhilt attiraient seuls l'attention des jongleurs et du public. Mais quand la légende vieillit, et surtout quand les lieder primitifs se transforment en poèmes de longue haleine, Gunther devient un grand roi d'épopée et, pour rehausser l'éclat de sa couronne, les poètes ne manquent pas de grouper autour de son trône un personnel toujours plus nombreux de vassaux et d'alliés. Mais tous ces héros restent en général parfaitement insignifiants, sans individualité propre, et, comme des figurants de théâtre, ils peuvent au besoin revêtir successivement plusieurs costumes, changer de titre, de fief ou de royaume, se transformer en géants ou passer au service d'un autre suzerain.

## II

### Sigfrid à Worms.

Le songe de Grîmhild. — Pourquoi Sigfrid se rend-il auprès de Gunther. — Légende ancienne : Sigfrid vient à Worms par hasard ou pour provoquer Gunther en combat singulier. — Version moderne : il veut demander la main de Grîmhild. — Sîfrit amoureux de Kriemhilt dans le Nibelungenlied.

Le songe prophétique de Kriemhilt qui, dans le Nibelungenlied, ouvre le récit des exploits de Sîfrit, laisse entrevoir, dès le

début du poème, quelle sera la destinée du jeune héros. Kriemhilt a vu en rêve un faucon qu'elle avait privé et qu'elle aimait tendrement; mais deux aigles le mettent en pièces, sous ses yeux. « Le faucon que tu élevais, lui dit sa mère Uote, est un noble époux; si Dieu ne le garde, tu l'auras bientôt perdu. » Cette sinistre prophétie doit appartenir à la légende ancienne, car elle se retrouve, presque sous la même forme, dans la tradition norroise : « Un jour Gudrún dit à ses suivantes qu'elle ne pouvait être heureuse; une femme lui demanda ce qui la rendait triste. Elle dit : J'ai eu des songes funestes; aussi mon cœur est-il affligé... Je rêvai que je voyais sur ma main un beau faucon, dont les plumes étaient de couleur d'or. » La femme dit : « Bien des hommes ont entendu parler de votre beauté, de votre sagesse et de votre courtoisie : un fils de roi demandera ta main. » Gudrún reprit : « Rien ne me semblait préférable à ce faucon et j'eusse préféré abandonner tout mon bien plutôt que lui. » La femme dit : « Celui que tu recevras comme époux sera un homme de haute éducation et tu l'aimeras beaucoup [1]. » Inquiète de savoir quel est ce héros dont elle doit devenir la femme, Gudrún se rend chez Brynhild [2], la fille adoptive de Heimi, et lui raconte un autre rêve qu'elle a fait [3] : « J'ai rêvé, dit Gudrún, que nous sortions de nos appartements plusieurs ensemble, et que nous voyions un grand cerf; il surpassait de beaucoup les autres animaux; son pelage était d'or; nous voulions toutes prendre cet animal, mais moi seule je l'atteignis; il me semblait préférable à toute autre chose; plus tard tu frappas cet animal à mes genoux, et ce fut une si grande douleur pour moi que j'eus peine à la supporter; puis tu me donnas un louveteau qui me couvrit du sang de mes frères. » Brynhild dit : « Je vais t'expliquer ce qui va t'arriver; chez vous viendra Sigurd

1. *V. S.*, ch. 25. Peut-être la femme qui interprète le songe de Gudrún est-elle sa mère Grímhild, comme dans le Nibelungenlied.

2. Ne serait-ce pas plutôt Sigrdrífa? V. Edzardi, traduction de la *V. S.*, p. 118 (note).

3. Le second rêve de Gudrún semble être un doublet assez récent et inutile du premier, bien qu'il contienne également des traits anciens.

que j'ai choisi pour mon époux, et Grímhild lui donnera un philtre perfide qui sera pour nous la cause de bien des luttes. Tu auras Sigurd, mais tu le perdras bientôt ; tu deviendras femme du roi Atli, tu perdras tes frères et alors tu tueras Atli. » Gudrún dit : « C'est une grande douleur pour moi de prévoir de tels malheurs[1]..... »

Cette prophétie trop claire et trop précise n'a pas la poésie naïve des premières strophes du Nibelungenlied. Gudrún semble se résigner à une destinée inévitable, tandis que dans le poème allemand, elle se révolte à l'idée de « souffrir à cause d'un homme » et déclare fièrement qu'elle restera vierge toute sa vie.

Sigfrid est donc comparé à un faucon sauvage privé par Kriemhilt, à un cerf doré que Gudrún seule peut atteindre. Et il semble en effet que dans la légende ancienne ce n'est pas Sigfrid qui recherche l'amour de la sœur de Gunther, mais au contraire Grimhild qui séduit le héros et le retient auprès d'elle. Dans la légende du Nord, le jeune Sigurd après avoir tué le dragon Fáfni se rend chez Gjúki après qu'il a déjà échangé des serments de fiançailles avec la valkyrie Sigrdrífa. Quand le héros, monté sur son cheval Gráni, s'approche du palais, les hommes de Gjúki le prennent pour un dieu et le roi lui-même va au-devant de lui : « Qui es-tu, lui dit-il, toi qui pénètres dans ce château comme nul n'a osé le faire, sans la permission de mes fils ? » Il répondit : « Je m'appelle Sigurd et suis le fils du roi Sigmund. » Le roi Gjúki dit : « Sois le bienvenu ici chez nous et reçois tout ce que tu désires[2]. »

Sigurd l'emportait en toute chose sur les autres héros. Et Grímhild, femme de Gjúki, se disait qu'il serait utile de retenir à la cour un pareil guerrier. Comme il songeait toujours à Brynhild, elle lui donne un breuvage magique qui lui fait oublier sa fiancée. Puis un soir elle dit au roi Gjúki : « Ici est venu le plus grand héros qui soit au monde, et en lui, nous trouverions un ferme

1. *V. S.*, ch. 25.
2. *V. S.* ch. 26.

soutien — donne-lui ta fille et beaucoup de bien et autant de pouvoir qu'il en désirera; alors peut-être se trouverait-il bien ici. » Gjúki se laisse persuader... « Un soir Gudrún versait à boire et Sigurd vit qu'elle était une belle femme et qu'elle avait bonne grâce en toutes choses. » Sigurd reste deux ans et demi chez ses hôtes; au bout de ce temps Gjúki et Gunnar lui offrent Gudrún pour femme et lui proposent une part dans la royauté. Sigurd accepte : il échange des serments de fraternité avec Gunnar et Högni et célèbre ses noces avec Gudrún[1].

La *Thidrekssaga* ne nous explique pas mieux que la légende du Nord pourquoi Sigurd est venu à Worms. Elle nous présente d'ailleurs deux récits contradictoires : d'après le premier (ch. 226), Sigurd avant de venir à Worms était porte-bannière et conseiller du roi Isung de Bertangaland. Vaincu en combat singulier par Thidrek, il avait suivi ce dernier à Worms où il était rentré avec ses alliés Gunnar et Högni. Là Sigurd épouse Grímhild, la sœur de Gunnar, et reçoit la moitié du royaume de Niflungaland. Pas un mot sur les raisons qui ont pu décider Gunnar à donner sa sœur à Sigurd. D'après le second récit (ch. 344), Sigurd serait venu à Worms comme un pèlerin, un vagabond (*vallari*). Cette dernière version paraît être la plus ancienne, car nous verrons plus tard que l'épisode d'Isung a été rajouté à la légende primitive à une époque assez récente.

Le *Sigfridslied* confond, ainsi que nous l'avons déjà vu, Kriemhilt et Brünhilt (ou plutôt Sigrdrífa) et raconte comment le jeune Seyfrid délivre la belle princesse retenue captive par un méchant dragon. Le lied ne nous apprend pas quand le héros a vu pour la première fois les rois burgondes; il sait seulement que Seyfrid a déjà connu Kriemhilt avant qu'elle ait été enlevée par le dragon (51).

Si nous laissons de côté le témoignage du *Sigfridslied* qui s'écarte évidemment beaucoup des données primitives, nous voyons que les traits essentiels de la légende sont à peu près les

1. *V. S.*, ch. 26.

mêmes dans la tradition saxonne et la tradition du Nord. Sigurd vient à Worms par hasard ou du moins la légende ne se souvient pas des raisons qui pouvaient le décider à se rendre chez le roi Gjúki. Il n'était pas amoureux de Gudrún en arrivant à Worms mais, au contraire, il avait échangé des serments avec Brynhild. Frappés d'admiration par la vaillance du jeune héros, les rois du Rhin cherchent à le retenir à leur cour. Un breuvage magique préparé par la vieille reine, la mère de Gunnar, fait oublier Brynhild à Sigurd et le rend amoureux de Gudrún. Il épouse cette princesse et devient le frère d'armes de Gunnar et de Högni.

Dans le Nibelungenlied Sîfrit n'a échangé aucun serment avec Brünhild : il est amoureux de Kriemhilt dès le début. Ayant entendu parler de sa merveilleuse beauté, il la veut aussitôt pour femme : « Sans l'amour des nobles femmes toujours je veux vivre si je n'obtiens celle que mon cœur désire avec ardeur. » Sîfrit et Kriemhilt s'aiment par une sorte d'affinité mystérieuse ; ils s'aiment sans jamais s'être vus, car ils sont prédestinés à s'aimer. C'est pourquoi la légende autrichienne s'écarte de la légende du Nord et raconte que Sîfrit se rend à Worms pour demander la main de Kriemhilt.

Mais, tout à coup, changement complet dans les dispositions du héros. Son père lui dit que Gunther a autour de lui des seigneurs puissants et orgueilleux[1]. Aussitôt Kriemhilt est oubliée et Sîfrit n'a plus qu'un désir : prouver qu'il est meilleur chevalier que les Burgondes et que Gunther. « Ce que je n'obtiendrai pas de lui de bon gré, dit-il, je puis le conquérir par la force de mon bras ; je prétends lui arracher son pays et ses gens[2]. » Il parle

1. 54 doch hât der künic Gunther vil manegen hôchvertigen man.
55 Obe ez ander nieman wære wan Hagene der degen,
der kan mit übermüete wol hôchverte pflegen;
daz ich des sêre fürhte, ez müg uns werden leit,
ob wir werben wellen die hêrlîchen meit.

2. 56 'Waz mag uns gewerren ?' sprach dô Sîfrit.
'swaz ich friuntlîche niht ab in erbit,
daz mac sus erwerben mit ellen dâ mîn hant.
ich trouwe an im erdwingen beidiu liute unde lant.'

bien d'enlever en même temps Kriemhilt (59), mais, lorsqu'il arrive à Worms, il a tout à fait oublié qu'il venait pour une demande en mariage. Il se borne à défier le roi Gunther (106 sqq.) et à provoquer Hagen (121); alors seulement, et dans une strophe manifestement récente, il se souvient de *la belle jeune fille*[1]*;* c'est un peu tard. Primitivement, le héros ne s'apaise que lorsque Gunther lui offre de partager avec lui tout ce qu'il possède (126). Sifrit serait-il donc venu à Worms pour provoquer Gunther et lui enlever son royaume?

Pour expliquer cette contradiction entre le commencement et la fin du récit, Müllenhoff[2] suppose que le poète du premier lied a dû trouver inutile d'exposer les raisons qui décident Sifrit à accepter l'amitié de Gunther : Sifrit aurait d'abord songé à enlever de force Kriemhilt à Gunther; puis, désarmé par l'attitude amicale du roi, il aurait renoncé à ce dessein et se serait résigné à tâcher de mériter la main de la belle princesse en rendant des services à Gunther. Il est certain que c'est la seule explication possible de la conduite décousue de Sifrit; ajoutons que, dans la suite du récit, le héros accable en effet le roi des Burgondes de ses bienfaits, ce qui confirme l'interprétation proposée par Müllenhoff.

On peut se demander néanmoins si l'auteur ou le rédacteur de cette partie du Nibelungenlied connaissait déjà cette interprétation ou si, au contraire, elle a été imaginée après coup par des jongleurs qui ont donné à la légende des développements nouveaux. Or cette dernière hypothèse paraît assez vraisemblable, car dans le récit du premier lied on cherche en vain une allusion à cette évolution dans les intentions de Sifrit : depuis son départ de Santen le héros semble avoir entièrement oublié son amour pour Kriemhilt.

M. Edzardi[3] propose une autre explication. Dans une des ver-

1. *122* dô gedâhte ouch Sîfrit an die vil hêrlîchen meit.

2. *Zur Geschichte der N. Not.* (Commentaire du I[er] lied).

3. *Germ.*, XXVI, 173.

sions du *Jardin des Roses*[1] le roi Gibich propose de défendre contre tout venant le jardin qu'il possède à Worms ; si l'assaillant est vainqueur, Gibich devient son vassal ; s'il est vaincu, il devient au contraire vassal de Gibich. On peut rapprocher ce récit de celui de la légende du Nord où Gjúki semble tout d'abord prendre une attitude menaçante à l'égard de Sigurd qui pénètre sans permission dans son palais[2]. Faut-il conclure avec M. Edzardi que dans la légende primitive commune au Nibelungenlied et au *Jardin des Roses*, Sigfrid se rend à Worms pour relever un défi à tout venant porté par le roi Gibich ? Il semble difficile de mettre ce récit d'accord avec les autres données de la légende. A supposer que le combat entre Gibich (ou Gunther) et Sigfrid ait eu lieu, qui eût été vainqueur ? — ou sinon comment ce combat eût-il pu être empêché ? enfin comment Sigfrid aurait-il pu avoir l'idée de rester à la cour des rois burgondes et se lier d'amitié avec eux s'il était venu à Worms pour répondre à un défi ? Rien de plus difficile que de passer du défi de Gibich au séjour de Sigfrid à Worms, à la guerre contre les Saxons ou à l'expédition contre Brünhilt.

Il n'est pas nécessaire d'ailleurs de reconstruire une légende primitive à l'aide d'hypothèses plus ou moins aventureuses pour comprendre comment s'est produite la contradiction que nous avions signalée dans les premières *aventures* du Nibelungenlied.

---

1. (Gibeche) hatte einn rôsengarten dirzogen bî dem Rîn :
swer ime den zubrêche, des dîner wolde her sîn.
wêr aber daz her dem selben mit strîte gesiget an,
der solde im mit dînste wesen undirtan.

(*Rosengarten* D[c] (Grimm), II (Philipp), p. Bartsch, *Germ.*, 4, 1, 23.) Cf. *Sterzinger Vastnachtspil. Germ.*, XXII, 427, vers 456 et 458 ff.

2. V. le passage de la *V. S.*, 26 cité plus haut. Cf. *Gripisspá* 13, où Grípir prédit à Sigurðr que, quand il aura tué Fáfnir, il ira chez Gjúki, *gramr vigrisinn* (*streitkühner Mann*, Grimm) ; le poète a-t-il en vue le combat passé contre Fáfnir ou un combat futur contre Gjúki ? Remarquons toutefois que *Gripisspá* 14, *gestr em ek Gjúka*, semble exclure la dernière alternative. V. Edzardi, *Germ.*, XXIII, 338.

Peu nous importe que Sifrit ait quitté Santen pour répondre à un défi de Gibich, ou parce qu'il a entendu parler de la vaillance des rois burgondes, ou simplement en quête d'aventures. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y vient pas avec l'intention de demander la main de Kriemhilt. Ce motif, qui ne se trouve ni dans la légende du Nord ni dans la légende saxonne, a été imaginé par quelque jongleur galant : du moment que Sifrit épousait Kriemhilt c'est qu'il devait l'aimer : c'est donc pour solliciter sa main qu'il était venu à Worms. Mais comme, d'autre part, le rédacteur ne pouvait ou ne voulait pas changer la donnée primitive de la légende, Sifrit, venu pour demander la main de Kriemhilt, n'en commence pas moins par provoquer Gunther : de là une contradiction que tout l'art du poète ne parvient pas à dissimuler. Cette contradiction devait d'ailleurs être à peine sensible pour le public de l'époque. Dans les poèmes des jongleurs on retrouve invariablement le personnage du roi païen qui garde sa fille avec un soin jaloux et qui fait couper le cou à tous ceux qui osent prétendre à sa main. Nous verrons, en étudiant les procédés littéraires en usage dans le Nibelungenlied, que Gunther joue le rôle du roi païen, Sifrit celui du beau prince, et Kriemhilt celui de la belle princesse. Il n'y a donc rien de bien anormal ni dans la conduite de Sigmund, qui propose à son fils une armée pour marcher à la conquête de Kriemhilt, ni dans le procédé de Sifrit qui, voulant obtenir la main de sa belle, commence par provoquer son futur beau-frère en combat singulier.

Comme dans la légende primitive Sigfrid ne vient pas au pays des Burgondes par amour pour Grimhild, il est vraisemblable aussi que s'il reste à Worms, c'est sur les instances de Gunther qui cherche à retenir à sa cour un allié précieux et qui donne à Sigfrid la main de Grimhild pour s'assurer la fidélité et le dévouement du héros. Nous trouvons cette version dans la *Völsunga Saga* et la *Thidrekssaga;* quelques passages du Nibelungenlied semblent indiquer que la légende de l'Allemagne du Sud concordait sur ce point avec les légendes saxonnes et scandinaves. On peut signaler d'abord la modération dont Gunther fait preuve

envers Sifrit ; même après les paroles conciliantes de Gêrnôt, le jeune héros provoque tout le monde — Gunther, Ortwin, Hagen. « Alors le chef du pays prit la parole : Tout ce que nous avons, si vous le demandez en tout honneur, est à votre disposition ; gens et biens, nous partagerons tout avec vous[1]. » A deux reprises (257 et 320) Sîfrit veut prendre congé de Gunther et s'en retourner à Santen : deux fois il est retenu soit par Gunther, soit par Giselher. Chose étrange, Gunther a deviné l'amour de Sifrit pour Kriemhilt sans que le héros ait rien dit — avant même qu'il ait vu la princesse. « Le chef du pays, bien avisé, savait fort bien que Sifrit au fond du cœur aimait Kriemhilt bien qu'il ne l'eût jamais vue ; tous disaient qu'elle était belle entre toutes les femmes[2]. » Enfin, comme dans la légende du Nord, les rois burgondes cherchent à *retenir* le héros parmi eux en lui montrant leur sœur :

« ..... Alors Gêrnôt, roi des Burgondes, prit la parole : A celui qui vous a si généreusement offert ses services, ô Gunther, mon cher frère, faites honneur devant tous ces héros ; je ne rougirai jamais de ce conseil.

« Faites approcher Sifrit de ma sœur afin qu'elle le salue : *cela nous sera utile.* Celle qui jamais ne salua aucun héros doit saluer Sifrit : ainsi *ce vaillant guerrier nous sera acquis*[3]. »

A cette version primitive, dont il reste encore quelques traces à

---

1. 126 Dô sprach der wirt des landes 'allez daz wir hân,
geruochet irs nâch êren, daz sî iu undertân
und sî mit iu geteilet, lip unde guot.'
dô wart der hêrre Sîfrit ein lüzel sanfter gemuot.

2. 271 Der wirt der het die sinne im was daz wol erkant,
wie rehte herzenlîche der helt von Niderlant
sîne swester trûte, die er noch nie gesach,
der man sô grôzer schœne vor allen juncvrouwen jach.

3. 287 Dô sprach von Burgonden der hêrre Gêrnôt
'der iu sînen dienest sô güetlîchen bôt,
Gunther, lieber bruoder, dem sult ir tuon alsam
vor allen disen recken : des râtes ich mich nimer gescham.

288 Ir heizet Sîfriden zuo mîner swester kumen,
daz in diu maget grüeze : des habe wir immer frumen.

demi effacées comme nous venons de voir, est venue peu à peu se substituer une autre conception : Sîfrit est amoureux de Kriemhilt et vient à Worms pour demander sa main. Dans les strophes reconnues authentiques par Lachmann, cet amour est fort discrètement exprimé. Sifrit a entendu vanter la beauté de Kriemhilt et, comme ses amis lui conseillent de prendre femme, il se décide à demander la main de la belle princesse. Elle passe pour hautaine et elle a des parents puissants et orgueilleux : une telle conquête est digne du jeune héros et plaît à son humeur aventureuse. Cependant le caractère de Sîfrit ne tarde pas à subir de nouvelles modifications[1] : Il devient amoureux comme un troubadour ; il soupire pour la dame de ses pensées bien qu'il ne l'ait jamais vue (*131, 135, 271*) et Kriemhilt, qui a vu Sîfrit prendre part aux jeux des jeunes guerriers dans la cour du palais (*135*), lui rend son amour (*223*). Sifrit touve sa dame si fière, si haut placée, qu'il désespère de l'obtenir (*135, 319*); mais il aimerait mieux mourir que de renoncer à son amour (*284*), aussi ne peut-il jamais se décider à quitter la cour de Gunther : deux fois il demande son congé, deux fois le souvenir de Kriemhilt le retient à Worms (257, 320); aussi dès qu'il lui est donné de voir sa belle princesse et de lui parler, il s'empresse de lui offrir ses services de chevalier et déclare qu'il veut passer sa vie entière à mériter ses faveurs.

C'est pour elle en effet qu'il vient de faire la guerre contre les Danois et les Saxons (297). Peut-être le fait même d'une guerre entreprise par Sigfrid et Gunther appartient-il à la légende ancienne, car la tradition du Nord a conservé le souvenir de combats livrés par Sigurd et les fils de Gjúki aux Danois et aux Huns, à Starkad et aux fils de Gandalf[2]. Mais le récit de la guerre contre

diu nie gruozte recken, diu sol in grüezen pflegen ;
dâ mit wir hân gewunnen den zierlîchen degen.'

1. Lachmann rejette, comme interpolées, les strophes dans lesquelles Sîfrit nous est présenté sous ce jour (1er et 2e lied). Le 3e lied, tout entier, est regardé par Lachmann comme très moderne.

2. *Vǫlsunga saga*, ch. 26, 29, 38 ; *Atlamál*, 95 sq. ; *Nornagest saga*, ch. 6.

les Saxons, pris dans son ensemble, est évidemment une œuvre d'imagination. Liudegêr et Liudegast ne sont que des figurants d'épopée ; ennemis de Gunther dans le Nibelungenlied, ses alliés dans le *Bîterolf*[1], compagnons d'armes d'Ermenrich dans la *Bataille de Ravenne*[2], ils se dédoublent dans le poème de la *Fuite* et paraissent à la fois dans les deux camps ennemis, celui de Dietrich et celui d'Ermenrich[3]. La quatrième *aventure* du Nibelungenlied n'a été composée que pour permettre à Sîfrit de déployer sa vaillance[4] et de se créer des titres à la main de Kriemhilt ; de même la cinquième doit nous montrer que Sîfrit est non seulement un guerrier plein de force et de bravoure, mais qu'il sait être, à l'occasion, un homme de cour amoureux et galant. Ce même chevalier Sîfrit reparait, toujours élégant et doucereux, au moment de l'expédition d'Islande et fait avec Gunther une visite solennelle à Kriemhilt pour lui demander des habits dignes de figurer à la cour de Brünhilt. Il est le héros de la neuvième *aventure;* pour l'amour de sa belle, il consent à aller à Worms et à y porter la nouvelle du retour de Gunther et de Brünhilt ; il s'acquitte de son message auprès de Kriemhilt le plus galamment du monde et fait assaut de courtoisie avec la princesse. Enfin, après la réception triomphale de Gunther et de sa nouvelle épouse, Sîfrit est fiancé solennellement à Kriemhilt qui rougit chastement quand son frère lui demande si elle veut accepter la main du héros.

---

Cf. Müllenhoff, *Zur Geschichte der NN.*, 32 sqq. ; *Nordalbingische Studien*, I, 191 sqq. ; Grimm, *H. S.*, p. 204 sq. ; Raszmann, *H. S.*, I, 184 sq.

1. Liudegêr, roi de Danemarc (5043), des Saxons (6562, 13009), frère de Liudegast (10761). Ils sont alliés de Gunther, bien que celui-ci revienne à l'instant d'une guerre contre les Saxons (2740 sqq.), avec Gêrnôt et Hagen.

2. 734, 735, Liudegast von Sahsen, Liudegêr von Mîsen.

3. 5899 et 8629 (v. *H. S.*, p. 148 sq. et 223). Dans l'*Eckenlied* et dans la *Préface du livre des héros* paraît un autre Ludgast, frère d'Helferich, qui est tué par Dietrich de Bern. V. *H. S.*, p. 244 sq.

4. Ce récit doit être fort récent : on y remarque des exagérations presque ridicules : ainsi Sîfrit, avec 1 000 hommes et 12 chevaliers, défait 60 000 ennemis. Dans sa passe d'armes avec Liudegast, Sîfrit et son adversaire combattent à cheval avec la lance, tandis que, dans le reste du poème, les guerriers combattent à pied avec l'épée et le javelot.

La muse qui inspire ces scènes n'est pas, pour employer une comparaison de Scherer, la valkyrie qui vole à travers les nuages sur son cheval de bataille, mais « une jeune fille délicate, petite et blonde, qui frissonne lorsqu'elle voit briller une épée ». Tout en reconnaissant que cette muse bégaye encore comme un enfant, Scherer nous recommande d'écouter ses chants avec respect : « Car ces murmures d'amour sont l'aurore de l'âge nouveau qui jette ses premiers feux sur les vieux géants glacés[1]. » C'est faire beaucoup d'honneur, croyons-nous, à ces scènes en somme médiocrement intéressantes. Ce qu'on trouve de nouveau dans cette poésie, à coup sûr très moderne, c'est bien plutôt la galanterie que l'amour. Dans la légende de Brunhild dont les données premières sont fort anciennes, les « vieux géants glacés » aiment et souffrent de tout leur être, et nous paraissent bien autrement sérieux et sincères dans leur passion que toutes ces belles princesses et ces aimables chevaliers. Nous avons tout au moins l'illusion que cette poésie ancienne fait revivre à nos yeux l'homme primitif, l'homme naturel, ou du moins plus près de la nature que celui d'à présent, l'homme libre de toute entrave de convention, à la merci de ses passions, irrésistiblement entraîné par ses instincts bons ou mauvais. Dans les scènes modernes du Nibelungenlied, cette illusion n'est plus permise : l'amour se confond avec la galanterie à la mode qui ne permet plus de distinguer les sentiments vrais des sentiments affectés. Les expressions *mit zühten, zühteclîchen, mit fuoge* reviennent sans cesse sous la plume du poète. On sent qu'il se donne une peine infinie pour bien faire voir que Sifrit sait son monde et qu'il est d'une impeccable courtoisie. Mais sous ses beaux habits de fête, il nous paraît étriqué, gauche, gêné dans ses mouvements, et nous regrettons le jeune et téméraire héros qui se rendait à Worms avec onze compagnons pour provoquer avec une si magnifique insolence le roi Gunther et ses chevaliers.

1. *Vorträge und Aufsätze*, p. 123.

## CHAPITRE V.

### LÉGENDE DE BRUNHILD.

---

### I.

**Brunhild dans la tradition norroise.**

La valkyrie Sigrdrífa. — Brynhild, fille de Budli. — Forme dernière de la légende de Brynhild dans la *Völsunga Saga* et les chants de l'Edda : son amour pour Sigurd ; sa mort amenée par un conflit de passions purement humaines. — Récit de la *Thidrekssaga*.

Les épisodes les plus étranges et les plus suggestifs de l'histoire de Sigfrid, ceux qui ont le plus exercé la sagacité des critiques, et le mieux inspiré les poètes modernes quand ils ont repris la légende des Nibelungen, ce sont les deux mystérieuses rencontres de Sigfrid avec une femme, — une valkyrie ou une vierge guerrière. D'une part, il tire du sommeil magique où elle était plongée une vierge endormie dans un château défendu par des obstacles infranchissables pour tout autre que lui ; d'autre part, il conquiert par ruse et par force une jeune fille pour son compagnon d'armes Gunther et meurt, lâchement assassiné par ses beaux-frères, lorsque la supercherie employée par les deux héros est révélée à la femme de Gunther.

La légende du Nord, bien plus riche en détails sur ce point que la tradition allemande, sépare encore très nettement ces deux

épisodes de la vie de Sigfrid [1]. La valkyrie, que Sigurd vient réveiller dans son château de flamme, se nomme Sigrdrífa et ne se confond nullement avec Brynhild qui devient plus tard l'épouse de Gunnar.

Sigrdrífa, appelée aussi Hild, est une valkyrie; le roi Agnar, frère d'Auda, est devenu son maître en lui dérobant son vêtement de cygne qui lui permet de voyager à travers les airs; elle l'aime et lui donne la victoire sur le vieux roi des Goths Hjalmgunnar, malgré les ordres d'Odin. Pour châtier cette désobéissance, le dieu condamne la valkyrie à prendre un époux parmi les hommes, la plonge dans un sommeil magique en la touchant de son épine, et la place sur la montagne de Hindarfjall dans le château de Skatalund, autour duquel il fait jaillir une barrière de flammes; nul ne pourra réveiller Sigrdrífa avant le temps fixé par les nornes, et un seul homme pourra franchir la ceinture de feu, c'est le héros qui viendra monté sur le cheval Gráni avec l'or de Fáfni. Sigurd, après sa victoire sur le dragon, se dirige vers le Sud et pénètre en Frakkland où se trouve Hindarfjall. Il aperçoit le château entouré de feu, traverse la barrière de flammes, trouve Sigrdrífa endormie, ouvre la cuirasse dont elle était revêtue avec l'épée Gram, et la tire ainsi du sommeil où elle était plongée. Elle salue son libérateur, lui enseigne des runes et des formules magiques, et Sigurd trouve qu'elle est la plus sage des femmes. Il est douteux, d'ailleurs, qu'il l'ait aimée ou surtout qu'il ait échangé avec elle des serments de fiançailles. L'épisode n'a donc, en somme, qu'une importance secondaire dans l'ensemble de la légende et demeure sans influence sur la suite de la vie de Sigurd.

La légende ancienne de Brynhild est plus difficile à retrouver

---

1. Sur la distinction entre Sigrdrífa et Brynhildr et la reconstitution de la légende norroise primitive, voir surtout Heinzel, *Zur Nibelungensage,* p. 22-28. Golther, *Studien zur germanischen Sagengeschichte,* 45 sqq. Symons, *Beitr.,* III, 255, sqq. Sur la légende primitive de Brynhild, en particulier, il y a de profondes divergences d'opinions parmi les critiques.

et semble avoir subi des modifications plus considérables que celle de Sigrdrífa.

A l'origine, il semble que Brynhild, comme la Brünhilt de la légende allemande, ait été une vierge guerrière dont la possession était le prix d'un combat[1]. Sigurd la conquiert pour Gunnar, dont il a épousé la sœur. Mais, pour se venger de l'affront qui lui a été fait, elle excite les fils de Gjúki contre le héros qui périt assassiné.

Plus tard, la légende de Brynhild subit l'influence de celle de Sigrdrífa : pour conquérir Brynhild, fille de Budli, il faut non plus affronter des combats, mais franchir une barrière de feu (*vafrlogi*) qui entoure son château. Sigurd, monté sur Gráni, accomplit cet exploit pour Gunnar et conquiert ainsi à sa place la jeune fille.

Enfin, la légende vient encore se compliquer d'une donnée nouvelle qui en modifie profondément le caractère : Sigurd devient le premier fiancé de Brynhild. Après avoir réveillé Sigrdrífa endormie et appris d'elle la science des runes, il continue son chemin et se rend chez le roi Heimi ; là il trouve Brynhild, fille de Budli, et échange avec elle des serments d'amour. Il quitte ensuite sa fiancée et se rend à la cour de Gjúki ; mais Grímhild, la femme du roi, désireuse de retenir le héros à sa cour, lui verse un philtre qui lui fait oublier Brynhild et le rend amoureux de Gudrún. Sigurd épouse la fille de Gjúki, se lie avec ses fils Gunnar et Högni par un serment de fraternité, et promet à Gunnar de l'aider à faire la conquête de Brynhild, sa première fiancée. Ils se rendent tous deux au château où réside la princesse, défendue par une barrière de flammes infranchissable. Gunnar, le premier, tente de franchir le feu, mais en vain : son cheval refuse de lui obéir ; de même Gráni, que Sigurd lui avait prêté. Alors les deux héros changent de figure ; Sigurd, monté sur Gráni, traverse les flammes et se présente, sous les traits de Gunnar, devant Brynhild qui est obligée, par ses serments, de le

1. M. Edzardi, *Germ.*, XXIII, 177 sqq., 187 sq., soutient un avis opposé.

reconnaître pour son maître. La nuit, le héros place son épée nue entre lui et la future épouse de Gunnar et il dort à ses côtés, comme si elle eût été sa sœur. Brynhild une fois conquise, Sigurd et Gunnar reprennent chacun sa forme véritable; alors seulement Sigurd se souvient de ses premiers serments qu'il a violés : mais il est trop tard. A l'occasion d'une querelle de préséance avec Gudrún, Brynhild apprend la ruse par laquelle elle est devenue la femme de Gunnar : il lui faut dès lors la tête de Sigurd.

L'action devient ainsi plus humaine, plus dramatique que dans la version primitive de la légende. Brynhild est une amante délaissée qui veut se venger de celui qui l'a trahie; elle est à la fois orgueilleuse et passionnée. Elle est restée la valkyrie hautaine qui a juré de n'appartenir qu'au meilleur des héros[1] et qui se trouve mariée au-dessous de sa dignité[2], parce qu'elle a épousé Gunnar. Elle veut faire périr Sigurd pour rester fidèle à son serment et parce qu'elle ne veut pas deux époux dans la même halle[3]. « Tu es mieux mariée que tu ne le mérites », lui dit Gudrún; « ton orgueil finira mal; bien des gens en pâtiront. » — « Je serais contente », répond Brynhild, « si tu n'avais pas un homme plus noble que le mien[4]. » Lorsqu'elle apprend, de la bouche de Gudrún, comment elle a été trompée par Sigurd et Gunnar, elle se retire sans mot dire et dort pendant 7 fois 12 heures sans que personne ose interrompre son sommeil farouche[5]; elle jette du feu par les yeux et souffle du poison[6] en voyant les blessures de Sigurd assassiné par Guthorm. Aussi inspire-t-elle, même aux siens, une sorte de terreur : quand elle va se tuer sur le cadavre de Sigurd et que Gunnar veut essayer de la détourner de son fatal projet, Högni arrête son frère : « Que personne, dit-il, ne

1. *V. S.*, ch. 49. *Sig. in sk.*, II. *Helreið Br.*, 5.
2. *Grípisspá*, 45.
3. *V. S.*, ch. 29.
4. *V. S.*, ch. 28.
5. *V. S.*, ch. 29.
6. *Guðrúnarkv.*, I, 27.

s'oppose au long voyage dont elle ne reviendra jamais ! Elle est mal venue du sein de sa mère, née pour le malheur et pour affliger le cœur de bien des hommes [1]. »

Mais, si Brynhild montre encore qu'elle appartient à une autre race que le commun des mortels et si elle inspire parfois une sorte d'horreur sacrée, elle se rattache d'autre part à l'humanité par son amour pour Sigurd à qui elle devait appartenir et dont elle se trouve à jamais séparée. Chaque soir elle erre dans la neige et la glace, pénétrée de douleur, tandis que Sigurd serre dans ses bras sa femme, Gudrún. Son plus grand malheur est de ne pas avoir le héros pour époux : « Elle était assise dehors, seule, à la tombée du jour, et se disait en elle-même : Je veux avoir Sigurd ou sinon je mourrai, Sigurd, l'homme florissant de jeunesse, je l'aurai dans mes bras [2]. » Elle n'a jamais aimé Gunnar, elle le déteste et le méprise : tandis que Sigurd, monté sur Gráni, traversait la barrière de feu, Gunnar était pâle comme un cadavre ; il n'est ni un roi ni un héros ; dans sa haine elle veut même le tuer et Högni est obligé de la lier pour protéger la vie de son frère [3] !

Sigurd sait qu'il est aimé de Brynhild et lui rend son amour : quand elle vient d'apprendre la vérité de la bouche de Gudrún et

---

1. *Sig. in sk.* 45 Einu því Hǫgni andsvǫr veitti :
« þá látum því þarfar ráða;
letja maðr hana langrar gǫngu,
þars hón aptrborin aldri verði !
46 Hón krǫng of komsk fyr kné móður,
. . . . . . . . . . . . . . . .
hón er æ borin óvilja til,
mǫrgum manni at móðtrega.

2. *Sig. in sk.*, Cf. *V. S.*, ch. 29, 30.
5 Ein sat hón úti aptan dags
nam hòn svá ǫrt um at mælask :
« hafa skal ek Sigurð, eða þó svelta,
mǫg frumungan mér á armi. »

3. *V. S.*, 29. Cf. strophes d'un lied perdu (*Hildebr.*, p. 305, nº 2 et nº 3). Cf. *V. S.*, 27 et 28.

qu'elle s'est retirée, dévorée de honte et de douleur, le héros essaye de l'apaiser : « Je t'aime plus que moi-même, dit-il, bien que j'aie été pris par des enchantements ; car toujours, après que je suis revenu à moi, je me désolais de ce que tu ne fusses pas ma femme ; mais je dissimulais autant que je le pouvais, et me réjouissais du moins de ce que nous étions ensemble... ; plutôt que de te voir mourir, je veux te prendre et abandonner Gudrún[1]. » Gunnar, de son côté, aime sa femme par-dessus tout ; il trouve que, pour lui, la pire de toutes les hontes serait d'être abandonné par Brynhild[2] ; au moment où elle va se tuer il voudrait encore la retenir.

La mort de Sigurd est donc amenée par un conflit de passions purement humaines. Sigurd, sous l'influence d'un philtre, a oublié Brynhild et l'a trahie ; celle-ci, par jalousie, veut la mort de son fiancé infidèle et se sert de la passion qu'elle inspire à Gunnar pour arriver à ses fins. Elle lui persuade que Sigurd a manqué à ses serments au moment où il aurait dû le mieux s'en souvenir[3] et Gunnar, enflammé de jalousie, fait assassiner Sigurd. Frappé à mort par Guthorm, le héros sait bien par qui la main du meurtrier a été armée : « C'est Brynhild, dit-il en expirant, qui est cause de tout le mal, c'est moi qu'elle a le plus aimé entre tous les hommes, mais je n'ai rien fait de mal contre Gunnar ; j'ai respecté nos liens de parenté et nos serments et pourtant j'ai été appelé l'amant de sa femme[4]. »

Gudrún, cependant, se lamente sur le cadavre de Sigurd. « ...Alors elle rit, Brynhild, fille de Budli, cette fois seulement,

---

1. *V. S.*, ch. 29, cf. *Grípisspá*, 45.

2. *V. S.*, ch. 30. *Sig. in sk.*, 15, 16.

3. *Grípisspá*, 47. *V. S.*, ch. 29.

4. *Sig. in sk.* 27 «...ein veldr Brynhildr ǫllu bǫlvi.
28 Mér unni maer fyr mann hvern,
en við Gunnar grand ekki vannk ;
þyrmða ek sifjum, svǫrnum eiðum,
síðr værak heitinn hans kvánar vinr. »

de tout cœur, quand elle put entendre de son lit la plainte retentissante de la fille de Gjúki[1]. » Mais soudain elle pâlit, elle pleure : pénétrée de douleur, elle maudit la race parjure des fils de Gjúki, proclame hautement l'innocence de Sigurd, puis se frappe d'une épée, et meurt en prophétisant les malheurs qui fondront sur Gunnar et les siens.

« Je veux te faire une prière, dit-elle à Gunnar, ce sera ma dernière prière sur cette terre : fais dresser dans la plaine un bûcher où puissent trouver place tous ceux qui seront morts avec Sigurd.

« Entoure ce bûcher de tapis et de boucliers, d'habits de funérailles (?) aux belles couleurs et d'une quantité de guerriers morts ; qu'on brûle à mes côtés le héros hun (Sigurd).

« Qu'on brûle à côté du héros hun mes serviteurs ornés de colliers, deux à la tête et deux aux pieds, deux chiens, et deux éperviers, alors tout sera réparti également (?).

« Placez au milieu l'épée ornée d'anneaux, le fer tranchant, placez-la entre nous deux, comme au moment où nous couchions dans un seul lit et où nous étions époux de nom.

« Alors les portes de la salle, resplendissantes d'or, ne retomberont pas sur ses talons si ma suite l'accompagne ; notre voyage ne sera pas misérable.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« J'ai beaucoup parlé, j'en dirais plus encore si le créateur me laissait plus de temps ; ma voix faiblit, mes blessures débordent (?), j'ai dit la vérité aussi vrai que je meurs[2]. »

Si de la tradition scandinave on passe à celle du nord de l'Al-

---

1. *Sig. in sk.* 30 Hló þá Brynhildr Buðla dóttir
einu sinni af ǫllum hug,
er hón til hvílu heyra knátti
gjallan grát Gjúka dóttur.

2. *Sig. in sk.* 65 Biðja mun ek þik bœnar einnar,
sú mun í heimi hinzt bœn vera :
láttu svá breiða borg á velli,
at undir oss óllum jafnrúmt sé,
þeim er sultum með Sigurdi

lemagne, on ne tarde pas à s'apercevoir que la légende de Brynhild a complètement changé de caractère. Le compilateur de la *Thidrekssaga* n'aime pas le merveilleux, le mystère, et tâche de rendre son histoire aussi intelligible, aussi vraisemblable que possible. Brynhild n'est plus valkyrie; elle est reine de Bertangaland, habite le château de Ségard et possède un haras dans lequel se trouve le cheval Gráni. Sigurd se rend à Ségard pour chercher ce cheval que lui avait promis le forgeron Mími, et pénètre de force dans le château dont il fait sauter les portes de fer [1] : Brynhild ordonne à ses gens de cesser le combat, et se montre pleine de bienveillance pour le jeune héros : elle lui révèle qu'il est fils de Sigmund et lui accorde le cheval Gráni (ch. 168). Rien n'indique d'ailleurs que Brynhild et Sigurd se soient fiancés et tout le récit se rapproche beaucoup de la légende de Sigrdrífa.

---

66 Tjaldi þar um þá borg tjǫldum ok skjǫldum !
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
valaript vel fáð ok Vala mengi !
brenni mér inn húnska á hlið aðra

67 Brenni inum húnska á hlið aðra
mína þjóna menjum gǫfga,
tvá at hǫfðum tvá at fótum
tvá hunda ok tvá hauka ;
þá er ǫllu skipt til jafnaðar.

68 Liggi okkar enn í milli málmr hringvariðr,
egghvast járn, svá endr lagit,
þá er vit bæði beð einn stigum,
ok hétum þá hjóna nafni

69 Hrynja hánum þá á hæl þeygi
hlunnblik hallar hringi litkuð,
ef hánum fylgir ferð mín héðan ;
þeygi mun ór fǫr aumlig vera.

71 Mart sagða ek, munda ek fleira,
ef mér meirr mjǫtuðr málrúm gæfi ;
ómun þverr, undir svella,
satt eitt sagðak, svá mun ek láta. »

1. Les portes du château de Ségarðr correspondent peut-être au *vafrlogi* qui, dans la légende du Nord, entoure la demeure de Brynhild ou plutôt de Sigrdrífa.

Cependant Sigurd, qui, après avoir quitté Brynhild, était devenu le porte-bannière du roi Isung, est vaincu en combat singulier par Thidrek et suit son nouveau seigneur à Worms où le roi de Bern accompagne ses alliés, Gunnar et Högni. Là, Sigurd devient l'époux de Grímhild, la sœur de Gunnar, et conseille à son beau-frère d'épouser Brynhild, lui promettant de le guider à Ségard (ch. 226)[1]. Gunnar accepte, et les deux héros, accompagnés par Högni et Thidrek, se rendent chez Brynhild. Celle-ci reçoit fort mal Sigurd qui, — nous dit le compilateur, — lui avait juré, lors de leur première entrevue, de ne pas prendre d'autre femme qu'elle. Il ne donne aucune raison pour expliquer sa trahison : comme le mariage projeté, dit-il, était impossible, il a conseillé à Gunnar de prendre Brynhild pour femme ; « car il est le plus grand des hommes, un merveilleux héros et un roi puissant, et il me semble que vous vous conviendrez bien l'un à l'autre. Et j'ai pris sa sœur plutôt que toi pour femme, parce que tu n'as pas de frère ; mais lui et moi avons juré qu'il veut être mon frère et moi le sien. » Brynhild se résigne assez facilement à se passer de Sigurd et, après s'être entretenue avec Gunnar et Thidrek, elle consent à suivre Gunnar (ch. 227). Dans les variantes du manuscrit A de la Saga l'influence de la tradition scandinave se manifeste distinctement : La première visite secrète de Sigurd à Brynhild doit avoir eu lieu *sur un rocher* (*á fjalli*). Brynhild sait que Gudrún a séduit Sigurd par ses enchantements ; de son côté, Sigurd semble regretter d'être *privé du bonheur* de posséder Brynhild, mais celle-ci lui déclare qu'elle épousera Gunnar, qu'elle ne l'aimera jamais, mais qu'il la vengera et deviendra le meurtrier de Sigurd.

Si jusque-là le récit de la Saga suit la tradition scandinave, à partir de ce moment il se rapproche du Nibelungenlied. Après le

1. Le même trait, presque mot à mot, dans le *N. lied*.

*367* 'Daz wil ich', sprach Sîfrit. 'ich kan iuch ûf der fluot
hinnen wol gefüeren : daz wizet, helde guot.
die rehten wazzerstrâze sint mir wol bekant.'

mariage, Brynhild résiste à son époux et pendant trois nuits de suite le suspend, pieds et poings liés, à un clou. Gunnar finit par confier ses peines à Sigurd : « Je veux te dire, lui répond le héros, comment il se fait que les choses se passent ainsi : Brynhild est ainsi faite que, tant qu'elle conserve sa virginité, il se trouvera difficilement un homme capable de s'en rendre maître ; mais sitôt que sa virginité lui aura été ravie, elle ne sera pas plus forte que les autres femmes [1]. » Gunnar confie à son ami cette mission délicate, et lui fait promettre le secret le plus absolu (ch. 228). Les deux héros échangent leurs vêtements : Sigurd dompte Brynhild et lui enlève son anneau d'or sans que personne ait pu découvrir la ruse (ch. 229). Après une fête de sept jours, Gunnar quitte Ségard où il établit un gouverneur, et rentre dans son royaume (ch. 230).

La querelle entre les deux reines éclate comme dans le Nibelungenlied à propos d'une question de préséance, parce que Grímhild a refusé de se lever en présence de Brynhild. Lorsque Grímhild a montré à sa rivale l'anneau d'or enlevé par Sigurd, celle-ci devient rouge comme du sang et sort sans mot dire. Elle demande aussitôt à Gunnar et à Högni de punir Sigurd (ch. 344), promettant à Högni de l'or et des richesses, s'il fait périr le héros (ch. 346). Sa haine n'est pas assouvie même par la mort de Sigurd, car elle demande aux meurtriers de porter son cadavre chez Grímhild, et se réjouit avec eux du succès de leur entreprise (ch. 348).

Sur la mort de Brynhild, la Saga n'a plus de données authentiques. Le manuscrit A raconte, probablement d'après la légende du Nord, qu'elle mourut peu après ces événements. D'après les autres manuscrits, au contraire, Brynhild survit aux Niflungar et

---

1. Le même trait dans le *N. lied.*

629 Done was ouch si niht sterker danne ein ander wîp.
er trûte minneclîchen ir vil schœnen lîp.
ob siz versuohte mêre, waz kund ez si vervân ?
daz het ir allez Gunther mit sînen minnen getân.

même à Attila, et fournit à Aldrian, fils de Högni, une armée avec laquelle il peut reconquérir le royaume de Gunnar.

## II.

### Brunhild dans la tradition allemande.

Motif principal de la légende : Brunhild est une vierge guerrière qui repousse par la force les entreprises des guerriers qui demandent son amour. — Sigfrid a-t-il connu Brunhild avant son expédition en Islande avec Gunther ? — Brunhild aime-t-elle en secret Sigfrid ? — Pourquoi Sigfrid se fait-il passer pour le vassal de Gunther ? — L'orgueil, trait dominant du caractère de Brunhild. — Légende primitive de Brunhild. — Légende de Sigrdrífa. — Altération progressive de la légende de Brunhild en Allemagne.

La comparaison de la Saga et du Nibelungenlied nous montre immédiatement que le fait capital de la légende allemande de Brunhild est sa lutte avec Gunther pendant la nuit de noces et le stratagème par lequel Sigfrid se substitue à Gunther et brise la résistance de la reine. Brunhild est une vierge d'une force colossale : « *Brünhilde sterke groezlîchen schein* », dit le lied; elle lance sans effort une pierre que 12 hommes ont peine à porter; elle est bien plus forte que Gunther, presque aussi forte que Sigfrid, qui manque être écrasé contre un coffre et pense succomber dans sa lutte corps à corps contre elle (620 sq.). Comme dans la Saga, sa force réside dans sa virginité et disparaît dès que Gunther est devenu son maître. « A partir de ce moment elle ne fut pas plus forte qu'une autre femme. Il serrait amoureusement son beau corps. Si elle eût voulu résister davantage, qu'eût-elle pu faire ? Voilà ce qu'avait causé l'amour de Gunther. » La légende allemande de Brunhild a donc un tout autre caractère que la légende du Nord ; dans les récits de l'Edda, la valkyrie doit épouser un homme, mais sa conquête est difficile et périlleuse : seul le plus vaillant des héros peut franchir la ceinture de feu qui entoure le château de Brynhild. La légende allemande est encore plus rude et plus sauvage : rien n'oblige

Brunhild à prendre un époux, mais aucun rempart de flamme ne la protège contre les attaques des hommes; fière de sa virginité et de sa force surnaturelle, elle se défend, les armes à la main, contre ceux qui veulent la rabaisser au niveau de toutes les femmes. Domptée par un homme plus vigoureux qu'elle, elle cède à la loi du plus fort et, outre l'humiliation de la défaite, elle subit encore la honte de découvrir qu'elle n'est pas l'épouse de son vainqueur; elle n'a même pas la consolation de causer la perte de Sigfrid : Gunther et Hagen veulent la mort du héros, non parce qu'ils le soupçonnent d'avoir été l'amant de Brunhild, comme dans la légende du Nord, mais parce qu'il a outragé la maison royale de Burgondie en révélant à Kriemhilt ce qui devait rester un secret pour tous. On peut même se demander si, dans la légende primitive, Sigfrid n'était pas réellement le premier amant de Brunhild, comme dans la Saga. Puisque Brunhild ne perd sa force surnaturelle qu'avec sa virginité, ne faut-il pas que Sigfrid pousse sa victoire jusqu'au bout? La légende serait brutale, mais claire. On comprendrait d'ailleurs que dans la suite, les jongleurs, sous l'influence des idées chrétiennes, aient voulu épargner à Sigfrid, leur héros favori, le péché d'adultère. Le rôle de Sigfrid, dans le Nibelungenlied, est, du reste, peut-être plus répugnant encore que dans la Saga. On peut enfin remarquer, avec Lachmann, que les strophes authentiques du poème ne disent nulle part expressément que Sîfrit n'ait pas ravi la virginité à Brünhilt, et semblent se complaire dans une sorte d'obscurité volontaire[1]; les interpolateurs seuls ont éprouvé le besoin de souligner la chasteté du héros (*606*, *615*). Kriemhilt à qui Sîfrit a donné la ceinture et l'anneau de Brünhilt est persuadée qu'il a été le premier amant de la femme de Gunther. « Qui as-tu accusée ici? » — dit la femme du roi. — « C'est moi qui t'accuse, toi, répondit Kriemhilt; ton beau corps, c'est Sîfrit, mon cher époux, qui en a joui le premier; ce n'est pas mon frère qui

1. Le 5e lied admettrait l'innocence de Sîfrit, le 6e sa culpabilité. V. Lachmann, *Anmerkungen*, zu str. 605, 375.

t'a ravi ta virginité[1]. » Gunther, survenant après la dispute des deux reines, ne fait jurer qu'une seule chose à Sîfrit : *c'est qu'il ne s'est pas vanté auprès de Kriemhilt* d'avoir, le premier, possédé Brünhilt[2]. Peut-être faut-il regarder ces divers traits comme un indice que les jongleurs autrichiens connaissaient, eux aussi, une légende analogue à celle que rapporte la Saga.

Pour l'expédition de Gunther et de Sigfrid chez Brunhild, le Nibelungenlied et la *Thidrekssaga* nous présentent deux récits absolument différents et, dans ce cas, il est évidemment impossible de retrouver la légende primitive. Le seul trait commun aux deux traditions et, par conséquent, sûrement ancien, c'est que Sigfrid connaît seul les chemins qui conduisent chez Brunhild; toutes les autres données ne concordent pas. Dans la Saga, Brynhild réside à Ségard à l'est du Valland, dans le Bertangaland, qui est probablement la Bretagne; dans la légende allemande, elle est à Isenstein, en Islande, où elle habite un vaste palais de marbre vert à 86 tours (388). L'Islande, dans l'esprit des jongleurs, désignait simplement un pays fabuleux comme le Niblungelant en Norvège. On peut voir, dans le poème de *Merigarto* et dans Adam de Brême, les histoires fabuleuses qui avaient cours au XI[e] siècle sur la lointaine Thule : on racontait, entre autres choses, que le soleil n'y luit jamais; que les habitants logent dans des cavernes, se nourrissent de crottes d'animaux, se chauffent en brûlant de la glace, etc. « *Hæc de Islanis et de ultima Thyle veraciter comperi, fabulosa prætleriens* », conclut gravement Adam

---

1. 783 'Wen hâstu hie verkebset?' sprach des küneges wîp.
'daz hân ich dich,' sprach Kriemhilt. 'dînen schœnen lîp
minnete êrste Sîfrit, mîn vil lieber man.
jâ was ez niht mîn bruoder der dînen meituom gewan.

2. 800 Dô sprach künic Gunther 'mir ist harte leit.
mir hât mîn vrowe Prünhilt ein mære hie geseit.
dû hâst dich gerüemet, du wærst ir êrster man.
sô seit dîn wîp Kriemhilt : hâstu degen daz getân?'

801 'Nein ich,' sprach dô Sîfrit.

de Brême[1] !... L'idée de localiser Brünhilt dans la mystérieuse Islande se comprend donc aisément, mais rien ne nous indique à quel moment elle a pu naître dans l'esprit des jongleurs, ni même si elle est antérieure au Nibelungenlied.

La légende autrichienne contredit aussi la Saga dans son récit des événements dont le pays de Brunhild est le théâtre. Dans la Saga, la reine suit les conseils de Sigurd, de Gunnar et de Thidrek sans faire de résistance; on ne comprend même pas très bien pourquoi, dans la suite, elle montre une répugnance aussi violente à consommer un mariage qu'elle avait docilement accepté. D'autre part, le récit du Nibelungenlied paraît également d'origine assez récente : la *Tarnkappe,* le manteau magique, grâce auquel Sifrit peut, sans être vu, secourir Gunther, rappelle par trop les contes de fées; et toute l'histoire des trois épreuves proposées par Brünhilt semble n'être qu'une variation du motif principal, du combat pendant la nuit de noces : on ne voit pas pourquoi il faut que Brünhilt soit vaincue en deux fois, que Sifrit vienne à deux reprises au secours de Gunther. Aussi la légende, telle qu'elle est exposée dans le Nibelungenlied, n'est-elle probablement pas beaucoup plus ancienne que le récit de la Saga.

Les seules données à peu près certaines que nous ayons sur la légende allemande ancienne sont donc, en résumé, les suivantes : Brunhild est une femme douée d'une force prodigieuse; elle habite une contrée lointaine, et Sigfrid connaît seul les chemins qui y mènent. Sous la conduite du héros, Gunther se rend chez elle et devient son époux, mais, dans la nuit de noces, elle lui résiste et le pend à un clou. Par l'intervention secrète de Sigfrid elle perd sa virginité et devient faible comme toutes les femmes. Sigfrid a l'imprudence de confier ce secret à sa femme, Grîmhild, qui, dans une dispute avec Brunhild, lui reproche publiquement d'avoir été la femme de Sigfrid avant d'être celle de Gunther. Le roi des Burgondes et Hagen vengent leur honneur et celui de

1. V. Müllenhoff, *Alterthumskunde,* I, 385 sqq. *Denkmäler,* XXXII (Anmerkungen).

Brunhild en assassinant Sigfrid. Telle devait être, dans ses grandes lignes, la légende d'où est sorti le Nibelungenlied d'une part, la *Thidrekssaga* de l'autre.

Il nous reste à élaircir un point fort important pour l'histoire de la légende allemande, mais aussi fort obscur : Sîgfrit, avons-nous vu, connaît les chemins qui mènent chez Brunhild; c'est donc qu'il est déjà allé chez elle avant d'y conduire Gunther; or, la légende autrichienne est muette sur cette première entrevue. Peut-on du moins retrouver dans le Nibelungenlied des vestiges d'une légende analogue à celle de la Saga et de l'Edda, d'après laquelle Sigfrid et Brunhild échangent des serments de fiançailles lors de leur première entrevue?

D'après les strophes authentiques du poème, Sîfrit dirige le bateau dans lequel Gunther et lui naviguent vers l'Islande (366); lorsqu'ils arrivent au douzième jour devant Isenstein, « personne ne connaît ce château si ce n'est Sîfrit [1] ». C'est aussi lui que Brünhild salue le premier, sans qu'il lui ait été nommé : « Soyez le bienvenu, seigneur Sîfrit, dans ce pays; dans quel but êtes-vous venu ici, je voudrais bien le savoir [2]. »

Les strophes interpolées n'ajoutent pas grand'chose à ces données : Sifrit sait bien qui est Brünhilt (*330*) et connaît sa force; il essaye de détourner Gunther de l'aventure qu'il veut tenter, en lui représentant que Brünhilt est plus forte que quatre hommes comme lui (*329, 329 a,* C.); il refuse une armée de 30,000 hommes que Gunther propose d'emmener en Islande (*338*), car Brünhilt est si forte qu'elle en viendrait à bout (*338 a,* BC.); il est même au courant des usages de la cour d'Islande, et explique à ses compagnons qu'on y porte les habits les plus splendides (*341*) et qu'aucun étranger ne peut y garder ses armes

1. 371 daz was niemen mêre wan Sîfride bekant.

2. 398 Dô diu küniginne Sîfriden sach,
zuo dem gaste si zühteclîchen sprach
'sî willekomen hêr Sîfrit her in ditze lant.
was meinet iwer reise? daz het ich gerne bekant.'

(*390 sq.*). Enfin, il est reconnu par une des suivantes de Brünhilt au moment où il approche d'Isenstein (*394*).

Au premier abord il semble résulter de ces diverses allusions que Sîfrit a, comme dans la *Thidrekssaga* et les poèmes eddiques, fait une visite à Brünhilt avant de la conquérir pour Gunther. Mais cette conclusion n'est peut-être même pas absolument nécessaire : d'abord elle est en désaccord avec un passage important du Nibelungenlied. Brünhilt, au cours de sa querelle avec Kriemhilt, lui raconte en ces termes les événements qui se sont passés en Islande :

« Ne prends pas en mal mes paroles, Kriemhilt, je ne parle pas sans raisons ; ce que je vais te dire je l'ai entendu affirmer par les deux héros (Sîfrit et Gunther) ; *lorsque je les vis pour la première fois* et que la volonté du roi s'accomplit sur moi, et lorsqu'il conquit si vaillamment mon amour, — alors Sîfrit affirma qu'il était l'homme du roi, c'est pourquoi je le tiens pour notre homme lige, depuis que je lui ai entendu dire cela [1]. »

Puis, à la rigueur, il n'est pas absolument nécessaire que Sîfrit ait déjà rendu visite à Brünhilt pour qu'il sache les chemins qui mènent en Islande, ou même pour qu'il reconnaisse la reine et soit connu d'elle et de ses suivantes. C'est par ouï-dire qu'il sait ce qui se passe en Islande et peut renseigner Gunther sur la reine Brünhilt ; celle-ci de même peut avoir entendu parler du vaillant Sîfrit, sans pour cela l'avoir jamais vu. Le héros est, à la vérité, reconnu par une suivante de Brünhilt ; mais, à son arrivée à Worms, il a de même été reconnu par Hagen, « bien que celui-ci ne l'eût jamais vu » (87). Nous pouvons donc admettre, avec M. Zarncke, qu'il n'y a dans le Nibelungenlied

1. 763 'Jane solt du mirz, Kriemhilt, ze arge niht verstân,
wan ich âne schulde niht die rede hân getân.
ich hôrtes jehen beide, dô ichs êrste sach,
und dâ des küneges wille an mîme lîbe gescach,

764 Und dâ er mîne minne sô riterlîch gewan,
dô jach Sîfrit er wære sküneges man.
des hân ich in für eigen, sît ich ins hôrte jehen.'

aucune preuve positive d'une première entrevue de Sifrit et de Brünhilt.

Cette entrevue d'ailleurs aurait été inutile dans la version allemande de la légende. Brunhild nous apparaît comme une femme fière et hautaine qui défend sa virginité envers et contre tous les hommes : il est absolument invraisemblable qu'elle ait jamais pu promettre son amour à Sigfrid; on ne voit donc pas du tout pourquoi il serait allé la voir, en sorte que cette première entrevue resterait un épisode tout à fait insignifiant dans la vie du héros.

Le récit de la *Thidrekssaga* semble au premier abord infirmer le témoignage du Nibelungenlied. Le compilateur combine, en effet, la tradition du Nord et celle de l'Allemagne du Sud : D'une part, Brynhild est fiancée à Sigurd; d'autre part, elle se défend contre Gunnar pendant la nuit de noces. Mais la simple analyse de la Saga nous a montré qu'elle a subi d'une façon très marquée l'influence directe de la tradition du Nord. L'auteur du manuscrit A a intercalé, tant bien que mal, dans son récit plusieurs traits manifestement empruntés aux récits scandinaves, et le compilateur de la Saga, qui écrivait probablement en Norvège, ne se sera pas fait faute d'agir de même. D'ailleurs, depuis le IX[e] siècle des relations suivies s'étaient établies entre les pays scandinaves et le nord de l'Allemagne; aussi la tradition saxonne elle-même, que rapporte d'ordinaire le compilateur de la Saga, a-t-elle pu s'enrichir de traits pris dans les légendes du Nord. Ainsi la Saga tient le milieu entre la tradition allemande dont elle descend et la tradition norroise dont elle a subi l'influence directe; de ce qu'un même motif se rencontre à la fois dans la Saga et dans les chants de l'Edda, on n'a donc pas le droit de conclure immédiatement que ce motif soit très ancien, ni surtout qu'il ait été connu dans la légende allemande. Or, les fiançailles de Sigurd et Brynhild ne sont mentionnées qu'au chapitre 227 où le compilateur raconte, d'une manière si invraisemblable, comment Sigurd décide la reine à épouser Gunnar; le chapitre 168, qui raconte le premier voyage de Sigurd à Ségard,

ne souffle mot de ces fiançailles dont il n'est plus question nulle part dans toute la Saga : il y a donc de fortes présomptions pour que les données du chapitre 227 aient été directement empruntées à la légende du Nord.

Le témoignage de la Saga ne saurait prouver à lui seul que la tradition allemande connaissait les fiançailles de Sigfrid et de Brunhild. Il n'en serait plus de même, évidemment, si l'on retrouvait encore des traces de cette version de la légende dans le Nibelungenlied. Nous avons vu que, dans la tradition du Nord, le récit de la mort de Sigurd est devenu un drame de jalousie : Brynhild se sert de la passion qu'elle inspire à Gunnar pour perdre son fiancé infidèle qu'elle aime toujours malgré sa trahison. Dans la légende allemande, dont l'idée fondamentale est tout autre, il ne doit plus y avoir trace de ce conflit de passions. Si, en étudiant la psychologie du Nibelungenlied, nous trouvions que Brünhilt aime Sîfrit ou que Gunther se décide à faire périr le héros par amour pour sa femme, nous serions obligés d'admettre que la légende allemande a dû, à une époque antérieure, se rapprocher de la tradition du Nord.

Dans le Nibelungenlied, le véritable caractère de la légende est défiguré par cette psychologie de convention dont nous avons déjà eu l'occasion de parler — psychologie tout extérieure, toute de commande et qui ne nous renseigne en rien sur les sentiments et les passions véritables des personnages. Brünhilt est la *belle princesse* de la poésie des jongleurs. Comme ses pareilles, elle habite au delà des mers, elle est d'une beauté merveilleuse (325) et d'un orgueil démesuré. Kriemhilt refusait tous les prétendants qui venaient demander sa main ; Brünhilt fait mieux encore, elle leur propose trois épreuves et les massacre s'ils sont vaincus. Du reste, elle a pris des manières courtoises ; on fait grande toilette à sa cour (*341*), et l'étiquette défend aux hommes d'y porter leurs armes (*390*) ; son combat avec Gunther a des allures de tournoi ; elle y vient en grand costume, avec des armes splendides et des vêtements de soie. Quand Kriemhilt vient recevoir la nouvelle reine dans la plaine de Worms, Brünhilt sait répondre à son bon

accueil et l'embrasser avec toute l'effusion d'une princesse qui a d'excellentes manières. Le lendemain de son orageuse nuit de noces avec Sîfrit, la pauvre Brünhilt, à en croire une strophe d'origine évidemment récente, a mauvaise mine et le teint pâle... (*628* a, BC). Gunther, bien entendu, n'est pas moins galant que la dame de ses pensées; il est amoureux de Brünhilt bien avant de l'avoir vue; à son arrivée à Isenstein, il demande à Sîfrit de lui nommer les femmes qui se tiennent aux fenêtres du palais; comme le héros lui répond de choisir celle qu'il préférerait, il distingue dans la foule une femme qu'il trouve belle et désirable entre toutes : « Tes yeux ont bien choisi, lui dit Sîfrit, c'est Brünhilt, la belle jeune fille, vers qui s'élancent ton cœur, tes pensées et ton âme[1]. » Aussi, dans l'épreuve du javelot, le courtois Sîfrit, de peur de blesser la belle fiancée du roi Gunther, lance galamment son javelot la hampe en avant (*432* a, BC)! Lorsque Gunther a triomphé dans les trois épreuves, il traite sa fiancée avec respect et délicatesse, s'abstenant de tout commerce intime avec elle pendant le voyage d'Islande à Worms (*495*). Pendant le festin de noces, il fait sa cour en homme qui a l'expérience des femmes et qui a eu des succès (583); dans l'attente d'un nouveau triomphe, il envoie de tendres œillades à Brünhilt (*579*)... Et rien ne nous empêche même de supposer qu'après la mort de Sîfrit, Gunther et Brünhilt ne soient devenus des époux fort unis — dans le poème de Hartmann d'Ouwe, Laudine devient bien l'amante et l'épouse d'Iwein, le meurtrier de son premier époux; — de même, lorsque Gunther part de Worms pour se rendre au pays des Huns, chez Attila, on nous raconte qu'avant son départ il passe encore une nuit d'amour avec Brünhilt (*1455*), après quoi il lui fait les plus tendres adieux et la confie à Rûmolt pendant son absence (1456, 1459)... Rien de plus comique par instants que ce mélange de brutalité et de senti-

---

1. *381* 'Dir hât erwelt vil rehte dîner ougen schîn :
ez ist diu edel Prünhilt, daz schœne magedîn,
nàch der dîn herze ringet, dîn sin und ouch dîn muot.'

mentalité, que cette courtoisie chevaleresque attribuée aux acteurs d'un drame encore sauvage et barbare.

Sous ce vernis superficiel de civilisation et de chevalerie, on voit encore percer à chaque instant le vrai caractère de Brünhilt, tel qu'il ressort de la donnée fondamentale de la légende; on trouve exprimée dans le Nibelungenlied avec une singulière énergie, une singulière brutalité même, « cette idée chère à l'antiquité, que l'orgueil de la femme vierge doit être abaissé ». On peut jusqu'à un certain point comparer l'orgueil (*übermuot*) dans l'épopée allemande à la ὕβρις de l'antiquité grecque qui cause la ruine de ceux qui veulent s'élever au-dessus du niveau de l'humanité. A cette conception toute païenne s'est ajoutée l'idée chrétienne que l'orgueil est un des péchés capitaux et que les orgueilleux seront abaissés. Si Sîfrit est assassiné par Hagen, c'est qu'il a, par orgueil, pris la ceinture et l'anneau de Brünhilt et donné à Kriemhilt ces trophées de sa victoire[1]. C'est aussi l'orgueil qui perd Gunther et ses compagnons en les empêchant de révéler à Etzel les projets meurtriers de Kriemhilt[2]. Du reste, on sent que si ce péché est condamné officiellement par les poètes et par le public, il est secrètement absous, admiré même. C'est le péché des héros, des forts, de Sîfrit, de Kriemhilt (46), de Hagen (1721), de Brünhilt enfin (*338* a, B). Lorsque les épreuves se sont terminées à l'avantage des Burgondes, Sîfrit s'applaudit de la défaite de Brünhilt.

« C'est heureux, dit le vaillant Sîfrit, que *votre orgueil* soit

1. 628 Ich enweiz ob er daz taete durch sînen hôhen muot.

La *Klage* AB dit aussi que Sîfrît est mort à cause de son orgueil : « *unt daz er selbe den tôt gewan von sîner übermuot,* AB 19. » Mais le rédacteur C., très pénétré des idées chrétiennes, et plein d'admiration pour Sîfrit, change ainsi le passage : *unt daz er selbe den tôt gewan von ander* (*liute*) *übermuot... diz mære im grôzer tugende giht, daz er diemüetec wære,* etc. Voilà Sîfrit converti à l'humilité chrétienne !

2. 1803 hete iemen geseit Etzeln diu rehten mære,
er hete wol understanden daz doch sît dâ geschach :
durch ir vil starken übermuot ir deheiner ims verjach.

ainsi abaissé, et qu'il y ait au monde quelqu'un qui puisse être votre maître[1] ». Pendant la lutte corps à corps qu'il soutient contre Brünhilt dans la nuit de noces, Sifrit, presque vaincu, rassemble toutes ses forces pour un suprême effort, se disant que s'il succombait, toutes les femmes pourraient se montrer rebelles envers leurs maris (621) et Brünhilt, domptée par la force supérieure du héros, est obligée de faire soumission. « J'ai bien reconnu que tu sais maîtriser les femmes[2]. » Enfin, pendant le débat de préséance, Kriemhilt reproche à plusieurs reprises son orgueil à sa rivale (768, 785). « Ton orgueil t'a trompée. » *Dîn übermuot dich hât betrogen,* s'écrie-t-elle, en montrant à Brünhilt la ceinture et l'anneau qui attestent la victoire de Sifrit. L'orgueil est donc bien le trait dominant du caractère de Brünhilt; suffit-il pour expliquer toutes ses actions, ou faut-il admettre qu'elle est non seulement une vierge hautaine, mais aussi une amante délaissée ?

Cette question peut se poser dès le début de la 7e *aventure.* Pourquoi Sîfrit se donne-t-il pour le vassal de Gunther ? N'est-ce pas une excuse, une défaite pour ne pas épouser Brünhilt avec qui il avait jadis échangé des serments[3]?

Il est certain que cette explication est assez plausible, mais on a fait observer avec raison qu'elle n'est pas absolument nécessaire; Sîfrit peut se dire le vassal de Gunther pour expliquer comment il est venu en Islande et pourquoi il s'est exposé au danger de périr avec Gunther s'ils échouent dans leur entreprise. « A cause de toi, je suis venu ici avec lui, dit-il à Brünhilt; s'il n'était pas mon maître, jamais je ne l'eusse fait[4]. » Passant pour

1. 443 'Sô wol mich dirre mære,' sprach Sîfrit der degen,
'daz iwer hôhverten alsô ist gelegen,
daz iemen lebet der iuwer meister müge sîn.

2. 626 Ich hân wol erfunden daz du kanst vrouwen meister sîn.
Les recensions B et C ajoutent ce vers d'une extrême dureté.
dô muoste si verkiesen ir zorn unt ouch ir scham.

3. V. Lachmann, *Anmerkungen,* zu str. 375.

4. 401 Er sprach 'hie ist Gunther, ein künec rîch unde hêr :
erwurb er dîne minne, sone gert er niht mêr.

un simple vassal, il lui sera plus facile de disparaître au moment du combat, sans que son absence soit remarquée, et de venir en aide à Gunther. D'ailleurs, en quoi sa qualité de vassal pouvait-elle le dégager de ses serments? Remarquons enfin que les jongleurs du XIIe siècle ont une prédilection particulière pour les déguisements et les ruses de toutes sortes; tous leurs héros, Môrolf, Rother, Orendel, même l'honnête Oswald, sont cousus de malices; ils inventent mille stratagèmes, à tout propos et même hors de propos; en fait de ruses, ils font de l'art pour l'art. Aussi comme il s'agit de vaincre Brünhilt par ruse, il n'a certainement pu venir à l'esprit d'aucun des auditeurs du Nibelungenlied de se demander s'il était vraiment bien utile que Sîfrit se fît passer pour le vassal de Gunther; c'était une malice de plus, voilà tout.

Et, d'ailleurs, était-ce bien une ruse de Sîfrit de se dire vassal, et ne serait-ce pas plutôt un souvenir d'une forme ancienne de la légende? Nous avons vu précédemment que, dans la légende primitive, Gunther cherche à retenir Sîfrit à Worms. Le héros ne tombe-t-il pas ainsi sous la domination du roi des Burgondes? D'après Lachmann, les strophes interpolées seules affirment d'une façon positive que Sîfrit n'est pas le vassal de Gunther et qu'il feint de l'être pour tromper Brünhilt[1]; les strophes authentiques, par contre, semblent parfois se complaire dans une obscurité pleine de mystère. Lorsque Gunther demande à Sîfrit de l'accompagner chez Brünhilt, ce dernier lui répond: « Je le ferai si tu me donnes ta sœur, la belle Kriemhilt, la noble reine; je ne demande pas d'autre récompense de mes travaux[2].» Le fait de demander ou d'accepter une récompense n'implique-t-elle pas de la part de Sîfrit une sorte de dépendance vis-à-vis de Gunther?

---

durch dich mit im ich her gevarn hân :
wærer niht mîn hêrre, ich hetez nimmer getân.'

1. V. *374*. sqq, *376* a (B), *383* abc (BC).

2. 332 Des antwurte Sîfrit Sigmundes suon
'gîst du mir dîn swester, sô wil ich ez tuon,
die schœnen Kriemhilde, ein küniginne hêr :
sô gere ich niht lônes nach mînen arbeiten mêr.'

Un roi ne doit pas accepter de récompense de son égal. On peut encore faire remarquer qu'au 5e lied Sîfrit vousoie Gunther, ce qui peut aussi être considéré comme une marque d'infériorité. Enfin, nous avons déjà vu que, d'après la *Völsunga Saga,* la mère de Sigurd, Hjördís, a été esclave chez Hjalprek; que dans la *Thidrekssaga* Sigurd a été au service d'Isung et de Thidrek, et que Brynhild lui reproche d'être arrivé à Worms comme un vagabond. Il est donc tout au moins possible que, d'après la légende primitive, Sigfrid ait été réellement au service de Gunther.

Quant à préciser la condition sociale que Sigfrid avait ou feignait d'avoir, ce n'est guère possible : est-il vassal (*man*), domestique (*dienstman, ministerialis*) ou homme lige (*eigen, eigenhold*)[1] ? Brünhilt, en saluant Sîfrit, l'avait appelé seigneur (*hêrre*) et vousoyé; elle le traitait donc en homme libre et en noble (398); dans sa réponse, Sîfrit lui dit d'une façon tout à fait générale qu'il est l'homme (*man*) de Gunther et appelle celui-ci son seigneur (401). Sîfrit occuperait ainsi le même rang que Hagen ou que Dancwart. Après cet aveu, Brünhilt tutoie Sîfrit et le qualifie tantôt d'homme de Gunther (*man,* 402, 763), tantôt d'homme lige ou de serf (*eigen, eigenhold,* 574, 667, 746, 763). Mais elle sait, d'autre part, que Sîfrit a un royaume; or, en aucun cas, un serf ou un domestique ne peut commander à des hommes libres. Aussi, quand Brünhilt se plaint de ce que Sîfrit tarde à rendre ses devoirs (*dienst,* 667, 671) et à payer son tribut (768), elle ne peut avoir l'idée qu'il soit réellement un serf; elle le tient pour un vassal qui doit à son suzerain l'hommage et le tribut et elle emploie le mot *eigen* dans un sens tout à fait vague et général, comme saint Oswald disant aux rois, ducs, comtes, évêques et domestiques qui lui étaient soumis : « Seigneurs, vous me devez tous fidélité, car vous êtes tous mes sujets (*eigen*). » Brünhilt n'a donc aucune raison pour traiter Sîfrit moins favorablement

---

1. Sur l'emploi et le sens précis de ces mots, v. Zarncke, *Beitr. zur Erklärung und Geschichte des Nibelungenliedes,* 1856, p. 231 sqq.; Benecke, *Mittelhochd. Wörterbuch,* II, 36 sqq.; Grimm, *Rechtsalterthümer,* 326.

que les autres vassaux de Gunther. Quand le héros arrive en Islande avec ses 1000 Nibelungen, elle va saluer les arrivants et « distingua Sîfrit des autres par son salut[1] ». Il nous est tout à fait impossible d'admettre, comme le veut M. Zarncke, que Brünhilt salue Sîfrit *moins bien* que les autres sous prétexte qu'elle le croit serf de Gunther. Elle le prend pour un puissant vassal qui se présente à la tête de ses hommes et lui rend les honneurs qu'exigent l'étiquette et la courtoisie.

Mais si Brünhilt ne peut pas s'imaginer que Sîfrit est un serf, pourquoi, pendant le festin de noces, pleure-t-elle en voyant le héros assis à côté de Kriemhilt ?

« Le roi était assis ainsi que la vierge Brünhilt. Alors elle vit Kriemhilt (rien ne lui fut plus douloureux) assise à côté de Sîfrit ; elle se mit à pleurer et, sur ses joues brillantes, on vit couler des larmes. »

« Alors le chef du pays dit : « Qu'avez-vous, reine, pour laisser ainsi se troubler l'éclat de vos yeux ? Vous devez, certes, vous réjouir ; vous avez à vos ordres mon pays et mes villes et maint beau guerrier. »

« J'ai certes lieu de pleurer, dit la belle vierge. A cause de ta sœur, mon cœur est profondément affligé. Je la vois assise près de ton homme lige ; ce sera toujours pour moi un sujet de larmes si je la vois ainsi avilie. »

« Alors le roi Gunther dit : « Ne parlez plus de cela. Je vous dirai une autre fois la vérité à ce sujet, et pourquoi j'ai donné ma sœur à Sîfrit ; certes, elle pourra toujours vivre heureuse avec ce guerrier[2]. »

---

1. *480* Sîfriden mit gruoze si von den anderen schiet.
Le manuscrit D a : *vor* den andren *vor ûz* schiet.

2. 572 Der künic was gesezzen und Prünhilt diu meit.
dô si sach Kriemhilde (dô wart ir nie sô leit)
bî Sîfride sitzen, weinen si began :
über liehtiu wange sach man vallen trahen dan.

573 Dô sprach der wirt des landes 'waz ist iu, frowe mîn,
daz ir sô lâzet truoben liehter ougen schîn ?

La raison que donne Brünhilt de ses pleurs ne paraît pas suffisante. D'où lui vient d'abord l'intérêt extraordinaire qu'elle prend au sort de Kriemhilt? Et puis, en quoi Kriemhilt est-elle si fort à plaindre? M. Zarncke fait observer que les lois anciennes s'opposent aux mariages entre serfs et hommes libres et que ces mésalliances entraînent la mort des coupables, la confiscation de leurs biens ou tout au moins la perte de la liberté. Mais encore une fois, Brünhilt n'a jamais pu considérer Sîfrit que comme un puissant vassal qu'elle a salué en Islande à la tête de 1 000 guerriers; elle n'a donc pas lieu de se désespérer sur l'avilissement de Kriemhilt. Si elle pleure, c'est qu'elle a d'autres raisons qu'elle ne veut pas dire, et sa réponse à la question de Gunther n'est qu'un prétexte. Faut-il pour cela supposer que ce soit la jalousie qui lui arrache des larmes, qu'elle aime Sîfrit en secret, et soit désespérée de le voir heureux avec une rivale? Cette conclusion ne s'impose pas nécessairement à ce qu'il nous semble. Brünhilt peut avoir bien des raisons de pleurer, et la plus simple de toutes c'est qu'elle n'aime pas Gunther. Elle voit en face d'elle Kriemhilt qui a librement épousé Sîfrit qu'elle aime et qui l'aime. Elle, au contraire, a été conquise de force par Gunther, obligée de quitter son pays et entraînée en Burgondie; elle hait son époux dont elle va être obligée de partager le lit; de là cette colère qui se déchaîne avec tant de violence pendant la nuit de noces. Les larmes de Brünhilt sont donc le prélude nécessaire de la scène où Gunther est terrassé et pendu à un clou. L'auteur des strophes

---

ir sult iuch vrŏun balde : iu ist undertân
mîn lant und mîne bürge unde manic wætlîch man.'

574 'Ich mac wol weinen balde,' sprach diu schœne meit.
'umbe dîne swester ist mir von herzen leit.
di sich ich sitzen nâhen dem eigen holden dîn :
daz muoz ich immer weinen, sol si sô verderbet sîn.'

575 Dô sprach der künic Gunther 'ir sult des stille dagen.
ich wil iu zanderen zîten disiu mære sagen,
war umbe ich mîne swester Sîfride hân gegeben.
jâ mac si mit dem recken immer vrœlîche leben.'



*676* et *678*[1] a bien entrevu cette idée, mais il l'a exprimée de la façon la plus bizarre. Brünhilt ne veut pas accorder ses faveurs à Gunther avant de savoir pourquoi il a donné Kriemhilt à Sîfrit. Si elle pleure, si elle est triste et se refuse à Gunther, ce n'est pas qu'elle trouve affreux d'être livrée à un homme qui lui est odieux, non, c'est parce que le roi lui cache un secret... En vérité, la femme de Gunther aurait la curiosité singulièrement militante.

Il est également inutile de supposer que Brünhilt aime en secret Sîfrit pour expliquer le conflit de passions qui amène la mort du héros dans le Nibelungenlied. Brünhilt, conquise et domptée par force, veut du moins avoir épousé le plus vaillant des hommes, le plus grand des rois. Par orgueil personnel, elle exalte donc les mérites de Gunther qui « a fait sa conquête en vrai chevalier » ; de là aussi un sentiment d'envie contre Sîfrit et Kriemhilt qu'elle voit heureux et puissants, un désir de les rabaisser, de les humilier tous deux devant Gunther et devant elle-même. Peut-être faut-il déjà attribuer à un sentiment encore inavoué de rivalité et d'envie sa réponse à Gunther quand il lui demande la cause de ses larmes. En tout cas, cette rivalité se manifeste très clairement dès le début de la 12^e^ *aventure*. « La femme de Gunther pensait constamment : comment Kriemhilt peut-elle être aussi fière ? Sîfrit, son époux, est pourtant notre homme ; il y a bien longtemps qu'il ne nous a pas rendu hommage[2]. » C'est donc pour affirmer la suzeraineté de Gunther sur Kriemhilt et Sîfrit qu'elle désire leur visite (671). Elle ne les hait pas encore ; elle leur pardonnerait s'ils s'humiliaient et reconnaissaient leur vassalité ; aussi le poète peut-il dire qu'il y a amitié (*liebe*) entre Brünhilt et ses hôtes. A l'arrivée de Sîfrit, « la reine Brünhilt pensa que jamais homme lige ne pouvait être plus puissant ; elle était encore si bien disposée pour lui qu'elle l'eût volontiers laissé en vie...

1. Lachmann les considère comme interpolées.

2. 667 Dô dâhte ouch alle zîte daz Guntheres wîp
'wie treit et alsô hôhe vrou Kriemhilt den lîp ?

Plus tard, l'amitié fut rompue[1]... » Lorsque le débat de préséance s'engage, Brünhilt, blessée dans son orgueil, s'obstine avec hauteur dans ce qu'elle croit être son droit et s'attire ainsi la sanglante injure que Kriemhilt lui jette au visage.

Il n'est pas non plus question dans le Nibelungenlied de l'amour de Gunther pour Brünhilt qui tient une place si importante dans la légende scandinave. Après que Brünhilt a été publiquement insultée par Kriemhilt, elle demande, il est vrai, à son époux de lui rendre l'honneur : « Roi, si tu ne me laves de cette très grande honte, *je ne t'aimerai plus jamais*[2]. » Mais Gunther est certainement bien plus préoccupé de son propre honneur que de venger l'insulte faite à sa femme ; ce sont ses gens qui ont pitié de Brünhilt outragée (806) ; c'est Hagen qui veut la venger (810-816) ; elle n'a probablement aucune part au meurtre de Sîfrit[3]. Au fond, elle est fort indifférente à Gunther ; il l'a désirée parce qu'elle était renommée au loin par sa beauté, parce que sa conquête était difficile ; il veut compléter sa victoire en la contraignant à l'amour. Du reste, il trouve qu'elle est « une terrible femme », et quand Sîfrit le remplace auprès d'elle pour la terrasser, il lui permet de tout faire, même de la tuer, pourvu qu'il ne lui ravisse pas sa virginité[4]. La tendresse de Gunther pour sa femme est, comme on le voit, plus que médiocre.

---

nu ist doch unser eigen Sîfrit ir man :
er hât uns nu lange lützel dienste getân.'

1. 746 . . . . . . . . . . . Prünhilt diu künigîn
gedâht daz eigen holde niht rîcher kunde wesen.
si was im noch sô wæge daz si in gerne lie genesen.

755 Prünhilt ir gesten dannoch wæge was.
si giengen under krône in daz münster wît.
diu liebe wart gescheiden : daz schuof grœzlîcher nît.

2. 797 . . . . . . . . . . . . du beredest, künic, mich
der vil grôzen schanden, ich minne niemer mêre dich.'

3. Les strophes *860* et *951*, d'après lesquelles Brünhilt conseille la mort de Sîfrit, sont interpolées d'après Lachmann et en tout cas récentes.

4. 604 'An daz du iht triutest,' sprach der künic dô,
'mîne lieben vrouwen, (anders bin ich vrô)

Enfin, si dans la tradition du Nord Brynhild se tue sur le cadavre de Sigurd, dans le Nibelungenlied et la *Thidrekssaga* son histoire reste inachevée. Elle disparaît sans qu'on nous dise ce qu'elle devient; les données de la Saga sont de pure fantaisie; de même, dans le Nibelungenlied, elle ne reparaît plus après la mort de Sifrit. Elle ne figure plus que dans quelques strophes absolument insignifiantes et intercalées par des arrangeurs pour la rappeler au souvenir du lecteur [1]. La légende autrichienne et la légende saxonne, paraissant également ignorer comment Brünhilt était morte, la seule conclusion possible c'est que depuis longtemps la tradition se taisait en Allemagne sur ce point.

Somme toute, cette longue discussion ne nous fournit que peu de données certaines sur la légende primitive de Brünhilt; cherchons à résumer brièvement les principaux faits que nous lègue la tradition.

A l'époque des grandes invasions et tout particulièrement chez les hommes du Nord, la femme n'est plus uniquement la paisible compagne de l'homme. Partageant les dangers qu'il affronte, exposée à succomber avec lui, elle rivalise parfois de courage avec l'homme, revêt le casque et la cuirasse, et se fraie sa route à travers les dangers, la lance à la main [2]. Ces femmes guerrières, dont l'existence nous est attestée par des témoignages historiques, ont servi de modèle à la Brunhild de la légende allemande. C'est une vierge orgueilleuse qui se défend par la force contre les entreprises des hommes. Mais Sigfrid la fait rentrer dans la condition commune de toutes les femmes en la soumettant à Gunther. Pour conquérir Brunhild, il fallait affronter des épreuves redoutables; Sigfrid se substitue à Gunther par ruse, sort victorieux

---

sô tuo ir swaz du wellest. und næmest ir den lîp,
daz sold ich wol verkiesen : si ist ein angestlîchez wîp.'

1. *1040*, elle continue à haïr Kriemhilt; *1366*, Ruedegêr et Gotelint lui envoient des compliments; *1425*, elle ne reçoit pas Wärbel et Swemmelîn; *1455* sq., 1459, adieux touchants de Gunther à sa femme; il la confie à Rûmolt pendant son absence.

2. V. Golther, *Studien zur germ. Geschichte*, p. 405 sqq.

de ces épreuves, puis cède la vierge conquise et domptée à son frère d'armes. Quelles étaient au juste ces épreuves : s'agissait-il de combats à affronter, d'ennemis à vaincre, il est difficile de préciser. Si la force de Brunhild était, comme dans la légende allemande, attachée à sa virginité, Sigfrid devait la contraindre à l'amour avant de la livrer à Gunther. A côté de cette forme de la légende paraît avoir subsisté primitivement une autre tradition d'après laquelle Sigfrid aurait, au contraire, juré à Gunther de lui remettre Brunhild sans tache et aurait héroïquement tenu son serment, dormant à côté d'elle comme un frère à côté d'une sœur ; dans ce cas, il faut évidemment admettre que la force de Brunhild était indépendante de sa virginité. Quoi qu'il en soit, Brunhild, devenue l'épouse de Gunther, apprend au cours d'une dispute avec la femme de Sigfrid la trahison dont elle a été victime et exige de son époux la mort du héros. Sur ce point évidemment la légende du Nord a bien mieux conservé les données primitives que la légende allemande, où le rôle de Brunhild est presque passif. Elle veut la mort de Sigfrid, non par jalousie ou par un ressentiment d'amoureuse outragée, mais parce que, victime d'une tromperie, elle a été frustrée du sort que les destins lui avaient fixé. Sigfrid lui était promis, le meilleur des héros, le seul qui pût sortir vainqueur des épreuves dont elle était le prix. La vierge guerrière ne voulait se livrer qu'au plus vaillant héros. Or, elle est la femme de Gunther et pressent une trahison. Quand la vérité se fait jour, son ressentiment éclate avec une violence terrible contre celui qui l'a trompée, qui l'a jetée entre les bras d'un homme indigne d'elle ; pour que l'ordre fixé par le destin se trouve rétabli, il faut que Sigfrid meure ; alors Brunhild, sa vengeance accomplie, suit celui à qui elle devait appartenir et se frappe d'un coup d'épée sur le cadavre du héros.

Il nous reste encore à dire un mot de la légende de Sigrdrífa[1], endormie par Odin dans un château entouré de flammes, et

1. V. Beer, *Beitr.*, XIII, 58 sqq. ; Golther, *Studien*, p. 463 sqq. Cf. Paul, *Grundriss der germ. Philol.*, II, 1, p. 24 sq.

réveillée par Sigfrid, le héros sans peur, qui seul peut traverser la barrière de feu. Ce même récit se retrouve sous diverses formes dans la légende des dieux d'une part, dans les contes populaires de l'autre. De même que Sigurd délivre Sigrdrífa, Svipdag oblige le géant Fjölsvin à le laisser pénétrer dans le château où l'attend Menglöd, sa belle fiancée; de même Skirni se rend dans la demeure du géant Gými, porteur d'un message d'amour pour Gerd qui a excité les désirs ardents du dieu Frey. C'est toujours la même donnée que nous retrouvons dans le conte de la Belle au bois dormant qui a dû être connu dans toute la Germanie, aussi bien dans le Nord que dans le Sud. Sigfrid tient la place du prince Charmant qui réveille d'un baiser la belle princesse endormie, et les flammes qui protègent le château de Sigrdrífa sont remplacées par un inextricable fouillis de ronces qui s'élèvent jusqu'au sommet des tours. L'histoire de Sigfrid et Sigrdrífa[1] n'est donc probablement qu'une des mille et une variations brodées par l'imagination poétique du peuple sur ce vieux thème. Hâtons-nous d'ajouter cependant que rien ne nous oblige à faire de Sigfrid un héros mythique, une hypostase de Frey ou de Baldr, le dieu du jour qui chasse les ténèbres et ramène l'aurore ou le dieu du printemps qui vient délivrer la Terre endormie dans le sommeil d'hiver. Sigfrid peut tout aussi bien avoir été dès l'origine un simple héros, dont la trace historique s'est perdue et dont la légende a été enrichie peu à peu de données empruntées aux récits mythiques ou populaires. C'est ainsi que la tradition a pu faire de lui un prince Charmant qui, monté sur un cheval merveilleux, délivre une jeune fille endormie, en franchissant la barrière de feu qui la défend, épouse la belle princesse et vit longtemps heureux avec elle. Dans le Nord, ce récit a été modifié par l'introduction d'Agnar, dont le rôle primitif demeure obscur; puis Sigrdrífa est devenue une valkyrie, fille d'Odin. Enfin, il a

1. Le nom de Sigrdrífa est-il ancien dans la légende? L'étymologie est controversée : il signifierait « celle qui donne la victoire ». (Cf. *hring-drifi* « ringspender » *Atlakv.*, 32.) V. Paul, *Grundriss*, II, 1. p. 28.

fallu faire à cet épisode une place dans l'ensemble de la légende des Nibelungen. Sigurd, qui mourait victime des colères de Brynhild, ne pouvait pas, d'autre part, vivre heureux avec Sigrdrífa et le dénouement du conte de la Belle au bois dormant a dû être supprimé.

De quelle époque date cette légende de Sigrdrífa? Est-elle germanique? Est-elle spécifiquement norroise? Il est difficile de donner à cette question une solution précise. Peut-être sera-t-on tenté de retrouver dans le second *Sigfridslied*, et sous une forme très altérée, le dénouement du conte de Sigrdrífa, qui remonterait dès lors à une époque très reculée. Le *Sigfridslied* raconte, en effet, comment Seyfrid délivre une jeune fille prisonnière sur le Trache stayn et vit longtemps heureux avec elle. Il n'est pas impossible que le lied se trompe en confondant cette jeune fille avec Kriemhilt tout comme se trompait l'auteur de la *Võlsungasaga* en assimilant Sigrdrífa et Brynhild, et nous avons peut-être dans le *Sigfridslied* une variation allemande du conte de la Belle au bois dormant, combiné tant bien que mal avec les autres données de la légende de Sigfrid, avec le combat contre le dragon et la conquête du trésor des Nibelungen[1].

Il nous reste pour terminer à exposer sommairement les destinées du personnage de Brünhilt après l'époque du Nibelungenlied.

La femme de Gunther paraît avoir inspiré peu de sympathie aux jongleurs allemands. Ils sont pleins d'admiration pour l'habileté de Sîfrit, pour les *belles ruses* au moyen desquelles il parvient à triompher de Brünhilt; ils mettent en lumière les dangers qu'affrontent Gunther et Sîfrit pour la conquérir ou la dompter et semblent plaindre les deux héros d'être obligés de se

---

1. M. Golther qui, dans ses *Studien zur germ. S.*, rapproche la légende de Sigrdrífa de celle du 2e *Sigfridslied* admet, au contraire, dans la préface de son édition du *Hürnen Seyfrid*, p. XXIII, que la version du *Sigfridslied* a pu se former au XIIIe siècle sous l'influence de la légende de saint Georges, sans qu'il soit nécessaire d'admettre l'existence d'un conte germanique dans lequel Sigufrid aurait joué le rôle du prince Charmant.

donner tant de mal pour venir à bout de cette *terrible femme*. Dans les parties modernes du poème, Brünhilt est même rabaissée ou tournée en ridicule; on la déclare moins belle que Kriemhilt (550); Hagen la soupçonne de préparer un guet-apens contre les Burgondes après qu'elle a été vaincue dans les trois épreuves (*446*); les jongleurs voudraient même la faire passer pour avare; au moment de quitter l'Islande, elle charge Dancwart de faire des largesses à tout le monde; puis, trouvant que le héros s'acquitte trop bien de cette tâche, elle se plaint des prodigalités de son trésorier improvisé au grand amusement de Gunther et de Hagen qui se moquent de sa parcimonie et donnent raison à Dancwart (*486*).

La légende allemande ne tarde pas à oublier un personnage devenu si peu sympathique. Le poème des *Lamentations* admet, conformément aux données du Nibelungenlied, que Brünhilt a survécu à la mort de Sîfrit et qu'elle attend à Worms le retour de Gunther, parti pour le pays d'Etzel; il nous fait part de sa douleur lorsqu'elle apprend la mort de son époux et de tous ses amis; elle se trouve mal et on est obligé de l'asperger d'eau pour la ranimer (1977); alors elle paraît se repentir d'avoir causé la mort de Sîfrit et reconnaît qu'elle expie à cette heure les larmes qu'elle a fait verser jadis à Kriemhilt (1982).

Dans le poème de *Biterolf*, Brünhilt n'est plus qu'une reine d'épopée, aimant les tournois et distribuant des cadeaux. Elle est, comme dans le Nibelungenlied, la femme de Gunther et vit en bonne intelligence avec Kriemhilt qui réside à Worms avec son époux Sîfrit. Lorsque Rüedegêr vient en ambassade à Worms pour fixer les conditions du combat qui doit avoir lieu entre ses compagnons et ceux de Gunther, il est reçu solennellement par Brünhilt qui l'embrasse (6847) avec la permission de Gunther. Rüedegêr est placé entre elle et Kriemhilt; on lui demande des nouvelles de Helche (6895); on insiste pour lui faire accepter des cadeaux; malgré sa résistance, Brünhilt finit par lui offrir un drapeau. « Prenez ce drapeau, seigneur Rüedegêr, noble margrave, et portez-le pour l'amour de moi et de toutes

les femmes ici présentes[1]. » Rüedegêr ne peut que se mettre à la disposition des dames (7114). On lui demande de planter ce drapeau devant les portes de Worms et de le défendre envers et contre tous avec ses compagnons. Les principaux héros des deux armées ennemies, sous les yeux des dames et de Brünhilt (8650, etc.), se livrent autour de ce drapeau à une sorte de fantasia d'ailleurs fort inoffensive; les chevaliers en sont quittes pour des bleus; après le tournoi, il s'engage entre Rüedegêr et Brünhilt le plus gracieux dialogue : ..... Merci de votre drapeau, dit Rüedegêr, je crois que mon dos n'en guérira pas de six mois. — Hélas, répond Brünhilt, Gunther va me battre d'importance pour avoir occasionné ce combat. — Vous n'auriez d'ailleurs que ce que vous méritez, « *vous êtes revenue aux habitudes que vous aviez jadis :* bien des gens ont mal au dos parce que vous aimez tant à voir des combats[2] ! »

---

1. *Biterolf.* 7093 den vanen nemet her Rüedegêr
edel marcgrâve hêr,
und füert in durch die liebe mîn
und aller frouwen die hie sîn.

2. *Biterolf.* 12590 « wie rehte senftliclîchen
mir iuwer gâbe ist bekomen !
swaz ich des frume habe genomen,
der tiuvel habe im mînen teil.
ich wæn mîn rücke iht werde heil
in einem halben jâre. »
. . . . . . . . . . . . . . .
12606 « hie ist keiner sô geslagen,
ich wæn mir werde es mêre
ê Gunthêr der vil hêre
vol versüenet ane mich
die sorge hân ich,
swaz swerns ûf sînem rücke lît,
daz er mirs die selben mâze gît. »
. . . . . . . . . . . . . . . .
12618 « ir wârt in iuwer alte site
komen der ir phlâget ê :
des tuot manegem der rücke wê
daz ir sô gerne sehet strît. »

Brünhilt a du plaisir à voir l'impétueux Wolfhart (12666) et fait dire bien des choses à Helche par Rüedegêr (12785, etc.)... Il ne reste plus rien, on le voit, du caractère primitif de Brünhilt qui est devenue une véritable caricature : une reine qui a eu une jeunesse batailleuse et a conservé un goût trop vif pour les spectacles guerriers !

Dans la version D du *Jardin des Roses*[1] figure une Brünhilt qui « es treine et de haute naissance » ; le poète ne sait même plus qui elle est, mais, comme à plusieurs reprises elle reproche à Kriemhilt son orgueil, elle doit avoir un rang élevé. Dans la version C elle est remplacée par une duchesse d'Irlande. Délaissée par les jongleurs, Brünhilt tombe peu à peu dans l'oubli et finit par descendre, dès la fin du XIII^e siècle, au rang d'une simple figurante sans histoire et sans passé.

1. V. W. Grimm, *der Rosengarte*, p. V.

# CHAPITRE VI.

## LA MORT DE SIGFRID.

---

### I.

**Circonstances extérieures de la mort de Sigfrid.**

Les différentes versions norroises. — La *Thidrekssaga* et le Nibelungenlied : préliminaires du meurtre. — La chasse où périt Sigfrid. — Où et comment meurt Sigfrid d'après la tradition allemande.

Sigfrid a eu la destinée singulière d'être célébré par les poètes moins pour ses exploits qu'à cause de sa fin prématurée ; il est devenu l'un des héros favoris de la légende héroïque parce qu'il est mort dans tout l'éclat de sa jeunesse, traîtreusement assassiné par ses proches. Ses hauts faits se réduisent en somme à peu de chose ; il a tué un dragon et conquis un grand trésor ; il a terminé en une seule bataille une guerre contre les Saxons et les Danois ; ajoutons encore que, d'après la tradition allemande, il a triomphé de la reine Brünhilt. Tous ces exploits n'ont rien de bien extraordinaire et ne suffisent pas pour mettre un héros hors de pair. Mais pour une faute légère, pour une indiscrétion irréfléchie, Sigfrid périt à la fleur de l'âge, victime de sa générosité, victime de sa confiance envers ses amis qu'il a fidèlement servis en toute occasion ; et cette mort tragique suffit pour que les poètes et leur public s'attachent avec émotion et sympathie à ce jeune héros dont la brillante destinée est si vite interrompue : « Et lorsqu'on apprit la nouvelle que Sigurd avait été tué, chacun dit que plus

jamais il ne vivra, plus jamais il ne viendra au monde un tel héros ; tant par sa force et sa valeur que par sa courtoisie, sa vaillance et sa générosité, il surpassait tous les autres hommes ; et son nom ne périra jamais parmi les hommes de langue allemande non plus que parmi ceux du Nord[1]. »

Commençons par préciser les circonstances qui ont accompagné le meurtre de Sigfrid.

D'après la tradition la plus répandue dans les pays scandinaves[2], Sigurd est frappé pendant son sommeil et à l'intérieur du palais de Gjúki. Outragée par Gudrún, Brynhild exige impérieusement la mort du héros, sinon elle quittera son époux, et Gunnar craint par-dessus toute chose d'être abandonné de sa femme. En vain Högni essaye de détourner son frère de cette odieuse trahison. Gunnar persiste dans son dessein et propose de faire tuer Sigurd par le jeune Guthorm, le fils adoptif de Gjúki, qui n'est lié au héros par aucun serment de fraternité. Guthorm, excité par des sortilèges, consent à faire ce qu'on attend de lui. Deux fois il pénètre dans la chambre où reposait Sigurd, deux fois il recule épouvanté par l'éclat des yeux du Völsung. La troisième fois Sigurd dormait aux côtés de Gudrún. Alors Guthorm frappe le héros de telle sorte que l'épée traverse sa poitrine et s'enfonce dans le coussin sur lequel il était étendu. Sigurd se réveille, il a encore la force de lancer l'épée Gram contre son meurtrier qui s'enfuit ; elle coupe en deux le lâche Guthorm. Alors Sigurd expire en protestant une dernière fois de son innocence et en essayant de consoler Gudrún qui dormait à ses côtés au moment où il avait été frappé, et se lamentait toute couverte du sang de son époux ; dans sa douleur elle frappe des mains « si fortement que les coupes de cristal retentirent dans le palais et que les oies crièrent en réponse dans la cour... » Et pendant ce temps, Brynhild, enfin vengée, « rit de tout son cœur quand elle put entendre de son lit la plainte retentissante de la fille de Gjúki ».

1. *Ths.*, ch. 348. Cf. *V. S.*, ch. 32.

2. *Sig. in skamma.* (cf. *Vǫls. S.*) ; *Guðrúnar hvǫt*, 4, 17 ; *Hamðismál*, 6, 7.

A côté de cette version principale on trouve dans plusieurs poèmes eddiques une autre forme de la légende qui se rapproche sensiblement de la tradition allemande.

Le *poème de Sigurd*[1] représente Gudrún attendant le retour de ses frères et de son époux. Sigurd a été tué par Guthorm à ce qu'il semble (4), au Sud près du Rhin (5), et Högni vient annoncer cet événement fatal à sa sœur : « Nous avons déchiré le héros avec nos épées et Gráni baisse la tête et flaire le roi mort (7). » Gudrún, à cette nouvelle, maudit les assassins de son époux : « Tu m'annonces de très grands forfaits ; que les esprits funestes s'emparent de Gunnar, le meurtrier de Sigurd ; son esprit avide de vengeance sera châtié (9). »

De même dans le *second poème de Gudrún* Sigurd a été tué lorsqu'il se rendait à l'assemblée, au Thing ; Gudrún va demander à Gráni ce qu'est devenu son maître, et le cheval baisse tristement la tête. Alors elle s'adresse à ses frères :

« Gunnar pencha la tête ; Högni me dit la triste mort de Sigurd : « Le meurtrier de Gothorm est étendu mort de l'autre « côté du fleuve, abandonné aux loups.

« Vois là-bas Sigurd dans la direction du Sud ! là tu entends « les corbeaux croasser et les aigles crier, heureux de cette proie, « et les loups hurler sur ton époux ! »

Et Gudrún répond :

« Pourquoi, Högni, m'annonces-tu de tels malheurs à moi infortunée. Puissent les corbeaux déchirer ton cœur..... »

« Högni répondit, pour la première fois triste et avec bienveillance — il était très affligé : « Ta douleur n'en serait que plus « grande, Gudrún, si les corbeaux déchiraient mon cœur. »

---

1. *Brot af Sigurðarkviðu.* (V. prose. Cf. *Nornagest S.*, ch. 8.)

5 Soltinn varð Sigurðr sunnan Rínar...

7 « Sundr hǫfum Sigurð sverði hǫgginn,
gnapir æ grár jór yfir gram dauðum. »

9 « mjǫk mælir þú miklar firnar ;
gramir hafi Gunnar, gǫtvað Sigurðar !
heiptgjarns hugar hefnt skal verða.

« Et je quittai cet entretien, seule, pour rassembler les restes de Sigurd épargnés par les loups; et je ne pleurai pas, et je ne frappai pas dans mes mains, et je ne me lamentai pas comme les autres femmes, quand je me trouvai auprès du cadavre de Sigurd[1]. »

Ces deux fragments nous permettent de reconstruire une variante norroise de la mort de Sigurd qui ressemble beaucoup à la légende allemande. Le héros a été tué dehors, vers le Sud, de l'autre côté du Rhin, pendant qu'il se rendait à l'assemblée. Le meurtrier semble toujours être Guthorm, mais Gunnar et Högni sont les complices du crime et paraissent même y avoir participé[2]. Gráni rentre au palais sans son maître; interrogé anxieusement

---

1. *Guðrúnarkviða,* II.

*4* Gráni rann af þingi.

*7* Hnipnaði Gunnarr, sagði mér Hǫgni
frá Sigurðar sárum dauða :
« liggr of hǫggvinn fyr handan ver
Gothorms bani of gefinn úlfum.

*8* Líttu þar Sigurðr á suðrvega!
þá heyrir þú hrafna gjalla,
ǫrnu gjalla æzli fegna
varga þjóta um veri þínum. »

*9* « Hví þú mér, Hǫgni, harma slíka
viljalaussi vill um segja?
þítt skyli hjarta hrafnar slíta
við lǫnd yfir, en þú vitir manna! »

*10* Svaraði Hǫgni sinni einu,
trauðr góðs hugar, af trega stórum :
« þess áttu, Guðrún, græti at fleiri,
at hjarta mítt hrafnar slíti. »

*11* Hvarf ek ein þaðan andspilli frá
á við lesa varga leifar;
gerðiga ek hjúfra né hǫndum slá,
né kveina um sem konur aðrar,
þá er ek sat soltin um Sigurði.

2. V. *Hamðismál,* 6, 7. Cf. *Guðrúnarhvǫt,* 4, 17.

*6* lítt myndir þú þá Guðrún! leyfa *dáð Hǫgna,*
er þeir Sigurð vǫkdu svefni or...

par Gudrún, il baisse tristement la tête. Pressentant un malheur, Gudrún s'adresse à Högni qui lui révèle la triste vérité : alors elle profère des malédictions contre ses frères et se rend dans la forêt pour disputer les restes de Sigurd aux loups et aux corbeaux et leur donner la sépulture.

Il est difficile de décider laquelle des deux versions norroises est la plus ancienne. Rien n'empêche d'admettre, en effet, que la légende allemande ait pu exercer une influence directe sur la tradition scandinave, car nous savons qu'elle était connue dans le Nord. L'auteur d'un fragment en prose faisant suite au *poème de Sigurd* sait en effet que les « hommes allemands » racontent comment Sigurd fut tué dehors dans la forêt [1]. Mais il est tout aussi plausible d'admettre que la légende primitive se rapprochait à l'origine du récit tel qu'il est rapporté dans le Nibelungenlied et qu'il a subi dans le Nord des altérations de plus en plus considérables. On a fait valoir en faveur de cette hypothèse que l'idée de faire mourir Sigfrid pendant une chasse et dans la forêt était très naturelle pour des Germains ; il n'en est pas de même en Islande où la chasse en forêt n'existe pas ; au contraire, nombre de Sagas relatent des assassinats commis pendant que la victime sommeillait dans sa maison : de là une tendance de la tradition à accommoder la légende aux mœurs de sa nouvelle patrie. De même nous admettrons volontiers que dans la légende primitive c'est Hagen qui frappe Sigfrid par trahison ; la tradition du Nord aura rejeté tous les torts sur Guthorm et sur Gunnar par sympathie pour Högni qui meurt en héros au pays d'Atli et à qui on cherchait dès lors à épargner un lâche forfait [2].

Le récit de la *Thidrekssaga* n'a pas subi l'influence de la légende du Nord et s'accorde en général avec les données du Nibelungenlied qui, au point de vue de la composition dramatique, lui

1. *Brot af Sigurðarkviðu* (prose), *Nornagest S.*, ch. 8.

2. Cette opinion est soutenue, par exemple, entre autres par M. Golther. *Studien zur germ. Sagengesch.* L'opinion inverse par M. Edzardi, *Germ.*, XXIII, 86 sq. ; cf. 335.



reste néanmoins infiniment supérieur. La délibération des rois et des chefs burgondes sur la conduite à tenir envers Sîfrit est remplacée par une suite assez confuse de négociations. Brynhild, outragée par Grímhild, sort du palais, va au-devant de Gunnar et de Högni, et leur raconte l'affront qu'elle a subi. Dès ce moment la mort de Sigurd semble décidée, car Högni donne à Brynhild le conseil de dissimuler son courroux et lui-même, ainsi que Gunnar, feint de ne rien savoir (344).

Lorsque Sigurd, qui était allé à la chasse avec ses gens, revient à Worms, il est bien reçu par tout le monde. Alors Högni demande à son frère quand il ira chasser à son tour, et Gunnar répond qu'il partira aussitôt que le temps sera favorable. Quelques jours après, « Högni se rendit à la cuisine et parla en secret au cuisinier : « Au jour de demain tu dois tenir prêt de bonne heure notre repas et saler tous les mets autant que tu le pourras, et place devant le jeune Sigurd ce que tu auras fait de plus salé. » Puis il partit et appela l'échanson et lui dit : « Demain quand nous mangerons de bonne heure, tu dois peu servir à boire. » (345.) Dans le Nibelungenlied Hagen a recours à la même ruse. Pendant le repas de chasse qui a lieu dans la forêt on ne sert pas à boire : « Alors le seigneur Sifrit dit : Je m'étonne qu'on nous fournisse si bien de vivres, mais que les échansons ne nous apportent pas en même temps du vin. Si l'on ne soigne pas mieux les chasseurs, je ne veux plus être compagnon de chasse. » « Alors le héros de Niderlant dit : Mal vous advienne ! Il aurait fallu m'amener ici sept charges d'hydromel et de claret ; si cela ne pouvait se faire, on aurait dû nous installer plus près du Rhin[1]. »

---

1. 906 Dô sprach der hêrre Sîfrit 'wunder mich des hât,
sîd man uns von kuchen gît sô manegen rât,
war umbe uns die schenken dar zuo niht bringen wîn.
man pflege baz der jegere, ich wil niht jeitgeselle sîn.

909 Dô sprach der Niderlende 'ir lîp der habe undanc.
man sold mir siben soume met und lûtertranc
haben her gefüeret. dô des niht mohte sîn,
dô sold man uns gesidelet haben nâher an den Rîn.'

Hagen s'excuse en disant que, faute de connaître le rendez-vous de chasse, il a envoyé le vin dans le Spehtshart (*908*) et propose de se rendre à la source où il médite de tuer Sîfrit (910). C'est donc lui évidemment qui, comme dans la Saga, a donné l'ordre de ne pas emporter de boisson.

Dans le Nibelungenlied Gunther se garde bien d'inviter directement Sîfrit à prendre part à la chasse; il se borne à annoncer à tous ses gens qu'il va partir, comptant bien d'ailleurs que Sîfrit ne resterait pas en arrière : « A tous mes hôtes il faut maintenant annoncer que je veux partir de bonne heure; ceux qui veulent chasser avec moi, qu'ils se préparent; ceux qui veulent rester à faire la cour aux dames me feront également plaisir[1]. » Dans la Saga aussi Gunnar et Högni s'arrangent de façon à n'inviter Sigurd à les accompagner que par hasard. Pendant qu'ils font leurs préparatifs de départ, Sigurd leur demande quels sont leurs projets: « Nous voulons sortir, chasser des animaux et nous divertir. *Veux-tu venir avec nous ou veux-tu rester à la maison?* » Sigurd se décide aussitôt à suivre ses amis; avant le départ on lui sert le repas de chasse commandé par Högni, puis, tandis que les autres chasseurs partent devant, Högni a un entretien parfaitement insignifiant d'ailleurs avec Brynhild qui lui promet de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, tout ce qu'il voudra, s'il fait en sorte que Sigurd ne rentre pas vivant au château le soir. Högni craint la force du héros, mais jure de faire son possible pour satisfaire Brynhild (346).

Si le récit de la Saga semble confus et, par endroits, surchargé de détails inutiles, le Nibelungenlied contient de son côté un épisode qui paraît être d'origine très récente : la fausse déclaration de guerre des rois de Saxe et de Danemarc. Liudegêr et Liudegast ne figurent que dans la *4e aventure* (2e lied). Ortwîn,

---

1. 855 Allen mînen gesten sol man daz nu sagen,
ich welle fruo rîten; die wellen mit mir jagen,
daz sich die bereiten : die wellen hie bestân
hübschen mit den vrouwen, daz sî liep mir getân.

qui prend part à la délibération des rois burgondes, est introduit comme doublet de Hagen dans la *3e aventure* (1er lied). Enfin, toute l'histoire de la croix brodée par Kriemhilt sur les vêtements de Sîfrit semble bien peu ancienne; elle ne se trouve ni dans la Saga ni dans le *Sigfridslied*, bien que d'après ces deux récits Sigfrid soit, comme dans le Nibelungenlied, vulnérable en un seul point. Cet épisode est d'ailleurs bien composé, très dramatique — peut-être même un peu sentimental — et surtout fort bien adapté à l'ensemble du récit. Kriemhilt est impliquée d'une façon directe dans l'action. Cruellement trompée par Hagen, elle devient la cause involontaire de la mort de Sîfrit et perd son époux par les précautions mêmes qu'elle prend pour le préserver plus sûrement de tout danger. Il faut d'ailleurs remarquer que la *16e aventure* (8e lied) se conforme très exactement aux données de la 15e (7e lied). Pendant que Sîfrit est penché sur l'eau pour boire, Hagen cherche la croix brodée par Kriemhilt sur les vêtements du héros, et c'est à cet endroit qu'il frappe[1]. Or le 8e lied est, d'après Lachmann, l'un des plus anciens de tout le recueil. Il est donc étrange de le voir se conformer aux données du 7e lied qui est relativement récent, et qui semble avoir connu le premier cycle de Nibelungenlieder. Si l'on refuse d'admettre que les lieder originaux aient pu être retouchés, on est acculé à des hypothèses assez peu vraisemblables; et l'on est obligé d'admettre, par exemple, que l'auteur du 8e chant a connu un lied analogue au 7e, mais plus ancien.

La chasse où Sigurd trouve la mort est racontée fort sèchement, comme toujours, dans la Saga. Le héros se distingue entre tous les chasseurs. Ses compagnons et lui poursuivent pendant longtemps un sanglier que Högni finit par abattre. Fatigués, mourant de soif, ils rencontrent un ruisseau où ils se désaltèrent; lorsque Sigurd arrive et boit à son tour, Högni se relève,

---

1. **921** er sach *nach einem bilde* an des küenen gewant.
**922** er schôz in *durch daz criuze*.
L'allusion au 7e lied nous paraît aussi évidente que possible.

saisit son épée, frappe le héros entre les deux épaules et le transperce de part en part. Sigurd meurt en reprochant à ses ennemis leur lâche trahison.

C'est en somme le même thème légèrement modifié que développe l'auteur du 8e lied, mais il a su enrichir son sujet de mille détails heureux et répandre sur tout son récit le charme d'une poésie naïve et pleine de vie. On a dit et répété que ce lied était le chef-d'œuvre de la poésie épique du moyen âge en Allemagne; contentons-nous d'affirmer qu'il est en tout cas la plus belle partie du Nibelungenlied. La figure de Sîfrit nous apparait en pleine lumière; le héros est superbe d'entrain, rayonnant de bonheur. Tout son être respire la joie de vivre et de sentir sa force. Il a des gaîtés d'enfant : il s'amuse à effrayer ses compagnons, à bouleverser les cuisiniers en lâchant sur eux un ours qu'il a pris ; il maugrée contre le manque de vin qui lui gâte son plaisir ; tandis que pour courir jusqu'à la source, Hagen et Gunther se dépouillent de tout leur attirail de chasse, Sîfrit garde toutes ses armes et arrive le premier. Même le dénouement tragique de cette fête joyeuse, la mort de Sîfrit, n'a rien de funèbre, rien de mélancolique et ne suggère aucune réflexion triste sur les côtés sombres de la vie humaine. A la pitié qu'inspire le héros ne se mêle aucune amertume : on le plaint, on regrette de le voir ainsi disparaître dans l'épanouissement de sa beauté et de sa force virile, lui qui semblait fait pour vivre heureux, pour répandre le bonheur autour de lui.

Si le récit de la chasse est très supérieur au reste du Nibelungenlied, c'est tout d'abord parce que le poète raconte la plus belle partie de la légende et qu'il a été soutenu par le sujet qu'il traitait. Dans quelle mesure a-t-il puisé à la tradition ou même à des lieder plus anciens sur la mort de Sigfrid, c'est ce qu'il est évidemment impossible de déterminer. Son mérite, c'est d'avoir su raconter les faits tout simplement, sans aucune recherche dans l'expression, sans jamais viser au pathétique ou à l'effet. De plus le récit n'est pas défiguré, comme l'histoire de Brünhilt, par le contraste parfois choquant des données anciennes avec les parties plus modernes

du poème. Les traits modernes ne manquent pas cependant dans le 8e lied : le poète prend parti pour Sifrit contre Hagen et affirme avec une indignation toute chevaleresque qu'à son époque on ne verrait plus une aussi lâche trahison; de même il est peu probable que dans la légende ancienne Sifrit ait été assez courtois pour laisser boire avant lui Gunther et Hagen ; ce trait d'ailleurs ne se trouve pas dans la Saga. Mais ces détails modernes se fondent heureusement dans l'ensemble du récit. Tout ce que la critique peut faire, c'est de retrouver, en comparant la Saga au Nibelungenlied, quelques-uns des traits qui ont été fournis au poète par la tradition. Dans la Saga, Sigurd, frappé à mort par Högni, lui dit : « Si j'avais pu prévoir vos desseins lorsque j'étais debout, avant que tu n'aies accompli l'œuvre de me faire une blessure mortelle mon bouclier eût été brisé, mon casque fracassé, mon épée ébréchée, et il est plus probable qu'avant d'avoir fait tout cela, vous seriez morts tous les quatre. » — Alors Högni dit : « Tout ce matin nous avons poursuivi un sanglier sauvage et à nous quatre nous pouvions à peine en venir à bout, mais maintenant, seul, en peu de temps je suis venu à bout d'un ours ou d'un buffle; et il nous eût été plus difficile de venir à bout de Sigurd s'il eût été sur ses gardes, que de tuer un ours ou un buffle, le plus sauvage de tous les animaux. » (Ch. 347.) On sent encore un souffle de poésie dans la prose d'ordinaire si sèche de la Saga ; or ces deux traits se retrouvent dans le Nibelungenlied. « Si j'avais deviné vos intentions meurtrières, j'aurais bien su me préserver de vous [1] », dit Sîfrit blessé à Hagen, et la dernière strophe du lied conclut : « Jamais héros n'eussent pu faire pire chasse; la bête qu'ils tuèrent là fut pleurée par de nobles femmes [2]. » Reconnaissons d'ailleurs que ces deux traits sont si naturels et si bien en situation que la coïncidence du lied et de la Saga pourrait, à la rigueur, être fortuite.

1. *N.* 935 het' ich an iu erkunnet den mortlîchen sit,
ich hete wol behalten vor iu mînen lîp.

2. *N.* 943 von helden kunde nimmer wirs gejaget sîn.
ein tier daz si dâ sluogen, daz weinden edeliu kint.

Il nous reste à exposer en quelques mots la question très controversée de savoir où a lieu la chasse dans laquelle Sigfrid est tué. Comme les indications géographiques de la Saga et de la légende du Nord sont des plus fantaisistes, il y aurait quelque naïveté à prendre leurs données au pied de la lettre. Cependant, s'il est permis d'en tirer une conclusion quelconque, il nous faut admettre que la légende faisait mourir le héros tantôt sur l'une des rives du Rhin, tantôt sur l'autre. Dans la Saga, les chasseurs quittent Worms à cheval et ne passent pas le fleuve ; c'est donc dans les Vosges, sur la rive gauche, qu'ils vont chasser. Au contraire, l'un des chants de l'Edda affirme que Sigurd a été tué « de l'autre côté du Rhin ». Quoi qu'il en soit, dans le Nibelungenlied Gunther annonce qu'il va chasser dans les Vosges (854, 7e lied) ; puis, sans que rien indique qu'il ait changé ses projets, il passe le Rhin avec ses compagnons (943, 8e lied) et va par conséquent chasser dans l'Odenwald ; Hagen prétend d'ailleurs avoir envoyé le vin dans le Spehtshart (*908*) qui est situé au delà de l'Odenwald du côté d'Aschaffenbourg, et son erreur serait inexplicable si la chasse avait dû avoir lieu dans les Vosges, sur la rive opposée du Rhin ! On trouve ainsi l'une à côté de l'autre deux données peut-être également traditionnelles l'une et l'autre, mais qui dans tous les cas, ne peuvent subsister ensemble. Le rédacteur C du Nibelungenlied s'est d'ailleurs aperçu de la contradiction qui s'était glissée dans le poème ; il change donc Waskenwald en Odenwald (854) et ajoute une strophe indiquant que la chasse a bien eu lieu dans l'Odenwald. « Sur la source où Sifrit a été tué vous allez avoir de moi les renseignements les plus véridiques : devant l'Odenwald est un village, Otenheim ; là coule encore la source ; n'en ayez aucun doute[1]. »

---

1. *934 a*. C. *942 a*. Idh.

Von dem selben brunnen, dâ Sîfrit wart erslagen
sult ir diu rehten mære von mir hœren sagen :
vor dem Otenwalde ein dorf lît Otenheim ;
dâ vliuzet noch der brunne. des ist zwîfel dehein.

(Var. Otenhaim, Ottenhaim, Ottenhain.) — Sur tout le développement

Il est douteux que le rédacteur C ait suivi une tradition locale sur la mort de Sigfrid et qu'il faille reconnaître dans l'Otenheim du Nibelungenlied soit le village d'Otincheim, aujourd'hui Edigheim, jadis situé dans le Lobodengau sur la rive droite du Rhin, soit le village d'Ottenheim situé dans le sud de l'Odenwald, dans le Kreichgau près de Heidelberg. La chasse a lieu dans la forêt et la montagne (883, 902). Le rendez-vous est loin du Rhin (909) « *ûf einen wert vil breit* » (871), c'est-à-dire dans une île ou une presqu'île entourée d'eau ou de marais. La source où Hagen propose de boire est près de la montagne (911). Si le poète a en vue dans sa description une localité particulière, ce qui n'est ni certain, ni même vraisemblable, il suppose probablement les chasseurs dans la forêt en face de Worms et le rendez-vous de chasse près du cours de la Weschnitz; or, de ce côté il n'y a pas d'Otenheim. D'autre part, l'auteur du manuscrit C vivait probablement en Autriche ou en Tyrol; il n'est pas même sûr qu'il ait jamais été dans la vallée du Rhin; tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il connaissait l'abbaye de Lorsch et savait que Worms se trouve, comme les Vosges, sur la rive gauche du Rhin. Sa véracité est d'ailleurs fort suspecte et il est fort possible qu'il ait tout simplement inventé le village d'Otenheim dans l'Odenwald et la fontaine de Sigfrid pour en imposer à ses auditeurs crédules par la précision de ses connaissances; dans ce cas, il est évidemment inutile de rechercher l'emplacement de la véritable source de Sigfrid et l'on n'a plus aucune raison de supposer que le *Cuningesbrunno* ou le *Lintbrunno* signalés par W. Grimm[1] aient jamais passé dans la légende pour l'endroit où Hagen a assassiné le héros.

Le récit du Nibelungenlied sur la mort de Sîfrit a été très populaire en Allemagne et c'est à ses données que se conforment les autres sources allemandes de la légende. Ainsi le poème de la

---

qui suit v. Braune, *Beitr.*, IX, 653 sqq.; cf. Rieger, *die Nibelungens. in ihren Bez. zum Rheinl.*, p. 53 sq.; W. Grimm, *H. S.*, n° 47.

1. *H. S.*, p. 168 sq.

*Fuite de Dietrich* sait que Sîfrit a été assassiné par Hagen au moment où il était penché sur une source (2051 sqq.). Le *Sigfridslied* suit la même tradition, et raconte que Seyfrid a été frappé entre les deux épaules, à l'endroit où il était vulnérable, au moment où il se rafraîchissait la bouche et le nez dans une source de l'Odenwald. Hans Sachs qui, dans sa tragédie *der Hürnen Sewfriedt*[1], suit en général les données du *Sigfridslied*, s'en écarte dans son récit de la mort de Sigfrid. Le héros a l'habitude de se coucher dans l'après-midi près d'une source fraîche, à l'ombre d'un tilleul pour dormir. C'est ce moment que choisissent Gerner et Hagen pour le frapper, afin de pouvoir dire ensuite qu'il a été tué par des brigands (7e acte). Grimm et, après lui, M. Tittmann supposent que Hans Sachs a dû avoir devant lui une version du *Sigfridslied* différant notablement de celle que nous connaissons; ils font remarquer que Sigfrid est tué pendant son sommeil comme dans la légende du Nord, près d'une source ombragée d'un tilleul comme dans le Nibelungenlied, et qu'on le dit assassiné par des brigands. Peut-être serait-il plus simple d'admettre que Hans Sachs a connu, outre le récit très sommaire du *Sigfridslied*, quelque récit oral de la légende; ou encore que, trouvant les données du *Sigfridslied* peu claires et insuffisantes, il les a modifiées de sa propre autorité. Si Sewfriedt est tué près d'une source ombragée d'un tilleul, c'est que ces sources sont un lieu commun dans la poésie allemande[2]; s'il est frappé pendant son sommeil, c'est qu'évidemment ses ennemis ne pouvaient choisir un moment plus favorable pour l'assassiner sans avoir à craindre de résistance; et il va de soi qu'un homme assassiné dans la forêt a pu succomber sous les coups d'un brigand. Dans tous les cas il est bien invraisemblable qu'un trait spécial à la légende du Nord ait pu se glisser à travers les siècles jusque dans la tradition orale allemande du XVIe siècle!

1. *H. S.*, n° 149; Tittmann, *Dicht. v. H. Sachs*, Th. III, Einl. XXVIII sqq.; Lachmann, *Anm.*, zu 913. Cf. Br. Philipp, *Zum Rosengarten*, p. XXXV sqq., p. LV; Gœtze, *Der hürnen Sewfriedt*, p. IV sq.; Golther, *Sigfridslied*, p. XXIII sq.

2. V. Grimm, *H. S.*, p. 169.

Nous avons vu comment Sigfrid est tué par Hagen; il nous reste encore à exposer brièvement comment les meurtriers rapportent le corps du héros à Worms et apprennent à Kriemhilt la mort de son époux.

D'après la *Thidrekssaga,* Brynhild attend les chasseurs qui reviennent avec le cadavre de Sigurd, et les félicite d'avoir fait bonne chasse. Puis les guerriers vont chez Grímhild, enfoncent la porte et jettent sur son lit le cadavre de Sigurd[1]. « Tes blessures me semblent mauvaises, dit-elle, où les as-tu reçues? Ton bouclier revêtu d'or est intact, il n'est pas fracassé, et ton casque n'est nulle part brisé; comment as-tu été blessé ainsi? Tu dois être assassiné. Si je savais qui a fait cela, il l'expierait bien. » Et Högni répondit : « Il n'a pas été assassiné; nous chassions un sanglier sauvage et ce sanglier lui a porté la blessure mortelle. » Et Grímhild répondit : « Ce sanglier sauvage, c'était toi, Högni, et nul autre. » (Ch. 348.)

Dans le Nibelungenlied, les meurtriers agissent moins brutalement et se contentent de déposer le corps de Sifrit devant l'appartement de Kriemhilt. Aussi, le dernier trait du récit de la Saga, qui est fort beau et provient sans doute d'un lied perdu, ne peut-il pas trouver son emploi. Par contre, Kriemhilt s'écrie à la vue du cadavre de Sîfrit : « Hélas, quel malheur pour moi! — mais ton bouclier n'est pas fracassé à coups d'épée; tu es assassiné! Si je savais qui a fait cela, je chercherais toujours à le faire mourir[2]. »

Du reste, le récit du Nibelungenlied est, en général, très moderne. Sifrit est enterré comme un bon chrétien et ses funérailles sont l'occasion de largesses faites aux pauvres et aux gens d'église. La présence de Sigmund à Worms est contraire aux données de la légende authentique, où le héros meurt avant la

1. Serait-ce un souvenir lointain de la légende norroise où Gudrún se réveille couchée aux côtés de son époux assassiné?

2. *N.* 953 « Wê mir dieses leides. nu ist dir doch dîn schilt
mit swerten niht verhouwen : du bist ermorderôt.
wess ich wer ez het getân, ich riete im immer sînen tôt. »

naissance de son fils. Lorsque Hagen se trouve en présence de sa victime, les blessures de Sîfrit recommencent à saigner; or, ce « jugement de Dieu » serait, d'après Lachmann, emprunté à l'*Iwein* de Hartmann d'Aue[1]. Les seuls détails anciens que l'on puisse signaler sont la réconciliation de Kriemhilt avec ses frères (1055) qui est conforme à la légende du Nord, et la belle scène où Kriemhilt fait ouvrir le cercueil de Sîfrit et lui donne un baiser suprême que l'on a comparé au chant de douleur de Gudrún dans l'ancienne Edda.

## II

### Psychologie de la légende.

Mobiles des divers acteurs du drame dans la légende du Nord, — dans la *Thidrekssaga,* — dans le Nibelungenlied. — Responsabilité encourue par chacun des personnages de la légende. — Dans quel sens l'épopée populaire peut-elle être appelée impartiale.

Bien que Sigfrid brille au premier rang des héros par son courage, sa force, sa grandeur d'âme et son respect de la foi jurée, il n'est cependant pas à l'abri de tout reproche; il mérite par sa conduite la haine de Brunhild et même, dans une certaine mesure, celle de Gunther. Dans la légende du Nord, qui, sur ce point, semble être fidèle à l'esprit de la légende primitive, cette *faute tragique,* qui cause la perte de Sigurd, est très nettement marquée, et le héros lui-même porte un jugement sévère sur ses actions. Lorsque Grípi lui révèle qu'il changera de visage avec Gunnar et fera la conquête de Brynhild pour son frère d'armes, il s'indigne que l'avenir lui réserve la honte de céder à un autre sa propre fiancée; il trouve que Brynhild sera en droit d'attendre de lui une compensation, car il aura violé ses serments et commis envers elle une affreuse trahison[2]. Il a pour excuse, à la

1. V. Lachmann, *Anmerk.*, zu 981-987. M. Martin, *Z. f. d. A.* XXXII 153, regarde le fait de cet emprunt comme peu probable.

2. *Grípisspá,* 31 sqq.

vérité, d'avoir été ensorcelé par le breuvage magique que lui a fait prendre Grímhild, et c'est aussi sur cette dernière que retombe la plus lourde part de responsabilité[1]. Mais Sigurd se souvient de ses serments le jour même des noces de Gunnar et de Brynhild[2]. Il a si bien conscience de sa faute qu'il offre à Brynhild une composition en argent et va même jusqu'à lui proposer de vivre avec elle et d'abandonner Gudrún[3]. Il est coupable aussi d'avoir révélé à sa femme l'assistance qu'il avait donnée à Gunnar[4]. Malgré tout, jugeant des autres par lui-même, il se croit à l'abri de tout danger; sa droiture, sa générosité native l'empêchent de soupçonner chez les autres une trahison dont lui-même eût été incapable. Il avait, il est vrai, un vague pressentiment des projets de Brynhild; bien plus, sa mort avait été prédite à plusieurs reprises par Grípi, par Fáfni, par Sigrdrífa, par Brynhild; mais il ne croyait pas qu'il pourrait être trahi par ceux qui lui avaient juré fraternité. « Sigurd n'avait aucun soupçon de la trahison; aussi bien, ne pouvait-il échapper au destin, ni au terme qui lui était fixé. Sigurd croyait aussi ne pas avoir mérité d'embûches de leur part. » Aussi les traîtres le surprennent-ils sans défense; mortellement blessé, il dit en expirant : « Maintenant s'est accompli ce qui était prédit depuis longtemps, mais je doutais; nul ne peut échapper à son destin[5]. »

La trahison de Gunnar est d'autant plus odieuse qu'en faisant tuer Sigurd, il n'obéit pas seulement à un sentiment de vengeance ou de haine, mais à des mobiles d'intérêt et de basse jalousie. D'un côté, il croit ou veut croire que Sigurd a manqué à ses serments[6]; il cède aux prières de Brynhild qui menace de

1. *V. S.*, 26, 28, 29; *Gripisspá*, 33, 35. Cf. 51.
2. *V. S.*, 27; *Gripisspá*, 45.
3. *V. S.*, 29.
4. *V. S.*, 29 (fin).
5. *V. S.*, 30; *Brot af Sigurðarkviðu* (prose); *Nornagest S.*, ch. 8.
6. *Brot af Sigurðarkviðu*, 1, 2. Cf. 19 sq. *V. S.*, 30. Cf. *Sig. in skamma*, 28; *Gripisspá*, 47-49.

l'abandonner et refuse de partager son lit s'il ne frappe pas Sigurd[1]. Mais, de plus, il craint la trop grande puissance que Sigurd prend dans le royaume et craint d'être un jour renversé par lui[2]; enfin il convoite les possessions du héros et surtout le grand trésor, héritage de Fáfni, dont il espère pouvoir jouir en paix une fois le crime accompli[3].

La *Thidrekssaga* aggrave encore la culpabilité de Sigurd. Nous avons vu qu'il manque sciemment à ses serments envers Brynhild en épousant Grímhild, et qu'après avoir juré de ne révéler à personne par qui Brynhild avait été maîtrisée, il dit tout à sa femme, violant ainsi une seconde fois ses promesses. Comme dans la légende du Nord, les mobiles qui poussent Gunnar et Högni à frapper le héros sont en partie intéressés. La grande puissance de Sigurd leur portait ombrage. Il avait reçu d'eux la moitié du royaume (ch. 226); il les surpassait en toute chose (ch. 342); et Brynhild leur prédisait qu'ils seraient bientôt obligés eux-mêmes de servir leur orgueilleux allié. Le héros d'ailleurs ignore les complots qui se trament contre lui et tombe sans défense sous les coups de ses ennemis.

Si la Saga ne cherche pas à atténuer la faute de Sigurd, le Nibelungenlied montre plutôt une tendance à faire de Sîfrit la victime innocente d'une noire trahison. Les jongleurs ne lui font pas un crime d'avoir trompé Brünhilt, mais admirent, au contraire, son adresse et « ses belles ruses ». Peut-être Sîfrit a-t-il eu tort d'enlever par orgueil la ceinture et l'anneau de Brünhilt (628). Dans tous les cas, il n'aurait pas dû donner ces trophées de sa victoire à Kriemhilt et lui laisser ainsi croire qu'il avait été le premier amant de Brünhilt. Il jure bien à Gunther qu'il ne s'est jamais vanté de pareille chose (800) et Gunther ne doute pas de ce ser-

1. *Sig. in skamma*, 11, 15, 16; *V. S.*, 30; *Brynhildlied* danois (B. 14, etc.) et *Brynhildlied* des Färöer (str. 185); *Brot af Sigurðarkv.*, 3.

2. *Sig. in skamma*, 10; *V. S.*, 30. Cf. *Brot af Sigurðarkv.*, 8, 10, 11; *Guðrúnarkv.* II, 2, 3.

3. *Sig. in sk.*, 17; *V. S.*, 30.

ment (*803*). Mais Sîfrit n'en est pas moins embarrassé et mécontent de l'orage que Kriemhilt a soulevé en insultant Brünhilt; il le dit sans détour à Gunther : « Il faut élever les femmes, dit le vaillant Sîfrit, de telle sorte qu'elles s'abstiennent de propos arrogants. Défends-les à ta femme, je ferai de même à la mienne. Je suis vraiment honteux de tant d'orgueil[1]. » En somme, Sifrit n'est coupable que d'une indiscrétion bien pardonnable et Gunther lui-même ne trouve rien à lui reprocher : « Il est né pour notre bonheur et notre gloire[2] », dit-il à Hagen qui réclame la mort du héros. Et au moment de mourir, Sîfrit proteste encore de son innocence et de sa loyauté : « Je vous ai toujours été fidèle; je l'ai bien payé! vous avez mal agi envers vos amis[3]... » Et personne n'ose contredire le héros mourant.

Tandis que les circonstances extérieures du meurtre varient considérablement d'une tradition à l'autre, les motifs qui décident Gunther et Hagen restent, pour ainsi dire, les mêmes dans le Nibelungenlied et dans les chants de l'Edda; la légende s'est donc conservée sur ce point avec une remarquable pureté. Dans le Nibelungenlied, Brünhilt n'inspire aucune passion à Gunther et ne songe pas à le pousser au meurtre en excitant sa jalousie contre Sîfrit. Malgré cela, la mort du héros est toujours représentée comme la vengeance de l'insulte faite à Brünhilt[4]. Par instants, néanmoins, on sent que cette raison est pour ainsi dire officielle seulement et qu'il faut chercher ailleurs les vraies causes de la mort de Sîfrit. La principale c'est que Hagen tient à venger

---

1. *N.* 805 'Man sol sô vrowen ziehen' sprach Sîfrit der degen,
'daz si üppec sprüche lâzen under wegen.
verbiut ez dînem wibe, der mînen tuon ich sam.
solher übermüete ich mich wærlîchen scham.'
2. *N.* 815 er ist uns ze sælden unt ze êren geborn.
3. *N.* 930; cf. 938.
4. *N.* 816 daz Brünhilde weinen sol im werden leit.
954 gerochen hête Hagene vil übele' Brünhilde zorn.
1728 . . . . . . . . . . . wie sêr er des enkalt
daz diu vrowe Kriemhilt die schœnen Prünhilde schalt!

l'insulte faite à la maison royale de Burgondie. « Devons-nous élever des bâtards? reprit le vaillant Hagen. Mince honneur en vérité pour d'aussi bons guerriers que nous! Il (Sîfrit) s'est vanté d'avoir eu les faveurs de notre chère reine, que je meure s'il n'en perd pas la vie[1]! » La mort de Sîfrit débarrasse donc les rois burgondes à la fois d'un allié qui leur avait rendu des services trop compromettants et d'un rival qui les éclipsait par sa gloire trop brillante. C'est pourquoi le farouche Hagen s'applaudit d'avoir réussi à tuer le héros. « Je ne sais pas, dit-il à ses compagnons, pourquoi vous pleurez. Tout est fini pour nous, peines et soucis; nous trouverons peu d'hommes maintenant qui osent nous tenir tête. Gloire à moi d'avoir fait disparaître le héros[2]! » Hagen, d'autre part, désirait depuis longtemps que le trésor des Nibelungen passât aux Burgondes (717), c'est pourquoi il suggère à Gunther, pour vaincre ses derniers scrupules, que, par la mort de Sîfrit, « il deviendrait maître de nombreux royaumes[3] ». Ainsi, comme dans la légende du Nord, l'ambition, la soif de l'or, le désir de se débarrasser d'un rival trop puissant poussent Gunther à commander ou à permettre la mort de Sîfrit, à violer ses serments ou à trahir son hôte.

Il nous est facile maintenant d'apprécier la part de responsabilité encourue par chacun des acteurs du drame.

Guthorm qui, dans la légende du Nord, accomplit le meurtre de Sigurd, n'est que l'instrument de Gunnar; il a été poussé au crime par les sortilèges de Grímhild. Le vrai coupable, le seul coupable, c'est Gunnar, qui a violé ses serments les plus sacrés;

---

1. *N.* 810 'Suln wir gouche ziehen?' sprach aber Hagene:
'des habent lützel êre sô guote degene.
daz er sich hât gerüemet der lieben vrowen mîn,
dar umbe wil ich sterben, ez engê im an daz leben sîn.'

2. *N.* 934, texte cité dans l'introduction.

3. *N.* 813 Sîn gevolgte nieman, niwan daz Hagene
riet in allen zîten Gunther dem degene,
ob Sîfrit niht enlebte, sô wurde im undertân
vil der künege lande. der helt des trûren began.

Högni a déconseillé le crime, mais il n'en est pas moins le complice de son frère; il est enveloppé dans la malédiction qui pèse sur la race parjure des Niflungar et doit périr comme Gunnar sous les coups d'Atli.

Dans la *Thidrekssaga*, Gunnar et Högni sont à peu près également coupables. Gunnar ne paraît pas avoir hésité un seul instant à sacrifier Sigurd à sa vengeance. C'est Högni cependant qui prépare et qui accomplit le meurtre, c'est lui que Grímhild regarde immédiatement comme l'assassin du héros. Gernoz, qui assistait à la chasse, semble être complice de ses frères. Seul, Gisler, âgé de 5 ans à peine (ch. 390), est innocent parmi les Niflungar.

Dans la légende autrichienne, c'est Hagen qui est l'adversaire-né, le sombre rival du brillant Sifrit. Les deux héros ont le courage, la force, le sentiment de l'honneur. Mais Sîfrit a, de plus la bonté et la grâce. Peut-être était-il jadis dans quelque ancien mythe le dieu de la lumière et du printemps qui répand autour de lui la vie et le bonheur; dans tous les cas, la légende héroïque le représente rayonnant de jeunesse et de beauté, gagnant tous les cœurs et en particulier ceux des femmes. Hagen, au contraire, est laid, et si une jeune fille doit l'embrasser, elle recule épouvantée, tant son aspect est terrible. Il ne cherche qu'à être craint de tout le monde; il met son orgueil à être le premier, à faire sentir durement aux autres sa force; sachant estimer ses adversaires à leur juste valeur, il a le mépris le plus écrasant pour ceux qui lui sont inférieurs, pour les lâches, pour les faibles. Pour Sîfrit, qu'il sent supérieur à tous les héros, il a une haine froide et implacable. Il sait mettre au service de ses passions une volonté indomptable, décidée à briser tous les obstacles ou à succomber. Sitôt que Hagen a pris une résolution, il va droit devant lui avec une inflexible logique, avec une énergie farouche, sans se laisser arrêter par aucun sentiment de pitié ou d'honneur chevaleresque. Dès l'instant où il a décidé de perdre Sifrit, il met tout en œuvre pour réussir; il triomphe des scrupules de Gunther par d'habiles insinuations, par des conseils sans cesse répétés (813). « Hagen

de Tronje ne lui laissait pas un instant de paix ; bien des gens du roi eussent encore oublié le différend. Mais Hagen ne voulait pas abandonner son projet[1]. » Il circonvient Kriemhilt et se fait indiquer par elle le point vulnérable de Sifrit. C'est lui qui propose la partie de chasse (854-858 s.) ; lui qui indique la source près de laquelle il compte tuer Sifrit (913) ; lui enfin qui frappe le héros après lui avoir enlevé ses armes. Et le poète, indigné de tant de perfidie, déclare que plus jamais chevalier ne commettra plus pareille félonie et que si Sifrit, même frappé à mort, avait eu ses armes, Hagen eût été payé selon ses mérites[2].

Gunther est aussi coupable que Hagen, mais d'une autre façon, On rencontre souvent dans les poèmes des jongleurs rhénans une figure à moitié sérieuse, à moitié plaisante, celle du bon roi, incapable de rien faire par lui-même, comme Salmân, qui est obligé de demander à tout instant l'aide de Morolf, ou Oswald. qui ne peut jamais se tirer d'affaire sans son corbeau. Dans le Nibelungenlied, Gunther joue un rôle assez analogue à celui de ces rois bien servis. En toutes circonstances, il a recours aux bons offices de Sifrit ou de Hagen. Même lorsqu'il ne s'agit que de recevoir des hôtes, il ne peut se passer du secours de Hagen que lui nomme les arrivants ! A plus forte raison est-il incapable d'agir ou de se décider dans les circonstances graves et quand il faut prendre une résolution importante. Aussi le rôle de Gunther dans le drame de la mort de Sifrit est-il à la fois odieux et ridicule ; il se fait presqu'à regret le complice de Hagen, sans avoir ni l'audace de son crime ni l'énergie nécessaire pour combattre la volonté tenace de Hagen ; il suit docilement les avis de son vassal (819), mais il a peur de l'assassinat qu'il a laissé commettre ; il voudrait le tenir caché ; tandis que Hagen, avec une franchise

1. *N*. 825 Der künec mit sînen friunden rûnende gie.
Hagne von Tronije in nie geruowen lie :
noch heten ez gesceiden genuoge sküneges man :
dône wolde et Hagne nie des râtes abe gân.

2. *N*. 922 sqq. ; Hagen est appelé *der vil ungetriwe man*, 854 ; blâmé seul, 848, 849, 954 ; blâmé avec Gunther, 819, 858, 859, 929, 930.

brutale qui ne manque pas d'une certaine grandeur, se glorifie d'avoir tué Sîfrit, Gunther verse des larmes sur le sort du héros et voudrait faire croire qu'il a été assassiné par des brigands! Sîfrit mourant n'adresse aucun reproche direct à son meurtrier, mais il est révolté de cette attitude indécise de Gunther, indigne d'un roi et d'un héros et plus odieuse encore que le cynisme de Hagen; Gunther est son parent (936), Sîfrit meurt pour lui avoir été trop fidèle, trop dévoué (930) et le regarde, par conséquent, comme le premier coupable. « Le roi de Burgondie déplorait aussi la mort du héros; alors Sîfrit, mortellement blessé, dit: Point n'est besoin que celui-là pleure le dommage, qui l'a causé. Il mérite de grands reproches et ferait mieux de laisser là les larmes[1]. » Kriemhilt, qui est femme, poursuit de toute sa haine Hagen, l'auteur matériel du meurtre. La nature virile et généreuse de Sîfrit s'indigne davantage contre Gunther, le complice effrayé et honteux d'un crime dont il profite et qu'il n'a ni osé commettre ni voulu empêcher.

Gîselher et Gêrnôt sont sinon innocents, du moins bien plus excusables que Gunther et Hagen. Dans la délibération où Hagen demande la mort de Sîfrit, Gîselher s'oppose énergiquement au meurtre, trouvant qu'une querelle de femmes n'est pas un motif suffisant pour faire périr le héros. Aussi toute la faute de Gîselher et de Gêrnôt — si faute il y a — c'est de ne pas avoir, à la suite de cette délibération, averti Sîfrit des projets meurtriers de Hagen. On ne peut pas affirmer qu'ils aient eu connaissance du complot lui-même, car la seule strophe qui pourrait établir leur complicité ne se trouve pas dans le manuscrit A et peut s'interpréter de deux manières différentes[2]. On peut se demander d'ailleurs si,

1. *N.* 933, texte cité dans l'introduction.

2. *858* a. Dô die vil ungetriuwen ûf geleiten sînen tôt
si wistenz algemeine Gîselher und Gêrnôt.
wolden niht jagen rîten ine weiz durh welhen nît
daz si in niht erwarnden: idoch erarneten siz sît. (C. I. h. d.)

Grimm (*Altd. Wälder,* II, p. 165; cf. Muth., *Einleitung in das Nl.,* p. 185) met un point virgule après *algemeine,* et explique: « Tous connais-

d'après les idées du moyen âge sur la famille, ils eussent été tenus de trahir leur frère et leur parent pour sauver Sîfrit.

Si nous nous sommes livrés à une enquête aussi minutieuse sur les causes du meurtre de Sîfrit et sur les responsabilités qui pèsent sur l'auteur et sur les complices du crime, c'est que les jongleurs qui ont chanté la légende ont dû se poser ces questions. N'oublions pas que le Nibelungenlied date de la fin du XII[e] siècle, qu'il a été composé par des chrétiens et pour des chrétiens. Les jongleurs et le public ont des idées morales; ils veulent savoir qui a raison et qui a tort, quels sont les bons et quels sont les méchants; ils donnent leurs sympathies à Sîfrit parce qu'il a été assassiné injustement; ils sont évidemment préoccupés de savoir si Kriemhilt a eu raison ou tort de tuer ses frères pour venger son époux, si Gunther et les siens ont ou non mérité leur sort et nous verrons, en étudiant la seconde partie de la légende, qu'ils se permettent même d'altérer la légende selon qu'ils prennent parti pour ou contre Kriemhilt. Il importait donc de réunir et de contrôler toutes les indications fournies par la tradition sur la mort de Sîfrit.

C'est un lieu commun de critique littéraire que l'épopée ancienne est essentiellement objective, que le poète épique procède comme la nature, qu'il est impartial, amoral comme elle. Il faut se garder cependant de confondre l'impartialité et l'indifférence morale. Le poète qui a composé le récit de la mort de Sîfrit est plein de sympathie pour le héros et blâme hautement la conduite de Hagen et de Gunther. Seulement, dans la seconde partie de la légende, Gunther succombe en roi et en héros, et Hagen se défend avec une intrépidité, une audace qui excitent l'admiration du poète aussi franchement que la trahison dont Sîfrit est victime avait excité son indignation. L'épopée ou, si l'on préfère,

---

saient le complot dirigé contre Sîfrit, mais Gîselher et Gêrnôt ne voulurent point aller chasser. » M. Zarncke (*Beiträge*, p. 158 ff.) met le signe de ponctuation après *rîten*, et explique : « Tout le monde savait que Gîselher et Gêrnôt ne voulaient pas aller à la chasse. »

l'esprit général de la légende est donc d'une très grande impartialité. Plus tard, il n'en est plus ainsi. Au xv$^{e}$ siècle, l'auteur d'un petit roman populaire sur l'histoire de Sigfrid accroche à la légende un dénouement de sa façon. Sigehardus, le père de Sigfrid, entre en campagne contre les meurtriers de son fils. Le traître Hagenwald est battu et se rend, pour être épargné, au plus lâche des soldats de Sigehardus, à Zivilles, qui assassine son prisonnier endormi. Ehrenbertus et Waltherus (Gunther et Gêrnôt) sont exilés et vont traîner dans les forêts de Sicile une existence misérable. Le dénouement de la légende est d'une moralité tout à fait édifiante : les bons sont séparés d'avec les méchants ; les premiers finissent par l'emporter et les autres par subir le plus mérité des châtiments. Dans le Nibelungenlied, il n'en est pas ainsi ; il n'y a pas à proprement parler de bons et de méchants, il y a des hommes qui tantôt agissent bien — et alors on les applaudit — tantôt agissent mal — et alors on les condamne. Comment il peut se faire que le même homme commette une infamie et se conduise ensuite comme un héros, c'est ce que le poète épique ne se charge pas du tout de nous expliquer. Son affaire, c'est de raconter les actions des héros ; il s'abstient, en général, de tout commentaire, et, s'il en donne, ses interprétations sont naïves ou même ridicules, ainsi que nous avons pu le remarquer en étudiant la légende de Brunhild. Le poète, qui est assujetti à suivre une tradition, voit son sujet pour ainsi dire de l'extérieur, comme un événement de la vie réelle. Et comme dans la réalité les causes véritables des actions humaines sont presque toujours difficiles à démêler, le poète, pour simplifier sa tâche, nous fait assister au cours même des événements, peint le caractère des personnages par les actions qu'ils accomplissent, et laisse à d'autres le soin de deviner les sentiments qui les agitent ou de réfléchir sur les causes des événements qui se déroulent.

---

# CHAPITRE VII

## ATTILA.

---

### I

#### **Attila dans l'histoire.**

Impression produite par les Huns sur les Germains. — Développement de la puissance des Huns. — Domination militaire d'Attila. — Son astuce. — Sa douceur envers les Germains soumis à son autorité. — Mort d'Attila.

« Les Huns dépassent en férocité et en barbarie tout ce qu'on peut imaginer de barbare et de sauvage. Ils sillonnent profondément avec le fer les joues de leurs enfants nouveau-nés afin que les poils de la barbe soient étouffés sous les cicatrices; aussi ont-ils, jusque dans leur vieillesse, le menton lisse et dégarni comme des eunuques. Leur corps trapu, avec des membres supérieurs énormes et une tête démesurément grosse, leur donne une apparence monstrueuse....

« Toujours errants par les montagnes et les forêts, changeant perpétuellement de demeures, ou plutôt n'en ayant point, ils sont rompus dès l'enfance à tous les maux, au froid, à la faim, à la soif. Leurs troupeaux les suivent dans leurs migrations, traînant des chariots où leur famille est renfermée....

« C'est à cheval qu'ils passent leur vie, tantôt à califourchon, tantôt assis de côté, à la manière des femmes : ils y tiennent leurs assemblées, ils y achètent et vendent, ils y boivent et mangent, ils y dorment même, inclinés sur le cou de leurs montures. Dans

les batailles, ils se précipitent sans ordre et sans plan, sous l'impulsion de leurs différents chefs, et fondent sur l'ennemi en poussant des cris affreux. Trouvent-ils de la résistance, ils se dispersent, mais pour revenir avec la même rapidité, enfonçant et renversant ce qui se rencontre sur leur passage. »

Telle est, d'après le témoignage d'Ammien Marcellin [1], l'impression que produisirent les Huns sur les peuples de l'Occident, lorsqu'au IVe siècle ils entrèrent en contact avec eux. Les Germains, moins barbares que les Huns, ne purent tenir devant ces hordes redoutables. Leurs armées, lourdes et lentes dans leurs mouvements, étaient incapables de lutter contre ces rapides cavaliers qui les déconcertaient par la brusquerie de leurs attaques. Les Huns inspiraient d'ailleurs aux Germains une sorte d'effroi superstitieux; ils n'appartenaient pas à la même race que ceux-ci; déjà leur aspect extérieur était repoussant et inspirait la terreur; on ne leur connaissait aucune religion et on les savait adonnés à des pratiques de sorcellerie; on racontait que le roi Filimer avait fait chasser de l'armée des Goths des sorcières nommées les *Haliurunnæ* [2]; que dans les déserts de Scythie elles avaient rencontré des esprits immondes errant à travers la solitude, et que de leur accouplement était née la race féroce des Huns. Les Germains étaient vaincus d'avance. L'empire des Ostrogoths est brisé au premier choc et les peuplades qui le composent font leur soumission; les Visigoths sont rejetés sur l'empire d'Orient; puis les Huns remontent le cours du Danube, refoulant les Germains devant eux en les faisant refluer vers les frontières romaines. Les uns, sous la conduite de Radagais, mettent l'Italie à deux doigts de sa perte; puis ce sont les Vandales, les Alains et les Suèves qui se précipitent sur les frontières de la Gaule et pénètrent jusqu'en

---

1. XXXI, 2, V. Am. Thierry, *Histoire d'Attila*, I, p. 9 sqq. Cf. Jordanis, XXIV.

2. Jordanis, XXIV; d'après Müllenhoff, *Haliurunnæ* serait un mot composé goth. **halja-rûna* (*halja* = enfer; *rûna* = mystère) signifiant « femmes adonnées à la magie, sorcières ».



Espagne; sur la rive droite du Rhin, les Huns entrent en contact avec les Burgondes. Ils deviennent pour l'empire romain et pour toute la civilisation européenne un danger de plus en plus menaçant.

Vers 433, Attila et son frère Bléda arrivent au pouvoir, et la puissance des Huns parvient à son apogée. Les différentes tribus des Huns n'étaient pas, à l'origine, unies entre elles par des liens bien solides: elles opéraient chacune pour soi, sans direction commune; quelques-unes se mettaient même au service de l'empire; ce sont des contingents hunniques qui décident de la bataille de Florence où sont arrêtées les bandes de Radagais et qui étouffent la révolte de Gaïnas; d'autres combattent en Gaule sous les ordres de Litorius; Roas, l'oncle d'Attila, avait le titre de général romain, et Attila lui-même se parait de cette dignité. La discorde régnait dans la famille royale des Huns : Attila met fin à ces dissensions et étouffe dans le sang toutes les résistances. Il inaugure son règne en se faisant livrer par les Romains deux princes de la famille royale des Huns, les fils de Mama et d'Attacam, qui sont aussitôt crucifiés sous les yeux de ceux qui les lui avaient amenés; son frère Bléda, qui dérangeait sans doute ses projets ambitieux, est assassiné en 445 « par fraudes et embûches ».

Attila parvient par ces moyens à imposer sa suprématie à tous les petits chefs de tribus : il a sous ses ordres une masse formidable de cavaliers qu'il peut diriger à son gré, et se plait à faire, à la tête de ses hordes sauvages, une grande course de pillage à travers l'Europe. « C'était un homme né pour ébranler les nations de l'univers et pour être l'effroi des peuples; il semait, je ne sais comment, la terreur tout autour de lui par la renommée formidable qui le précédait partout. Sa démarche était superbe, il promenait son regard autour de lui, de telle sorte que sa puissance se manifestait même par les mouvements de son corps[1].... »

Si par sa force militaire écrasante Attila était le maître en Europe, il excellait en outre à tirer le meilleur parti possible de ses avantages, et déployait une ruse tout asiatique dans ses négocia-

1. Jordanis, XXXV.

tions avec les peuples voisins. « Il aimait la guerre, dit Jordanis, tout en combattant peu lui-même; il était habile au conseil...[1] » Le prétexte le plus mauvais lui était bon pour élever des réclamations, pourvu qu'il fût impossible d'y satisfaire. Par le traité de Margus il tenait l'empereur d'Orient, obligé de lui livrer tous les fugitifs huns qui se réfugiaient sur les terres de l'empire : or il avait dressé une longue liste de tous ces transfuges, depuis l'époque où Carpilion, fils d'Aétius, avait été otage chez les Huns, et chaque fois qu'il voulait obtenir de nouvelles concessions ou trouver un prétexte à de nouveaux empiétements, il exhibait sa liste et mettait l'empereur en demeure de remplir ses engagements. Pour justifier une incursion des Huns sur territoire romain, il avait imaginé d'accuser l'évêque de Margus de s'être introduit clandestinement dans la sépulture des rois huns pour en piller les trésors, et comme, malgré l'invraisemblance d'une telle accusation, l'évêque commençait à craindre d'être sacrifié à Attila par la lâcheté de la cour de Bysance, il prit les devants et passa au camp des Huns en leur promettant de leur livrer la ville épiscopale. Encore plus extraordinaire est l'histoire des vases de Sirmium. L'évêque de la ville de Sirmium assiégée par les Huns avait trouvé moyen de remettre secrètement à un Gaulois nommé Constancius, secrétaire d'Attila, les vases sacrés de son église pour les soustraire au pillage : l'évêque étant mort pendant le siège, Constancius s'était approprié les vases qui lui avaient été confiés et les avait vendus à un certain Sylvanus qui tenait une boutique de banquier sur une des places publiques de Rome. Attila apprend ces faits : aussitôt il fait mettre à mort son secrétaire infidèle et réclame à l'empereur Valentinien ou Sylvanus ou les vases soustraits au butin par l'évêque : il reste sourd à toutes les représentations du cabinet de Ravenne ; on échange de longues correspondances sans résultat ; une ambassade envoyée à Attila n'a pas plus de succès, et l'affaire reste pendante jusqu'au moment où les Huns vont envahir la Gaule. Par son obstination à insister sans cesse

1. Jordanis, XXXV.

sur les prétextes les plus futiles, sur les plus mauvaises querelles, il finissait par donner à ses réclamations les plus invraisemblables une apparence de bien fondé. Il connaissait à fond l'art d'exploiter la faiblesse de la cour de Byzance en la fatiguant par des négociations compliquées et interminables, en la tenant sans cesse sous la menace d'une guerre immédiate, si l'on ne cédait pas à ses fantaisies. Il obtenait ainsi sans coup férir de l'argent, des villes, des concessions de toutes sortes; il allait jusqu'à exiger de l'empereur qu'il donnât en mariage une riche héritière à un ambassadeur hun, ajoutant que « ce dernier lui avait promis une très grande somme d'argent s'il épousait une riche jeune fille romaine [1] ».

Attila était cependant plus qu'un destructeur de villes, qu'un simple chef de hordes puissant et rusé. Il ne se bornait pas à amonceler les ruines sur son passage, mais savait grouper autour de lui et soumettre à son ascendant les personnalités les plus diverses : son premier ministre Onégèse était Grec d'origine; et nombre d'aventuriers grecs allaient essayer de la vie barbare chez le roi des Huns. Les Germains sujets ou alliés d'Attila étaient bien traités : « Il écoutait les suppliants, dit Jordanis, et se montrait doux envers ceux dont il avait accepté la soumission [2]. » Au moment où il envahit la Gaule, son armée comptait plus de cinq cent mille guerriers; les Germains avaient fourni leur contingent : les Rugiens et les Scyres, les Hérubes, une partie des Burgondes, les Gépides avec leur roi Ardaric, les Ostrogoths sous la conduite de Walamir, Théodomir et Widimir combattaient avec Attila. Jordanis décrit « cette cohue de rois [3] » entourant avec crainte et respect le maître, attentifs à ses moindres gestes, exécutant ses ordres sur-le-champ et sans murmurer. Deux d'entre eux étaient tenus en haute estime par le roi des Huns : Ardaric, chef des Gépides, pour son inaltérable fidélité et sa prudence au conseil; Wa-

1. Sur ces divers traits du caractère d'Attila, voir Am. Thierry, *Histoire d'Attila*, I, p. 49 sq., p. 59 sq., p. 92 sqq., p. 118 sq.

2. Jordanis, XXXV.

3. Jordanis, XXXVIII.

lamir, roi des Ostrogoths, pour sa discrétion, sa douceur de langage et sa nature droite et sans artifices. Le monde barbare, qui respectait avant toutes choses la force et la puissance matérielle, avait pour Attila autant d'admiration que de crainte : on recherchait son alliance, on le prenait pour arbitre : il était le roi des rois, bien supérieur à l'empereur qui tremblait devant lui ; il pouvait comparer Théodose « à un esclave méchant et pervers qui dresse un piège secret à son maître » et, au moment de marcher contre la Gaule, il envoyait deux messagers goths chargés de dire le même jour aux empereurs Théodose et Valentinien : « Attila, mon maître et le tien, t'ordonne de lui préparer un palais, car il va venir[1] ! »

La puissance d'Attila devait tomber aussi vite qu'elle s'était élevée. Aux plaines Catalauniques il est arrêté dans sa marche à travers la Gaule par Aétius aidé des Francs, des Visigoths et d'une partie des Burgondes. Cette bataille des nations dut avoir un retentissement immense à travers l'Europe entière : cent soixante-deux mille hommes, dit-on, restaient sur le champ de bataille: « S'il faut en croire les récits des anciens, rapporte Jordanis, le ruisseau qui traversait cette plaine, coulant entre des rives peu élevées, enflé, non par la pluie, comme d'habitude, mais par le sang qui s'échappait des blessures des mourants, fut grossi par ces flots d'une nouvelle sorte et l'afflux du sang en fit un torrent. Les blessés, qu'attirait sur ses bords une soif ardente, furent emportés par une eau que le carnage avait mêlée de sang ; et un destin lamentable les contraignait à boire ce sang qui s'écoulait de leurs plaies[2]. »

Deux ans plus tard, Attila mourait inopinément en Pannonie. Polygame comme tous les rois des Huns, il avait « d'innombrables épouses » dont il avait eu « presque un peuple d'enfants », et il en prenait chaque jour de nouvelles. En 453, il épousait ainsi une jeune femme d'une rare beauté, nommée Ildico, et se livrait à une

---

1. V. Am. Thierry, *ibid.*, p. 125, 127.
2. Jordanis, XL.

joie extrême pendant les réjouissances qui accompagnaient le mariage. « Le lendemain, raconte Jordanis, citant expressément le témoignage de l'historien Priscus, comme la plus grande partie du jour était déjà écoulée, les serviteurs du roi craignent quelque événement funeste ; après avoir poussé de grands cris, ils forcent les portes et trouvent Attila étouffé par son sang mais sans blessure. La jeune femme, le visage baissé, pleurait sous son voile.... »

Comment le roi était-il mort ? Le récit officiel fut qu'il avait succombé à une hémorrhagie à un moment où il était couché sur le dos ; le sang, ne pouvant s'écouler comme d'ordinaire par le nez, s'était amassé dans sa gorge et l'avait étouffé. Mais d'autres versions, plus sinistres, ne tardèrent pas à circuler. On raconta qu'il avait été assassiné par la jeune femme ; on ajoutait même qu'elle vengeait, par ce meurtre, la mort de son père assassiné par Attila ; d'autres enfin rapportaient qu'elle avait commis ce crime à l'instigation d'Aétius, et avec le secours d'un écuyer du roi des Huns [1]. La mort d'Attila restait enveloppée de mystère, et cette obscurité même, qui prêtait à toutes les conjectures, la rendait plus merveilleuse, plus poétique pour les Germains délivrés de la domination et de la terreur que le grand roi des Huns faisait peser sur eux.

## II

### Attila dans la légende germanique et la tradition norroise.

Passage de l'histoire à la légende. — Atli et les Niflungar d'après les sources norroises. — Caractère d'Atli dans la tradition scandinave.

De l'histoire à la légende la transition se fait presque insensiblement. Aux lieder qui célébraient les exploits et la mort de Gundicarius et de ses compagnons viennent se joindre, peu de temps après, les récits merveilleux qui couraient dans le monde germanique sur la mort d'Attila — peut-être aussi les souvenirs funèbres laissés par la grande bataille des champs Catalauniques. La mort

1. Voir les textes relatifs à la mort d'Attila, Appendice, II, *b*.

de Gunther avait eu lieu en 437, celle d'Attila en 453 et ces deux événements n'avaient aucun rapport l'un avec l'autre. Mais les poètes qui racontent ces grands événements parmi les peuplades des Francs et des Goths les amplifient, les expliquent l'un par l'autre, les enrichissent de détails nouveaux. La jeune Ildico devient une princesse Hilde, sœur du roi Gundicarius, et venge sur son époux Attila la mort de ses proches assassinés par trahison; puis ce récit est mis en rapport avec l'histoire de Sigfrid et des Nibelungen et il se forme une légende d'une grandeur sauvage, d'une poésie âpre et barbare, reflet de cet âge héroïque, de cette période troublée où la guerre était le but dernier de la vie, où les empires s'élevaient et croulaient en quelques années. La tradition du Nord telle qu'elle est rapportée dans deux poèmes de l'Edda, les *Atlamál* et l'*Atlakvida*[1], nous présente une image relativement fidèle de ce que pouvait être cette légende héroïque vers le VIe siècle.

Après la mort de Sigurd, Gudrún s'était réfugiée chez Thora, fille du roi Hakon de Danemark, où elle reste sept ans. Cependant Grímhild apprend sa retraite, et aussitôt, sur le conseil de leur mère, Gunnar et Högni se rendent chez elle avec une suite nombreuse : ils lui offrent de riches présents si elle consent à se réconcilier avec eux et à oublier le passé. Elle repousse d'abord ces propositions, mais Grímhild lui donne un breuvage magique qui lui fait oublier les maux qu'elle a soufferts et elle se décide à accepter l'or de ses frères, à leur pardonner la mort de Sigurd. Ils la pressent alors d'épouser Atli, fils de Budli et roi des Huns[2];

1. Ces deux poèmes sont parmi les plus récents du recueil de l'Edda, ils datent peut-être du XIe siècle, Maurer, *Zs. f. d. Ph.*, II, 444; Bugge, *ibid.*, VII, 390; Edzardi, *Germ.*, XXIII, 86, ou même d'une époque plus récente encore (Jessen, Golther), mais ils reposent vraisemblablement sur des originaux perdus plus anciens.

2. Les sujets d'Atli sont appelés *Húnar* 7 fois dans l'*Atlakviða*, jamais dans les *Atlamál*, une seule fois et cela par erreur dans la *Vǫlsunga-Saga* (ch. 37), qui réserve le nom de *Húnaland* au royaume des Vǫlsungar; le pays d'Atli est appelé *Húnmǫrk*, *Atlakviða* 13. « *Hún* », dans les poèmes scan-

malgré de sombres pressentiments elle cède à contre-cœur aux instances de tous les siens et consent à un mariage qui lui répugnait.

Atli, de son côté, a épousé Gudrún par ambition : il rêve d'obtenir un jour, par ruse ou par force, le grand trésor de Sigurd. Pour arriver à ses fins il invite les Niflungar à venir dans son royaume. Le roi Atli, leur fait-il dire par son messager, se sent vieux, et son fils est bien jeune ; il voudrait donc pouvoir confier la garde du royaume à des héros éprouvés tels que les fils de Gjúki ; il leur fait en outre offrir de riches présents, la ville de Danp et la forêt de Myrkvid. En vain Gudrún essaye de mettre ses frères en garde en leur envoyant des runes avec un anneau d'or et un poil de loup. Le messager altère les runes de telle sorte que la femme de Högni, la sage Kotsbera, ne peut plus les comprendre, et pressent seulement qu'un danger menace les Niflungar. Malgré ces présages menaçants, Gunnar et ses compagnons se mettent en marche. Dès leur arrivée au pays des Huns ils voient qu'ils sont trahis. Atli se porte à leur rencontre avec ses guerriers et leur demande de lui livrer le trésor que possédait jadis Sigurd et qui appartient maintenant à Gudrún. Sur le refus hautain de Gunnar, une bataille furieuse s'engage et Gudrún, qui n'a pas pu prévenir ses frères, revêt du moins la cuirasse et combat à leur côté contre Atli et ses guerriers. Cependant les Niflungar succombent sous le nombre.

« .... Ils prirent Gunnar, les amis des Burgondes, ils le chargèrent de fers et le lièrent solidement ; ils demandèrent au vaillant roi des Goths s'il voulait racheter sa vie à prix d'or.

« Déposez dans mes mains le cœur de Högni, sanglant, arraché de la poitrine du cavalier audacieux, du fils de roi, par l'épée qui mord terriblement. — Et ils coupèrent le cœur de Hjalli, ils le lui

---

dinaves, est synonyme d'*habitant du Sud*. Sigurd est appelé ***inn suðrœni*** (*Sig. in sk.*, IV, 4.) et *inn húnski* (*ibid.*, 4, 9, 19, 66, 67, *Atlamál*, 97). — Gunnar de même (*Atlakviða*, 12). Sur d'autres emplois de l'épithète *húnskr*, v. Grimm, *HS*, p. 5 ; aux exemples qu'il cite on peut ajouter *Guðrúnarhvǫt*, 3, 6, et *Hamðismál*, 12.

arrachèrent de la poitrine, le placèrent, sanglant encore, sur un plat rond et le portèrent à Gunnar.

« Alors Gunnar, le chef des hommes, dit : « Voici le cœur du « lâche Hjalli, bien différent du cœur de l'audacieux Högni ; il « tremble beaucoup, étendu sur ce plat ; il tremblait deux fois plus « quand il était dans la poitrine de Hjalli. »

« ... Högni rit quand ils lui coupèrent le cœur, le cœur vivant du guerrier forgeron des casques. Il n'eut pas peur un seul instant ; ils mirent le cœur sur un plat et le portèrent à Gunnar.

« Le Geirniflung Gunnar dit alors joyeux : « Voici le cœur du « vaillant Högni, bien différent du cœur du lâche Hjalli. Il tremble « peu couché sur ce plat, il tremblait tout aussi peu quand il était « dans la poitrine du guerrier. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« De moi seul maintenant est connu tout le trésor caché des Niflungar, puisque Högni ne vit plus ; il me restait un doute tant que nous vivions tous deux ; à présent je n'en ai plus puisque je survis seul.

« Le Rhin rapide sera le maître de l'or qui pousse au combat les guerriers, de l'héritage des Niflungar qui vient des Ases. Dans ses flots tourbillonnants luira l'or des anneaux de mort, il ne luira pas entre les mains des enfants des Huns[1]. »

---

1. *Atlakv.* 21 Fengu þeir Gunnar ok í fjǫtur settu
vinir Borgunda ok bundu fastla ;
frágu frœknan, ef fjǫr vildi,
Gotna þjóðan, gulli kaupa.

Gunnarr

22 « Hjarta skal mér Hǫgna í hendi liggja
blóðukt, or brjósti skorit baldriða
saxi slíðrbeitu syni þjóðans. »
Skáru þeir hjarta Hjalla or brjósti,
blóðugt ok á bjóð lǫgdu ok báru þat fyr Gunnar.

23 þá kvað þat Gunnarr gumna dróttinn :
« hér hefi ek hjarta Hjalla ins blauða,
ólíkt hjarta Hǫgna ins frœkna,
er mjǫk bifask er á bjóði liggr
bifðisk hálfu meirr er í brjósti lá. »



Atli frustré du trésor qu'il convoitait, fait jeter Gunnar les mains liées dans une fosse pleine de serpents. Mais avec les doigts du pied le héros sait tirer de sa harpe des sons si harmonieux que tous les serpents s'endorment à l'exception d'une vipère qui rampe vers lui et le mord au cœur.

Atli cependant ne se défiait pas de Gudrún, qui, résignée en apparence à la mort de ses frères et feignant d'accepter une réconciliation avec son époux, méditait en secret une horrible vengeance. Elle égorge ses deux fils Erp et Eitil, elle fait boire à Atli le sang de ses propres enfants, lui donne à manger leurs cœurs dans du miel, puis elle lui révèle comment elle a vengé les Niflungar.

« Les fils des Huns pleuraient, tous, sauf Gudrún qui jamais ne pleura ses frères au cœur d'ours, et ses deux enfants jeunes et innocents qu'elle avait eus d'Atli[1]. »

---

24 Hló þá Hǫgni, er til hjarta skáru
kvikvan kumblasmið, klekkva hann sízt hugði;
blóðugt þat á bjóð lǫgdu ok báru fyr Gunnar.

25 Mærr kvað þat Gunnarr Geirniflungr;
hér hefiek hjarta Hǫgna ins frœkna,
ólíkt hjarta Hjalla ins blauða,
er lítt bifask er á bjǫði liggr,
bifðisk svági mjǫk er í brjósti lá.

. . . . . . . . . . . . . . .

27 Er und einum mér ǫll um fólgin
hodd Niflunga, lifira nú Hǫgni;
ey var mér týja, meðan vit tveir lifðum,
nú er mér engi, er ek einn lifik.

28 Rín skal ráða rógmálmi skatna,
svinn, áskunna arfi Niflunga;
í veltanda vatni lýsask valbaugar,
heldr en á hǫndum gull skíni Húna bǫrnum. »

*vinir Borgunda* (21) désigne ironiquement les Huns; *geirniflungr* signifie « Niflungr (c'est-à-dire guerrier) de la lance » ou « héros » (25).

1. *Atlakv.* 29 . . . . . . . . grétu bǫrn Húna,
nema ein Guðrún, er hón æva grét
brœðr sína berharða ok buri svása,
unga, ófróða, þa er hón við Atla gat

Enfin, aidée du fils de Högni, elle profite d'un moment où Atli dort accablé par l'ivresse pour le tuer.

« ....Alors elle lâcha les chiens, elle jeta devant la porte du palais (éveillant les valets) la torche brûlante, c'est ainsi qu'elle vengea ses frères.

« Elle livra au feu tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Les antiques charpentes s'écroulèrent et le palais, habitation des fils de Budli, fuma ; les vierges guerrières furent brûlées et, privées de la vie, elles s'affaissèrent dans le brasier ardent.

« Tout est dit sur ce sujet. Jamais, depuis, aucune femme n'a ainsi revêtu l'armure pour venger ses frères ; elle a porté le message de mort de trois rois avant de mourir[1]. »

Rien de plus sombre et de plus sinistre que ce drame sanglant, dont les héros, excités par des passions furieuses et pleins du plus superbe mépris de la souffrance et de la mort, s'entr'égorgent dans une sorte de rage silencieuse avec une froide et atroce cruauté — où « le sublime pousse au milieu de l'horrible comme une éclatante fleur de pourpre au milieu d'une mare de sang ». Atli nous apparait comme une sorte de génie du mal qui sème la mort et les ruines partout où il passe. C'est un homme farouche, grand et noir, un guerrier redoutable[2] ; il avait quatre frères qui tous ont péri, probablement dans des querelles de familles[3]. Frère de

---

1. *Atlakv.* 42 Hón beð broddi gaf blóð at drekka,
hendi helfússi ok hvelpa leysti ;
hratt fyr hallar dyrr — ok húskarla vakði —
brandi brúðr heitum, þau lét hón brœðra gjǫld.
43 Eldi gaf hón þá alla, er inni váru,
forn timbr fellu, fjarghús ruku,
bœr Buðlunga, brunnu ok skjaldmeyjar
inni aldrstamar, hnigu í eld heitan.
44 Fullrœtt er um þetta, ferr engi svá síðan
brúðr í brynju brœðra at hefna ;
hón hefir þriggja þjóðkonunga
banorð borit bjǫrt, áðr sylti.

2. *V. S.*, ch. 25.

3. *Atlamál,* str. 52, 93. Cf. *V. S.*, ch. 36, 38 ; d'après *Am.*, il y a 5 fils

Brynhild, il a contraint celle-ci à prendre un époux parmi les fils de Gjúki et il est devenu ainsi jusqu'à un certain point la cause de la mort de Sigurd et de Brynhild. Plus tard il s'empare de Grímhild, la mère de Gudrún, l'enferme dans une caverne et la laisse mourir de faim pour obtenir d'elle des trésors[1]. Pour dépouiller les Niflungar il déploie une profonde astuce et une férocité incomparable; il a cette « passion effrénée de l'or[2] » qui dévorait les Huns selon le témoignage d'Ammien Marcellin. Il lui faut à tout prix le trésor de Sigurd ou sinon Gunnar et ses compagnons périront dans les supplices. La légende chrétienne a fait d'Attila le *fléau de Dieu,* venu au monde pour flageller les vices des hommes, couvrant la terre de ruines, massacrant à Cologne sainte Ursule et les onze mille vierges, ne laissant debout en Gaule ni une cité ouverte ni une ville fermée, ni un château fort[3]. La figure d'Attila dans la tradition scandinave, et probablement aussi dans la légende germanique primitive, a tout autant de sauvage grandeur; dans la sinistre peinture que les chants de l'Edda nous font du caractère d'Atli, la rancune des Germains contre le roi des Huns se donne libre cours et se plaît à le représenter comme un tyran redoutable et sans foi, avide de richesses et accomplissant ses sanglants desseins avec une sombre logique et une implacable cruauté.

---

de Buðli, d'après *V. S.*, 4 seulement. Ces passages sont d'ailleurs fort obscurs; deux des frères d'Atli ont été tués par Gudrún, les deux autres ont péri auparavant déjà.

1. *Atlamál,* 54, Cf. 68, *Vǫlsunga-Saga,* ch. 36; d'après les *Atlamál,* Atli a fait périr en outre la fille de la sœur de la mère de Hǫgni.

2. *Auri cupidine immensa flagrantes*, Amm. Marcellin, XXXI, 2.

3. Am. Thierry, *Histoire d'Attila,* II, p. 225, 238 sqq.

## III.

**Réminiscences de la légende ancienne d'Attila dans les sources allemandes.**

Transformation du rôle de Grîmhild. — Restes de la légende ancienne dans la *Thidrekssaga*, — dans le Nibelungenlied et la *Klage*. — Etzel et Kriemhilt. — Mort d'Ortlieb. — Incendie du palais d'Etzel. — Mort de Gunther et de Hagen.

En Germanie la légende d'Attila subit rapidement de profondes modifications. D'une part, Théoderic est mis en rapport avec les Nibelungen et il a l'honneur de mettre fin à la lutte qu'ils soutiennent contre les Huns ; d'autre part, Grîmhild cesse de venger sur son époux la mort de ses frères ; elle hérite du rôle que jouait Attila dans la légende primitive ; c'est elle qui attire les Nibelungen au pays des Huns, non plus, il est vrai, pour les dépouiller de leur or, mais pour venger la mort de Sigfrid. Les données fondamentales de la tradition sont donc complètement transformées et cela dès la fin du VI^e^ siècle peut-être [1]. Dans tous les cas nous savons par le témoignage formel de Saxo Grammaticus qu'au début du XII^e^ siècle la légende avait déjà la forme sous laquelle on la trouve dans le Nibelungenlied et la *Thidrekssaga ;* il raconte en effet l'anecdote suivante: Canut Lavard, duc de Sleswig, avait été accusé auprès de Magnus, fils du roi des Danois, Nicolaus, d'aspirer à la couronne. Pour se débarrasser de ce rival, Magnus le fait inviter à une entrevue sans témoins et dans une forêt par un chanteur de profession, le Saxon Sivard, auquel il fait jurer de ne pas révéler au duc le complot tramé contre lui. Canut Lavard est sans défiance ; il va au rendez-vous presque sans armes, suivi seule-

1. Giesebrecht, *Hagens Germ.*, II, 210 sqq. Müllenhoff, *Zs. f. d. A.*, X, 176 sqq. Raszmann, *H. S.*, II p. 15 sq. Paul, *Grundriss d. germ. Phil*, II, 1, p. 30 sq. Il est peu vraisemblable que cette modification de la légende ait une cause extérieure immédiate, par exemple la destruction du royaume de Burgondie en 538 par les fils de Chrodhild ; ou encore que la légende des Nibelungen ait, sur ce point, subi l'influence de celle de Helgi.

ment de deux chevaliers et deux valets. Sivard, pris de remords, essaye, sans violer ses serments, de donner au duc un avertissement. Sachant que Canut était fort au fait des traditions et de la poésie allemandes, il lui chanta la célèbre trahison de Kriemhilt envers ses frères, espérant ainsi lui faire comprendre qu'il allait vers un guet-apens. Le duc ne saisit pas le sens caché des lieder de Sivard et périt assassiné par Magnus le 7 janvier 1131 [1].

Comme Saxo écrivit son histoire des Danois peu de temps après ces événements, il n'y a aucune raison pour mettre en doute son récit, et l'on peut donc regarder comme certain qu'un siècle au moins avant l'époque du Nibelungenlied, *la perfidie de Kriemhilt envers ses frères* était un fait *bien connu* (*notissima*) dans la tradition du Nord de l'Allemagne.

Pourtant il n'est pas difficile de retrouver dans les sources allemandes des réminiscences plus ou moins effacées de la légende primitive. En Germanie aussi, Attila a d'abord été le barbare féroce qui attire dans son pays les Nibelungen pour les dépouiller de leurs trésors; cette hypothèse seule nous permet de comprendre nombre de traits que l'on rencontre encore dans le Nibelungenlied et dans la *Thidrekssaga*, et qui autrement deviennent tout à fait inexplicables.

Dans la Saga, Attila, comme l'Atli de la légende du Nord, est « le plus avide des hommes »; Grímhild, pour le décider à inviter les Niflungar, se plaint de ne pas avoir eu sa part des grandes richesses que possédait Sigurd et « Attila trouve fâcheux de ne pas devoir obtenir le trésor des Niflungar » (ch. 359). Comme dans la légende du Nord, il cherche à attirer chez lui Gunnar et Högni par les promesses les plus séduisantes : ses messagers leur disent qu'Attila se sent vieux, que son fils est jeune, et que le roi aurait toute confiance en ses amis et alliés pour gouverner le royaume pendant la minorité d'Aldrian (ch. 360). Attila meurt du reste victime de son avarice; Aldrian, le fils de Högni, l'enferme dans la montagne où est caché le trésor des Niflungar, dont lui seul

1. V. Appendice II. c, 1.

a la clef. Mais, d'autre part, Attila ne montre nullement l'intention de trahir Gunnar et les siens. Il les reçoit avec toutes les marques de la plus sincère amitié; bien plus, lorsque Grímhild lui demande de venger Sigurd et de s'emparer du trésor tant convoité, Attila repousse ses propositions de la façon la plus catégorique et déclare que jamais il ne trahira ses amis et ses parents (ch. 376). Somme toute: veut-il attirer les Niflungar dans un guet-apens? ou, au contraire, a-t-il été trompé par Grímhild? Le compilateur de la Saga ne choisit pas entre ces deux versions de la légende et se borne à les exposer l'une à côté de l'autre, sans se demander si elles ne se contredisent pas l'une l'autre.

Dans la légende autrichienne, Etzel est innocent. Kriemhilt lui a caché ses intentions perfides; elle souhaite, dit-elle, la visite de ses frères parce qu'elle passe auprès des Huns pour une étrangère délaissée par les siens. Etzel n'a que des sentiments d'amitié pour les rois burgondes, il est heureux de les recevoir dans son royaume[1], et n'a aucun soupçon des projets de Kriemhilt (1692). Il ne veut pas de combat (1842) et fait tous ses efforts pour empêcher la lutte d'éclater; lorsque les Burgondes se rendent en armes à l'église, il leur offre pleine satisfaction s'ils ont eu à se plaindre de qui que ce soit (1799 sq.); pendant le tournoi il empêche ses hommes de venger le brillant cavalier hun que Volkêr a tué d'un coup de lance (1833). Si l'orgueil des rois burgondes ne les avait empêchés d'avertir Etzel des projets de Kriemhilt, tout malheur pouvait être évité (1803). Le poème des *Lamentations* confirme de tout point le Nibelungenlied; Etzel multiplie ses protestations d'innocence; il répète à satiété que s'il avait pu deviner la perfidie de Kriemhilt, il aurait tout empêché, même la mort de Hagen; il se plaint de ce que les rois burgondes ne lui aient pas demandé d'empêcher le combat (456) et leur reproche d'avoir au contraire engagé la lutte et causé aux Huns des dommages irréparables sans qu'il ait rien fait pour mériter leur colère.

Etzel n'a donc aucune part au meurtre des Burgondes: un seul

1. *N.* 1347, 1351, 1651, 1654.

trait dans le Nibelungenlied et le poème des *Lamentations* semble être un écho lointain de la légende primitive. Etzel veut confier son fils Ortlieb aux rois burgondes pour qu'il apprenne sous leur direction le métier de chevalier et de roi[1]. Dans la légende du Nord, Atli attirait ainsi, par une promesse mensongère, les Niflungar dans un guet-apens; dans la Saga, on peut se demander si la promesse d'Attila était sincère ou non. Dans la légende autrichienne, Etzel n'a évidemment aucune arrière-pensée et ne songe qu'à donner à ses alliés un témoignage d'amitié et de confiance.

D'après la légende du Nord, Gudrún veut venger la mort de ses frères et, pour cela, égorge les fils d'Attila et brûle le palais du roi et tout ce qu'il renferme. Kriemhilt, d'après la tradition allemande, n'en veut plus à Etzel, mais aux rois burgondes et à Hagen et, malgré cela, elle n'en continue pas moins à faire périr le fils d'Etzel et à incendier le palais du roi des Huns comme dans la légende ancienne.

Kriemhilt n'aime pas Etzel; elle l'a épousé uniquement dans l'espoir d'arriver un jour à venger Sifrit; elle dissimule avec soin ses projets de trahison et sacrifie sans scrupules le bonheur et même l'honneur de son époux à sa soif de vengeance. Pourtant, comme elle n'a aucun grief contre Etzel, elle ne peut pas chercher les occasions de lui nuire et n'égorge pas ses enfants comme dans la tradition du Nord. Pour expliquer la mort du fils d'Etzel, la légende admet que Kriemhilt s'arrange à le faire tuer par Hagen de manière que tout accord devienne impossible entre les Huns et les Nibelungen. Dans la Saga (ch. 379) Grímhild ordonne à son jeune fils Aldrian d'aller frapper Högni : « Mon doux fils, si tu veux égaler tes amis, et si tu en as le courage, va vers Högni et quand il se penchera par-dessus la table et prendra des aliments du plat, lève ton poing et frappe-le au menton aussi durement que tu peux. Tu seras un vaillant héros si tu oses faire cela. » Aldrian obéit à sa mère. Aussitôt Högni saisit l'enfant par les cheveux : « Tu n'as pas agi de toi-même, ni sur la volonté de ton

1. *N.* 1853. Cf. *Klage,* 946 sqq.

père Attila, mais c'est ta mère qui t'a inspiré cet acte et cela ne te portera pas bonheur. » Il tranche la tête d'Aldrian et la jette sur les genoux de Grímhild (ch. 379)[1].

Une strophe du Nibelungenlied prouve que la même légende devait avoir cours en Autriche également.

« Comme le combat ne pouvait pas être provoqué autrement (la vieille haine de Kriemhilt était cachée au fond de son cœur), elle fit porter à table le fils d'Etzel : comment une femme eût-elle pu agir plus terriblement pour se venger ?

« Aussitôt quatre hommes d'Etzel portèrent le jeune roi Ortlieb à la table des princes, où Hagen aussi était assis. L'enfant dut mourir, victime de son ressentiment meurtrier[2]. »

Ces strophes ont soulevé une polémique des plus vives[3]. Dans

---

1. La *Préface du Livre des héros* a conservé cet ancien trait de la légende. Voici le récit d'après le msc. de Strasbourg :

« (Kriemhilt) dit à un jeune fils de dix ans qu'elle avait : « Cours, frappe « Hagen à la joue ; c'est celui qui est assis là-bas. » Et l'enfant y alla et le frappa à la joue. Alors Hagen dit : « Je veux bien supporter cela à cause de « ton jeune âge ; mais s'il t'arrivait de me frapper davantage, je ne le suppor- « terais pas. » Alors elle fut contente et dit encore à l'enfant : « Cours, frappe- « le encore une fois. » L'enfant fit ce que lui ordonnait sa mère. Quand il l'eut encore frappé, Hagen se leva : « Tu n'as pas fait cela de toi-même. » Et il prit l'enfant par les cheveux et lui coupa la tête. »

Cf. Grimm, *H. S.*, nº 134, 14.

2. 1849 Dô der strît niht anders kunde sîn erhaben
(Kriemhilt leit daz alte in ir herzen was begraben),
dô hiez si tragen ze tische den Etzelen suon,
wie kund ein wîp durch râche immer vreislîcher tuon ?

1850 Dar giengen an der stunde vier Etzelen man :
si truogen Ortlieben, den jungen künic, dan
zuo der fürsten tische, dâ ouch Hagne saz.
des muose dez kint ersterben durch sînen mortlîchen haz.

3. V. la bibliographie de cette question dans Muth : *Einl. in das Nibelungenl.*, p. 160 sq., ajoutons aux ouvrages cités par lui : Henning, *Nibelungenstudien*, p. 175 sqq. ; Rödiger, *Kritische Bemerkungen*.

La question se complique encore lorsqu'au lieu de rechercher simplement l'histoire de la *légende*, on cherche l'histoire du *poème* des Nibelungen et qu'on essaye de retrouver les fragments du lied perdu dont les str. 1849 sq. semblent être un débris.

la recension C du Nibelungenlied tout le passage est modifié de telle sorte que Kriemhilt n'est plus accusée d'avoir provoqué la mort de son fils. Aussi les défenseurs du texte C ont-ils reproché au rédacteur AB de « rechercher l'effet par tous les moyens », au prix « des plus grossières exagérations ». Pour nous, il est hors de doute que la leçon du texte AB est la seule bonne et que dans l'un des lieder utilisés pour la rédaction du poème des Nibelungen Kriemhilt devait, comme dans l'Edda et la *Thidrekssaga,* sacrifier le fils d'Etzel à sa vengeance; la suite du récit a été supprimée ou modifiée dans le Nibelungenlied, et la légende s'est notablement adoucie. Reconnaissons d'ailleurs qu'au point de vue esthétique les partisans du texte C ont entièrement raison. Il est certainement permis de se demander si les calculs abominables que la rédaction AB du poème attribue à Kriemhilt sont bien vraisemblables. Admettons même que la reine n'ait aucune tendresse pour le fils d'un époux qu'elle n'aime pas, est-ce une raison suffisante pour qu'elle le sacrifie de gaîté de cœur à sa vengeance? Elle commet un acte de cruauté d'autant plus gratuit que la mort de cet enfant n'est nullement nécessaire pour provoquer la lutte. D'après le Nibelungenlied c'est Blœdelin, d'après la Saga c'est Irung qui se charge de commencer le combat. La mort du fils d'Attila, si bien motivée dans la légende du Nord, embarrasse les poètes allemands qui ne savent plus qu'en faire et la réduisent aux proportions d'un épisode inutile et presque insignifiant.

La légende allemande se souvient également que Kriemhilt a mis le feu au palais d'Etzel; seulement ce n'est pas la mort de ses frères qu'elle a dessein de venger, c'est l'assassinat de Sigfrid; aussi n'est-ce plus Attila et ses Huns, mais bien les Nibelungen qu'elle cherche à faire périr dans l'incendie. D'après la Saga, elle donne l'ordre de mettre le feu à la salle des fêtes d'Attila au moment où Högni, qui s'y est réfugié, va se trouver aux prises avec Irung. Bien que la toiture soit en bois, Högni sort sain et sauf des flammes (ch. 374). Le compilateur s'abstient d'ailleurs prudemment de donner aucun détail sur cet événement extraordinaire. A la fin du combat Grímhild prend un brandon enflammé

et le plonge dans la bouche de Gernoz et de Gisler pour s'assurer que les héros sont bien morts; elle achève ainsi Gisler qui vivait encore (ch. 392).

Dans le Nibelungenlied, l'invraisemblance de la situation est encore plus nettement accusée. Kriemhilt fait mettre le feu à la salle immense où étaient enfermés les rois burgondes avec leur suite qui comptait encore plus de 600 chevaliers (2048). Les héros, torturés par la chaleur et la soif, en viennent à boire le sang des ennemis qu'ils ont tués.

« Les flammèches tombaient, serrées, sur eux dans la salle; ils les évitaient avec leurs boucliers et les faisaient glisser à terre; la fumée et la chaleur les faisaient souffrir; je crois que plus jamais héros n'auront eu à subir pareilles angoisses.

« Alors Hagen de Tronje dit : « Tenez-vous contre le mur de la « salle, ne laissez pas les brandons tomber sur les attaches de vos « casques; étouffez-les sous vos pieds en les noyant plus profondé- « ment dans le sang : c'est une funeste fête que nous donne la « reine[1]. »

La toiture de la salle paraît avoir été en bois puisque les brandons tombaient sur les héros depuis le plafond, et le toit s'est donc écroulé dans la salle! Il fallait vraiment une forte dose de crédulité aux auditeurs du poème pour admettre que dans ces conditions 600 chevaliers aient pu sortir sains et saufs du brasier[2].

L'auteur de la recension C, ému d'une aussi grosse invraisem-

---

1. 2055 Daz fiur viel genôte ûf si in den sal :
dô leiten siz mit schilten von in hin zetal.
der rouch und ouch die hitze in tâten beidiu wê.
ich wæn sô grôzer jâmer an helden immer mêr ergê.

2056 Dô sprach von Tronge Hagene 'stêt zuo des sales want,
lât niht die brende vallen ûf iwer helmbant,
tret si mit den füezen tiefer in daz bluot.
ez ist ein übel hôchzît die uns diu küniginne tuot.'

2. Sur cette question, v. Holtzmann, *Untersuchungen*, p. 31; *Kampf um der Nib. Hort*, 62 sqq.; Zarncke, *Beiträge*, 240 sqq.; Wilmanns, *Beitr. zur Erklärung u. Gesch. des Nibelungenliedes*. Cf Henning, *Zs. f. d. A.* (*Anzeiger*), XXII, 56 sqq.; *Nibelungenstudien*, 328 sq.

blance, essaye du moins de l'atténuer. Il introduit quelques variantes dans le texte et ajoute une strophe (*2055 a*) pour expliquer que si les Burgondes ont été épargnés par les flammes, c'est que la salle était voûtée et que les flammèches entraient par les fenêtres seulement. Or, les fenêtres des grandes salles du XIII[e] siècle étaient de larges baies sans vitres, donnant toutes sur la façade où se trouvait également la porte. Les flammèches pouvaient donc entrer par ces ouvertures; l'on comprend que Hagen ait donné à ses compagnons le conseil fort pratique de se serrer contre les murs de la salle, près desquels ils étaient moins exposés que partout ailleurs. Le récit ainsi retouché devient un peu moins invraisemblable et il est moins difficile d'admettre que les Burgondes aient pu survivre à l'incendie. Mais de nouveau, comme pour l'épisode d'Ortlieb, il n'est pas difficile de voir que la version adoucie du rédacteur C est plus moderne que la rédaction AB. Dans le texte le plus ancien du Nibelungenlied et, par suite, dans la tradition autrichienne, le toit de la salle était en bois, comme dans la Saga, et s'écroulait sur les héros qui n'en ressortaient pas moins des flammes tout prêts à affronter de nouveaux combats.

D'ailleurs, que la salle ait été voûtée ou non, le récit du Nibelungenlied n'en reste pas moins invraisemblable et frise même le ridicule, comme le fait très justement remarquer M. Wilmanns. A quoi bon cet incendie si tous les guerriers sortent vivants du feu comme des salamandres? n'est-il pas ridicule que les Burgondes se plaignent et se lamentent comme ils le font, si pas un seul d'entre eux ne trouve la mort dans les flammes? On peut admettre avec M. Wilmanns qu'avant l'introduction de Dietrich de Bern dans la légende, les Nibelungen étaient brûlés vifs par Kriemhilt dans le palais d'Attila. Ce récit formerait en quelque sorte le chaînon intermédiaire entre la légende primitive conforme à la légende scandinave et la légende allemande moderne. A ce point de vue l'hypothèse de M. Wilmanns est fort ingénieuse et ne manque pas de vraisemblance. Mais il nous est impossible d'admettre avec lui que cette version de la légende ait encore eu cours

au XII[e] siècle pendant la période de formation du Nibelungenlied. Dietrich est un des personnages les plus anciens de la légende; son combat avec Gunther et Hagen, qui met fin à la grande lutte des Huns et des Burgondes, est raconté à la fois dans le Nibelungenlied et dans la *Thidrekssaga*. Il est tout à fait inadmissible qu'à la même époque et dans la même contrée d'autres jongleurs aient pu raconter que Gunther et Hagen avaient péri dans un incendie allumé sur les ordres de Kriemhilt. Les jongleurs avaient la prétention de rapporter à leurs auditeurs des *histoires vraies* et le public n'eût pas toléré deux récits aussi manifestement contradictoires sur la mort des Nibelungen. A la fin du XII[e] siècle, la tradition allemande acceptait sans doute depuis longtemps déjà les invraisemblances d'un récit qu'elle ne pouvait pas modifier et qu'elle répétait fidèlement, sans prendre garde aux incohérences qu'il renfermait.

La légende ancienne savait que les Nibelungen avaient été attirés au pays des Huns par un traître qui convoitait le trésor de Sigfrid; et elle racontait que Gunther et Hagen étaient morts en héros plutôt que de révéler l'endroit où le trésor était caché. La tradition allemande conserve fidèlement ces données, seulement comme Etzel est devenu l'ami des Burgondes et Kriemhilt leur ennemie, c'est elle qui hérite de l'ancien rôle d'Attila et qui invite ses frères, non seulement pour les assassiner, mais encore pour leur arracher leur trésor.

Déjà dans la *Thidrekssaga* où Attila semble encore parfois convoiter le trésor, Grímhild a hérité une partie de son rôle. De même qu'Atli dans la légende du Nord réclamait aux Niflungar les richesses de Sigurd [1], ainsi les premières paroles que Grímhild adresse à Högni sont pour lui réclamer le trésor: « Salut, Högni, m'as-tu apporté le trésor des Niflungar que possédait jadis le

---

1. Ce trait ne se trouve que dans la *V. S.*, ch. 36, mais le compilateur a dû se servir de strophes perdues des *Atlamál*, v. Hildebrand, Edda (remarque sur *Atlm.*, 41, 1-4). Edzardi, *Germ.*, XXIII, 410 sqq. Symons, *Beitr.*, III, 242 sq.

jeune Sigurd ? » (ch. 373). Est-ce pour exciter davantage les convoitises d'Attila, ou pour offenser Högni, ou encore parce qu'elle regrette réellement le trésor qui lui a été ravi ?

Cette même question, adressée à Hagen dans les mêmes circonstances, se retrouve dans le Nibelungenlied.

« Vous devez me faire connaître où vous avez mis le trésor des Nibelungen ; il m'appartenait, vous le savez bien. Vous deviez me l'apporter au pays d'Etzel.

« En vérité, noble Kriemhilt, il y a bien des jours que je n'ai pas joui du trésor des Nibelungen. Mes maîtres m'ont ordonné de le jeter au fond du Rhin ; il y restera en vérité jusqu'au jour du jugement[1]. »

Lorsque Dietrich amène à Kriemhilt Gunther et Hagen liés, lorsqu'elle tient entre ses mains les meurtriers de Sifrit et qu'elle va donc enfin pouvoir assouvir sa soif de vengeance, c'est de nouveau au trésor qu'elle pense ; elle a fait couler des torrents de sang pour que Hagen périsse, et voilà qu'elle lui offre la vie sauve s'il lui rend les richesses qu'il lui a enlevées.

« La reine se rendit à l'endroit où elle vit Hagen. Avec quelle haine elle dit au héros : « Si vous voulez me rendre ce que vous « m'avez pris, vous pourriez bien rentrer en vie au pays des Burgondes. »

« Le farouche Hagen répondit : « Vous perdez entièrement vos « prières, noble reine, car j'ai juré de ne jamais révéler où est le « trésor ; tant que vivra un seul de mes maîtres, il ne sera donné à « personne. »

« Je vais en finir, dit la noble femme. Alors elle ordonna d'ôter

---

1. 1679 'Nu sult ir mich der mære mêre wizzen lân.
hort der Niblunge, war habet ir den getân ?
der was doch mîn eigen : daz ist iu wol bekant :
den soldet ir mir bringen in daz Etzelen lant.'

1680 'Entriwen, mîn vrou Kriemhilt, des ist manic tac,
daz ich der Niblunge hortes nie gepflac,
den hiezen mîne hêrren senken in den Rîn :
dâ muoz er wærlîche unz an daz jungiste sîn.'

la vie à son frère. On lui trancha la tête: elle la porta par les cheveux devant le héros de Tronje. Il en ressentit une vive douleur.

« Lorsque le héros attristé vit la tête de son maître, il dit à Kriemhilt : « Tu es arrivée à tes fins, comme tu le voulais, et tout « s'est passé comme je le pensais.

« Maintenant le noble roi de Burgondie est mort, ainsi que le « jeune Giselher et Gêrnôt aussi. Le trésor n'est plus connu que « de Dieu et de moi : pour toi, démon, il restera caché à jamais [1] ! »

La *Thidrekssaga* raconte d'une façon différente la mort de Gunnar et de Högni, mais l'analogie frappante du Nibelungenlied avec la légende du Nord suffit pour démontrer pleinement l'authenticité et l'ancienneté de la tradition autrichienne. Le poème des *Lamentations* confirme d'ailleurs sur ce point le Nibelungenlied. Si les rois burgondes et leurs compagnons sont morts chez les Huns, c'est qu'ils expiaient un ancien péché; ils avaient enlevé à Kriemhilt l'or qui lui appartenait et attiré de la sorte sur leurs

1. 2304 Dô gie diu küniginne dâ si Hagen sach.
wie rehte vîntlîche si zuo dem reken sprach!
'welt ir mir geben widere daz ir mir hapt genomen,
sô megt ir noch wol lebende heim zuo den Burgonden komen'.

2305 Dô sprach der grimme Hagne 'diu bete ist gar verlorn,
vil edeliu küniginne. jâ hân ich des gesworn,
daz ich den hort iht zeige die wîle daz si leben,
deheiner mîner hêrren, so enwirt er nieman gegeben.'

2306 'Ich bringez an ein ende'. sô sprach daz edel wîp.
dô hiez si ir bruoder nemen dâ den lîp.
man sluog im ab daz houbet: bî hâre si ez truok
für den helt von Tronge. dô wart im leide genuok.

2307 Alsô der ungemuote sînes hêrren houbet sach,
wider Kriemhilde dô der reke sprach
'du hâst ez nâch dînem willen ze einem ende brâht,
und ist och rehte ergangen als ich mir hête gedâht.

2308 Nu ist von Burgonde der edel künic tôt,
Gîselher der junge, und och Gêrnôt.
den schatz weiz nu nieman wan got unde mîn :
der sol dich vâlentinne immer gar verholn sîn.'

têtes la colère de Dieu. L'attrait funeste de l'or cause leur perte. S'ils n'avaient pas injustement dépouillé Kriemhilt, ils auraient conservé ses bonnes grâces et auraient pu venir sans dangers au pays des Huns, mais « ils avaient laissé au Rhin l'or rouge de Kriemhilt » ; par orgueil ils n'avaient pas voulu renoncer à leur voyage chez Etzel, et avaient péri victimes de leur crime et de leur imprudence [1].

Ainsi le caractère de Kriemhilt devient, dans la légende allemande, un singulier mélange de cupidité et de fidélité conjugale. Elle veut venger son époux et récupérer le trésor qui lui a été pris ; elle poursuit Hagen de sa haine, non seulement parce qu'il a tué Sîfrit, mais parce qu'il a jeté le trésor dans le Rhin et attire les Nibelungen au pays des Huns, non seulement pour les assassiner, mais encore pour les dévaliser...

Déjà à l'époque de la formation du Nibelungenlied les jongleurs se demandaient pourquoi Kriemhilt tenait tant au trésor de Sîfrit. Le poète de la *19e aventure* (10e lied) juge nécessaire de vanter le désintéressement de Kriemhilt pour écarter de son héroïne le reproche de cupidité : « Quand même le trésor eût été mille fois plus grand, si Sîfrit était resté en vie, Kriemhilt serait demeurée auprès de lui les mains vides ; jamais héros n'eut une femme plus fidèle [2]. » L'auteur de la recension C prend un parti plus énergique encore et donne un commentaire des passages où il est question du trésor, pour prévenir toute fausse interprétation. Kriemhilt ne regrette pas le trésor, mais seulement son possesseur légitime Sîfrit [3] ; lorsqu'elle demande à Hagen de lui rendre ce

1. *Klage*, 96 sq. Krîmhilte golt rôt heten si ze Rîne lâzen. Cf. 635 sqq ; 1713-1717 ; 2014, 2025 sqq. D'après le msc. C. 1305-1308, Kriemhilt hait Hagen non seulement parce qu'il a tué Sîfrit, mais parce qu'il a jeté le trésor dans le Rhin.

2. 1066 Unde wær sîn tûsent stunt noch alse vil gewesen,
unde solde Sîfrit gesunt sîn genesen,
bî im wære Kriemhilt hendeblôz bestân.
getriwer wîbes künne ein helt nie mêre gewan.

3. V. variante de C. str. *1681*, 4.

qu'il lui a pris, ce n'est pas le désir d'augmenter ses richesses qui la fait parler, mais la ferme volonté d'obtenir une juste compensation pour les maux qu'elle a soufferts [1]. Elle promet, à vrai dire, la vie sauve à Hagen s'il révèle où est le trésor, mais c'est parce qu'elle prévoit un refus de sa part; et d'ailleurs le héros ne considère pas cette proposition comme sérieuse et sait fort bien que, même s'il rendait le trésor, Kriemhilt le ferait mourir [2].

Visiblement le rédacteur C est préoccupé des sentiments et des mobiles qui font agir la veuve de Sîfrit et voudrait les ramener à une seule passion dominante. Il fait de la psychologie; il voudrait découvrir le lien moral des actions diverses que la tradition attribue à Kriemhilt et montrer qu'elles découlent toutes de son caractère. Cette préoccupation est dans tous les cas bien moins marquée chez les premiers rédacteurs du Nibelungenlied dont le principal souci est de faire un tableau aussi vivant que possible des événements. La tradition, comme nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer, brouille souvent la liaison des événements; elle est sujette à confondre les personnes et les dates, mais, en revanche, elle conserve avec ténacité le souvenir des faits. Les faits restent toujours les mêmes; ils se combinent entre eux de mille façons diverses, ils perdent leur signification primitive et deviennent obscurs, inintelligibles sans pour cela retomber dans l'oubli. La poésie populaire raconte des événements, elle ne cherche jamais à peindre des caractères. Le caractère d'un héros est déterminé par la somme des exploits que la tradition lui attribue. Les personnages de la légende populaire existent indépendamment de la fantaisie des jongleurs; ils ont une biographie que ceux-ci ne sont pas libres de modifier à leur gré et dont ils sont toujours obligés de tenir compte. Le jongleur est poète en ce sens qu'il est libre d'enrichir son sujet de détails nouveaux, de l'orner au gré de sa fantaisie; mais il est en même temps chroniqueur : il doit raconter à ses contemporains les histoires d'autrefois — histoires

1. C. *1682 a.*

2. C. *2305 a*, Er wiste wol diu mære, sine lieze in nint genesen.

bien connues de tous, et dont les grandes lignes ne doivent pas être changées; — souvent la vieille légende est restée à peu près intacte et le jongleur s'est borné à l'accommoder au goût du jour; mais, d'autres fois, elle est devenue confuse, obscure, et le jongleur, embarrassé, ne sachant comment expliquer une série d'événements dont il ne saisit plus la liaison, se borne à raconter naïvement les faits, laissant à ses auditeurs le soin de se tirer d'affaire s'ils peuvent — ou bien encore il se lance dans des explications souvent insuffisantes et puériles et tâche d'interpréter tant bien que mal la légende qu'il ne comprend plus.

## IV

### Etzel dans la légende allemande modifiée.

Attila dans la tradition germanique et dans la tradition chrétienne. — Lâcheté d'Attila et des Huns dans la légende allemande. — Grimhilt est chargée par la tradition populaire des crimes commis par Attila. — Attila devient le type du monarque puissant et pacifique.

Amédée Thierry, dans son *Histoire d'Attila,* trace un brillant parallèle entre la tradition chrétienne et la tradition germanique sur le roi des Huns; comparant la figure d'Etzel telle qu'elle apparaît dans le Nibelungenlied et dans les poèmes plus récents encore de la fin du moyen âge avec l'Attila *flagellum Dei,* que nous représentent certaines légendes chrétiennes, il en conclut que le roi des Huns avait laissé un souvenir tout différent au monde romain et au monde barbare. « La tradition latine, dit-il, nous a promenés sur des champs de carnage, au milieu des larmes et des ruines : c'était le domaine naturel du fléau de Dieu; le théâtre, où nous transporte la tradition germanique, est tout autre. Ici, plus de fléau de Dieu, mais un roi sage, magnifique, hospitalier, se battant bien, buvant mieux, un bon roi, enfin, comme on en rêve en Germanie;... ces deux Attila, si différents, vécurent pendant des siècles côte à côte et sans trouble dans les souvenir de la Germanie; on maudissait l'un à l'église, on bénissait l'autre

au château. En sortant du temple, où retentissait, par la voix du prêtre, l'anathème éternel contre la bête infernale et le tyran persécuteur des saints, on courait applaudir le *Minnesinger* qui, la rote en main, chantait le bon roi Attila, seigneur des Huns, sage comme Salomon, plus riche et plus puissant que lui, surtout plus généreux. La légende chrétienne était le souvenir romain, la chanson du *Minnesinger* le souvenir barbare [1]. »

L'opposition établie par Amédée Thierry entre les deux traditions paraît singulièrement artificielle dès que l'on considère les faits d'un peu plus près. D'une part, la légende chrétienne est loin d'être toujours hostile à Attila ; le livre d'Amédée Thierry nous en fournit lui-même la preuve : plusieurs villes d'Italie et de Gaule prétendaient, au moyen âge, avoir été fondées ou embellies par le roi des Huns [2]. D'autres fois, Attila apparaît comme un bon roi, « généreux, chevaleresque, disposé à servir toutes les bonnes causes », ou encore comme un « théologien arbitre de la doctrine chrétienne et champion du pape »; enfin, comme un prince « moral qui prêchait aux Romains la modestie, encourageait les bons mariages et dotait les filles vertueuses. » L'Attila fléau de Dieu s'est donc singulièrement radouci dans certaines traditions chrétiennes du moyen âge et ne paraît guère plus féroce, à tout prendre, que l'Etzel de la légende allemande. Il est encore plus inexact de représenter la tradition germanique comme systématiquement favorable à Attila, surtout dans les premiers temps qui suivirent la mort du roi des Huns.

Il est vraisemblable, à la vérité, que les Germains ont été moins maltraités par les Huns que les peuples latins. Attila, nous l'avons vu, se montrait doux et équitable pour ceux qui se soumettaient à son autorité ; il rendait justice exacte à ses sujets, et ceux d'entre les Germains qui avaient accepté sa suprématie ne pa-

1. *Hist. d'Attila*, II, 260 sqq. Remarquons que l'emploi du terme de *Minnesinger*, pour désigner les jongleurs qui récitaient les chants épiques populaires, est tout à fait impropre.

2. *Ibid.*, II, p. 227 sqq., 245, 250.

raissent pas avoir eu lieu de regretter leur docilité. Nous voyons, au contraire, qu'Ardaric et Walamir étaient tenus en haute estime par le roi des Huns et assistaient à tous ses conseils; le père de Théoderic le Grand, Théodemir, se trouvait parmi « la cohue de rois » qui suivaient Attila et lorsque la légende nous montre Dietrich de Bern vivant à la cour d'Etzel, elle ne commet qu'une légère erreur de chronologie en racontant du fils ce qui était vrai du père. Pour une partie tout au moins des peuplades germaniques, la présence d'Attila en Europe n'était pas une calamité; ils vivaient en bonne intelligence avec lui ou se soumettaient sans murmurer à ses ordres, et, dans ses courses de pillages à travers les pays voisins, prenaient leur part de gloire et de butin.

Il n'en est pas moins vrai qu'au début tout au moins la légende qui se formait autour de son nom le représentait sous les traits les plus sinistres : c'est un monstre de cruauté, d'avarice et de perfidie, un guerrier puissant et redoutable qui met à mort par trahison les vaillants Nibelungen pour les dépouiller de leur trésor; il périt misérablement de la main de sa femme, la reine Hilde, qui vengeait ainsi la mort de ses frères assassinés par les Huns. Les Germains se souvenaient donc des dévastations commises par Attila et ses hordes, des batailles sanglantes qu'ils avaient perdues, des maux qu'ils avaient endurés en fuyant devant lui; ils se rappelaient les Goths, les Hérules, les Rugiens, les Scyres, les Burgondes, les Vandales écrasés par les Huns ou obligés de se soumettre à leur domination. Même lorsque Etzel est devenu dans leurs lieder un grand roi pacifique, ils ne lui ont pas encore entièrement pardonné. Nous avons vu qu'Attila préférait souvent la ruse à la force et préparait son entrée en campagne par des négociations compliquées. « Il aimait la guerre, dit Jordanis, tout en combattant peu lui-même. » Ce trait de caractère se retrouve dans la légende allemande : Attila n'est pas un héros. La *Thidrekssaga* l'accuse formellement de lâcheté[1].

1. Ch. 309, Attila est traité de *chien* par Hildebrand. Cf. *Atlamál*, 98; *V. S.*, ch. 38, où la même accusation de lâcheté est portée contre Atli.

Après la mort de son fils Aldrian, frappé par Högni, il appelle ses compagnons aux armes; quant à lui, il se retire dans son château, d'où il excite ses guerriers à la lutte (ch. 379 sq.). Lorsque les Niflungar s'élancent à travers les rues de Susat, pour venger leur roi Gunnar, Attila se retire de nouveau dans son palais et le fait fortifier de façon à ce que les ennemis ne puissent rien tenter contre lui (384). De même, le Nibelungenlied fait jouer à Etzel un rôle qui n'a rien de brillant : il est vraiment trop ami de la paix et a tout l'air d'avoir peur des coups. Son jeune fils Ortlieb est tué par Hagen. Le roi paraît beaucoup plus effrayé de la colère des Burgondes que désireux de venger son unique héritier [1]. Il quitte la salle de festin sous la protection de Dietrich, qui prend Kriemhilt sous son bras et conduit de l'autre le roi des Huns. Après cette sortie ridicule, il ne trouve pas autre chose à faire que de se lamenter sur la vaillance déployée par Volkêr contre les Huns (1937 sq.). Une fois seulement, blessé au vif par les sarcasmes de Hagen, qui lui reproche de ne pas combattre lui-même à la tête de ses hommes, il saisit son bouclier, car, nous assure le poète, « Etzel était vaillant!... »; mais Kriemhilt coupe court à cet accès d'audace en représentant à son époux que s'il est rejoint par Hagen, c'en est fait de lui [2]. Aussi se résigne-t-il à subir sans mot dire les insultes que lui prodigue Hagen. Il assiste en spectateur à peu près passif à la lutte dont son palais est le théâtre, se bornant à refuser la paix aux rois burgondes et à insister auprès de Rüedegêr pour

---

1. *N.* 1919. La *Klage* raconte qu'Etzel ordonne de venger la mort d'Ortlieb, 251 sq., 1925. On a voulu en conclure que dans le recueil de lieder connus par la *Klage*, Etzel devait jouer un rôle moins piteux. Comme le trait en question se retrouve *N.*, 2027, cette conclusion nous paraît fort douteuse.

2. 1958 Ezel was der küene, er vazte sînen schilt.
'nu vart gewerlîche,' sprach vrou Kriemhilt,
'und bietet ir den recken daz golt über rant:
wan erreicht iuch Hagene, ir habet den tôt an der hant.'

1959 Der künic was sô küene, er sold erwinden niht;
daz von sô rîchen fürsten selden nu geschiht:
man muos in bî dem vezzel ziehen wider dan.

qu'il prenne les armes [1]; mais laissant d'ailleurs Kriemhilt conduire elle-même les négociations et susciter avec une ardeur infatigable de nouveaux ennemis aux Nibelungen.

Plus tenace encore est la rancune des Germains contre les Huns, qu'ils détestaient d'abord parce qu'ils avaient eu à souffrir de leurs cruautés, ensuite aussi par antipathie de race. Ces « fils de sorcières » leur inspiraient la plus vive horreur; leur manière de combattre leur était odieuse; au lieu de lutter face à face contre son adversaire, le cavalier hun essayait de le surprendre, s'enfuyait s'il rencontrait de la résistance, pour revenir aussitôt après. Aussi pour les Germains les Huns sont-ils des lâches qui tâchent de frapper leur ennemi par surprise et n'osent pas l'affronter s'il est prévenu. « Vieux Hun, tu es trop rusé, s'écrie Hadubrant dans le Hildebrandslied, tu veux m'attirer par tes discours pour me frapper de ton javelot; si vieux que tu sois, toujours tu as usé de tromperie [2]. » Encore au XII[e] siècle les Huns n'ont pas meilleure réputation. Aux Huns succèdent, dans la vallée du Danube, les Avars ou Ouar-Khouni, une branche collatérale des Huns; puis, lorsque ceux-ci ont à leur tour été détruits, arrivent les Hunugars ou Magyars qui, à partir du X[e] siècle, vivent en guerre perpétuelle avec leurs voisins allemands. En 955, après la bataille d'Augsbourg, Othon I[er] fonde les Marches d'Autriche et de Styrie; puis, par étapes successives, les Allemands avancent dans la vallée du Danube, refoulant devant eux les Hongrois depuis l'Enns, l'ancienne frontière de l'empire de Charlemagne, jusqu'au Wiener Wald et à la Leitha. Or, c'est précisément cette partie de la vallée du Danube qui est le pays d'origine du Nibelungenlied. *Everdingen* (Efferding), *Pledelingen* (Plattling), *Passau*, la *Trûne* (Traun), l'*Ens*, *Bechelâren* (Pœchlarn), *Medi-*

---

1. *N.* 2026 sqq., 2082 sqq.

2. Du bist dir, altêr hûn
ummet spâhêr....
spenis mih mit dînêm wortun, wili mih dînu speru uuerpan
pist also gialtêt man, sô du êwin inwit fuortôs.

*licke* (Mölk), *Mûtâren* (Mautern), la *Treisem* (Traisen), *Zeizenmûre* (Zeissenmauer) [ou *Treisenmûre*, Traisenmauer], *Tuln*, *Vienne* et *Heimburc* sont mentionnés par les jongleurs qui ont composé les dernières aventures; quoi d'étonnant si les Huns se confondent dans leur esprit avec les Hongrois qui, dans leurs traditions nationales, reconnaissent Attila pour leur premier roi, et si la vieille hostilité des Germains pour les Huns subsiste encore en plein moyen âge. Dans le Nibelungenlied, les Huns sont représentés comme des lâches qui n'osent pas attaquer leurs ennemis en face; ils reculent devant Volkêr et Hagen; ils essaient contre les Nibelungen une attaque de nuit, d'ailleurs déjouée par la vigilance de ces deux guerriers; ils ne brillent pas dans les tournois [1]; au combat, ce sont des soldats médiocres; mille Huns ne peuvent pas venir à bout des valets des Nibelungen, qui sont sans armes et se défendent avec les bancs de la salle où ils sont attaqués. Vingt mille Huns s'épuisent en assauts inutiles contre les mille Nibelungen qu'ils tiennent assiégés. Ce sont des « peureux et mauvais guerriers », qui cherchent à frapper leurs ennemis par derrière comme des brigands et s'enfuient dès qu'ils voient leur perfidie démasquée [2].

Malveillants pour les Huns, les Germains finissent cependant par pardonner à Attila. Surtout pour des peuples encore très voisins de la barbarie, la force, la puissance extérieure est une chose admirable et respectable en soi. Aussi, lorsque le souvenir immédiat des maux qu'ils avaient soufferts pendant le passage des Huns en Europe eut disparu, leur haine contre le grand roi des Huns ne tarda pas à s'atténuer et put faire place à un sentiment d'admiration : or, l'étude de la légende nous révèle immédiatement la cause réelle de cette transformation.

Nous avons, à plusieurs reprises déjà, eu l'occasion de constater que la légende germanique n'est pas psychologique. Elle oublie aisément les caractères de ses héros et n'a guère de mémoire

1. V. *N.*, 31e *aventure*; Cf. *Biterolf*, 8276 sq., 8399 sqq., 8798 sq.
2. V. *N.*, 1784 sqq.

que pour les faits. Or, les actes sanglants que la tradition primitive fait commettre à Atli sont, dans la suite, imputés à Kriemhilt. Si la cause première de cette modification de la légende reste fort incertaine, personne du moins n'a jamais soutenu que la légende soit devenue hostile à Kriemhilt par sympathie pour Attila. Seulement, une fois le changement accompli, la légende ne retenait plus aucun fait matériel à la charge d'Attila, qui se trouvait avoir passé à un autre personnage ses crimes, et, du même coup, la réprobation qui pesait sur lui. Dès l'instant où ce n'était plus Attila qui avait fait périr les Burgondes, la tradition ne savait plus qu'un seul fait positif sur lui, c'est qu'il avait été le plus puissant des rois. Ainsi, les cruautés et les massacres ordonnés par Attila n'ont pas été oubliés par la légende allemande — le dénouement sanglant du Nibelungenlied en est la preuve; — mais, par un caprice du sort, ces faits ont été en quelque sorte démarqués, ils ont passé à la postérité sous une autre étiquette. La tradition populaire, dans son inconscience, a choisi d'autres victimes sur lesquelles elle a déversé son indignation, tandis que le véritable coupable trônait dans l'épopée, entouré d'une brillante auréole de gloire et de paisible splendeur.

C'est ainsi qu'Etzel, fils de Botelunc[1], est devenu, dans les poèmes allemands du XIII[e] siècle, le type du grand roi pacifique. Son empire immense s'étend depuis l'Elbe jusqu'au Rhône[2]. Il a douze, treize ou même trente royaumes sous sa domination[3]: les Francs sur les bords du Rhin, les Burgondes dans la vallée de la Saône et du Rhône, les habitants de l'Aquitaine ont, d'après le poème sur Waltharius, accepté sa suzeraineté et livré des otages. D'après la tradition autrichienne, il est maître de la

1. *N.*, 1254, 1312. *Biterolf*, 365 etc. *Klage*, 29 etc.; de même il est fils de Buðli dans la tradition scandinave. Par contre, dans la *Ths.*, il est fils d'Osið.

2. *N.*, 1184, *Biterolf*, 4636, 13339.

3. **12** royaumes : *Klage*, 25. Cf. *N.*, 1175, 1331, 1852, *Etzels Hofhaltung*, 1, 2. — **13**, *Biterolf*, 328 (probablement au lieu de 12 à cause de la rime). — **30**, *Rosengarten*, C. 755 (édit. Grimm). Cf. *N.* (C), 1852. — **10**, *Rosengarten*, D. 585.

Bohême et de la Styrie, de la Prusse, de la Poméranie et de la Pologne; on rencontre à sa cour des Grecs, des Russes, des guerriers de Kiew, des Valaques, des Petschenègues; on peut voir chez lui une foule de héros illustres [1]. Plus la légende vieillit et plus aussi grossit le cortège qui entoure le grand roi des Huns. C'est d'abord Dietrich de Bern qui, exilé par Ermenrich, se réfugie auprès d'Etzel; vers la même époque, le margrave Rüedegêr de Bechelâren est introduit dans la légende. Irinc et, avec lui, Irnfrit de Thuringe, et Hâwart de Danemarc, trouvent asile chez les Huns. Puis vient la foule des simples figurants. Dans le Nibelungenlied : Gibeche et Schrûtan, Hornboge et Râmunc, duc de Valachie, dont les fonctions consistent à parader aux réceptions solennelles et à rompre des lances aux tournois; de même qu'Etzel a son cortège de chevaliers, sa première femme, la reine Helche [2], s'entoure d'une troupe de demoiselles d'honneur [3]. Chaque poème sur la légende des Nibelungen amène son contingent de figures nouvelles. Dans les *Lamentations* paraissent Hermann de Pologne, Sintram, Sigehêr de Valachie, Walbêr de Turquie. Dans *Biterolf* : le margrave Gotele, Otte, Hadebrant de Styrie; enfin la *Fuite de Dietrich* et la *Bataille de Ravenne* mettent sur pieds toute une armée de comparses : Dietrich de Grèce, Hartnît de Russie, Imiân d'Antioche, Baltram, Erwîn d'Elsen Troie, Isolt, Helferich de Lorraine et Helferich de Lunders, Walther de Lenges et une foule d'autres guerriers encore. Ils n'ont, d'ailleurs, ni histoire ni physionomie propre et ne servent qu'à faire nombre dans l'armée ou à la suite du grand roi des Huns.

La puissance d'Etzel est donc immense et redoutée sur toute

1. Etzel a de nombreux princes autour de lui, *Biterolf*, 3807 sqq. — **30**, *N.*, 1175; **24**, *N.*, 1282.

2. Helche ou Herche, fille d'Oserich (*Biterolf*, 1962), est identique à l'Erka, fille d'Osantrix de la *Ths*, et à la Herkja de la légende du Nord, peut-être aussi à la Kreka, de Priscus, la mère du fils aîné d'Attila, v. Müllenhoff. *Zs. f. d. A.* X, 170 sqq.

3. *N.*, 1320, *Klage*, 1093 sqq. Cf. Grimm, *H. S.*, n° 44, 7.

la terre; nul n'aurait osé attaquer un de ses messagers, tant on craignait d'encourir son courroux.

« La domination d'Etzel s'étendait au loin, de telle sorte qu'on trouvait toujours à sa cour les plus vaillants héros dont on ait jamais entendu parler, tant parmi les chrétiens que parmi les païens; tous étaient venus avec lui.

« A toute époque on voyait réunies chez lui (cela ne se verra plus jamais) la foi chrétienne et la coutume païenne; quelle que fût la vie que menait chacun, il recevait de la générosité du roi tout ce dont il avait besoin [1]. »

Ainsi Etzel, quoique païen [2] ou même renégat [3], était tolérant et accueillait indistinctement tous les chevaliers, quelle que fût leur religion. Sa première femme, Helche, s'est convertie au paganisme [4]; Kriemhilt, au contraire, reste chrétienne; elle espère même ramener son époux au christianisme. On célèbre la messe à Etzelburg et le roi lui-même assiste au service divin [5]. Tout se passe d'ailleurs à sa cour comme chez les grands rois

---

1. *N.*, 1274 Etzelen hêrschaft was wîten erkant,
daz man ze allen zîten in sîme hove vant
die küenesten recken von den ie wart vernomen.
under kristen unde heidem : die wâren mit im alle komen.
1275 Bî im was alle zîte, daz wætlich mêr ergê,
kristenlîcher orden unt ouch der heiden ê.
in swie getânem lebne sich islîcher truoc,
daz schuof des küneges milte daz man in allen gap genuoc.
Cf. *Biterolf*, 3806 sqq. 280, 7160.
3806 Etzele in sînen stunden
vil ritter mit ir mâgen twanc.
swer gediente sînen habedanc,
der dûht sich sælic geborn :
da von wart liute vil verlorn,
wan er was guotes rîche
und gap daz williclîche.
2. *N.*, *1085*, etc. *Biterolf*, 344, etc.
3. *N.*, C. *1201* a. *Klage*, 491.
4. *Biterolf*, 346, mais elle a des chevaliers chrétiens autour d'elle, 346, 360.
5. *N.*, *aventiure : wie se zen kirchen giengen*, Cf. *Biterolf*, 3283.

chrétiens. On y retrouve les mêmes jeux guerriers, le même cérémonial dans les fêtes, les mêmes usages, la même libéralité envers les chevaliers.

C'est ainsi que, peu à peu, il perd l'un après l'autre tous les traits qui rappelaient sa physionomie historique. La sinistre figure de l'Attila de la légende primitive s'adoucit de plus en plus et finit par devenir tout à fait patriarcale. Un petit poème du xv^e siècle nous représente Etzel tenant tous les jours table ouverte pour 3 000 hommes et veillant à ce que les pauvres ne manquent de rien : il est plus riche et plus puissant que le roi Artus lui-même. La reine Helche fait nourrir dans son palais 400 pauvres femmes. Aux fêtes données par le roi sont conviés tous les rois et tous les princes, tous les nobles et tous les guerriers du royaume ; les dames aussi, bien entendu, et même les enfants au-dessus de quatorze ans.

« Toutes les portes étaient ouvertes : on ne les fermait jamais. Mon palais doit être ouvert, disait Etzel le bon roi ; car, dans le monde entier, je n'ai pas un ennemi. Ouvrez les portes toutes grandes, et qu'aucun soldat ne les garde [1] ! »

---

1. *Etzels Hofhaltung*, 9.

Kein tor nit was beschlossen
und nye beschlossen wart :
« man sol mirs offen lassen ; »
Sprach Etzel der konig zart :
« wan ich hab doch kein feinde
auf aller welte preit
die tor mir fast auf leinde ;
er darf nimant gelait. »

Traduit par M. Bossert. *Littérature allem. au m. d.*, p. 74 sq.

# CHAPITRE VIII

## KRIEMHILT ET HAGEN.

**Manque d'unité du caractère de Kriemhilt. — Amour de Kriemhilt et de Sîfrit. — Kriemhilt et Hagen. — Kriemhilt et ses frères. — Elle veut la mort de tous les Nibelungen. — Kriemhilt d'après les *Lamentations* et la recension C du Nibelungenlied. — Hostilité croissante de la tradition populaire à l'égard de Kriemhilt.**

C'est un-lieu commun de critique littéraire que les actions et les sentiments attribués à un personnage doivent être conformes à son caractère, que ce caractère ne saurait être modifié arbitrairement et doit se soutenir d'un bout à l'autre de l'ouvrage ou qu'enfin, s'il subit des changements, il faut du moins que nous puissions comprendre les causes de ses variations. Peu importe d'ailleurs que le poète imagine lui-même son sujet ou qu'il s'appuie sur des faits tirés de l'histoire ou de la légende : nous demandons toujours qu'il nous explique ou nous fasse sentir par l'enchaînement de son récit le *comment* et le *pourquoi* des événements.

Or ce serait, croyons-nous, peine perdue que de chercher à faire l'application de ce principe à propos du caractère de Kriemhilt dans le Nibelungenlied. Nous avons vu que les événements qui composent sa biographie légendaire se rapportent à trois personnages distincts : Elle est d'abord la veuve de Sîfrit qui fait périr les meurtriers de son premier époux ; puis l'Atli de la légende primitive qui attire les Nibelungen dans son royaume pour les dépouiller de leur trésor ; enfin, elle a hérité du rôle de Gudrún qui venge ses frères sur son époux Atli ; et les jongleurs autrichiens qui ont chanté la légende se sont assez peu souciés de donner à la

figure de leur héroïne une unité bien rigoureuse. Comment la jeune fille timide et fière de la première partie du poème est-elle devenue ensuite une furie altérée de sang? Comment Kriemhilt a-t-elle conservé à 50 ans sa beauté et toute la vivacité de ses passions? Pourquoi l'épouse dévouée de Sifrit veut-elle obtenir le trésor des Nibelungen? La tradition le racontait ainsi; et cela suffisait aux jongleurs. Ce serait méconnaître la nature de leurs œuvres que de leur attribuer des préoccupations littéraires, une conception raisonnée du caractère de Kriemhilt : leur principal souci est de raconter de leur mieux la légende; rarement on voit chez eux un effort conscient pour mettre les données traditionnelles en harmonie l'une avec l'autre.

D'autre part, il faut bien cependant qu'ils nous mettent jusqu'à un certain point au courant des intentions de Kriemhilt; qu'ils nous fassent connaître ses sentiments pour Sifrit, pour ses frères, pour Hagen. Force leur est de grouper et d'interpréter les divers éléments dont se composait la biographie de leur héroïne d'après un plan général, une vue d'ensemble. Mais ce travail d'adaptation est resté fort imparfait de sorte que si l'on étudie la psychologie du caractère de Kriemhilt dans la légende allemande, on s'aperçoit bien vite que ce caractère manque d'unité et qu'il n'apparaissait pas de même aux divers jongleurs qui ont chanté la légende.

Dans la tradition norroise, le mariage de Sigurd et de Gudrún est amené par un simple calcul d'intérêt. Grímhild veut attacher le plus vaillant des héros à la maison de Gjúki par des liens indissolubles. A cet effet elle lui donne un breuvage magique qui efface de sa mémoire le souvenir de sa fiancée Brynhild; puis elle lui fait offrir par Gjúki la main de Gudrún. — Sigurd ne paraît pas éprouver pour sa femme un amour particulièrement vif. Quand l'effet du philtre s'est dissipé et qu'il est revenu à lui, le héros regrette sa première fiancée; il va même jusqu'à proposer à Brynhild de vivre avec elle et d'abandonner Gudrún. Cependant, lorsqu'il se sent frappé mortellement par Guthorm, ses premières paroles sont pour consoler sa jeune femme qui dormait sans défiance à ses côtés : « Ne pleure pas avec tant d'amertume, Gudrún, ô ma

jeune femme, tes frères sont encore en vie[1]. » Lorsque Sigurd expire, Gudrún « frappa si fort ses mains l'une contre l'autre, que les coupes résonnèrent dans le palais et que les oies crièrent dans la cour[2]. » Elle maudit son frère Högni pour avoir été complice du meurtre de Sigurd et souhaite que son cœur soit dévoré par les corbeaux; enfin, le *chant de Gudrún* tout entier décrit le désespoir de la jeune femme devant le corps de Sigurd. En vain Gjaflaug, sœur de Gjúki, et la reine Herborg essayent de calmer sa douleur en lui racontant leurs propres malheurs. Gudrún reste immobile sur le corps de Sigurd sans pouvoir pleurer. Enfin Gullrönd, sa sœur, fait enlever le drap qui recouvrait le cadavre: « Regarde ton bien-aimé, dit-elle à Gudrún, presse ta bouche sur sa lèvre barbue comme si tu embrassais le roi encore vivant[3]. » Alors seulement Gudrún donne libre cours à sa douleur; un flot de larmes s'échappe de ses yeux et elle se lamente avec Gullrönd sur la mort de Sigurd. Au bout d'un certain temps cependant, les prières de ses frères et les enchantements de Grímhild ont raison de sa douleur et apaisent ses ressentiments. Elle accepte une composition en argent pour le meurtre de Sigurd et la voilà du coup métamorphosée; il semble qu'elle ait subitement oublié toute sa vie antérieure, qu'elle recommence une nouvelle existence. Entièrement dévouée à ses frères, pleine de haine pour Atli, son nouvel époux, elle combat contre lui, les armes à la main, elle venge avec une froide cruauté et une férocité implacable la mort de Gunnar et de Högni.

La légende allemande prête bien plus d'unité au caractère de Kriemhilt que la tradition norroise. Son amour profond pour Sigfrid nous donne la clef de presque toutes ses actions et de tous ses sentiments, depuis son entrée en scène jusqu'à sa mort. Dans le Nibelungenlied, même dans les parties les plus anciennes, Sifrit l'épouse par amour; il n'a jamais aimé qu'elle; pour l'obtenir, il

1. *Sig. in sk.*, 25. Cf. *V. S.*, 30.
2. *Sig. in sk.*, 29.
3. *Guðrúnarkviða* I, 13.

a consenti à partager avec Gunther les risques d'une expédition lointaine et périlleuse; avant de mourir il s'inquiète encore du sort qui lui est réservé; rien ne lui semble plus dur que de l'abandonner à la merci de ses ennemis et il la recommande avec instance à Gunther : « Voulez-vous, noble roi, être loyal envers quelqu'un au monde, laissez-moi confier à votre clémence ma chère femme — qu'elle profite de ce qu'elle est votre sœur. Au nom de l'honneur de tous les rois, assistez-la loyalement[1]. »

Kriemhilt de même est dévouée jusqu'à la mort à « son époux, à son bien-aimé ». Elle est la cause involontaire de sa mort par sa querelle avec Brünhilt et parce qu'elle a, dans son imprévoyance, indiqué à Hagen l'endroit vulnérable de Sifrit. Elle n'en est que plus ardente à le venger. Privée de son trésor, sans puissance et sans soutien, elle vit à la cour de son frère dans un deuil profond[2]. L'amour des richesses, l'ambition, n'ont plus de prise sur elle, mais quand Rüedegêr lui jure de venger toute injure qui lui serait faite, et qu'elle entrevoit la possibilité de punir un jour les meurtriers de Sifrit, elle reprend goût à l'existence : « Eh quoi! si je pouvais un jour venger mon cher époux[3] », se dit-elle, — et désormais cette pensée ne la quitte plus. Pendant ses noces avec Etzel, elle se souvient de Sifrit et pleure (1311); tous les jours elle verse des larmes en songeant au meurtre du héros[4], et lorsqu'elle veut attirer les Nibelungen à la cour d'Etzel, elle recommande aux messagers de cacher sa tristesse à ses frères pour ne pas éveiller leur méfiance (1335). Malgré cette précaution Hagen déconseille le voyage à ses maîtres, car il sait bien que

---

1. 937 « welt ir, künic edele triwen iht begân
in der werlde an iemen, lât iu bevolhen sîn
uf iuwer genâde die lieben triutinne mîn.
938 Lât si des geniezen daz si iwer swester sî :
durch aller fürsten tugende wont ir mit triwen bî.

2. 1158, *1168*, 1170, 1173, 1178, 1185.

3. 1199, waz ob noch wirt errochen des mînen lieben mannes lîp?

4. 1668 sqq., *Ths.*, ch. 358, *Klage*, 38 sqq.

Kriemhilt n'a pas oublié Sifrit[1]. Sur la route d'Etzelburc, Eckewart[2], Gotelint, femme de Rüedegêr [3], Dietrich de Bern[4], viennent successivement avertir les Nibelungen que Kriemhilt les hait et qu'elle pleure chaque jour la mort de Sifrit. Quand la reine, du haut de sa tour, voit arriver ses frères, elle songe de nouveau aux blessures du héros[5]. Dans le récit de la *Thidrekssaga* Grimhild pleure en recevant ses frères : son plus grand chagrin, dit-elle, est que Sigurd soit mort sans que ses armes aient été ébréchées. « Et Högni répondit : Laissons là le jeune Sigurd et ses blessures et n'y songeons plus. Le roi Attila nous est plus cher que ne le fut jadis le jeune Sigurd ; il est deux fois plus puissant. Mais on ne peut guérir les blessures de Sigurd ; il n'y a rien à changer à ce qui a été fait[6]. » Partout l'assassinat de Sigfrid est indiqué comme la cause de la mort des Nibelungen[7]. C'est avec l'épée Balmung, portée jadis par Sifrit, que Hagen est venu au pays des Huns ; il l'étale sur ses genoux pour braver son ennemie, en faisant briller l'émeraude qui orne la poignée. C'est avec cette même épée que la reine lui donne la mort après qu'il a refusé de livrer le trésor des Nibelungen.

Ainsi la mort des Nibelungen est la conséquence nécessaire de la mort de Sifrit. Le sang appelle le sang ; les blessures béantes

1. *Ths.*, ch. 361, = *N.*, 1401, 1452. Cf. 1463.
2. *Ths.*, ch. 367, *N.*, 1575.
3. *Ths.*, ch. 369.
4. *Ths.*, ch. 375, *N.*, 1662, 1668.
5. *Ths.*, ch. 372, *N.*, *1463*, 1655.
6. *Ths.*, ch. 373, = *N.*, 1663 sq.

1663 'Si mac vil lange weinen,' sprach dô Hagene :
'er lît vor manegem jâre ze tôde erslagene.
den künic von den Hiunen sol si nu holden haben :
Sîvrit kumet niht widere, er ist nu lange begraben.'

1664 'Die Sîfrides wunden lâzen wir nu stên :
sol leben vrou Kriemhilt, sô mac schade ergên.'
sô redete von Berne der hêrre Dietrich.

7. *Ths.*, 376, *N.*, 1839, 1841, 1860 sq., 1897. *Klage*, 38 sqq. 47 sqq., 60, 246 sqq., etc.

du jeune héros crient vengeance. Fidèle à celui qu'elle a aimé plus que tout au monde, Kriemhilt attend patiemment une occasion favorable pour punir les meurtriers triomphants. Lorsqu'elle a réussi à les attirer dans un guet-apens et qu'elle les tient à sa merci, elle ne se laisse arrêter par aucune considération d'honneur ou d'intérêt; elle poursuit son œuvre de vengeance avec une implacable obstination jusqu'à ce que les coupables aient péri.

« La femme d'Etzel a de longues rancunes », dit Hagen aux rois burgondes, et c'est pourquoi, une fois Sifrit mort, il ne vise qu'un seul but : mettre Kriemhilt hors d'état de nuire. Il accepte avec une froide résolution la responsabilité de son crime. Il fait porter devant la chambre de la reine le cadavre de Sîfrit; peu lui importe que Kriemhilt sache d'où est venu le coup qui a frappé son époux[1]. Elle pardonne à tous ses frères, mais pas à Hagen et elle demeure trois ans et demi sans le voir[2]. Il ne s'en inquiète pas, mais il a soin de faire en sorte qu'elle reste impuissante à traduire par des actes ses intentions hostiles. Il enfreindra, s'il le faut, les ordres de ses maitres qui, moins conséquents que leur vassal, voudraient se montrer bienveillants pour leur sœur. Dès qu'il voit Kriemhilt en possession du trésor des Nibelungen, il craint que, par ses libéralités, elle ne lui fasse de nombreux ennemis. « Laissez-moi être le coupable », dit-il à Gunther qui hésite à commettre un nouvel acte de violence. Il s'empare des clefs du trésor, puis profite d'une absence des rois burgondes pour jeter dans le Rhin tout l'or des Nibelungen (1077). Il combat pied à pied toutes les concessions que Gunther veut faire à sa sœur. Il essaye d'empêcher le mariage de Kriemhilt avec Attila[3]. Voyant que ses conseils ne sont pas écoutés, il ne veut du moins pas que la reine puisse employer ce qui reste du trésor des Nibelungen à lui faire des ennemis parmi

1. 949 sqq., 982 sqq., 1019.

2. 1046, 1053.

3. *1143*, 1147, *Ths.*, 357, Högni approuve le mariage s'il convient à Grímhild : c'est se montrer bien peu prévoyant et la légende allemande primitive a dû se rapprocher de la version du Nibelungenlied.

les Huns, et s'empare de cet or malgré les ordres de ses maitres[1]. Quand Werbel et Swemmelin invitent les Burgondes à venir au pays des Huns, de nouveau Hagen déconseille énergiquement ce voyage[2]. Son avis étant une seconde fois repoussé, il engage du moins Gunther à ne se rendre chez les Huns que bien armé et avec de nombreux compagnons (1411 sq.); lui-même ordonne à son frère Dancwart d'équiper 80 hommes[3]; il conseille enfin de retenir les messagers d'Etzel aussi longtemps que possible, afin que Kriemhilt n'ait pas le temps de préparer à loisir l'exécution de ses desseins perfides (1419 sqq.).

Dès ce moment Hagen prévoit que le voyage des Burgondes aura une issue fatale. La prédiction des ondines change ce pressentiment en certitude. Mais son parti est pris : il accompagnera ses maîtres, il les défendra jusqu'à son dernier souffle et périra avec eux. Il ne songe pas à éviter le destin qui l'attend; il regarde la mort en face, sans effroi et sans espoir de salut; seulement, avec ce même sang-froid qu'il a déployé à l'occasion du meurtre de Sifrit, il se prépare à vendre sa vie aussi chèrement que possible. Il ne craint qu'une chose, c'est de mourir sottement, d'être pris au dépourvu. Son attitude vis-à-vis des Huns est hautaine, provocante. Il écrase de son mépris ces guerriers qui, plus faibles que lui, n'osent pas l'attaquer en face. Il pousse à bout Kriemhilt par le calme et le mépris outrageant avec lequel il répond à ses perfidies. Et quand le grand massacre est terminé, quand tous ses compagnons ont succombé et que lui-même est à la merci de son implacable ennemie, il garde entier son inflexible orgueil, et meurt l'insulte à la bouche, bravant une dernière fois Kriemhilt victorieuse, fier de n'avoir jamais reculé devant ses ennemis, d'avoir rendu coup pour coup et de ne pas avoir tremblé devant la mort.

1. Tout cet épisode, *1210-1219*, est regardé comme interpolé; dans tous les cas il semble être un doublet du 10e lied qui raconte comment Hagen arrache le trésor des Nibelungen à Kriemhilt.

2. *N.*, 1398 sqq. Cf. *Ths.*, 361.

3. *N.*, 1415. *Ths.*, 361, Högni se rend chez son ami Folkher et lui dit d'ordonner à tous leurs hommes de s'armer.

Si la fin du Nibelungenlied est avant tout le récit de ce duel féroce entre Kriemhilt et Hagen, est-ce à dire cependant que, d'après la légende allemande, la reine n'en veuille qu'à lui seul, et qu'elle soit disposée à épargner ses frères et leurs compagnons.

Le récit de la *Thidrekssaga* ne laisse aucun doute à cet endroit. Grímhild en voulait à ses frères tout aussi bien qu'à Högni. Elle demande à Thidrek de venger la mort de Sigurd « sur Högni, Gunnar et leurs autres frères » ; — à Blodlen d'attaquer « les Niflungar » ; — à Attila de massacrer les Niflungar, de s'emparer de leur trésor et de leur pays (ch. 376). C'est elle qui conseille de faire périr Gunnar, prisonnier dans la tour aux serpents (ch. 383). Après le grand carnage, elle parcourt le champ de bataille, plonge des brandons enflammés dans la bouche de Gernoz et Gisler et achève ainsi Gisler qui vivait encore (ch. 392). Sa haine implacable poursuit sans merci tous ceux qui, de près ou de loin, ont participé au meurtre de Sigurd.

D'après le Nibelungenlied c'est la mort de Hagen qui tient le plus à cœur à la reine : c'est lui le meurtrier de Sifrit[1], le ravisseur du trésor des Nibelungen[2]. De peur qu'il n'échappe à sa vengeance, elle recommande secrètement à Werbel et Swemmelin de l'inviter tout spécialement[3]. Comme elle n'a jamais consenti à se réconcilier avec lui, elle ne le salue pas à son arrivée chez les Huns (1675 sqq.) et c'est lui qu'elle cherche avant tout à frapper. Elle essaye de le faire assassiner au moment où il est seul avec Volkêr dans la cour du palais ; elle met sa tête à prix (1692) ; lorsque Irinc réussit à lui faire une blessure, elle est si heureuse qu'elle va au-devant du héros, le débarrasse de son bouclier et le remercie de ses services (1992). Elle va jusqu'à promettre vie sauve aux Burgondes accablés sous le nombre pourvu qu'ils livrent

1. *N.*, *1336*, 1575, 1701, 1727 sqq., 1897.

2. *N.*, 1200, *1214*, 1677 sqq.

3. *N.*, str. *1359* sq., *1439*, sont regardées comme interpolées par Lachmann ; dans tous les cas elles contredisent le récit du 13<sup>e</sup> lied où les deux jongleurs n'invitent pas Hagen et de plus les str. 1725 et 1726, d'après lesquelles Hagen est venu chez les Huns sans avoir été invité. V. Lachmann, *Anm*, p. 178, 188. Cf. *Ursprüngl. Gestalt*, 15, 28, 29.

Hagen (2040 sq.). Tous ces traits, dont aucun ne se trouve dans la Saga, indiquent clairement une évolution dans l'économie générale de la légende. Kriemhilt n'en veut pas indistinctement à tous les Nibelungen. Elle est résolue à frapper Hagen; si elle avait pu le séparer de ses compagnons et le faire périr seul, elle eût borné là sa vengeance. Mais Gunther et ses frères n'ayant pas consenti à abandonner leur vassal, elle se voit obligée, pour atteindre son ennemi, d'entrer en lutte avec les Nibelungen et de les envelopper tous ensemble dans une même catastrophe.

Et, en effet, si l'on examine les rapports de Kriemhilt avec ses frères, on constate tout d'abord que pour Giselher tout au moins elle ne devait ressentir aucune haine. Il avait déconseillé la mort de Sifrit et pleuré la mort du héros (*988*); c'est lui qui avait détourné sa sœur de retourner en Niderlant avec Sigmund, mettant à sa disposition tout ce qu'il possédait, pour qu'elle ne fût pas obligée d'accepter l'aumône des meurtriers de son époux (1018 sqq.), « il était fidèle et bon », s'efforçait de la consoler dans son malheur (1039) et lui avait même offert d'être son protecteur (1072). Plus tard, lorsque Etzel fait demander la main de Kriemhilt, Giselher conseille énergiquement d'accepter cette proposition et reproche à Hagen l'âpreté avec laquelle il cherche à nuire à Kriemhilt (1148 sqq.). Auprès de cette dernière il plaide la cause de Rüedegêr et d'Etzel (1183 sq.) et lorsqu'elle a consenti à suivre l'envoyé du roi des Huns, il l'accompagne jusqu'à Vergen et lui promet en la quittant de venir jusque chez les Huns si elle a besoin de lui (*1231* sq.); aussi conseille-t-il à ses frères d'accepter l'invitation de Werbel et Swemmelin (*1403*). Sûr de n'avoir jamais mérité la colère de sa sœur, il a toute confiance en elle et ne redoute aucune trahison de sa part; Kriemhilt, de son côté, montre bien qu'elle n'a aucune haine pour lui, car elle l'embrasse à son arrivée au pays des Huns et le prend par la main en signe d'amitié.

Gêrnôt, qui ne joue d'ailleurs qu'un rôle secondaire dans le Nibelungenlied[1], n'a pris part, comme Giselher, ni au meurtre de

1. V. *N.*, *989*, *1021 sq.*, *1036 sq.*, *1151*, *1159*, *1231*.

Sîfrit, ni à l'enlèvement du trésor. Pas plus que son jeune frère il ne se défie de Kriemhilt; il conseille donc, lui aussi, d'accepter l'invitation d'Etzel, et raille non sans amertume les appréhensions de Hagen. « S'il en est un, dit-il, qui ne vienne pas volontiers là-bas, eh bien qu'il reste à la maison [1]. »

Plus que Gìselher et Gêrnôt, Gunther pouvait craindre la haine de Kriemhilt. Au moment du meurtre de Sîfrit, son rôle est des moins honorables; il profite des crimes de Hagen sans oser les avouer et sans avoir l'énergie de les empêcher. Il voudrait faire croire que Sîfrit a été assassiné par des brigands; plus tard il s'irrite contre Hagen qui a violé ses ordres en jetant dans le Rhin le trésor des Nibelungen; mais il ne lui pardonne pas moins sa désobéissance peu de temps après. Il aime garder un certain décorum; il tient à se réconcilier officiellement avec Kriemhilt (1055) et voudrait même la dédommager des souffrances qu'il lui a causées; c'est pourquoi, moins prévoyant et moins logique que Hagen, il consent au mariage de Kriemhilt et d'Etzel et accepte de se rendre au pays des Huns, sans se demander s'il n'a pas à craindre des représailles de la part de la veuve de Sifrit. La confiance de Gunther est du reste très légitime et dans tous les cas bien excusable. Les liens du sang étaient chose sacrée pour les Germains et nous voyons dans la légende primitive Gudrún accepter une composition en argent pour le meurtre de Sïgurd, renonçant ainsi à toute vengeance contre ses frères. Dans le Nibelungenlied Kriemhilt refuse de suivre Sigmunt dans son royaume après la mort de Sifrit; elle préfère rester chez ses parents; en vain Sigmunt lui promet qu'elle aura le même pouvoir que du vivant de Sifrit; en vain il l'adjure de ne pas abandonner son fils : rien ne peut changer sa résolution. « Elle dit : Seigneur Sigmunt, je ne veux pas

---

1. 1410 der dar niht gerne welle. der mac hie heime bestân.

2. 1028 Si sprach 'mîn hêr Sigmunt, jane mag ich rîten niht.
ich muoz hie belîben, swaz halt mir geschiht,
bî mînen mâgen, die mir helfen klagen.'
do bẹgunden disiu mære den guoten reken missehagen.

partir ; il me faut rester ici, quoi qu'il m'arrive, chez mes parents, qui m'aideront à pleurer Sifrit[2]. » Pourquoi, dans ces conditions, suspecter la sincérité de Kriemhilt lorsqu'elle se réconcilie avec ses frères? C'est Hagen qui a tué Sifrit ; elle ne lui a jamais pardonné, elle est donc dans son droit en cherchant à le faire périr ; mais pourquoi voudrait-elle la mort de Gunther puisqu'elle a solennellement et de son plein gré renoncé à toute vengeance contre lui ? Quant à Giselher et Gêrnôt, ils ne lui ont jamais fait aucun mal et elle n'a, par conséquent, aucune raison de les haïr et de leur tendre des pièges.

On n'en trouve pas moins dans le Nibelungenlied des traits prouvant jusqu'à l'évidence que Kriemhilt avait, dès le début, l'intention de mettre à mort non seulement Hagen, mais encore ses frères et toute leur suite. Son « funeste dessein » (1339) était arrêté dès l'instant où elle demandait à Etzel d'inviter les Nibelungen. Impatiente de se venger, elle se trahit au moment où elle voit arriver les siens.

« La noble Kriemhilt se tenait à une fenêtre : elle attendait ses parents comme un ami attend ses amis ; elle vit nombre d'hommes de son pays. Le roi Etzel apprit aussi cette nouvelle : il rit de plaisir.

« O bonheur ! dit Kriemhilt, mes amis apportent maint bouclier neuf, maint haubert brillant : qui veut de l'or, songe à ce que j'ai souffert ! je lui en serai toujours reconnaissante[1]. »

Elle fait séparer la suite de ses frères du reste des Nibelungen afin que l'on puisse surprendre sans peine les valets dans leur campement (1673). Elle reçoit les Nibelungen « avec des inten-

---

1. 1654 Kriemhilt diu vrouwe in einem venster stuont,
si warte nâch den mâgen, sô vriunt nâch friunden tuont.
von ir vater lande sach si manegen man.
der künec friesch ouch diu maere : vor liebe er lachen began.

1655 'Nu wol mich mîner vröuden' sô sprach Kriemhilt.
'hie bringent mîne mâge vil manegen niwen schilt
und halsperge wîze : swer nemen welle golt,
der denke mîner leide, und wil im immer wesen holt'.

tions perfides[1] », ne saluant que Gìselher qui s'était toujours montré fidèle envers elle. Elle a donc l'intention bien arrêtée de faire périr tous les Nibelungen, et Dietrich de Bern, qui soupçonne ces projets perfides, prévient non seulement Hagen, mais aussi Gunther et ses compagnons du danger qui les menace. Les actes de Kriemhilt prouvent d'ailleurs bien vite que les craintes de Dietrich étaient fondées : l'attaque de nuit, tentée par les Huns contre le campement des Nibelungen, est dirigée contre tous les héros sans distinction. Lorsque Kriemhilt supplie Dietrich de lui venir en aide, celui-ci lui répond avec indignation : « Cette prière vous fait peu d'honneur, noble princesse, et il vous sied peu d'attenter à la vie de vos parents[2]. » S'adressant à Blœdel, Kriemhilt lui demande de la venger de « ses ennemis[3] » ; une fois le combat engagé, elle ne cherche pas à ménager ses frères : elle voudrait les faire périr tous ensemble en incendiant le palais d'Etzel ; enfin, lorsqu'elle tient Gunther et Hagen prisonniers, elle fait tuer son frère sans la moindre hésitation.

Une scène curieuse, où Kriemhilt se trouve une dernière fois en présence de ses frères, ne nous donne que peu d'éclaircissements sur les intentions premières de la reine. Après un jour entier de combat, les Nibelungen, épuisés, demandent la paix, ou sinon un combat loyal en rase campagne, où ils puissent mourir en héros. C'est alors qu'intervient Kriemhilt, pour détourner les Huns d'accorder même cette dernière faveur à leurs ennemis.

« Alors le jeune Gìselher dit : O ma sœur, je ne m'attendais pas à un pareil sort, lorsque tu m'as invité au delà du Rhin dans ce pays, pour nous faire subir pareille détresse. Qu'ai-je fait aux Huns pour mériter la mort ?

« J'ai toujours été fidèle envers toi, jamais je ne t'ai fait de mal, je suis venu à la cour avec l'espoir que tu m'aimais, ma chère

1. 1675 ..dâ si die Niblunge mit valschem muote enphie.

2. 1839 Diu bete iuch lüzel êret, vil edel fürsten wîp,
daz ir iwern mâgen râtet an den lîp.

3. *N.*, 1841, 1848. (Cf. *1336, 1340*).

sœur : montre-toi clémente pour nous; il ne nous reste plus que cet espoir. »

« Je ne veux pas vous faire grâce : je n'ai pas de clémence pour vous : Hagen de Tronje m'a causé tant de maux que tout pardon est impossible tant que je vivrai. Vous en porterez tous la peine, dit la femme d'Etzel.

« Voulez-vous me livrer comme otage le seul Hagen, je ne refuserai pas de vous laisser vivre, car vous êtes mes frères, et une seule mère nous a donné le jour : voilà ce que je puis dire aux héros qui sont ici en vue d'un accord [1]. »

Les dispositions de Kriemhilt à l'endroit de ses frères demeurent obscures : voulait-elle se borner à tuer Hagen pour venger le meurtre de Sîfrit, ou entrait-il dans ses desseins de tuer tous ses frères, leurs 1 000 compagnons et leurs 9000 valets. Giselher a-t-il raison lorsqu'il accuse sa sœur d'avoir perfidement attiré tous les Nibelungen dans un guet-apens ? Kriemhilt demande-t-elle la tête de Hagen parce qu'elle veut le punir lui seul, ou est-ce simplement un *minimum* dont elle se contenterait pour épargner à ses guerriers les chances d'un combat ? Il est de toute évidence qu'en invitant les Nibelungen au pays des Huns, Kriemhilt doit

1. 2038 Dô sprach der junge Gîselher 'vil schœniu swester mîn,
des getrout ich vil übele, dô du mich über Rîn
ladetes her ze lande in dise grôze nôt.
wie hân ich an den Hiunen hie verdienet den tôt?

2039 Ich was dir ie getriuwe, nie tet ich dir leit :
ûf solhen gedingen her ze hove ich reit,
daz du mir holt wærest, vil liebiu swester mîn.
bedenke an uns genâde : ez mac niht anders gesîn.'

2040 'Ich enmag iu niht genâden : ungenâde ich hân.
mir hât von Tronge Hagene sô grôziu leit getân,
ez ist vil unversüenet die wîle ich hân den lîp.
ir müeztes alle engelten,' sprach daz Etzelen wîp.

2041 'Welt ir mir Hagen einen ze einem gîsel geben,
sone wil ich niht versprechen ichen welle iuch lâzen leben:
wan ir sît mîne brüeder unde einer muoter kint :
sô red ichz nâch der suone mit disen helden die hie sint.'

avoir un dessein bien arrêté d'avance; il faut qu'elle ait choisi ses victimes. Or, quel est au juste le nombre des victimes que la reine veut immoler aux mânes de Sîfrit, c'est ce qui reste toujours incertain.

Toute difficulté disparaît, dès l'instant où l'on considère que Kriemhilt joue en réalité deux rôles distincts: d'une part, elle est la veuve inconsolable de Sîfrit et veut frapper les meurtriers de son époux; mais comme elle a pardonné à Gunther et à ses frères, c'est sur Hagen seul qu'elle a concentré toute sa haine, c'est lui seul qu'elle veut faire périr. D'autre part, Kriemhilt, comme jadis Atli, est la reine perfide qui attire les Nibelungen dans son royaume pour les dépouiller de leur trésor, et qui les fait périr parce qu'ils refusent de révéler où leurs richesses sont cachées: elle est donc résolue à les trahir tous indistinctement, à les massacrer jusqu'au dernier.

Les diverses traditions, selon qu'elles accordent plus ou moins d'importance à l'un ou à l'autre de ces deux rôles, présentent la conduite de Kriemhilt sous un jour plus ou moins favorable. Dans la *Thidrekssaga*, ainsi que nous l'avons vu, elle est surtout la reine perfide qui fait périr tous les Niflungar, même le jeune Gisler qui n'avait que 5 ans à l'époque du meurtre de Sigurd : c'est une furie avide de sang et de carnage qui s'acharne après les morts et achève les blessés. Dans le Nibelungenlied c'est la fidélité à la mémoire de Sîfrit qui est le mobile principal de ses actions. Elle a bien, à la vérité, attiré les Nibelungen dans son royaume pour les massacrer jusqu'au dernier — la tradition le veut ainsi — mais c'est à Hagen surtout qu'elle en veut et elle se contenterait au besoin de le faire périr seul. Si la légende autrichienne, dont le héros préféré est manifestement Sîfrit, ne se montre pas trop sévère pour Kriemhilt et semble plutôt disposée à excuser sa sanglante trahison, elle ne cherche pas, du moins, à rabaisser son antagoniste Hagen et se plaît à faire ressortir son inébranlable attachement à ses maîtres, sa clairvoyance, sa froide énergie et son intrépidité à toute épreuve.

Le poème des *Lamentations* et la recension C du Nibelungenlied prennent résolument le parti de Kriemhilt contre Hagen,

et cherchent à rendre sa perfidie envers ses frères aussi excusable que possible. Kriemhilt aimait Sifrit de tout son cœur et lui était restée fidèle même après avoir épousé Etzel; or la fidélité doit être admirée toujours et partout ; c'est la fidélité qui fait l'honneur des chevaliers; elle orne aussi la beauté des femmes. Kriemhilt ne doit donc pas être blâmée : elle n'ira pas en enfer, car elle a cru bien faire en vengeant Sifrit, et le paradis est réservé à ceux qui meurent victimes de leur fidélité. Ceux qui seraient tentés de la condamner doivent bien se dire que nul ne peut fixer de limites à l'indulgence de Dieu et que personne n'est assez exempt de péché pour pouvoir, à sa dernière heure, se passer de la miséricorde divine[1].

Autant Kriemhilt est jugée favorablement, autant Hagen est maltraité. L'auteur du poème des *Lamentations* a des tendances ecclésiastiques très marquées : il se préoccupe de l'immortalité de l'âme, des joies du paradis, des peines éternelles; il pèse les actes de chacun, s'érige en juge des consciences et sépare les boucs d'avec les brebis. Aussi la grandeur farouche et cynique de Hagen ne trouve-t-elle pas grâce à ses yeux. L'orgueil de Hagen est la cause de tous les malheurs qui sont arrivés. Les Huns chargent le héros de malédictions; le vieux Hildebrant l'appelle : « Le démon qui a fait tout le mal[2]. » Les Bavarois sont enchantés d'apprendre que son ardeur belliqueuse est enfin calmée pour toujours[3]; l'évêque Pilgrim de Passau maudit le jour qui a vu naitre Hagen, puisqu'il est devenu la cause de maux si cruels (1708 sqq.). Même les Burgondes n'épargnent pas leur plus vaillant héros. Rûmolt est très dur pour lui : Hagen, dit-il, a perdu ses seigneurs par son orgueil excessif. Il a tué Sifrit qui n'avait fait aucun mal; il a constamment accablé Kriemhilt d'outrages immérités et lui a perfidement ravi son trésor. Rien d'étonnant si elle a cherché à se venger, et il ne

1. *Klage*, 70 sqq., 276 sqq., 417 sqq., le vers 285, *Des buoches meister sprach das ê*, etc., prouve que ce motif se trouvait déjà dans l'original de la *Klage*.

2. *Klage*, 625, *der vâlant... der ez allez riet*. Cf. 649 sqq.

3. *Klage*, A B, 1759, C. 3591.

faut pas lui en faire un crime. C'était aux Burgondes, qui connaissaient les griefs de la reine, à ne pas aller imprudemment au pays des Huns (2012 sqq.). Hagen est donc le seul coupable. Gunther ayant été complice du meurtre de Sîfrit, l'évêque Pilgrim comprend que Kriemhilt l'ait fait périr (1705). Mais Gêrnôt et surtout Giselher n'ont eu aucune part à l'assassinat du héros et auraient dû être épargnés [1]. Aussi Kriemhilt n'avait-elle aucune haine contre eux [2]. Bien qu'elle n'eût pas pardonné à Gunther la mort de Sîfrit, elle se serait néanmoins contentée de faire périr Hagen. Mais les rois burgondes n'avaient pas voulu abandonner leur vassal, ils s'étaient obstinés à le défendre et avaient succombé avec lui [3]. Etzel, qui connaissait cependant les griefs de Kriemhilt, n'aurait pas tué Hagen, eût-il même dormi pendant mille jours devant lui (461 sqq.); il n'en regrette pas moins que Kriemhilt n'ait pas su mieux combiner sa vengeance et séparer le coupable des innocents (954 sq.). L'évêque de Passau pense comme le roi des Huns et estime qu'il n'y aurait rien à redire à la conduite de sa nièce Kriemhilt si elle s'était bornée à faire périr Hagen et Gunther (1705 sqq.). Elle a péché, non par ses intentions qui étaient pures, — elle voulait se montrer fidèle à Sîfrit — mais par ses actes qui ont été maladroitement combinés, et qui, dirigés contre un seul homme, ont amené la mort d'une foule de guerriers.

L'auteur de la recension C, que nous avons déjà vu à plusieurs reprises préoccupé d'interpréter à sa façon la légende et d'écarter les invraisemblances par trop fortes, introduit dans le Nibelungenlied les idées que nous venons de voir exprimées dans le poème des *Lamentations*. Il cherche à blanchir Kriemhilt aux dépens de Hagen et même de Brünhilt. C'est sur elle qu'il essaye de rejeter tous les torts dans la dispute pour la préséance; il modifie ou supprime les passages où il est dit que Kriemhilt s'irrite contre

1. *Klage*, 1705; cf. cependant A B, 961, où Gernôt est appelé *den schuldehaften tôten*.

2. Il y a cependant quelques passages d'après lesquels il semble que Kriemhilt déteste *tous* les Nibelungen, *Klage*, 473 sqq., 2015 (?)

3. *Klage*, 114 sqq., 130 sqq.

sa rivale[1]; au contraire, il fait à plusieurs reprises revenir Brünhilt sur l'idée que Sifrit et Kriemhilt tardent bien à payer leur redevance et à présenter leurs hommages à leur suzerain[2]. De même Hagen est présenté sous le jour le plus odieux et le plus mesquin. Il a conseillé à Gunther de se réconcilier avec Kriemhilt dans l'espoir que celle-ci ferait venir à Worms le trésor des Nibelungen; il vole ensuite le trésor à ses maitres et le jette dans le Rhin, pour être seul à en jouir[3]. Lorsqu'il est prisonnier de Kriemhilt, il finit même par trahir Gunther : quand la reine lui offre la vie sauve s'il révèle la cachette du trésor, il se dit qu'on lui propose un marché de dupe : « Il savait bien qu'elle ne le laisserait pas en vie — A-t-on jamais vu pareille trahison ? — Il craignait qu'après lui avoir pris la vie elle ne laissât rentrer son frère Gunther au pays[4]. » Ainsi Hagen aurait refusé de livrer le trésor uniquement pour ôter à Gunther toute chance de revoir sa patrie! C'est gâter un beau motif de la légende et méconnaitre à plaisir le caractère de Hagen, dont la fidélité inébranlable est précisément le trait de caractère dominant, et qui sacrifie sans hésitation son existence pour défendre la vie et l'honneur de ses maitres.

Dans la recension C comme dans le poème des *Lamentations*, c'est Hagen seul que Kriemhilt veut frapper. Lorsqu'elle voit arriver ses frères et leurs compagnons, elle ne s'écrie plus : « Qui veut de l'or se souvienne des maux que j'ai soufferts ! » mais se borne à annoncer qu'elle veut faire périr Hagen seul ; c'est lui seul qu'elle veut faire tuer par les guerriers chargés de surprendre

1. *N.*, 766, 4 ; 769, 4. (C).

2. *N.*, 756 *ab* (C I); 766, 4 (C).

3. *N.*, 1054 (C), 1077 *a*.

4. 2305 *a*. Er wiste wol diu mære sine lieze in niht genesen
wie möhte ein untriuwe immer sterker wesen ?
er vorhte, sô si hete im sînen lîp genomen,
daz si danne ir bruoder lieze heim ze lande komen.

Même les défenseurs du texte C, comme Holtzmann et Dressel (p. 23), reconnaissent que ce trait est choquant.

les Burgondes pendant leur sommeil, et elle affirme au vieux Hildebrant qu'elle serait désolée si tout autre que Hagen perdait la vie[1].

« Elle ne voulait pas ce grand massacre; elle eût volontiers fait en sorte que nul autre que Hagen ne perdît la vie; mais le diable fit en sorte que la mort les atteignit tous[2]. »

Les actions de Kriemhilt sont certainement plus logiques et son caractère a plus d'unité dans la recension C que dans la recension AB[3]. Elle a renoncé à toute idée de vengeance contre Gunther et ses frères. Même à l'époque de la mort de Sîfrit elle conserve de l'affection pour eux et lorsque le combat est prêt de s'engager entre Sigmunt et les Burgondes, elle craint également pour les deux partis. Elle ne voulait donc nullement trahir tous les Nibelungen; elle conservait bien au fond du cœur un vieux ressentiment contre Gunther, mais elle était résolue à respecter les liens du sang. Plus tard, abreuvée d'outrages par Hagen et Dietrich, excitée, enivrée par la lutte, elle s'abandonne de plus en plus à sa passion, engage d'abord un combat général, et enfin, dans un moment d'égarement, donne l'ordre de tuer Gunther qu'elle eût pu épargner.

Non content d'avoir retouché le caractère de Kriemhilt et de Hagen dans le Nibelungenlied, le rédacteur C, dans sa recension du poème des *Lamentations,* renchérit encore sur le premier rédacteur. Il met dans la bouche du vieux Hildebrant un réquisitoire en règle contre Hagen[4]. Au contraire Sîfrit est comblé d'éloges et

1. *N.,* 1654 sq. (C), *1775 a, 1837 ab.*

2. *2023 a.* Sine hêt der grôzen slahte alsô niht gedâht:
si het ez in ir ahte vil gerne dar zuo brâht
daz niwan Hagene aleine den lîp dâ hête lân.
dô geschuof der übele tiufel deiz über si alle müese ergân.

V. encore les variantes de la str. 2303 (C).

3. C'est ce que développe Dressel, *Ueber den Charakter Kriemhildens,* mais selon nous ce fait prouve précisément que la rédaction AB est antérieure à la rédaction C.

4. *Klage,* C, 1283 sqq., 457, 2016, etc.

devient le modèle du parfait chrétien. Ce n'est pas son orgueil qui l'a perdu. Il possédait un grand trésor de vertus, il était la loyauté même, il était plein d'humilité[1], affable envers les petits comme envers les grands. Sa mort a été causée par l'orgueil d'un autre, par la haine et l'envie de ses ennemis. Il méritait donc d'être regretté et vengé, aussi Kriemhilt a-t-elle bien fait de mettre à mort un démon tel que Hagen.

Peut-être est-ce à l'influence des poèmes de chevalerie qu'il faut attribuer cette partialité de la tradition pour Kriemhilt. La fidélité dans l'amour étant célébrée comme la première des vertus héroïques, il était naturel d'excuser une princesse qui n'avait péché que par excès d'amour et avait été fidèle — jusqu'au crime — au souvenir de son époux. Mais ce moment de faveur ne dura guère. La légende allemande prend pour héros favori Dietrich de Bern qu'elle exalte bientôt aux dépens de Sifrit. Kriemhilt suit la destinée de son époux et tombe en disgrâce. Le *Jardin des Roses* la représente comme une princesse étourdie et cruelle qui met aux prises les guerriers les plus fameux pour le plaisir de les voir s'entr'égorger; aussi est-elle fort malmenée. Hildebrant et Eckewart refusent ses baisers après leur victoire; Rüedegêr lui reproche son orgueil et la traite de démon; Eckewart l'appelle une « jeune fille perfide » et Hagen, dont le père Aldriân a été tué par le moine Ilsan, veut même prendre les armes pour venger son père sur Sîfrit et Kriemhilt[2].

Dans les allusions à la légende des Nibelungen que l'on trouve dans les documents du XIIIe au XVe siècle, c'est toujours comme *princesse perfide*, jamais comme amante fidèle, qu'est représentée Kriemhilt[3]. Ce qui frappe le plus les imaginations, c'est le grand massacre de tous les héros à la cour d'Etzel, la *fête de Kriemhilt*[4];

1. *Klage*, C, 48-72.

2. V. Grimm, *Der Rosengarten*, Introd., p. III sq.

3. Sauf chez Henri de München (*H. S.*, n° 84) qui, dans son récit de la détresse des Nibelungen, dit que Kriemhilt voulait venger Sîfrit.

4. *Kriemhilden hôchzît*, *H. S.*, n° 59, n° 61, n° 73; *M. S. H.*, 4, 295, Anm., 6 (v. *H. S.*, p. 181, note). Cf. *Krimhilden nôt*, *H. S.*, n° 71.

et l'on s'indigne qu'une femme ait pu, par sa perfidie[1], causer un tel désastre; aussi Kriemhilt est-elle comparée à Hérodias; son nom est employé comme injure pour désigner une mauvaise femme, et finit même par devenir l'occasion de jeux de mots obscènes[2]...

1. *H. S.*, n° 60, 61 b., 76, 84, 113, 130$^{c}$.
2. *H. S.*, n° 69; *Zs. f. d. A.*, XII, 359 sq.

# CHAPITRE IX

## ARRIVÉE DES NIBELUNGEN AU PAYS DES HUNS.

### Les Nibelungen chez Attila.

Drame de la mort des Nibelungen dans la légende primitive. — Ses développements successifs. — Réception des Nibelungen par Grimhild et Attila, — par Dietrich de Bern.

Dans la tradition scandinave, et sans aucun doute aussi dans la légende primitive, le drame de la mort des Niflungar est très court et très simple. Il se joue entre un petit nombre de personnages et l'action se déroule rapidement, presque sans incidents. D'après l'*Atlakvida,* les Niflungar arrivent devant le château d'Atli; le roi est en train de boire dans la salle d'armes, tandis qu'au dehors des gardiens attendent l'arrivée de Gunnar. Aussitôt qu'elle voit ses frères, Gudrún va au-devant d'eux: Tu es trahi, Gunnar! Comment vas-tu, ô roi, résister aux projets meurtriers des Huns? Hâte-toi de sortir de cette salle!... » Il est trop tard. Malgré la résistance de Högni, qui tue sept ennemis de sa main et jette le huitième dans le feu, les Niflungar succombent et Gunnar est enchaîné. Huit strophes[1] suffisent au poète pour raconter l'arrivée des Niflungar et leur combat contre les Huns. Les *Atlamál* sont un peu plus développés. Au moment où Högni et ses compagnons frappent à la porte du château d'Atli, le mes-

1. *Atlakv.*, 14-21.

sager infidèle qui les accompagne, Vingi, leur annonce que la trahison les attend, qu'ils doivent fuir, ou que sinon ils n'éviteront pas le gibet. A ces mots, les Niflungar le frappent de leurs haches et le mettent à mort. Atli s'avance alors avec ses guerriers armés, et annonce que depuis longtemps il a le dessein de s'emparer par trahison de Gunnar et des siens (41)[1]. En vain Gudrún essaye de rétablir la paix entre les deux partis. Lorsqu'elle voit que ses efforts sont inutiles, elle saisit une épée et combat aux côtés de ses frères. La lutte se prolonge pendant toute la matinée, jusqu'au moment où tous les Niflungar sont tués, sauf Gunnar et Högni[2]. Dans les deux poèmes, la mort héroïque de Högni et de Gunnar, puis le meurtre d'Atli et l'incendie du palais terminent le récit.

Dans la tradition allemande, l'action est bien plus compliquée. D'une part, les données fondamentales de la légende ont dû être modifiées dès l'instant où Grîmhild a pris le rôle d'Atli et a vengé sur ses frères la mort de Sigfrid; d'autre part, un très grand nombre de personnages, inconnus à la légende primitive, ont, les uns après les autres, été mêlés à l'action. Dietrich, Rüedegêr, Irinc dans le camp des Huns, Volkêr et Dancwart dans celui des Burgondes prennent une importance toujours croissante; leur rôle devient de plus en plus considérable et la légende s'enrichit ainsi d'un grand nombre de détails et d'incidents nouveaux. Comment s'est formé ce récit de la mort des Nibelungen? Comment les motifs nouveaux sont-ils venus se substituer ou s'ajouter aux motifs anciens? C'est ce que nous allons étudier dans ce chapitre et dans le suivant.

L'arrivée des Nibelungen au pays des Huns, la première ren-

---

1. D'après *V. S.*, ch. 36, Atli demande aux Niflungar le trésor de Sigurd. « Soyez les bienvenus, dit-il, et donnez-moi tout l'or qui nous revient, le trésor que possédait Sigurd et qui maintenant appartient à Gudrún. » Gunnar dit : « Jamais tu ne recevras le trésor, et vous aurez affaire à des hommes vaillants avant que nous ne mourions, si vous nous livrez bataille. » V. *suprà*, ch. VII, 3.

2. *Atlamál*, 37-50.

contre de Kriemhilt avec ses frères et avec Hagen, est une des parties les plus dramatiques et les plus émouvantes de la légende et a dû certainement inspirer un grand nombre de poètes. Le recueil de l'Edda contient, comme nous venons de le voir, deux poèmes différents sur ce sujet. De même la *Thidrekssaga* et le Nibelungenlied sont une compilation de plusieurs lieder contenant à peu près les mêmes données; seulement, ces lieder ou fragments de lieder n'ont pas été combinés de la même manière dans les deux recueils; de là une grande confusion; on retrouve les mêmes traits dans le Lied et la Saga; il arrive même qu'on y retrouve plusieurs fois les mêmes données, ce qui est à prévoir du moment qu'un arrangeur utilise plusieurs récits différents des mêmes faits; seulement, les transitions ne sont pas identiques; le même trait se trouvera placé à tel moment de l'action dans le Lied, à tel autre dans la Saga. Il s'agit donc de mettre de l'ordre dans ce chaos, de rapprocher les passages correspondants de nos deux sources et de faire, en quelque sorte, le dénombrement des motifs connus dans la tradition allemande.

Nous avons vu d'abord que Kriemhilt a hérité du rôle joué par Atli dans la légende primitive. Elle a fait venir les Nibelungen avec l'intention de les massacrer tous par trahison. Montée sur la tour du château, elle les voit venir de loin, revêtus de leurs armures [1], leur fait un accueil perfide [2] et demande à Hagen pourquoi il n'a pas apporté le trésor des Nibelungen. « Je t'apporte, dit le héros, un fort ennemi; mon bouclier et mon casque avec mon épée m'accompagnent et je n'ai pas déposé ma cuirasse [3]. »

---

1. *Ths.*, ch. 372. *N.*, 1654 sqq.

2. *N.*, 1675.

3. *Ths.*, ch. 373. La rédaction de la Saga semble être plus archaïque que celle du Lied qui la reproduit d'ailleurs presque textuellement.

*N.* 1682 'Ich bringe iu den tiuvel," sprach Hagene
'ich hân an mîme schilde sô vil ze tragene
und an mîner brünne: mîn helme der ist lieht,
das swert an mîner hende: des enbringe ich iu nieht'.

Cf. encore le passage correspondant de la *V. S.*, ch. 36, cité plus haut.

Cependant Kriemhilt ne désire pas seulement reconquérir le trésor; elle veut, avant tout, venger la mort de Sifrit, et ce motif revient à tout instant sous les formes les plus variées. « Qui veut de l'or se souvienne des maux que j'ai soufferts! » s'écrie-t-elle en apercevant ses frères et leurs guerriers[1]; elle pleure de douleur en songeant aux blessures de Sifrit[2], et reproche à Hagen la mort du héros[3]. Celui-ci se glorifie de son action ou répond que nul ne peut rien pour guérir les blessures de Sifrit, que Kriemhilt doit se résigner et vivre heureuse avec Etzel[4].

Du moment que la reine veut faire périr les Nibelungen, son premier soin doit être de chercher à les désarmer. Elle fait une première tentative dès leur arrivée au pays des Huns.

« Alors la reine dit aux guerriers : « Nul ne doit porter une « arme dans la salle ; — héros, vous devez me livrer les vôtres, je « les ferai garder. »

Le moment est d'ailleurs mal choisi pour une demande pareille. Lorsqu'elle est allée au-devant de ses frères, Kriemhilt n'a embrassé que Giselher[5] et, de plus, elle vient d'accueillir Hagen avec des paroles de menace. Aussi sa proposition est-elle fort mal reçue.

« Par ma foi, dit Hagen, jamais nous ne ferons cela...

« Je ne demande pas, généreuse princesse, que vous me fassiez l'honneur de porter mon bouclier et mes autres armes à notre logis : vous êtes une reine. — Mon père ne m'a rien appris de tel; je veux être moi-même mon chambellan[6]. »

---

1. *N.*, 1655.
2. *Ths.*, ch. 372, 373, *N.*, 1701.
3. *Ths.*, ch. 373, *N.*, 1727.
4. *N.*, 1728 sqq. *Ths.*, ch. 373. Cf. *N.*, 1663 sq.
5. N., 1675.
6. *N.*, 1683 Dô sprach diu küniginne ze den recken über al
'man sol deheiniu wâfen tragen in den sal.
ir helde, ir sult mirs ûfgeben : ich wils behalten lân,'
'entriwen,' sprach dô Hagne, 'daz wirdet nimmer getân.

La Saga reproduit ce passage presque mot pour mot; seulement ce n'est plus à l'arrivée des Niflungar, c'est le second jour seulement, quand les héros se rendent au festin, dans le Homgard, que Grímhild cherche à leur faire quitter leurs armes. Dans le Nibelungenlied même, ce motif est une seconde fois reproduit, à un moment encore différent de l'action. Les héros burgondes, sur le conseil de Hagen, se rendent en armes à la messe du matin; comme Etzel s'étonne de cet appareil guerrier, Hagen lui répond que les Burgondes ont, à chaque fête, l'habitude de porter leurs armes pendant trois jours, et Kriemhilt, malgré son courroux, n'ose pas contredire le héros[1].

A la tête des Nibelungen se trouve le grand adversaire de Kriemhilt, Hagen; c'est lui qui refuse le trésor à la reine, et l'exhorte à oublier les blessures de Sifrit et à vivre heureuse avec Etzel. Tout, dans son apparition extérieure, annonce la force et inspire la crainte: « Högni, dit la Saga, était mince à la taille et large d'épaules; sa figure était allongée et pâle comme de la cendre; il avait un seul œil, mais très perçant, et il n'en était pas moins le plus vaillant des hommes. » Même portrait dans le Nibelungenlied.

« Le héros était de belle taille, en vérité; il était large de poitrine, ses cheveux étaient grisonnants, ses jambes longues, son regard de fer; il avait une démarche superbe[2]. »

C'est lui surtout qui attire les regards des Huns lorsqu'il se

1684 Jane ger ich niht der êren, fürsten tohter milt,
daz ir ze den herbergen traget mînen schilt
und ander mîn gewæte : ir sît ein künigin.
daz enlêrte mich mîn vater niht : ich wil selbe kameræere sîn'.

Cf. *Ths.*, 377.

1. *N.*, 1799 sqq.

2. *N.* 1672 Der helt was wol gewahsen, daz ist alwâr
grôz was er zen brusten gemischet was sîn hâr
mit einer grîsen varwe, diu bein wârn im lanc,
eislich sîn gesiune, er hete hêrlichen ganc.

Cf. *Ths.*, ch. 373. 375.

promène à travers la ville, tant il est célèbre par sa force et son courage et renommé pour avoir tué Sîfrit[1].

Attila, ce tyran perfide de la légende ancienne, jadis l'ennemi et le meurtrier des Nibelungen, n'est plus guère qu'un roi de parade. Son rôle se réduit à fort peu de chose. Dans le Nibelungenlied, il regarde de sa fenêtre les Burgondes qui se tiennent dans la cour de son palais, et se fait nommer Hagen par un homme de sa suite; la vue du héros réveille en lui le souvenir d'Aldriân, qui avait été son fidèle vassal au moment où Hagen était otage chez les Huns avec Walther d'Espagne. Pendant ce temps, les Nibelungen se forment en cortège. Dietrich prend Gunther par la main, Irnfrit marche avec Gêrnôt, Rüedegêr avec Giselher, Volkêr avec Hagen, et tous se rendent au palais, où Etzel les attend. La réception solennelle est suivie d'un festin, après quoi les héros regagnent leurs quartiers pour y passer la nuit.

Le compilateur de la Saga connait à peu près les mêmes motifs, mais les dispose dans un ordre tout différent : Attila commence par recevoir lui-même ses hôtes et leur fait allumer du feu pour les sécher; après quoi les Niflungar *se rendent au palais d'Attila* (373), ce qui donnerait à supposer qu'ils n'ont, en réalité, pas encore vu le roi, comme dans le Nibelungenlied. Leur hôte leur offre un festin d'apparat; il place à sa droite Gunnar, puis Gisler, Gernoz, Högni et Folker; à sa gauche, Thidrek, Rodingeir et Hildibrand; après le repas, les Niflungar vont passer la nuit dans le logis qui leur a été préparé. C'est le lendemain seulement qu'Attila ne parvient plus à reconnaître Högni, dont le visage est caché par le casque. Il se fait nommer le héros une première fois par Blodlen (ch. 375), auquel il raconte que Högni a été armé chevalier par la reine Erka; une seconde fois par Thidrek, qui fait son éloge ainsi que celui de Gernoz : « Certes, ce sont de vaillants héros, et il est très probable, Seigneur, que tu le verras aujourd'hui, si les choses se passent comme je le suppose (377). »

---

1. *N.*, 1670 sqq.

Tels étaient les principaux motifs poétiques conservés par la tradition et mis en œuvre par les jongleurs pour décrire l'arrivée des Nibelungen chez les Huns. Les héros sont reçus par Kriemhilt, qui marque aussitôt ses intentions hostiles à leur égard; elle réclame à Hagen le trésor des Nibelungen et pleure au souvenir de la mort de Sigfrid. Gunther et ses compagnons se rendent au palais du roi. Hagen surtout excite l'admiration des Huns, qui se pressent en foule sur le passage des étrangers; Attila même le remarque et s'informe de son nom. Lorsque les Nibelungen se sont présentés devant le roi, celui-ci offre à ses hôtes un grand festin, puis les laisse rentrer dans leurs quartiers pour y prendre du repos. Tout se passe de la manière la plus pacifique et, seul, l'accueil de Kriemhilt peut faire prévoir aux héros qu'un danger les menace.

A ces données fondamentales de la légende allemande qui sont, les unes, très anciennes, d'autres probablement assez modernes, viennent s'ajouter plusieurs autres motifs où paraissent des personnages inconnus dans la légende primitive.

Rüedegêr escorte les Nibelungen de Bechelâren à Etzelburc [1]; mais dès l'instant où ceux-ci sont arrivés au pays des Huns, le margrave disparaît absolument de la scène [2] jusqu'au moment où il est à son tour entraîné dans la mêlée générale dans laquelle il trouve la mort.

Par contre, Dietrich de Bern, qui se trouve à la cour d'Attila, joue un rôle important à l'arrivée des Nibelungen : il vient les avertir que Kriemhilt leur veut du mal. Dans le Lied, il se rend à cheval avec tous ses compagnons à leur rencontre, et, après leur avoir souhaité la bienvenue, leur demande s'ils ignoraient que Kriemhilt pleure tous les jours la mort de Sifrit. Rüedegêr, à ce qu'il croit, avait déjà dû les mettre sur leurs gardes [3]. Et, en

1. *N.*, 1647 sqq. *Ths.*, 370, 371.

2. Dans la *Ths.*, Rodingeir est mentionné ch. 374 comme convive d'Attila, dans le *N. l.*, il joue un rôle absolument insignifiant, 1742, 1753 (lied XVII), 1813 sq. (XVII[b]), *1933* sqq. (XVIII[b]), 2072, 2074 (XX).

3. *N.*, 1661 sq.

effet, ils ont déjà été avertis, non par Rüedegêr, il est vrai, mais par Eckewart (1575). Néanmoins, ils se montrent aussi surpris que s'ils ne savaient rien. Hagen prie Dietrich de faire connaitre plus exactement à Gunther les dangers qui le menacent, lui et ses compagnons, et, dans un entretien secret auquel assistent les trois rois, Volkêr et sans doute aussi Hagen, il se borne à répéter sous une autre forme son avertissement[1]. Quelques instants après, comme les Nibelungen arrivent dans la cour du palais d'Etzel, Dietrich reçoit Hagen comme s'il ne l'avait pas encore vu, le prend par la main et lui exprime pour la troisième fois ses craintes : « Votre arrivée chez les Huns me fait vraiment peine[2]. »

Dans la Saga, Thidrek vient avertir les Niflungar qu'ils doivent se rendre au festin où les attend Atli; il marche avec Högni et chacun des héros place sa main sur l'épaule de l'autre en signe d'amitié (ch. 373); puis, le lendemain, après que Grímhild a déjà réclamé à Högni le trésor des Niflungar et versé des larmes en présence de ses frères sur l'assassinat de Sigurd, Thidrek vient solennellement avertir les Niflungar... que Grímhild pleure chaque jour la mort de Sigurd et qu'ils doivent se tenir sur leurs gardes. Et l'auteur de la Saga ajoute : « Et Thidrek était le premier homme qui eût averti les Niflungar (ch. 375). »

Le compilateur ne serait jamais arrivé à émettre de lui-même une pareille absurdité s'il n'avait pas suivi la tradition avec une fidélité aveugle. Comment! Quand les Niflungar arrivent devant Bakalar, Eckivard déclare à Högni : « Je m'étonne de ce que tu ailles dans cette contrée, toi, Högni, fils d'Aldrian, qui as frappé mon maître, le jeune Sigurd. Sois sur tes gardes tant que tu seras au pays des Huns; tu dois y avoir bien des ennemis (ch. 367). » Quelques instants après, Gudilinda, la femme de Rodingeir, s'écrie : « Les Niflungar ont apporté ici mainte brunie brillante, et maint dur casque, et mainte épée tranchante, et maint bouclier,

---

1. *N.*, 1669 sqq.

2. *N.*, 1688 iwer komen zen Hiunen ist mir waerlîchen leit. (Cf. 1690.)

mais ce qu'il y a de plus regrettable, c'est que Grímhild pleure tous les jours son époux, le jeune Sigurd (369). » Les Niflungar, en arrivant à Susat, ne quittent pas leurs armes (ch. 373), évidemment parce qu'ils se savent menacés ; d'ailleurs, la première rencontre de Grímhild et de Högni ne peut plus leur laisser le moindre doute à cet endroit. Et, malgré tout, Thidrek doit être le premier à les avoir avertis !...

Il paraît certain que, primitivement, les Nibelungen devaient arriver au pays des Huns sans s'attendre à une trahison, tout comme dans la légende du Nord. Gudrún, dans les poèmes eddiques, vient avertir ses frères du sort qui les attend, et, dans la légende allemande, Dietrich de Bern lui a vraisemblablement succédé dans cette partie de son rôle. Plus tard, quand Rüedegêr et Eckewart ont pris dans la légende une place toujours plus importante, ils ont, eux aussi, prévenu les Nibelungen avant même que ceux-ci ne fussent arrivés chez les Huns; mais la tradition ancienne subsistait toujours à côté des données nouvelles, répétant avec obstination que « Thidrek était le premier homme qui eût averti les Niflungar ».

## II.

### Volkêr d'Alzei.

Son origine. — Son caractère. — Il est introduit dans la légende par un lied célébrant son amitié avec Hagen. — Il prend dans la suite une importance toujours croissante. — Il est *réintroduit* à plusieurs reprises dans le Nibelungenlied. — Le récit de l'arrivée des Nibelungen au pays des Huns est une compilation de plusieurs récits ou lieder différents.

Dans la lutte sans merci qu'il soutient contre Kriemhilt et ses guerriers, Hagen, d'après la légende allemande, trouve un fidèle compagnon dans le ménestrel Volkêr, un intrépide guerrier qui s'entend à faire chanter son épée — son archet rouge, comme l'appelle le poète, — sur les casques de ses ennemis [1].

---

1. *N.*, 1723, 1759, 1903, 1913, *1939, 1941, 1943, 1944; Rosengarten*, A B C D; *Ths.*, ch. 388. (v. surtout les var. de AB.)

Les jongleurs qui, au XI[e] et au XII[e] siècle, chantaient les exploits des Nibelungen dans la vallée du Rhin, cherchaient à intéresser leurs auditeurs en rattachant plus étroitement la légende à la contrée qu'ils habitaient. La ville de Xanten, sur les bords du Rhin, devenait la patrie de Sifrit, Tronia-Kirchheim, en Alsace, la résidence de Hagen ; Otwin, de Metz, est peut-être un ancêtre imaginaire d'une grande famille de Worms. Or, dans la petite ville d'Alzei, non loin de Worms, résidaient, dès le début du XIII[e] siècle, des ministériaux du comte palatin, les *dapiferi de Alceia,* dont les armes portaient une vielle sur fond semé de roses. Avaient-ils pris ces armoiries sur la foi du Nibelungenlied et en l'honneur de Volkêr le ménestrel? Ce n'est pas impossible, car ces *dapiferi* ne sont mentionnés qu'à partir du XIII[e] siècle. Peut-être est-il plus vraisemblable cependant d'admettre que ce sont au contraire les armes d'Alzei qui ont inspiré les jongleurs de la vallée du Rhin; ils auront créé de toutes pièces le personnage de Volkêr, et l'auront célébré dans leurs lieder sans doute dans le but de flatter la vanité des seigneurs d'Alzei et dans le secret espoir de se voir bien accueillis dans leur château [1].

Quoi qu'il en soit, Volkêr devint rapidement très populaire dans la légende allemande. Il paraît non seulement dans le poème des Nibelungen et dans les *Lamentations,* mais aussi dans la *Thidrekssaga* et les lieder danois [2], dans *Walther et Hildegunde* [3], la *Fuite* [4], la *Bataille de Ravenne* [5], le *Jardin des Roses* [6] et la *Préface*

1. V. Grimm, *H. S.,* n° 172. Cf. p. 402 sq. Müllenhoff, *Zs. f. d. A.,* XII, 359, 416. Reproduction des armes des *dapiferi de Alceia* (sceau de 1262), dans l'*Anzeiger des german. Museums,* 1859, p. 321 sq.

2. *Ths.,* 361, 373, 375, 377, 382, 388, 389. *Folker* ou *Folkher,* traduction suédoise. *Folkordh, Folqwardh, Folkwardh,* speleman, ch. 305, lieder danois, *Falkvord, Falkvor, Falkor, Folquard, Markvard, Markvar.* (Raszmann, *H. S.,* II, 107 sqq.)

3. *Zs. f. d. A.,* II, p. 217 ; v. p. 2 sq.

4. *Flucht,* 9235, *Volker* (W), *Wolfger* (R), von *Alzey, Alsan* (A).

5. *Rabenschlacht,* 705, *Volcker* (A), von *Alzai* (H).

6. V. Grimm., *Der Rosengarten,* p. X sq. *H. S.,* p. 271, 277, 280.

du *Livre des Héros*[1]. Les jongleurs l'ont en affection, car il est un des leurs. Or, la profession de jongleur est si décriée au moyen âge! La loi leur refuse toute protection; on les met au rang des bâtards, des échappés de couvent, des lutteurs de foire, des barbiers et des médecins — encore une corporation des plus mal famées au XIIIe siècle. En créant la figure de Volkêr, les jongleurs protestent à leur manière contre le mépris qui les frappe; ils célèbrent avec empressement les exploits d'un jongleur idéal et font ainsi l'apologie indirecte de leur propre condition. C'est pour eux une satisfaction d'amour-propre de présenter à leur public un ménestrel admis au conseil et à la table du roi des Burgondes, seigneur d'Alzei[2] et portant une vielle dans ses armes[3], possesseur d'un fief, pouvant équiper et emmener à sa suite une escorte de trente hommes[4]. Volkêr est un héros accompli : il est courtois envers les dames et s'entend à causer et à plaisanter avec elles (1612). Gotelint le choisit pour son chevalier et lui donne des anneaux d'or, qu'il doit porter en son honneur au pays des Huns[5]. Même envers Kriemhilt, l'ennemie mortelle des Nibelungen, il se montre prévenant et respectueux, car elle est femme et reine; aussi veut-il se lever devant elle par déférence lorsqu'elle s'approche de Hagen et de lui à la tête de ses guerriers (1718). Quand, après la mort de Rüedegêr, Kriemhilt, n'entendant plus le bruit de la lutte, soupçonne de trahison le margrave qui vient de se dévouer pour elle, Volkêr ne peut s'empêcher de témoigner son indignation : du moins reste-t-il cérémonieux dans la forme. « Si j'osais accuser de mensonge une aussi noble

---

1. *Felcher von Altze, Feilcker von Altzei, Felscher von Alczen, Felcker von alczen.*

2. *N., 9; Klage,* 681; *Flucht,* 9225; *Rabenschl.,* 705; *Roseng.,* ACD.

3. *Rosengarten,* ABCD. *Préface du livre des héros.*

4. *N.,* 1416 sq. *Klage,* 679, er het bî Rîne daz lant mit Gunthêre besezzen 697, er was von vrîen lîden komen. *Rosengarten* D, et la *Préf. du livre des héros* font de lui le fils de la sœur de Kriemhilt.

5. *N.,* 1644 sq., 2141 sq.

femme, je dirais que vous avez menti comme un démon[1]... » Plein de respect pour les femmes, il est d'une audace provocante envers les hommes. Il n'a pas la résolution sombre et froide de Hagen; son caractère est plus en dehors : il aime le panache. Pendant la fête donnée par Etzel aux Burgondes, il tue en plein tournoi, et par pure bravade, un beau guerrier hun, favori des dames. Aux côtés de Hagen, il défie sans crainte tous les guerriers de Kriemhilt et les accable de ses sarcasmes lorsqu'ils reculent. C'est lui enfin qui, par ses réparties insolentes, pousse à bout Hildebrant et Wolfhart et les exaspère si bien qu'ils finissent par se ruer sur les Burgondes, malgré les ordres de Dietrich. Dans la mêlée, c'est un guerrier plein de bravoure : il est presque l'égal de Hagen et se mesure sans désavantage avec les plus vaillants héros. L'épée, entre ses mains, est un archet redoutable, avec lequel il joue des airs terribles sur les armures de ses ennemis.

La comparaison du Nibelungenlied et de la *Thidrekssaga* nous permet de voir assez exactement comment Volkêr a pris pied dans la légende.

Dans la Saga, il n'est même pas ménestrel, il est simplement frère d'armes de Högni, et c'est évidemment là le seul rôle que la tradition lui ait tout d'abord assigné. Dans les deux festins offerts par Attila à ses hôtes, Folker est assis à côté de son compagnon ; il se promène avec lui dans les rues de Susat. Lorsque la lutte contre les Huns a éclaté, il le quitte un instant pour accompagner dans une sortie Gernoz et Gisler ; mais quand Högni se trouve assiégé dans une salle et serré de près par ses ennemis, Folker, l'épée à la main, se fraye un passage jusqu'à lui et combat ensuite à ses côtés. Il ne tarde pas à périr sous les coups de Thidrek en défendant l'entrée de la salle où s'étaient réfugiés les derniers Niflungar.

Comme la Saga, le Nibelungenlied célèbre à tout instant l'amitié qui unit Hagen et Volkêr. Ce motif reparaît plusieurs

---

1. *N.*, 2167 getörst ich heizen liegen alsus edeln lîp,
sô het ir tievellîchen an Rüedegêr gelogen.

fois de suite dans le poème, et, à travers les variations brodées par les jongleurs, on retrouve aisément le thème principal.

La 29e *aventure:* « Comment Hagen ne se leva pas devant Kriemhilt », nous montre pour la première fois Hagen et Volkêr aux prises avec les Huns.

1° Hagen choisit Volkêr pour compagnon d'armes. « Le vassal de Gunther jeta un coup d'œil derrière lui, désirant un compagnon qu'il ne tarda pas à trouver.

« Il vit près de Gîselher Volkêr, l'habile ménestrel : il le pria de l'accompagner, car il connaissait son courage redoutable. Il était à tous égards un chevalier audacieux et vaillant [1]. »

2° Hagen et Volkêr sont entourés par des Huns, qui les regardent « comme des bêtes sauvages [2] », avec une curiosité plutôt hostile que bienveillante.

3° Kriemhilt excite les guerriers huns à attaquer les deux héros; les Huns prennent les armes (1701 sqq.).

4° La reine s'avance vers Hagen et lui demande s'il a tué Sîfrit; Hagen, tenant sur ses genoux l'épée Balmung que portait jadis Sifrit, avoue fièrement son crime. La reine s'éloigne avec des paroles de menace.

5° Les guerriers huns reculent, d'abord par crainte de Volkêr, ensuite par crainte de Hagen (1733 sqq.).

6° Volkêr déclare qu'il est sûr à présent des intentions hostiles des Huns et, pour voir s'ils oseront nier leurs projets criminels, leur prodigue les railleries et les insultes (1738 sqq.).

Quelques strophes plus loin, nous trouvons un nouveau développement des mêmes motifs.

---

1. *N.*, 1695 dô blikte über ahsel der Guntheres man
nâch eime hergesellen, den er vil schiere gewan.
1696 Dô sach er Volkêren bî Gîselhere stên
den spæhen vidælre: er bat in mit im gên,
wan er vil wol erkande sînen grimmen muot.
er was an allen dingen ein ritter küene unde guot.

2. *N.*, 1700 Alsam tier diu wilden gekaphet wurden an
die übermüeten helde von den Hiunen man.

1° Au moment où les Nibelungen se rendent en cortège chez Etzel, Volkêr et Hagen marchent ensemble; ils ne doivent plus se quitter jusqu'à leur mort[1].

2° Lorsque Gunnar et ses compagnons regagnent leur logement pour y passer la nuit, les Huns se pressent autour d'eux. Les menaces de Volkêr et de Hagen contiennent cette foule hostile[2].

3° et 4° Hagen et Volkêr montent la garde devant la salle où dorment leurs compagnons; des guerriers huns, dépêchés par Kriemhilt, s'avancent contre eux (1774 sq.).

5° Voyant que leurs adversaires sont sur leurs gardes, les Huns reculent parce qu'ils redoutent d'*abord* Volkêr, *ensuite* Hagen (1778 sq.).

6° Volkêr déclare qu'il veut faire savoir aux Huns que leurs projets perfides sont découverts : « Fi! lâches et mauvais guerriers! » dit le vaillant héros, « vous vouliez donc nous assassiner pendant notre sommeil? Voilà qui est rarement arrivé à de vaillants héros[3]. »

Ajoutons enfin que dans la suite du poème on retrouve encore à plusieurs reprises Hagen et Volkêr gardant ensemble l'entrée de la salle où sont réfugiés les Nibelungen; tous deux provoquent les Huns chaque fois que l'occasion s'en présente; lorsque Hagen promet à Rüedegêr de ne pas l'attaquer dans la mêlée, Volkêr imite son compagnon d'armes. Enfin, quand le ménestrel a succombé sous les coups de Hildebrant, Hagen s'efforce de venger son ami et le vieil écuyer de Dietrich est obligé de s'enfuir pour échapper à la mort.

---

1. *N.*, 1743 Swie iemen sich gesellet und och ze hove gie.
Volkêr und Hagne geschieden sich nie,
niwan in eime sturme unz an ir endes zît
dez muosen edele vrouwen beweinen grœzlîchen sît.

2. *N.*, 1758 Dringen allenthalben die geste man dô sach.

3. *N*, 1785 'phî, ir zagen bœse,' sprach der helt guot,
'wolt ir slâfende uns ermordert hân?
daz ist sô guoten helden noch vil selten her getân.'

Il ressort clairement de cet exposé que Volkêr a dû être introduit dans la légende par un lied chantant son amitié pour Hagen et racontant comment les deux héros font reculer une nombreuse troupe de Huns qui essayaient de surprendre les Nibelungen. Peut-être le récit de l'attaque de nuit repose-t-il sur des données plus anciennes que la rencontre de Hagen et de Kriemhilt, la nuit étant certainement mieux choisie que le jour pour une surprise. Nous admettons donc avec M. Wilmanns que cet épisode est « le prototype de tous les passages où le Lied raconte que Hagen et Volkêr montent la garde devant les portes de la salle[1] ». Peut-être est-il permis de rapprocher de ce récit le chapitre 388 de la *Thidrekssaga*, où Volker vient au secours de Högni assiégé dans une salle par les Huns. On peut en conclure que la tradition allemande connaissait Volkêr assez longtemps avant la période de formation du Nibelungenlied, mais les divergences entre la Saga d'une part et le Lied de l'autre sont trop considérables pour qu'on puisse essayer de reconstituer d'une manière précise la légende primitive de Volkêr.

Le ménestrel une fois introduit dans la légende, il fallait préparer son entrée en scène et raconter sa mort. Aussi Volkêr est-il bientôt mêlé à une foule d'événements auxquels il n'avait primitivement aucune part. D'après Lachmann, Volkêr paraît dans les derniers lieder du poème[2]. Il est en outre mentionné dans une série de strophes interpolées[3] soit au début, soit à la fin du Nibelungenlied. Toutes ces données sont d'ailleurs récentes et

---

1. M. Henning, *Nibelungenstudien*, p. 160, 168, admet que le 16e lied est plus ancien que le 17e, tout en reconnaissant, p. 161 sq., que la *légende* du 17e est plus ancienne que celle du 16e. V. sur ce sujet l'article récent de M. Cauer, *Zs. f. d. A.*, XXXIV, 126 sqq., il regarde les deux épisodes où Volkêr et Hagen tiennent tête aux Huns comme des parties très récentes du Nibelungenlied *sous leur forme actuelle*. Cela n'empêche pas que la donnée même de ces lieder, surtout celle du 17e, ne puisse être assez ancienne déjà.

2. Lieder XIII, XV, XVI, XVII, XVIIb, XVIII, XIX et XX.

3. Lieder, I (9), II (*161*, *171*, *195*, *200*, *210*), XI, *1128*, *1228* et *1234* (C), XIV, *1524*, *1526*, *1534* sq., *1561-63*. V. Lachmann, *Ursprüngl. Gestalt*, § 6 et 7, Henning, *Nibelungenstudien*, p. 318.

ne reposent sur aucune tradition ancienne [1]. Même l'histoire de la mort de Volkêr paraît être une invention récente des jongleurs autrichiens et saxons; les uns racontent que le ménestrel est frappé par Hildebrant [2], les autres qu'il est tué par Thidrek lui-même à l'entrée de la salle [3]. Un détail nous montre d'ailleurs d'une manière frappante que Volkêr est un nouveau venu dans la légende; chaque fois qu'un poète (ou un interpolateur?) le met en scène, il prend la précaution de le présenter à ses auditeurs comme un personnage nouveau dont ils n'auraient pas encore entendu parler. Le ménestrel se trouve ainsi *réintroduit*, à quatre reprises différentes. La première présentation se fait au début du poème, où le jongleur annonce, en quelques mots seulement, que Volkêr est « un héros d'une vaillance éprouvée [4] ». La seconde a lieu au moment où le poète énumère les héros qui doivent accompagner Gunther au pays des Huns.

« L'audacieux Volkêr, un noble ménestrel, prit part au voyage avec 30 de ses hommes : ils portaient des habits dignes d'un roi. Il fit dire à Gunther qu'il voulait aller chez les Huns.

« Qui était Volkêr? je vais vous le faire savoir : c'était un noble seigneur; il avait pour sujets beaucoup de vaillants guerriers dans le royaume de Burgondie. Parce qu'il savait jouer de la vielle, on l'appelait le ménestrel [5]. »

---

1. Parmi ces données, les moins récentes sont les suivantes : Volkêr amène le mariage entre Gîselher et la fille de Rüedegêr. *N.*, 1613 sq., *Klage*, 908 sqq. ; il tue Imfrit. *N.*, 2008 sq. *Klage*, 205-208 ; il tue Sigestap, *N.*, 2221 sq. *Klage*, 750, dans tous les autres cas il y a divergence entre *N.*, *Klage* et *Ths*.

2. *N.*, 2223 sq. ; *Klage*, 662, 751 sqq., contrairement aux données du N. lied Volkêr est tué hors de la salle.

3. *Ths.*, ch. 389.

4. *N.*, 9, Volkêr von Alzeije, mit ganzen ellen wol bewart.

5. 1416 Dô kom der küene Volkêr, ein edel spilman,
zuo der hovereise mit drîzec sîner man :
die heten sôlech gewæte, ez môhte ein künic tragen.
daz er zen Hiunen wolte, daz hiez er Gunthere sagen.

1417 Wer der Volkêr wære, daz wil i'uch wizzen lân.
er was ein edel hêrre : im was ouch undertân

Quelques strophes plus loin, troisième présentation :

« Ils emmenaient avec eux, depuis la Burgondie, un héros éprouvé : il se nommait Volkêr; il savait dire avec art toutes ses pensées. Tout ce que faisait Hagen, le ménestrel le trouvait toujours bien [1]. »

Enfin, la 29[e] *aventure* commence par une strophe d'introduction que nous avons déjà citée plus haut :

« Le vassal de Gunther (Hagen) jeta un coup d'œil derrière lui, désirant un compagnon qu'il ne tarda pas à trouver.

« Il vit près de Gìselhêr, Volkêr, l'habile ménestrel; il le pria de l'accompagner, car il connaissait son courage redoutable. Il était, à tous égards, un chevalier audacieux et vaillant [2]. »

Ainsi nous pouvons suivre pas à pas les progrès que fait Volkêr dans la légende des Nibelungen. Vers le XII[e] siècle, un jongleur de la vallée du Rhin compose un lied dans lequel il raconte que Hagen avait pour compagnon d'armes un ménestrel nommé Volkêr d'Alzei, et que les deux héros avaient tenu tête aux guerriers huns de Kriemhilt, qui voulaient les massacrer par trahison. Ce personnage nouveau a du succès parmi les jongleurs, qui propagent les lieder sur la légende des Nibelungen. Ils cherchent à lui donner un rôle dans leurs arrangements des lieder anciens ou dans des compositions nouvelles; ils répètent sous plusieurs formes différentes le lied primitif sur les exploits du ménestrel

---

vil der guoten recken in Burgonden lant.
durch daz er videlen konde, was er der spilman genant.

Cf. *Klage* :

672 Küener helt zen handen videlns nie mêr began.
679 er het bî Rîne daz lant mit Gunthêre besezzen.
695 durch daz er videln kunde, daz volk in ze aller stunde
hiez einen spilman : als ich iu wol gesagen kan,
er was von vrîen liden komen.

1. *1524* Si fuorten mit in einen ûz Burgonden lant,
zuo sînen handen einen helt : der was Volkêr genant :
der reite spæhelîche allen sînen muot :
swaz ie begie Hagne, daz dûhte den videlære guot.

2. *N.*, 1695 sq.

et de Hagen; l'histoire de Volkêr s'enrichit peu à peu d'une foule de détails nouveaux; elle cesse d'être un épisode isolé pouvant aisément se détacher du corps de la légende, et se fond de plus en plus avec les anciennes données traditionnelles. Il vient enfin un moment où les lieder sont mis par écrit, où les divers événements qui composent la biographie de Volkêr et les lieder qui les racontent sont alignés les uns au bout des autres et raccordés tant bien que mal avec le reste de la légende. Ce travail de combinaison se fait évidemment sans critique. L'arrangeur s'inquiète peu de mettre bout à bout deux récits des mêmes événements ou de conserver intacts des fragments au moins des lieder dont il se sert. Le résultat, c'est que le Nibelungenlied contient plusieurs variations des mêmes motifs, c'est que Volkêr est plusieurs fois présenté comme un personnage nouveau.

Nous voyons maintenant comment le récit, primitivement si simple, de l'arrivée des Nibelungen chez Attila, s'est peu à peu modifié, enrichi de détails nouveaux, jusqu'à devenir compliqué, confus, rempli d'obscurités et de contradictions dans le Nibelungenlied et la Saga.

Etzel est devenu un roi de parade et se borne à recevoir solennellement ses hôtes et à leur offrir des repas et des fêtes.

Kriemhilt a pris le rôle d'Attila : elle attire les Nibelungen au pays des Huns pour leur arracher leur trésor et les faire périr jusqu'au dernier.

Elle, est d'autre part, la veuve inconsolable de Sifrit et veut venger sur Hagen seul la mort du héros.

Dietrich de Bern avertit les Nibelungen de la trahison qui les attend ; il succède, dans ce rôle, à Grîmhild; ses avertissements deviennent oiseux, parce que Eckewart a déjà, depuis longtemps, averti Hagen et ses compagnons des dangers qui les menacent.

Volkêr, enfin, est introduit dans la légende comme compagnon d'armes de Hagen; les deux héros réunis déjouent, par leur fière attitude, les projets meurtriers des Huns excités par Kriemhilt.

Tels sont, semble-t-il, les matériaux mis en œuvre par les

jongleurs qui ont chanté la légende. Il nous faut nécessairement admettre que ce sujet avait tenté plusieurs poètes; le recueil des poèmes eddiques contient deux récits différents des événements; et il paraît certain qu'il devait y en avoir bien plus encore en Allemagne. Ces lieder pouvaient, d'ailleurs, être de dimensions fort inégales : rien ne nous force à croire qu'ils contenaient chacun tous les motifs traditionnels que nous avons énumérés. Certains d'entre eux devaient au contraire se borner, selon toute vraisemblance, à développer un épisode à l'exclusion des autres, — celui de Volkêr et Hagen, par exemple, ou la première rencontre de Kriemhilt et de ses frères.

A l'époque de la formation du Nibelungenlied, il devait donc exister un certain nombre de chants détachés racontant les mêmes événements, souvent avec les mêmes détails; insistant les uns sur tel point, les autres sur tel autre. Comment ces lieder sont-ils réunis en un poème suivi?

L'auteur de la *Võlsunga Saga,* voulant faire un récit complet de la mort des Niflungar, se borne à prendre deux poèmes eddiques, les *Atlamâl* et l'*Atlakvida,* à les découper en petits morceaux, à mettre le tout en prose et à enfiler ces petits fragments les uns au bout des autres, en ajoutant le moins possible de sa prose et en conservant le plus possible des deux poèmes. Si l'on compare la Saga et l'Edda, on s'aperçoit que les deux chants, qui racontent exactement les mêmes événements, ont passé presque tout entiers dans la Saga, et sont ajustés de telle sorte que si l'on ne possédait que la Saga, il serait certainement impossible de retrouver le contenu de chacun des lieder primitifs.

Nous croyons reconnaître dans le Nibelungenlied et dans la *Thidrekssaga* le même procédé de composition : l'un parait être un assemblag ede lieder populaires autrichiens, l'autre est issu de sources d'origine très diverse : le compilateur connaît des lieder saxons, des lieder ou fragments de lieder de l'Allemagne du Sud; peut-être même a-t-il emprunté quelques détails à des traditions locales de Soest. Qu'est-il arrivé? Les deux récits contiennent à peu près les mêmes faits, les mêmes motifs, mais

ces motifs sont disposés dans un ordre très différent. Les deux arrangeurs se sont servis des mêmes petits morceaux de légende, des mêmes petits fragments de lieder, mais chacun les a ajustés à sa manière les uns au bout des autres, et le résultat de ce travail de mosaïque s'est trouvé différent dans les deux cas.

Dans le Nibelungenlied, en particulier, le procédé de composition des arrangeurs saute aux yeux. La réception des rois burgondes par Dietrich est racontée deux fois, ses avertissements trois fois. Il y a deux premières entrevues différentes de Kriemhilt et Hagen. A deux reprises, les Burgondes refusent de déposer leurs armes. Deux fois Hagen et Volkêr tiennent en échec les guerriers de Kriemhilt. Peut-être même y a-t-il deux récits de la réception solennelle des rois burgondes par Etzel[1]. Les épisodes sont gauchement intercalés dans la légende et interrompent le récit. Pendant que les Nibelungen attendent dans la cour du château d'Etzel, Hagen et Volkêr se séparent de leurs compagnons sans la moindre raison; lorsqu'ils ont tenu tête à Kriemhilt et aux Huns, ils vont rejoindre leurs compagnons qui, pendant tout ce temps, n'ont pas bougé de la cour!... Il n'est guère possible d'expliquer ces redites et ces invraisemblances autrement que par l'hypothèse d'une combinaison de lieder primitivement distincts, dont le fond et même, dans une certaine mesure au moins, la forme ont été respectés par les arrangeurs.

On a voulu aller plus loin et retrouver les lieder primitifs des jongleurs autrichiens. Lachmann, Rieger, Müllenhoff, MM. Henning, Rödiger et Wilmanns les ont reconstruits chacun à sa façon. M. Busch a même essayé de retrouver les lieder qui ont donné naissance au Nibelungenlied d'une part, à la *Thidrekssaga* de l'autre. Mais s'il est relativement facile d'isoler les uns des autres les fragments d'origine diverse dont l'assemblage constitue le poème autrichien, il devient extrêmement difficile de combiner entre eux ces divers fragments et de les assembler à nouveau. Tous les critiques qui se sont livrés à ce jeu de patience ont proposé des

1. *N.*, 1750-53. Cf. 1754 sq.

solutions différentes et il y a bien peu de chances, croyons-nous, pour que l'une ou l'autre de ces solutions soit exactement conforme à la réalité. Si l'on reconstruit des lieder complets et intacts en frappant quelques strophes seulement d'athétèse, le travail du premier arrangeur devient un véritable tour de force, une réussite extraordinaire, invraisemblable. Si, au contraire, on croit trouver des indices que l'arrangeur a ajouté aux lieder primitifs un grand nombre de strophes, qu'il en a retranché d'autres, et si l'on considère qu'il a pu modifier le texte des chants originaux, — comment peut-on garder l'espoir de reconstituer ces lieder avec quelque exactitude? Le problème se complique encore si l'on considère que la combinaison des divers chants a pu se faire peu à peu et par différents jongleurs. Les faits racontés dans le Nibelungenlied et les motifs dont ils se composent ont une histoire dont nous avons cherché à retrouver les phases successives. Mais nous ne croyons pas qu'il soit possible de retrouver la forme exacte sous laquelle ces motifs ont été présentés dans le cours de leur évolution.

---

# CHAPITRE X

## LA MORT DES NIBELUNGEN.

---

### I.

**Dancwart.**

La mort des Nibelungen dans la légende primitive et dans la légende allemande. — Le début du combat. — Dancwart et les 9 000 valets. — Importance croissante de Dancwart dans les lieder sur la légende des Nibelungen.

D'après la légende du Nord cinq héros seulement, Gunnar et Högni, Sólar et Snævar, fils de Kostbera, et Orkning, son frère, se rendent chez Atli, accompagnés d'une suite peu nombreuse, une dizaine d'hommes en tout seulement [1]. Le combat, dans ces conditions, ne peut être ni bien long, ni bien meurtrier pour les Huns. D'après les *Atlamál,* Gudrún tue de sa propre main deux frères d'Atli (48) et le roi des Huns se plaint d'avoir perdu 19 héros (51). L'*Atlakvida* (20) raconte que Högni défend vaillamment Gunnar, tue à coups d'épée sept ennemis et jette le huitième dans le feu. Les Niflungar sont surpris par une trahison à laquelle ils ne s'attendaient pas et succombent après une courte et glorieuse résistance. Leur mort n'est donc pas une de ces grandes catastrophes où périssent des milliers d'hommes; ce qui en fait la grandeur et l'intérêt tragique, c'est la passion concentrée, la

---

1. *Atlam.*, 29; d'après *Atlam.*, 50, dix-huit Niflungar (?) auraient succombé; le passage est d'ailleurs obscur.

rage silencieuse avec laquelle les personnages du drame s'entr'égorgent : c'est la sombre perfidie d'Atli, c'est l'héroïsme des fils de Gjúki qui sont écrasés par le nombre, mais gardent toute leur fierté, et meurent en riant au milieu des supplices, c'est enfin l'énergie sauvage avec laquelle Gudrún venge ses frères, en faisant manger à Atli le cœur de ses fils, en l'assassinant un soir, après une orgie, puis en livrant aux flammes le palais du roi avec tout ce qu'il contient.

Dans la légende allemande, la mort des Nibelungen devient une effroyable tuerie. D'après la *Thidrekssaga* 1 000 hommes succombent du côté des Niflungar, 4 000 du côté d'Attila et de Dietrich (ch. 393). Le Nibelungenlied renchérit encore sur ces chiffres : d'une part, 1 000 Nibelungen, 60 guerriers de Hagen, 9 000 valets périssent dans le grand carnage; de l'autre, 500 hommes de Blœdelin (1869), 7 000 Huns tués dans la salle du festin (1950), 1 004 guerriers d'Irinc, d'Irnfrit et de Hâwart (2014), une partie des 20 000 Huns qui obéissent à Etzel (2020)[1], les 500 chevaliers de Rüedegêr (2161) et les 600 compagnons de Dietrich de Bern (2255); en tout plus de 30 000 hommes. D'après la légende hongroise la « bataille de Kriemhilt » (*prœlium Crumhelt*) dure 15 jours et le Danube roule des torrents de sang, si bien qu'on ne peut plus se désaltérer dans ses eaux[2]. Ainsi se vérifie le songe funèbre de la reine Uote qui avait vu en rêve mourir les oiseaux dans le pays tout entier[3].

Cette bataille des nations ne peut plus commencer, comme dans la légende du Nord, dès l'arrivée des Nibelungen au pays des Huns. Du moment qu'Attila devient l'ami de Gunther et de ses compagnons il faut que Kriemhilt, pour faire périr ses frères, par-

---

1. D'après la str. 2070, 1 200 guerriers huns seulement attaquent les Nibelungen : Faut-il en conclure que 18 800 ont péri ??

2. W. Grimm, *H. S.*, n° 63, 6.

3. *N.*, 1449 = *Ths.*, ch. 362. Cf. les songes funèbres de Kostbera et de Glaumvǫr dans les *Atlamál*. Ce songe est évidemment un trait ancien de la légende.

vienne à armer contre eux des ennemis. — Elle commence donc par s'adresser à Dietrich[1] qui refuse de rien entreprendre contre ses amis, — peut-être aussi à Attila et à Blœdel[2] qui ne veulent pas davantage violer les lois de l'hospitalité. Voyant que ses intrigues vont échouer, elle sacrifie son fils à sa vengeance, lui ordonne de frapper Hagen au visage et donne ainsi le signal du grand combat.

Dans le Nibelungenlied, cette version ancienne de la légende a disparu, laissant, comme nous l'avons vu, dans le poème quelques faibles traces de son existence. Un nouveau personnage entre en scène : Dancwart[3], frère de Hagen et maréchal des Nibelungen, qui commande aux 9 000 valets; c'est désormais par le combat de Dancwart et de Blœdel et par le massacre des valets que commence la lutte entre les Nibelungen et les Huns. Blœdel, le frère d'Etzel, se laisse séduire par les promesses de Kriemhilt et jure à la reine de la venger ; il attaque dans leurs quartiers Dancwart et les valets et tombe dès le début du combat sous les coups de Dancwart[4]. Cependant la maison où sont retranchés les Burgondes est prise d'assaut et les 9 000 valets périssent ainsi que de nombreux Huns[5]. Dancwart reste seul vivant et court porter la

1. *Ths.*, ch. 376. *N.*, 1836 sqq. Cette tentative de Kriemhilt auprès de Dietrich est fort peu naturelle dans le poème sous sa forme actuelle, car peu de temps auparavant, Dietrich a vivement reproché à Kriemhilt ses projets de trahison et l'a même traitée de démon ! (1686.)

2. *Ths.*, ch. 376. — Dans le *N. l.*, Kriemhilt ne s'adresse pas à Etzel; Blœdel, par contre, se laisse séduire par ses promesses. *N.*, 1840 sqq. Cf. *Klage*, 167 sqq., 448 sq., 631 sqq.

3. Dancwart ne paraît que dans *Klage*, *Flucht*, 8599; *Rosengarten*, F. II, 177 sq.; v. encore *H. S.*, nº 116. Inconnu dans *Ths.*, *Biterolf*, *Rabenschlacht*.

4. V. *N.*, 1858 sqq. Cf. *Klage*, 171, 723, 1893 sqq.

5. *Klage*, 166 sq. Blœdel perd 3 000 hommes. D'après *N.*, 1817, Blœdel a 3 000 guerriers. *N.*, 1858, il marche contre les Nibelungen avec 1 000 hommes, sur lesquels 500 sont tués (1869). 2 000 Huns s'arment pour les venger (1871) et massacrent les valets jusqu'au dernier. En ajoutant les 1 000 hommes de *N.*, 1858, et les 2 000 de *N.*, 1871, nous avons bien les 3 000 hommes de *N.*, 1817, et *Klage*, 166 sq.

nouvelle de la trahison des Huns à Hagen et à ses compagnons qui sont attablés au festin où les a conviés Etzel. La lutte s'engage aussitôt : Ortlieb, le fils d'Etzel, est la première victime ; puis Volkêr et Dancwart occupent la porte d'entrée de la salle et coupent la retraite aux Huns qui ne peuvent plus s'échapper et sont tous voués désormais à une mort certaine.

La *Thidrekssaga* ne connaît pas encore Dancwart qui est donc très probablement un nouveau venu dans la légende ; elle raconte comme le Nibelungenlied que les Niflungar sont venus chez Attila au nombre de 1 000 ; mais dans ce chiffre les valets semblent être compris ; ils ne jouent d'ailleurs qu'un rôle très insignifiant : vingt d'entre eux gardent la porte du Homgard[1] où a lieu le festin offert par Attila à ses hôtes ; d'autres veillent sur les armes des Niflungar (ch. 377). Le chevalier Irung accepte, comme Blœdel dans le Nibelungenlied, d'attaquer les valets (ch. 378) ; mais quand le combat s'engage, il ne paraît pas s'en occuper et se borne à massacrer avec ses hommes beaucoup de *guerriers Niflungar*[2] (ch. 378). Les exploits que le compilateur de la Saga attribue à Irung paraissent être une imitation assez maladroite de l'épisode de Dancwart. Dans la légende saxonne Kriemhilt est obligée de sacrifier son fils à sa vengeance ; il ne faut donc pas qu'elle trouve un chevalier tout prêt à attaquer ses ennemis, autrement le sacrifice d'Ortlieb devient inutile et odieux. Il en est de même évidemment dans la légende ancienne, aussi l'*aristie* de Dancwart est-elle certainement d'origine récente, et il est probable que le premier lied célébrant ses exploits ne devait guère différer du XVIIIe lied tel que l'a délimité Lachmann.

Comme le ménestrel Volkêr, Dancwart devait plaire aux jongleurs ; ceux-ci, tout en chantant les rois et les héros, ne pouvaient se défendre d'éprouver une certaine sympathie pour les petites

1. Sur le mot *Homgard* (pour *Bómgarðr* = enceinte aux arbres) v. Holthausen, *Beitr.*, IX, 456 sqq.

2. Dans la Saga, le mot *sveinn*, 377, 378, désigne les valets. Au ch. 379, on trouve le mot *drengr*, qui signifie héros.

gens, pour les écuyers et les valets. Bien souvent les jongleurs errants, comme ceux qui étaient attachés à la suite des seigneurs, devaient être relégués avec la suite, avec les *impedimenta,* quand les maîtres n'étaient pas d'humeur à écouter leurs chansons. Ils devaient connaître par expérience les petits plaisirs et les petits ennuis des domestiques et, à l'occasion, ils en parlent dans leurs lieder. Les 9 000 valets et leur maréchal Dancwart sont mentionnés dans le récit du départ des Burgondes, au moment du passage du Danube[1], à l'arrivée des Nibelungen à Bechelâren. Là surtout éclate la sollicitude du jongleur pour les 9,000 valets, pour « *la noble suite*[2] » des Burgondes. Dancwart a bien soin de faire prévenir Rüedegêr de leur arrivée et, à peine a-t-il salué le margrave, qu'il se préoccupe déjà de leur sort :

« Puisque vous voulez prendre soin de nous, qui s'occupera de la suite que nous avons amenée ? Alors le margrave dit : « Vous aurez une bonne nuit.

« Valets, dressez les tentes dans la plaine, tout ce qui vous sera pris, je le remplacerai ; ôtez la bride aux chevaux et laissez-les aller. » Jamais ils n'avaient eu affaire à pareil hôte.

« Les étrangers s'en réjouirent. Lorsque cela fut fait, les maîtres s'en allèrent. Alors les valets s'étendirent dans l'herbe ; ils étaient bien à leur aise ; je crois que jamais pendant tout le voyage ils ne furent à pareille fête[3]. »

---

1. Lied XIII, 1447, 1464, XIV, 1513... On se demande pourquoi Dancwart paraît dans ces deux lieder où il n'a que faire, et surtout dans le lied XIV, qui est bien antérieur à XVIII ; — n'y aurait-il pas là un indice que les anciens lieder ont subi de légères retouches ?

2. *den guoten knechten* (1585), *ir edel ingesinde* (1631).

3. 1598 . . . . . . . . . . dô sprach der küene degen
'sît ir uns welt beruochen, wer sol danne phlegen
des unseres ingesindes, daz wir haben brâht?'
dô sprach der marcgrâve 'ir sult haben guote naht.
1599 Spannet ûf, ir knehte, die hütten an daz velt.
swaz ir hie verlieset, des wil ich wesen gelt.
ziehet abe die zoume, diu ros lâzet gân.'
daz het in wirt deheiner dâ vor vil selten getân.

De même à l'arrivée des Nibelungen au pays des Huns, les valets ne sont pas oubliés ; Gunther demande à Dancwart de s'occuper d'eux :

« Le roi lui recommanda instamment sa suite, le pria de la bien soigner et de lui donner tout ce qu'il lui fallait. Le héros de Burgondie leur voulait à tous du bien [1]. »

Si les valets des Nibelungen qui se défendent avec tant de bravoure contre les guerriers de Blœdel ont toute la sympathie des jongleurs, Dancwart, qui est leur chef et en quelque sorte leur représentant, devient naturellement un des héros les plus importants du parti de Gunther. Dès lors, comme il survit au massacre des valets, il faut qu'on sache ce qu'il devient à partir de ce moment jusqu'à sa mort. Il ne peut pas s'éclipser brusquement après ses brillants exploits contre les guerriers de Blœdel. Or, le Nibelungenlied ne sait évidemment plus rien de positif sur son compte : il n'est mentionné, dans toute la fin du poème, que dans six strophes absolument insignifiantes d'ailleurs [2]. Elles nous apprennent qu'il est tué par Helfrich, un des compagnons de Dietrich. Hagen

---

1600 Des freuten sich die geste. dô daz geschaffet was,
die hêrren riten dannen. sich leiten in daz gras
über al die knehte : si heten guot gemach.
ich wæn in an der verte nie sô samfte geschach.

1\. 1673 Dô hiez man herbergen die Burgonden man.
Gunthers gesinde wart gesundert dan
(daz riet diu küniginne, diu im vil hazes truoc) ;
dâ von man sîd die knehte an der herberge sluoc.

1674 Dancwart Hagen bruoder der was marschalch :
der künec im sîn gesinde vlîziclîch bevalch,
daz er ir wol pflæge und in gæbe genuoc.
der helt von Burgonden in allen holden willen truoc.

Ces deux strophes, évidemment destinées à préparer la situation du lied XVIII, doivent être d'origine assez récente dans le lied XVI, où Dancwart ne joue aucun rôle.

2\. *2021* (XIXe lied), *2044*, *2050* sq., *2162*, *2217*, *2228* (XXe lied) ; toutes ces strophes sont interpolées d'après Lachmann. Récemment, M. J. Binder, *Streifzüge auf dem Gebiete der Nibelungenforschung* (1886), p. 25 sqq., a essayé de défendre l'authenticité de *2044*, *2162*, *2228*.

ne paraît pas s'apercevoir de la mort de son frère et ne fait rien pour le venger. Le poème des *Lamentations* n'est pas mieux renseigné que le Nibelungenlied : il ignore dans quelles circonstances Dancwart a été tué, par contre il lui attribue parfois des actions dont le Lied ne souffle pas mot. Dancwart aurait tué non seulement Hâwart, l'ami d'Irnfrit [1], mais encore Wolfbrant, un des compagnons de Dietrich [2], et quatre fois plus d'ennemis que son frère Hagen [3]. Visiblement la légende authentique sur Dancwart s'arrête au moment où il annonce à Hagen la mort des valets et l'agression des Huns ; chaque jongleur et chaque arrangeur restait donc libre de compléter comme il l'entendait les données insuffisantes que lui fournissait la tradition.

De même que les jongleurs éprouvaient le besoin d'arrondir la biographie de Dancwart en racontant ses derniers exploits et sa mort, il leur fallait aussi préparer son entrée en scène : ils le font paraître même dans la première partie du poème. Or, lorsque Blœdel annonce qu'il va attaquer les Nibelungen pour leur faire expier le meurtre de Sîfrit, Dancwart lui répond : « J'étais encore un petit enfant quand Sîfrit perdit la vie [4]. » Ce détail n'empêche pas les arrangeurs de faire assister Dancwart à la guerre contre les Saxons et à l'expédition en Islande chez Brünhilt qui a lieu dix ans avant la mort de Sîfrit, à un moment où Dancwart, ne devait donc pas encore être né [5]...

L'épisode de la mort des 9 000 valets forme en quelque sorte un petit poème distinct qui se relie très imparfaitement au reste de la légende. Le héros principal, Dancwart, ne joue aucun rôle

---

1. *N.*, 2010 ; *Klage*, 214.

2. *Klage*, 728 sqq., le *N. l.* ignore qui a tué Wolfbrant (2259).

3. 711. La *Klage* exalte Dancwart et Volkêr aux dépens de Hagen, par hostilité contre ce dernier.

4. *N.*, 1861 Ich was ein wênic kindel, dô Sîfrit vlôs den lîp.

5. *N.*, *161*, *172*, *177*, *200*, *210*, *213*, *227* (IIe lied), *339* à *486* (IV), *743* (VI), *1128* (XI), *1539-1563* (XIV). Dancwart est le héros de l'épisode récent de Gelpfrât et Else ; il est le sauveur de son frère Hagen et tue Gelpfrât de sa propre main (*1553* sq.).



dans toutes les parties anciennes du récit; il disparaît aussi brusquement qu'il apparaît et rentre tout d'un coup dans l'ombre après avoir été un instant au premier plan. De plus, à la fin de l'aristie de Dancwart les personnages de la légende sont placés dans une situation dont ils ne peuvent sortir sans invraisemblance. Dans la *Thidrekssaga,* Attila et les siens peuvent librement sortir du Homgard où a lieu le festin; au contraire les Niflungar sont massacrés dès qu'ils franchissent la porte; au lieu de chercher à sortir de l'enceinte ils finissent par se retourner contre ceux des Huns qui sont restés à l'intérieur et les massacrent jusqu'au dernier [1]. D'après le Nibelungenlied, au contraire, Volkêr et Dancwart se placent immédiatement à la porte de la salle et empêchent les Huns de sortir. Etzel et Kriemhilt se trouvent prisonniers des Nibelungen! L'aristie de Dancwart finissait peut-être primitivement sur ce coup de théâtre. Dans tous les cas le récit du Nibelungenlied devient tout à coup aussi plat, aussi invraisemblable que possible. Dietrich et Rüedegêr, enfermés comme les Huns dans la salle du festin, demandent la paix aux Nibelungen : ceux-ci la leur accordent; sur quoi Dietrich prend Etzel sous un bras, Kriemhilt sous l'autre, et sort de la salle du festin sans que les Nibelungen fassent rien pour retenir des otages aussi précieux. Nous avons déjà signalé l'invraisemblance de cette invention ridicule. Il s'agit évidemment de mettre à tout prix les personnages dans la situation qu'ils occupent d'après la légende ancienne : les Burgondes sont retranchés dans la salle du festin; au dehors les Huns les assiègent; Kriemhilt encourage les guerriers et leur offre de l'or pour enflammer leur courage.

---

1. *Ths.*, ch. 379, 380.

## II.

### Irinc.

Hermenefrid et son vassal Irinc d'après l'histoire et la légende historique.— Irinc d'après la tradition populaire.

Après la mort de Blœdel Kriemhilt parvient à décider le chevalier Irinc à attaquer les Nibelungen. Il périt dans la lutte et, avec lui, ses compagnons Irnfrit et Hâwart. Comment ces héros se trouvent-ils à la cour d'Attila ?

D'après Grégoire de Tours[1], le roi des Thoringiens, Hermenefrid, avait épousé Amalaberge, la nièce de Théoderic le Grand, roi des Ostrogoths[2] : excité par cette orgueilleuse princesse qui voulait régner seule sur les Thoringiens, il avait commencé par se défaire de l'un de ses frères Berthaire; puis, avec l'aide du roi franc Théoderic, avait écrasé le second, Baderic. Mais après la victoire, oublieux de ses engagements, il avait frustré Théoderic de la part de butin qui lui revenait. Pour se venger, le roi des Francs, aidé de son fils Théodebert et de son frère Chlothaire, envahit la Thoringie et remporte une grande victoire près de l'Unstrut. Peu de temps après Hermenefrid périt mystérieusement. « Lorsque Théoderic fut de retour, il fit venir Hermenefrid en lui jurant qu'il n'avait rien à craindre, et le combla de magnifiques présents. Mais un jour qu'ils s'entretenaient ensemble sur les murs de la ville de Tolbiac, Hermenefrid, poussé par je ne sais qui, fut précipité au pied de ces murs et y rendit l'esprit. Nous ignorons par qui il fut jeté en bas; toutefois bien des gens assurent qu'on reconnut là clairement la perfidie de Théoderic. »

La légende ne tarde pas à compliquer le récit très simple de Grégoire de Tours.

1. Grég. de Tours, III, 4, 7, 8.

2. Elle est fille d'Amalafride, sœur de Théoderic. Procope, *Hist. Gotth.*, I, 12, 13.



D'après les annales de Quedlinburg et Widukind [1], Théoderic est bâtard du roi des Francs : lorsqu'il succède à son père, il envoie une députation pour demander à Irminfrid la paix et l'amitié; mais Amalaberge, fille légitime du roi de Francs, engage son époux à ne pas tendre la main à un bâtard, et les députés sont congédiés avec une réponse offensante.

La guerre éclate aussitôt, et Irminfrid, battu, est obligé de se réfugier dans la forteresse de Scithing, sur le fleuve Unstrut. Avec le secours des Saxons Théoderic vient en faire le siège, mais, après un combat indécis, le roi des Thuringiens fait proposer secrètement à Théoderic une alliance contre les Saxons, ces barbares intraitables qui sont les ennemis des Francs, bien plus encore que des Thuringiens. Théoderic accepte, mais les Saxons avertis, craignant d'être trahis par leur allié, prennent d'assaut, la nuit, par surprise, la ville de Scithing. Irminfrid s'enfuit à grand'peine, et les Saxons victorieux sont mis en possession des terres qu'ils convoitaient.

En même temps qu'une légende sur l'origine des Saxons venait se mélanger à l'histoire d'Irminfrid, un nouveau personnage s'introduisait dans le récit des historiens : c'est Irinc, le conseiller infidèle du roi de Thuringe.

Les annales de Quedlinburg se bornent à mentionner le « guerrier Irinc » comme accompagnant Irminfrid dans sa fuite. Dans Widukind il devient un personnage important. « C'est un homme audacieux, vaillant soldat, d'un esprit pénétrant, clairvoyant dans le conseil, habile à manier les affaires, sachant aisément persuader aux autres ce que bon lui semblait. » Gagné par Amalaberge, il conseille à Irminfrid de refuser l'amitié que lui offre Théoderic (ch. 9). Plus tard, lorsqu'il est envoyé par Irminfrid auprès de Théoderic vainqueur pour le détacher de ses alliés les Saxons, il

---

1. Widukind, ch. 9-13. Il est copié par Ekkehard, qui est à son tour copié par la chronique générale de Saxe. *M. G.* (Weiland), 1876, p. 261. Sur les sources de la légende d'Irminfrid, v. Müllenhoff. *Zs. f. d. A.*, XVII, 57 sqq. Grimm. *H. S.*, p. 128 sqq.



réussit, il est vrai, dans son entreprise, mais révèle à un Saxon les négociations qu'il vient de conduire (ch. 10). Après la prise de Scithing il va pour la seconde fois en ambassade auprès de Théoderic : ce dernier désire attirer chez lui Irminfrid et le faire périr sans assumer lui-même la responsabilité de ce meurtre. Iring consent à s'acquitter pour le roi des Francs de cette mission médiocrement honorable ; il fait venir Irminfrid chez Théoderic et l'assassine au moment où il venait se prosterner aux pieds du roi. Débarrassé de son ennemi, Théoderic témoigne aussitôt tout son mépris au meurtrier et lui ordonne de quitter sur-le-champ la cour. Mais Iring s'écrie qu'auparavant il expiera le crime qu'on vient de lui faire commettre : il s'élance sur Théoderic, le frappe de son épée, place le cadavre d'Irminfrid sur celui du roi des Francs et se fraye un chemin, le fer à la main, à travers la foule hostile qui l'entoure. Iring a donné son nom à la voie lactée qui s'appelle *voie d'Iring* (ch. 13). Widukind ne se fait d'ailleurs que peu d'illusions sur la vraisemblance de son récit. Il commence ainsi sa narration : « *Qui autem finis reges secutus sit, quia memorabilis fama est, prodere non negligo* » et conclut par une phrase d'un scepticisme prudent : « *Si qua fides his dictis adhibeatur penes lectorem est.* »

La légende fait un nouveau pas dans le récit d'un écrivain anonyme du XI^e siècle. Il raconte les mêmes événements que Widukind, avec cette différence qu'il fait jouer aux Souabes le rôle que remplissent les Saxons chez Widukind ; seulement, après avoir raconté la prise de la ville où s'étaient renfermés les Thuringiens, il ajoute ce détail important : « *Quo peracto tantam stragem de hostibus dederunt, ut vix quingenti cum Irminfrido evaderent, qui etiam commigravere ad Hunorum regem Attilam.* » Comme Attila meurt en 453 et que, d'autre part, la bataille de l'Unstrut a lieu vers 530, l'anachronisme est flagrant. Mais la légende s'inquiète peu de la chronologie ; elle se plait à réunir les noms des grands hommes qu'elle célèbre et pour elle Attila, Ermanarich, Théoderic, Irminfrid sont des contemporains, en dépit des protestations de l'histoire.

La légende thuringienne, telle qu'elle est rapportée dans Widukind, contient de grandes obscurités. — Il est très douteux que l'Iring, qui a donné son nom à l'*Iringesstrâza*[1], à la Voie lactée, soit le même personnage qu'Iring, le conseiller infidèle et le compagnon du roi de Thuringe Irminfrid. — Le premier est probablement d'origine mythique ; le second appartient à la légende historique et peut avoir été plus tard assimilé au premier, — peut-être par suite d'une analogie de nom. La comparaison de la légende thuringienne du x[e] siècle avec la légende autrichienne du xii[e] et du xiii[e] siècle et la légende saxonne rapportée dans la *Thidrekssaga* ne nous fournit aucun éclaircissement. Nous ne pouvons même pas décider d'une façon certaine si l'Iring de l'épopée allemande est identique à l'Iring mythique ou à celui de la légende historique. Dans la Saga il paraît seul, sans le roi Irminfrid, et succombe dans un combat contre Högni, percé d'un javelot : « Et Irung se laissa tomber sur la chaussée et cette chaussée s'appelle à présent encore *Irungsvegr* (voie d'Irung). Et le javelot de Högni resta planté dans la chaussée[2]. » Iring a donc donné son nom à une *voie d'Irung*, et ne paraît avoir aucune relation avec le roi de Thuringe : il pourrait donc fort bien être un personnage mythique. — Au contraire, la tradition de l'Allemagne du Sud se rapproche beaucoup plus de la légende historique et sait qu'Irminfrid et Irinc se sont réfugiés chez Attila : toutes les autres données paraissent être d'origine très récente. Irnvrit est, non plus roi, mais landgrave de Thuringe[3] et vit en bonne amitié avec Hâwart, prince de Danemarc[4], et Irinc de Lorraine[5]. Pourquoi ces sei-

---

1. Sur l'*Iringesstrâza*, v. Grimm, *Myth.*, p. 296 sqq. Cf. Notes, p. 106.

2. *Ths.*, ch. 387. Cf. 394.

3. *Klage*, 198 sq. *N.*, 1968, 1285, 2008. *Biterolf*, 1237, etc.

4. Hâwart figure dans le *N. l.*, les *Lamentations*, *Biterolf*.

5. Irinc, *von Lütringen* : *Klage*, 202 (AB), *Biterolf*, 1589, etc. Dans le *N. l.* il est appelé *von Tenemarke* ou *Tenelande*, 1965, 1974, 1995, parce qu'il est vassal de Hâwart de Danemarc. La recension C de la *Klage* se conforme à ces données. V. Grimm, *H. S.*, p. 170, *do was ein marche in Tenelant, da von Irinc was grave genant*. Irinc figure encore dans la *bataille de Ravenne* et

gneurs se trouvent-ils chez Etzel? Le Nibelungenlied se tait sur ce point et ne dit même pas s'ils sont ou non au service du roi des Huns. Les *Lamentations* racontent qu'ils ont été mis au ban de l'empire, et que, malgré des tentatives répétées pour rentrer en grâce auprès de l'empereur, ils n'ont jamais réussi à recouvrer son amitié; ils avaient donc fui chez Etzel qui se les était attachés par de riches présents. D'après le *Biterolf*, au contraire, ils ont été chassés de leurs États par la haine de leurs ennemis qui les ont dépouillés de leurs États, mais, sauf peut-être Irinc, ils ne paraissent pas avoir été mis au ban de l'empire[1]. En présence de ces données vagues ou même contradictoires, il nous parait certain que la tradition ne savait qu'une seule chose sur Irminfrid et ses compagnons, à savoir qu'ils s'étaient réfugiés chez Attila. Le reste est de l'invention des jongleurs.

Les détails du duel entre Hagen et Irinc étaient d'ailleurs fixés par la tradition depuis un certain temps déjà, vers le début du XIII[e] siècle, car le Nibelungenlied et la Saga le racontent à peu près de la même manière. Le combat a lieu devant la salle où Hagen est réfugié[2]; excité par les promesses de Kriemhilt qui offre un bouclier plein d'or à qui lui rapportera la tête de Hagen[3], Irinc se décide à affronter ce redoutable adversaire; il

---

la *Fuite* comme vassal d'Etzel (W. Grimm, *H. S.*, p. 219 et 233); il n'est plus qu'un simple figurant dans ces deux poèmes. D'après le *N. l.*, il est vassal de Hâwart (*1971*, 1989, 1999, 2006). Cf. *Klage*, 203. D'après la *Ths.*, ch. 378, il est chevalier de Grímhild et commande aux autres guerriers; de même, d'après le *Biterolf*, 5287, 9717, il a le commandement des chevaliers de Helche.

1. *Klage*, 1851 sqq. La recension C ajoute que les trois héros ont été chassés de leurs États vingt ans avant la mort des Nibelungen (v. Grimm, *H. S.*, p. 170). *Biterolf*, 5294 sq., 7220 sqq. Cf. 10301.

2. D'après la *Ths.* Högni combat dans les rues de Susat, mais un moment avant son duel avec Irung *il rentre dans une salle* (ch. 387). Le compilateur a évidemment suivi la légende répandue en Allemagne sur ce point.

3. Dans la *Ths.*, Grímhild promet à Irung un bouclier plein d'or; dans le *N. l.* un bouclier plein d'or, des fiefs et des villes à quiconque lui rapporterait la tête de Hagen (1962). Nous ne pouvons donc admettre avec M. Wilmanns

réussit dans une première rencontre à le blesser par surprise[1], puis s'enfuit au plus vite. Heureuse de ce premier succès, Kriemhilt lui prodigue les encouragements, pour le décider à compléter sa victoire en marchant une seconde fois contre Hagen[2]. Cédant à ces instances, Irinc recommence le combat; mais Hagen, cette fois, est sur ses gardes, et perce le héros d'un coup de javelot[3].

Irinc ne paraît d'ailleurs pas avoir eu grand succès auprès des jongleurs. Peut-être, si l'on s'en rapporte au témoignage de la *Thidrekssaga*, la tradition saxonne lui a-t-elle attribué le rôle que joue Blœdel dans la tradition autrichienne; peut-être a-t-elle raconté qu'Irung avait massacré les valets des Nibelungen. Mais dans le Nibelungenlied il joue un rôle assez insignifiant. Sa figure n'a pas de relief : c'est un chevalier correct qui combat non seulement pour le profit, mais avant tout pour l'honneur, et qui prend vaillamment en main la cause de Kriemhilt, sans avoir d'ailleurs aucune raison particulière pour épargner les Nibelungen. Le récit même du duel est assez médiocrement composé et monotone. Irinc se jette successivement et sans aucun résultat sur tous les Nibelungen de marque, Hagen, Gunther, Gernôt; puis il se rabat sur les simples chevaliers, parmi lesquels il fait quatre victimes. Blessé par Gîselher, qui vient au secours de ses compagnons,

---

qu'Irinc combatte uniquement pour l'honneur; il recommande d'ailleurs, en mourant, à ses compagnons, de ne pas se laisser séduire *par l'or* de Kriemhilt (2005).

1. D'après la Saga, il profite de la fumée qui remplissait la salle (Grímhild y avait fait mettre le feu) pour attaquer Hagen à l'improviste. Dans la Saga, Hagen est blessé à la cuisse, dans le Lied, à travers le casque (1988).

2. D'après la *Ths.*, Grímhild lui promet un second bouclier rempli d'or et d'argent et d'autres récompenses encore pour la tête de Högni. D'après le *N. l.* elle lui ôte ses armes et le remercie (1992), mais sans lui adresser aucune exhortation.

3. D'après la Saga, le javelot de Högni atteint Irung au-dessus du bouclier, ressort par les épaules et se fixe en terre. Dans le Lied, Irinc est d'abord frappé d'un coup d'épée à travers le casque (1999), puis d'un coup de javelot à la tête (2001).

il reste étendu sans connaissance, revient peu à peu à la vie tandis que tout le monde le croit mort, et s'échappe brusquement du milieu des ennemis: c'est à ce moment seulement qu'il blesse Hagen qui se tenait devant la salle.

Après s'être reposé un instant parmi les siens, il attaque une seconde fois Hagen et reçoit deux blessures mortelles: d'abord un coup d'épée à travers le casque, puis un coup de javelot qui lui perce la tête. — Il revient mourir chez ses compagnons qui, malgré ses recommandations, attaquent aussitôt les Nibelungen; Irnvrit et Hâwart meurent les premiers frappés, l'un par Volkêr, l'autre par Hagen[1], puis tous leurs guerriers périssent jusqu'au dernier en essayant de venger leurs seigneurs. Ce long récit de combat, circonstancié et minutieux, manque de grandeur épique. Tous ces assauts d'armes entre chevaliers, qui n'ont en somme aucune raison de s'entr'égorger, sont fort dénués d'intérêt. Aussi n'y a-t-il pas lieu de regretter qu'Irinc soit resté confiné ou à peu près dans la partie du poème où il joue le premier rôle et ne se soit pas mêlé davantage à l'action comme l'ont fait ses rivaux plus favorisés, Dancwart, Volkêr et surtout Rüedegêr.

## III.

### Rüedegêr.

Le mythe de Rüedegêr. — Caractère de Rüedegêr. — Sa légende d'après le Nibelungenlied. — Le récit de la *Thidrekssaga*.

Un document du IX[e] siècle nous apprend qu'à l'endroit où est actuellement Bechelâren, la résidence du margrave Rüedegêr, entre l'Ens et l'Erlaf, se trouvait anciennement la *Herilungoburg* et le *Herilungovelt,* le château et la plaine des Harlungen.

1. Par Dancwart, d'après *Klage,* 214. Sur cette légère contradiction entre le *N. l.* et la *Klage,* v. *Zs. f. d. Ph.,* XVII, 405.

Or, d'après un mythe très répandu, les Harlungen sont deux frères confiés à la garde du fidèle Eckewart, et mis à mort par un prince puissant (Ermanarich dans la légende héroïque) qui se laisse guider par les avis d'un conseiller perfide. Eckewart ou Eckehart paraît d'autre part dans la légende des Nibelungen : il garde la frontière de Rüedegêr, et comme Rüedegêr lui-même est margrave, c'est-à-dire gardien de frontière, Eckewart et Rüedêger ne sont probablement à l'origine qu'une seule et même personne.

De même que Eckewart est le gardien fidèle des jeunes Harlungen, Rüedegêr était peut-être, à l'origine, le gardien de deux héros dont les noms seuls nous ont été conservés par la tradition autrichienne, Astolt et Ame ; et ces deux jeunes gens périssaient comme les Harlungen, victimes des intrigues d'un ennemi perfide. Rüedegêr, le protecteur d'Astolt et Ame, était vénéré peut-être dès le VII[e] siècle comme patron du pays près de l'Ens et plus tard, à l'époque des invasions hongroises, comme protecteur de la frontière orientale de l'Allemagne, de la Marche d'Autriche. — De bonne heure Rüedegêr entre, avec Dietrich de Bern probablement, dans la légende des Nibelungen, où l'histoire d'Astolt et d'Ame vient se fondre et ne tarde pas à disparaître.

D'autre part, Rüedegêr jouait aussi un rôle dans un autre mythe : Heimdall, le gardien des dieux, doit combattre au dernier jour du monde contre Loki : les deux adversaires auront échangé leurs épées, et se donneront la mort l'un l'autre. Or, dans la légende allemande, Eckewart, le doublet de Rüedegêr, est surpris endormi par Hagen *qui lui enlève son épée;* de plus, avant le combat final où Rüedegêr trouve la mort, il donne son bouclier à Hagen; enfin, il est frappé par Gernôt à qui *il avait donné sa propre épée.* On peut voir dans ces traits, conservés par la tradition allemande, un souvenir effacé du mythe primitif : Hagen enlevait l'épée de Rüedegêr; les deux adversaires, comme Heimdall et Loki, se donnaient l'un l'autre la mort, et périssaient chacun sous les coups de sa propre épée. Deux mythes, celui des Harlungen et celui des épées, se réunissent à la légende des Nibelungen, et s'altèrent au contact de ses données : c'est ainsi que se serait formée peu à peu

l'histoire de Rüedegêr telle qu'elle est rapportée par la tradition allemande[1].

Sans nous arrêter plus longtemps à rechercher l'origine de la légende de Rüedegêr, voyons comment elle est racontée dans les divers récits qui nous sont parvenus.

Le margrave Rüedegêr est chargé de garder la frontière du royaume d'Etzel qui commence à l'Ens. Il réside à Bechelâren sur l'Erlaf, avec sa femme Gotelint[2] et sa fille Dietlint[3], généreux et accueillant pour les proscrits qui demandent sa protection, offrant la plus large hospitalité à tous ceux qui passent devant son château. D'après la légende saxonne, il est « le plus grand seigneur du royaume d'Attila, le plus aimé de tous les seigneurs, et cela pour sa générosité par laquelle il surpassait tout le monde[4] ». En Autriche, les jongleurs « célébraient en lui la vertu qui les faisait vivre, la générosité des princes et particulièrement des princes autrichiens[5].» Trésorier d'Etzel, il distribue sans compter l'or du roi des Huns aux chevaliers[6]; ses largesses sont telles « qu'il aurait bien dépensé à lui seul les trésors de mille rois[7] ». Par sa bonté et sa générosité il gagne tous les cœurs : Les épithètes « *der guote, der edele, der getriwe, der milte,* reviennent sans

---

1. Sur le mythe de Rüedegêr, v. Lachmann, *Anmerkungen,* p. 38; Muth., *Einleitung in das Nibelungenlied,* p. 77 sqq.; *Der Mythus vom Markgraven R.* (Wiener Sitzungsberichte, 1877). Müllenhoff, *Zs. f. d. A.,* X, 163, XII, 418 sq. et surtout XXX, 236 sqq., 250 sqq. Ce dernier article : *sur le collier de Frija* a rejeté dans l'ombre toutes les tentatives faites jusqu'alors pour expliquer le mythe de Rüedegêr, bien qu'il contienne des hypothèses fort hasardeuses. (Cf. *Grundriss d. d. Phil.,* II. 1, p. 49.)

2. *N., Klage, Biterolf, Ths.* (Gudilinda); fille de Gêre *Biterolf,* 6089; parente de Dietrich. *N.,* 2220; *Klage,* 913 sq., Cf. *Biterolf,* 11550.

3. Son nom n'est mentionné que par la *Klage,* 1349, 2112, 2120.

4. *Ths.,* ch. 43.

5. Wackernagel, *Sechs Bruchstücke einer Nibelungenhs.* (1868), p. 25.

6. *Biterolf,* 756, 6716, 6741, 8570, 6044 sqq.

7. *Klage,* 1032, swaz tûsend künege möhten hân, daz het er eine wol vertân. Cf. *N. 1312,* 1629 sq., 1632. — Dans le *Rosengarten* CDF et *Etzels Hofhaltung* (58) il est appelé *der milte.*



cesse, accolées à son nom ; il est « le père de toutes les vertus [1] » et « dans son cœur fleurissent les vertus comme au doux mois de mai l'herbe s'émaille de fleurs [2] ».

Les premiers exploits de Rüedegêr restent en dehors du cadre de notre étude : Il demande pour Attila la main de la reine Helche; plus tard il reçoit à Bechelâren Dietrich exilé par l'empereur Ermanarich, et accompagne le proscrit chez Attila qui lui accorde sa protection ; il assiste Attila dans ses guerres contre Osantrix et Dietrich, à la bataille de Ravenne ; c'est lui enfin qui, au retour de cette expédition, se charge d'annoncer à Attila la mort de ses deux fils tués par Wittich et intercède auprès du roi en faveur de Dietrich qui s'était engagé à veiller sur les jeunes princes, et qui, redoutant la colère d'Attila, n'osait plus se présenter devant lui.

La reine Helche étant morte peu de temps après, Attila se décide, cinq ans après la bataille de Ravenne, suivant la chronologie de la *Thidrekssaga*, à épouser Kriemhilt. C'est à ce moment que Rüedegêr entre en rapport avec Gunther et les Burgondes.

Son histoire forme dans le Nibelungenlied un tout bien composé, dont les diverses parties sont étroitement liées les unes aux autres. Il entre en scène comme ambassadeur d'Etzel auprès de Gunther à qui il demande la main de Kriemhilt pour son maître. Après avoir obtenu le consentement de Gunther, il s'efforce de décider la veuve de Sîfrit à accepter les propositions d'Etzel. Elle commence par refuser : la richesse, le pouvoir, la grandeur n'ont plus d'attrait pour elle ; sa beauté est flétrie et elle ne peut plus donner de bonheur à personne. Aucune prière ne peut ébranler sa résolution jusqu'au moment où Rüedegêr lui promet, dans un entretien secret, de venger toute offense qui pourrait lui être faite.

« Il dit à la reine : Laissez là les pleurs. Quand bien même vous

1. Vater aller tugende. *N.*, 2139. = *Klage*, 1067. Cf. 934 sq., 943 sq.

2. *N.*, 1579 . . . . . . . . . . sîn herze tugende birt
alsam der süeze meie daz gras mit bluomen tuot.



n'auriez chez les Huns que moi, mes fidèles parents et mes hommes, celui qui vous ferait injure l'expierait durement.

« Le cœur de la princesse fut délivré d'un souci : elle dit : « Jurez-« moi que si l'on me fait injure, vous serez le premier à venger mon « offense. » Le margrave dit : « Reine, je suis prêt à le faire. »

« Avec tous ses hommes Rüedegêr jura de la servir fidèlement, les guerriers du pays d'Etzel promirent de ne rien lui refuser qui intéressât son honneur. Rüedegêr lui en donna sa parole [1]. »

Lié à Kriemhilt par des serments solennels, Rüedegêr contracte avec les Burgondes la plus étroite alliance. Lorsqu'ils se rendent chez Etzel, il les reçoit à Bechelâren et leur offre l'hospitalité la plus cordiale. Le jeune Gîselher devient le fiancé de sa fille, tous les héros burgondes reçoivent des cadeaux précieux : Gêrnôt une épée, Hagen un bouclier, Volkêr des anneaux d'or que lui donne Gotelint et qu'il doit porter en l'honneur de la margrave pendant les fêtes d'Etzel. Enfin Rüedegêr escorte lui-même les Nibelungen à Etzelburc, se faisant ainsi en quelque sorte garant de leur sûreté.

Tout le dénouement est contenu en germe dans ces deux épisodes. La guerre s'allume entre Kriemhilt et ses frères ; voilà Rüedegêr placé entre deux devoirs contraires également impérieux : il lui faut ou violer les serments qu'il a faits à Kriemhilt et à Etzel, ou attaquer des hôtes qu'il a pris lui-même sous sa sauvegarde. Parjure ou traître, telle est l'alternative cruelle dans la-

1. *N.* 1196 Er sprach zer küniginne 'lât iuwer weinen sîn.
ob ir zen Hiunen hêtet nieman danne mîn,
getriwer mîner mâge, und ouch der mînen man,
er mües es sêre engelten, unt het iu ieman iht getân.'

1197 Dâ von wart dô geringet wol der vrowen muot.
si sprach 'sô swert mir eide swaz mir ieman getuot,
daz ir sît der næhste der büeze mîniu leit.'
dô sprach der marcgrâve 'des bin ich, vrouwe, vil bereit.'

1198 Mit allen sînen mannen swuor ir dô Rüedigêr
mit triwen immer dienen, unt daz die reken hêr
ir nimmer niht versageten in Etzelen lant,
des si êre haben solte. des sichert ir Rüedgêres hant.



quelle se trouve placé Rüedegêr. Il est vassal d'Etzel ; il a reçu de lui des fiefs et des biens, il lui doit en retour son assistance; il doit, comme le dit Volkêr, « mériter ses villes et ses terres [1] » en combattant contre les ennemis de son maître. Il pourrait, il est vrai, se libérer de ses obligations en abandonnant les biens qui lui ont été donnés : « O mon seigneur, dit-il, reprenez tout ce que je tiens de vous, mes terres et mes villes, qu'il ne me reste rien de tout cela. Je veux aller à pied en terre d'exil [2]... » Mais il a joui des bienfaits d'Etzel pendant de longues années : a-t-il le droit de se dégager ainsi de ses liens de vassalité le jour où son maître a le plus besoin de pouvoir compter sur la fidélité de ses amis ? Rüedegêr sent bien que ce serait manquer à l'honneur.

« Le margrave dit à la noble reine : « Rüedegêr doit vous payer « aujourd'hui de toutes les bontés que vous et mon seigneur avez « eues pour moi ; c'est pourquoi il me faut mourir ; cela ne peut « plus être différé [3]. »

Il est, de plus, lié par ses promesses envers Kriemhilt ; la reine le met en devoir de tenir sa parole; en vain il énumère toutes les raisons qui lui défendent de lever l'épée contre les Burgondes : il est leur hôte, il s'est lié d'amitié avec eux, il a donné sa fille à Gîselher ; surtout il les a amenés lui-même à la fête; Kriemhilt lui rappelle ses serments : « C'est vrai, répond-il, je vous ai juré, noble dame, d'exposer pour vous ma vie et mon honneur ; mais de perdre mon âme, je ne l'ai pas juré [4]... » Après de douloureuses

---

1. *N.* 2110 An uns wil dienen Rüedegêr sîne bürge und siniu lant.

2. *N.* 2094 Dô sprach zuo den künige der vil küene man
'hêr künec, nu nemt hin widere swaz ich von iu hân,
daz lant mit den bürgen: der sol mich niht bestên.
ich wil ûf mînen füezen in daz ellende gên.'

3. *N.* 2100 Dô sprach der marcgrâve wider daz edel wîp
'ez muoz hiute gelten der Rüedegêres lîp
swaz ir und ouch mîn hêrre mir liebes hapt getân :
dar umbe muoz ich sterben : daz kan niht langer bestân.

4. *N.* 2087 'Daz ist âne lougen, ich swuor iu, edel wîp,
daz ich durch iuch wâgte die êre unde ouch den lîp :

hésitations, Rüedegêr se décide cependant pour le parti le plus héroïque ; résigné à la mort, il recommande les siens au roi et à la reine; puis, s'adressant à Kriemhilt, émue de tant de grandeur d'âme: « Il me faut accomplir, dit-il, ce que je vous ai promis; pourquoi faut-il, hélas, que je lutte contre mes amis[1]. » Il s'avance alors suivi de tous ses hommes contre les Burgondes. « Il faut que je me batte contre vous, dit l'audacieux guerrier, car je l'ai promis. Défendez-vous, vaillants héros, si la vie vous est chère. La femme d'Etzel n'a pas voulu me tenir quitte de mon serment[2]. »

Et les Burgondes à leur tour s'effrayent d'être obligés de se mesurer avec leur hôte et leur ami; ils s'efforcent de le détourner de son projet. Gêrnôt, qui à Bechelâren a reçu une épée, déclare qu'il défendra ses amis si Rüedegêr les attaque et qu'il frappera le margrave avec sa propre arme; de même Gîselher annonce que s'il en est ainsi, il se dégage de ses serments de fiançailles; Hagen demande au héros son bouclier en remplacement de celui que lui a donné Gotelint et qui est déjà ébréché par les coups des Huns. Enfin, Volkêr prie le margrave de redire à sa femme qu'il portait bien, à la fête d'Etzel, les anneaux d'or qui lui avaient été donnés. Après cette scène d'adieux émouvante, le combat s'engage, Rüedegêr et Gêrnôt se donnent la mort l'un l'autre et les chevaliers du margrave périssent jusqu'au dernier sous les coups des Nibelungen.

Telle est, dans ses grandes lignes, et dégagée de quelques épi-

---

daz ich die sêle fliese, desen hân ich niht gesworn.
zuo dirre hôchgezîte brâht ich die fürsten wol geborn.'

Cf. 2096 sq.

1. *N.* 2103 Dô liez er an die wâge sêle unde lîp.
dô begunde weinen daz Etzelen wîp.
er sprach 'ich muoz iu leisten als ich gelopt hân.
owê der mînen friunde, die ich ungerne hie bestân.'

2. *N.* 2115 'Jane mag ichs niht gelâzen,' sprach der küene man :
'ich muoz mit iu strîten, wan ichz gelobt hân.
nu wert iuch, küene helde, sô lieb iu sî der lîp.
mich enwoltes niht erlâzen des künic Etzelen wîp.'

sodes d'origine récente [1], l'histoire du margrave Rüedegêr. Il est difficile de nier l'unité parfaite et la belle ordonnance de ce récit. Tout s'y tient, tout s'y enchaîne; les deux premières parties ne peuvent avoir pour objet que de préparer le dénouement, et, inversement, le dénouement doit nécessairement être précédé des deux actes qui l'expliquent et l'amènent. Est-ce un même poète qui a composé tout le récit? est-ce un arrangeur habile qui a groupé et remanié des lieder anciens de manière à former une œuvre d'art où tout se tient? nous ne voyons pas comment décider entre ces deux hypothèses : mais ce qui nous parait certain c'est que la théorie de Lachmann n'explique pas suffisamment la formation de l'histoire de Rüedegêr dans le Nibelungenlied. Elle remplit trois lieder : le XI[e] (Ambassade de Rüedegêr), le XV[e] (Réception des Nibelungen à Bechelâren) et une partie du XX[e] (Détresse des Nibelungen). Or, le XV[e] lied fait partie du même manuscrit de jongleur que le XX[e] et a été composé après ce dernier; de même le XI[e] lied serait d'origine très récente et destiné à relier la première partie du poème à la seconde. Mais si l'auteur du XV[e] lied et celui du XI[e] ont pu l'un et l'autre connaître le XX[e] lied, comment se fait-il que l'auteur du XX[e] lied suppose connus des faits racontés précisément dans ces deux lieder? Il faut, pour comprendre le récit de la mort de Rüedegêr, savoir qu'il a juré à Kriemhilt de la venger de ses ennemis, qu'il a donné une épée à Gêrnôt, et sa fille à Gîselhêr, que Gotelint a donné un bouclier à Hagen et des anneaux d'or à Volkêr... L'auteur du XX[e] lied a donc connu des lieder identiques de tout point au XI[e] et au XV[e] et cependant différents de ces lieder eux-mêmes. Il faudrait donc admettre, pour qu'une pareille hypothèse eût quelque vraisemblance, que les détails de la légende de Rüedegêr étaient d'origine ancienne et par conséquent fixés d'une manière rigoureuse par la tradition. Or la comparaison du Nibelungenlied avec la *Thidrekssaga* montre qu'il

---

1. *N. lied*, XII, *1228*, *1291* sq., *1297*, *1303*, v. Henning, *Nibel. studien*, 90. XVIII[b], *1933* sq. — Dans les lieder XVII et XVII[b] (1742, 1753, 1813 sq.), le rôle de Rüedegêr est insignifiant.

n'en est rien et que l'histoire de Rüedegêr, sous la forme que lui donne le poème autrichien, est, selon toute vraisemblance, un arrangement d'origine récente.

Le compilateur de la Saga a certainement connu des lieder très voisins de ceux que reproduit le Nibelungenlied. La réception des Niflungar à Bakalar concorde de tout point — souvent presque mot pour mot — avec le récit du poème autrichien. On y rencontre même un trait curieux de naïveté archaïque. Quand le Nibelungenlied passe à l'énumération des cadeaux que Rüedegêr offre à ses hôtes, il mentionne en ces termes les fiançailles de Gîselhêr :

« Le margrave offrit des cadeaux à tous ses hôtes avant que les nobles étrangers ne fussent sortis de la salle du château — il s'entendait à vivre généreusement et en tout honneur. — *Il avait donné sa fille à Gîselhêr*[1]. »

La veille, en effet, sur la proposition de Volkêr, les fiançailles du jeune prince avec la fille de Rüedegêr ont été célébrées. Or, la Saga raconte qu'en effet Rodingeir a *donné* sa fille à Gisler. Pendant la nuit que les Niflungar passent à Bakalar le margrave et sa femme délibèrent sur les cadeaux qu'ils offriront à leurs hôtes et Rodingeir estime que le don le plus précieux qu'il pourrait faire à Gisler c'est sa fille. Le lendemain, comme les Niflungar se disposent à partir, Rodingeir leur distribue ses cadeaux.

« Et le margrave Rodingeir fit apporter un casque recouvert d'or et garni de pierres précieuses et le donna au roi Gunnar, et le roi Gunnar le remercia beaucoup de ce cadeau ; et ce casque lui semblait le plus magnifique des joyaux. Puis le margrave Rodingeir prit un bouclier neuf et le donna à Gernoz. Puis le margrave Rodingeir donna sa fille à Gisler et dit : « Bon seigneur « Gisler, je veux te donner cette jeune fille pour femme si tu veux

1. *N.* 1632 Der wirt dô sîne gâbe bôt über al,
ê die edelen geste kœmen für den sal.
er kunde miltlîche mit grôzen êren leben.
sîne tohter schœne het er Gîselhêr gegeben.

« l'accepter. » Gisler le pria de la lui donner, à lui, le plus heureux de tous les hommes, et dit qu'il la prenait avec reconnaissance[1]. »

Sous la prose sèche du compilateur, on devine encore des vers d'une poésie gracieuse et naïve, trop naïve même pour le public du XIIIe siècle, qui n'était plus assez simple pour ne pas sourire... Aussi le poème des Nibelungen n'a-t-il pas conservé ce trait trop archaïque qui se trouvait probablement encore dans les lieder correspondants du XIIe siècle.

Pourquoi ce même compilateur, qui conserve si fidèlement dans sa mémoire les détails de la réception des Niflungar au château de Bakalar, aurait-il, par contre, détruit la belle ordonnance de l'histoire de Rüedegêr telle qu'elle est racontée dans le Nibelungenlied, s'il avait trouvé ce récit dans les sources qu'il utilisait? Or l'histoire de Rodingeir est chez lui aussi décousue dans son ensemble qu'elle est bien suivie dans le lied.

D'abord Rodingeir n'est lié par aucun serment à Grímhild, pour la bonne raison que ce n'est pas lui qui est allé la demander en mariage pour Attila. C'est Osid, le neveu d'Attila, un personnage inconnu dans la légende des Nibelungen, qui est chargé de cette mission. Il ne rencontre d'ailleurs aucune difficulté : Högni, frappé de l'honneur qu'Attila fait aux Niflungar, conseille d'accepter immédiatement ses propositions pourvu que Grímhild y consente. Celle-ci accepte sans hésitations de devenir la femme d'un roi aussi puissant qu'Attila et ne paraît pas être incommodée un seul instant par le souvenir de Sigurd[2]. Ce récit est manifestement récent et composé par un homme très médiocrement doué au point de vue poétique. L'empressement de Grímhild à accepter les offres d'Attila est de la dernière invraisemblance. Dans aucune tradition elle n'aime son second époux; dans les chants de l'Edda ce n'est qu'après avoir pris un breuvage magique qu'elle consent à épouser Atli et elle conserve pour lui la haine et l'horreur la plus profonde. Mais le récit de la Saga nous prouve

1. *Ths.*, ch. 370.
2. *Ths.*, ch. 357.

d'autre part que l'histoire de Rüedegêr, telle qu'elle est présentée dans le Nibelungenlied, est d'origine non moins récente. Si Rüedegêr figurait comme messager d'Attila dans la légende ancienne, pourquoi le compilateur de la Saga l'aurait-il remplacé par Osid, étant donné surtout que Rodingeir avait déjà été précédemment ambassadeur d'Attila pour demander Erka en mariage. Évidemment la tradition était muette sur toute cette partie de l'histoire de Kriemhilt, de sorte que les jongleurs saxons et autrichiens ont pu agencer leur récit, chacun de son côté, comme bon leur semblait.

La mort de Rodingeir est donc fort loin d'être aussi tragique, aussi émouvante dans la Saga que dans le Nibelungenlied. Il n'y a pas conflit de devoirs contraires dans l'âme du héros. Il attaque les Niflungar pour venger la mort du duc Blodlen tué par Gernoz, rencontre Gisler à qui il avait donné, à Bakalar, l'épée Gram que portait jadis Sigurd, et tombe sous les coups d'une épée qui lui avait appartenu [1].

Ce récit extrêmement sec de la Saga est défectueux sur bien des points. Tout d'abord on ne voit pas bien pourquoi Rodingeir est affligé de la mort de Blodlen au point d'attaquer, pour le venger, les Niflungar avec qui il vient de conclure une alliance. Sur ce point le Nibelungenlied a conservé une tradition plus ancienne : Rüedegêr est obligé de se mesurer avec ses amis pour obéir aux ordres d'Etzel dont il est vassal. Plus tard vient se joindre à ce premier motif un second : il a donné à Kriemhilt la promesse de l'assister contre ses ennemis et il est mis en demeure de se montrer fidèle à sa parole. Il est peu vraisemblable aussi que l'adversaire de Rodingeir soit primitivement Gisler. L'auteur de la Saga se plait évidemment à mettre le margrave aux prises avec le fiancé de sa propre fille; tout le récit prend ainsi une teinte sentimentale tout à fait étrangère au vieux mythe sombre et fataliste d'où est sortie la légende de Rüedegêr. Remarquons aussi que d'après cette version de la légende, Gisler

1. *Ths.*, ch. 386, 388.

reçoit deux cadeaux du margrave, une fiancée et l'épée Gram, tandis que les autres Niflungar n'en reçoivent qu'un seul. Le Nibelungenlied est plus fidèle à la tradition ancienne en racontant que le margrave et son adversaire se frappent mortellement l'un l'autre, et si Gernôt prend la place que Hagen occupait peut-être à l'origine, c'est pour des motifs d'économie poétique, parce que Hagen doit succomber, le dernier des Nibelungen, sous les coups de Dietrich de Bern.

Le compilateur de la Saga raconte d'autre part, comme le Nibelungenlied, que Gudilinda a donné à Högni le bouclier de Nódung, mais ignore absolument que Högni, au moment du dernier combat, ait demandé à Rodingeir son propre bouclier en remplacement de celui de Nódung qui était déjà ébréché. Si ces deux épisodes avaient été liés l'un à l'autre dans la légende primitive, il est peu vraisemblable que le compilateur, connaissant l'un, ait omis l'autre. Je serais plutôt porté à croire, d'ailleurs, que la seconde de ces deux scènes est d'origine assez moderne. On a remarqué qu'elle est trop pathétique et vise trop à l'effet pour être bien ancienne. Dans le lied qui raconte la mort de Sifrit, nous avions admiré la simplicité avec laquelle le poète raconte les événements sans jamais rechercher les effets attendrissants, les émotions mélancoliques. La mort de Rüedegêr est loin d'avoir autant de grandeur. Le poète est quelque peu sentimental : il ajoute au récit primitif les quelques strophes où Volkêr demande au margrave de redire à Gotelint qu'il porte les anneaux d'or qu'elle lui a donnés, et cette scène a naturellement sa contre-partie nécessaire dans la réception des Nibelungen à Bechelâren ; il se plaît à nous montrer le farouche Hagen lui-même ému de l'héroïsme touchant de Rüedegêr ; au moment où le combat va s'engager, tous les héros fondent en larmes [1]. Bref, il nous semble que l'histoire de Rüedegêr a dû être remaniée dans son ensemble par un jongleur qui en a construit le plan avec un art très réel et très visible, qui a relié soigneuse-

1. *N.*, 2135, 2139.

ment entre elles des parties de la légende primitivement beaucoup plus indépendantes, et qui a traité son sujet avec une certaine douceur attendrie qui ne manque pas de charme, mais qui distingue nettement son œuvre des parties anciennes du Nibelungenlied. Rüedegêr est moins un héros qu'un parfait chevalier : il est généreux, vaillant dans les combats, toujours fidèle à la parole donnée, surtout envers une femme ; il est plein de tact et de courtoisie, à l'occasion même, excellent maître de cérémonies. Puis à côté de ces perfections acquises, il a un fonds de bienveillance innée qui charme tous les cœurs, une bonté souriante qui contraste heureusement avec l'héroïsme plus grave et plus dur de Hagen et de ses compagnons ou avec la majesté tranquille de Dietrich.

## IV.

### Dietrich de Bern.

Thjódrek dans la légende scandinave. — Caractère de Dietrich. — Son combat avec les Nibelungen. — La mort des Amelungen. — Dietrich opposé à Sigfrid. — Partialité croissante de la tradition pour Dietrich.

Dietrich de Bern est un des personnages les plus anciens de la légende des Nibelungen. D'après la tradition scandinave déjà[1], il se trouvait à la cour d'Atli au moment du meurtre des Niflungar : il s'était réfugié chez le roi des Huns avec trente de ses compagnons ; pas un seul d'entre eux n'a survécu au massacre. La légende nous le montre pleurant ses malheurs avec Gudrún : Herkja, une servante d'Atli, jadis sa concubine, l'accuse d'avoir eu des relations illicites avec la reine ; pour se justifier Gudrún demande à subir l'épreuve de l'eau bouillante et retire sans se brûler les pierres précieuses du fond du vase. Herkja, au contraire, se brûle les mains et comme châtiment de sa calomnie est noyée dans un marais.

1. *Guðrúnarkv.* II. Prose (sur l'interprétation de la str. 20, v. Raszmann, *H. S., I.* 228 sqq. Cf. *Beiträge,* III, 328). *Guðrúnarkv.,* III.

Nous n'apprenons ni quand ni comment les compagnons de Thjódrek ont péri : combattaient-ils contre les Huns ou contre les Niflungar ? L'intimité de Thjódrek et de Gudrún ferait pencher pour la première hypothèse, la présence du roi à la cour d'Atli pour la seconde. Puis à quel moment l'épisode d'Herkja peut-il avoir lieu ? Après la mort des Niflungar et avant la mort d'Atli. Or, il est bien invraisemblable que la légende ancienne ait jamais placé une scène de ce genre-là à un pareil moment. Tous les détails du récit de l'Edda sont donc fort suspects, et nous ne pou vons en retenir qu'un seul fait : c'est que l'on savait, dans le Nor aussi, que Théoderic s'était réfugié chez Attila, et avait par con séquent été mêlé aux événements dont la cour du roi des Hun est le théâtre.

Récapitulons, avant d'aller plus loin, les modifications succe sives que le dénouement de l'histoire des Niflungar a dû prendr avant d'arriver à sa forme actuelle.

1. Primitivement, tous les Nibelungen périssent dans un comba contre les Huns, sauf Gunther et Hagen qui sont mis à mort su l'ordre d'Attila ; le roi des Huns est assassiné par Grîmhild q incendie le palais avec tout ce qu'il contient, et se précipite vo lontairement dans les flammes.

2. Grîmhild attire ses frères au pays d'Attila pour les faire péri et venger la mort de Sigfrid. Nous admettons avec M. Wilmann que, primitivement, elle fait périr les Nibelungen en incendiant l salle où ils sont réunis. Rien ne nous permet de conjecturer si Attil et elle survivent à la catastrophe. Peut-être apparaît-elle encor après l'incendie pour achever les blessés comme dans la *Thidrekssaga*. Nous n'essayerons pas de décider si Blœdel et Rüedegê figuraient déjà dans cette version de la légende.

3. Dietrich de Bern et ses compagnons qui se trouvent à la cou d'Attila sont entraînés à leur tour dans la mêlée. Tous les Nibelungen et tous les Amelungen succombent ; Hagen et Gunther restent seuls en présence de Dietrich et Hildebrant et succombent enfin dans un dernier combat. Kriemhilt est punie de sa férocité par Hildebrant (ou Dietrich ?) qui la frappe d'un coup d'épée.

C'est cette dernière forme de la légende qu'il nous faut étudier de plus près. Et d'abord pourquoi Dietrich prend-il part au combat contre les Nibelungen ?

M. Wilmanns s'étonne du calme avec lequel Dietrich, dans le Nibelungenlied, marche contre Gunther et Hagen : Les Burgondes lui ont tué son meilleur ami, le margrave Rüedegêr ; ils lui ont massacré tous ses guerriers. Dietrich devrait être irrité contre eux et s'élancer avec ardeur au combat. Si, au contraire, il ménage ses adversaires et cherche à leur conserver la vie, c'est que — en conclut M. Wilmanns — il allait primitivement au combat non pas de son propre gré, mais, comme Rüedegêr, par obéissance et sur l'ordre de ses maîtres, Etzel et Kriemhilt.

Il nous est impossible de partager ce point de vue et cela tout d'abord parce que le Nibelungenlied et la Saga sont d'accord pour affirmer que Dietrich marche contre Gunther et Hagen afin de venger la mort de son meilleur ami, le margrave Rüedegêr. Sur ce point la tradition allemande devait être fixée depuis longtemps déjà au moment de la formation du Nibelungenlied. Nous nous refusons donc à admettre l'existence d'une légende de Rüedegêr indépendante de la légende de Dietrich. Peut-être les deux héros ont-ils toujours été liés ensemble par la tradition ; peut-être aussi Dietrich a-t-il le premier joué un rôle dans l'histoire de la mort des Nibelungen. Mais les indications de l'Edda sont si vagues et si incomplètes qu'il nous semble tout à fait impossible de reconstruire une légende primitive où figurerait Dietrich sans le margrave.

La modération du roi de Bern est d'ailleurs très explicable si l'on veut bien tenir compte du caractère que la légende lui attribue. Dietrich est un guerrier mûri par les épreuves : Il n'a ni l'ardeur impétueuse de Sigfrid, ni l'implacable obstination et le sombre orgueil de Hagen. Il est plus sage, plus équitable que brillant. Lié d'amitié avec les Burgondes, il les avertit des dangers qu'ils courent à la cour d'Attila, et refuse à Kriemhilt de l'aider dans son œuvre de vengeance. Il sait bien que la mort de Rüedegêr doit être imputée aussi bien à Kriemhilt, à la fatalité, qu'à leurs

armes ; il a donc envoyé ses gens réclamer le corps du margrave, mais en leur défendant d'engager une lutte avec les Nibelungen; ils ont transgressé ses ordres en tirant l'épée et par conséquent mérité dans une certaine mesure la mort qui les a frappés. Et Dietrich, dans le malheur irréparable qui le frappe, au milieu de tout ce déchaînement de passions violentes et aveugles, conserve encore assez de liberté d'esprit pour peser la responsabilité de chacun. Il se doit à lui-même de venger l'ami qui lui avait été fidèle dans l'infortune, de venger ses compagnons qui avaient partagé son exil, mais il marche contre les Nibelungen sans colère, presqu'à regret, car si, par la force des choses, ils sont devenus ses ennemis, ils restent dignes cependant de son estime et de l'affection qu'il leur portait.

Dans la tradition allemande comme dans la légende scandinave Gunther et Hagen devaient être les derniers survivants parmi les Nibelungen. Tous deux étaient terrassés par Dietrich comme dans le Nibelungenlied et les *Lamentations;* ou bien encore un double duel entre Hagen et Hildebrant, Gunther et Dietrich mettait fin à la lutte. Au contraire, le récit de la *Thidrekssaga* doit être d'origine récente : Elle combine évidemment les données de la légende allemande avec des traditions locales de Soëst ou des souvenirs de la légende scandinave. Gunnar, terrassé par Osid, est jeté dans une tour aux serpents que l'on montre encore à Soëst, ajoute le compilateur ; et il existait en effet dans cette ville, derrière l'ancienne église de Saint-Pierre, « une maison jadis réceptacle d'animaux immondes et de toutes sortes de reptiles [1] », qui, dans la tradition populaire, pouvait passer pour la tour où périt le roi des Niflungar. Mais si Gunnar n'est plus vaincu par Thidrek, le combat final doit être modifié en conséquence. Et, en effet, après

1. Concessimus et tradidimus palatium sive turrim in Susatia juxta veterem ecclesiam beati Petri... sitam, ad summum omnipotentis Dei servitium... domus quæ pridem fuerat *animalium immundorum* atque *omnis generis reptilium* latibulum, ciconiarum, milvorum, cornicum, picarum et hirundinum atque omnium prorsus volucrum nidus sive receptaculum. (V. Holthausen, *Beiträge,* IX, 463 sq.)

la mort de tous les Niflungar et de tous les Amlungar, six héros restent encore en vie, quatre d'un côté, Gisler et Gernoz, Folker et Högni, deux de l'autre, Thidrek et Hildibrand. La Saga répartit équitablement les victimes : Hildibrand tue Gernoz et Gisler; Thidrek frappe Folker et fait prisonnier Högni. Enfin, au dénouement grandiose de l'Edda et du Nibelungenlied, est substitué une sorte de conte de fées : Högni, vaincu par Thidrek et se sentant mortellement blessé, demande une femme avec qui il passe sa dernière nuit; avant de mourir, il engendre un fils qui doit s'appeler Aldrian et venger un jour sur Attila la mort des Niflungar. Quant à Grímhild, qui parcourt le champ de bataille en plongeant des brandons enflammés dans la bouche des morts et des blessés, elle est frappée d'un coup d'épée par Thidrek, justement indigné de cette lâche cruauté [1].

Si pour la défaite et la mort de Gunther et de Hagen le Nibelungenlied, dans sa simplicité, est un écho plus fidèle de la tradition ancienne que la Saga, il n'en est plus de même pour la mort des compagnons de Dietrich [2]. Le récit de la bataille entre les Amelungen et les Nibelungen se fractionne fort inutilement en une série de petits épisodes.

Lorsque Dietrich entend les Huns pousser des cris de douleur à la mort de Rüedegêr, il commence par envoyer Helpfrîch s'enquérir de ce qui se passe. Une fois informé de la mort du margrave, Dietrich, au lieu de réclamer lui-même le corps de son ami, ordonne à Hildebrant d'aller prendre de nouveaux renseignements auprès des Nibelungen. Sur le conseil de Wolfhart, tous les Amelungen prennent les armes et suivent le vieil écuyer pour appuyer au besoin par la force ses réclamations. Pour mettre aux prises les deux partis en présence, le poète s'y prend assez gauche-

1. *Ths.*, ch. 389-393.

2. Hildebrant, Wolfhart, Wolfprant, Wolfwîn, Sigestap, Helpfrîch, Gêrhart et Wîchart (*N. l., Klage, Biterolf*); Ritschart, Helmnôt (*N. l., Biterolf*); Wîcnant (*Klage, Biterolf*); Adelhart, Wîchêr (*Biterolf*). Aucun de ces héros ne figure dans la *Ths.*, qui donne de tout autres compagnons à Thidrek. V. Grimm, *H. S.*, p. 113 sqq.



ment. Provoqué insolemment par Volkêr, Hildebrant s'élance non sur lui, mais sur Hagen, et ne tue le ménestrel que tout à la fin du combat. Enfin, pendant le combat décisif entre Dietrich et les Nibelungen, Hildebrant reste inactif et se borne à échanger avec Hagen des paroles insultantes (2264 cf. 2282). Tout le récit est traînant et semble non pas avoir été composé sur un plan unique, mais s'être formé par agrandissements successifs. Dans la légende ancienne un seul combat devait décider du sort des Nibelungen, comme dans la Saga, où, après la mort de Rodingeir, Thidrek marche aussitôt au combat à la tête de tous ses guerriers.

A l'époque de la formation du Nibelungenlied, Dietrich est donc depuis longtemps mis en rapport avec les héros des bords du Rhin. Il passe pour le plus redoutable des guerriers; Gunther et Hagen même ont succombé devant lui; il est aussi sage que vaillant, et son équité, sa modération, son calme souverain, sa constance dans l'adversité lui ont acquis depuis longtemps toutes les sympathies des jongleurs et de leur public. Sigfrid seul reste son égal. Subjuguant tout autour de lui par son charme souriant, brisant toutes les résistances grâce à sa force invincible, il a traversé la vie en triomphateur, puis est mort à la fleur de l'âge sans avoir connu le malheur, sans avoir jamais reculé devant aucun adversaire. Sigfrid et Dietrich appartenaient à deux cycles de légendes très différentes : ils n'avaient donc pas l'occasion de se rencontrer et de mesurer leurs forces. La tradition ancienne racontait leurs exploits, et les exaltait tous deux sans chercher à les mettre en parallèle l'un avec l'autre. Plus tard seulement — peu avant la fin du XII^e^ siècle selon toute vraisemblance — les jongleurs cèdent à la tentation de mettre aux prises ces deux illustres guerriers pour montrer auquel des deux appartenait la suprématie sur tous les héros. Il s'établit ainsi entre Sigfrid et Dietrich une véritable rivalité qui se termine par la défaite complète de Sigfrid.

Le caractère commun à tous ces récits de duels entre Sigfrid et Dietrich c'est d'être de pures fictions, des épisodes ajout

divement à la légende par des jongleurs qui savaient ce qu'ils faisaient. Ils ne cherchent même pas à rattacher leurs inventions aux données fondamentales fournies par la tradition ; chacun brode de son côté une histoire à sa fantaisie. Le résultat c'est qu'il est impossible de ramener tous ces récits à une source commune, aussi n'ont-ils qu'une valeur très médiocre pour l'histoire de la tradition ancienne.. Nous pourrons donc nous borner à les énumérer rapidement et à montrer par une analyse sommaire comment l'hostilité contre Sigfrid et l'admiration pour Dietrich s'accentue à mesure que la légende vieillit.

Dans le Nibelungenlied, Rüedegêr rappelle incidemment à Etzel qu'il a vu à sa cour Sifrit, l'époux de Kriemhilt. Comment le héros avait-il été chez les Huns ? Le poème de *Biterolf,* dans un passage très obscur d'ailleurs, ajoute quelques détails à cette donnée. Sîfrit, pendant son enfance, aurait eu à lutter contre Dietrich qui l'enlève de force et l'entraîne chez Etzel, au pays des Huns, dans le but de conclure un traité (ou : par suite d'un traité) ? Entre qui devait être fait ce traité, entre Sîfrit et Etzel ou Sîfrit et Dietrich ? c'est ce qu'il est impossible de deviner[1].

La *Thidrekssaga* s'y prend autrement pour mettre aux prises les deux champions. Sigurd, après avoir obtenu de Brynhild le cheval Grani, se rend chez Isung de Bertangaland dont il devient le porte-bannière et le conseiller. Un jour que Thidrek donne une grande fête où étaient venus Gunnar et Högni, Hildibrand vante devant tous ces héros la grande valeur d'Isung, de ses douze fils et de Sigurd. Aussitôt le roi de Bern se décide à aller les provoquer, à la tête de ses douze compagnons. Après que Vidga a tué le géant Etgeir qui garde la frontière du Bertangaland, les treize héros pénètrent dans le pays d'Isung; à cette nouvelle, le roi leur envoie Sigurd pour réclamer d'eux le tribut exigé de tous les voyageurs. Sur leur refus, on se prépare des deux côtés au combat. Les douze compagnons de Thidrek ont à lutter contre Isung

1. *N.,* 1097 ; *Biterolf,* 9472 sqq. Cf. Grimm, *H. S.,* p. 82. Raszmann, *Germ.* VIII, p. 373 sqq.



et ses fils qui gardent presque toujours l'avantage. Vient enfin le duel de Thidrek et de Sigurd : pendant trois jours les héros combattent sans que l'un puisse triompher de l'autre. Thidrek doit jurer à son adversaire de ne pas se servir de Mimunc, l'épée de Vidga. Le troisième jour il réussit à tromper Sigurd par un serment artificieux, se sert de cette épée redoutable et vient à bout de son adversaire. Sigurd, vaincu, se met au service de Thidrek et tous les héros rentrent ensemble à Bern [1].

Le compilateur n'a évidemment pas puisé ces données aux mêmes sources que le reste de la légende des Niflungar. Au chapitre 169, il raconte que Gunnar, Högni, Gernoz, Gisler sont fils d'Oda et d'Aldrian ; au chapitre 170, ces mêmes héros, auxquels on adjoint encore Guthorm, sont présentés pour la seconde fois, et cela comme fils d'Irung et d'Oda. Au chapitre 225, Sigurd est au service de Thidrek et rentre avec lui à Bern ; au chapitre 226, le compilateur est obligé de ramener à Worms tout son personnel ; là Sigurd épouse Grímhild et reçoit la moitié du royaume de Gunnar ; il n'est plus question de sa vassalité envers Thidrek, quant au roi de Bern, il accompagne Gunnar et Sigurd à Ségard chez Brynhild où il n'a évidemment rien à faire. Le séjour de Sigurd chez Isung de Bertangaland a donc été intercalé dans la légende à une époque assez récente. Il n'y a lieu de retenir de tout ce récit qu'un seul trait : Thidrek a connu les Niflungar et s'est trouvé en rapport avec eux avant le moment où Attila les a invités chez lui sur le conseil de Grímhild. Ce fait nous est confirmé par la Saga et le Nibelungenlied et doit, par conséquent, être relativement ancien. Dietrich, en effet, reçoit les Burgondes en amis à leur arrivée au pays d'Etzel, les avertit des perfides desseins que Kriemhilt nourrit contre eux, se promène avec eux à travers la ville des Huns et les appelle ses meilleurs amis [2]. L'épisode d'Isung nous explique cette intimité de Dietrich et des Nibelungen qui, autrement, n'est pas motivée le moins du monde.

---

1. *Ths.*, ch. 170-225.

2. *Ths.*, ch. 375, 376. Cf. N., 1656 sqq., 1686 sqq.

Les détails mêmes que donne la Saga sont très probablement de pure fantaisie, car le poème de *Biterolf* et le *Jardin des Roses*[1], qui mettent eux aussi Sîfrit et les Burgondes en rapport avec Etzel et Dietrich, contiennent des données tout à fait différentes. Dans le *Biterolf* les préférences du poète sont déjà pour Dietrich. L'issue de son duel avec Sîfrit reste, à vrai dire, incertaine. Sîfrit commence par faire reculer son adversaire « comme une écrevisse », puis il est obligé de reculer à son tour devant Dietrich, et si, à la fin de la bataille, il n'a pas de blessures, il est du moins couvert de bleus. Mais bien qu'il ne soit pas vaincu, on voit qu'il n'a pas les sympathies du poète : c'est une sorte de tranche-montagnes, fier de ses muscles — car il est le plus fort des héros (7226) — très imbu du sentiment de sa valeur, et plein de mépris pour ceux qu'il combat. « Voilà le fils de Siglint en qui tout respire l'orgueil[2] », s'écrie Dietrich lorsqu'il se trouve en présence de ce personnage plein de jactance.

Dans le *Jardin des Roses* il est encore plus maltraité. Kriemhilt s'amuse à mettre aux prises les héros de Gunther et ceux de Dietrich, promettant aux vainqueurs une couronne de roses et un baiser. Ses douze champions sont tous vaincus ou même tués. Sîfrit, malgré sa peau cornée, sa bonne épée Balmunc et les deux ou trois armures dont il est revêtu, est complètement battu par Dietrich dont l'haleine embrasée fait fondre la corne impénétrable qui recouvre le héros. Sîfrit s'enfuit et ne doit la vie qu'à l'intervention de sa fiancée Kriemhilt.

Le poème de la *Bataille de Ravenne* fait de Sîfrit un partisan de l'empereur Ermrich; il amène 26000 hommes contre Dietrich et les Huns. Dans une première rencontre il manque de tuer Dietrich

---

1. Sur les rapports de ces deux poèmes avec la légende des Nibelungen, v. O. Jänicke, *Deutsches Heldenbuch*, I, p. XXIX sqq. Br. Philipp, *Zum Rosengarten*, LXV sqq. W. Grimm, *H. S.*, p. 138 sqq., *der Rosengarten*, p. LXVII sqq.

2. *Biterolf*, 9833 'Dort halt daz Sigelinde kint
dem alle sîne sache sint
wan ûf hôchvart gewant'.



qui ne doit la vie qu'à sa chemise de soie ornée de quatre reliques, puis Sîfrit à son tour a le casque fracassé et le combat reste indécis. Une seconde passe d'armes donne la victoire définitive à Dietrich. Sifrit reste en vie, mais livre son épée Balmunc et demeure prisonnier sous la garde de six hommes [1].

Tous ces récits contradictoires de la lutte entre Sîfrit et Dietrich ne reposent sur aucune tradition ancienne et sont dus à l'imagination plus ou moins féconde et poétique des jongleurs : ceux-ci spéculaient évidemment sur la grande célébrité des combattants qu'ils mettaient aux prises pour intéresser leur public à l'issue de ce duel. Après cela ils ne se préoccupaient guère de rattacher leurs rhapsodies à l'ensemble de la légende. Plus tard la légende devient en quelque sorte cyclique: on cherche à faire la biographie complète des héros; à ce moment les compilateurs essayent de trouver à ces épisodes une place dans l'histoire de Sigfrid. C'est ainsi que, vers le milieu du xv[e] siècle, l'auteur de la *Préface du Livre des héros,* qui connaissait la version D du *Jardin des Roses,* en combine les données avec des notions très vagues qu'il avait sur la mort des Nibelungen, et fait périr Sîfrit sous les coups de Dietrich [2]. Plus tard encore, Hans Sachs compose une tragédie en sept actes au moyen du *Sigfridslied* combiné avec le *Jardin des Roses*. Il a pour Dietrich la plus grande estime: c'est un roi modèle, un héros posé, raisonnable, rangé. Sewfriedt, au contraire, n'est qu'un jeune téméraire, une mauvaise tête qui fait le désespoir de sa famille. Le roi Sigmund se lamente sur le manque de tenue de son fils, sur ses manières déplorables, son absence de courtoisie, son goût pour les aventures et le vagabondage, et, à la fin de la pièce, le héraut Ernhold vient débiter au public la morale suivante : Tout d'abord le roi Sigmunt, dit-il, montre combien il est triste pour des parents d'avoir un fils qui tourne mal, car ils craignent sans cesse pour lui un sort fâcheux. Sewfriedt,

1. *Rabenschlacht,* 646-54; 683 sq.; Cf. Grimm, *H. S.*, n° 85, 10.

2. V. Grimm, *H. S.*, n° 134, 14 (Seyfrit) der von dem Berner in dem rosengarten erschlagen warde.

c'est la jeunesse mal élevée, sans bonnes mœurs ni vertu, téméraire, insolente et pleine d'audace, qui se jette dans toutes les aventures périlleuses... Kriemhilt, la belle princesse, est une femme que sa suffisance entraîne à toutes sortes de caprices orgueilleux, aussi s'attire-t-elle une foule de choses désagréables. Mais Dietrich de Bern, voilà le modèle du prince soucieux de bonne renommée, qui n'écorche pas les gens pour s'enrichir, plein de justice, de loyauté et de sagesse[1]....

---

1. Erstlich zeigt könig Sigmunt nun :
eltern so ein ungraten sun
haben, den ist gar we und bang,
fürchten mit im bösen ausgang.
Zum andern deut Seifrit die jugent
on zucht, gute sitten und tugent,
verwegen, frech und unverzagt,
die sich in all gferlichkeit wagt...
Zum achten Krimhilt, das schön weib,
deut ein weib, das der fürwitz treib
zu manchem hochmütigen stück
der komt vil unrats auf den rück...
Zum sechsten dient Dietrich von Bern
eim fürsten, der strebet nach ern,
treibt kein schinderei umb reichtum,
helt sich gerecht, aufricht und frum.

## CHAPITRE XI.

### CRITIQUE DE LA THÉORIE DE LACHMANN.

---

Méthode de Lachmann. — Les interpolations dans le Nibelungenlied. — Division du poème en lieder. — L'hypothèse de Lachmann ne repose sur aucune preuve *positive*. — Comme toutes les œuvres des jongleurs, le poème des Nibelungen porte la trace de remaniements successifs dont il est impossible de mesurer exactement l'étendue. — Il est donc illusoire de prétendre restaurer les lieder primitifs des jongleurs.

L'histoire de la tradition allemande sur Sigfrid et les Nibelungen nous a montré comment se sont peu à peu accumulés les matériaux dont se compose le Nibelungenlied. Nous voudrions, avant de passer à la seconde partie de notre étude, voir dans quelle mesure nos résultats concordent avec ceux que Lachmann et son école ont obtenus en appliquant leur méthode critique au poème des Nibelungen, dans quelle mesure aussi ils en diffèrent.

D'après la théorie de Lachmann et de ses disciples, il existe un certain nombre de chants isolés et originaux sur la légende des Nibelungen; chacun de ces chants devient à son tour le noyau d'une sorte de cycle de lieder; enfin les différents cycles s'agrègent à leur tour et, lorsque cette dernière phase de l'évolution est terminée, le Nibelungenlied se trouve achevé. La tâche du critique doit consister à défaire l'ouvrage des arrangeurs qui ont mis la main à cette œuvre composite: à retrouver les cycles de lieder et les chants isolés, tels qu'ils ont été composés et récités par les jongleurs.

Pour cela, il faut commencer par éliminer de la masse totale

du poème, sous le nom d'interpolations, les strophes les plus récentes, les raccords ajoutés par les arrangeurs pour souder les uns aux autres les divers cycles de lieder ou les chants isolés. Ces strophes se reconnaissent aux critères suivants :

1° Elles relient maladroitement deux passages primitivement indépendants l'un de l'autre; elles sont inutiles et puériles ou contredisent d'autres strophes sûrement authentiques;

2° Elles introduisent sans nécessité dans un épisode donné, des personnages qui ne figurent pas à l'origine dans cette partie de la légende, mais qui, dans un poème de longue haleine, doivent être rappelés de temps en temps au souvenir du public;

3° Elles contiennent d'inutiles descriptions d'armes, de vêtements, de fêtes;

4° Elles se distinguent par des défauts esthétiques (nullité du quatrième vers — faiblesse des autres vers, dont les termes sont empruntés aux strophes voisines) ou par des particularités de métrique.

Lorsque le poème a subi cette opération préliminaire, les critiques de l'école de Lachmann examinent séparément chacune des divisions naturelles que l'on peut aisément établir dans le Nibelungenlied comme dans toute œuvre de longue haleine. Ils notent les divergences, les contradictions que l'on remarque entre les différentes parties du poème; ils marquent le caractère propre de chacun de ces chapitres, les particularités de style et de composition qui les distinguent les uns des autres; ils étudient comment ces divers chapitres se commandent entre eux, puis concluent que ces divisions naturelles du Nibelungenlied sont en réalité des lieder composés par divers poètes, à des époques différentes et qui se sont peu à peu combinés les uns avec les autres de manière à former un ensemble à peu près satisfaisant.

Quelle preuve avons-nous que les fragments détachés du poème des Nibelungen par ces opérations successives sont bien des œuvres originales et non les chapitres d'un poème, artificiellement isolés? Supposons par exemple que le Nibelungenlied soit une compilation d'anciens lieder remaniés et raccordés les uns

aux autres, on ne peut pas affirmer *a priori* que la méthode dt Lachmann, appliquée à une œuvre de ce genre n'aurait donn( aucun résultat. Seulement ce résultat serait évidemment illusoir( et artificiel et ne nous présenterait pas le poème sous une form( plus ancienne que celle qui nous est conservée par les manuscrits.

Remarquons tout d'abord que la plupart des critères employés par Lachmann pour reconnaître les interpolations, cessent d'être applicables dès qu'on se place dans l'hypothèse d'un remaniement des lieder originaux. Il est certain en effet que les strophes éliminées de la sorte n'auront pas fait partie des poèmes de jongleurs, mais on n'aura plus la certitude d'avoir éliminé toute l'œuvre des arrangeurs. Il y aura des strophes sûrement modernes, d'autres qui peuvent être anciennes, mais peut-être aussi modernes; il sera impossible de faire le triage des strophes authentiques et des interpolations.

D'autre part, les contradictions signalées entre les diverses parties du poème ne sont pas une preuve irrécusable que ces parties ne doivent pas être attribuées au même auteur. Nous avon: eu à plusieurs reprises l'occasion de montrer comment la tradition finit par accepter des données qui se contredisent et que le poète n'est pas toujours libre de modifier. A plus forte raison un arrangeur qui opère sur des lieder de provenance divers( peut-il avoir quelque difficulté à les accorder les uns avec le: autres. Le jongleur qui a confectionné le poème d'Orendel, en cousant bout à bout deux lieder plus anciens, laisse subsister de. invraisemblances et des contradictions bien autrement fortes qu toutes celles qu'on a pu signaler dans le Nibelungenlied.

De même les différences de ton et de style entre les divers cha pitres ne sont pas un argument décisif contre l'hypothèse d'u: remaniement. Ces différences — que nous ne songeons pas nier — peuvent tenir dans bien des cas à la différence des sujet traités. Il était impossible de raconter de la même manière l'expé dition de Gunther et Sifrit en Islande ou le voyage des Nibe lungen au pays d'Etzel, la réception des Burgondes à Bechelâren

ou la première entrevue de Sîfrit et de Kriemhilt. Des morceaux traitant un épisode de la légende ancienne auront nécessairement un caractère tout autre que des récits de fêtes ou des réceptions courtoises. Il est d'ailleurs très délicat de s'appuyer sur des remarques de style et de métrique pour démontrer que deux ouvrages sont ou ne sont pas du même auteur. W. Grimm, se basant sur des observations de ce genre, a essayé d'identifier l'auteur de *Biterolf* et celui des *Lamentations*. Supposons qu'on opère d'après la même méthode sur les deux moitiés du Nibelungenlied par exemple. Il est, pour moi, absolument hors de doute que les ressemblances notées seraient bien autrement frappantes qu'entre *Biterolf* et les *Lamentations* et les différences bien moins considérables. Faudrait-il conclure de là que les deux moitiés du Nibelungenlied sont du même auteur? Dans ces questions très délicates de critique littéraire, les énumérations et les catalogues ne suffisent pas pour donner une certitude objective. Lachmann et ses disciples ont recueilli et classé les faits qui peuvent confirmer leur thèse avec une exactitude qui ne laisse rien à désirer. Mais la conclusion de leurs recherches, c'est l'affirmation très subjective que les différences observées entre les divers chapitres du Nibelungenlied sont telles que l'ensemble du poème ne peut pas avoir été composé ou arrangé par la même main.

Nous regarderons donc la théorie de Lachmann comme une hypothèse sans preuves *positives*. Elle peut être considérée comme valable tant qu'on n'aura pas établi qu'une autre hypothèse a plus de vraisemblance pour elle et explique mieux les faits connus; mais tous ces résultats deviendront suspects dès l'instant où l'on aura des indices sérieux que le texte des lieder originaux a été remanié.

Cherchons à nous représenter les dispositions d'un arrangeur essayant de faire à l'aide des poèmes des jongleurs un récit complet de la légende des Nibelungen. Il est vraisemblable *a priori* qu'il ne se donnera pas la peine de composer sur nouveaux frais un poème de longue haleine. A quoi bon? Le public ne s'inté-

resse pas à l'art du poète, mais aux histoires qu'il raconte. Pourvu que son œuvre plaise, personne ne songera à l'accuser de plagiat s'il prend à son compte les productions d'autrui et les reproduit plus ou moins exactement. Nous devons donc nous attendre à ce que l'arrangeur, pour économiser son temps et sa peine, retouche aussi peu que possible les lieder dont il se sert, à ce qu'il en conserve, dans la mesure du possible, le fond et même la forme. Sa tâche peut donc ne pas être bien difficile. Les divers lieder destinés à être chantés devant le même public, ne pouvaient guère se contredire trop manifestement; chaque auteur d'un poème nouveau est obligé de tenir compte dans une certaine mesure de l'ensemble des lieder en cours, et son œuvre, dès son apparition, vient prendre rang dans une chaine continue de petits poèmes. De plus, il est peu probable que chaque jongleur se soit borné à réciter ses propres œuvres; avant le recueil définitif, il a dû se former des recueils partiels faits de chants composés les uns en vue des autres ou même de lieder de provenance diverse raccordés les uns aux autres. Bref, les lieder originaux ont très bien pu passer entre les mains de plusieurs arrangeurs successifs avant de prendre la forme sous laquelle nous les connaissons.

Dans ces conditions, nous pouvons fort bien admettre que la plupart du temps le contenu d'un des chants reconstruits par Lachmann doit correspondre au contenu d'un lied ancien. Il y a certainement eu des lieder sur l'arrivée de Sifrit à Worms (I), sur la légende de Brünhilt (IV, V), sur la mort de Sifrit (VIII), et il est infiniment probable que les parties correspondantes du poème des Nibelungen reproduisent plus ou moins exactement ces lieder. On conçoit aussi très bien comment autour de ces chants sont venus se grouper d'autres morceaux de valeur et d'étendue très-différentes, et qui peu à peu se sont soudés les uns aux autres de manière à former un récit continu. De même dans la seconde moitié du poème on distingue facilement une série de parties anciennes: le voyage des Burgondes au pays des Huns (XIV), auquel est venue s'ajouter plus tard la réception à Beche-

lâren, puis l'arrivée des Nibelungen à la cour d'Etzel (XVI, XVII), la mort d'Ortlieb (str. 1849 sq.) et le massacre des Nibelungen (XX). L'arrangeur a dû suivre de très près le texte des anciens lieder, puisque dans sa description de l'arrivée des Burgondes à Etzelburg il combine manifestement plusieurs récits du même événement. S'il avait composé un poème original sur des données anciennes, il aurait certainement évité de répéter deux et trois fois les mêmes motifs. Dans la série de lieder anciens, sont venus s'intercaler les chants en l'honneur de Volkêr (XVI, XVII), de Dancwart et d'Irinc (XVIII, XIX), puis, plus tard, l'ambassade de Rüedegêr (XI), et celle de Werbel et Swemmelîn (XIII) ont complété le récit. Enfin à une époque très récente, quelques morceaux descriptifs sont venus se glisser dans les intervalles de l'action: le voyage de Kriemhilt et de Rüedegêr au pays des Huns (XI) et les fêtes données par Etzel (XII), l'épisode de Gelpfrât et Else et celui du chapelain de Gunther; le tournoi à la cour d'Etzel (XVII a), le récit du combat qui suit la mort d'Ortlieb (XVIII a). On peut ainsi, sans trop de chances d'erreur, faire la classification *des matériaux* dont se compose le Nibelungenlied. Est-ce à dire pour cela que nous possédions encore les œuvres originales des jongleurs?

Il nous semble que la critique de Lachmann fait trop peu de part aux arrangeurs qui ont successivement travaillé au Nibelungenlied. Les jongleurs font le moins souvent possible œuvre de poète : ils créent, ils inventent peu ; n'ayant pas d'ambition littéraire, ils ne demandent qu'à aller vite en besogne pour enrichir leur répertoire; ils préfèrent donc remanier des œuvres anciennes et les remettre à la mode. La propriété littéraire n'existe pas pour eux; n'ayant aucun scrupule à prendre leur bien partout où ils le trouvent, ils empruntent leurs sujets à la légende héroïque, à la poésie chevaleresque, à la littérature ecclésiastique. Leur travail consiste à adapter l'œuvre de leurs devanciers au goût toujours changeant de leur public, à combiner des sources différentes et à les mettre d'accord, à introduire dans le récit des descriptions ou des épisodes nouveaux; au point de vue de la forme, à écarter des

expressions vieillies ou des formes dialectales, à rendre les vers plus faciles et plus coulants. Il s'agit chaque fois de modifier l'œuvre de façon à ce qu'elle produise le plus d'effet possible à un moment donné et sur un public donné. Il est donc toujours impossible de retrouver la forme primitive d'un poème de jongleur. Nous n'avons pas le texte original du *Roi Rother*, ni de *Salmân et Môrolf*, ni d'*Orendel;* les *Lamentations* et le *Biterolf* sont des remaniements de poèmes plus anciens ; il existe plusieurs rédactions très différentes de *Saint-Oswald, du duc Ernst*, de *Wolfdietrich*, du *Jardin des Roses*. « Chaque manuscrit est un monument à part, ne reproduisant son modèle qu'autant que le comportent l'époque et les circonstances dans lesquelles le remaniement a été entrepris [1]. » Presque toujours nous nous trouvons en présence d'une série d'arrangements greffés les uns sur les autres et la critique ne sait où s'arrêter pour trouver une composition originale.

Seul le Nibelungenlied ferait exception à cette règle générale : il renfermerait une série de poèmes originaux composés entre 1190 et 1200 et réunis vers cette époque en un seul corps; pendant une dizaine d'années, par conséquent, des fragments détachés du poème auraient été récités ou lus au public sans que les vers des poètes primitifs aient été altérés, sans qu'on ait retranché une seule strophe ou changé le moindre détail à leurs lieder.

Nous ne croyons pas que le Nibelungenlied ait échappé à la loi commune, ni qu'il soit sorti presque intact des mains des arrangeurs. De l'aveu même de Lachmann, toute la fin du poème (XX[e] lied) n'est pas à proprement parler une œuvre originale; elle a été composée à l'aide de lieder plus anciens dont la critique a essayé de reconstruire les données et de retrouver le caractère. Mais nous avons vu que, dans le 20[e] lied, le récit de la mort de Rüedegêr supposait une connaissance exacte du 15[e] lied où Volkêr reçoit les anneaux d'or de Gotelint, et du 11[e] lied dans lequel Rüedegêr prête serment de fidélité à Kriemhilt ; que, d'autre

1. Piper, *Spielmannsdichtung* I. (collection Kürschner, vol. II), intr., p. 28.

part, le 15e et le 11e lied ne se comprenaient pas s'ils n'étaient pas destinés à amener le récit du 20e lied. Voilà déjà un indice positif d'un travail de raccordement entre les différents lieder. Ajoutons que tout le développement de la seconde partie du poème suppose une série de remaniements successifs : l'un après l'autre Dietrich, Rüedegêr, Irinc, Volkêr, Dancwart s'introduisent dans la légende et apparaissent d'abord dans un lied original ; par une série de remaniements successifs, les parties plus anciennes du poème sont mises en harmonie avec les données nouvelles, et les personnages créés par la fantaisie des jongleurs prennent ainsi une place toujours plus importante dans les lieder détachés et dans le recueil définitif.

Cet envahissement progressif se fait, nous semble-t-il, d'une façon continue et il est très difficile de reconnaître exactement la part qu'il faut faire aux arrangeurs, et celle qui doit être laissée aux auteurs de lieder. Il existait certainement un lied racontant le voyage des Burgondes au pays des Huns avant que Volkêr n'eût été introduit dans la légende ; on peut donc s'étonner de ce que ce personnage figure dans le 14e lied où il ne joue d'ailleurs aucun rôle. Le 16e lied est, d'après Lachmann, plus ancien que le 18e où sont racontés les exploits de Dancwart ; pourquoi le 16e lied prépare-t-il la situation du 18e en racontant que Dancwart remplit les fonctions de maréchal et que Kriemhilt fait loger les valets des Burgondes loin de leurs maîtres ; la suite du 17e lied et le 12e lied, qui appartiennent à des cycles différents, sont seuls à mentionner Schrûtan et Gibeche, Râmunc et Hornboge qui sont d'ailleurs de simples figurants et ne reparaissent pas dans le reste du poème. Le 18e lied connaît le jongleur Werbel (1901) et fait allusion à son ambassade à Worms qui est décrite au 13e lied, bien que ce lied n'appartienne pas au même cycle que le 18e. Il serait aisé de multiplier les exemples de ce genre et nous avons eu à plusieurs reprises l'occasion de les signaler au cours de notre étude.

Notre conclusion sera nécessairement assez sceptique. Nous reconnaissons volontiers que l'hypothèse d'un remaniement des

lieder originaux n'a pas plus de preuves *positives* en sa faveur que la théorie de Lachmann. L'une et l'autre peuvent à la rigueur expliquer les faits que nous venons de signaler : le tout est de décider laquelle des deux interprétations est la plus vraisemblable, laquelle des deux offre le moins de chances d'erreur. On peut, croyons-nous, retrouver avec une précision suffisante l'histoire de la légende autrichienne du douzième siècle et les phases successives qu'elle a traversées avant de se fixer par écrit. Mais Lachmann et ses disciples sont allés plus loin : ils ont voulu défaire l'œuvre des arrangeurs et reconstituer, strophe par strophe, vers par vers, les poèmes originaux des jongleurs. Les vingt lieder qu'ils ont restaurés à force de patience et de sagacité, ont-ils jamais existé dans la réalité et sous cette forme précise ? Nous avons exposé et motivé nos doutes à ce sujet : il faut se résigner à ignorer l'histoire particulière de chacune des strophes du Nibelungenlied ; le problème nous paraît pour le moment impossible à résoudre faute de données suffisantes et pour accepter les résultats si précis, mais si hypothétiques de Lachmann, il faut un acte de foi auquel nous ne pouvons souscrire[1].

---

1. C'est à cette conclusion, ce me semble, qu'arrivent peu à peu et indépendamment les uns des autres, la plupart des critiques qui se sont occupés récemment du Nibelungenlied. — V. Heinzel, *Zs. f. d. A.*, XXXIII, Anz. p.154. Cauer, *Zs. f. d. A.*, XXXIV, 126 sqq. Vogt, *Grundriss d. d. Phil.*, II, 1, p. 310 sqq. — Les articles de M. Kettner dans la *Zs. f. d. Ph.* (bien que l'auteur aboutisse à des conclusions aussi précises et aussi hasardeuses que celles de Lachmann) semblent aussi établir qu'il n'est guère possible de retrouver intacts les anciens lieder des jongleurs.

# CHAPITRE XII.

## LES MŒURS DANS LE NIBELUNGENLIED.

L'ancienne légende des Nibelungen nous montre la vie héroïque telle que pouvaient le concevoir les Germains à l'époque de Tacite. — Le Nibelungenlied et les poèmes de jongleurs de la vallée du Rhin. — Influence de la poésie chevaleresque sur le Nibelungenlied.

L'un des plus grands charmes de la poésie homérique c'est son accent de vérité, de sincérité. Le poète grec a la vue claire et précise des choses; il vit dans la nature; il sait peindre le monde extérieur; il sait rendre sensibles les sentiments et décrire les actions des hommes; il sait faire vivre ses personnages, leur donner à chacun une physionomie individuelle; ses comparaisons sont à la fois poétiques et pleines de naturel. Gœthe pensait que l'artiste grec créait d'après les lois mêmes de la nature, que ses œuvres sont un reflet du monde et de la vie dépouillés de tout ce qu'ils ont de contingent et de vulgaire, qu'elles sont empreintes d'une beauté absolue, d'une harmonie presque divine comme les produits de la nature elle-même.

On chercherait en vain des beautés de cet ordre dans le Nibelungenlied. Ce qu'il y a de plus intéressant dans le poème autrichien, c'est la légende ancienne, ce sont les grandes figures tragiques des héros tels que les a créés l'imagination germanique à l'époque de l'invasion. On peut à juste titre admirer le caractère de Sigfrid, le brillant héros, brusquement arrêté dans sa marche triomphante à travers la vie; celui de son farouche antagoniste Hagen, ce vassal dévoué jusqu'à la mort, jusqu'au crime même à la grandeur de son roi; de Brunhild, si durement humiliée dans

son orgueil de vierge, de guerrière et de reine; de Kriemhilt, qui ne recule devant aucune horreur pour venger la mort de Sigfrid. Comment l'imagination populaire a-t-elle enfanté ces caractères, bien vivants, bien humains ceux-là, et en même temps si spécifiquement germaniques? Pour étudier les mœurs, *l'état d'âme,* que suppose une action semblable à celle du Nibelungenlied, il nous faudrait remonter à l'époque de Tacite, chercher à nous faire une idée de l'âme germanique à cette époque, et nous placer à ce point de vue pour étudier les caractères des divers personnages du poème, leurs passions, leurs instincts violents ou généreux. Nous aurons en effet l'occasion de constater plus d'une fois que ces instincts primitifs du Germain de l'invasion n'ont pas subi de changement radical jusqu'au douzième siècle et que nous en retrouvons encore très distinctement la trace jusque dans le Nibelungenlied.

Ne nous y trompons pas cependant: vers l'an 1200, l'époque primitive où la poésie épique d'un peuple est le reflet direct des sentiments qui l'animent, des passions qui l'agitent, est depuis longtemps passée. Le Nibelungenlied est une œuvre littéraire, et les jongleurs qui y ont mis la main ne se sentaient nullement la mission d'être l'écho de la conscience nationale du peuple allemand. Ils exploitent la légende héroïque comme d'autres exploitaient la poésie lyrique amoureuse, ou le pamphlet sur des faits contemporains. La poésie est leur métier, leur gagne-pain: ils ont des procédés, des formules qui leur permettent de construire un poème selon le goût du public sans grands frais d'imagination.

Pour nous faire une idée de ce qu'était la poésie des jongleurs d'un rang inférieur, au douzième siècle, prenons les récits d'aventures composés dans la vallée du Rhin entre 1140 et 1200, le *roi Rother*[1], *Orendel*[2], *Saint-Oswald*[3], le *duc Ernst, Salmân et*

1. Rother — éd. de K. v. Bahder, *Altdeutsche Textbibliothek,* Halle, 1884.

2. Orendel — éd. de A. E. Berger. Bonn, 1888.

3. Oswalt— éd. de L. Ettmüller. Zurich, 1835. Cf. A. Berger, *Die Oswaldlegende in der deutschen Literatur. Beitr.*, XI, 365 sqq.

*Môrolf*[1]. Tous sont antérieurs au Nibelungenlied, ils n'ont donc pas pu subir son influence. Dans ces poèmes nous saisissons sur le vif les procédés de composition et de style du jongleur, et il nous sera aisé de montrer que dans le Nibelungenlied on retrouve fréquemment les mêmes recettes. Tous ces poèmes de jongleurs ont évidemment été inspirés par les récits des croisés, probablement aussi par les chansons de geste des trouvères de Flandre et de Lorraine. La scène se passe toujours à Constantinople ou en Orient — un Orient de pure fantaisie d'ailleurs. On y voit des rois païens fort méchants et très soupçonneux; ils gardent avec un soin jaloux leur fille qui est belle comme le jour et font couper la tête à tous ceux qui la demandent en mariage. Mais la jeune princesse aime en secret un héros chrétien qu'elle n'a jamais vu d'ailleurs, et se fait enlever par lui. L'aventure se termine invariablement par un grand combat entre les chrétiens et les païens; triomphe des chrétiens: les infidèles sont baptisés en masse ou passés au fil de l'épée. Alors Dieu ordonne au héros victorieux et à sa belle de renoncer aux joies impures de l'amour et tous deux se retirent au cloître où ils meurent dans la virginité finale la plus édifiante du monde. Les jongleurs, malmenés par le clergé, menacés dans leurs intérêts par la concurrence que leur faisait la poésie religieuse, ont pris l'habit de moine et cherchent à en imposer à leur public par un grand étalage de piété: leurs chastes héros sont perpétuellement en prières et jouissent de la faveur toute spéciale de Dieu et de la Sainte-Vierge. A chaque instant néanmoins la vraie figure du jongleur se montre, très reconnaissable sous son masque de piété. Il aime les aventures extraordinaires, les grosses plaisanteries; parfois il s'amuse à faire tourner ses récits à la charge, il semble se moquer à la fois de ses personnages et de son public; d'autres fois encore, il réclame le silence de son auditoire turbulent, ou s'interrompt au milieu de son exposition pour demander à boire...

Évidemment les jongleurs qui ont chanté la légende des Nibe-

1. Salman und Morolf — éd. de Fr. Vogt. Halle, 1880.

lungen étaient plus sérieux, plus cultivés que les auteurs de ces récits d'aventures. Le Nibelungenlied devait être destiné à plaire non seulement sur les carrefours, mais encore dans les châteaux, aussi le ton général est-il bien plus grave, bien plus soutenu. Malgré tout, cependant, le jongleur autrichien emploie souvent les mêmes procédés que le jongleur rhénan. Lui aussi renonce souvent à toute espèce d'originalité personnelle dans ses descriptions. Lorsqu'il est pressé, ou lorsqu'il veut faire du nouveau, il ne cherche pas à voir les scènes qu'il retrace, à *comprendre* les rois et les héros qu'il met en scène. Il se contente de faire parader sous les yeux de son public de simples marionnettes, revêtues d'un costume traditionnel et prenant des poses de convention. Ces marionnettes ressemblent étrangement aux personnages des poèmes de jongleurs. Nous retrouvons dans le Nibelungenlied le bon roi, généreux et décoratif, mais incapable de se tirer d'affaire tout seul ; le mauvais roi, redoutable à tous ceux qui prétendent à la main de sa fille; le héros, toujours vainqueur dans les tournois et les combats; la belle princesse, pour qui soupire un beau chevalier, puis le cortège des vassaux et des comparses. Chacun de ces fantoches a des gestes bien réglés. Le roi reçoit les messagers et donne des fêtes — toutes avec le même programme ; le héros donne des coups d'épée et brille à la chasse; la belle princesse coud des habits, fait des révérences, rougit ou pleure selon les circonstances. Il y a des clichés pour les descriptions de réjouissances, pour les réceptions solennelles, pour les départs, pour les récits de combats. Toutes ces parties modernes du Nibelungenlied, qui appartiennent en propre aux jongleurs et où ils ne sont soutenus par aucune tradition ancienne, manquent d'originalité et d'intérêt. Leurs descriptions n'ont pas de vie, pas de couleur; elles sentent le procédé, la convention; ils revêtent les vieux héros d'un costume moderne et banal et ajoutent au récit des ornements qui l'alourdissent inutilement.

En même temps que se développe la poésie populaire des jongleurs, le lied épique, on voit, vers la fin du douzième siècle, s'épanouir une poésie d'un caractère tout différent, élégante,

aristocratique, raffinée, parfois même jusqu'à la préciosité. Les poètes qui s'adonnent à ce genre nouveau, sont d'une condition bien supérieure à celle des simples jongleurs : ce sont des chevaliers, des nobles[1] ; ils peuvent faire précéder leur nom du titre de *Hêrre*. Les uns comme le chevalier de Kürenberc, le seigneur Dietmar d'Aist, le burgrave de Regensburg, le seigneur Frédéric de Hausen, Henri de Morungen, l'empereur Henri VI, composent des strophes lyriques : ils sont *Minnesänger*, « chanteurs d'amour », et l'amour, l'éloge de la femme, de sa beauté ou de ses vertus, les plaintes exhalées par l'amoureux contre une cruelle qui le laisse languir, forment presque toujours la matière de leurs lieder. D'autres comme Henri de Veldecke, Eilhart d'Oberg, Hartmann d'Aue et plus tard Wolfram d'Eschenbach, sont des poètes épiques ou, pour mieux dire, des conteurs et composent des romans de chevalerie. Ils rompent avec les vieilles traditions nationales : c'est dans la poésie française qu'ils vont chercher leurs modèles. Ils lui empruntent des sujets tirés parfois de l'antiquité classique (les aventures d'Énée par exemple), le plus souvent de la légende bretonne du roi Artus : les exploits des chevaliers de la Table ronde, d'Erec, d'Iwein, de Parzivâl, le roman d'amour de Tristan et Yseult. Soucieux de plaire au public aristocratique, aux chevaliers et aux belles dames, ils visent avant tout à l'élégance et au bon goût. La vieille poésie héroïque a quelque chose de naturel, de primitif : elle met aux prises des héros animés de passions très simples et très violentes, poussés par des désirs effrénés ou par des haines féroces ; elle ressuscite à notre imagination le Germain de Tacite qui marchait au combat le corps nu ou couvert d'un léger sayon. Au contraire, ces héros célébrés par les chevaliers-poètes du douzième siècle portent le costume de

1. Sur les conditions dans lesquelles s'est développée cette poésie aristocratique, et les divers courants qu'on y peut distinguer, v. Burdach, *Reinmar der Alte und Walther von der Vogelweide* (1880), p. 80 sqq., p. 128-139. Walther, un *Dienstmann* pauvre, est le premier jongleur qui se soit permis de composer des Minnelieder jusqu'alors réservés aux nobles.

cour de l'époque; on se plaît à nous décrire le luxe de leurs vêtements, la magnificence de leurs armes et de leurs chevaux; ils aiment les tournois, la chasse, et la guerre pour eux n'est qu'un passe-temps noble. Ils sont galants et empressés autour des dames, et mettent leur épée de chevalier au service de leur belle. Leur âme comme leur corps a revêtu l'habit à la mode, la livrée conventionnelle. Leur idéal est devenu tout différent de celui des anciens héros: ils ne pensent plus comme eux; leurs sentiments sont devenus plus compliqués, leur langage plus recherché, leurs formes extérieures plus courtoises et plus raffinées.

Cette poésie aristocratique devait nécessairement exercer une influence considérable sur les productions des jongleurs. Pour avoir quelque chance de plaire dans les châteaux, ils se voyaient obligés de bannir de leurs lieder toutes les vulgarités, les traits grossiers, les bouffonneries qui pouvaient avoir du succès devant un public populaire, mais qui leur auraient infailliblement aliéné les suffrages d'un auditoire délicat habitué à plus de sérieux et à plus de tenue. A cet égard l'influence des chevaliers-poètes a certainement été des plus heureuses, car elle a donné à la poésie populaire une dignité d'allures qui auparavant lui faisait fréquemment défaut. Mais les jongleurs ne se contentent pas d'imiter le ton général des romans de chevalerie: ils se hâtent de leur emprunter nombre de tournures et d'expressions caractéristiques, d'émailler comme eux leur allemand de mots français; il ne faut pas que les héros populaires, que Sifrit, Gunther, Hagen, Etzel, Dietrich restent en arrière sur les brillants chevaliers de Hartmann ou de Wolfram. Eux aussi devront avoir de beaux vêtements, de belles armes; ils aimeront la chasse et les tournois; donneront des fêtes magnifiques, se montreront galants envers les dames. L'idéal chevaleresque des romans d'aventure est transporté par les jongleurs dans la poésie héroïque; ils donnent peu à peu aux anciens héros le costume et les allures des chevaliers modernes. Cependant cette imitation, ainsi que nous allons le voir, reste en somme superficielle: ce qui a changé c'est moins l'âme même des personnages de la légende que leur aspect en

quelque sorte extérieur, leurs attitudes conventionnelles. La transformation qu'ils ont subie est donc très apparente, elle saute aux yeux ; mais elle est loin d'être profonde, et le Nibelungenlied, si sérieux et si réaliste quand il retrace l'histoire des vieux héros légendaires, est peut-être au fond plus proche parent des poèmes de jongleurs si imparfaits et si grossiers que des brillants et merveilleux récits d'aventures mis en vers par les chevaliers-poètes.

## CHAPITRE XIII.

### LE ROI.

---

Les divers types de rois dans les poèmes de jongleurs et dans le Nibelungenlied. — Le roi et le héros. — Le pouvoir royal. — Rapports du roi avec ses vassaux. — La libéralité (*milte*) est la principale vertu royale. — Le sentiment de la solidarité qui unit le roi et les vassaux (*triuwe*) est l'idée morale qui domine la poésie épique populaire.

« Près de la mer de l'Ouest, résidait un roi nommé Rother; dans la ville de Bari il vivait en vérité au milieu de grands honneurs. D'autres seigneurs le servaient: soixante-douze rois vaillants et preux lui étaient soumis; il était l'homme le plus puissant qui eût jamais reçu la couronne à Rome[1]. »

Tel est le début du *roi Rother* et en général de presque tous les poèmes de jongleurs; toujours on y retrouve le même roi puis-

---

1. *R.* 1. Bî deme westeren mere
saz ein kuninc, der heiz Routher;
in der stat zû Bâre
dâ lebete er zû wâre
mit vil grôzen êrin.
ime dientin andere hêren :
zwêne und sibinzich kuninge,
biderve unde vormige,
die wâren ime al undertân.
er vas der aller hêriste man,
der dâ zû Rôme
ie intfînc die krônen.

sant présenté dès les premiers vers du récit par les mêmes formules épiques: qu'on en juge par l'introduction d'*Orendel:*

« Une ville est située sur la Moselle, du nom de Trèves; elle est célèbre au loin. Là résidait un roi vaillant, on l'appelait le roi Ougel; il était maître légitime et puissant seigneur de douze royaumes qui lui étaient soumis[1]. »

Tous ces rois d'épopée se ressemblent: invariablement ils sont très puissants et suzerains de plusieurs autres rois; à leur suite se déroule un cortège de ducs, de comtes, d'évêques, de seigneurs de toute condition qui vivent à la cour et par leur présence rehaussent le prestige et l'éclat du trône[2].

Parmi ces rois, les uns, comme Ougel dans le poème d'*Orendel,* sont simplement des *ancêtres* des *pères nobles.* Ils ne jouent aucun rôle dans l'action et se bornent à donner à leur fils une excellente éducation jusqu'au jour où il est en âge de prendre l'épée.

D'autres — les rois païens — sont des croquemitaines très redoutables, fort méchants, extrêmement orgueilleux et pleins d'astuce. Ils commandent à des armées immenses, s'abritent dans des forteresses imprenables, font couper la tête à quiconque de-

---

1. *O.* 156. ein stat ligt ûf der Mûselen
die ist zuo Triere genant
gar wîten ist si erkant.
Dar innen was gesezzen
ein hêre wol vermezzen,
Künig Ougel was er geheizen;
er was ein rehter meister
und ein hêre rîcher
über zwölf künigrîche,
die wârent im alle undertân.

2. *S. M.* 23. Fôre a 36 ducs, 50 comtes, 16 rois païens « *die wâren ime undertân* ». — *Osw.,* 7 sqq., 91 sqq., 885 sqq., 1425 sqq., Oswald a 12 rois chacun avec sa couronne d'or, 24 ducs, 36 comtes, 9 évêques, des chevaliers et des guerriers.— C'est ainsi qu'Etzel a *douze* royaumes (*Klage* 25, *N.* 1175, 1331, 1852. *Etzels Hofhaltung,* 1, 2), *treize* (*Biterolf,* 328), *trente* (*Rosengarten,* C, 755; cf. *N.* (C) 1852), *dix* (*Rosengarten* D, 585). — Sîfrit a *trois* royaumes (*Biterolf,* 11700).

mande la main de leur fille et parfois même, pour comble d'abomination, nourrissent le noir dessein d'épouser leur propre fille après la mort de la vieille reine leur épouse!...

Parmi les rois chrétiens, il nous faut distinguer deux types principaux. Les uns sont à la fois rois et héros. Rother, par exemple, lorsque des messagers ont été jetés en prison par l'empereur Constantin, se met lui-même en campagne pour les délivrer et accomplit des prodiges de vaillance pour arriver à ses fins. Il se montre à la fois guerrier redoutable dans les combats et fallacieux artisan de ruses, habile à tromper ses ennemis sous un déguisement, à nouer une intrigue amoureuse ou à préparer un enlèvement. D'autres princes, Salmân ou Oswald, sont moins entreprenants. Ils ont toutes les vertus et savent même déployer à l'occasion un très réel courage, mais ils manquent de savoir-faire et sont déplorablement naïfs. Aussi, ne pouvant se tirer d'affaire tout seuls, ont-ils sans cesse recours à une sorte de factotum très actif et pétri de malices qui vient à leur aide pour triompher de la résistance du roi païen ou déjouer ses stratagèmes. Ces pieux et respectables personnages ne jouent donc pas toujours un rôle très brillant, et leur maladresse est souvent fort risible. Le roi Salmân est trompé par sa femme Salmê qui se moque effrontément de lui et s'enfuit avec un roi païen... Il la reprend à son ravisseur et, malgré cet accroc à la foi conjugale, pardonne à l'infidèle; elle s'enfuit une seconde fois, elle veut même faire pendre son époux qui est tombé entre ses mains: Salmân a si bon cœur, qu'une fois vainqueur du roi païen, il se laisse attendrir par les prières de Salmê et se montre tout disposé à pardonner une seconde fois. Ce pauvre Salmân qui va donner de si bon cœur dans tous les pièges qu'on lui tend, serait incapable de se débrouiller tout seul sans l'assistance de son frère Môrolf. Ce dernier, tout en s'amusant de temps en temps à bafouer son trop naïf parent et à lui faire sentir qu'il n'est pas capable de voler de ses propres ailes, n'en est pas moins l'auxiliaire dévoué du roi et le sert avec une entière fidélité. Le pieux Oswald est à peine plus sérieux que Salmân: ne se croit-il pas obligé de demander par-

don à Dieu des mensonges qu'il se permet pour tromper le roi païen... ! (2230 sqq.); aussi a-t-il toujours besoin, comme Salmân, d'un auxiliaire, un corbeau merveilleux doué de la parole et fertile en ruses, sans lequel il ne peut venir à bout d'aucune entreprise.

Les mêmes types traditionnels de rois se retrouvent dans le Nibelungenlied, plus sérieux et plus imposants, mais, malgré tout, fort reconnaissables. « Dans le Niderlant grandissait le fils d'un roi puissant; son père se nommait Sigemunt, sa mère Sigelint; il vivait dans un puissant château bien connu sur les bords du Rhin : il a nom Santen[1]. » Voilà Sifrit introduit comme Rother ou Ougel. Sigmunt et Dancrât sont des pères nobles comme Ougel. Gunther commence par jouer le rôle de roi païen : il a une fille merveilleusement belle et hautaine qui refuse tous les prétendants; et de plus « maint chevalier orgueilleux » réside à sa cour. Demander la main de Kriemhilt est donc une entreprise périlleuse; Sigmunt cherche à détourner son fils de ce projet téméraire et Siglint verse des pleurs à l'idée des dangers que va courir Sifrit. Dans la suite du poème, Gunther change de rôle et devient le bon roi incapable d'agir par lui-même : Sifrit est son auxiliaire indispensable; il bat Liudegêr et Liudegast, il triomphe à deux reprises de Brünhilt, il offre ses services lorsque de faux messagers annoncent une nouvelle attaque des Saxons et des Danois. Plus tard, c'est Hagen qui agit pour son suzerain, dans toutes les circonstances, grandes ou petites. Il nomme à Gunther les étrangers qui arrivent à Worms; c'est lui qui prépare et exécute le meurtre de Sifrit, lui encore qui enlève le trésor de Kriemhilt et le jette dans le Rhin contrairement à la volonté de ses maîtres. Sa clairvoyance égale son courage; ayant une profonde expérience des hommes, il sait discerner en toutes cir-

1. *N.* 20. Dô wuohs in Niderlanden eins rîchen küneges kint
(des vater hiez Sigemunt, sîn muoter Sigelint),
in einer bürge rîche, wîten wol bekant,
niden bî dem Rîne : diu was ze Santen genant.

constances le parti qu'il faut prendre; pour avoir à deux reprises refusé de suivre ses conseils, Gunther et ses compagnons tombent dans le piège que leur tendait Kriemhilt. Dans toutes les circonstances critiques, Hagen est donc au premier rang et traine pour ainsi dire à la remorque les rois burgondes. Pendant le voyage au pays des Huns, c'est lui qui marche en avant, à la tête des Nibelungen; il est leur véritable chef dans le grand combat qui se livre à la cour d'Etzel. Si le combat de Gunther et de Dietrich met fin à la lutte entre les Huns et les Burgondes, c'est sur la mort de Hagen que se termine le poème. Dans la légende du Nord, Gunnar, après avoir vu le cœur sanglant de Högni, refusait fièrement de livrer le trésor et mourait, le dernier des siens, dans la fosse aux serpents. Dans le Nibelungenlied, les rôles sont intervertis. Gunther règne et n'agit pas; il est faible de caractère et se laisse entièrement dominer par le caractère si fortement trempé de son vassal Hagen qui devient le héros principal et attire à lui tous les regards. De même dans le camp des Huns, Etzel qui, dans la légende du Nord, poursuivait l'exécution de ses sombres desseins avec une farouche énergie, descend au rang de roi fainéant. Sa puissance matérielle est très grande et partout respectée, mais son caractère est indécis et flottant. Il ne sait pas déjouer les desseins perfides de Kriemhilt, et quand le combat a éclaté contre son gré, entre ses hôtes et les Huns, il manque plus que jamais d'audace et de décision. Il assiste en simple spectateur à l'égorgement des siens; même les railleries insultantes de Hagen ne peuvent le faire sortir de son inaction, et il voit succomber les uns après les autres ses amis et ses vassaux sans rien faire pour les venger et punir leurs meurtriers.

On dirait que la poésie populaire germanique établit une distinction, presqu'une opposition, entre la puissance matérielle et la valeur individuelle. Le héros doit en toutes circonstances payer de sa personne: il a pour lui sa force et le sentiment de l'honneur, et se fraye son chemin dans la vie à grands coups d'épée. Il agit seul ou avec un petit nombre de compagnons, ainsi Hagen tenant tête aux Huns avec le seul Volkêr, ou Sifrit se rendant à

Worms avec onze chevaliers pour provoquer le roi Gunther. Même s'il commande à une armée, il ne se conduit pas en général, il ne dirige pas les siens, mais combat pour son propre compte à l'avant-garde, au premier rang, et montre par son exemple aux autres chevaliers comment on remporte la victoire. Le roi, en tant que roi, dispose d'une puissance qui ne lui appartient pas en propre et dont il n'est pas responsable; il représente un peuple tout entier. Il est donc toujours un très noble et très haut personnage, entouré de respect et fidèlement servi par ses sujets, mais il peut fort bien arriver qu'il ne soit pas un héros et, dans ce cas, comme la sympathie du poète est tout entière pour la valeur individuelle, le personnage du roi est sacrifié; son caractère et son courage ne sont pas à la hauteur du rang qu'il occupe.

Comme le roi est en quelque sorte l'incarnation vivante du pays sur lequel il règne, son pouvoir est théoriquement sans limites: il a tous les droits et, quand il désire quelque chose, mieux vaut encore le lui donner de bon gré que de risquer de tout perdre au péril de sa vie[1]. Saint Oswald rappelle à ses 12 rois, 24 ducs, 36 comtes, 9 évêques et à tous ses chevaliers qu'ils lui doivent tous fidélité: c'est de lui que les rois tiennent leurs pays et leurs villes (*lant und burge*), les ducs leurs terres et leurs biens (*lendir unde guot*), les évêques leurs dignités et leurs honneurs (*wirde und êre*); c'est à lui que chaque comte a juré obéissance : c'est pourquoi tous sont ses hommes liges[2]. Ougel qui a des principes d'autorité non moins absolus, engage son fils Orendel à emmener contre les païens huit rois et sept évêques, car, dit-il, nos gens feront tout ce que tu leur ordonneras[3]. De même Sifrit peut feindre sans invraisemblance d'avoir été obligé de suivre malgré lui son suzerain Gunther jusqu'à Isenstein chez

1. *Ruodlieb*, V. 502 sqq.

2. *Osw.* 1502 sqq. *wan ir sît alle mîn eigen* (1496).

3. *O.* 257. Land und ouch die selben liute
die tuont waz du in gebiutest.

Brünhilt. Maître absolu de ses sujets, le roi peut disposer à son gré de leurs destinées. Sîfrit propose à Gunther un combat singulier où chacun des deux rois met comme enjeu son royaume et ses possessions. Quand Brünhilt est vaincue, ses sujets prêtent aussitôt serment de fidélité à Gunther et celui-ci, à son départ d'Isenstein, choisit un gouverneur pour administrer l'île en son nom.

Jamais d'ailleurs le roi n'use de son pouvoir absolu pour tyranniser ses sujets : au contraire, il a grand soin d'ordinaire de conformer sa volonté à leurs désirs. Dans toutes les circonstances graves il prend conseil auprès d'eux. Qu'il s'agisse de conclure un mariage, d'entreprendre une guerre, de recevoir un ambassadeur ou d'accepter une invitation, toujours le roi convoque l'assemblée des parents et des vassaux (*magen unde man*) et lui demande son avis[1]. C'est une preuve de confiance toute particulière que Gunther donne à Rüedegêr lorsque, sans avoir pris l'avis des chefs burgondes, il permet à celui-ci d'exposer la mission dont l'a chargé Etzel (1132). Le roi tient à mettre à profit la sagesse de ses conseillers : « J'entendais dire jadis à mon père (dit le roi Rother à son fidèle Berhter) que tout bon chevalier avait tort, quand on lui donnait un bon avis, de n'en pas profiter[2]. » Orendel de même ne veut pas contraindre ses vassaux à le suivre en terre sainte, et déclare qu'il ne forcera personne à marcher contre les païens pour délivrer le Saint-Sépulcre (261 sqq). Il y a donc en général harmonie préétablie entre la volonté du roi et celle des sujets : le roi agit et ordonne conformément aux

1. *N.* 49 (*147 sqq*), *324* (C), *327 a* (C), 700 sqq, 806 sqq, 1083, 1142, 1397. — Cf. *Ruodlieb* IV. — *S. M.* 67, 79, 24 sqq, etc. — Rother convoque le conseil des *wîsen althêrren*, 59 sqq. Cf. 458 sqq, 546 sqq. *Osw.* 81 sqq, 1421 sqq. *Orendel*, 287 sqq.

2. *R.* 500. jâ hôrtich mînen vater hî bevoren sprechen,
sower wêre ein gôt recke,
daz her unrechte tête,
sô man ime gôten rât gêbe,
daz er des nicht nenême.

désirs de ses vassaux et ceux-ci désirent ce que veut le roi et l'assistent fidèlement sans chercher à faire échec à son autorité. « Dans le choix des rois, dit Tacite, les Germains ont égard à la naissance, dans celui des généraux à la valeur; et les rois n'ont pas une puissance illimitée ni arbitraire; les généraux commandent par l'exemple plus que par l'autorité. S'ils sont actifs, toujours en vue, toujours au premier rang, l'admiration leur assure l'obéissance[1]. » L'idéal poétique du roi et du héros dans l'épopée populaire correspond assez bien à la description que donne Tacite, et il n'est pas impossible que ces types littéraires, qui reviennent invariablement dans les œuvres des jongleurs du moyen âge, aient été fixés et consacrés à une époque très ancienne déjà par la poésie épique populaire.

Les liens qui unissent les rois et ses vassaux sont aussi à peu près les mêmes depuis l'époque de Tacite: la vertu royale par excellence est la libéralité. « Les Germains réclament en effet de la libéralité de leur duc, leur cheval de bataille et cette framée sanglante et victorieuse; sa table et des festins abondants quoique sans délicatesse leur tiennent lieu de solde[2]. » De même, dans l'épopée du moyen âge, les vassaux doivent servir fidèlement leur suzerain et l'assister contre ses ennemis quand il les convoque pour faire la guerre; en échange ils ont le droit d'attendre de lui qu'il les nourrisse, les équipe, leur donne de l'or, des habits, des fêtes. Le poème de Ruodlieb vante la générosité (*larga voluntas*) du roi qui distribue à ses serviteurs des chevaux et même du fourrage[3]. Dans les poèmes de jongleurs surtout, les libéralités royales tiennent une place considérable; la fidélité des chevaliers envers leur maître est même avant tout une question d'argent. Donnant, donnant : si le roi est généreux, s'il offre de belles récompenses, invite à des fêtes brillantes et tient table ouverte, il sera entouré de partisans nombreux et dévoués, qui d'ailleurs

1. *Germanie*, 7.
2. *Germanie*, 14.
3. *Ruodlieb*, I, 101 sqq.

passeront sans scrupules et avec plaisir au service d'un autre maître plus riche ou plus généreux. « Tous les seigneurs étaient dévoués au roi; cela venait de l'or et de l'argent qu'il leur donnait royalement[1] », lisons-nous dans le *roi Rother*. Les chevaliers exhortent leur maître à ne pas épargner l'argent s'il veut réussir dans son expédition contre l'empereur Constantin; aussi Rother voue-t-il à la haine de Dieu, quiconque se montrerait économe du trésor royal[2]. A la cour de l'empereur il se livre à des prodigalités qui éblouissent tout le monde: il équipe et entretient une armée de chevaliers pauvres qui passaient à Constantinople et nourrit tous les pauvres de la ville[3]; pendant les fêtes données par Constantin, il se dépouille de son manteau pour l'offrir à un pauvre jongleur; tous ses gens imitent cet exemple, en sorte que « personne ne conserva ses habits[4] ». Si grande était la libéralité de Rother, qu'il donnait mille livres aussi volontiers que s'il se fût agi de deux sous[5]. Le résultat de ces munificences ne se fait pas attendre. Les vassaux de Constantin ne tardent pas à déclarer qu'ils vont abandonner leur maître et se mettre au service de ce seigneur si généreux. « Ce que nous avons de mieux à faire (disent-ils)..... c'est de devenir les hommes de Dietherich; il nous fera de beaux présents et nous rendra tous opulents[6]. » Et en effet Rother ne manque pas une occasion d'enrichir ses vassaux. Il n'est pas plutôt rentré vainqueur dans son royaume qu'il se jette à leurs pieds pour les prier de vouloir bien rester

1. *R.* 146. sie wâren dem kuninge alle holt;
daz machete silber unde golt,
daz er in kuninclîche gap.

2. *R.* 617.

3. *R.* 1301 sqq.

4. *R.* 1887 sqq. dâr nebehêlt nieman sîn gewant (1891).

5. *R.* 3739 sq.

6. *R.* 1480. Nû dunkit uns bezzer.....
daz wer werden Dietherîchis man.
her gevet uns vromelîche
unde machit uns alle rîche.

auprès de lui et d'accepter ses présents; après s'être fait un peu prier, ils se laissent fléchir et le poème se termine par une vaste distribution de cadeaux, de fiefs et de royaumes[1]. Orendel et la reine Bride, saint Oswald, Salmân et même les rois païens sont tous presque aussi généreux que Rother et offrent libéralement à leurs gens des fêtes, des banquets, de l'or qu'on apporte dans des boucliers, des fiefs, des habits et autres récompenses[2].

Dans le Nibelungenlied, ces habitudes de générosité n'ont pas changé. Donner est pour un roi un moyen d'acquérir de la considération, de l'honneur (*ére*), de s'attirer les louanges de ceux qu'il a comblés de ses bienfaits. C'est donc dans une certaine mesure une marque de supériorité et il y a des règles d'étiquette très strictes pour l'offre ou l'acceptation des cadeaux. Déjà dans le poème de Ruodlieb, le roi estime qu'il n'est pas honorable pour lui que ses vassaux reçoivent les présents des autres seigneurs, et il leur défend à tous d'accepter quoi que ce soit, si ce n'est aux ecclésiastiques[3]. De même dans le poème de *Rother*, le roi ne veut pas rester l'hôte de Constantin, estimant qu'il est plus puissant que ce dernier. Les personnages du Nibelungenlied montrent les mêmes scrupules. Sifrit est trop grand seigneur pour accepter l'or de Gunther comme un simple mercenaire, (258) et Rüedegêr, lorsqu'il est envoyé en ambassade par Etzel, refuse toute espèce de présents (1093, *1218*). Un roi ne doit rien accepter de personne, ni même demander de rançon à un ennemi prisonnier (314). S'il consent à prendre un cadeau, c'est qu'il désire donner à celui qui le lui offre, une marque particulière d'estime et d'amitié. C'est pour cette raison que Gunther et ses compagnons acceptent les présents de Rüedegêr après que le margrave leur a donné l'hospitalité à Bechelâren : le poète a bien

1. *R.* 4807 sqq.

2. *S. M.* 31, 376, 378, 485. Cf. Vogt, *introd.* p. CXXVIII. — *Oswalt*, 116 sqq., 1400 sqq., 1856, 2152, 399, 440 sqq., 1497, 3210 sqq, etc. *Orendel*, 1345 sqq., 3744 sqq., 3796 sq. V. Berger, note sur 3480 sq.

3. *Ruodlieb*, V, 153 sqq

soin de nous l'affirmer expressément : « De tous les dons qu'ils prirent, pas un ne fût entré dans leurs mains, si ce n'eût été par amour pour leur hôte qui les leur offrait si gracieusement[1]. Quand Sifrit vient annoncer à Kriemhilt le retour triomphal de Gunther et de Brünhilt, la jeune fille hésite d'abord à offrir au héros la récompense habituelle des messagers ; mais l'amoureux Sifrit lui déclare que même s'il avait treize royaumes, il accepterait avec joie les présents de Kriemhilt ; d'ailleurs, pour concilier la galanterie avec sa dignité de roi, il ne garde pas les 24 bracelets qui lui sont offerts et les distribue aux suivantes de la princesse[2]. Si c'est faire honneur à quelqu'un que d'accepter ses présents, il en résulte inversement que c'est faire affront à un roi de refuser ce qu'il vous offre, ou de ne pas paraître à ses invitations. Dans le poème de *Rother,* Constantin, voulant donner une fête, commence par déclarer que sa puissance s'étend au loin et qu'il fera pendre sans merci tous ceux qui ne se rendraient pas à son appel (1562 sqq). De même Gunther se montre fort irrité de ce que les messagers d'Etzel, Werbel et Swemmelin se permettent de refuser ses présents et il les contraint de les prendre (*1430*). Plus prudents, les messagers envoyés par Liudegêr et Liudegast pour déclarer la guerre au roi des Burgondes, n'osent même refuser les cadeaux qu'il leur fait offrir, tant ils redoutent sa puissance (165).

Parmi les plus favorisés dans ces distributions de cadeaux, il nous faut citer les jongleurs qui accourent à toutes les fêtes et surtout les messagers qui sont eux-mêmes souvent des jongleurs. Ceux-ci font des profits merveilleux. Équipés aux frais de leur maitre, ils reçoivent un présent (*botenbrôt*) de tous ceux à qui ils portent des nouvelles, et sont en outre récompensés à leur retour par leur seigneur s'ils se sont bien acquittés de leur mission. Ainsi,

1. *N.* 1642. Allez daz der gâbe von in wart genomen,
in ir deheines hende wær ir niht bekomen,
wan durch des wirtes liebe, derz in so schône bôt. (Cf. *1634.*)

2. *N.* 520 sqq.

lorsque Etzel dépêche à Worms auprès des rois burgondes ses deux jongleurs Werbel et Swemmelin, il commence par leur faire préparer « des habits magnifiques »; Kriemhilt qui les charge d'une mission secrète, leur promet des richesses et de beaux habits s'ils s'acquittent bien de leurs messages. Ils partent « comblés de richesses » et « le corps couvert de bons vêtements ». En route ils s'arrêtent à Bechelâren et à Passau où ils reçoivent les présents de Rüedegêr et de l'évêque Pilgrim. A Worms, Gunther leur fait apporter de l'or dans de larges boucliers; Gîselher, Gêrnôt, Gêre et Ortwîn ne se montrent pas moins généreux; même la reine Uote leur donne des écharpes de soie et de l'or; enfin, lorsqu'ils sont de retour au pays des Huns, Kriemhilt, fidèle à sa promesse, leur fait encore « de riches présents[1] ». En énumérant ainsi avec une visible complaisance tous les présents reçus par les messagers, les jongleurs ne cherchaient pas seulement à augmenter le prestige des héros qu'ils mettaient en scène : par la même occasion ils essayaient de stimuler — discrètement — la générosité de leurs auditeurs, de piquer leur amour-propre et de leur faire délier plus largement les cordons de leur bourse. Ils tendaient la main, mais en y mettant des formes. L'auteur de *Salmân*, lui, ne cherchait pas à gazer et menaçait tout simplement de faire périr le héros du poème « si l'on ne veut pas donner à boire au lecteur[2] ».

Un roi cherche donc par ses largesses à retenir autour de lui une suite nombreuse et dévouée, à se faire bien voir partout, à acquérir en tous lieux une réputation de générosité. Il est donc solidaire de ses vassaux : au train que mènent les uns, on juge de la puissance de l'autre, et inversement les vassaux ont toujours intérêt à ce que le maître qu'ils servent ait bon renom au dehors. Rüedegêr, envoyé à Worms comme ambassadeur, veut emmener

1. *N.* 1348, 1354, 1361, *1365-1368*, 1427, *1428-1432*, 1438.

2. *S. M.* 451 a (E) Nu will man den konig Salomon
Sliessen in zwo fessern freysam
Da ynne musz er verliesen Syn werdes leben
Man wolde dan dem leser drincken geben.

500 chevaliers : « En me voyant moi et les miens chez les Burgondes (dit-il au roi Etzel), chacun devra reconnaître que jamais roi ne députa en pays lointain autant de chevaliers que toi tu n'en as envoyé sur les bords du Rhin[1]. »

Un seigneur a donc tout intérêt à fournir à ceux qui doivent l'accompagner ou le représenter de beaux chevaux, des armures neuves et des habits « que l'on puisse porter sans honte sous les yeux des dames [2]». Dans les grandes fêtes surtout, c'est à qui se montrera le plus généreux, le plus prodigue même. Chaque roi équipe ses hommes; les femmes se parent à l'envi et tirent leurs étoffes précieuses des caisses et des coffres qui les contiennent soigneusement pliées et enveloppées de linges. Pendant les réjouissances, l'hôte donne sans compter à tout venant : les amis, les étrangers, les invités, les jongleurs, chacun a sa part. Quand Sîfrit prend l'épée avec 400 jeunes seigneurs, Sigmunt et Sigelint « suivant le vieil usage » prodiguent l'or pour l'amour de leur fils; « chevaux, habits, ils donnaient tout à pleines mains comme s'ils n'avaient plus qu'un jour à vivre[3] ». Parfois même les grands vassaux et les hôtes de qualité tiennent, dans ces circonstances, à rivaliser avec le prince qui les reçoit. Ainsi aux fêtes données par Etzel à l'occasion de son mariage, les seigneurs qui se trouvent à sa cour se livrent à un véritable tournoi de générosité, en sorte que « maint seigneur se trouva par suite de ses libéralités, dépouillé de tout et sans habit[4] ».

---

1. *N. 1096.* Swâ man mich ze Burgonde und die mîne sehe,
daz ir islîcher danne wol des jehe
daz nie künec deheiner alsô manegen man
sô verre baz gesande dan du ze Rîne habest getân.

2. *âne schande* ou *mit êren, 63, 351, 1095, 1374.*

3. *N. 41.* Siglint diu rîche nâch alten siten pflac,
durch ir sunes liebe si teilte rôtez golt.
si kunde ez wol gedienen daz im die liute wâren holt.
*42.* Vil lützel man der varnden armen dâ vant.
ros unde cleider daz stoup in von der hant,
sam si ze lebne hêten niht mêr wan einen tac.

4. *N.* 1310 des gestuont dô vil der degene von milte blôz âne cleit.

Cette idée de solidarité entre le roi et ses vassaux se trouve déjà exprimée dans la *Germanie* de Tacite et devait inspirer les plus anciennes poésies épiques des Germains. « Il existe une émulation singulière... entre les princes à qui aura le plus de compagnons et les plus courageux. C'est la dignité, c'est la puissance, d'être toujours entouré d'une jeunesse nombreuse et choisie : c'est un ornement dans la paix, un rempart dans la guerre. Et celui qui se distingue par le nombre et la bravoure de son escorte devient glorieux et renommé non seulement dans sa patrie, mais encore dans les cités voisines. On le recherche par des ambassades; on lui envoie des présents; souvent son nom seul fait le succès d'une guerre[1]. » Si la gloire d'un prince dépend du nombre et de la qualité de ses vassaux, le devoir de ceux-ci est de se dévouer entièrement à leur maître. « ... Un opprobre dont la flétrissure ne s'efface jamais, c'est de lui survivre et de revenir sans lui du combat. Le défendre, le couvrir de son corps, rapporter à sa gloire ce qu'on fait soi-même de beau, voilà le premier serment de cette milice[2]. » L'intérêt matériel règle donc à l'origine les relations entre le chef et ses compagnons. Le chef est celui qui est fort et qui est riche, mais il a besoin de réunir autour de lui des hommes nombreux et vaillants pour étendre sa puissance individuelle, pour augmenter ses richesses. Les simples guerriers viendront tout naturellement au chef le plus vaillant et le plus généreux, à celui qui les fera vivre, qui saura pourvoir à leur entretien et à leurs plaisirs. Mais ils ne sont pas pour cela de simples mercenaires. Une fois qu'ils ont choisi leur maître, ils ne lui marchandent pas leur dévouement : ils sont à lui corps et âme et mettent leur gloire à le bien servir; leur intérêt personnel s'efface devant celui du seigneur; ils épousent ses querelles; ils sont jaloux de son honneur comme du leur; ils confondent volontairement leur destinée avec la sienne et lui demeurent toujours inébranlablement attachés, fidèles jusqu'à la

1. *Germanie*, ch. 13.
2. *Ibid.*, ch. 14.

mort même, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Le héros de l'épopée germanique fait le sacrifice de son individualité non pas pour une idée ou un principe, pour la patrie, la religion ou la justice par exemple, mais en faveur d'un autre individu. Chez lui le mobile de toutes les actions désintéressées, la vertu morale par excellence, c'est la fidélité, la *triuwe*, c'est-à-dire la conscience du lien de solidarité qui unit le chef et le compagnon, le mari et la femme ou le guerrier et son compagnon d'armes. Faire le bien, c'est être fidèle aux individus à qui on a promis fidélité. La foi religieuse elle-même n'est qu'un serment de fidélité tout personnel prêté par un individu à Dieu, roi du ciel, et à son fils Jésus. Faire le mal, c'est trahir la foi jurée, agir contrairement aux intérêts d'un ami qui comptait sur votre fidélité. Ce sentiment qui domine non seulement le Nibelungenlied, mais aussi, à un degré plus ou moins élevé, presque toute la poésie épique de cette époque, lui donne un cachet particulier, son originalité morale.

L'origine de ce sentiment est, comme nous l'avons vu, intéressée et le Nibelungenlied ne cherche pas à le dissimuler. Le fait de prendre en main la cause d'un autre dans le but de gagner des richesses n'a absolument rien d'avilissant pour un héros. Kriemhilt offre de l'or à tous ceux qui veulent se mettre à son service et attaquer les Nibelungen, elle promet un bouclier d'or à qui lui rapportera la tête de Hagen; et Irinc, qui s'est laissé tenter par cette récompense, recommande avant de mourir à ses compagnons de ne pas chercher à gagner l'or de Kriemhilt, car ils ne pourront éviter la mort s'ils se mesurent avec Hagen[1]. De même dans le camp des Burgondes, quand Volkêr s'élance sur ses ennemis « comme un sanglier sauvage », Hagen fait remarquer en ces termes à Gunther la vaillance du héros : « Vois, noble roi, Volkêr t'est dévoué : il te sert volontiers pour ton argent et ton or[2]. »

---

1. *N.* 1655, 2067, 1962, 2009.

2. *N. 1943.* Nu schowe, künic hêre, Volkêr ist dir holt:
er dient willeclîchen dîn silber unt dîn golt.

Vendre son courage et son bras, entreprendre une aventure périlleuse pour le compte d'autrui et moyennant récompense n'a, d'après les idées de l'épopée germanique, rien d'humiliant pour un guerrier : il est libre de servir tel maître qu'il voudra pourvu qu'il soit fidèle à ses engagements et se montre scrupuleux observateur de la foi jurée.

Mais ces engagements que prend chaque individu peuvent être de diverse nature et d'inégale importance : un héros doit fidélité non seulement à son maître, mais aussi à ses hôtes, à ses amis, à ses parents ; une femme est également tenue à être fidèle envers son époux et envers ses proches. Il peut donc arriver que, par un effet des circonstances, un personnage soit forcé, pour tenir un de ses engagements, d'en violer d'autres. Or le Nibelungenlied — et c'est là sa grande supériorité sur tous les poèmes contemporains — nous montre à chaque instant des héros sollicités de divers côtés par des promesses opposées. Rüedegêr a juré fidélité à son maître Etzel dont il a accepté les bienfaits pendant de longues années ; il a promis à Kriemhilt de la venger si jamais il lui était fait quelque injure. Mais, d'un autre côté, il est l'hôte des Burgondes ; il les a reçus à Bechelâren, a donné sa fille à l'un d'eux, les a conduits à Etzelburg lui-même, se portant ainsi garant de leur sûreté. Quoi qu'il fasse, il sera obligé de rompre un de ses engagements, il manquera au devoir. C'est ce sentiment qui rend son angoisse si poignante.

« Hélas, infortuné, pourquoi ai-je vécu jusqu'à ce jour (s'écrie le margrave) ? Je vais être dépouillé de toute ma bonne renommée, de la loyauté (*triuwe*) et de la sagesse que Dieu a mises en moi. Hélas, Dieu du ciel, que la mort ne vient-elle m'épargner cette honte !

« Si je tiens un de mes serments et que je viole l'autre, j'aurai agi méchamment, j'aurai fait le mal. Si je les viole tous deux, je serai chargé d'opprobre par tous les hommes...[1] »

---

1. *N.* 2090. 'Owê mich gotes armen, daz ich ditz gelebet hân.
aller mîner êren der muoz ich abe stân,

Le margrave ne cherche pas *où* est son devoir; de toute façon il sera traître à une de ses promesses; il ne lui reste qu'à mourir et il le dit à Kriemhilt: « Il faut qu'aujourd'hui Rüedegêr vous paie de tout ce que vous et mon seigneur lui avez donné de bienfaits. C'est pourquoi il me faut mourir[1]... »

Ne pouvant faire tout son devoir, le margrave se réfugie dans la mort. Mais pour qui va-t-il mourir? Pour son suzerain dont il reste le vassal dévoué. Ce trait est caractéristique pour le Nibelungenlied et la poésie populaire. Dans le *Parzivâl* de Wolfram d'Eschenbach (l. VIII) une situation analogue se présente. Gâwân est assiégé et attaqué dans une tour par le roi Vergulaht et ses gens dont il est l'hôte. Or un vassal de Vergulaht, Kingrimursel, sous la sauvegarde duquel se trouvait Gâwân, n'hésite pas un instant à venir au secours de son protégé et à tirer l'épée contre son suzerain. Ce sentiment de la solidarité qui existe entre le roi et ses vassaux semble donc être beaucoup moins vif dans la poésie chevaleresque que dans la poésie populaire; d'ailleurs, dans le Nibelungenlied lui-même, un fait atteste l'influence des romans de chevalerie et une légère évolution dans les idées morales: les obligations de Rüedegêr envers son suzerain suffisaient, dans la légende ancienne, pour le décider à marcher contre les Nibelungen; plus tard vient s'ajouter à ce motif le serment personnel prêté à Kriemhilt: Rüedegêr violerait non seulement sa foi de vassal, mais encore sa parole de chevalier, s'il prenait les armes contre Etzel. Il semble que la morale tende à devenir plus individualiste. Le héros agit non seulement par lui-même, mais aussi pour lui-même; ou du moins il ne relève que de lui-même et sa conscience individuelle devient son seul juge.

---

triwen unde zühte, der got an mir gebôt,
owê got von himele, daz mihs niht wendet der tôt.

2091. Swelhez ich nu lâze unt daz ander begân,
sô hân ich bœsliche und vil übel getân:
lâz aber ich si beide, mich schendet elliu diet.
nu ruoche mich bewîsen der mir ze lebene geriet'.

1. *N.* 2100. Texte cité, chap. VIII, 3.

A une époque plus ancienne le devoir de l'individu consistait non pas à vivre et à briller pour son compte, mais à se dévouer pour le groupe dont il faisait partie, pour sa famille ou pour le chef auquel il avait lié sa destinée.

Kriemhilt aussi se trouve, ainsi que nous l'avons longuement exposé, sollicitée par deux devoirs impérieux: elle doit fidélité d'une part à son mari, d'autre part à sa famille. Elle est donc à la fois fidèle et infidèle — fidèle puisqu'elle venge la mort de Sifrit, perfide parce qu'elle trahit ses frères et ses amis. Et c'est pourquoi la tradition hésite dans le jugement à porter sur ses actes. Elle se montrera plus ou moins sévère selon qu'elle estimera davantage les sentiments de famille ou l'amour conjugal. Dans la légende ancienne, le rôle de Kriemhilt devait très probablement être odieux: d'abord elle hérite du rôle d'Attila, le sombre tyran qui attirait chez lui les Nibelungen pour les dépouiller de leur trésor; de plus elle a accepté une compensation en argent pour le meurtre de son époux, elle est restée au milieu des siens après la mort de Sigfried et n'a donc plus de représailles à exercer contre eux. Le jugement indulgent que le Nibelungenlied et surtout le *Poème des lamentations* portent sur Kriemhilt montrent donc un nouveau progrès de cette morale individualiste dont nous parlions tout à l'heure. L'amour, la passion en quelque sorte égoïste que Kriemhilt ressentait pour Sifrit et les regrets cuisants que lui avait laissés sa mort, légitiment presque aux yeux du poète son manque de foi envers sa famille et le dommage irréparable qu'elle cause à ceux dont elle devrait se sentir solidaire.

Hagen, par contre, est le type du vassal dévoué corps et âme aux intérêts de son maitre: ses destinées et celles du roi Gunther sont indissolublement liées et il refuse avec hauteur de suivre Kriemhilt et son nouvel époux en Niderlant. S'il tue Sifrit, ce n'est pas par haine personnelle ou par intérêt, c'est pour sauvegarder l'honneur de la maison royale de Burgondie: Sifrit s'est vanté d'avoir possédé le premier Brünhilt, il doit périr pour qu'il ne puisse subsister aucun doute sur la légitimité de

l'héritier de Gunther. « Devons-nous élever des bâtards, demande Hagen au roi pour le décider à faire périr Sifrit; mince honneur en vérité pour d'aussi bons guerriers que nous : il s'est vanté d'avoir eu les faveurs de notre chère reine; que je meure s'il n'en perd pas la vie[1]!.. » La mort de Sifrit reste une tache pour Hagen, car il a violé la fidélité qu'on doit garder à un ami et un hôte; mais ce n'est pas un crime sans excuse. Sîfrit, surtout dans la légende ancienne il est vrai, est loin d'être entièrement innocent; Hagen peut se dire qu'il frappe un coupable et surtout qu'il agit dans l'intérêt de son maître; aussi n'a-t-il pas de regrets de son action: il s'indigne de voir pleurer ses compagnons à la vue de Sîfrit mourant: « Je ne sais pas (dit-il) pourquoi vous pleurez. Tout est fini pour nous, peines et soucis; nous trouverons peu d'hommes maintenant qui oseront nous tenir tête. Gloire à moi d'avoir fait disparaître le héros[2]! » Hagen met au-dessus de tout l'intérêt de son maître: il le défendra au besoin contre Gunther lui-même. C'est ainsi qu'il jette le trésor des Nibelungen au fond du Rhin, malgré la défense formelle des rois burgondes : il est obligé, pour échapper à leur colère de se tenir loin de la cour pendant quelque temps; peu lui importe puisqu'il a su, par sa prévoyance, leur épargner une faute et éloigner d'eux un grave péril. Plus tard Gunther, malgré l'avis de son vassal, consent au mariage de Kriemhilt et d'Etzel et accepte l'invitation du roi des Huns. Hagen prévoit le sort qui attend les Burgondes, mais il est décidé à ne pas séparer son sort du leur, et quand Gêrnôt lui dit que le meurtrier de Sîfrit peut avoir des raisons pour craindre de revoir Kriemhilt, il répond fièrement: « Jamais je n'agis par peur; si vous l'ordonnez, seigneurs, eh bien en avant; je vous suivrai volontiers au pays des Huns[3]. » Il chevauche à la tête des Nibe-

1. *N.* 810. Texte cité, chap. VI, 2.
2. *N.* 934. Texte cité dans l'introd.
3. *N.* 1453. Dô sprach von Troneje Hagne 'durch vorhte ich niht entuo.
swenne ir gebietet, helde, sô sult ir grîfen zuo.
jâ rîte ich mit iu gerne in Etzelen lant.'

lungen, les aidant en toute circonstance à surmonter les obstacles qui s'opposent à leur marche; après son entretien avec les ondines sur les bords du Danube, sa conviction est faite, il sait que ni lui ni aucun de ses compagnons ne reverra son pays. Moins que jamais il songe à les quitter: il veut les aider à mourir en héros et regarde la mort en face sans crainte et sans hésitation. La fidélité du vassal qui, dans la première partie du poème, le poussait au crime, lui donne cette fois un héroïsme presque surhumain. Il sait d'ailleurs qu'il peut compter sur ses seigneurs comme ceux-ci peuvent compter sur lui et l'étroite solidarité qui unit le maître au vassal s'affirme d'une manière éclatante dans la scène pathétique où Kriemhilt offre vie sauve à ses frères s'ils consentent à lui livrer Hagen.

« A Dieu ne plaise! dit alors Gêrnôt! Quand nous serions mille de la race de tes parents, nous péririons tous plutôt que de livrer prisonnier ce seul homme. Jamais nous ne ferons cela. »

« Il nous faut cependant mourir, reprit alors Gîselhêr; nul n'empêchera de nous défendre en chevaliers. Qui désire combattre contre nous? Nous sommes toujours ici, car jamais nous n'avons trahi la confiance d'un ami. »[1]

---

1. *N.* 2042. 'Nune welle got von himele,' sprach dô Gêrnôt.
'ob unser tûsent wæren, wir lægen alle tôt,
der sippe dîner mâge, ê wir den einen man
gæben hie ze gîsel. ez wirt nimmer getân.'

2043. 'Wir müesen doch ersterben.' sô sprach dô Gîselher.
'uns enscheidet niemen von rîterlîcher wer.
swer gerne mit uns vehte, wir sîn et aber hie;
wan ich deheinen mînen friunt an triwen nie verlie.'

## CHAPITRE XIV.

### LE HÉROS.

La vie héroïque dans les poèmes de jongleurs et dans le Nibelungenlied. — Pour les jongleurs, l'idéal du héros est l'habile homme qui sait se tirer d'affaire en toute rencontre. — Le Nibelungenlied s'élève au-dessus de cette conception. — Qualités du héros : La force et l'audace. — La beauté. — L'honneur.

Les romans de chevalerie et le Nibelungenlied. — L'honneur est le seul mobile des actions du chevalier. — Les héros de la poésie populaire, plus réalistes et plus sérieux, ont des instincts plus matériels et des désirs plus violents.

Toute grande œuvre littéraire contient, dit-on, un traité de la nature ou des hommes[1]; et il nous semble, en effet, qu'il se dégage du Nibelungenlied une sorte de philosophie morale, une conception de la vie qui ne manque ni d'originalité ni de grandeur. Un poème épique met en scène des héros, c'est-à-dire des hommes dans la pleine acception du mot, des hommes possédant à un rare degré tous les dons naturels, toutes les vertus. En nous racontant la vie de ses héros, en nous faisant connaître ou deviner leur caractère et leurs sentiments, le jongleur nous apprend en même temps comment il rêve la vie, comment il conçoit l'homme idéal. Au travers de ses récits d'aventures nous voyons paraître quelque chose de sa personnalité et de ses idées : nous pouvons retrouver le point de vue où il était placé pour juger

1. Taine, *La Fontaine*, p. 64.

des hommes et des choses, voir sous quel angle le spectacle de la vie lui apparaissait ainsi qu'à un grand nombre de ses contemporains.

Dans les poèmes de jongleurs antérieurs au Nibelungenlied, l'idéal de l'existence héroïque n'est pas très relevé. Il n'y a pas lieu de s'en étonner d'ailleurs, étant donnée la condition sociale des jongleurs. Comme ils mènent une vie d'expédients, comme ils errent par voies et par chemins, toujours en quête d'un diner ou d'un peu d'argent, comme, d'autre part, ils s'adressent à un public qui demande à être amusé par de grosses bouffonneries, leur type préféré sera celui de l'habile homme qui se tire d'affaire dans les situations les plus périlleuses et cela plutôt par son savoir-faire que par sa vaillance. Le héros favori du poème d'*Oswalt* est un corbeau. Cet animal merveilleux est doué de la parole; il est fort rusé [1] et plus utile à lui seul qu'une armée entière [2]; sans lui Oswalt ne pourrait réussir dans aucune de ses entreprises et périrait infailliblement sous les coups du roi païen Aaron [3]. Aussi cet oiseau rare est-il comblé d'honneurs; il est le *noble* corbeau [4] et vole *glorieusement* [5] à travers les airs; les païens, éblouis par les gracieux saluts qu'il leur adresse [6], trouvent que c'est un bien bel oiseau; la fille du roi Aaron s'en éprend, l'appelle « oiseau de mon cœur », et menace son père de se faire chanteuse ambulante s'il a le malheur de tuer le corbeau. Oswalt aussi lui prodigue les marques de tendresse, l'embrasse à la tête et au bec, étend son manteau d'hermine à terre pour le recevoir quand il revient d'ambassade et va même jusqu'à lui dire qu'il est son serviteur empressé (1867). Rien d'étonnant si le corbeau le prend de très haut avec son maître — il va jusqu'à le traiter de

1. *Osw.* 349, 737, etc.
2. *Osw.* 351 sq.
3. *Osw.* 1343 sq., 1679, 2665, etc.
4. *Osw.* 757, 759, 767, 789, etc.
5. *Osw.* 625, cf. 455, 1873.
6. *Osw.* 827.

fou[1] — et même avec les anges du Seigneur qu'il tance très vertement quand ils se mêlent de lui donner des conseils : « Ange, tu n'as qu'à te taire et à bien écouter ce que j'ai à te dire[2]... » Les ambitions du corbeau ne vont d'ailleurs pas très haut : il aime le clinquant et demande à son maître de lui donner une couronne d'or et de faire dorer son plumage. Surtout il est très porté sur la bouche : « Il n'est si bon chrétien, dit-il, qui, lorsqu'il a faim, ne soit de fort triste humeur[3] », aussi, pour se tenir en gaîté, est-il toujours à dîner chez les sirènes, chez les païens, chez son maître. Aussi quelle n'est pas son indignation lorsqu'il est oublié par Oswalt en Angleterre et que le cuisinier et le sommelier ne lui donnent plus rien à manger ; il en est réduit à disputer sa nourriture aux cochons et aux chiens qui aboient férocement contre lui chaque fois qu'il essaye de leur voler leur pitance. Faire jeûner le corbeau ! C'est trop peu d'une seule mort pour expier un tel forfait : qu'on noie les deux coupables dans la mer, qu'on les suspende au gibet.

Nous laissons de côté Môrolf, un héros plus fantaisiste encore, si possible, que le corbeau, prestidigitateur émérite, à l'esprit fertile en mensonges et tromperies, artiste en ruses et stratagèmes extraordinaires. Les héros les plus sérieux même des poèmes de jongleurs, le roi Rother, par exemple, ont une ressemblance de famille très marquée avec le corbeau d'Oswalt. Comme lui, Rother s'entend admirablement à tromper ses ennemis ; il est sans cesse désigné par la périphrase : « l'homme artificieux » (*der listige man*). Pour délivrer ses messagers emprisonnés sur l'ordre de l'empereur et, du même coup, enlever la fille de Constantin qu'il désire pour femme, il se rend à Constantinople sous un faux

---

1. *Osw.* 1757. wie ist mîn hêrre sô gar ein tôr.

2. *Osw.* 1741. engel dû solt stille gedagen,
merke, waz ich dir habe ze sagen.

3. *Osw.* 817. ez ne wart nie kein kristen sô guot
swenne in hungert, erst vil ungemuot.

Cf. 632, 688 sqq., 1018, 1281, 1780, cf. 1895-1922.

nom et se donne pour un vassal banni du roi Rother. Il a pour auxiliaires des géants qui sont les personnages comiques du poème, qui rossent les intendants de l'empereur, écrasent contre la muraille un lion apprivoisé qui voulait les molester et font mourir de peur le pauvre Constantin et son épouse. Pourtant Rother se garde bien de délivrer ses compagnons de vive force ; il noue une intrigue amoureuse avec la fille de l'empereur et attend patiemment une occasion favorable pour enlever à Constantin d'un seul coup de filet ses prisonniers et sa fille. Cependant Constantin, grâce aux ruses d'un jongleur, rentre en possession de sa fille. Rother ne se décourage pas : à voleur, voleur et demi. Il retourne à Constantinople, pousse l'audace jusqu'à pénétrer sous un déguisement dans le palais impérial, où l'on célébrait tout juste les noces de la fille de Constantin avec un roi païen, et se glisse dans la salle du festin, sous la table. Il est surpris, fait prisonnier et va être pendu au gibet quand il est délivré par ses compagnons qui taillent naturellement en pièces les païens et les soldats de Constantin.

Les rois païens contre lesquels les héros chrétiens Môrolf, Oswalt, Orendel ou Rother exercent leur sagacité et la force de leurs bras sont des personnages tout à fait sacrifiés et qui n'inspirent pas le moindre intérêt ; ils sont méchants à plaisir, perfides, violents et cruels par nature. Ils s'amusent à faire mettre à mort ou jeter en prison tous ceux qui viennent leur demander la main de leur fille, et cela sans aucune nécessité. Veulent-ils se marier, il faut que ce soit avec la femme d'un autre ou avec leur propre fille ! Ils détestent les princes chrétiens comme le taureau a horreur du rouge ; ainsi dans *Orendel* une vingtaine de rois païens viennent les uns après les autres provoquer le héros sans aucun motif. « Je veux prendre la Robe grise et la pendre au gibet, et je veux aimer de tout cœur dame Brîde », voilà toutes les raisons qu'ils allèguent. C'est donc pain bénit pour les héros chrétiens de berner ces vilains croquemitaines, de leur jouer des tours pendables et de les exterminer sans pitié. Les rois païens fondent sur ces chrétiens comme des taureaux furieux ; mais ceux-ci

évitent habilement les coups de corne, harcèlent la bête, l'agacent et l'irritent de toutes les manières, puis, une fois qu'ils se sont suffisamment divertis à ses dépens, ils l'achèvent d'un coup d'épée et la lutte est terminée.

L'existence héroïque nous apparaît dans ces poèmes comme un grand assaut de fourberie et de tromperie. Homère raconte que le héros « Autolycos, le noble père de la mère d'Odysseus, l'emportait sur tous les hommes par le vol et par le parjure : c'était un don qu'il tenait du dieu Hermès. » Le héros d'un poème de jongleur tient toujours d'Autolycos. Il sait combattre à l'occasion avec vaillance, mais avant d'écraser ses adversaires, il se donne le plaisir de les tromper, de les étourdir par des stratagèmes compliqués. Sous le manteau royal ou la cotte de mailles il a l'âme et les talents d'un véritable jongleur — virtuose sur la vielle ou la harpe, plein d'amour pour les mendiants et les vagabonds, très disposé à malmener les intendants, habile à tramer des ruses savantes ou à mener des intrigues amoureuses. Dans ces conditions les conflits ne sont jamais bien sérieux. Je comparerais volontiers le jongleur populaire à un auteur de mélodrames ou de romans-feuilletons. Il amènera par une intrigue savante des situations terribles qui font frissonner les bonnes âmes. Le traître et le parti des *méchants* fera courir d'effroyables dangers au parti des *bons*. Ne craignez rien, l'auteur est bon enfant : ses héros sont des gens qui savent se retourner, des malins qui ne sont dupes de rien et réussissent toujours à se tirer d'affaire — voir Rother, le corbeau d'Oswalt. Puis il a le mot pour rire, il aime à amuser son public et met volontiers en scène des personnages comiques — Môrolf, les géants du roi Rother. Au dénouement, tout s'arrange pour le mieux. Salmân punit sa femme infidèle et gagne le cœur d'une belle princesse, Orendel retrouve Brîde, Oswalt conquiert Spange et Rother la fille de Constantin. Tout est bien qui finit bien.

Si le Nibelungenlied continue la tradition populaire, on voit du premier coup d'œil qu'il s'élève bien au-dessus des poèmes de jongleurs par le sérieux et la gravité dont ses récits sont em-

preints. Plus de badinage : la lutte n'est plus entre chrétiens et païens, entre les bons et les méchants. Il y a des héros éprouvés dans les deux partis ennemis et le choc de leurs passions opposées n'en est que plus terrible. Ce n'est pas d'ailleurs qu'ils dédaignent la ruse pour arriver à leurs fins : on se rappelle les supercheries grâce auxquelles Sifrit et Gunther viennent à bout de la résistance de Brünhilt. Mais ces ruses n'ont rien de gai, rien de comique, et deviennent parfois d'horribles trahisons. Hagen est de la race de Rother, de Môrolf ou du corbeau d'Oswalt ; c'est un habile, un réaliste qui voit clair dans la vie. Seul de tous les Burgondes il devine les noirs projets de Kriemhilt sans se laisser jamais abuser par une feinte résignation. Pas un instant sa vigilance n'est en défaut et tous les efforts de ses ennemis pour le surprendre par trahison échouent misérablement. Il est aussi résolu que clairvoyant, n'hésite jamais sur les moyens à employer pour arriver à ses fins et sait à propos avoir recours tantôt aux perfidies les plus ingénieuses et les plus savantes — envers Sîfrit par exemple — tantôt à la force brutale et à la violence — contre Kriemhilt ou plus tard contre les Huns. Mais à aucun moment on ne songe à s'amuser de ses stratagèmes, ou à se divertir aux dépens de ses victimes. Kriemhilt et Sifrit inspirent une pitié à laquelle ne vient se mêler aucun mépris. D'ailleurs la tradition reste en général impartiale entre les deux partis ennemis, entre Hagen et Sîfrit ou Hagen et Kriemhilt. Elle ne refuse ni aux uns ni aux autres les vertus héroïques, la fidélité et le souci de l'honneur : elle n'accable pas l'un pour absoudre l'autre. Personne, pas même Sîfrit, n'est entièrement innocent ; personne, pas même Hagen, absolument condamnable. « Le bonheur finit toujours par appeler à sa suite le malheur », c'est par cette réflexion mélancolique que commence le Nibelungenlied et qu'il se termine. Et il semble bien, en effet, parfois que le cours des événements soit dirigé par une sombre et mystérieuse fatalité, habile à mettre en œuvre les passions pour détruire la prospérité des hommes et amener des catastrophes effroyables. La vie héroïque est un rude combat, une mêlée sanglante où les faibles sont écrasés sans

merci, où les forts sont broyés par les événements, victimes de leur âpre orgueil, de leurs passions tenaces et violentes.

Pour que le héros puisse sortir à son avantage de ce combat, il importe avant tout qu'il soit armé de force et d'audace. Tandis que le roi est le représentant du peuple entier et peut compter sur le dévouement de tout son peuple, le héros ne doit compter que sur lui-même, sur sa vaillance, son adresse et ses muscles. Il ne dépend de personne et se fraie victorieusement sa route à travers tous les obstacles qu'il rencontre, ou périt sous les coups d'un adversaire plus fort que lui. Les héros du Nibelungenlied et des poèmes de jongleurs sont donc caractérisés les uns comme les autres par des épithètes telles que *stark, kreftic, küen, balt, lobesam, snel, biderb, guot,* etc.[1]

La beauté physique et l'élégance des manières si prisées dans les romans de chevalerie n'ont qu'une importance médiocre dans l'épopée populaire. Des épithètes comme *schœn, hêrlich, wolgetân, wætlich, statehaft, wunnesam, ẓier, ẓierlich*[2], se rencontrent dans la plupart des poèmes épiques, mais les jongleurs s'attardent rarement à vanter la beauté de leurs héros: dans leurs descriptions ils mettent en relief surtout la force physique, rarement l'élégance d'un guerrier. Ainsi Orendel est large d'épaules, il lance autour de lui des regards féroces et l'intervalle qui sépare ses yeux est large de deux mains. Notons cependant que le roi Rother est à plusieurs reprises célébré comme « le plus bel homme qui jamais naquit d'une femme[3] » et que, dans ce même poème, on loue le beau maintien et la fine taille des chevaliers (1371). Le

1. *lobesam, biderb, guot* (*N. R. Osw. O.*); *snel, küen* et *balt* (*N. R. O.*); *stark* (*N. O.*); *kreftic* (*N.*). Ajoutons des épithètes désignant la puissance ou la noblesse : *edel, ûẓerwelt* ou *-erkorn, rich, hêr* (*N. R. O. Osw.*); *hôch-* ou *wolgeborn* (*O. Osw. R.*) ; *gemeit, stoltẓ* (*N. O. Osw.*); *wert* (*O. Osw.*).

2. *hêrlich* (*N. O. Osw. R.*) ; *schœn* (*N. O. R.*); *wolgetân* (*N. Osw. R.*); *wætlich* (*N. R.*); *ẓier, ẓierlich* (*N.*); *wunnesam* (*O.*); *statehaft, tuginthaft* (*R.*).

3. *R.* 295, *der aller scôniste man der ie von wîbe gequam,* cf. 752, 2056. — *S. M.* 405. *Eẓ ist der aller schônste man den ie kein frouwe ie gewan;* cf. *Wolfdietrich.* B. 567, 3. *Wolfd.* A. 568, 3, 4. (Vogt. *S. M.*, p. CLXXXVIII.)

Nibelungenlied vante à plusieurs reprises la beauté de Sîfrit. Quand le héros se tient debout plein de force et de grâce, on dirait « une image peinte par quelque maître habile [1] ». « Vois, dit Kriemhilt à sa rivale Brünhilt, il l'emporte, magnifique, sur tous les héros comme la lune l'emporte sur les étoiles [2]. » Mais cette beauté souriante et radieuse qui inspire partout l'admiration et l'amour, est un privilège particulier à Sîfrit et lui est attribuée par une tradition probablement fort ancienne. Il en est question dans la légende scandinave qui vante les yeux perçants de Sigurd, ses cheveux bruns et bouclés, la proportion admirable de sa taille, sa courtoisie et sa bienveillance qui le faisaient aimer de tout le monde [3]. Peut-être Sigfrid était jadis le héros lumineux, le dieu du printemps ou de la lumière qui vient réveiller la terre endormie, et la tradition parle encore de sa divine beauté, longtemps après qu'il est tombé au rang de simple mortel. Les autres guerriers du Nibelungenlied n'ont pas les mêmes séductions que lui. Hagen est laid : tout en lui respire la force et inspire la terreur. « Le héros était de belle taille en vérité ; il avait la poitrine large, ses cheveux grisonnaient, ses jambes étaient longues, son aspect terrible ; il avait une superbe démarche [4]. » Quoi d'étonnant si la fille de Rüedegêr se trouble et pâlit quand elle doit embrasser ce redoutable guerrier sur l'ordre de son père [5]. Dans la poésie populaire où la galanterie n'est pas encore une des vertus cardinales du bon chevalier, il n'est pas nécessaire

---

1. *N.* 285. sam er entworfen wære an ein permint
von guotes meisters listen.

2. *N.* 760. Dô sprach aber Kriemhilt 'sihestu wie er stât,
wie rehte hêrlîche er vor den reken gât,
sam der liehte mâne vor den sternen tuot?

3. *V. S.* ch. 13, 22. *Ths.* ch. 185.

4. *N.* 1672. Der helt was wol gewahsen, daz ist alwâr,
grôz was er zen brusten, gemischet was sîn hâr
mit einer grîsen varwe, diu bein wârn im lanc,
eislich sîn gesiune, er hete hêrlîchen ganc.

5. *N.* 1604 sq.

qu'un héros soit beau et plaise aux dames, pourvu qu'il soit vaillant et se fasse craindre de ses ennemis.

Le but que le guerrier doit se proposer avant tout autre, c'est d'acquérir de la réputation, de l'honneur (*êre*). Être admiré ou redouté en tous lieux et, pour cela, faire bruit sur terre, telle doit être sa constante préoccupation. Ce qui constitue l'honneur ce sont les beaux chevaux, les belles armes, les beaux habits; c'est aussi savoir prodiguer l'or sans compter, donner des fêtes somptueuses; c'est surtout vaincre ses ennemis, réussir dans ses entreprises par la force ou par la ruse. Honneur est presque synonyme de succès. Dans un combat le guerrier risque « *son honneur et sa vie*[1] » et tenter la fortune des armes se dit « *lutter pour l'honneur* », « *aspirer à l'honneur* ». L'honneur est donc un avantage en quelque sorte extérieur, matériel, plutôt qu'une qualité morale et ne se confond nullement avec la fidélité ou la loyauté (*triuwe*). Ainsi, lorsque Hagen assassine Sîfrit par trahison, il ne pèche pas contre l'honneur, mais contre la loyauté, il n'est pas une seule fois appelé « *der êrlôse man* », mais toujours *der ungetriuwe man* ».

Comme l'honneur ainsi compris ne s'oppose nullement à l'intérêt égoïste, il serait fort malaisé de décider d'une façon précise si le sentiment de l'honneur est différent dans les poèmes des jongleurs ou dans le *Nibelungenlied*. On peut cependant affirmer d'une manière générale que les héros du *Nibelungenlied* sont plus intéressants au point de vue moral et obéissent à des motifs plus élevés que ceux des jongleurs. Pour ces derniers l'intérêt est à peu près le seul mobile qui les fasse agir. Orendel et Oswalt entreprennent la conquête d'une femme qui leur paraît désirable; Rother et Môrolf cherchent en outre à tirer vengeance d'un dommage matériel qui leur a été causé par leurs ennemis jurés les rois païens; les chevaliers servent fidèlement leur seigneur à

1. *Êre unde leben* ou *êre unde lîp*, dans ce cas la rime à *lîp* est *wîp* (404, 1401, 331, 2087). Cette liaison de mots si fréquente dans *N. l.* ne se rencontre pas dans les poèmes de jongleurs.

çause des bienfaits que leur prodigue sa libéralité. Tous ces héros regardent donc avant tout au profit matériel. Dans le Nibelungenlied nous avons vu que la fidélité, sentiment intéressé à l'origine, s'épure de plus en plus et devient la source des actes les plus désintéressés; nous ne reviendrons pas sur ce point. Mais il est à remarquer en outre que la bonne renommée, le qu'en dira-t-on, préoccupe beaucoup les héros, au moins autant que leurs intérêts matériels. La gloire passe avant le profit. Nous voyons Gunther renvoyer sans rançon les rois de Saxe et de Danemark que Sifrit lui a ramenés à Worms. Irinc se décide à affronter le terrible Hagen au péril de sa vie, en s'écriant: « J'ai voué ma vie entière à la conquête de l'honneur[1]. » Le plus grand malheur pour un héros est une mauvaise réputation. C'est la punition que Sifrit mourant souhaite à son meurtrier Hagen. « Vous devez être honteusement rayé du nombre des bons chevaliers[2] », s'écrie-t-il lorsqu'il se sent traîtreusement frappé. Et l'infortuné Rüedegêr, placé dans la douloureuse alternative de trahir ses amis ou d'abandonner son seigneur à l'heure du danger et de manquer de parole à Kriemhilt, craint les jugements qu'on pourra porter sur sa conduite; il a peur « d'être honni de tout le monde[3] ». « Hélas, malheureux que je suis, s'écrie-t-il, pourquoi faut-il que j'aie vu ce jour! C'en est fait de toute ma renommée, de la loyauté et de la vertu que Dieu avait mises en moi[4]. »

Par cette préoccupation de garder intact leur honneur et d'augmenter sans cesse leur réputation, les personnages du Nibelungenlied se rapprochent des héros des romans de chevalerie qui passent leur vie à batailler, non par nécessité ou par intérêt, mais par profession et pour acquérir au loin un renom de vaillance.

Le vrai chevalier, en effet, ne doit rechercher aucun avantage

1. *N.* 1965, Ich hân ûf êre lâzen nu lange mîniu dinc.

2. *N.* 931, mit laster sult gescheiden ir von guoten recken sîn.

3. *N.* 2091, mich schendet elliu diet.

4. *N.* 2090, texte cité, ch. XI.

matériel; il ne se bat que par goût et pour faire parler de lui. Parfois il embrasse les querelles d'autrui, il se fait redresseur de torts comme Parzivâl, ou bien il erre à l'aventure, cherchant un adversaire digne de se mesurer avec lui et qu'il y ait gloire à vaincre. « Aventure? qu'est-ce que cela? » demande un des personnages de Hartmann d'Aue. — « Je vais te le dire exactement. Tu vois comme je suis armé: je suis un chevalier et j'ai dessein de chevaucher, cherchant un homme qui combatte avec moi, étant armé comme moi. S'il me tue, il en tire gloire, mais si c'est moi qui suis vainqueur, on me tient pour un homme et l'on m'en estime davantage[1]. » La lutte n'est donc pas un simple moyen pour atteindre tel ou tel but, pour satisfaire telle ou telle passion: non, c'est le passe-temps habituel du chevalier, c'est sa manière de pratiquer le culte de l'honneur, c'est une occasion de prouver sa force et son courage et d'obtenir les applaudissements de la galerie. La vie devient un tournoi perpétuel; il faut donc vaincre en combat loyal, ne pas prendre l'adversaire en traître, autrement la victoire matérielle n'a plus de prix et cesse d'être une preuve de supériorité. Les héros des jongleurs sont d'ingénieux artistes en ruses; tous les moyens leur sont bons pour venir à bout de leurs ennemis. Le chevalier, au contraire, veut avant tout prouver sa supériorité sur son adversaire; combattant pour l'honneur, il lui importe donc à lui-même que celui-ci puisse déployer dans la lutte toute sa force; à cette condition seulement le vainqueur pourra tirer avantage de son succès. La

1. *Iwein*. 527. « âventiure? waz ist daz? »
daz wil ich dir bescheiden baz.
nû sich wie ich gewâfent bin :
ich heize ein rîtr und hân den sin
daz ich suochende rîte
einen man der mit mir strîte,
der gewâfent sî als ich.
daz prîset in, ersleht er mich:
gesige ich aber im an,
so hât man mich für einen man,
und wirde werder danne ich sî. »

ruse n'est donc pas une vertu chevaleresque ; bien au contraire, le héros pourra même être un naïf, comme Parzivâl qui se rend jeune et inexpérimenté à la cour du roi Artus, en habits de fou et sans autre arme qu'un javelot. Enfin, comme dans une lutte courtoise il faut savoir vaincre ou succomber avec élégance, l'étiquette imposera au chevalier d'être mesuré dans ses paroles et dans ses gestes, de ne pas se laisser entraîner par la passion, d'être assez maître de lui pour commander à ses émotions et surmonter la douleur.

On voit du premier coup d'œil que par sa conception générale de la vie, le Nibelungenlied s'écarte beaucoup des romans de chevalerie. La recherche de l'honneur est loin d'y tenir une place aussi considérable. Jamais Sifrit, Hagen ou Gunther n'errent au hasard en quête d'aventures comme Gawân, Iwein ou Parzivâl, et leur existence ne ressemble guère à un tournoi. Leurs expéditions ont toujours un but précis et intéressé : lorsque Gunther va conquérir Brünhilt en Islande, ce qu'il demande, c'est la victoire matérielle, et, comme il est moins fort que Brünhilt, il emploie la ruse tout comme les héros des jongleurs et ne montre aucun scrupule à tromper son adversaire. Il a recours par deux fois à l'assistance secrète de Sifrit, sans croire pour cela manquer aux lois de l'honneur, et le poète admire fort « les belles ruses » par lesquelles Sifrit réduit Brünhilt à devenir la femme de Gunther. Combattant non pour la parade, mais pour obtenir un résultat positif, les héros de l'épopée populaire n'ont pas de motif pour dissimuler leurs sentiments naturels. Dans le poème de Salmân et Môrolf[1] les chevaliers blessés poussent de grands cris et, dans un moment de détresse, Salmân[2] et Orendel[3] s'arrachent les cheveux de désespoir. Il en est de même dans le Nibelungenlied ; nulle part les héros ne paraissent se contraindre par décorum pour ne pas laisser voir les émotions ou les douleurs qu'ils res-

1. *S. M.* 74.
2. *S. M.* 128.
3. *O.* 669.

sentent. Le roi Sigmunt pleure au départ de son fils; Albrich pousse de grands cris lorsque Sifrit le saisit par la barbe[1]. Rüedegêr jette à terre d'un coup de poing un Hun qui lui reprochait son inaction dans la lutte contre les Burgondes; les compagnons d'Irinc pleurent la mort de leur chef[2], et tous les guerriers versent des larmes quand le noble Rüedegêr donne son bouclier à Hagen, au moment où, pour tenir ses serments, il va marcher contre les Nibelungen[3].

Les héros des poèmes de chevalerie poussent le souci de l'honneur si loin qu'il finit par étouffer tous les autres sentiments. Le sentiment de solidarité entre le vassal et son suzerain, entre les membres d'une même famille, entre le mari et sa femme, s'est notablement affaibli. Dans l'*Iwein* de Hartmann d'Aue, un noble chevalier possède, au milieu de la forêt de Breziljân, une fontaine merveilleuse qu'il défend contre tout venant. Il est provoqué, vaincu et tué par Iwein. Laudine, la veuve du chevalier, se lamente, jure de venger la mort de son époux, mais une suivante adroite insinue à sa maîtresse que le parti le plus sage qu'elle pourrait prendre serait d'épouser.. précisément le meurtrier de son défunt mari. Ce dernier était à la vérité un chevalier accompli, mais Iwein était encore meilleur chevalier que lui, et la preuve c'est qu'il est sorti vainqueur du duel. Qui donc mieux que lui pourrait défendre la fontaine merveilleuse contre de nouveaux arrivants. Et Laudine se laisse convaincre: « Mon seigneur, se dit-elle, était un vaillant chevalier, mais celui qui le frappa devait lui être supérieur, sinon comment l'eût-il ainsi chassé par force?... Mon maître voulait le faire périr: s'il l'avait laissé faire à cause de moi et ne lui avait point ôté la vie, c'est que vraiment je lui eusse été trop chère: car il serait mort lui-même. S'il l'a tué, c'est qu'il y était contraint[4]. » Et voilà Laudine éprise d'Iwein, elle se hâte de le

1. *N. 466* cf. *624*.
2. *N.* 2002.
3. *N.* 2139.
4. *Iwein*. 2033. min herre was biderbe gnuoc:
aber jener der in dâ sluoc,

faire venir devant elle, elle l'aime et elle l'épouse. Dans le Nibelungenlied, Kriemhilt est moins prompte assurément à pardonner au meurtrier de Sifrit. Il est vrai que ce dernier — et c'est un point capital — n'a pas été tué en combat loyal; mais sa veuve poursuit sa vengeance avec une âpreté sauvage. Entre Kriemhilt et Hagen, ce n'est pas une lutte courtoise, c'est un duel sans merci où toutes les armes sont bonnes. Hagen n'a point de ménagement pour son ennemie; après l'avoir trompée pour se faire indiquer par elle le point vulnérable de Sîfrit, il fait déposer par bravade devant sa porte le cadavre sanglant de son époux assassiné. Sûr désormais de la haine implacable de Kriemhilt, il la traite comme un adversaire dangereux qu'il faut mater, réduire à l'impuissance, et lui fait sentir aussi durement que possible tout le poids de sa lourde main. A deux reprises il la dépouille de son bien pour l'empêcher de se créer des partisans; il s'oppose de toutes ses forces au mariage de Kriemhilt et d'Etzel. Et lorsque, malgré son avis, Gunther accepte l'invitation de sa sœur, Hagen, sûr désormais de mourir, tient du moins à prouver à son ennemie, par ses outrages calculés, par sa froide insolence, qu'il a pénétré ses desseins, qu'il n'a jamais été dupe de sa feinte résignation; et s'il succombe à la fin, lassé par une lutte inégale, il a du moins la consolation d'avoir vendu chèrement sa vie et d'avoir jusqu'au bout méprisé et bravé en face son ennemie mortelle. Kriemhilt n'est pas moins féroce et cherche par tous les moyens qui sont à sa portée, par la ruse, l'intrigue, la trahison, à abattre son adversaire; elle essaye suc-

---

der muose tiurre sîn dan er:
erne het in anders her
niht mit gewalt gejagt...
2045. Mîn herre wolt in hân erslagen:
heter im daz durch mich vertragen
und het in lâzen genesn,
sô wær ich im ze liep gewesn:
wan sô wærer selbe tôt.
daz ern sluoc, des gie im nôt.

cessivement de le faire égorger par surprise, de le faire assassiner pendant son sommeil, de le brûler vif; elle met sa tête à prix; elle sacrifie à sa vengeance son fils Ortlieb, tous les vassaux de son époux, Irinc, Rüedegêr. Elle est sans pitié et sans générosité. Quand les Burgondes, lassés de combattre à l'étroit dans la salle où ils sont bloqués, demandent à se mesurer avec leurs ennemis en combat loyal et à périr en guerriers sur le champ de bataille, Kriemhilt conjure les Huns de leur refuser cette suprême faveur :

« Non, non, nobles guerriers, ce dessein que vous formez, je vous en donne le sincère conseil, ne l'exécutez pas... ne laissez pas sortir du palais ces guerriers avides de sang, car vos parents trouveraient la mort.

« Quand bien même nul ne survivrait, si ce n'est les fils d'Uote, mes nobles frères, s'ils parvenaient au vent et que leur cotte de mailles se rafraîchissait, vous êtes perdus. Jamais héros plus audacieux ne vinrent au monde[1]. »

Kriemhilt n'est satisfaite que lorsqu'elle a entassé cadavres sur cadavres, que tous les Nibelungen ont péri, qu'elle a fait égorger son frère Gunther, et qu'elle a enfin pu, de sa propre main, frapper Hagen avec l'épée que portait jadis Sîfrit.

Pour les chevaliers la lutte est un plaisir en quelque sorte esthétique; ils l'aiment d'une façon désintéressée, non pour les avantages positifs qu'elle peut leur procurer, mais parce qu'elle est le seul passe-temps digne d'un homme. A peu près dégagés de tout désir matériel, ils n'aiment que la gloire et traversent la vie, la lance au poing, toujours prêts à jouer leur existence, tou-

1. *N.* 2036. 'Neinâ, ziere recken, des ir dâ habet muot,
ich râte an rehten triuwen daz ir des niht entuot,
daz ir die mortræzen iht lâzet für den sal.
sô müesen iwer mâge lîden den tœtlîchen val.

2037. Ob ir nu nieman lebte wan diu Uoten kint,
die mînen edelen bruoder, und kœmens an den wint,
erkuolent in die ringe, sô sît ir alle verlorn.
ezn wurden küener degene zer werlde nie geborn.'

jours avides de s'illustrer par quelque exploit rare. Leurs passions n'ont plus rien d'aigu; leur amour pour les dames est presque spirituel; ils n'ont plus de haine pour leurs ennemis, souvent même ils en font leurs amis après le combat. Ce point de vue, d'un idéalisme un peu fade et par trop conventionnel, finit par lasser le lecteur qui, après les brillantes fantaisies des romans de chevalerie, revient volontiers au réalisme et au sérieux du Nibelungenlied. Là les héros désirent la victoire non pas seulement pour la gloire, mais aussi pour les profits matériels qu'elle peut leur rapporter; leur âme est d'un grain plus rude et plus grossier que celle de ces élégants chevaliers. Ce sont des violents et leur rudesse originelle est mal recouverte d'un vernis superficiel de courtoisie. Les instincts primitifs de l'animal humain ont conservé chez eux toute leur énergie et se déchaînent parfois avec une impétuosité que rien ne peut arrêter. Lorsque leur orgueil est offensé, lorsqu'ils ont quelque vengeance à exercer, ils savent haïr leur ennemi de tout leur être, ils ont soif de sang et, dans l'orage de la passion, la voix de l'honneur se tait.

---

# CHAPITRE XV.

## LA FEMME.

### I.

**Rôle et caractère de la femme.**

Les *belles princesses* des poèmes de jongleurs. — La femme dans le Nibelungenlied a plus de dignité que dans les poèmes populaires. — La femme dans la poésie des Minnesänger et les romans de chevalerie. — Dans le Nibelungenlied la femme ne joue pas un rôle prépondérant et reste subordonnée à l'autorité de l'homme.

Si les jongleurs populaires, qui racontaient à leur public l'histoire du roi Rother, de Salmân et Môrolf, d'Orendel ou du roi Oswald, étaient incapables de concevoir un idéal élevé de la vie héroïque, à plus forte raison ne pouvaient-ils donner ni noblesse ni profondeur à leurs caractères de femmes. Les *belles princesses* qu'ils mettent en scène sont en général fort rusées, très entreprenantes, presque totalement dénuées de dignité ou de sens moral, parfois même méchantes; dans tous les cas, l'amour, j'entends l'amour sensuel, est leur seule préoccupation, le but unique de leur existence. Enfermée, loin des regards des hommes, au fond d'un palais où la lumière même du soleil ne pénètre pas, la fille d'un roi païen aime en secret un beau prince chrétien qui désire la conquérir; elle trouve moyen de correspondre avec lui, trompe son père par quelque stratagème habilement combiné et s'enfuit avec son amant. Ainsi la fille de Constantin s'arrange à obtenir, par l'entremise de sa suivante Herlint, une entrevue

avec Rother qui se trouve incognito à la cour de l'empereur sous le nom de Thiderich. D'après ses conseils, elle persuade à son père de délivrer du cachot où ils sont renfermés les messagers que Rother avait jadis envoyés à Constantinople; sur quoi Rother, ayant libéré ses compagnons, enlève la jeune princesse, qui ne demande pas mieux, et la ramène avec lui en Italie. De même, Spange, la fille du roi Aaron, est convertie au christianisme par les admonestations du corbeau merveilleux, messager du roi Oswald, et la vue d'un anneau d'or que ce dernier lui envoie; elle renvoie le corbeau chargé d'un message d'amour pour son maître, puis, une fois qu'Oswald s'est introduit sous un déguisement dans le royaume d'Aaron, elle s'enfuit du palais paternel et va rejoindre son beau prince.

L'amour, tel que le conçoivent les jongleurs, n'est rien moins que sentimental, et dans leurs poèmes les mots: *minne, liebe, huld,* ont presque toujours une signification sensuelle [1]. Mettez la femme en présence de l'homme, — c'est comme si vous placiez « la paille trop près du feu » ou « les chèvres à côté des beaux boucs [2] ». Les princes et les princesses ne perdent pas de temps à se répandre en protestations amoureuses; quelques mots suffisent pour s'entendre; on s'aime à distance, sans se connaître et sans s'être jamais vu; on se trouve, on se rejoint, et tout est dit. Dans les romans de chevalerie, le héros se mettait au service de la dame pour gagner son cœur par sa fidélité et ses exploits; dans les poèmes de jongleurs, la dame, de prime abord, ne demande qu'à se jeter dans les bras de son amant. Il ne s'agit pas de savoir comment le beau prince se fera aimer de celle qu'il désire avoir pour femme, mais comment les deux amoureux s'y

1. Vogt., *S. M.*, p. CXXVII; Berger, *O.*, p. CXIII.

2. *S. M.* 85 wer strô nâhe zû fûre dût
vil lîchte zundet ez sich an.
91 dô was er alsô wol behût
alsô der sîne geize
zû den schônen bocken dût.

prendront pour se joindre, malgré la surveillance jalouse du roi païen. Leurs entretiens n'ont rien de galant. Rother, que la fille de Constantin ne connaît que sous son nom d'emprunt de Thiderich, a fait faire pour elle un soulier d'or. La princesse lui donne un rendez-vous et lui demande de la chausser lui-même. Pendant qu'il tient sur ses genoux le pied de la jeune fille, celle-ci lui confesse son amour pour le roi Rother. Aussitôt le pseudo-Thiderich se fait connaître sous son vrai nom ; — confusion de la princesse, dont la position est à la vérité assez compromettante.... « Jamais, s'écrie-t-elle, je n'ai tant manqué aux convenances; je suis bien honteuse d'avoir par caprice placé mes pieds sur tes genoux.... ; mais, continue-t-elle, prouve-moi que tu es réellement Rother, et je suis à toi. — C'est trop juste, répond le roi; eh bien, fais délivrer mes messagers que ton père retient prisonniers, et ils me reconnaîtront. » L'identité de Rother étant bien et dûment constatée, la jeune fille est prête à se faire enlever sans qu'il soit besoin d'aucune protestation amoureuse. Il ne semble pas non plus, en revanche, que l'amour entre le beau prince et sa dame soit particulièrement profond. Reprise par son père et mise en demeure d'épouser un roi païen, la fille de Constantin ne parait pas, à vrai dire, très ravie de cette perspective, mais s'en accommoderait sans trop protester si son premier époux ne venait pas la délivrer à temps. De même, le roi Salmân ne montre aucun empressement à exposer ses jours pour reconquérir l'infidèle Salmê; aussi, quand il se voit engagé dans une entreprise périlleuse et obligé de risquer sa vie pour venger son honneur, il envoie sa femme à tous les diables[1]. Somme toute, ces jeunes princesses sont peu intéressantes. Très surveillées et fort hardies, elles se jettent à la tête du beau prince qui veut bien affronter quelques dangers pour conquérir une femme dont la possession lui vaudra plaisir et gloire; sans le moindre scrupule elles quittent leur père ou trompent leur mari pour suivre celui qui leur plaît; elles se donnent sans plus de

1. *S. M.*, 386 sqq., 717 sqq.

façons, avec le plus vif empressement, en sorte qu'une entreprise amoureuse consiste non pas à se faire aimer, mais à enlever l'objet de ses désirs.

Mieux doués que leurs confrères de la vallée du Rhin, les jongleurs qui, vers la fin du XII[e] siècle, chantaient en Autriche la légende des Nibelungen, ont su donner dans leurs lieder un rôle bien plus intéressant à la femme. Dans leurs descriptions ils emploient souvent, il est vrai, les mêmes formules épiques que leurs devanciers. Ainsi la beauté physique est naturellement la qualité essentielle de toutes les héroïnes d'épopée. Dans tous les poèmes populaires elles sont caractérisées par les mêmes épithètes, les mêmes formules : elles sont *belles, très belles*[1], *merveilleusement belles*[2]; *belles entre toutes les femmes*[3]. Pour rendre compte de l'admiration qu'elles excitent, les jongleurs se contentent de quelques traits extrêmement généraux : elles ont le teint du visage clair, lés bras et les mains blancs, la bouche rouge ou souriante, les yeux brillants et transparents[4], les cheveux blonds[5]. Parfois aussi le jongleur rend compte de l'effet produit par la beauté d'une femme au moyen d'une image toujours très simple; ainsi Kriemhilt sera comparée à l'aurore qui se lève au milieu des

1. Épithètes : schœn, *N. R. O. Osw. S. M.*, etc. (vil schœn, sô rehte s., unmâzen s.), wolgetân, *N. O. R. S. M.;* wol gestalt, *Osw. S. M.;* wol geschaffen, *N.;* minneclich, *N. S. Osw.;* gemeit, *N. Osw.;* hêrlich, *N. R.*; l'épithète de lobesam, très fréquente dans tous les poèmes de jongleurs, ne se rencontre pas dans le *N. lied* attribuée à une femme.

2. Daz vil wunderschœne wîp, *N.*, 863; wundrinscôn, *R.*, 111; ein wunderschônez wîp, *S. M.*, 6, etc.

3. Ein schœne magedîn daz in allen landen niht schœners möhte sîn, *N.*, 2; diu schœnste ob allen vrouwen, *Osw.*, 574; die schœnste ob allen wîben, *O.* (près de 35 fois); daz scôniste wîf, *R.*, 4627; aller frouwen ein wunne, *O.*, 219; wünneclîch, *N.*, 272, 1010, 1618; ez enwart nie schôner frouwe mê, *S. M.*, 5.

4. *Zs. f. d. Ph.*, XVI, 389 sq. Dans les poèmes de jongleurs nous relevons les traits suivants : taille fine, *R.*, 75; gorge blanche, bouche comme un rubis, yeux expressifs, *S. M.*, 5; corps bien fait, *S. M.*, 6; *Osw.*, 236.

5. Valevahs, *N.*, *532 a;* valehêre, *R.*, 1823; ir hâr was gelwer siden glîch, *S. M*, 6.

nuages ou à la lune qui brille dans un ciel sombre; elle l'emporte sur les autres femmes comme la lune l'emporte sur les étoiles [1]. Une autre fois, pour rendre d'une façon saisissante l'impression produite par Salmê sur les chevaliers assemblés, le poète dira que ceux-ci, en la regardant, oublient les aliments qu'ils ont en bouche [2]. Jamais le poète populaire ne s'attarde à décrire longuement, d'une manière précise, ni surtout originale, les attraits d'une femme et son charme physique.

Mais la ressemblance entre les femmes du Nibelungenlied et celles des poèmes de jongleurs ne va pas au delà de ces détails tout extérieurs. Dès que l'on essaye de pousser plus loin la comparaison, on trouve entre elles une différence capitale. Les belles princesses des poèmes de jongleurs n'ont, comme nous l'avons déjà indiqué, qu'un souci médiocre de leur dignité; elles ne font pas les renchéries et accepteraient tout de suite le beau prince qui demande leur main. Sans le roi païen qui, par méchanceté, monte obstinément la garde devant la vertu de sa fille, celle-ci tomberait sans tarder dans les bras du héros qui la désire. Quelquefois, il est vrai, ces jeunes princesses se montrent préoccupées d'observer certaines formes [3], de garder un certain décorum. Ainsi la fille de Constantin se demande, non sans une certaine naïveté, comment elle pourrait avoir une entrevue secrète avec Thiderich

---

1. *N.* 280 Nu gie diu minneclîche also der morgenrôt
tuot uz trüeben wolken.
282 Sam der liehte mâne vor den sternen stât
der schîn so lûterlîche ab der wolken gât
dem stuont si nu gelîche vor andern frouwen guot. (Cf. 760.)
*R.* 71 siu lûchtit ûz deme gedigene
sô daz gesterne tuot von deme himele.
Autres comparaisons, *R.*, 73 sq., 4611 sqq.
*S. M.* 9 recht als der morgensterne
ir antlitz ûz den frouwen schein.

2. *S. M.*, 16 sq.

3. Elles sont décorées des épithètes : edel, *R. O. Osw. S. M.*; hêr, *O. Osw.*; stoltz, *O. Osw.*

sans blesser les convenances [1]; et de même Thiderich délibère avec son fidèle Berker pour trouver un moyen décent d'arranger le rendez-vous demandé ; une autre fois le poète reproche à la suivante Herlint de manquer aux règles de la bienséance en relevant sa robe jusqu'aux genoux pour courir plus vite [2]. Mais, en somme, les héroïnes des poèmes de jongleurs ne s'inquiètent guère d'observer les formes, de respecter les lois de l'étiquette. Elles s'abandonnent à leurs impulsions naturelles, et nous voyons, par exemple, la reine Brîde maltraiter de la façon la plus violente un serviteur infidèle, le prendre par les cheveux, le piétiner et l'accabler de coups de pied [3]; ou encore Spange menacer son père de se faire chanteuse ambulante, s'il ne lui donne pas bien vite le corbeau d'Oswalt [4].

Dans le Nibelungenlied, au contraire, les femmes ont au plus haut point le sentiment de la dignité personnelle, le désir de ne se donner qu'au plus digne, d'écarter d'elles tout prétendant de rang inférieur. Brünhilt combat, les armes à la main, contre ceux qui demandent son amour. Kriemhilt, de même, est une orgueilleuse; elle annonce l'intention de rester vierge jusqu'à sa mort pour ne pas souffrir à cause d'un homme et, fidèle à sa résolution, elle grandit dans le palais de Gunther sans vouloir prendre un époux.

« Sa beauté merveilleuse était célèbre au loin, et maint héros apprit en même temps à connaître son orgueil; elle attirait bien des hôtes au pays de Gunther.

« Quels que fussent ceux qui prétendaient à sa main, Kriemhilt en son cœur ne consentit jamais à prendre l'un d'eux comme époux. Elle ne connaissait pas encore celui à qui elle fut plus tard soumise [5]. »

---

1. Mit gevôge, *R.*, 1932 ; cf. 2154.
2. *R.*, 2089 sqq.
3. *O.*, 1513 sqq.
4. *Osw.*, 985.
5. *N.* 46 Diu ir unmâzen schœne was vil wîten kunt,
und ir hôhgemüete zuo der selben stunt

Soucieuses de leur dignité et fières de leur rang, les princesses du Nibelungenlied se soumettent aux exigences d'une étiquette assez stricte. Observer partout et toujours les lois du bon ton (*zuht, tugent, êre*) [1], garder la mesure dans toutes leurs actions, telle est la règle de leur conduite. Leur démarche doit être lente et posée; il leur est interdit de rire trop fort, de parler trop haut. La femme doit se conformer à certains usages de politesse : elle doit se lever à l'approche d'un homme, et réciproquement un héros rend le même honneur à une femme, surtout à une reine; il faut qu'elle sache saluer chaque héros selon sa valeur ou selon l'affection qu'elle lui porte; qu'elle sache à propos se porter à la rencontre d'un hôte, lui souhaiter la bienvenue, le prendre par la main et le faire asseoir. Dans une fête, ou au moment d'une réception solennelle une jeune princesse peut être appelée, sur l'ordre de son père, à embrasser des hôtes de distinction ou un guerrier à qui l'on veut donner une marque d'estime toute particulière. Une femme doit savoir accomplir tous ces actes de la vie mondaine avec élégance et bonne grâce.

Sur tous ces points le Nibelungenlied s'écarte complètement de la tradition suivie par les poètes populaires de la vallée du Rhin. Nous sommes ainsi tout naturellement amenés à examiner à quelles influences les jongleurs autrichiens ont obéi et à com-

---

an der junc frouwen sô manic helt ervant :
ez ladete vil der geste în Guntheres lant.

47 Swaz man der werbenden nâch ir minne gesach,
Kriemhilt in ir sinne ir selber ie verjach
daz si deheinen wolde ze triutenne hân.
er was ir vil vremde, dem si wart sider undertân.

Cf. *N., 135* et *137* 'da von im sît vil liebe unde leide geschach.

Ce même motif se retrouve dans *Rother,* 1921 sqq.

noch dan was sie ime vremide
sint gewan sie mit deme helede
manige werltwunne
unde ouch trûbe dar unter.

1. V. *Zs. f. d. Ph.*, XVI, 421 sqq.

parer leur conception de la femme à celle des Minnesänger et des chevaliers-poètes dont les œuvres étaient en grande faveur au moment où se formait le Nibelungenlied.

Vers le milieu du XIIe siècle, la poésie des premiers Minnesänger, du chevalier de Kürenberc ou de Dietmar d'Aist est peu galante, médiocrement respectueuse même pour le sexe faible. « Femme et faucon, dit le poète non sans quelque ironie, s'apprivoisent sans peine : lorsqu'on s'entend à les appeler, ils vont à l'homme.... Ainsi, un beau chevalier rechercha l'amour d'une belle dame, — quand j'y pense, mon cœur s'emplit de bonheur [1]. » Ainsi, dans le duo d'amour entre le chevalier et sa belle, c'est la belle qui aime, qui désire et qui supplie. L'homme se fait prier, parfois même il lui refuse tout net; il préfère l'exil à l'amour qu'on exige de lui : « Vite, mon cheval et mon vêtement de fer (s'écrie un chevalier); il faut que je quitte le pays à cause d'une femme qui veut me forcer à l'aimer; elle restera toujours privée de mon amour [2]. » Une comparaison qui revient sans cesse dans ces poésies est celle de l'homme avec un faucon. La femme le soigne avec amour, l'apprivoise, lui dore le plumage et lui met aux pattes des cordons de soie; mais un beau jour, le faucon prend son essor, quitte sa maitresse qui l'adore et vole vers d'autres contrées; la pauvre femme, abandonnée, languit dans la douleur et le regret.

Quelques années plus tard les rôles sont intervertis. C'est le chevalier qui est aux pieds de la dame; c'est lui qui soupire, qui tâche de se faire aimer, qui se plaint de ce que sa belle soit trop fière et trop cruelle. Le début du XIIIe siècle est, comme le dit W. Scherer, le point culminant d'une *période féminine* dans l'histoire de la littérature allemande. Les poésies de Walther de la

---

1. Wîp unde vederspil die werdent lihte zam :
swer si ze rehte lucket, sô suochent si den man.
als warb ein schœne ritter umb eine frouwen guot.
als ich dar an gedenke, sô stêt wol hôhe mîn muot.
(Kürenberc, v. *Minnesangs Frühling*, p. 10.)

2. Kürenberc, texte cité dans l'introduction.

Vogelweide et des Minnesänger, les romans de Hartmann d'Aue, de Wolfram d'Eschenbach décrivent une société idéale et toute de convention, une sorte de pays du Tendre, où l'Amour règne en souverain maître, où l'éternel féminin est adoré, presque révéré par les chevaliers et les poètes. C'est la femme qui enseigne aux hommes à garder la juste mesure, qui désarme leur violence et les contraint d'observer toujours et en tout lieu les règles de la courtoisie. Elle inspire les actions héroïques et son sourire est la plus belle des récompenses. Aussi les hommes sont-ils tous adonnés à l'amour, même les templiers, même les chevaliers du Saint-Graal, sauf quand par remords, par regrets, ou pour accomplir quelque vœu ils se retirent du monde. Chacun doit choisir sa dame et lui vouer un attachement inviolable. La constance et la fidélité (*stæte*, *triuwe*) sont la plus grande des vertus; l'inconstance et le doute (*zwîfel*) la faute la plus déshonorante. Toute femme qui est belle et de haute naissance se doit à elle-même de ne pas accepter immédiatement l'amour d'un héros et de ne pas aller au-devant de ses désirs, mais d'attendre ses avances et de ne s'avouer vaincue que quand son chevalier aura mérité cette faveur par une longue constance ou de brillants exploits. Mais, d'autre part, si une dame est recherchée par un vaillant chevalier qui lui donne des preuves éclatantes de son amour, elle ne doit pas rester cruelle et lui refuser trop longtemps le prix de ses travaux; la vaillance a droit aux plus hautes récompenses, et c'est trop d'orgueil pour une femme de ne pas céder de bonne grâce à celui qui est digne de ses faveurs. La déesse Amour (*Minne*), qu'invoquent les chevaliers-poètes allemands, ne ressemble guère à l'Aphrodite grecque, la déesse funeste dont les traits sont plus redoutables que le feu du ciel, ou à Erôs, à l'invincible Erôs, qui « verse par les yeux le poison du désir », qui « subjugue les puissants de la terre et repose sur les joues délicates de la jeune fille, qui traverse les mers et visite la cabane des bergers », à qui nul ne peut échapper « parmi les dieux immortels ni parmi les hommes éphémères ». — Ce n'est pas une déesse cruelle qui se plaît à égarer la raison des mortels, à verser dans

leur cœur une ivresse irrésistible, un désir funeste, ce sentiment « le plus doux et le plus amer tout ensemble ». Dame *Minne,* bien que les amants se plaignent parfois de ses rigueurs, est une personne en général fort sage, voire même fort équitable dans ses faveurs. Une femme est aimée quand elle est belle, et elle est belle quand elle est digne d'être aimée; un chevalier est heureux en amour quand il est vaillant, beau, courtois et couvert de gloire, et ces avantages lui font défaut s'il n'est pas digne de plaire aux belles dames. Rarement on voit un amant injustement malheureux, une femme indignement abandonnée ou méprisée. Les dames sont en quelque sorte constituées en jury d'honneur et décernent des récompenses au vrai mérite. Elles assistent en spectatrices au grand tournoi de la vie qui déroule ses péripéties sous leurs yeux et où les chevaliers viennent briguer la gloire et les applaudissements. Les médailles, je veux dire leurs sourires et leurs faveurs, sont pour les vainqueurs: au mieux faisant la plus belle, au second la suivante, et ainsi de suite. Erôs n'a plus son bandeau sur les yeux ou (pour poursuivre cette comparaison mythologique), s'il en a un, c'est qu'il l'a emprunté à Thémis. Ce n'est plus le dieu capricieux et injuste, choisissant au hasard ses favoris et ses victimes; c'est un juge intègre et impartial qui distingue et couronne la vertu chevaleresque et rend les hommes heureux à proportion de leur valeur.

Nous avons vu, en étudiant l'histoire de la légende que, dans les parties les plus récentes du Nibelungenlied, Sifrit, Gunther, Etzel même sont transformés en chevaliers amoureux d'une belle princesse. Il nous paraît inutile de revenir encore une fois sur ce point et nous nous bornerons à ajouter que si l'imitation des romans de chevalerie est très sensible dans maint passage du Nibelungenlied, cette influence n'a, du moins, pas été très profonde et n'a guère modifié les données anciennes de la légende. Or, la femme, dans la légende des Nibelungen, n'a pas le premier rôle comme dans les poésies des Minnesänger; elle est plutôt, comme chez le chevalier de Kürenberc ou chez Dietmar d'Aist, soumise à l'ascendant ou à l'autorité de l'homme. La galanterie tient peu

de place dans le Nibelungenlied et ce n'est pas pour un sourire de femme que combattent et meurent les héros. Les mobiles qui les font agir sont le désir d'acquérir de la gloire, l'intérêt personnel, le respect de la foi jurée ; l'amour n'est qu'un épisode dans leur existence. Quand un héros est arrivé à l'âge d'homme, il se choisit une femme digne de lui et dont la conquête lui fasse honneur. Pour la femme il n'y a pas de sort plus enviable que celui de vivre sous la loi d'un seigneur vaillant et fort : lorsque Kriemhilt déclare qu'elle veut rester vierge jusqu'à sa mort et ne pas connaitre l'amour afin de ne jamais souffrir à cause d'un homme, sa mère, Uote, lui rappelle quelle est la condition de son sexe : « Si jamais en ce monde ton cœur doit trouver le bonheur, ce sera par l'amour d'un homme : tu seras une belle dame, si Dieu t'accorde pour époux un vrai chevalier [1]. » Comme dans la poésie des premiers Minnesänger, l'homme est comparé à un faucon que la femme apprivoise avec amour [2]. Dans la version ancienne de la légende, Sigfrid ne vient pas à Worms pour demander la main de Kriemhilt, mais il est retenu par des enchantements à la cour de Gunther ; l'esprit égaré par un philtre, il s'éprend de Kriemhilt et l'épouse. La femme est faite pour se plier devant la supériorité physique et morale du héros ; parfois, cependant, elle se révolte et revêt les armes pour entrer en lutte avec son maitre et alors elle devient terrible [3]. Dans la légende du Nord, Gudrún se jette dans la mêlée pour combattre aux côtés de ses frères et frappe à mort un frère d'Atli ; puis, après la mort des Niflungar, elle égorge ses fils, assassine son époux et réduit son palais en

1. *N.*, 16, texte cité dans l'introduction.

2. *N.*, 13 sq.

3. Ces caractères de femmes germaines belliqueuses se rencontrent fréquemment à une époque ancienne. Dans un peuple nomade, comme les Germains à l'époque de l'invasion ou les hommes du Nord à l'époque des *vikingar*, la femme ne peut pas songer exclusivement à plaire ; il faut qu'elle se fraye son chemin dans la vie, au besoin par la force. (Sur les femmes guerrières chez les Germains et les *skjaldmeyjar* norroises, v. Golther, *Valkyrienmythus*, p. 405 sqq.)

cendres. Si, d'après la tradition allemande, Kriemhilt ne combat plus, les armes à la main, contre ses frères, elle oppose à la force les armes du faible, la ruse et l'intrigue ; elle se sert de l'ascendant qu'elle exerce sur ceux qui l'approchent pour attiser leurs passions et les faire servir à ses desseins. Armée d'une volonté de fer, elle poursuit sa vengeance contre les Nibelungen avec une ténacité et une patience que rien ne rebute. Tandis qu'Etzel reste à l'écart, elle est toujours présente, encourageant ses guerriers, faisant apporter l'or à pleins boucliers pour enflammer leur courage, poussant toujours de nouveaux adversaires contre ceux qu'elle veut perdre, jusqu'au moment où elle peut assouvir sa vengeance dans le sang de ses ennemis. La Brynhild de la légende scandinave ne montre pas moins de force de caractère. Outragée par Gudrún, elle exige impérieusement la mort de Sigurd en réparation de l'injure qui lui a été faite, et contraint le trop faible Gunnar à commettre ce meurtre qui le déshonore. Une fois vengée, elle se tue d'un coup de poignard pour ne pas survivre à Sigurd qu'elle a toujours aimé et à qui elle devait appartenir. Non moins tragique est la destinée de Brünhilt dans la légende allemande : elle aussi entre en lutte avec les hommes, non pas par ruse, mais face à face : fière de sa virginité, elle oppose la force à la force et, la lance à la main, se défend contre ceux qui lui demandent son amour. Mais sa superbe cause sa perte, car la femme est faite pour connaitre l'homme, pour vivre sous sa domination, et doit être châtiée quand elle ne se soumet pas volontairement à cette loi. Brünhilt a voulu s'élever au-dessus de la condition de son sexe, elle a prétendu résister à « celui qui doit être le maitre » ; aussi est-elle humiliée, par trois fois, dans son orgueil de guerrière, de vierge et de reine, jusqu'à ce qu'elle se soit résignée à la destinée habituelle des femmes ; quand Sifrit se sent près de succomber sous la force de Brünhilt, il est stimulé par l'idée que, s'il était vaincu, toutes les femmes auraient désormais le droit de se montrer rebelles à leurs maris, et, rassemblant ses forces, il brise sans pitié la résistance de la reine et la livre sans défense aux étreintes de Gunther.

## II.

### Vie et condition de la femme.

Existence retirée des femmes, d'après les poèmes de jongleurs. — Vie et plaisirs des femmes, d'après le Nibelungenlied. — Amour et mariage. — Condition des femmes.

Si les caractères de femmes du Nibelungenlied sont plus intéressants et mieux dessinés que ceux des poèmes de jongleurs, l'on peut remarquer, par contre, que la condition et la vie des femmes sont à peu près décrites de la même manière, souvent avec les mêmes formules dans la poésie populaire autrichienne et dans celle de la vallée du Rhin.

La vie de château pour la femme du moyen âge devait être singulièrement monotone et triste, à en juger par les descriptions des poètes populaires. Les jeunes princesses des poèmes de jongleurs passent leur existence dans un palais, presqu'une prison, où leur père les tient renfermées; loin du monde, à l'abri des regards indiscrets, elles végètent dans une sorte de captivité dorée d'où elles ne peuvent sortir que de loin en loin. Spange, la fille du roi Aaron, passe tous les jours de sa vie au fond d'un appartement retiré, invisible pour tous. Aucun rayon de lumière ne pénétrait jusqu'à elle; c'est au travers de fenêtres de verre seulement que le jour éclairait la reine. « Avec vingt-quatre belles jeunes filles elle était surveillée en tout temps. Quatre ducs la protégeaient à toute heure; au-dessus de la reine ils portaient avec soin un dais de soie rouge et blanche; lorsqu'elle allait à table, ils devaient tenir le dais au-dessus d'elle, afin que le vent et les rayons du soleil ne pussent pas l'atteindre [1]. » Quoi d'éton-

1. *Osw.* 783 si was gar ir vater zart,
er hete si in ein kamer verspart,
ûf si ne gienc kein liehtschîn niht,
als uns daz buoch vergiht,

nant, si ces recluses se rongent d'ennui et si elles succombent aisément à la tentation de se procurer une distraction et de voir du nouveau. Quand Salmân a l'idée singulière de confier à la garde de sa femme Salmê le roi païen Fôre qu'il avait fait prisonnier dans une bataille, le sage Môrolf, qui a l'expérience de la vie, lui donne le charitable conseil de ne pas commettre une pareille imprudence; Salmân n'en persiste pas moins dans son dessein et ne tarde pas à en recueillir les fruits : Salmê se laisse séduire par le roi païen et s'enfuit avec lui. Elle mène d'ailleurs chez son nouvel époux la même vie que chez le premier, et ses distractions consistent à jouer aux échecs ou à se rendre à l'église entourée de « trois troupes de belles jeunes filles au teint délicieux[1] », pour y entendre la messe dite par un prêtre païen. La fille de l'empereur Constantin, quoique moins surveillée que Spange, mène néanmoins une vie très retirée, et n'a jamais l'occasion de voir les hôtes de son père. Dans son désir d'apercevoir Thiderich-Rother, qui séjourne à Constantinople et dont la générosité est l'objet de toutes les conversations, elle demande à son père de donner une grande fête[2]. L'empereur y consent. Quand tous les hôtes sont arrivés, il fait dire à sa fille de se rendre à la cour. Elle entre dans la salle du festin, escortée de cent suivantes aux cheveux blonds et richement parées; mais

wan durch die gleserînen venster în
schein der tac ûf die künigin.
mit vier und zweinzic juncvrowen guot
was sie zallen zîten wol behuot.
vier herzogen dar under
die huotten ir zallen stunden.
ein pheller, der was rôt unde wîz,
den truogens obe der künigîn mit vlîz;
swenne si zuo dem tische wolte gân,
so muosten sie den pheller obe ir hân
d z der wint noch der sunnen schîn
niht ne möhte genâhen der künigîn.

1. *S. M.* 199 drîe schar schôner meide, minneclich gevar.

2. *R.*, 1545 sqq.

la foule qui se presse sur ses pas est si compacte qu'elle ne peut distinguer celui qu'elle voulait voir [1]. C'est alors qu'elle a l'idée de faire venir le héros en secret dans son appartement, et de lui confier son amour pour Rother. Le roi se fait connaître, et dès lors il ne s'agit plus que de trouver un stratagème pour tromper l'empereur et déjouer sa vigilance sans éveiller ses soupçons. La jeune princesse, sur le conseil de Rother, demande à son père de lui confier les messagers qui étaient venus jadis demander sa main et avaient été jetés en prison ; elle veut, dit-elle, « leur donner des vêtements et les baigner [2] ». Aussi confiant que Salmân, Constantin accède à cette singulière demande, à condition que la jeune fille trouve un héros qui consente à répondre des prisonniers sur sa tête. Aussitôt Thiderich-Rother s'offre comme caution, parvient ainsi à soulager ses infortunés compagnons et profite de la première occasion pour fausser compagnie à l'empereur dont il emmène la fille avec lui dans son royaume de Bari.

D'après le Nibelungenlied également, les femmes vivent à l'écart, loin du bruit de la cour, loin de la foule des guerriers. Pendant une année entière Sifrit reste auprès de Gunther sans jamais apercevoir Kriemhilt. Une reine ou une princesse doit-elle se montrer en public, il faut un ordre exprès du roi qui l'invite à « paraître à la cour [3] ». Elle ne voit personne sans le consentement du roi; tout au plus parvient-elle quelquefois à s'entretenir en secret avec un messager pour lui demander des nouvelles qu'il apporte ou le charger de quelque mission importante. D'ordinaire il faut de nombreuses allées et venues jusqu'à ce qu'on puisse obtenir d'elle une audience. Quand Gunther se rend avec Sifrit auprès de Kriemhilt pour lui commander des habits, il se fait préalablement annoncer et laisse à sa sœur le temps de se réjouir de cette visite et de s'habiller. Pour que Sifrit, envoyé comme messager à Worms par Gunther, puisse

1. *R.*, 1842 sqq., 1877 sqq.
2. *R.*, 2354, vazzen unde baden.
3. *N.*, 274, 563, ze hove gân.

paraître devant Kriemhilt, il lui faut au préalable faire toute une série de démarches préliminaires. Il commence par prier Giselher de demander à Uote et à Kriemhilt l'autorisation de paraître à la cour. Giselher s'acquitte de cette mission et revient avec une réponse favorable. Alors seulement Sifrit, après que Kriemhilt s'est habillée à la hâte, peut se présenter devant elle et lui transmettre le message de Gunther.

Renfermées dans leurs appartements privés, dans leur *kemenâte*, les femmes y élèvent les jeunes enfants ou cousent des habits pour les chevaliers. C'est là leur principale occupation ; Kriemhilt elle-même ne dédaigne pas de prendre part à ces travaux et de couper un vêtement de ses propres mains [1]. Parfois les femmes assistent de loin, et à la dérobée, aux exercices guerriers des jeunes gens [2]. Quand un étranger arrive au château, elles se pressent aux fenêtres ou aux créneaux, heureuses encore quand on leur permet de satisfaire leur curiosité, et qu'on ne les chasse pas de leur poste d'observation avec des reproches sur leur manque de tenue [3]. Aussi les fêtes et les grandes réceptions comptent-elles parmi les bonheurs de l'existence. Pour se préparer à ces solennités elles sortent leurs plus belles étoffes qu'elles conservent soigneusement pliées dans leurs coffres ; elles font grande toilette et se parent, à qui mieux mieux, de vêtements précieux, de bijoux et de pierreries. Toutes ces fêtes, — et il y en a beaucoup dans le Nibelungenlied, — sont taillées sur le même patron [4]. Qu'elles se donnent pour célébrer une victoire, pour fêter l'*adoubement* d'un fils de roi, à l'occasion d'un mariage ou simplement pour rompre la monotonie de la vie de cour, toujours elles se déroulent suivant le même programme. Quand les invitations ont été adressées aux amis du roi et que les hôtes de distinction ont été reçus en grande

1. *N.*, *353*.
2. *N.*, *132*.
3. *N.*, *382*.
4. On trouve dans le *N. l.* 7 ambassades, 22 réceptions diverses (*Zs. f. d. Ph.*, XV, 230 sqq.), 30 départs (*ibid.*, XVII, 129 sqq.), 6 grandes fêtes (*ibid.*, XVI, 48 sqq.).



pompe, la fête commence joyeusement et à grand bruit. Elle comprend invariablement trois actes : un tournoi, une messe et un festin, puis, les réjouissances une fois terminées, le roi procède à une grande distribution de cadeaux, après quoi ses hôtes prennent congé et s'en retournent chez eux. C'est dans ces occasions-là que les femmes peuvent paraître en public. A la fête donnée par Gunther après la victoire des Burgondes sur Liudegêr et Liudegast, Kriemhilt est appelée à la cour en l'honneur de Sîfrit ; elle fait son entrée avec sa mère Uote, et un cortège de plus de cent suivantes ; cent guerriers, l'épée à la main, les escortent et les chambellans écartent sur leur passage la foule qui se presse pour les regarder. Pour la première fois elle voit Sifrit qu'elle aime depuis longtemps en secret ; elle le salue sur l'ordre de Gunther et lui donne un cérémonieux baiser sous les yeux de tous les Burgondes assemblés. D'autres fois la fête proprement dite est précédée d'une réception solennelle. Alors les femmes montent à cheval, conduites par les guerriers[1] qui leur aident également à descendre de leur monture[2]. Ce n'est guère que dans ces occasions-là que les jeunes filles peuvent faire la connaissance des chevaliers. Ceux-ci font les empressés, se mettent au service des dames, jettent sur elles, à la dérobée, des regards amoureux, ou les pressent dans leurs bras en imagination. « Quel est le bonheur d'un homme et de quoi peut-il se réjouir, si ce n'est de voir de belles jeunes filles et des femmes admirables[3] ? » Si la fête, comme c'est l'usage, est accompagnée d'un tournoi, les femmes ne manquent pas d'y assister et d'admirer les hauts faits des chevaliers. Puis, la réception terminée, on s'assied parfois sur le gazon où l'on sert à boire aux dames, ou bien encore toute l'assistance, hommes et femmes réunis, va se divertir à l'abri de hautes tentes. A la messe comme au repas, les sexes

1. *N.*, 538, 652, 1245.
2. *N.*, 541, *655*, 735, 1251, 1289.
3. *N.* 273, Waz wære mannes wünne, des frôute sich sîn lîp,
ezn tæten schœne meide und hêrlîchiu wîp ?

sont séparés ; seules les reines ont le droit d'assister aux banquets solennels. La soirée vient-elle à se prolonger après le festin, les jeunes filles sont rappelées; on échange des propos plaisants, après quoi les femmes se retirent de nouveau dans leurs appartements.

Le moment décisif, dans la vie de la femme, est le mariage. Astreinte à une vie retirée et tranquille, elle ne peut concevoir d'autre bonheur sur terre que celui de devenir l'épouse d'un vaillant chevalier. Elle attend, au fond de sa *kemenâte* paisible, qu'un homme vienne la prendre, lui fasse connaître les douceurs de l'amour et lui donne un foyer où elle sera maîtresse à son tour. Le héros, au contraire, peut, à la rigueur, n'avoir aucun souci des femmes. Hagen de Tronje, le plus vaillant des Burgondes, n'est rien moins que galant. Il n'a aucun ménagement pour les faibles, non plus que pour les femmes, et fait sentir à Kriemhilt, aussi durement que possible, la loi du plus fort. Si les femmes le préoccupent fort peu, elles n'ont, en revanche, que peu de goût pour lui : il est laid et ne leur inspire que de l'effroi. La fille de Rüedegêr, qui doit lui offrir le baiser de bienvenue, s'acquitte de cette tâche avec effroi et à contre-cœur : « Elle regarda le héros et il lui parut si terrible qu'elle se serait volontiers dispensée de l'embrasser. Cependant il lui fallut bien obéir aux ordres du maitre. Le teint de son visage se troubla ; elle rougit et pâlit [1]. » Bien servir son seigneur, acquérir de la gloire et des richesses, briller dans les combats et au conseil, tels sont les titres d'honneur qu'un homme se préoccupe avant tout d'acquérir. Pour lui, l'amour consiste essentiellement à prendre femme. Doit-il rester absolument chaste jusqu'à ce moment? la chose n'est pas certaine[2] ;

---

1. *N.* 1604 Diu marcgrâvinne kuste die künige alle drî :
alsam tet ir tohter. dâ stuont Hagne bî.
ir vater hiez in küssen : dô blicte si in an :
er dûhte si sô vorhtlich, daz si ez vil gerne hete lân.

1605 Doch muoste si dâ leisten daz ir der wirt gebôt.
gemischet wart ir varwe, si wart bleich unde rôt.

2. V. *N.*, *27*, *31*, 45, 583, *582* a (BC).

mais dans tous les cas, avant le mariage, l'amour tient une place absolument insignifiante dans son existence; et le poème épique populaire commence toujours au moment où le héros songe à « un amour noble » (*hôhe minne*) ou, en d'autres termes, se prépare à conquérir une femme célèbre par sa beauté et, de plus, difficile à obtenir. La scène dans laquelle le héros annonce l'intention de se marier est le début obligé de tous les poèmes de jongleurs. Elle se trouve déjà dans le roman latin de Ruodlieb. La mère du héros presse son fils de prendre femme de peur qu'il ne vienne à mourir sans héritier et que ses possessions ne soient dispersées[1]. Ruodlieb consent, mais, comme il ne connait que peu de femmes, il convoque ses parents et amis[2] et leur demande conseil : ils doivent l'aider à trouver une femme qui ne soit pas indigne de lui et de sa famille tant par ses vertus que par sa noblesse. Et un ami complaisant de répondre : « ... J'en sais une qui est ton égale par l'honnêteté de ses mœurs, par sa vertu et sa noblesse... nulle demoiselle au monde n'est plus vertueuse, si bien que tout homme pourrait être fier de la posséder[3]. »

Et, dans tous les poèmes de jongleurs, dans Rother, Orendel, Oswald, Salmân et Môrolf, c'est toujours le même début, taillé sur le même patron, avec les mêmes recettes : le poète ne se met pas en frais d'imagination. Pourquoi le héros doit-il se marier? Tantôt les vassaux du prince désirent que leur maître prenne femme pour qu'il ait un héritier ; tantôt le jeune roi prend de lui-même cette résolution soit pour se donner un successeur, soit tout simplement qu'il éprouve de lui-même le désir de se marier. Mais il ne connait aucune femme digne de devenir son épouse. Parfois un ange le tire de peine; ou bien le jeune homme s'a-

1. *Ruodlieb*, fragm. XVI, 1 sqq.
2. *Consanguinei vel amici*, 42.
3. '...Unam scio, quæ tibi par fit
Moris honestate virtuteve nobilitate
. . . . . . . . . . . . . . .
ut quemque virum decuisset.' (70)

dresse à son père qui, après réflexion, lui nomme une belle princesse ; le plus souvent il convoque le conseil des parents et des vassaux et leur demande de lui trouver une femme ; ceux-ci commencent par être fort embarrassés de la question posée par leur souverain ; il arrive même que l'assemblée se sépare sans avoir pu donner de réponse. Mais le plus souvent un vassal se lève, déclare qu'il ne connaît qu'une seule personne au monde digne d'être l'épouse du roi — suit un éloge pompeux de sa beauté et de sa vertu — mais que cette princesse habite de l'autre côté des mers et que son père fait trancher la tête à quiconque demande sa main. Malgré les instances de ses vassaux pour le détourner d'un projet aussi téméraire, le roi déclare qu'il est résolu à conquérir cette belle princesse ou sinon à mourir. C'est par ruse qu'il faut agir, car la puissance du roi païen est telle que l'emploi de la force serait inutile. Après cette entrée en matière inévitable commence la série des aventures et stratagèmes à la suite desquels le roi finit par conquérir sa belle fiancée.

Tous les sujets, quels qu'ils fussent, devaient rentrer, de gré ou de force, dans ce moule. Ainsi le mythe d'Orendel racontait primitivement que le héros, après une longue absence, rentrait chez lui et venait délivrer sa femme assiégée par une foule de prétendants. Le jongleur qui s'empare de cette légende n'hésite pas à en changer les données fondamentales pour l'accommoder au goût du jour : il transforme Orendel en un prince de Trèves qui s'en va conquérir la belle Brîde, princesse de Jérusalem, et massacre tous les rois païens qui aspiraient à la posséder.

La légende de Sîfrit, comme celle d'Orendel, est traitée selon la formule et subit des retouches importantes. D'après la tradition ancienne, Sîfrit arrivait à Worms par hasard ou même avec des intentions hostiles ; mais le roi Gunther parvenait à l'apaiser, à lui faire accepter son hospitalité et enfin à lui faire épouser sa sœur. Les jongleurs autrichiens changent ces données trop peu galantes. Sifrit devient le jeune prince classique qui songe à « un amour noble » (*hôhe minne*). Il entend parler de la beauté de Kriemhilt (45) et, comme ses parents le pressent de prendre une

femme digne de lui (49), il déclare qu'il veut avoir la jeune princesse burgonde. Lorsque Sigmunt apprend cette résolution, « il en est fort affligé » (51), de même « Siglint s'inquiète beaucoup pour la vie de son fils » (52), car « Gunther a auprès de lui maint vassal orgueilleux » (54). Mais c'est en vain qu'on essaye de détourner Sifrit de son projet : « Mon très cher père, dit-il, je veux rester toute ma vie sans l'amour d'une femme si je n'obtiens pas celle que mon cœur désire avec ardeur. » (53.) Comme il parle de s'emparer de Kriemhilt de vive force, Sigmunt lui apprend que « nul ne peut obtenir la jeune fille par violence » (58) ; cela ne l'empêche pas d'ailleurs d'offrir aussitôt après une armée à Sifrit, tout à point pour que celui-ci puisse écarter cette proposition et déclarer qu'il tentera l'aventure seul avec onze chevaliers.

S'agit-il de raconter l'expédition de Gunther et de Sifrit en Islande, les mêmes formules vont resservir pour la seconde fois. Brünhilt est la belle princesse « qui demeure au delà des mers » (325). Elle habite un château merveilleux en marbre vert, avec 86 tours, 3 vastes palais et une grande salle ; tous ceux qui demandent sa main sont obligés de jouer leur vie et de s'exposer aux plus redoutables dangers. Sa réputation arrive jusque sur les bords du Rhin. Comme les parents et amis de Gunther le pressent de se marier, celui-ci leur déclare qu'il veut une femme digne de lui et de son royaume par sa beauté et sa noblesse et leur annonce qu'il est résolu à demander la main de Brünhilt. En vain Sifrit cherche à le dissuader de tenter cette aventure en lui représentant les périls effroyables auxquels il va s'exposer : « Je veux perdre la vie si elle ne devient pas ma femme », tel est le dernier mot de Gunther.

Il n'est pas jusqu'au voyage d'Islande qui ne trouve son pendant dans les poèmes de jongleurs. Quand Gunther et Sifrit se disposent à partir pour le pays de Brünhilt, « un bon vent poussait leur bateau avec ses voiles ; les fiers compagnons d'armes s'embarquèrent sur le Rhin.

« Ils emportaient d'excellentes provisions, et, de plus, du bon vin, le meilleur que l'on pût trouver sur les bords du Rhin. Leurs

chevaux se tenaient tranquilles; ils étaient bien installés; leur bateau allait aussi tranquillement; rien de fâcheux ne leur arriva[1]. »

De même le roi Orendel se rend en terre sainte par le Rhin et la Moselle; lui aussi a de « fiers compagnons » pour lesquels il fait charger son navire « de pain et aussi de vin et de provisions de toute sorte » ; comme les Burgondes « ils hissèrent leurs voiles et les bateaux glissèrent tranquillement[1] ». Il est curieux de voir avec quelle fidélité le Nibelungenlied se conforme aux traditions poétiques des jongleurs. Les mêmes actions y sont rapportées dans le même ordre et presque dans les mêmes termes. Qu'il s'agisse d'amorcer un récit d'aventures ou de décrire une expédition sur mer, les poètes populaires ont des recettes toutes prêtes, des formules courantes, dont ils se servent dans toutes leurs œuvres sans chercher à varier leurs effets et sans crainte de fatiguer leurs auditeurs par ce perpétuel recommencement.

L'amour tient donc peu de place dans le Nibelungenlied comme dans les poèmes de jongleurs. Le héros aime la jeune princesse

---

1. *N.* 366 Ir schif mit dem segele ruorte ein hôher wint.
die stolzen hergesellen sâzen an den Rîn.
369 Si fuorten rîche spîse, dar zuo guoten wîn,
den besten den man kunde vinden umben Rîn.
ir ros stuonden ebene si heten guot gemach.
ir schif gienc ouch ebene : lüzel leides in geschach.

2. *O.* 335 Die hêren nit lenger beiten
die schiffe si bereiten ; (cf. 2898, 3194)
die hiez man alle wol laden. (cf. 2899, 3196)
alsô wir daz buoch hœren sagen (cf. 2900)
mit brôt und ouch mit wîne, (cf. 2901)
mit manger hande spîse..... (cf. 2902)
344 dô huob sich ein freuderîcher schal. (cf. 2907)
347 Sî fuorent den Rîn hin zuo tal
die stolzen ritter über al...
357 Si zugent ûf ir segele, (cf. 441, 2905, 3198, 3336, 3760)
(= 395 sqq.) die kiele fluzzent ebene
dô fuorent die selben hêren
mit harte grôzen êren.
Cf. *R.* 3638 Lûde duzzin die segele
die kiele giengen evene.



qu'il veut demander en mariage avant même de l'avoir vue. Pourquoi ? parce qu'il a entendu vanter sa beauté et sa vertu. Cela suffit. Le jongleur ne s'intéresse guère à la vie intérieure, à la psychologie des héros et des héroïnes qu'il met en scène, mais aux actes que ces sentiments leur font commettre. Il ne s'amuse pas à analyser des nuances de sentiments, ni surtout à rechercher le pourquoi de ces sentiments : il préfère raconter la série d'aventures extraordinaires dont ces sentiments sont la cause première. Dans quelques parties d'origine moderne, le Nibelungenlied se rapproche un peu plus des romans de chevalerie et nous montre Sifrit éperdûment amoureux de Kriemhilt ou Gunther soupirant pour Brünhilt et reconnaissant, par une intuition du cœur, l'objet de sa flamme parmi les jeunes filles qui, des fenêtres du château d'Isenstein, assistent à l'arrivée des héros du Rhin. Mais ce sont là des exceptions. Presque toujours les héros de l'épopée populaire sont animés de passions très simples et agissent sous l'impulsion de ces passions sans faire étalage de leurs sentiments et surtout sans se complaire dans l'analyse des mobiles auxquels ils obéissent.

La première démarche que doit faire le héros qui sollicite la main d'une princesse c'est d'obtenir le consentement de ses parents[1]. Sans leur assentiment la jeune fille ne peut rien ; même une veuve n'a pas le droit de disposer de sa personne comme elle l'entend et reste soumise à l'autorité du chef de famille. C'est ainsi que la proposition de mariage d'Etzel à Kriemhilt n'est pas transmise à cette dernière avant d'avoir reçu l'approbation de Gunther et des seigneurs burgondes. La jeune fille ou la veuve reste d'ailleurs libre dans tous les cas de refuser ou d'accepter un prétendant qui se présente et jamais ses parents ne disposent d'elle sans son consentement. Mais dans le Nibelungenlied, les femmes, si nous en exceptons Brünhilt, ont peu d'individualité, peu de volonté propre avant le mariage : elles aiment le héros qui les aime et auquel le sort les a pour ainsi dire destinées et acceptent avec bonheur l'époux qui leur est proposé. Une fois son consen-

1. Sur tout le développement qui suit v. *Zs. f. d. Ph.*, XVI, 437 sqq.

tement acquis, la jeune fille reçoit de ses parents une dot, généralement en argent, et des parents du fiancé des avantages équivalents en argent ou en terres. Puis, lorsque tout est convenu de part et d'autre, les fiancés sont amenés au milieu d'un cercle de témoins. On demande à la jeune fille si elle accepte l'époux qui lui est proposé ; celle-ci, par pudeur virginale, hésite un peu ; il faut même l'encourager pour qu'elle ose donner son consentement. Alors c'est au tour du jeune homme d'affirmer solennellement sa volonté d'épouser celle qu'il a choisie, puis les fiancés échangent un anneau et un baiser, et un serment solennel consacre le mariage. Le lendemain de la nuit de noces, l'époux offre à sa femme le « don du matin » (*morgengâbe*) et le nouveau couple va se faire couronner et faire bénir son union par le prêtre à l'église.

Certes le rôle de la femme est moins brillant dans le Nibelungenlied que dans les romans de chevalerie. Les hommes ne sont pas à ses pieds et à sa dévotion ; elle n'est pas le juge suprême du mérite des héros. Mais elle est toujours entourée de considération et de respect ; jamais elle n'est traitée comme un simple objet de plaisir, et dans la position humble et subalterne qui lui est faite, elle conserve une sorte de dignité modeste et simple qui ne manque pas de poésie. La jeune fille vit retirée discrètement au fond d'un palais, loin du monde et de la foule, cousant des vêtements, en attendant celui qui viendra un jour l'emmener pour lui faire partager sa bonne ou mauvaise fortune. Le mariage ne change guère sa situation : elle passe de l'autorité d'un père ou d'un frère sous celle d'un époux, et l'homme reste toujours un maître fort absolu : Sîfrit est d'avis qu'il faut « dresser les femmes » à éviter les sots bavardages et va jusqu'à battre la sienne pour la punir d'avoir offensé Brünhilt par ses propos inconsidérés. La femme continue donc après le mariage l'existence silencieuse et dépendante qu'elle avait menée comme jeune fille, occupée des travaux d'intérieur et de l'éducation des enfants. Mais elle accepte sans murmure la suprématie de son époux : en échange de la protection qu'il lui accorde, elle lui voue un amour profond, une fidélité absolue, comme le vassal à son suzerain. Tant que la for-

tune lui est favorable, elle reste volontairement dans l'ombre et s'efface devant son seigneur; mais le malheur peut la transformer tout d'un coup et faire naître en elle des qualités toutes viriles. Séparée de lui, elle lui gardera un inviolable attachement et subira avec une admirable constance n'importe quelle épreuve plutôt que consentir à rompre les liens qui l'unissent à lui. A-t-il été victime d'une trahison, elle reste fidèle à sa mémoire pendant de longues années, attend patiemment une occasion favorable pour frapper les auteurs de sa mort, puis, le moment venu, sait agir avec une énergie sauvage, verser le sang à flots et faire taire tout sentiment d'humanité pour venger celui à qui elle s'est donnée tout entière.

---

## CHAPITRE XVI.

### CONCLUSION.

---

Nous nous étions proposé au début de cette étude de rechercher les origines du Nibelungenlied, de séparer les éléments de provenance diverse dont la réunion a donné naissance au poème autrichien de la fin du XIIe siècle. Il raconte une légende : nous avons tâché de montrer les phases successives par lesquelles cette légende a passé, de faire la part des diverses générations d'hommes qui se la sont transmise de siècle en siècle, altérant toujours plus profondément les données primitives. Il renferme une sorte de philosophie pratique, une conception de la vie héroïque : nous avons examiné comment cet idéal s'est formé et développé, comment il a été réduit en formules épiques par les jongleurs, en quoi il diffère ou se rapproche de l'idéal qu'expriment les poèmes antérieurs ou contemporains au Nibelungenlied. Arrivés au terme de notre analyse, nous voudrions jeter un coup d'œil en arrière et grouper les résultats auxquels nous sommes arrivé dans un tableau d'ensemble.

Vers l'an 400 de notre ère environ, les Francs célébraient comme l'un de leurs héros nationaux le jeune et brillant Sigufrid. D'où venait au juste ce héros? Était-ce quelque guerrier germain des temps anciens aujourd'hui oublié par l'histoire ? ou, au contraire, fut-il dès l'origine un personnage mythique, un héros de la lumière vaillant et doux, aimé de tous ceux qui l'approchaient,

ennemi-né des puissances malfaisantes et ténébreuses? Énigme pour le moment insoluble. Quoi qu'il en soit diverses légendes s'étaient groupées autour du nom de Sigufrid. On racontait qu'il avait délivré une femme endormie sur un rocher et protégée par une barrière de flammes que seul le plus vaillant héros pouvait franchir. Sigufrid était sorti triomphant de cette épreuve et avait vécu heureux avec l'épouse que le destin lui avait donnée. D'autres récits rapportaient que Sigufrid, après la mort de son père, avait passé les premières années de sa vie dans la forêt, sans connaitre ses parents, élevé par un nain très sage, habile forgeron et enchanteur fort expert. Devenu le plus vaillant des héros, Sigufrid avait tué un dragon et conquis un immense trésor; il était entré en possession de forces surnaturelles. Mais, dans la suite, il tombe au pouvoir des Nibelungen, race malfaisante et funeste, possesseurs primitifs du grand trésor, qui le retiennent chez eux par des enchantements, le contraignent à conquérir pour l'un d'entre eux une vierge guerrière, puis reprennent le trésor en assassinant par trahison le jeune et brillant héros.

En 437, les Francs apprenaient la mort du roi des Burgondes Gundicarius, massacré par les Huns avec tous les siens. Peu d'années après, Attila envahissait la Gaule à la tête d'une immense horde de Huns et de Germains auxiliaires. Défait à la *bataille des nations* dans les plaines catalauniques, il regagne la Pannonie; là, au lendemain d'une orgie, on le trouve un matin mort dans sa tente; près de lui pleurait Ildico, une jeune femme qu'il venait d'épouser. Aussitôt se forme une légende autour de ces grands événements qui modifiaient si profondément et d'une manière si inattendue les destinées de l'Europe occidentale; on les interprète, on les combine avec d'autres données plus anciennes. Attila, chantent les poètes, a épousé une princesse burgonde Ildico ou Hilde; il a massacré dans un guet-apens les frères de sa femme, Gundahari, Godomar et Gislahari, les trois fils de Gebica; mais dans la suite, Hilde a vengé la mort de ses frères en assassinant son époux. — D'autre part, les rois burgondes sont assimilés aux Nibelungen possesseurs du grand trésor et meurtriers de Sigu-

frid. Le brillant héros avait péri victime d'une lâche trahison : cette mort criait vengeance. Les Nibelungen-Burgondes avaient tué Sigufrid pour s'emparer de ses richesses ; ils périssent à leur tour sous les coups d'Attila qui convoite lui aussi le grand trésor funeste à tous ceux qui le possèdent. Dès la seconde moitié du v[e] siècle, ce récit, moitié historique, moitié légendaire, circulait parmi les Francs sous forme de lieder épiques de faible étendue et d'une poésie âpre et sauvage.

Cette légende primitive, écho des luttes sanglantes qui déchirèrent l'Europe à l'époque des grandes invasions, se plaisait aux scènes de meurtre et de carnage. La vie y apparaît comme un combat désespéré, une lutte sans merci où les hommes sont broyés par une fatalité plus forte qu'eux. Les désirs des héros sont très simples : ils souhaitent l'or et la puissance ; ils veulent avoir de grands trésors, régner sur de vastes territoires, obtenir une femme dont la conquête leur fasse honneur, l'emporter sur tous les autres hommes. D'autre part, ce sont des violents, des impulsifs : ils ne connaissent aucune mesure, ne respectent aucune loi ; ils désirent, et agissent aussitôt pour s'emparer de l'objet de leur désir ; la passion les entraîne avec une violence irrésistible et souvent criminelle ou brutale. Sigufrid, le héros lumineux, excite l'envie du farouche et sombre Haguno qui redoute sa puissance et convoite ses richesses : il meurt assassiné. Attila voudrait à son tour obtenir le grand trésor ; pour arriver à ses fins il attire chez lui les Nibelungen et les fait périr dans les supplices lorsqu'ils refusent de céder à ses menaces. Brunhild, « la combattante sous la cuirasse », défend par la force sa virginité contre les entreprises des hommes : elle est domptée par ruse, livrée sans défense aux étreintes d'un époux qu'elle n'aime pas ; mais un beau jour elle apprend la tromperie dont elle a été victime ; dès cet instant elle ne songe plus qu'à faire périr Sigufrid qui l'a jouée, et meurt sitôt vengée. Mais, malgré la violence de leurs instincts, ces héros ne manquent pas de générosité ni de vraie grandeur : ils ont un souci médiocre de la justice et des droits de chacun ; ils sont peu sensibles à la pitié qui est une vertu de civilisés ; mais, en revanche,

ils ne sont pas égoïstes; l'intérêt personnel chez eux se subordonne à l'intérêt plus général du groupe dont ils font partie : tous les guerriers d'un roi, tous les membres d'une famille se sentent solidaires les uns des autres, et il y a dans cette fidélité inviolable du Germain pour son roi, son compagnon ou son parent, une sorte de beauté morale qui jette un reflet de poésie même sur les violences, sur les crimes où l'entraine sa nature puissante et rude. Grimhild, « la combattante voilée », qui a séduit le vaillant Sigufrid par ses enchantements, massacre sans hésiter ses enfants et Attila, son second époux, pour venger ses frères; elle livre aux flammes le palais du roi des Huns avec tout ce qu'il renferme. Mais la vengeance n'est-elle pas une des formes de la fidélité? Puis une autre cause vient encore tempérer l'horreur de ces scènes de sauvagerie et de carnage. Le Germain a au plus haut degré l'héroïsme passif : s'il donne aisément la mort, il ne la craint pas pour lui; il la voit venir sans peur, dédaigne même de l'éviter et succombe sans une plainte, sans avoir un seul instant tremblé devant l'ennemi victorieux. Gundahari et ses compagnons se rendent chez Attila malgré les funestes présages qui accompagnent leur départ et se multiplient pendant le voyage; pas un instant ils ne songent ni à fuir, ni à racheter leur vie à prix d'or; Haguno rit quand on lui ouvre la poitrine et Gundahari joue de la harpe dans la fosse aux serpents où il doit mourir...

L'admiration qu'inspirent les victimes empêche que l'horreur pour les bourreaux ne se change en dégoût [1].

La réunion du mythe de Sigufrid aux lieder historiques sur Gundahari et Attila s'était faite chez les Francs, peu de temps probablement après la mort d'Attila et à un moment où le souvenir du redoutable roi des Huns vivait encore dans toutes les mémoires et toutes les imaginations. Mais tandis que cette légende des Nibelungen sous sa forme la plus ancienne circulait en Saxe et de là pénétrait dans les pays scandinaves, elle continuait à vivre en Allemagne et y subissait de profonds changements.

1. W. Grimm, *H. S.*, p. 409.

Par suite de la juxtaposition des éléments historiques nouveaux et des données mythiques anciennes, la légende se divisait en deux épisodes qui se reliaient l'un à l'autre par un lien assez lâche. La première partie racontait les exploits de Sigufrid et se terminait par la mort du héros qui périt pour avoir trompé Brunhild et l'avoir rendue parjure malgré elle. La seconde partie retraçait la mort des Burgondes chez Attila et la vengeance de Grîmhild. Or, l'épouse de Sigufrid et celle d'Attila n'ont en somme de commun que le nom et le fait d'être sœur des rois burgondes. Gundahari et Haguno ont tué Sigufrid, et malgré cela la veuve du héros non seulement se réconcilie avec ses frères, mais encore s'attache à eux si fortement que pour les venger elle sacrifie plus tard la vie de son second époux, de ses enfants et la sienne propre. Dans les poèmes de l'Edda, c'est grâce à un breuvage magique que Gudrún oublie la mort de Sigurd et devient la fidèle alliée de ses frères. La tradition allemande prend une autre voie pour rattacher l'une à l'autre les deux moitiés de la légende : comme elle voit dans la mort des Nibelungen la punition du meurtre de Sigufrid, elle ne tarde pas à faire périr les assassins non plus sous les coups des Huns, mais par la main vengeresse de Grîmhild.

La légende gagne en unité à ce changement. Elle raconte désormais la lutte de Haguno contre Sigufrid et Grîmhild. Sigufrid est le plus brillant des héros ; loyal et fort, d'une vaillance à toute épreuve, d'une beauté merveilleuse, il traverse la vie, toujours vainqueur, toujours heureux, aimé de toutes les femmes, respecté par tous les guerriers ; et au moment où rien ne manque à sa gloire et à son bonheur, il meurt à la fleur de l'âge sans avoir connu la souffrance et les revers, frappé en pleine paix par un de ses proches, victime d'une trahison que son âme généreuse ne pouvait pas soupçonner de la part d'un ami et d'un parent. Sa mort ne peut rester impunie. Épouse et amante passionnée du héros lumineux, Grîmhild lui a voué un attachement inébranlable, une fidélité éternelle. Lorsqu'il a péri, elle ne songe plus qu'à le venger et poursuit d'une haine implacable ses frères et surtout l'auteur principal du meurtre, le sombre Haguno.

Ce dernier forme avec Sigufrid le contraste le plus saisissant. Comme son rival, il est d'une vigueur redoutable ; son âme est inaccessible à la crainte, son esprit lucide et clairvoyant ; mais il n'a ni la beauté ni ce don de sympathie qui gagnait tous les cœurs à Sigufrid. Hagen est laid et les jeunes filles se détournent de lui avec effroi ; dur et sans pitié pour les faibles, il leur fait sentir pesamment sa supériorité. Il a pour Sigufrid, qui est plus fort que lui, une haine froide, sans merci et ne recule devant aucun crime pour l'assouvir. Pourtant, si horrible que soit la trahison par laquelle Haguno se débarrasse de son ennemi, il n'en conserve pas moins une grandeur étrange et inquiétante : en effet, ce n'est pas pour un motif égoïste, pour venger une injure personnelle qu'il frappe Sigufrid, c'est par fidélité pour son maitre Gundahari. Il lui est dévoué corps et âme, il lui reste inébranlablement attaché et fait pour lui le sacrifice de sa vie avec une entière abnégation. L'ennemi des Burgondes n'est plus Attila, dont le rôle devient de plus en plus insignifiant, de plus en plus effacé. C'est Grìmhild qui, dans la légende modifiée, est devenue une redoutable furie, inaccessible à tout sentiment de pitié ou de générosité, avide du sang de ses frères, de ses parents, qu'elle sacrifie sans hésitation à ses rancunes tenaces. Entre elle et Haguno c'est un duel sans merci où tous les moyens sont bons. Primitivement les Nibelungen succombent dans l'incendie du palais d'Attila auquel Grimhild a mis le feu pour accabler ses ennemis. Plus tard c'est à Dietrich de Bern, entré dans la légende des Nibelungen avec son ami le margrave Ruedegêr, que revient l'honneur de terminer la lutte en terrassant, dans un combat final, Gundahari et Haguno ; c'est lui aussi qui, après le meurtre des deux héros, fait périr Grìmhild en punition de la perfidie et de la cruauté dont elle fait preuve envers ses frères.

Franchissons un intervalle de quelques siècles. Vers l'an 1100 la poésie héroïque populaire, après une période de sommeil, se remet à fleurir : mais depuis l'époque des invasions, ses procédés et la matière de ses chants ont subi de profondes transformations.

A l'origine la légende est le patrimoine de la nation tout entière : c'est parmi le peuple qu'elle s'élabore, qu'elle prend sa première forme et se modifie et il est possible qu'au XII[e] siècle encore les vieilles légendes aient circulé parmi le peuple, que certains individus plus heureusement doués que les autres aient récité ou même composé des lieder épiques. W. Grimm a recueilli quelques témoignages qui peuvent s'interpréter dans ce sens [1], et peut-être la tradition poétique s'est-elle ainsi perpétuée dans les rangs du peuple jusque vers le XV[e] ou le XVI[e] siècle. Mais, en général, vers l'an 1100 ce n'est plus l'homme du peuple, c'est le jongleur qui compose, remanie et répète partout les lieder sur les vieilles légendes ; celles-ci cessent dès lors d'appartenir à la nation tout entière pour devenir la propriété d'une classe d'individus spéciale et relativement restreinte. Le jongleur, à la vérité, n'invente pas les événements qu'il raconte, mais il leur donne une forme poétique déterminée et par cela même altère aussi plus ou moins les données que lui fournit la tradition. Il a donc une part très considérable dans la formation d'une épopée comme le Nibelungenlied et il importe de voir comment la légende se modifie entre ses mains.

Si les anciens Germains paraissent avoir entouré de respect le poète qui leur racontait l'histoire des dieux et des héros, leurs descendants, vers la fin du XII[e] siècle [2], tenaient en fort mince estime ceux qui, selon l'expression du temps, « vendaient l'honneur pour de l'argent [3] ». Les jongleurs allaient de château en château, de vil-

1. *H. S.*, p. 426 ; Piper, *Spielmannsdichtung*, p. 21.

2. Sur la condition des jongleurs v. entre autres Lachmann, *Ueber Singen und Sagen ;* Vogt, *Leben und Dichten der deutschen Spielleute im M. a.* (1876) ; Stosch, *der Hofdienst der Spielleute im deutschen M. a.* (1881) ; A. Köhler, *Germ.*, XV, 27 sqq. ; Scherer, *Quellen und Forschungen*, XII, 11 sqq. ; Zappert, *Wiener Sitzungsberichte*, XIII, p. 150 sqq. ; Grimm, *H. S.*, p. 471 sqq. ; Piper, *Spielmannsdichtung*, I (Collect. Kürschner, vol. II), introduct.

3. *Guot umb ère nemen :* les ennemis des jongleurs se servaient de cette expression pour les rabaisser en prétendant qu'ils vendaient *leur* honneur pour de l'argent. W. Grimm, *Abhandl. über Freidank ;* Haupt, *Erek*, zu 2167 ; Vogt, *loc. cit.*, p. 27.

lage en village, récitant, entre autres choses, des lieder sur les vieilles légendes héroïques des Nibelungen, de Dietrich de Bern ou d'Etzel, sur celles d'Ortnit et Wolfdietrich, de Walther et Hildegunde, de Gudrun, d'Orendel, de Saint-Oswald ou du roi Rother. Ils avaient à faire le plus souvent à un public grossier, turbulent, qu'il fallait sans cesse rappeler au silence, et qui voulait être amusé par de grosses bouffonneries ou de vastes distributions de coups de bâton comme les spectateurs de guignol. La condition de poète était le plus souvent des moins enviables. En général, ils erraient par voies et par chemins, sans feu ni lieu, accourant à toutes les fêtes, empressés autour des seigneurs en renom de libéralité, vivant au jour le jour, perpétuellement en quête d'un bon dîner, d'argent ou simplement de vieux habits. Toujours besoigneux, ils aiment les gens de peu, montrent une prédilection marquée pour les vagabonds, les mendiants, les estropiés et une sainte horreur pour l'intendant de bonne maison dont ils ont eu à subir les insolences, les rebuffades ou même les coups de bâton. Aussi bien ces parasites étaient-ils au ban de la société. On les mettait au niveau des montreurs d'ours ou des hercules de foire, des voleurs de grand chemin ou des malfaiteurs. La loi ne leur reconnaissait aucun droit et ne leur accordait aucune protection. L'église les rejetait de son sein et ne les admettait que rarement à la communion ; les prédicateurs fulminaient contre eux du haut de la chaire et les condamnaient irrémissiblement aux peines éternelles, eux et ceux qui leur donnaient de l'argent ; enfin pour mieux combattre leur influence toujours considérable, les clercs leur faisaient concurrence sur leur propre terrain et opposaient une littérature ecclésiastique à la poésie profane. Exclus de la société régulière, obligés de compter pour vivre sur la faveur d'un public qui les méprisait, les jongleurs faisaient bon marché de leur dignité et justifiaient dans une large mesure la mauvaise opinion que l'on avait d'eux ; comme il leur fallait à tout prix attirer et retenir l'attention de leurs auditeurs, ils étaient charlatans, menteurs, et ne se gênaient pas pour en imposer au public et lui jeter de la poudre aux yeux. D'ailleurs, si les vers n'a-

vaient pas de succès, ils vivaient d'expédients, ayant comme Panurge soixante et trois manières plus ou moins honnêtes de gagner de l'argent; ils se faisaient, à l'occasion, médecins, messagers, revendeurs de vieux habits, insulteurs à gages, entremetteurs, etc.

Pour le jongleur, pauvre hère famélique et de médiocre renommée, la poésie n'est autre chose qu'un gagne-pain. Peu lui importe ce qu'il chante, pourvu qu'il se fasse agréer de son public. Il ne voit nullement dans la légende héroïque un dépôt sacré que lui ont légué les générations passées et qu'il doit transmettre aux races futures; il la considère comme une source de revenus, une mine précieuse qu'il met en exploitation réglée en réduisant les frais au minimum. Tirer les plus beaux bénéfices possible de ses lieder héroïques et cela sans se donner trop de mal, tel est le but auquel tendent ses efforts.

Qu'attendait des jongleurs le public très primitif et peu délicat qui se pressait pour écouter les vieilles légendes? Évidemment la forme extérieure des lieder lui était assez indifférente; il ne se souciait guère ni de l'étude approfondie des caractères ni des raffinements de style ou de versification. Les jongleurs évitent donc les analyses psychologiques et décrivent les événements pour ainsi dire de l'extérieur, sans en saisir ou du moins en indiquer les causes réelles; ils ne se mettent pas en frais de style et se contentent d'ordinaire de fabriquer leurs lieder à l'aide de formules épiques banales, entrées depuis longtemps dans l'usage courant. Ce qui intéresse leur auditoire populaire, c'est le fond même de leurs récits, les grandes actions, les événements extraordinaires; et ces événements il les a déjà souvent entendu raconter et il entend qu'on lui en fasse un récit authentique, puisé aux bonnes sources. Pour les enfants les contes de fées sont des *histoires vraies;* ils aiment à se les faire redire et ne souffrent pas qu'on y change quoi que ce soit. De même, si le peuple n'avait sans doute plus une foi absolue dans l'entière vérité historique des événements que lui racontaient les jongleurs, il était du moins très conservateur et ne leur permettait pas de modifier les données tradition-

nelles au gré de leur caprice. Aussi voyons-nous le jongleur très préoccupé d'établir qu'il dit bien la vérité[1] : il a sans cesse à la bouche les formules « *daz ist wâr* », « *daz ist alwâr* », « *daz sage ich iu ze wâre* » ; il traite d'impies et de mécréants ceux qui pourraient être tentés de ne pas le croire sur parole ; pour dissiper les derniers doutes de ses auditeurs il se réfère volontiers à un livre ; il lui arrive même de citer ses sources, naturellement imaginaires — un livre enterré à Suders par les païens — un manuscrit trouvé au cloître de Tagemunt — ou encore, comme l'auteur du poème des *Lamentations*, une chronique latine écrite par meister Chuonrât, scribe de l'évêque Pilgrim de Passau. Et en effet, si le jongleur ne se gêne pas pour mentir à l'occasion, avec le plus bel aplomb du monde, en général il dit cependant *la vérité*. Ce n'est pas qu'il ait le moindre respect pour la tradition, mais il lui est évidemment très commode de se laisser guider par elle, de la suivre pas à pas. Conservateur par intérêt et par paresse, il respecte les données de la légende, même quand elles ne s'accordent pas entre elles : Dans la légende germanique, Grimhild venge la mort de ses frères sur son époux Attila en égorgeant ses fils et en mettant le feu à son palais ; dans la légende allemande transformée, Grîmhild a pris le rôle d'Attila : c'est elle qui réclame aux Nibelungen leur trésor, elle qui veut les faire périr pour venger la mort de Sigfrid ; mais bien qu'elle n'ait plus de raison pour haïr Etzel, elle n'en continue pas moins, comme par le passé, à sacrifier son fils Ortlieb et à livrer aux flammes le palais du roi des Huns.

Dans ces conditions le jongleur, pour exploiter avantageusement la légende des Nibelungen, laisse à peu près intactes les données anciennes. Il peut conserver tels quels ou à peu près Sigfrid, le héros rayonnant de jeunesse et de beauté, Hagen ce type inquiétant et grandiose du vassal dévoué jusqu'au bout à son maître, Kriemhilt qui venge avec tant de perfidie et de cruauté la mort de son époux ; il célèbre avec complaisance Dietrich de Bern dont la main puissante met fin au grand combat, et surtout le

1. Piper, *ibid.*, p. 62 sqq.

loyal et généreux Rüedegêr, le père de toutes les vertus, qui pour rester fidèle à son suzerain se voit contraint de se mesurer avec les Nibelungen, ses hôtes et ses amis, et périt sous les coups de sa propre épée qu'il a donnée à l'un d'entre eux. Le caractère d'Etzel par contre subit peu à peu une profonde transformation : Kriemhilt étant devenue l'ennemie des rois burgondes, son époux se trouvait, par ce fait, déchargé des actes de violence que lui reprochait la tradition; aussi oublie-t-elle bientôt les cruautés du roi des Huns pour faire de lui un monarque très puissant et très pacifique, et les Huns ses sujets se confondent bientôt dans l'imagination des jongleurs avec les Hongrois, ces ennemis perpétuels des Autrichiens. D'autres parties de la légende, celles surtout où le merveilleux apparaît trop, commencent à s'altérer. L'histoire des ancêtres de Sigfrid disparaît; sur la jeunesse du héros la tradition devient confuse et pleine de contradictions; Brünhilt n'excite plus grand intérêt : on la trouve trop sauvage, trop rebelle à son époux; sa destinée cesse d'exciter la pitié: c'est l'histoire de la méchante mise à la raison, et la conduite de Sigfrid envers elle reçoit pleine et entière absolution. Les jongleurs passent sous silence la mort tragique de cette fière guerrière qui ne veut pas survivre au héros dont elle aurait dû être l'épouse, et Brünhilt, une fois vaincue, devient la femme tranquille et résignée de Gunther. — Enfin la légende du trésor des Nibelungen tombe dans l'oubli: les jongleurs ne savent plus comment Sigfrid s'en est emparé, ni qui en est le possesseur primitif, ni pourquoi il se trouve au fond du Rhin. Mais en somme, malgré ces quelques changements, la légende ancienne reste à peu près intacte et son caractère primitif n'est pas altéré d'une façon par trop sensible.

Mais les jongleurs ne pouvaient s'en tenir là. Conservateurs par prudence et par paresse, ils ne pouvaient cependant ressasser indéfiniment les mêmes histoires. Leur public, à la longue, se serait lassé. Il fallait donc trouver moyen de lui offrir du nouveau sans choquer ses idées, sans altérer trop manifestement les données universellement connues de la légende. Pour cela, le procédé le plus simple était d'enrichir leur récit d'épisodes inédits, de le

compliquer en y introduisant des personnages inconnus dans la légende ancienne et dont les hauts faits servaient de thème à des lieder entièrement nouveaux par le fond comme par la forme. Ainsi les jongleurs restaient fidèles à la tradition dont ils respectaient les données, se bornant à ajouter quelques détails de plus aux vieilles histoires qu'ils tenaient de leurs prédécesseurs. Leurs lieder nouveaux, s'ils avaient du succès, circulaient non seulement dans leur pays d'origine, mais pénétraient dans les contrées voisines. Les jongleurs ne vivaient pas toujours au même endroit, mais erraient sans cesse de ville en ville; de plus ils n'avaient aucun scrupule à s'approprier ce qui pouvait leur être utile dans les productions d'autrui. Il se produit de la sorte entre le Nord de l'Allemagne, la vallée du Rhin, la Bavière et l'Autriche un échange de motifs poétiques et de formules nouvelles. C'est ainsi qu'Irminfrid et son compagnon Irinc, d'abord célébrés par des lieder historiques thuringiens, pénètrent dans la légende des Nibelungen; de même Volkêr d'Alzei, le ménestrel des rois burgondes, est présenté au public par les jongleurs de la vallée du Rhin, qui célèbrent son amitié avec Hagen et racontent comment les deux héros tiennent tête à toute une armée de Huns. Hagen, vers la même époque, est localisé à Troie dont la légende rhénane fait le berceau de la race des Francs. Un peu plus tard la tradition fait naître Sigfrid à Xanten-Troia fondée, dit-on, par les Troyens fugitifs, tandis que Hagen émigre de Troia à Troianova ou Kirchheim. Des lieder partis de la vallée du Rhin célèbrent Ortwin de Metz, le neveu de Hagen; les margraves Gêre et Eckewart dont les hauts faits étaient racontés à l'origine par les jongleurs thuringiens, sont mis en rapport avec les rois burgondes et deviennent les vassaux de Gunther et de Kriemhilt.

Dans la seconde moitié du douzième siècle il semble que les chants héroïques sur la légende des Nibelungen disparaissent et s'éteignent peu à peu dans la vallée du Rhin. Devant l'hostilité du clergé et la concurrence que leur fait la poésie religieuse, les jongleurs rhénans abandonnent les vieilles légendes païennes pour traiter d'autres sujets plus inoffensifs et à propos desquels ils font

un grand étalage de zèle chrétien. La poésie héroïque se concentre d'une part en Saxe, de l'autre en Autriche.

Dans cette dernière contrée il semble que vers la fin du douzième siècle, la condition des jongleurs se soit un peu relevée. Quelques-uns arrivent vers cette époque à des positions stables, à une situation considérée : ils sont jugés dignes d'apposer leur signature au bas des actes publics; c'est ainsi que les actes du temps mentionnent : Rupertus, jongleur de l'empereur Henri VI, Wolfkerus, jongleur de l'évêque Ulrich de Passau, Eberhardus jongleur du duc d'Autriche Léopold V. Les établissements religieux ne dédaignent pas les présents que leur font ces personnages et nous voyons un couvent de Vienne recevoir *deux aunes d'étoffe rouge* du jongleur Eberhard, *un livre allemand* du jongleur Wolfkêr. Ces privilégiés ont évidemment plus de loisir pour soigner la composition de leurs lieder; le public auquel ils s'adressent est plus relevé, plus capable d'apprécier un récit sérieux, un ton soutenu. C'est dans ce milieu, peut-être à la cour de Vienne, que la légende des Nibelungen prend un brillant développement, et qu'après avoir subi quelques modifications, elle se fixe par écrit et donne naissance au Nibelungenlied.

Sous quelle forme la légende circulait-elle en Autriche pendant cette dernière période de son évolution?

Longtemps avant la rédaction du Nibelungenlied les divers épisodes de la légende devaient avoir été reliés les uns aux autres, de manière à former non pas un poème continu et fixe, mais cependant une chaîne assez nettement définie d'aventures dans laquelle un lied traitant une situation nouvelle ou introduisant un personnage nouveau, trouvait tout naturellement sa place pour ainsi dire marquée d'avance : les scènes principales, l'arrivée de Sigfrid à Worms, la légende de Brünhilt, la mort de Sigfrid, le voyage des Burgondes au pays des Huns, leur arrivée chez Etzel, la mort d'Ortlieb, l'aristie de Hagen et de Volkêr, celle d'Irinc, enfin les diverses péripéties du grand combat entre les Huns et les Nibelungen devaient, dès cette époque, faire l'objet de lieder destinés à être chantés séparément et cependant à se faire suite

les uns aux autres. Plusieurs variantes du même lied pouvaient exister concurremment ; d'autres fois les lieder se développaient pour ainsi dire par bourgeonnement, et donnaient naissance à de nouveaux chants destinés à leur faire suite ou à mieux les raccorder à d'autres lieder que le jongleur désirait faire entrer dans son répertoire. On peut se représenter ce Nibelungenlied virtuel comme une collection toujours croissante de lieder contractant les uns avec les autres des liaisons variées et changeantes, formant des groupes divers au gré des jongleurs. Le fond même de ces lieder variait lentement. La forme au contraire était sujette à des transformations beaucoup plus rapides : une œuvre qui se transmet de bouche en bouche doit nécessairement se modifier sans cesse ; d'autant que les jongleurs s'efforçaient de perfectionner la forme de leurs lieder, d'écarter les expressions archaïques, de remplacer peu à peu les assonnances par des rimes pures. A l'intérieur du vers les variations étaient plus fréquentes et plus considérables encore qu'à la rime, car trouver une rime nouvelle nécessite malgré tout un certain effort ; aussi voyons-nous des assonnances anciennes telles que *Hagene : gademe, Hagene : degene, Hagene : menege* se perpétuer jusque dans le Nibelungenlied. En résumé, si nous pouvions comparer la collection de ces anciens lieder autrichiens au poème de 1200, nous y trouverions sans doute les mêmes données principales groupées dans le même ordre à peu près et contées souvent avec les mêmes détails, parfois avec les mêmes expressions et les mêmes rimes.

Pendant cette dernière phase de son évolution, la légende des Nibelungen continue, comme dans la période précédente, à s'enrichir d'épisodes nouveaux. C'est d'abord Dancwart, le maréchal de Gunther, qui s'introduit dans l'action par un lied où est retracé la mort de Blœdel et des 9000 valets des Nibelungen. Ce nouveau lied fait double emploi avec l'ancien chant de la mort d'Ortlieb qui raconte d'une façon différente le début de la grande lutte entre les Huns et les Nibelungen ; de là, nécessité de remanier cette partie importante du récit. Puis paraît le cuisinier Rûmolt, dont la figure d'abord sérieuse devient plus tard légèrement hu-

moristique. Son conseil plein de prudence et de bonhomie jette une note un peu gaie dans la sombre relation du départ des Nibelungen pour le pays des Huns. Liudegêr et Liudegast deviennent les héros d'un lied destiné à faire suite à l'arrivée de Sîfrit à Worms. Enfin Hûnolt et Sindolt prennent les fonctions de chambellan et de bouteiller à la cour de Gunther, et Pilgrim de Passau, rattaché à la légende des Nibelungen, devient l'oncle de Kriemhilt et des rois burgondes.

En même temps que la légende s'enrichit de motifs et de personnages nouveaux, elle subit une transformation intérieure plus profonde encore et qui en altère sensiblement le caractère primitif. L'état des esprits et des mœurs vers la fin du XII[e] siècle, le degré de civilisation auquel arrivent les Autrichiens sous la domination des princes de Babenberg ne correspond plus à la rude barbarie des temps de la grande invasion. L'idéal de la vie héroïque s'adoucit. En même temps les poètes-chevaliers, les Minnesänger, donnent un tour nouveau à la poésie allemande, célèbrent la femme et l'amour plus galamment qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et font entrer dans le domaine commun de la poésie un grand nombre de formules nouvelles. Les jongleurs qui chantent la légende des Nibelungen n'échappent pas à la contagion de ces mœurs nouvelles et, pour ne pas paraître grossiers et démodés, donnent à leurs lieder une teinte plus moderne, plus chevaleresque.

La légende ancienne racontait que Sigfrid arrivait à la cour de Gunther par hasard ou même avec des intentions hostiles, et que les rois burgondes l'apaisaient, puis se l'attachaient artificieusement en lui faisant épouser leur sœur. Cette donnée trop peu galante est modifiée et tout le récit coulé dans le moule habituel des poèmes de jongleurs : Sîfrit, amoureux de la belle princesse Kriemhilt, va courir les aventures pour la conquérir. La légende de Brünhilt est traitée dans le même esprit. Puis les jongleurs avancent encore d'un pas dans cette voie et font de Sîfrit et de Gunther des galants chevaliers éperdument amoureux de leurs belles, tendres et langoureux, parlant un langage fleuri, irréprochables dans leur conduite, et d'une impeccable courtoisie. L'effet de ces scènes

modernes et banales dans un poème, dont l'esprit était primitivement tout différent, n'est guère heureux. Il y a, comme dans certaines de nos tragédies classiques, contraste entre les données générales fondées sur des traditions encore rudes et sauvages, et l'élégante courtoisie de la forme ; mais ce désaccord entre le fond ancien et les *mœurs* toutes modernes du poème n'est pas compensé, comme chez nos tragiques, par la perfection de la forme, par une science profonde du cœur humain et des mobiles qui le font agir. Les personnages de Gunther et de Sîfrit sont doubles : il y a en eux le barbare du temps de l'invasion et le chevalier autrichien de la fin du XII[e] siècle ; seulement le chevalier autrichien n'a rien d'intéressant : ses gestes, ses paroles, ses actes, ses sentiments sont réglés par une convention littéraire très fatigante à la longue. On sent que le jongleur ne travaille pas d'après nature, mais copie un modèle; qu'il cherche à donner à peu de frais un vernis d'élégance moderne et mondaine aux sévères figures que lui fournit la tradition populaire.

En même temps que les mœurs héroïques se sont humanisées, l'idéal moral de l'épopée primitive a subi des modifications analogues. La morale ancienne reposait sur l'idée de solidarité entre tous ceux qui font partie d'une même association, entre le suzerain et tous ses vassaux, entre tous les membres d'une famille. La fidélité était donc une vertu sociale. Peu à peu elle tend à devenir une vertu personnelle. Avant toute chose l'homme doit être fidèle à la parole donnée ; s'agit-il de prendre une décision grave, il doit écouter la voix de l'honneur — de son honneur individuel — sans tenir compte des intérêts du groupe dont il fait partie. C'est sous l'empire de ces idées nouvelles que la légende de Rüedegêr se modifie et prend sa forme définitive : le margrave a donné sa fille à Gîselher et se trouve engagé vis-à-vis des Burgondes parce qu'ils sont ses hôtes; d'autre part, il est lié à Etzel par son serment de vassal, à Kriemhilt parce qu'il lui a promis de la secourir contre tous ses ennemis ; dans ce conflit de devoirs contraires, la raison décisive qui détermine le margrave à agir, c'est la nécessité impérieuse de ne pas manquer à la parole donnée à une femme ; et

Rüedegêr marche contre les Nibelungen, sans espoir de succès, résigné à la mort.

C'est encore à l'influence des romans de chevalerie que nous devons ces longues descriptions de scènes de la vie de cour — fêtes, tournois, réceptions d'hôtes ou de messagers, ambassades — qui tiennent tant de place dans le Nibelungenlied. Rien de plus monotone que ces récits tous taillés sur le même patron, construits à l'aide des mêmes formules reproduisant toujours les mêmes détails presque dans le même ordre et les mêmes termes. Si la galanterie de Sigfrid et de Gunther nous paraissait déjà fade et sans originalité, à plus forte raison ne pouvons-nous trouver aucun intérêt à ces ornements extérieurs rajoutés à la légende pour lui donner meilleure façon, et la remettre à la mode, pour établir d'une manière irréfutable que les vieux héros nationaux menaient une vie aussi magnifique et aussi divertissante que le roi Artus et ses compagnons. Le jongleur ne se donne pas la peine de reproduire la réalité et de donner à ses descriptions quelque chose de vivant ou de personnel. Il se borne à faire du *poncif,* ce genre de travail étant bien plus vite fait et lui demandant beaucoup moins de peine.

Vers la fin du XIIe siècle, les matériaux qui devaient composer le Nibelungenlied étaient donc tout prêts à être mis en œuvre, dispersés sur une étendue de territoire assez restreinte, entre Passau et la frontière hongroise; il ne restait qu'à réunir et à fixer par écrit les lieder ou groupes de lieder qui composaient le répertoire des jongleurs autrichiens. Le rédacteur du Nibelungenlied avait une tâche relativement facile. Transformer en une épopée les lieder chantés en Autriche par les jongleurs n'était pas une entreprise qui pût présenter de grosses difficultés. Les divers épisodes de la légende étaient traités d'une manière plus ou moins satisfaisante, certains lieder déjà groupés entre eux de manière à pouvoir être chantés l'un à la suite de l'autre. Il ne restait donc plus qu'à choisir les lieder et groupes de lieder destinés à faire partie de la collection, c'est-à-dire à fixer le commencement et la fin du poème, à raccorder ensuite les divers groupes

de lieder entre eux, probablement aussi à mettre le tout au point quant à la forme extérieure, la langue et la versification. Il fallait enfin effacer les divergences par trop fortes qui pouvaient exister entre les diverses parties du poème, préparer l'entrée en scène et la sortie des personnages principaux ou secondaires, leur donner par-ci par-là un bout de rôle en général fort insignifiant pour les rattacher à l'action par des liens plus nombreux. Pourquoi le rédacteur du Nibelungenlied eût-il fait plus? il ne prétendait évidemment pas à la gloire littéraire : il n'a pas signé son poème et son nom ne paraît pas avoir été célèbre parmi ses contemporains. Quel était son but en composant son ouvrage? Bien des suppositions sont permises. Peut-être travaillait-il pour quelque seigneur curieux des vieilles traditions, comme fut plus tard Maximilien, et désireux de posséder sur parchemin une rédaction de la légende des Nibelungen telle que les jongleurs la racontaient. Peut-être aussi était-il un jongleur mieux doué et en meilleure situation que la plupart de ses pareils : comme la connaissance et l'usage de l'écriture se répandaient de plus en plus, il était à prévoir qu'un poème écrit tel que le Nibelungenlied rendrait service aux jongleurs en allégeant leur mémoire d'un lourd fardeau et trouverait aisément des lecteurs et surtout des lectrices dans les châteaux. De toute façon le rédacteur du Nibelungenlied ne songeait pas à offrir une œuvre nouvelle et originale : il spéculait sur l'intérêt qu'excitait la légende des Nibelungen et la faveur dont jouissaient les jongleurs qui la chantaient. Il avait donc tout intérêt à conserver intacts dans la mesure du possible des lieder dont le contenu et les motifs principaux étaient connus et aimés du public depuis longtemps. C'est dans ces conditions et animé de cet esprit qu'il a composé son œuvre anonyme. Souvent, à la vérité, ses vers sont pénibles et traînants : son métier d'arrangeur l'embarrasse; il s'embrouille en essayant de concilier les données contradictoires de ses sources; ou bien il les suit trop fidèlement et comme elles ne sont pas toujours d'accord, son poème devient parfois incohérent. Souvent encore il recueille (ou compose) des chants médiocres, de longues descriptions de fêtes ou

de réceptions, où les anciens héros, métamorphosés en brillants chevaliers, rivalisent de fade courtoisie et de banale galanterie auprès des dames. Mais parfois aussi il met la main sur un bon lied populaire et alors son œuvre devient singulièrement intéressante; le poète s'efface entièrement derrière les personnages qu'il met en scène; il ne songe plus à en imposer au public ou à l'éblouir par des peintures d'une vie de cour imaginaire et factice: il raconte, simplement, sans apprêts, sans aucune recherche de style; il n'a souci ni de l'expression pittoresque, ni du mot rare, ni de l'épithète ingénieuse; à peine trouve-t-il par-ci par-là quelques images toutes naturelles, presque enfantines; l'épée de Volkêr est comparée à un archet qui joue des airs terribles sur les casques des ennemis; Dancwart s'élance sur les ennemis comme le sanglier dans la forêt sur les chiens; Sîfrit, Hagen et Gunther courent à travers la prairie comme des panthères sauvages. Le poète se borne à retracer les aventures merveilleuses que rapporte la tradition, il est sobre dans ses descriptions; l'accent de ses chants est simple et franc. Dans ses vers sans prétention, sans ornements inutiles, passe un souffle de poésie naïve qui étonne par son âpre vigueur ou séduit par une sorte de grâce archaïque, et ses lieder prêtent une vie d'une singulière puissance à ces figures idéales un peu raides, mais si expressives, à ces vieux héros, à ces types de femmes étranges et mystérieux éclos dans l'imagination des anciens Germains.

---

# APPENDICES

# APPENDICE I.

## LES SOURCES DE LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN.

Nous nous proposons de donner un aperçu sommaire des questions principales que soulève l'étude critique des sources de la légende des Nibelungen, en ajoutant chaque fois quelques renseignements bibliographiques destinés à orienter le lecteur qui voudrait se rendre compte par lui-même de l'état de ces diverses questions; nos indications seront forcément très sommaires et notre bibliographie n'a nullement la prétention d'être complète.

### A. — SOURCES ALLEMANDES.

1. **Nibelungenlied.** — Si les critiques ne sont pas encore d'accord sur la question de savoir quel est le texte le plus ancien du poème, l'on s'accorde généralement pour répartir les 28 manuscrits ou fragments de manuscrits du Nibelungenlied en un certain nombre de groupes que nous allons rapidement énumérer; pour plus de détails nous renvoyons aux introductions que MM. Zarncke et Bartsch ont mises en tête de leurs éditions du Nibelungenlied, au livre de M. Muth, *Einleitung in das N. l.*, p. 96 sqq., ou à celui de M. Gœdecke, *Grundriss d. Gesch. d. deutschen Dichtung*, 2e édit., I, 181 sq., 184 sq.

I) Le manuscrit A[1] représente à lui seul, d'après Lachmann, le texte

1. Le manuscrit A se trouvait, au siècle précédent, au château de Hohenems; depuis 1810, il appartient à la Bibliothèque de Munich (*Cod. germ.*, 34). On vient de reproduire entièrement ce manuscrit par la phototypie V. Laistner. *Das Nibelungenlied nach der Hohenems-Münchener Hs.* München, 1886.

le plus ancien du poème; d'après MM. Bartsch, Paul, Zarncke, au contraire, A ne serait qu'un manuscrit assez ancien, mais très fautif de la classe *B (voir le catalogue des fautes de A dans Bartsch, *Unters.*, p. 61 sqq.; cf. Henning, *Anz. f. d. A.*, IV, 49 sqq.; Paul, *Beitr.*, V., 430 sqq.). Nous citons le Nibelungenlied d'après le texte de Lachmann établi sur ce manuscrit A. (*Der Nibelunge Noth und die Klage. Nach der ältesten überlieferung mit bezeichnung des unechten und mit den abweichungen der gemeinen lesart,* herausgegeben von Karl Lachmann. 1. Aufl., Berlin, 1826; 5. Aufl., Berlin, 1876). Les strophes reconnues authentiques par Lachmann sont désignées dans notre étude par des chiffres en caractères droits (romains ou elzéviriens); les strophes interpolées, par des chiffres en caractères italiques.

II) La recension *B[1] que nous présente l'édition de Bartsch (*Der Nibelunge Nôt mit den Abweichungen von der Nibelunge Liet, den Lesarten sämmtlicher Handschriften und einem Wörterbuche.* Hrgg. v. K. Bartsch, Leipzig, 1870, 1876, 1880) comprend en première ligne les manuscrits BLMgic (le msc. g est une copie de L). Elle a 63 strophes de plus que le manuscrit A.

De la recension *B nous passons à la recension *C par une série de versions intermédiaires.

*a*) Le groupe DNPS (N et P sont des fragments du même msc.) qui présente le texte *C jusqu'à la strophe 267 inclusivement; de là, jusqu'à la fin, le texte *B.

*b*) Le groupe JKQhl (h est une copie de J) et le groupe HOd, qui sont très voisins l'un de l'autre et ont 20 strophes communes avec la recension *C, mais ne se trouvant pas dans les recensions *A*B*D.

III) La recension *C[2], qui comprend les manuscrits CREFGUa, nous présente un texte notablement différent de celui de *A*B : on trouve dans *C une centaine de strophes qui ne figurent pas dans *A*B, tandis qu'une trentaine de strophes de *A*B ne se retrouvent pas dans *C. Ainsi le texte de Lachmann comptant 2316 et celui de Bartsch 2379 strophes, le texte de Holtzmann (*Das Nibelungenlied in der ältesten Gestalt mit den Veränderungen des gemeinen Textes hrgg. und mit einem Wörterbuch versehen,* v. A. Holtzmann, Stuttgart, 1857) en a 2440 et celui de M. Zarncke 2445 (*Das Nibelungenlied,* hrgg. v. Fr. Zarncke, Leipzig, 1856. 6. Aufl., 1887).

IV) Citons encore, pour compléter notre énumération, le manuscrit b (Bibl. de Berlin, *Ms. germ.*, fol. 855) et le manuscrit k (du Piaristen-Collegium de Vienne) qui contiennent des adaptations du Nibelungenlied faites

---

1. Le manuscrit B appartenait autrefois à l'historien suisse Aegidius Tschudi; depuis 1768, il se trouve à Saint-Gall (n° 857).

2. Le manuscrit C se trouvait comme le manuscrit A au château de Hohenems, vers le milieu du XVIIIe siècle; actuellement il fait partie de la Bibliothèque Fürstenberg, à Donaueschingen. Il est reproduit par Lassberg, *Lieder-Saal,* Bd. IV.

au XIV[e] et au XV[e] siècle ; le manuscrit m (fragment trouvé à Darmstadt) qui renferme les titres d'*aventures* d'un remaniement du Nibelungenlied combiné avec le *Sigfridslied;* enfin le manuscrit T qui contient des fragments d'une ancienne traduction du Nibelungenlied en bas-allemand.

2. **Sigfridslied** (*Hürnen Seyfrid*). — Cité d'après le texte de W. Golther : *Das Lied vom Hürnen Seyfried nach der Druckredaction des 16. Jahrhunderts. Mit einem Anhang : Das Volksbuch vom gehörnten Siegfried, nach der ältesten Ausgabe* (1726). (*Neudrucke deutscher Literaturwerke d. XVI. u. XVII. Jahrh.*, n[os] 81, 82, Niemeyer, Halle, 1889.)

Il n'existe du *S. l.* que de mauvaises impressions du XVI[e] siècle (v. Gœdecke, *Grundriss*[2], I, 338, et la préface de Golther), mais le poème est certainement bien antérieur ; d'après Golther, l'original du 1[er] *Sigfridslied* serait un peu plus ancien, celui du 2[e] *Sigfridslied* un peu plus récent que le Nibelungenlied.)

Le *Sigfridslied* a été combiné avec le Nibelungenlied vers le début du XV[e] siècle. Il ne reste plus de cette rédaction que les titres des aventures (msc. m du *N. l.*) publiés par Weigand, *Zs. f. d. A.*, X, 142 sqq. ; cf. Bartsch, dans l'introduction de sa grande édition du *Nibelungenlied*, p. XXV sqq. ; W. Grimm, *Heldensage*, n° 134 ; *Annales de l'Est*, 1888, p. 90 sqq.

D'autre part le *Sigfridslied*, mis en prose, est devenu livre populaire, *Volksbuch*, dans le courant du XVI[e] siècle (v. Gœdecke, *Grundriss*[2], I, 340 ; Golther, introduction à son édition du *S. l.*) ; nous nous sommes servi du texte publié par Golther.

3. **Klage**. — Citée d'après le texte de Lachmann (v. *Nibelungenlied*) ; pour les manuscrits et les éditions diverses, v. Gœdecke, *Grundriss*[2], I, p. 177.

a) *Date de la composition*. — Lachmann (*Anmerkungen*, p. 287, 288) et Jänicke (*Deutsches Heldenbuch*, I, XXVIII sq.) admettent que la *Klage* a été composée dans les dernières années du XII[e] siècle. Elle a pour source un *mære* datant de 1170-1180. Ce *mære* est un poème strophique comme le Nibelungenlied et provient, comme lui, de la juxtaposition d'anciens lieder, v. Rieger, *Zs. f. d. A.*, X, 241 sqq. D'après Bartsch (*Untersuchungen*, p. 325 sqq.), l'original de la *Klage* est antérieur à 1170. Cet original est remanié vers 1180, et ce remaniement lui-même donne naissance vers l'an 1200 à deux recensions différentes, AB et C, comme pour le Nibelungenlied.

b) *Nibelungenlied et Klage*. — La question de savoir si l'auteur de la *Klage* a connu le Nibelungenlied ou seulement des lieder ou recueils de lieder analogues au Nibelungenlied est très controversée et ne semble pas susceptible d'une solution certaine. La première alternative a été soutenue notamment par Bartsch (*Untersuchungen*, p. 336 sqq.) et par Kettner (*Zs. f. d. Ph.*, XVII, 390 sqq.) ; la seconde, par Lachmann (*Anm.*, p. 287) ; W. Grimm (*H. S.*, p. 123 sqq.) ; Müllenhoff (*zur Gesch. d. NN.*, p. 76 sqq.) ; Sommer (*Zs. f. d. A.*, III, 193 sqq.).

c) *Klage et Biterolf*. — Non moins controversée est la question des rap-

ports qui existent entre la *Klage* et le *Biterolf*. Lachmann (*Anm.*, p. 287) et W. Grimm (*H. S.*, p. 164 sqq.) admettent que les deux poèmes sont du même auteur. Cette opinion a été réfutée d'une manière décisive, selon nous, par Jänicke (*D. Heldenbuch*, I, p. VIII sqq.) ; ce qui complique encore la question, c'est que la *Klage* et le *Biterolf* sont l'un et l'autre des remaniements de poèmes antérieurs, de sorte qu'il se pourrait encore que l'arrangeur de la *Klage* fût l'auteur de l'original de *Biterolf* (v. Edzardi, *Germania*, XX, 1-26).

4. **Biterolf.** — Cité d'après *Deutsches Heldenbuch :* I *Biterolf und Dietlieb*, herausgegeben von Oskar Jänicke, Berlin, 1866. Pour les manuscrits et la bibliographie v. Gœdecke, *Grundriss* [2], I, 244 sq.

a) *Date de la composition.* — Le *Biterolf* a été écrit après 1195 en Autriche, d'après Muth (*Zs. f. d. A.*, XXI, 182 sqq.), ou vers 1200 et peut-être en Styrie, d'après Jänicke (*Heldenb.*, I, introduct.). Le poème original a subi un remaniement vers 1215 : c'est sous cette dernière forme que nous le possédons actuellement [1].

b) *Biterolf et Klage.* — V. *Suprà.*

c) *Biterolf et Nibelungenlied.* — Les rapports des deux poèmes sont également controversés. Muth (*Zs. f. d. A.*, XXI, 187 sqq. ; XXII, 382 sqq. ; cf. *Ueber eine Schichte älterer im Epos nachweisbarer Nibelungenlieder*, Wien, 1878) admet que l'auteur de *Biterolf* n'aurait connu le *N. l.* que vers la fin de son travail (après le vers 7800) et qu'auparavant il n'aurait eu devant lui que des lieder détachés. Il nous semble bien plus vraisemblable de supposer avec Sijmons et Kettner (*Zs. f. d. Ph.*, XVI, 345 sqq.) que l'auteur du *Biterolf* remanié a connu tout le Nibelungenlied ; il n'en est peut-être pas de même de l'auteur du *Biterolf original* qui, lui, a pu connaître la légende des Nibelungen sous une forme antérieure au Nibelungenlied actuel.

5. **Rosengarten.** — Cité d'après le texte de W. Grimm (*Der Rosengarte*, Göttingen, 1836). Il n'existe aucune bonne édition critique du Rosengarten, de sorte qu'on n'a pu encore arriver à des résultats certains sur l'origine et la formation de ce poème.

W. Grimm distingue six rédactions différentes du poème : A (la plus courte) ; B, C et D (la plus détaillée) ; E (v. *Der Rosengarte*, II, sq.) ; enfin F (v. Grimm, *Bruchstücke aus einem unbekannten Gedicht vom Rosengarten*, Abh. d. Berl. Ak., 1859, 483 sqq. Cf. Bartsch, *Germania*, VIII, 196 sqq. ; Müllenhoff, *Zs. f. d. A.*, XII, 530 sqq.). Bruno Philipp (*Zum Rosengarten*, Halle, 1879. Cf. Steinmeyer, *Zs. f. d. A.*, XXIV, Anz., 229 sqq.) propose une autre classification des manuscrits.

Sur la patrie du poème (probablement l'Autriche), v. Grimm, *Rosengarte*, LXXXII, sqq. ; Bruno Philipp, *Zum Rg.*, LX-LXV ; Jänicke, *Biterolf*, XXXI ; Steinmeyer, *Zs. f. d. A.*, XXIV, Anz., p. 234.

---

1. Weinhold et Gœdecke, v. *Grundriss* [2], I, 245, admettent que *Biterolf* n'aurait été composé que vers la fin du XIII[e] siècle.

Sur l'origine de la légende v. Edzardi, *Germania*, XXVI, 172 sqq.; Heinzel, *Zur Nibelungensage*, 11-15.

6. **La préface du Livre des héros.** — Composée vers le milieu du xv[e] siècle, probablement dans la vallée du Rhin.

*Manuscrit.* — Manuscrit de la bibliothèque du séminaire de Strasbourg, — brûlé en 1870, — écrit vers le milieu du xv[e] siècle par Diebolt von Hanowe, v. Wilken, *Gesch. der Heidelberger Büchersammlung*, p. 406. La préface du livre des héros a été publiée par von der Hagen, *Heldenbuch*, I, p. CXI sqq.

*Éditions imprimées.* — La 1[re] à Strasbourg vers 1477 (réimpression de Keller, *Bibliothek des litterarischen Vereins in Stuttgard*, 1887). Sur les autres éditions v. Keller, *ibid.*, p. 764.

L'auteur de la *Préface du livre des héros* a connu la rédaction D du *Jardin des Roses*, avec laquelle il combine des données d'ailleurs fort confuses sur le massacre des Nibelungen par Kriemhilt. V. Grimm, *Heldensage*, n° 134; *Annales de l'Est*, 1888, p. 93 sqq.

7. **Der hörnen Seifrit**[1], *ein son König Sigmunts im Niderlant, Tragedi mit siebzehn personen und hat siben actus*, de Hans Sachs (1557).

Cité d'après *Dichtungen von Hans Sachs*, III, Th. hgg. v. J. Tittmann, *Deutsche Dichter des 16. Jh.*, Bd. VI, p. 209-252.

## B. — TRADITION SAXONNE.

1. **Thiðrekssaga** : citée d'après *Saga Diðriks konungs af Bern*, udgivet af c. R. Unger. Christiania, 1853. Traduction allemande de Raszmann, *H. S.*, II.

*Date de la composition.* — Selon qu'on admettra que la *Thiðrekssaga* a imité certains passages de la *Vǫlsunga Saga* ou l'opinion inverse, on placera la *Thiðrekssaga* un peu avant ou un peu après 1250. La première de ces opinions est soutenue par Bugge et Symons (*Beitr.*, III, 263-271); la seconde, par Storm et Edzardi (*Germ.*, XXIII, 75 sq.).

*Thiðrekssaga et Nibelungenlied.* — L'opinion de Döring, *Zs. f. d. Ph.*, II, 1 sqq., 265 sqq., qui regarde la *Ths.* comme une rédaction en prose fortement altérée du Nibelungenlied, semble aujourd'hui définitivement condamnée : la presque unanimité des critiques est d'accord pour reconnaître à la *Ths.* la valeur d'un témoignage original. Il n'existe pas encore de travail définitif sur les sources où a puisé le compilateur. Pour la légende des Niflungar il a dû connaître : 1° des lieder populaires du Nord de l'Allemagne; 2° des traditions locales de la ville de Soëst (en vers? ou simplement orales?); 3° des lieder de l'Allemagne du Sud, extrêmement voisins par le fond et la forme des lieder autrichiens d'où est sorti le Nibelungenlied; 4° la tradition scandinave; surtout dans le manuscrit A de la *Ths.*, on

1. Hans Sachs parait avoit appelé son héros *Sewfriedt*. V. Schweizer, *Hans Sachs*, p. 345.

trouve une tendance marquée à introduire dans le récit des données empruntées à la légende norroise.

*Bibliographie.* — Raszmann, *Die Niflunga Saga und das Nibelungenlied*, 1877. Holthausen, *Beitr.*, IX, 451 sqq. Busch, *Die ursprünglichen Lieder vom Ende der Nibelungen*, 1882. Edzardi, *Germ.*, XXIII, 73 sqq., XXV, 47 sqq., 142 sqq., 257 sqq., 384. Storm, *Sagnkredsene om Karl den store og Didrik af Bern hos de Nordiske Folk*, Christiania, 1874. *Aarböger for nordisk oldkyndighed*, 1877, p. 297 sqq. Treutler, *Zur Thiðrekssaga*, Wien, 1875 (*Germ.*, XX, 151 sqq.). *Grundriss der germanischen Philologie*, II, 1, p. 13 sq.

2. **Folkeviser danois.** — Traduction par Raszmann, *H. S.*, II, p. 107 sqq. Ces poésies populaires reposent vraisemblablement sur des lieder saxons identiques ou analogues à ceux dont s'est servi le compilateur de la *Thiðrekssaga*.

3. Plusieurs **lieder des îles Färöer** recueillis au début du XIX^e siècle (la fin du lied sur Brinhild et le lied sur Högni, édit. Hammershaimb *Sjúrðar kvæði*, traduction Raszmann, *H. S.*, I, 313 sqq, II, 130 sqq. Cf. I, 46 sqq.) reposent sur des lieder saxons, peut-être sur la *Thiðrekssaga* elle-même.

4. La **Chronique de l'île de Hven** (XVI^e siècle?) traduite par Raszmann, *H. S.*, 116 sqq., repose sur le récit de *Ths.*

5. La **Blômstrvallasaga** (fin du XIV^e siècle) puise un certain nombre de traits dans la *Ths.*; v. Grimm, *H. S.*, n° 98.

## C. — SOURCES NORROISES.

1. Recueil de lieder, connu sous le nom de **Sæmundar Edda**, cité d'après Hildebrand, *Die Lieder der älteren Edda*, Paderborn, 1876, avec un glossaire de Gering (1887).

Voici la liste des lieder qui traitent de la légende des Niflungar :

*Frá dauða Sinfjǫtla.*
*Gripisspá.*
*Reginsmál.*
*Fáfnismál.*
*Sigrdrifumál.*
(Lacune).
*Brot af Sigurðarkviðu.*
*Guðrúnarkviða, I.*
*Sigurðarkviða in skamma.*
*Helreið Brynhildar.*
*Dráp Niflunga.*
*Guðrúnarkviða, II.*
*Guðrúnarkviða, III.*
*Oddrúnargrátr.*
*Atlakviða in grœnlenzka.*
*Atlamál in grœnlenzku.*

Il existe de nombreuses traductions de l'Edda : en anglais, de Vigfusson et Powell (dans leur *Corpus poeticum boreale*); en allemand, de Simrock (8[e] édit., 1886), de Bodo Wenzel (1883), de Holtzmann (1875), de Bergmann, de Grimm (1815, réimpression par Hoffory, 1885), de Jordan (1889); en français, de Laveleye (1866) et de. M[lle] du Puget. Aucune ne peut être considérée comme satisfaisante. Les traductions françaises, en particulier, sont extrêmement inexactes.

Pour la bibliographie des travaux à consulter sur la *Sæmundar Edda*, v. Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, II, 1, p. 76-93.

**2. Snorra Edda.** — Citée d'après *Snorra Edda Sturlusonar*, t, I, II, III, sumptibus legati Arna-Magnæani, Hafniæ, 1848, 1852, 1880, 1887. Cette édition contient une traduction latine en regard du texte.

Dans le manuscrit U, cod. Upsaliensis, la rédaction la plus courte et la plus ancienne de la *Snorra Edda*[1], l'auteur pour expliquer les *kenningar* pour désigner l'or, *otrgjǫld eða nauðgjǫld ásanna eða rógmalmr,* donne un aperçu de la légende des Niflungar (ch. 100) qui se termine fort brusquement au moment où éclate le conflit entre les deux frères Fáfnir et Reginn : *ok varð at ormi, en Reginn fór á brott* (p. 360). L'auteur de ce chapitre 100 (U) a dû se servir des *Reginsmál* (sous une forme peut-être légèrement différente de celle sous laquelle ils se trouvaient dans le recueil de la *Sæmundar Edda*).

Dans la version interpolée de la *Snorra Edda* représentée, pour cette partie, principalement par le manuscrit R (codex regius), ch. 39 (= ch. 100 U), 40, 41, 42, nous trouvons un récit complet de la légende : les sources auxquelles l'auteur a puisé sont : *Reginsmál, Fáfnismál, Sigrdrifumál* (?) ; les lieder perdus de la lacune du cod. regius (?), *Sigurðarkviða in skamma*, *Atlaqviða* et les *Atlamál*. Un certain nombre de données ne se retrouvent pas dans les autres sources et appartiennent en propre à l'auteur de la recension R : le roi Hjalprek, nommé *á þiodi ;* l'histoire de l'anneau Andvaranaut (ch. 41); Guðný, fille de Gújki, et Gotþorm, son fils adoptif (cf. *Hyndluljod*, 27); les deux reines Brynhild et Gudrún vont dans le fleuve baigner *leur chevelure ;* la *Sn. E.* ignore les fiançailles de Brynhild et Sigurd chez Heimi. V. Edzardi, *Germ.*, XXIV, 357; Symons, *Zs. f. d. Ph.*, XII, 104 sq.; *Beitr.*, III, 260, 280 sq.; W. Golther, *Studien zur germ. Sagengesch.*, p. 471 sqq.; Müllenhoff, *Deutsche Alterthumskunde*, V, 1, 185 sqq.

**3. Vǫlsunga Saga.** — Texte : Ernst Wilken, *Die prosaische Edda im Auszuge nebst Völsunga-saga und Nornagests-tháttr*, Paderborn, Schöningh, 1877 (*Biblioth. der ältesten deutschen Literaturdenkmäler*, Bd. XI).

Traduction : *Volsunga- und Ragnars-Saga nebst der Geschichte von Nornagest*, übersetzt von Fr. H. v. d. Hagen, 2. Aufl. von A. Edzardi, Stuttgard, Heitz, 1880.

Sur la date de la composition voir plus haut les indications que nous avons données à propos de la Thiðrekssaga.

---

1. Reproduite *Sn. Edda*, II, 250-396.

Sur la comparaison de la *V. S.* et des autres sources norroises v. surtout Symons, *Beiträge*, III, 199-303 ; indications bibliographiques dans l'introduction de la traduction d'Edzardi, p. VIII.

4. **Thâttr af Nornagesti.** — Texte de Wilken, traduction d'Edzardi.
*Date de la composition :* 1300 environ.
L'auteur a connu une partie du recueil des lieder de l'ancienne Edda, peut-être aussi la *Vǫlsunga Saga*. V. Edzardi, *Volsunga Saga*, introd., p. LXII sqq.

5. Plusieurs **lieder des îles Färöer** (*Regin smiður*, le début du lied sur *Brinhild*, et *Ismal fræga kempa*. Édit. Hammershaimb, *Sjúrðar kvæði ;* traduct. Raszmann, *H. S.*, I, 306 sqq. ; cf. 46 sqq.) dérivent de la tradition scandinave sur Sigurd et les Niflungar.

6. Trois **Folkeviser danois** (traduct. Raszmann, *H. S.*, I, 295 sqq.) suivent, comme les lieder des îles Färöer, la version norroise de la légende.

# APPENDICE II.

## TÉMOIGNAGES DIVERS SUR LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN JUSQU'AU XIII^e SIÈCLE.

---

### A. — TEXTES HISTORIQUES RELATIFS A LA MORT DES ROIS BURGONDES.

1. Eodem tempore Gundicarium Burgundionum regem intra Gallias habitantem Aëtius bello obtrivit pacemque ei supplicanti dedit : Qua non diu potitus est. Siquidem illum Chunni cum populo suo ac stirpe deleverunt.

(Prosper Aquitanus, *Chron.*, ad. a. 435.)

2. Bellum contra Burgundionum gentem memorabile exarsit, quo universa pene gens cum rege per Aetium deleta.

(Prosper Tiro, *Chron.*, ad. a. 436.)

3. Gundicarium Burgundionum regem Aëtius bello subegit pacemque ei reddidit supplicanti, quem non multo post Hunni deleverunt.

(Cassiodore, *Chron.*, ad. a. 435.)

4. 436, Burgundiones qui rebellaverant, a Romanis duce Aetio debellantur; 437, Burgundionum cæsa viginta millia.

(Idatius, *Chron.*, ad. a. 436-437.)

5. (Aetius) Belgam Burgundio quem trux presserat, absoluit junctus tibi.

(Sid. Apollin. *Carm.*, 7, 234.)

6. *a*) Paul, diacre, reproduit le témoignage de Prosper d'Aquitaine jusqu'à *dedit* (*Hist. miscella*, XIV). V. Migne (*Patrologie*, XCV, p. 958).

*b*) Attila itaque, primo impetu, mox ut Gallias introgressus est, Gundicarium Burgundionum regem sibi occurrentem protrivit.

(*Hist. misc.*, XV; *Patrol.*, p. 963 sq.)



*c*) Attila rex Hunnorum omnibus belluis crudelior, habens multas barbaras nationes suo subjectas dominio, postquam Gundigarium Burgundionum regem sibi occurrentem protriverat, ad universas deprimendas Gallias suæ sævitiæ relaxavit habenas. (*Gesta episc. Mettensium. Patrol.*, p. 715.)

## B. — TEXTES HISTORIQUES RELATIFS A LA MORT D'ATTILA.

1. Qui (Attila) ut Priscus istoricus refert, exitus sui tempore puellam Ildico (Hildico, Heldico, Ildicco) nomine decoram valde sibi in matrimonio post innumerabiles uxores, ut mos erat gentis illius, socians eiusque in nuptiis hilaritate nimia resolutus, vino somnoque gravatus resupinus iaceret, redundans sanguis, qui ei solite de naribus effluebat, dum consuetis meatibus impeditur, itinere ferali faucibus illapsus extinxit. Ita glorioso per bella regi temulentia pudendos exitos dedit. Sequenti vero luce cum magna pars diei fuisset exempta, ministri regii triste aliquid suspicantes, post clamores maximos, fores effringunt inveniuntque Attilæ sine ullo vulnere necem sanguinis effusione peractam puellamque demisso vultu sub velamine lacrimantem. (Jordanis, ch. 49.)

2. Aetio et Studio coss. Attila, rex Hunnorum, Aetii hortatu, noctu, provinciæ [al. Europæ orbator provinciæ noctu] mulieris manu cultroque confoditur; quidam vero sanguinis reiectione eum necatum perhibent.
(Comes Marcellinus, *Chronicon*. Ed. Sirmondi, Max. bibl. patr., 9, 524.)

3. Attila sanguine ex naribus prorumpente extinctus est, noctuque cum pellice Hunna [Hunnica] (quæ puella de nece ejus suspecta habita [fuit]) dormiens in tabernaculum delatus est.
(*Chron. Alexandrinum*. Max. bibl. patr., 12, 958.)

4. Attila rex a vilissima muliere cultro defossus mortuus est.
(Agnellus, *Lib. pont.*, I, 2. Muratori, *Script. rer. Ital.*, II, 66.)

5. Joh. Malala, *Chronograph.*, ed. Bonn, p. 359, reproduit la Chron. d'Alexandrie et ajoute :
ἕτεροι δὲ συνεγράψαντο ὅτι Ἀέτιος ὁ πατρίκιος τὸν σπαθάριον αὐτοῦ ὑπενόθευσε, καὶ αὐτὸς κεντήσας ἀνεῖλεν αὐτόν.

6. Denique continuis Francos compluribus annis
Sic impugnabant Huni, rec donec eorum
Attila, multorum totiens victor populorum,
Feminea periit dextra sub tartara trusus.
Namque ferunt, quod eum vino somnoque gravatum,
Cum nox omnigenis animantibus alta quietem
Suggereret, cœptis crudelibus effera coniunx,
Ducens insomnes odiis stimulantibus umbras,
Horrendo regem regina peremerit ausu.
Uita necem proprii tamen est hoc crimine patris.
(Poeta Saxo, *Monum. Germ. Script.*, I, 247).

7. Attila, rex Hunorum et totius Europæ terror, a puella quadam, quam a patre occiso vi rapuit, cultello, perfossus, interiit.

(Annales Quedlinb, *Monum. Germ. Scr.*, III, 32. = Annales Magdeburg., *Monum. Germ. Scr.*, XVI, 127.)

## C. — TEXTES ANGLO-SAXONS.

1. **Beowulf,** publié par Heyne Socin (5e éd.). Paderborn, 1888.

. . . . . wel-hwylc gecwäð.
þät hê fram Sigemundes secgan hŷrde
ellen-dædum, uncûðes fela,
Wälsinges gewin, wîde sîðas,
þâra þe gumena bearn gearwe ne wiston,
fæhðe ond fyrena, bûton Fitela mid hine,
þonne hê swylces hwät secgan wolde
eám his nefan, swâ hîe â wæron
ät nîða gehwâm nŷd-gesteallan :
häfdon eal-fela eotena cynnes
sweordum gesæged. Sigemunde gesprong
äfter deáð-däge dôm unlŷtel,
syððan wîges heard wyrm âcwealde,
hordes hyrde; hê under hârne stân,
äðelinges bearn, âna genêðde
frêcne dæde; ne wäs him Fitela mid.
Hwäðre him gesælde, þät þät swurd þurhwôd
wrätlîcne wyrm, þät hit on wealle ätstôd,
dryhtlîc îren; draca morðre swealt.
Häfde âglæca elnegegongen,
þät hê beáh-hordes brûcan môste
selfes dôme : sæ-bât gehlôd,
bär on bearm scipes beorhte frätwa,
Wälses eafera; wyrm hât gemealt.
Sê wäs wreccena wîde mærost.
ofer wer-þeóde, wîgendra hleó
ellen-dædum : hê þäs âron þâh.

...Il chanta maint récit qu'il avait entendu faire des exploits de Sigemund, maint détail inconnu, les combats du Wälsing (c'est-à-dire du fils de Wäls, de Sigemund), des aventures lointaines, des combats et des ruses, toutes choses entièrement ignorées des enfants des hommes, si ce n'est de Fitela qui était avec Sigemund, lorsque l'oncle (c'est-à-dire Sigemund) voulait dire quelque chose de semblable au neveu ; aussi bien étaient-ils toujours en tout combat compagnons de péril : ils avaient abattu avec leurs épées un très grand nombre de rejetons de la race des géants. Sigemund eut en partage, après sa mort, une gloire très grande, depuis le jour où le guer-

rier, dur au combat, tua le dragon, gardien du trésor ; sous la pierre grise le noble héros (litt : « le fils du noble »), seul, osa affronter cet exploit périlleux ; Fitela n'était pas avec lui. Néanmoins il arriva, par bonheur, que son épée, son fer excellent, traversa le dragon merveilleux de telle sorte qu'elle s'arrêta à la muraille ; le dragon périt de ce coup. Le vaillant guerrier (Sigemund) avait obtenu, par sa force, de pouvoir disposer à son gré du trésor d'anneaux d'or : il chargea son vaisseau, le fils de Wäls porta, dans les flancs de son bateau, les richesses étincelantes ; le dragon se fondit dans le feu (litt. : chaud se fondit). Sigemund était, de tous les héros errants, le plus célèbre au loin parmi les peuples des hommes, le roi des guerriers par ses exploits : sa gloire en fut accrue.

2. **Wîdsîð** (v. Grimm, *H. S.*, n° 7).

35 Atla weold Hûnum, Eormanrîc Gotum,
Becca Baningum, Burgendum Gifica.
128 (Jc wæs) med Burgendum ; þær ic beah geþeach
me þære Guþhere forgeaf, glaedlîcne maþþum,
songes to leane.

Atla régnait sur les Huns, Eormanrîc sur les Goths, Becca sur les Baningas, Gifica sur les Burgondes.

J'étais chez les Burgondes, où je reçus un anneau d'or ; là, Gunther me donna ce présent délectable comme récompense de mon chant.

3. **Waldere** : Fragments d'un poème anglo-saxon (publiés par Müllenhoff, *Zs. f. d. A.*, XII) sur la légende de Walther et Hildegunde.

Sont mentionnés dans ce poème : *Guðhere* (v. 25), *vine Burgenda*, « ami des Burgondes » (v. 46), et *Hagena* (v. 47).

Cf. Henrici, *Das deutsche Heldenbuch* (Collect. Kürschner, vol. VII), p. 89 sqq.

## D. — TEXTES NORROIS.

1. *Itinéraire de l'abbé Nicolas* (milieu du XIIe siècle) ; entre Paderborn et Mayence, qui sont distants de quatre étapes, il rencontre, près des villages de Horus et de Kiliandr, la Gnitaheid où Sigurd tua le dragon Fáfni :

þar imilli er þorp er Horus heitir, annat heitir Kiliandr. og þar er Gnitaheidr er Sigurdur vâ at Fafni.

En Italie, près de Luna, il rencontre la fosse aux serpents où périt Gunnar.

î Lunu söndum kalla sumir menn ormgard er Gunnar var î fettr.

(V. Grimm, *H. S.*, n° 27.)

2. Dans la poésie des *skáld* norvégiens ou islandais on rencontre, très fréquemment, des *kenningar* ou périphrases poétiques empruntées à la légende de Sigurd et des Niflungar.

Parmi ces témoignages nous citerons, comme les plus anciens et les plus importants pour l'histoire de la tradition norroise :

α) La *Drápa,* composée sur l'ordre de la reine Gunnhildr en l'honneur de son époux, le roi Eiríkr blóðöx, mort vers le milieu du xe siècle. Dans cette *drápa,* Oðinn charge Sigmundr et Sinfjǫtli de recevoir Eiríkr à son entrée au Valhǫll (v. Vigfusson, *Corpus poeticum boreale,* I, 259 sqq.).

β) Les *Bjarkamál,* qui appellent l'or : *Fáfnis miðgarðr,* « tellus Fafneris » ; *Grána fagrbyrðr,* « pulchra sarcina Granii » ; *tregr Otrs gjǫld,* « vi extorta Lutræ multa » ; *Rinar rauðmálmr,* « rubrum Rheni metallum » ; *rógr Niflunga* (ou *Buðlunga*), « Niflungorum (Budlungorum) dissidiæ » (v. *Snorra Edda,* I, p. 400-402). Il est probable cependant que les vers auxquels ces *kenningar* sont empruntés ne faisaient pas partie des *Bjarkamál in fornu,* mais sont une simple énumération rythmique des *kenningar* de l'or, composée vers la fin du XIIe siècle (v. Noreen, *Grundriss d. d. Phil.,* II, 1, p. 91).

γ) *Einarr Skálaglamm* (xe siècle. V. *Snorra Edda,* III, p. 687 sqq.) qui appelle l'or *Rinar grjót,* « Rheni saxa » (*Sn. Edda,* I, 404).

δ) *Thorvaldr Blǫnduskáld* (XIIe siècle ? V. *Snorra Edda,* III, 632) qui nomme l'or *Grána farmr,* « sarcina Granii » (*Sn. Edda,* I, 408).

On trouvera l'énumération complète des divers *kenningar,* tirés de la légende de Sigurd et des Niflungar, ainsi qu'une série de témoignages prouvant la grande diffusion de cette légende en Scandinavie et en Islande, dans P. E. Müller, *Sagabibliothek,* II, 366 sqq. ; Raszmann, *H. S.,* I, 336 sqq. ; cf. encore Grimm, *H. S.,* no 10.

## E. — TEXTES D'ORIGINE ALLEMANDE.

1. **Saxo Grammaticus** (éd. Müller, p. 638 ; éd. Holder, p. 427) raconte, au livre XIII de ses *Gesta Danorum,* que Kanut Lavard, duc de Sleswig, détesté des Danois à cause de sa prédilection pour les mœurs allemandes, est accusé devant Magnus, fils du roi de Danemark Nicolaus (Niels), d'aspirer au trône. Magnus veut le faire périr..... « Mox Kanutum..... per coniuratorum quem- « dam, genere Saxonem, arte cantorem, sine arbitris sibi obuium uenire « iubet. » Ce chanteur saxon, nommé Siward (Langenbeck, *S. S. rer. danicarum,* IV, p. 244-260), qui est lié à Magnus par un serment, voudrait donner un avertissement à Kanut qui allait au rendez-vous presque sans armes et accompagné seulement de deux chevaliers et de deux valets : « Tunc « cantor, quod Canutum Saxonici et ritus et nominis amantissimum scisset, « cautela sensim instruere cupiens, cum iurisiurandi religio, quo minus id « ageret, obstare uideretur, quia liquido nefas ducebat, sub inuolucro rem « prodere conabatur, integritatem suam inter fidum arcani et pium inno- « cencie seruatorem partitus. Igitur speciosissimi carminis contextu notissi- « mam Grimilde erga fratres perfidiam de industria memorare adorsus fa- « mose fraudis exemplo similium ei metum ingenerare tentabat. »

Une biographie de Kanut Lavard, publiée par Waitz dans les *Abhandlungen der Göttinger Gesellschaft der Wissenschaften,* 1858, vol. VIII, raconte le même épisode de la manière suivante (lect. 7, p. 30).

« Puerum proditoris vir sanctus eum se tercio persecutus est, incedentibus

« illis, puer precedens premunire de insidiis ducem volens, sed aperte secreta « domini sui pro observacione iuramenti denudare non ausus, ordinem « cuiusdam parricidii cantando ter reiteravit, ut inde percipiens quod hostes « ei paraverat, illud devitandi adhuc haberet facultatem. set fidelem ani- « mum non potuit tangere infidelitatis suspicio. dixit quidem ad puerum, « perpendens ex parte quod hoc sui causa cantaret : « Hec et hiis similia a « perfidis paganis, quibus fedus fidei et consanguinitatis auctoritas et timor « dei irrita tenebantur, perpetrata sunt : a christianis fidelibus facinus tale « factum non creditur. »

Kanut Lavard, n'ayant pas voulu comprendre l'avertissement qui lui était donné, périt assassiné le 7 janvier 1131.

Il est assez difficile de préciser la nature de ce lied chanté par Siward sur la perfidie de Kriemhilt.

1. D'après Holtzmann, le chanteur de profession (*arte cantor*) Siward récite un *fragment* seulement (*speciosissimi carminis contextu*) d'un lied étendu et très célèbre ; ce lied serait d'après H. l'original même d'où serait plus tard sorti le Nibelungenlied. Le sens donné à *speciosissimi carminis contextu* nous paraît forcé ; de plus il s'agit ici d'un lied saxon, or le Nibelungenlied est en haut-allemand.

2. D'après W. Grimm et Müllenhoff, il s'agit d'un lied saxon, court, puisque Siward a le temps de le répéter trois fois ; il existait d'autres lieder de la même nature (hiis similia) à cette époque. Ce lied de Siward est donc une sorte de ballade saxonne sur la vengeance de Kriemhild qui a été connue plus tard par la *Thidrekssaga*, par le lied danois sur la vengeance de Grimild, par le lied des îles Färöer sur Högni (*Sjúrðar kvæði* III). C'est à cette opinion que nous nous rangeons.

V. W. Grimm, *H. S.*, nº 33, 2 ; Müllenhoff, *Zs. f. d. A.*, XII, 335 sq. ; Holtzmann, *Untersuchungen*, 97 ; Raszmann, *H. S.*, II, 52 sq.

2. **Metellus de Tegernsee** (vers 1160) v. Grimm *H. S.*, nº 31.
*De eo, qui terminos possessionis invaserat.*

Miles avarior absque modo
proxima rura sibi solitus
subdere quæque potente manu,
sævus agros violenter agens,
alme Quirine, tuos rapuit,
quos orientis habet regio,
flumine nobilis Erlafia,
carmine Teutonibus celebri,
inclita Rogerii comitis,
robore seu Tetrici veteris.

A cette époque, il existait donc des lieder sur Rüedegêr et Dietrich de Bern.

3. **Anonymus Spervogel** (Heriger), vers 1175.

Dô der guote Wernhart,
an dise welt geborn wart,
do begunde er teilen al sîn guot,
do gewan er Ruodegêres muot,
der saz ze Becheláre,
und pflac der marke manegen tac,
der wart von sîner frumekeit sô mâre.

(W. Grimm, *H. S.*, n° 44 ; cf. Lachmann-Haupt, *M. F.*, VI ; Piper, *Die Spielmannsdichtung*, I, 320.)

4. W. Grimm, *H. S.*, n° 36, cite un fragment du **Panégyrique de Saint-Annon** qui semble faire allusion aux lieder des jongleurs sur la légende héroïque et en particulier celle des Nibelungen[1].

Wir hôrten ie dicke singen
von alten dingen :
wie snelle helide vâhten,
wie sî veste burge brechen (l. brâchen),
wie sich liebiu winiscefte schieden,
wie rîche künige al zegiengen ;
nû ist cît daz wir denken
wie wir selve sülin enden.

Cf. **Vom himmlischen Jerusalem**, 372, 9-13, cité par Müllenhoff, *Zs. f. d. A.*, XII, 415.

Swâ man aine guote rede tuot
dem tumben ummâre
der haizet ime singen
von werltlîchen dingen
unt von der degenhaite :
daz endunchet in arbaite.

5. **Veldeke** : *Servatius*. 2. 115.

« soc mocht dich wale myne gheysel slaen »,
sprach Attila, du (l. die) Bodelinghes son.

Ce passage cité par Müllenhoff, *Zs. f. d. A.*, XII, p. 362, prouve que dès le XIIe siècle la légende héroïque est bien connue dans les Pays-Bas. (V. de plus les autres citations rassemblées par Müllenhoff, *ibid.*, 363 sqq.)

6. **Heinrich der glichezâre** (fin du XIIe siècle). Reinhart Fuchs, 661 sq.

wir münche spræchen niht ein wort
umbe der Nibelunge hort.

(Grimm, *H. S.*, n° 112.)

1. Annon est mort en 1075. — En 1183, ses restes ont été solennellement recueillis. Le panégyrique date ou de 1077-1078 (Wilmanns), ou des environs de l'an 1183 (Lachmann).

7. **Wolfram d'Eschenbach :** *Parzivâl,* livre VIII (composé vers 1205), cité d'après l'éd. de Lachmann.

Le duc Liddamus, accusé de lâcheté par le landgrave Kingrimursel, lui fait la réponse suivante :

420, 20 Ich wil durch niemen mînen lîp
verleiten in ze scharpfen pîn.
waz Wolfhartes solte ich sîn ?
mirst in den strît der wec vergrabet
gein vehten diu gir verhabet
*wurdet ir mirs nimmer holt*
ich tæte ê als Rûmolt,
dem künic Gunthere riet,
do er von Wormze gein den Hiunen schiet :
*er bat in lange sniten bæn*
*und inme kezzel umbe dræn.....*

425. 5. ir rât mir dar ich wolt iedoch,
unt sprecht, ir tæt als riet ein koch
den küenen Nibelungen
die sich unbetwungen
ûz huoben dâ man an in rach,
daz Sîvride dâ vor geschach.

Allusion directe au conseil que Rûmolt donne au roi Gunther dans le Nibelungenlied.

1405 Dô sprach der kuchenmeister Rûmolt der degen
'der vremden und der kunden möht ir wol heizen pflegen
nâch iwer selbes willen : wand ir habet vollen rât.
ich wæne niht daz iemen iuch noch vergîselt hât.

1406 Welt ir niht volgen Hagenen, iu rætet Rûmolt,
wand ich iu bin mit triuwen dienstlichen holt,
daz ir hie sult belîben durch den willen mîn,
und lât den künic Etzeln dort bî Kriemhilte sîn.

1407 Wie kond iu in der werlte immer samfter wesen ?
ir muget vor iuren vînden harte wol genesen.
ir sult mit guoten cleidern zieren wol den lîp :
trinket wîn den besten und minnet wætlichiu wîp.

*1408* Dar zuo gît man iu spîse die besten die ie gewan
in der werlte künec deheiner. ob des niht möhte ergân,
ir soltet noch belîben durch iwer schœne wîp,
ê ir sô kintliche soltet wâgen den lîp.

1409 Des rât ich iu belîben. rîch sint iwer lant :
man mac iu baz erlœsen hie heime diu phant
danne dâ zen Hiunen. wer weiz wie ez dâ stât ?
ir sult belîben, hêrre : daz ist der Rûmoldes rât.'

Dans le manuscrit a du *N. l.*, qui se range dans la recension *C, on lit la strophe suivante à la suite de 1408.

*1408*[a] Ob ir niht anders hêtet des ir möht geleben,
ich möhte iu einer spîse den vollen immer geben,
*sniden* (a : *sieden*) *in öl gebrouwen : deist Rûmoldes rât,*
sît es sus (a : so ist es sust) angestlîchen erhaben dâ zen Hiunen stât.

*1408*[b] *Ich weiz daz mîn vrou Kriemhilt iu nimmer wirdet holt;*
ouch habt ir unde Hagene zir anders niht verscholt,
des sult ir belîben, es mag iu werden leit:
ir kumet es an ein ende daz ich iu niht hân misseseit.

1409 1. 2. = AB.
. . . . . . . . . . . . . . ine weiz wiez dâ gestât
ir sult belîben, hêrre ; daz ist mit triwen mîn rât.

Il est clair que la ressemblance entre les deux passages est trop complète pour être fortuite. Il est d'ailleurs délicat de décider où est l'original et où la copie. Wolfram a-t-il connu le Nibelungenlied ou des lieder détachés ? Faut-il voir dans la rédaction AB et surtout dans la rédaction C des traces de l'influence de Wolfram ? cette dernière hypothèse nous semble la plus vraisemblable., v. sur cette question controversée Bartsch, *Untersuchungen*, p. 365 sq. ; Muth, *Einleitung i. d. N. l.*, p. 326 sqq., et les ouvrages cités à cet endroit ; Martin, *Zs. f. d. A.*, XXXII, p. 384 sqq.

## F. — NOMS PROPRES.

1) **Noms de personnes.** — Les noms propres tirés de la légende héroïque se rencontrent très fréquemment et leur présence à telle époque et dans telle contrée peut servir à fixer l'histoire de la diffusion géographique de la légende. Ces noms propres ont été recueillis surtout par Mone et Müllenhoff.

1. V. Müllenhoff, *Zs. f. d. A.*, XII, 288 sqq. Welisunc, Nibelunc, Schilbunc, Haguna (Hagano), Kriemhilt, 306 Sintarvizzilo ; XXIII, 159 sq. Sigufrid, (Sigifrid).

2. Holthausen, *Beitr.* XI, 500 sqq., recueille les noms tirés de la légende héroïque en Basse-Allemagne : Folkêrus, Gîselhêrus, Hunoltus, Iring, Rutgerus, Sigefridus, Tanquardus.

3. Henning, *Nibelungenstudien*, p. 18, compte 24 Rüedegêr en pays autrichien et bavarois dans les *Monumenta boica* jusqu'à 1220.

4. E. L. Rochholz, *Nibelunge in oberdeutsche Urkunden*, *Zs. f. d. Ph.*, IV, 349.

5. W. Crecelius, *Nibelunc, Baselwint*, *Zs f. d. Ph.*, IV, 454.

2) **Noms de localités.** — L'existence d'un *Brunhildenstein* (a. 812), d'un *lectulus Brunnihilde* (a. 1043) sur le Feldberg, d'une *Brunichildis domus* sur territoire franc, etc., peut être considérée comme un indice que la légende était connue dans ces diverses contrées.

Sur ces noms propres et d'autres encore, voir :

W. Grimm. *H. S.*, p. 155 note.

Rieger, *Nibelungensage in ihren Beziehungen zum Rheinlande (Quartalbl. des histor. Vereins für das Grossherzogth. Hessen,* 1881), 34 sqq.

F. Falk, *Abhandlung über das Nibelungenlied und seine Beziehungen zu Worms ; Picks Monatschrift,* II, 248 sqq.

Mehlis, *Mythologische Wanderungen*, cf. Henning, *Anz.*, IV, 74 sq.

Konr. Hofmann, *Zs. f. d. A.*, XXVIII, 143 sq., note une *lapidea domus Brunichildis* citée par Aimoin, *Hist. Francorum,* I, 5. La Brunhild en question semble plutôt être l'héroïne légendaire que la reine historique d'Austrasie.

F. Grimme, *Germ.*, XXXII, 65 sqq.

## G. — LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN EN IRLANDE.

Dans un article récent de la *Zeitschrift für deutsches Alterthum* (XXXII, p. 196 sqq , et en particulier 289 sqq.), M. Zimmer, après avoir montré l'influence considérable exercée par les Germains et surtout par les Normands sur l'Irlande, s'efforce de démontrer que la légende des Nibelungen en particulier a pénétré jusqu'en Irlande et que, sous l'influence des récits norrois, certaines parties de la légende irlandaise de Cûchulainn ont subi de profondes modifications. Examinons sommairement, d'après les données que nous fournit M. Zimmer, sur quels fondements reposent ses assertions et quelles conséquences nous pouvons en tirer pour l'histoire de la légende.

Cûchulainn, comme Hagen (*Ths.*, 169), a pour père un elfe. Comme une troupe d'oiseaux merveilleux dévaste le royaume d'Ulster, le roi Conchobar avec sa sœur Dechtéré et les principaux guerriers de sa suite vont leur donner la chasse. Après les avoir vainement poursuivis pendant toute une journée, ils se reposent dans une cabane d'apparence misérable, mais qui s'élargit par enchantement, de telle sorte qu'elle peut abriter le roi avec toute sa suite. A quelque temps de là, Dechtéré donne le jour à un fils, Cûchulainn ; et comme, à cette époque, elle était mariée à Sualtam, l'un des principaux héros de la cour de Conchobar, celui-ci considéra l'enfant comme son fils et lui donna les soins les plus dévoués. Mais à quelque temps de là le dieu Lug mac Ethlend, de la race des elfes, apparaît en songe à Dechtéré et lui raconte qu'il est père de Cûchulainn ; c'était lui qui avait envoyé les oiseaux en Ulster, provoqué la chasse, élevé la petite cabane qui s'était transformée en palais pour le roi Conchobar et les siens.

Plus tard, Cûchulainn, voulant se marier, demande la main d'Emer, fille de Forgall Mona ; celui-ci conseille au héros d'aller en Écosse (Alba) compléter son éducation militaire chez Domnall et l'amazone Scâthach. Pendant son séjour chez Scâthach, Cûchulainn s'aguerrit dans des expéditions maritimes, des courses de *vikingr,* comme celles des rois burgondes avec Sigfrid (v. notre chapitre IV, 2) ; avec quatre[1] compagnons, Fer Diad (Sigfrid), Fer

1. V. Zimmer, p. 321. Les sources en mentionnent trois : Fer Bâeth, Fer Diad et Lugaid (*Táin bó Cúalnge*), ou six : Lugaid et Lûan, tous deux fils de Lôch, Fer Bâeth, Lárin, Fer Diad.

Bàeth (Giselher), Lugaid et Lôch, il va massacrer les guerriers de German et ramène German lui-même prisonnier chez Scâthach ; celle-ci unit au retour Cûchulainn et ses compagnons par l'*amitié du sang* (*cróchotach*) et un pacte d'*union* (*œntad*). Ils sont donc frères d'armes, liés entre eux par des serments échangés en mélangeant leur sang comme Sigfrid et les rois burgondes, fils de Gibich, Gunther, Giselher et Gêrnôt (v. *Ths.*, 227, 342, cf. *V. S.*, 26).

Dans la grande épopée, dont le sujet est l'enlèvement du taureau de Cûalngé (*Táin bó Cúalnge*), l'un des épisodes principaux est la résistance héroïque que Cûchulainn oppose seul à l'armée de Medb et Aillil, la reine et le roi de Connaught qui, avec l'aide d'auxiliaires de Munster et de Leinster et de transfuges d'Ulster, sous Fergus mac Rôich et Cormac Condlongas, attaquent le roi d'Ulster Conchobar. Chaque matin, le roi Aillil doit envoyer un de ses guerriers se mesurer en combat singulier avec Cûchulainn et l'armée entière devra rester en repos tant que le héros n'aura pas succombé. La reine Medb, épouse divorcée de Conchobar et qui hait son ancien époux autant qu'elle l'avait aimé jadis, excite par ses discours, ses promesses et ses dons, les guerriers de son armée à se mesurer avec Cûchulainn ; de même, dans la légende des Nibelungen, Kriemhilt cherche par tous les moyens à se défaire de Hagen qui résiste seul à toute l'armée des Huns.

Or, les Irlandais avaient entendu parler de la lutte héroïque soutenue par Hagen contre d'innombrables ennemis acharnés à le perdre ; ils avaient entendu raconter que son ennemie, la reine Kriemhilt, voulait la mort de ses frères, et qu'après le grand combat ses frères avaient en effet succombé ; ils savaient d'autre part que Hagen avait tué son frère d'armes, l'invulnérable Sigfrid, en le frappant au cœur d'un coup de lance, et ils combinent très arbitrairement ces données, assez vagues et confuses dans leur esprit, pour en tirer le récit suivant :

La reine Medb, par ses intrigues, arrive à mettre aux prises Cûchulainn avec ses frères d'armes. Fer Bàeth succombe le premier ; Lugaid arrive à éviter le combat où veut le pousser Medb ; Lôch, entraîné à la lutte malgré lui pour venger la mort de son frère Long, succombe à son tour sous les coups du héros d'Ulster ; enfin Fer Diad, bien qu'il soit *conganchnessach*, c'est-à-dire recouvert d'une corne impénétrable « que ne perce aucune pointe, que ne coupe aucune arme tranchante », périt le dernier, percé de part en part d'un coup d'épée, frappé ensuite par le *gæ bolga*, une arme merveilleuse dont se sert Cûchulainn dans les moments de grand danger.

Un point paraît être mis hors de doute par les recherches de Zimmer, c'est que la légende de Cûchulainn, et en particulier cet épisode du *Táin bó Cúalnge*, a subi des surcharges, des interpolations en quelque sorte, d'origine germanique. Cûchulainn court les mers comme un *vikingr* norvégien ; la coutume d'échanger des serments de fraternité en faisant couler et en mélangeant le sang des contractants dans l'empreinte d'un pas (*blanda blóði saman*) est une coutume norroise (v. Grimm, *Rechtsalterthümer*, 155 sqq.). Cûchulainn n'est pas invulnérable dans la légende originale et ne le devient que dans la légende modifiée. Mais ces transformations doivent-elles être

expliquées par l'influence *de la légende des Nibelungen en particulier* et non par l'influence plus générale des mœurs, des traditions germaniques et norroises ? C'est ce qui nous paraît fort douteux.

Pourquoi l'idée d'opposer l'un à l'autre des frères d'armes, de faire de Fer Diad un héros invulnérable, de donner pour père un dieu à Cûchulainn, de le mettre aux prises avec une reine haineuse, pourquoi ces idées, dis-je, ont-elles dû être suggérées précisément par la légende des Nibelungen? Évidemment nous n'avons pas de raisons pour rejeter *a priori* cette explication, mais les chances d'erreur nous paraissent trop nombreuses pour qu'il soit permis de risquer une affirmation quelconque, dans un sens ou dans l'autre.

Des rapprochements aussi vagues entre deux légendes sont-ils suffisants pour prouver que l'une ait subi l'influence de l'autre? Nous ne le croyons pas et nous ne voyons pas très clairement le profit qu'il peut y avoir à admettre, même provisoirement, une hypothèse dont les bases sont aussi fragiles.

Après cette objection de principe, quelques critiques de détail :

*Fer Diad conganchnessach* doit être la traduction exacte de *der Nibelunc hürnîn*, c'est-à-dire Sigfrid, or : 1° Sigfrid n'est *jamais* dans aucun texte appelé Nibelunc ; il serait donc bien étrange qu'il eût été connu sous ce nom en Irlande ; 2° au VIII[e] siècle, époque à laquelle la légende doit avoir été importée en Irlande, nous savons que, sur territoire franc du moins, le nom de *Nibelunc* avait perdu sa signification étymologique de : *homme* ou *fils des ténèbres ;* nous avons donc le droit de nous étonner que les Irlandais aient compris et traduit un mot qui, dans la bouche des Germains, n'était probablement plus qu'un nom propre. Cûchulainn, d'autre part, doit être assimilé à Hagen parce qu'il a comme lui un elfe pour père ; or, le récit de la *Thidrekssaga* pourrait bien être sur ce point d'origine très récente : la légende norroise fait de Högni le frère de Gunnar ; d'après la légende allemande ancienne Hagen, fils d'Aldrian, est d'origine troyenne (v. notre chapitre IV, 1) ; on peut aussi s'étonner que ce soit Cûchulainn-Hagen et non Fer-Diad-Sigfrid qui possède, d'après la légende irlandaise, une *tarnkappe,* un *vêtement qui rend invisible,* et sache se servir d'une *formule qui rend invisible.*

Il nous paraît donc en tout cas — et c'est la seule conclusion que nous voulions tirer de ces remarques — absolument impossible de se servir de la légende irlandaise pour la critique de la tradition allemande et pour reconstituer les données de la légende au VIII[e] siècle. Si la légende a été importée en Irlande par des pirates norrois, sous quelle forme l'ont-ils racontée? Suivaient-ils la tradition norroise, ou, au cours de leurs expéditions, avaient-ils mélangé à leur récit des données de la légende modifiée qui circulait en Allemagne? Les Anglo-Saxons qui, au VIII[e] siècle, n'avaient pas oublié la légende du *Wälsing* Sigemund, se souvenaient sans doute aussi de Sigfrid, ne pouvaient-ils pas, eux aussi, raconter ses destinées aux Irlandais ! Autant de questions qui demeurent sans réponse et compliquent encore un problème dont les données sont déjà si incertaines par elles-mêmes.

---

# APPENDICE III.

---

## BIBLIOGRAPHIE.

Ce serait un travail à coup sûr long et fastidieux, et même, nous semble-t-il, médiocrement utile de faire le catalogue complet des innombrables ouvrages de toute nature et de valeur très inégale qui concernent la légende ou le poème des Nibelungen. Aussi renvoyons-nous le lecteur curieux d'une bibliographie complète, aux indications données par Muth: *Einleitung in das Nibelungenlied* (1877), p. 1 sqq.; par Gœdecke: *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung* (2. Aufl. 1884) p. 183 sqq.; par Zarncke: *Das Nibelungenlied* (6. Aufl. 1887), p. LXI sqq.; pour l'énumération complète de tous les ouvrages parus sur le poème et la légende des Nibelungen à partir de l'année 1879, on consultera le *Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie,* hsg. v. der Gesellschaft für deutsche Philologie in Berlin, qui parait chaque année depuis 1880. Nous nous bornons ici à énumérer les ouvrages qui nous paraissent encore avoir à l'heure actuelle une valeur réelle pour l'étude: 1° de la légende; 2° du poème des Nibelungen; nous passerons donc sous silence un très grand nombre d'ouvrages, même importants au moment où ils ont paru, mais n'offrant plus, actuellement, qu'un intérêt historique: au contraire, nos indications d'ouvrages modernes seront plus abondantes. Nous excluons de notre bibliographie les ouvrages traitant exclusivement des questions de critique de texte, de langue, de métrique ou de style, ou encore de mythologie. Enfin nous rangeons sous une rubrique spéciale les ouvrages ayant paru en France ou écrits en français. Les ouvrages qui nous paraissent particulièrement importants seront signalés par un astérisque ou un double astérisque.

Nous nous servons des abréviations usitées dans tous les ouvrages philologiques; les plus fréquemment employées sont: Zs. f. d. A., *Zeitschrift für deutsches Alterthum;* Zs. f. d. Ph., *Zeitschrift für deutsche Philologie;* Germ., *Germania;* Beitr., *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, hgg. v. H. Paul und W. Braune.

---



K. Bartsch. *Die dichterische Gestaltung der Nibelungensage,* Vorträge und Aufsätze. Freiburg und Tübingen, 1883, p. 86 sqq.

A. E. Berger. *Orendel ein deutsches Spielmannsgedicht.* Bonn, 1888. Einleitung, p. LVIII. sqq.

J. Binder. *Streifzüge auf dem Gebiete der Nibelungenforschung.* Progr. Laibach, 1886.

C. Binding. *Das Burgundisch-Romanische Königreich I* (p. 3 sqq.). Leipzig, 1868.

W. Braune. *Otenheim im Nibelungenliede.* Beitr., IX, 553, sqq.

H. Busch. *Die ursprünglichen Lieder vom Ende der Nibelungen. Ein Beitrag zur Nibelungenfrage.* Halle, 1882.

Cauer. *Ueber das ursprüngliche Verhältnis der Nibelungenlieder XVI, XVII, XIX.* Zs. f. d. A. XXXIV, 126 sqq.

E. Dressel. *Ueber den Charakter Kriemhildens in dem Nibelungenliede und der Nibelungennoth.* Progr. Coburg, 1857.

F. Falk. *Das Nibelungenlied und seine Beziehungen zu Worms.* Picks Monatschrift für rheinisch westphälische Geschichtsforschung u. Alterthumskunde, II. Jahrg. (1876), p. 248 sqq.

Herm. Fischer. *Die Forschungen über das Nibelungenlied seit Karl Lachmann. Eine gekrönte Preisschrift.* Leipzig, 1874.

H. G. Gengler. *Rechtsalterthümer im Nibelungenliede.* Nürnberg, 1861.

* W. Golther. *Studien zur germanischen Sagengeschichte.* — I. *Der Valkyrjenmythus.* — II. *Ueber das Verhältniss der nordischen und deutschen Form der Nibelungensage.* München, 1888. (Abhandlungen der bairischen Akademie, Cl. I, Bd. XVIII, 2, p. 401-502.)

— *Norddeutsche und süddeutsche Heldensage und die älteste Gestalt der Nibelungensage.* Germ. XXXIV, 265 sqq.

** W. Grimm. *Die deutsche Heldensage.* 3. Aufl. von Reinhold Steig. Gütersloh, 1889.

O. Hartung. *Deutsche Altertümer aus dem Nibelungenliede und der Gudrun.* Progr. Neuhaldensleben, 1882.

* R. Heinzel. *Ueber die Nibelungensage.* Wien, 1885 [Extrait des Wiener Sitzungsberichte, Bd. CIX, Hft. II, p. 671 sqq.

*Deutsches Heldenbuch,* herausgegeben von O. Jänicke, A. Amelung, E. Martin, J. Zupitza. Berlin, 1866-1873. Anmerkungen (passim).

* R. Henning. *Nibelungenstudien.* Quellen und Forschungen, XXXI. Strasbourg, 1883.

Joh. Hoffmann. *De Nibelungiadis altera parte.* Diss. Halle, 1871.

A. Jahn. *Die Geschichte der Burgundionen und Burgundiens bis zum Ende der I. Dynastie.* I. (p. 341 sqq.). Halle, 1874.

* E. Kettner. *Zur Kritik des Nibelungenliedes.* — I. *Der Empfang der Gäste.* Zs. f. d. Ph., XV, 229 sqq. — II. *Die Hoffeste.* — III. *Nibelungenlied und Biterolf.* Zs. f. d. Ph., XVI, 48 sqq., 345 sqq. — IV. *Abreise und Abschied* (mit 2 Tabellen). — V. *Nibelungenlied und Klage.* — VI. *Rückblick.* Zs. f. d. Ph., XVII, 129 sqq., 390 sqq. — VII. *Kleidung und Bewaffnung.* Zs. f.

d. Ph., XIX, 97 sqq. — VIII. *Die Texte A und B.* Zs. f d. Ph., XX, 202 sqq.

— *Der Einfluss des Nibelungenliedes auf die Gudrun.* Zs. f. d. Ph., XXIII, 145 sqq.

A. Knöpfler. *Die Stadt Wien im Nibelungenlied.* Germ. XIX, 343 sqq.

E. Koch. *Die Nibelungensage nach ihren ältesten Ueberlieferungen erzählt und kritisch untersucht.* 2. Aufl. Grimma, 1872.

** K. Lachmann. *Zu den Nibelungen und zur Klage. Anmerkungen von K. L.* Wörterbuch von W. Wackernagel (n'a jamais paru). Berlin, 1836; contient, p. 333 sqq., la *Kritik der Sage von den Nibelungen* qui avait d'abord paru dans le *Rhein. Museum für Phil.*. III, 435 sqq.

— *Ueber die ursprüngliche Gestalt des Gedichtes von der Nibelungen Noth.* Berlin, 1816; réimprimé dans les *Kleine Schriften*, p. 1 sqq.

— *Ueber Singen und Sagen*, 1833; réimprimé dans les *Kleine Schriften*, p. 461 sqq.

* K. Lachmann und W. Grimm. *Briefwechsel über das Nibelungenlied.* Zs. f. d. Ph., II, 193 sqq.; 343 sqq.; 515 sqq.

E. Martin. *Zu den Nibelungen.* Zs. f. d. A. XXXII, 380 sqq.

E. Matthias. *Die Jagd im Nibelungenlied.* Zs. f. d. Ph., XV, 471 sqq.

K. Müllenhoff. *Siegfrids Dänen- und Sachsen-Kriege.* Nordalbingische Studien I. Kiel, 1844, p. 191 sqq.

** — *Zur Geschichte der Nibelunge Not.* Braunschweig, 1855.

** — *Zur Geschichte der Nibelungensage.* Zs. f. d. A., X, 146 sqq.

** — *Zeugnisse und Excurse zur deutschen Heldensage.* Zs. f. d. A., XII, 253 sqq.; 413 sqq.; XV, 310 sqq. (Jänicke).

— *Von der Herkunft der Schwaben.* Zs. f. d. A., XVII, 57 sqq.; cf. XIX, 130 sqq.

— *Irmin und seine Brüder.* Zs. f. d. A., XXIII, 1 sqq.

* — *Die alte Dichtung von den Nibelungen.* Zs. f. d. A., XXIII, 113 sqq.

* — *Frija und der Halsbandmythus.* Zs. f. d. A., XXX, 217 sqq.

W. Müller. *Versuch einer mythologischen Erklärung der Nibelungensage.* Berlin, 1841.

— *Siegfried und Freyr.* Zs. f. d. A., III, 43 sqq.

— *Ueber Lachmanns Kritik der Sage von den Nibelungen.* Germ., XIV, 257 sqq.

— *Mythologie der deutschen Heldensage.* Heilbronn, 1886.

— *Zur Mythologie der griechischen und deutschen Heldensage.* Heilbronn, 1889.

R. v. Muth. *Einleitung in das Nibelungenlied.* Paderborn, 1877.

— *Der Mythus des Markgrafen Rüdeger.* Wien, 1877. [Extrait des Wiener Sitzungsberichte, Bd. LXXXV.]

— *Ueber eine Schichte älterer im Epos nachweisbare Nibelungenlieder.* Wien, 1878. [Extrait des Wiener Sitzungsberichte, Bd. LXXXIX.]

— *Untersuchungen und Excurse zur Geschichte und Kritik der deutschen Heldensage und Volksepik.* Wien, 1878. [Extrait des Wiener Sitzungsberichte, Bd. XCI.]

— *Excurse zu den Nibelungen*. Beitr. zur deutschen Philologie. Halle, 1880, p. 269 sqq.
M. Ortner. *Reimar der Alte. Die Nibelungen*. Wien, 1887.
** H. Paul. *Grundriss der deutschen Philologie*. Strasbourg, Trübner (en cours de publication).
* A. Raszmann. *Die deutsche Heldensage und ihre Heimat*. 2e Aufl. Hannover, 1863.
— *Wodan und die Nibelungen*. Germ., XXVI, 279 sqq.; 376 sqq.
— *Die Niflungasaga und das Nibelungenlied*. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Heldensage. Heilbronn, 1877.
— *Ein neues Siegfriedsmärchen*. Germ., VIII, 373 sqq.
M. Rieger. *Die Nibelungensage*. Germ., III, 163 sqq.
— *Zur Kritik der Nibelungensage*. Giessen, 1855.
— *Zur Klage*. Zs. f. d. A., X, 241 sqq.
— *Zu den Nibelungen*. Zs. f. d. A., XI, 206 sqq.
* — *Ueber die Nibelungensage in ihren Beziehungen zum Rheinlande*. Quartalblatt des hist. Vereins f. d. Grossherzogth. Hessen. 1881.
M. Rödiger. *Kritische Bemerkungen zu den Nibelungen*. Berlin, 1884.
* W. Scherer. *Ueber das Nibelungenlied*. Vorträge und Aufsätze. Berlin, 1874, p. 101 sqq.
— *Der Kürnberger*. Zs. f. d. A., XVII, 561 sqq.
— *Nochmals der Kürenberger*. Zs. f. d. A., XVIII, 150 sqq.
J. Schramm. *Ueber die Einheit des 20. Liedes von den Nibelungen*. Progr. Freistadt, 1887.
*M. Schwarze. *Die Frau in dem Nibelungenlied und der Kudrun*. Zs. f. d. Ph., XVI, 385 sqq.
F. Seiler. *Ruodlieb, der älteste Roman des Mittelalters, nebst Epigrammen*. Halle, 1882. Einleitung.
E. Sommer. *Die Sage von den Nibelungen, wie sie in der Klage erscheint nebst den Abweichungen der Nibelunge nôt und des Biterolf*. Zs. f. d. A., III, 193 sqq.
Fr. Vogt. *Salman und Morolf*. Halle, 1880. Einleitung, p. CXVIII sqq.
G. Waitz. *Der Kampf der Burgonder und Hunnen*. Forschungen zur deutschen Geschichte, 1862, I, 1 sqq.
— *Die Anfänge der Mark Oesterreich und der angebliche Markgraf Rüdiger von Pechlarn*. Jahrbücher des deutschen Reiches unter König Heinrich I. Excurs XVII. 3. Aufl. Berlin, 1885.
* W. Wilmanns. *Beiträge zur Erklärung und Geschichte des Nibelungenliedes*. Halle, 1877.
F. Zarncke. *Die Jagd im Nibelungenliede*. Beitr., X, 384 sqq.
* — *Beiträge zur Erklärung und Geschichte des Nibelungenliedes*. Berichte und Verhandlungen der K. sächs. Gesellsch. d. Wiss. Bd. VIII, 1856, p. 3, 153 sqq.
H. Zimmer. *Keltische Beiträge I*. Zs. f. d. A., XXXII, 196 sqq. — V. en particulier 290, 324 et 327 sqq.

Nous énumérons à part les ouvrages écrits en français sur le poème et la légende des Nibelungen. Plusieurs n'offrent qu'un intérêt de curiosité; la plupart n'ont plus, à l'heure qu'il est, aucune valeur scientifique; quelques-uns peuvent encore être consultés avec fruit. Sur les traductions françaises du Nibelungenlied, on trouvera des renseignements dans l'édition de M. Zarncke, *Das Nibelungenlied* (6[e] édit.), Einl., p. LXXXVI sqq. Il est regrettable qu'aucune des traductions ni du Nibelungenlied, ni des poèmes eddiques, ne puisse être considérée comme suffisamment exacte.

J. Ampère. *Sigurd,* tradition épique selon l'Edda et les Nibelungs, restituée, précédée d'une notice. Paris, 1832. (Reproduit dans le volume : *Littérature, voyages et poésies.* Paris, 1834.)

E. Beauvois. *Histoire légendaire des Francs et des Burgondes aux* III[e] *et* IV[e] *siècles.* Paris et Copenhague, 1867.

L. de Becker. *Des Nibelungen, Saga mérovingienne de la Néerlande.* Paris et Bruxelles, 1853.

A. Bossert. *La Littérature allemande au moyen âge et les origines de l'épopée germanique,* 2[e] édit. Paris, 1882.

J. L. Bourdillon. *La Fin tragique des Nibelons ou les Bourguignons à la cour d'Attila.* Poème traduit du thyois ou vieux allemand et mis en lumière, par J. L. B. Paris, 1852.

F. A. de Chateaubriand. *Études historiques* (VII[e] vol. des œuvres complètes publiées par Furne. Paris, 1860). V. en particulier p. 487 sqq et 529 sqq.

Hallberg. *Les Nibelungen.* Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1881, n° 3.

I. Kont. *Etzelburg.* Revue de l'enseignement des langues vivantes. Février 1887, p. 344 sqq.

E. de Laveleye. *La Saga des Nibelungen dans les Eddas et dans le nord scandinave.* Traduction précédée d'une étude sur la formation des épopées nationales. Paris, 1866.

— *Les Nibelungen.* Poème traduit de l'allemand. Nouvelle édition. Paris, 1879.

Carl Mayer. *De heroïco germanorum carmine inscripto Nibelungen.* Lutetiæ Parisiorum, 1860. (Catal. des thèses de doctorat, p. 196.)

Léon de Monge. *Études morales et littéraires. Épopées et romans chevaleresques.* I. Les Nibelungen, la Chanson de Roland, le Cid. Paris, Palmé, 1887.

Ch. Moreau de la Meltière. *Les Niebelungen ou les Bourguignons chez Attila,* poème traduit de l'ancien idiome teuton par M[me] Ch. M. d. l. M., institutrice en Russie, publié par M. Francis Riaux. Paris, 1839 (2 vol.).

G. Paris. *La Chanson de Roland et les Nibelungen.* Revue germanique, 1863, tome XXV, p. 292-302.

M[lle] R. du Puget. *Les Eddas traduites de l'ancien scandinave,* 2[e] édition. Paris.

A. Réville. *L'Épopée des Nibelungen.* Étude sur son caractère et ses origines. *Revue des Deux-Mondes,* tome LXVI (1866), p. 887 sqq.

Saint-Marc Girardin. *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne* (Paris, 1835), p. 82-112 et p. 343-368.

E. Sécretan. *La Tradition des Nibelungen, son origine, sa valeur historique,* suivi d'éclaircissements sur les batailles de Mauriac et de Châlons. Lausanne, 1865.

Am. Thierry. *Histoire d'Attila et de ses successeurs jusqu'à l'établissement des Hongrois en Europe, suivie des légendes et traditions.* Paris, Didier, 1856 (2 vol.).

J. Zeller. *Origines de l'Allemagne et de l'Empire germanique.* 2e édit. Paris, 1876, p. 252 sqq.

# TABLE DES MATIÈRES

## SECONDE PARTIE.



## APPENDICES.



Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

